



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



26. m. 4



HISTOIRE
DE LA
GRÈCE ANCIENNE

I

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET C.^{ie}
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

HISTOIRE
DE LA
GRÈCE ANCIENNE

PAR V. DURUY

INSPECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS
MAÎTRE DE CONFÉRENCES A L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

TOME PREMIER



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14
(Près de l'École de médecine)

—
1862



AVERTISSEMENT.

Il y a un fait que je n'ai pu encore m'expliquer, c'est qu'en France, où l'on a si laborieusement et depuis si longtemps étudié la littérature, les sciences, la religion, les arts et l'archéologie de la Grèce, personne n'ait songé à dresser un tableau général de la vie historique du peuple grec. Nous avons beaucoup d'ouvrages spéciaux à consulter, nous n'avons pas une seule histoire à lire.

J'ai essayé de combler une lacune regrettable. Après avoir enseigné durant quinze années cette histoire, je l'ai écrite. Si j'en croyais l'accueil fait à ce livre et les quinze mille exemplaires qui en courent, je penserais avoir réussi. Je sais trop bien tout ce qu'exige de science et d'art un pareil travail, pour être convaincu que le succès venait, non pas du mérite, mais du besoin auquel l'ouvrage a répondu.

Cette bienveillance, que je m'explique, ne m'a pas moins imposé l'obligation de donner tous mes soins à cette édition nouvelle. J'ai lu ce qui a été publié

d'important, durant ces dernières années, sur la Grèce ancienne¹; j'ai soumis tout l'ouvrage à une révision sévère, en y ajoutant beaucoup, à ce point que je suis forcé de le mettre aujourd'hui en deux volumes in-8°; et, sans dire un adieu définitif à des études auxquelles on revient toujours, j'ai souhaité de donner à ce livre la dernière forme qu'il recevra de moi.

Lorsqu'il parut pour la première fois, le travail des savants hommes qui étaient en train de renouveler la science de l'antiquité n'était pas encore arrivé au gros du public et j'étonnai quelques personnes en montrant pour le peuple de Périclès un respect inusité, comme pour la vie stérile de Lacédémone et les agitations sans but des derniers jours de la Grèce, une sévérité qu'on ne crut pas légitime.

Le temps a marché, c'est un grand maître, dit Eschyle; je m'en suis aperçu. Je n'aurai pas l'impertinence de dire qu'on est venu à moi; mais, l'Angleterre et l'Allemagne y aidant par d'importants travaux, on a passé du côté où de longues études m'avaient poussé, et je me trouve aujourd'hui à peu près de l'avis de tout le monde.

1. Notamment les derniers volumes de Grote, le livre de Curtius, dont le second volume m'est arrivé malheureusement trop tard, les *Mémoires* et les diverses publications des élèves de l'École d'Athènes, les documents qu'Athènes elle-même commence à nous envoyer, comme les *Antiquités helléniques* de Rangabé, et les divers travaux de M. Beulé, les *Antiquités grecques* de Schœmann, les *Mythes héroïques de la Grèce* de M. Müller, l'excellent ouvrage de M. Maury : *Histoire des religions de la Grèce antique*, etc.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

L'histoire primitive de la Grèce nous a été conservée par les poètes et les mythographes, comme celle des anciens Scandinaves par l'Edda, celle des premiers Germains par les Niebelungen, celle des Perses par le Shah Nameh de Ferdousi. Cette histoire légendaire recouvre certainement un fond historique. Mais la réalité, comment la retrouver et l'atteindre? Pour plusieurs peuples, nous avons des témoignages autres que la légende: Hérodote pour la Perse; Tacite, Jornandès et Grégoire de Tours pour les Germains; Bède, Alfred le Grand pour les Scandinaves. Ici donc, en face de la tradition nationale, nous pouvons placer des récits étrangers, souvent contemporains, qui la contrôlent. Mais, pour la Grèce antique, qui déposera contre Homère? Faut-il, avec Evhémère et ses successeurs, faire de tous ces dieux des hommes, et ramener la légende à des termes que la raison puisse accepter; ou, comme les néoplatoniciens, ne voir dans ces mythes que des allégories et des symboles? Mais quel fil d'Ariane conduira dans ce labyrinthe; et, quand ce souffle de critique aura fané toutes ces fleurs brillantes et légères, qu'en restera-t-il?

Croire que la mythologie n'est fiction qu'à la surface et vérité au dedans; que c'est une toile de décor qu'il suffise

de lever pour voir une action véritable, ce serait singulièrement méconnaître la puissance créatrice de l'imagination populaire. Il est un âge dans la vie des nations où tout est sentiment et image, où tout s'anime et se personnifie; comme il en est un autre où tout est réflexion et examen, où tout s'analyse et se décompose. Le premier est le temps de la foi aux phénomènes, l'époque des légendes qui peuplent de tant de divinités l'Olympe et le Walhalla; qui grossissent de tant d'aventures l'histoire des héros, celle d'Achille ou de Roland, de Thésée ou d'Arthur. Le second est le temps du doute pour ce qui paraît sortir des lois naturelles; le temps de la recherche scientifique des causes et de leurs effets, l'époque, en un mot, qui tue les dieux et les héros, en montrant derrière ceux-ci la société qui fait la moitié de leur force; et derrière ceux-là une seule intelligence suprême, comme on ne trouve qu'une seule cause première à tous les phénomènes dont l'univers est le théâtre. De ces deux âges, le premier dure, même pour les plus éminents génies de la Grèce, jusqu'au sixième siècle avant notre ère; et le second commence à peine avec Anaxagore et Thucydide. Hérodote subit encore le joug de la vieille foi: car, sauf quelques timides interprétations, il admet les récits de la muse antique. Thucydide, plus libre, porte audacieusement sa raison au milieu des hommes et des choses du temps passé. Seulement, il se garde bien de la commettre avec toutes les impossibilités mythologiques. Il ne s'arrête qu'aux grands faits, en ôte le merveilleux, met la politique à la place; et n'a plus alors à présenter, de ces temps si pleins de ténèbres pour la critique, si pleins de lumières pour la foi, qu'un tableau sobre et, dans ses lignes générales, très-probablement vrai.

En un autre livre, j'ai refusé d'entrer dans le dédale des origines romaines; à plus forte raison me suis-je gardé de faire effort pour tirer une histoire suivie de ces poétiques débris, qui recouvrent et cachent sous des fleurs le berceau de la Grèce; pas plus que je ne demanderais à la *Légende dorée*, aux *Chroniques* de l'archevêque Turpin, ou à nos

romans de chevalerie, une histoire du moyen âge, si je n'avais pas d'autres matériaux pour la reconstruire. J'ai donc fait pour la Grèce ce que j'avais fait pour Rome. J'ai brièvement raconté les légendes, laissant les antiques traditions aux mythographes auxquels elles appartiennent; et, après quelques mots sur les probabilités que l'histoire générale et la comparaison des faits laissent entrevoir, j'ai hâté ma marche vers des temps mieux connus. Thucydide m'en donnait l'exemple et le conseil.

Le retour des Héraclides, et les grands mouvements de peuples qui en sont la suite, ferment la période légendaire. Tout à coup les traditions s'arrêtent; la muse se tait; le lumineux éclat qu'Homère a projeté sur l'âge héroïque s'éteint; nous entrons dans quatre siècles d'obscurité. Cette nuit qui se fait sur la Grèce, est le passage de la légende à l'histoire, du monde de la fiction au monde de la réalité. La muse épique craint le présent, où toutes choses sont pour elle trop précises et certaines. Elle ne se plaît qu'au milieu des ancêtres. C'est avec eux qu'elle habite; c'est de leur vie qu'elle s'inspire. Ignorante des plus grands événements qui s'accomplissent autour d'elle, elle est comme le divin aveugle de Chios, et comme l'autre aveugle immortel qui chanta le premier âge du monde; elle ne voit pas, elle se souvient. Auprès d'Auguste, Virgile ne célèbre pas la grandeur inouïe de Rome impériale, mais les fabuleux exploits de Turnus et d'Énée. En face de Luther qui triomphe, et de Rome qui chancelle, le Tasse ferme les yeux à la grande lutte engagée autour du sanctuaire spirituel, et recule de cinq siècles en arrière pour peindre la lutte autour du sanctuaire matériel¹.

De là, chez le peuple qui n'a encore que des poètes, cette exubérante richesse de récits sur l'âge qui les précède, cette obscurité pour le temps même où ils ont vécu et chanté.

1. Le Camoëns fait seule exception. Mais quelles merveilles ne voit-il pas? D'ailleurs, l'éloignement dans l'espace équivaut presque à l'éloignement dans le temps.

Mais, quand les sociétés sont assez bien assises, et les esprits assez éclairés pour vouloir se connaître sérieusement eux-mêmes, alors naissent et la prose et l'histoire. En Grèce, les premiers prosateurs, comme les premiers logographes, sont du sixième siècle. L'histoire véritable remonte pourtant plus haut; car ces écrivains purent recueillir bien des traditions authentiques, reposant sur des faits faciles à vérifier, puisque ces faits eux-mêmes ou leurs conséquences duraient encore. Depuis la fondation de l'ère des olympiades, en 776, il y avait aussi un moyen certain de fixer la chronologie. Mais que de lacunes encore avant l'âge d'Hérodote! et que de fois la poésie prend la place de l'histoire, comme dans les guerres de Messénie!

Nous n'avons donc rien à mettre entre le retour des Héraclides et l'ère des olympiades. Pour Sparte, avant Lycurgue, pour Athènes, avant Solon, l'histoire nous a laissé quelques mots à peine, et à peu près rien pour le reste de la Hellade.

Dès cette époque, cependant, la Grèce est constituée. Sa vie historique commence, et se déroulera logiquement. Chaque contrée a le peuple qu'elle gardera jusqu'au dernier jour de la nation, et chacun de ces peuples prend déjà, sous la double influence de sa position géographique et des circonstances de son établissement, le caractère qui constituera en Grèce les oppositions de races, d'idées et d'intérêts.

Du onzième au septième siècle, un fait considérable pour l'histoire de la Grèce et du monde se produisit, la diffusion de la race hellénique sur tous les rivages de la Méditerranée.

Les Grecs, qui se plaisaient à cacher un sens profond sous les plus gracieuses images, contaient qu'un berger faisant paître ses troupeaux sur le bord de la mer, vit un jour une belle jeune fille sortir du sein des eaux, lui sourire et l'appeler près d'elle. Il hésita d'abord, puis céda au charme et se jeta dans les flots. Combien de sirènes enchanteresses jouaient ainsi autour de ces beaux rivages et en appelaient les habitants sur leurs ondes azurées! Les Grecs cédèrent comme le pâtre à

l'attrait irrésistible et coururent d'île en île, entre les trois continents qu'elles rapprochent. La nature leur imposait de deux manières l'obligation d'être marins : par la situation de leur pays au milieu de la Méditerranée et sa configuration en îles, caps et montagnes d'où l'on voit partout la mer ; plus encore par les produits qu'il donne. Le sol grec, peu propre aux céréales, l'est beaucoup à la vigne et à l'olivier, cultures industrielles et commerciales. Un peuple qui a du blé et du bétail peut se passer des autres et ne demander rien de plus à la terre qui le nourrit ; de là, la lente croissance des peuples agriculteurs. Mais celui qui n'a que du vin et de l'huile mourrait de faim s'il n'échangeait ses denrées. Le voilà donc forcé de vivre en relations continuelles avec ses voisins, de courir le monde et d'y ramasser, avec les marchandises, des connaissances et des idées. Étonnez-vous, après cela, que le peuple grec ait été et soit encore le peuple commerçant par excellence ; qu'il ait visité toutes les terres à portée de ses yeux et laissé une colonie sur tous ces rivages.

Le commerce vit de liberté : les colonies grecques furent libres, comme celles de Rome ont été dépendantes parce qu'elles n'étaient qu'un instrument de domination et que la domination veut l'obéissance.

Tandis que les Grecs sortaient ainsi par les mille portes que la nature avait ouvertes devant eux, une révolution intérieure substituait lentement aux rois de l'âge héroïque, fils des dieux, les nobles qui prétendaient encore à une descendance divine. Quand ces nobles n'eurent plus de maîtres au-dessus d'eux, ils voulurent, au-dessous, ne voir que des sujets. Les sujets à leur tour, arrivés à plus de bien-être et d'intelligence, se crurent capables de gérer leurs affaires eux-mêmes ; ils accomplirent contre l'oligarchie, ce que l'oligarchie avait fait contre les rois. Mais pour cette lutte ils avaient pris des chefs, qui se firent tyrans : ici par force ou surprise, là par le consentement du peuple, qui leur donnait le pouvoir pour qu'ils lui donnassent l'ordre et l'égalité.

Ces tyrans aussi passèrent. Les abus, les violences amenèrent une révolution nouvelle, cette fois démocratique. Telle

est donc la vie intérieure de la Grèce jusqu'à la guerre médique : les rois d'abord, l'aristocratie ensuite, puis des tyrans qui s'appuient sur la classe opprimée ou sur des mercenaires, enfin la cité se gouvernant elle-même : ici en accordant davantage aux riches, qui possèdent le sol ; là en donnant davantage au peuple, qui vit de l'industrie et du commerce. Cette forme prévalait en Grèce au moment où les Perses l'envahirent ; et, Hérodote le dit, ce furent ces libres institutions qui la sauvèrent.

Durant ce long et pénible travail de transformation intérieure, la vie intellectuelle est comme suspendue en Grèce. Mais dans les colonies asiatiques, le génie déjà se déploie. L'art, la science y naissent ; la poésie augmente l'héritage d'Homère, et le monde grec s'illumine à sa circonférence du plus vif éclat. A la fin du sixième siècle, une domination ennemie s'étend sur ces intelligentes cités. Cette main de l'étranger glace les sources de la vie. La civilisation allait périr, étouffée dans son germe ; Marathon et Salamine la sauvèrent : noms glorieux que l'humanité reconnaissante répétera toujours.

La Grèce, avec ses golfes pour fossés et ses montagnes pour bastions, est comme une grande forteresse élevée entre l'Europe et l'Asie. Les millions d'hommes de Xerxès l'assaillirent en vain : l'immense empire oriental s'y brisa. Ces victoires furent surtout gagnées par Athènes et décidèrent de ses destinées. L'invasion était repoussée, il fallait en prévenir le retour. Athènes seule y pensa et sut y pourvoir. Là est l'origine et la légitimité de son empire. Cette domination qui assure la sécurité des mers, qui excite l'industrie et le commerce, qui sème le bien-être et provoque l'intelligence, est le moment le plus heureux de la Grèce, et le plus brillant de la vie de l'humanité. Athènes sans doute n'est pas seule dans la Hellade. Tous travaillent et pensent ; mais tout afflue vers elle, le génie, comme la fortune et la puissance. Elle est le foyer qui reçoit et concentre les rayons épars, pour les renvoyer au monde en resplendissante lumière.

Au-dessus des grands hommes qui se pressent dans ses murs domine la noble figure de Périclès. Ses ennemis l'appelaient l'Olympien. Ils avaient raison ; car il dirigeait et contenait avec une souveraine sagesse ce peuple intelligent, passionné, mobile, qui au besoin sut avoir la constance romaine ; qui fit des fautes, sans doute, mais qui les a rachetées par tout ce qu'il nous a donné de chefs-d'œuvre et de grands exemples. Foule élégante et spirituelle, curieuse d'art, de science, de poésie ; où la fortune indiquait à peine des rangs, où l'éducation, la même pour tous, n'en établissait pas ; moins peuple qu'aristocratie populaire ; et élevée à ce point de grandeur par son génie propre, résultat de sa position géographique et de son histoire, et par les institutions les plus humaines, les plus vraiment libérales que l'antiquité ait eues¹.

Oui, s'il le faut, j'avoue ma sympathique affection pour cette glorieuse république qui eut des partis et des révolutions, mais point de guerres civiles ni de révoltes d'esclaves² ; pour la ville, non de Cléon, mais de Périclès, de Démosthène, non de Démade, et que ses deux grands ennemis, Philippe et Alexandre, ne purent jamais haïr ; pour ce peuple qui attribuait à un de ses plus anciens héros indigènes le précepte sublime : « Fais à autrui ce que tu voudrais qui te fût fait à toi-même³, » et dont l'histoire s'ouvre à Marathon et se ferme à Chéronée, avec ce cri éloquent de Démosthène : « Non, non, vous n'avez pas failli, Athéniens, en défendant jusqu'à la mort la liberté de la Grèce. » Il aurait

1. Il s'y trouvait, outre le principe de l'égalité devant la loi (ἰσονομία), une véritable loi d'*habeas corpus*, Démosthène (*Contre Timocr.* § 144) montre qu'un citoyen, même après que l'autorisation de le détenir en prison avait été légalement donnée, devait être mis en liberté si trois de ses concitoyens, de la même classe, se portaient ses cautions. Dans le cas de crime d'État, il ne fallait pas moins qu'une décision de l'assemblée générale pour ordonner la mise en accusation (Hypéridès, *Pour Euxénippos*, 6; édit. Didot).

2. Une seule révolte d'esclaves, d'ailleurs toute locale, et une seule guerre civile, celle que provoqua Thrasybule. Mais était-ce bien une guerre civile et non une guerre nationale ? Derrière les Trente est-ce qu'il n'y avait pas Lacédémone ?

3. Hésychius, *ν*^ο Βουζύγης.

pu dire la civilisation du monde. Qu'on n'oublie pas que ce peuple tant accusé, traitait doucement l'esclave, accueillait bien l'étranger et, en de certains jours, faisait tomber les fers des captifs pour qu'ils pussent assister, eux aussi, aux fêtes joyeuses de Dyonisos¹. Il tuait le coupable, mais ne le torturait pas²; il assurait aux vieillards, aux infirmes, au soldat mutilé, leur subsistance, et donnait la patrie pour mère aux enfants que la guerre avait faits orphelins³. Enfin, au milieu de sa place publique, seul, dit Pausanias, de tous les peuples anciens, il avait dressé l'autel de la Pitié, pour que les suppliants vinssent y suspendre leurs banderoles⁴.

C'était bien le peuple favori de la déesse secourable qui se mêlait aux combattants, mais pour modérer leur fougue; qui tenait la lance, mais pour faire triompher le droit; qui était la *Sophia* divine, mais aussi la science humaine; la divinité ouvrière⁵ qui créa l'olivier, inventa les arts utiles et enseigna à l'épouse les vertus domestiques; la déesse⁶ aux pensées nombreuses, » qui révélait aux sages les lois du monde, puisqu'elle était la sagesse même, née du cerveau de Jupiter.

1. Ulpien, *ad Demosth.*, *adv. Androtion*, p. 723.

2. Le dernier supplice à Athènes n'était que la privation de la vie, et habituellement par le moyen le moins effrayant et le moins terrible, une coupe de ciguë.

3. Voyez le *Ménechène* de Platon, *ad finem*.

4. Plutarque dit (*Πολιτικά παραγγέλματα*, chap. III) : 'Ο Ἀθηναίων εὐκίνητός ἐστι πρὸς ὀργήν, εὐμετάθετος πρὸς ἔλεον. Voyez encore (*ibid.*, XVIII, 8 et 9) les faits touchants ou délicats qu'il cite à l'honneur d'Athènes. Je ne garantis cependant pas le fait suivant : Un sénateur de l'aréopage fut puni pour avoir étouffé un petit oiseau qui s'était réfugié dans son sein. On avait vu là absence de pitié et cruauté (Photius, *Biblioth.*, p. 1591, édition de 1653). Une femme enceinte et condamnée à mort n'était exécutée qu'après son accouchement. Aélien, *Hist. Var.* V, 48. On m'a reproché d'être trop favorable à Athènes; je répondrai par le passage suivant, d'un volume de M. Grote, publié un an après mon livre : « The Athenian empire which, with all its defects, I believe to have been much better for the subject-cities than universal autonomy would have been.... » (T. IX, p. 279.) Curtius est de même très-favorable à la démocratie athénienne.

5. Μηχανίτις, Pausan., VIII, 36, 3.

6. Πόλυμητις, Hom. *Hymn.*, XXVIII, 2.

Tel dieu, tel peuple; ou, ce qui serait plus vrai : tel peuple, telle divinité. La plus intelligente et la meilleure des cités grecques devait avoir pour déesse Poliade et Éponyme, la plus respectable des divinités de l'Olympe hellénique.

Le jour où le jeune Athénien, arrivé à sa dix-huitième année, recevait les armes qu'il devait porter pour la défense de son pays, il prêtait le serment que voici :

« Je ne déshonorerai pas les armes sacrées et je ne quitterai pas mon compagnon de rang. Je combattrai pour tout ce qui est saint et sacré, seul ou avec beaucoup, et je ne rendrai point à ceux qui nous succéderont ma patrie moindre que je ne l'aurai reçue, mais plus grande et plus forte. J'obéirai aux magistrats et aux lois, et si quelqu'un détruit ces lois ou n'y obéit pas, je les vengerai, seul ou avec mes concitoyens, et j'honorerai la religion de mes pères. Je prends les dieux à témoins de ce serment. »

Le grand siècle d'Athènes est celui auquel, par un juste hommage, on a donné le nom de Périclès. Cet âge d'or de l'esprit humain avait produit, dans les intelligences, un ébranlement qui les poussa vers des régions inconnues. Sur cette route des grandes pensées, la Grèce trouva d'immortelles inspirations; mais en même temps apparut une puissance nouvelle et redoutable, la philosophie, fille rebelle du polythéisme, et née aux abords des temples qu'un jour elle renversera; car de pareils enfants tuent leur mère, comme ces plantes qui croissent dans les joints des vieilles murailles et finissent par les briser. La philosophie entra de bonne heure en lutte avec la religion positive. Elle détrôna les dieux de l'Olympe, seule puissance morale, malgré ses imperfections et ses faiblesses, que les peuples connussent; et comme elle sortait du cercle étroit des croyances vulgaires, elle sortit de l'étroite enceinte de la cité. Au-dessus de l'homme, elle vit l'humanité; au-dessus de l'État, le monde. Et j'ai bien peur qu'elle n'ait aidé à la ruine du patriotisme, comme à celle des dieux, par cela même qu'elle s'élevait à des idées plus hautes, et sur la divinité et sur la vertu véri-

table. La belle parole qu'on lit dans Marc Aurèle : « Je suis citoyen du monde, » est de Socrate¹.

La poésie elle-même vint en aide aux déductions athées de Leucippe. Aristophane, par ses sarcasmes, Eschyle, par la titanique audace de son *Prométhée*, firent entendre ce cri recueilli à Rome par Lucrèce : « Les dieux mourront ! » Aussi, dans l'effroi que causent aux peuples le vide, le silence des cieux, et ces épaisses ténèbres que les sophistes amoncellent sur des questions jadis si simples, ils frappent même ceux qui tenaient le flambeau de l'avenir. Athènes chasse Anaxagore et fait boire la ciguë à Socrate. Cruelle et stérile victoire de l'intolérance ! C'en est fait : les dieux s'en vont, et, par malheur, le dieu nouveau n'est pas venu encore. Cependant un grand esprit semble l'entrevoir. Platon annonce quelques-unes des vérités de la foi de l'avenir. Mais un petit nombre seulement le comprennent ; la foule n'écoute et n'entend que ceux qui lui ont de douter de tout, du ciel, de la patrie, de la vertu, et de ne croire qu'à la fortune, au plaisir. Alors le patriotisme tombe, la moralité se perd ; les cités s'affaissent sous le poids de la corruption ; et la Grèce épuisée, mourante, s'éteint sans bruit, sous la domination étrangère.

Mais quels furent les instruments de cette grande ruine ? Sparte et la Macédoine. Pour Rome, quand elle vint, il n'y avait déjà plus qu'un cadavre.

Le dix-huitième siècle n'a eu d'admiration que pour Lacédémone. C'était le paradoxe de Rousseau, touchant l'homme de la nature, appliqué à la société. Sans doute il y a de grandes choses à Sparte. Elle nous a laissé un immortel exemple de sobriété, de discipline et de mépris pour les passions, la douleur et la mort. Les Spartiates savaient obéir et mourir. La loi était pour eux, suivant la magnifique expression de Pindare, qu'il faudrait graver au front de tous nos monu-

1. Ο Σωκράτης... οὐκ Ἀθηναῖος, οὐδὲ Ἕλλην, ἀλλὰ κόσμιος εἶναι φησας.... Plutarque, *De l'exil*, 5 ; Cicéron, *Tusculanes*, V, 37.

ments : « la reine et impératrice du monde. » Reconnaissons-leur encore une vertu des anciens temps que je voudrais voir plus forte parmi nous, le respect pour ceux à qui les années ont mis sur la tête la couronne de cheveux blancs. Si un peuple n'a d'autre devoir que de vivre au jour le jour, sans souci du lendemain ni du monde, dans l'adoration de lui-même et la pratique de certaines vertus, Sparte a rempli sa tâche. Mais, si tout peuple est comptable devant l'histoire, comme tout homme devant Dieu, de ses efforts pour apporter sa pierre dans l'immense édifice que l'humanité se construit, Sparte, simple machine de guerre, instrument de destruction qui a fini par se détruire lui-même, que répondra-t-elle, quand il lui sera demandé quelle a été sa part dans le labeur commun?

La Grèce florissait, calme et prospère, sous une domination que nulle violence n'avait encore souillée, quand Lacédémone commença la guerre fatale du Péloponnèse. Victorieuse, grâce à la folle expédition de Sicile, grâce à l'ormédique et au hasard d'un jour, elle ruine la cité qui avait été pendant un siècle l'honneur de la Hellade, son épée et son bouclier. Et alors, comme elle porte mal la fortune! que de violences, de sang répandu; et, au bout, que de honte, ce traité d'Antalcidas, qui montre les descendants de Léonidas redevant à genoux les ordres du descendant de Darius et de Xerxès¹!

Ce n'est pas Athènes seule qui tombe à la fin de cette lutte fratricide : la Grèce tout entière chancelle; Sparte elle-

1. Voyez dans l'*Andromaque* d'Euripide, v, 443-453, les violentes imprécations du poète contre la politique tortueuse et perfide de Lacédémone :

ὦ πᾶσιν ἀνθρώποισιν ἐχθιστοὶ βροτῶν

ψευδῶν ἀνακτες.....

.....ἀδίκως εὐτυχεῖτ' ἄν' Ἑλλάδα.

« O les plus odieux des mortels.... princes du mensonge, artisans de fraudes, c'est sans justice que vous prospérez dans la Grèce. Chez vous, que de meurtres, que de gains honteux ! » Il est vrai qu'Euripide écrivait cette pièce au milieu de la guerre du Péloponnèse.

même menace ruine; et bientôt Épaminondas lui plonge au flanc l'épée de Leuctres et de Mantinée. Inutiles victoires, celles-là aussi. Comme l'abeille, dit-on, qui laisse son aiguillon dans la plaie et meurt, Thèbes ne survit pas à son triomphe. Alors tout est consommé. De ce vaste champ de carnage, où depuis trois quarts de siècle la mort moissonne, s'élève un miasme putride qui prend corps et que j'appellerai le *condottierisme*. Les mercenaires envahissent tout, corrompent tout. Ils font dépendre la fortune d'une guerre, le sort d'un État, d'une obole en plus ou en moins sur la solde; et pour dernière misère, ils enfantent les tyrans. La Grèce est alors comme le palais d'Ulysse, les prétendants n'en sortent plus; ils dévorent les revenus de ses domaines, ils insultent à la douleur du fils et des serviteurs fidèles. Pénélope est dans l'abandon et le deuil; elle attend Ulysse, mais Ulysse ne viendra pas. L'arc sonore ne retentira pas sous sa main puissante, pour chasser les poursuivants. Ce sont eux qui triomphent : Philippe d'abord, qui acheta la Grèce autant qu'il la vainquit¹; Alexandre, qui la jeta dans l'immense Orient, où elle se perdit; puis ses indignes successeurs qui la déchirèrent; puis Rome enfin qui, après avoir quelque temps joué avec elle, en un jour l'acheva.

Et maintenant pourquoi la Grèce est-elle tombée? Car c'est la question qui se pose d'elle-même en face de toute nation qui meurt. Par deux causes : d'abord par la dépravation des idées morales et politiques, de sorte qu'il n'y eut plus de citoyens, pas même d'hommes dans les cités, et que, suivant l'énergique parole de Polybe, la Grèce mourut faute d'hommes, *ὀλιγανδρία*. Ensuite, parce qu'au fond de l'esprit grec il y eut toujours un insurmontable instinct d'isolement municipal, né du morcellement du sol, et qui s'opposa à la formation d'un grand État hellénique. Si cet État eût existé, il n'y aurait pas eu tant de guerres intestines, avec leurs dé-

1. Valère Maxime, liv. VII, ch. II, disait de Philippe : *Majore ex parte mercator Græciæ quam victor*. L'argent aida sans doute, mais l'intrigue et l'épée bien davantage.

plorables conséquences politiques et morales; et la Grèce eût été invincible. Mais telle était la force de ce sentiment d'indépendance locale, que la Grèce fut ivre d'une folle joie le jour où les Romains proclamèrent que toute ligue était détruite et toute cité rendue à son isolement. Elle se croyait libre alors que commençait pour elle une servitude de vingt siècles.

Il ressort donc une double leçon de cette histoire : la misère, la honte et la mort pour l'anarchie et la corruption ; la victoire, la grandeur et la triple couronne des arts, des lettres et des sciences, pour le patriotisme et l'union.

Mais quelle est dans l'histoire générale de l'humanité la place de ce noble peuple ? Au premier rang, incontestablement.

Dans les vastes plaines que le soleil des tropiques féconde et que de grands fleuves arrosent, l'homme trouve sans effort une nourriture abondante. Mais ce soleil brûle et énerve ; mais ces fleuves emportent dans leurs débordements les forêts et les cités, et cette complaisante nature s'agite parfois en convulsions terribles. Là tout est extrême, le bien comme le mal ; et l'homme, tour à tour épouvanté ou séduit, s'abandonne aux charmes comme aux terreurs qui l'entourent, et se laisse accabler sans résistance. Dominé par cette fatalité physique, incapable de réagir victorieusement contre ce monde extérieur qui exerce sur lui une si puissante influence, il reconnaît sa faiblesse, il l'avoue ; et ces forces redoutables de la nature deviennent pour lui d'impérieuses divinités, qui ont dans les prêtres et dans les rois leurs immuables représentants.

La Grèce n'a pas cette nature terrible dans ses faveurs comme dans sa colère. L'air y est vif, l'hiver parfois rigoureux, le sol plutôt aride que fécond. Au lieu de ces plaines sans bornes où l'œil se perd, où les pas s'égarent, où les plantes comme les animaux prennent des proportions colossales, la Grèce n'est que montagnes et vallées : partout la mer, les golfes et les ports ; partout des péninsules, des pro-

montoires et des îles ¹. Nulle part ne s'est plus heureusement accomplie l'union féconde de la terre et de l'Océan. Ici tout se limite en d'harmonieuses proportions, et mille influences diverses agissent au lieu d'une seule, impérieuse, immuable, comme pour laisser à l'homme sa pleine liberté d'action. Aussi lutte-t-il avec énergie pour disputer une nourriture précaire aux bêtes féroces, dans le temps des héros, ensuite aux tribus voisines ; plus tard pour demander à la terre ses fruits, à la mer ses richesses par de longs et pénibles efforts. Mais obligé d'en appeler sans cesse à sa force et à son intelligence, il les développe et s'enorgueillit de tout ce qu'il peut par elles. Loin de s'identifier avec la nature, loin de se croire, comme l'Indien, un accident, une émanation éphémère du dieu-monde, qui bientôt ira se perdre au foyer de vie d'où elle est un instant sortie, il se pose en face de la création, et s'il consent à garder quelque respect pour les puissances naturelles, c'est à condition qu'elles se feront hommes comme lui, et qu'au besoin il pourra les combattre. Dans Homère, Diomède blesse Vénus, Ajax ose lutter avec Mars.

Chez le peuple qui chantait, avec le poète, cette audace des héros, le sentiment religieux perdait sans doute beaucoup de sa puissance, mais au profit d'un autre sentiment que l'Orient n'a pas connu, celui de la liberté et de la dignité humaines. Dans les théogonies indiennes, l'homme ne s'appartenant pas à lui-même, toutes les actions sont indif-

1. Cuvier a écrit les paroles suivantes dans l'*Éloge de Werner* : « A l'abri des petites chaînes calcaires, inégales, ramifiées, abondantes en sources, qui coupent l'Italie et la Grèce ; dans ces charmants vallons, riches de tous les produits de la nature vivante, germent la philosophie et les arts : c'est là que l'espèce humaine a vu naître les génies dont elle s'honore le plus, tandis que les vastes plaines sablonneuses de la Tartarie et de l'Afrique retinrent toujours leurs habitants à l'état de pasteurs errants et farouches. » On objecte que la nature ne change pas et que cependant les peuples changent, et on oppose aux Grecs anciens les Grecs modernes. C'est qu'il faut tenir compte d'un autre élément, les circonstances extérieures. Si Darius et Xerxès eussent vaincu à Marathon et à Salamine, le despotisme, comme l'arbre funeste de la Mélanaisie à l'ombre duquel rien ne vit, eût stérilisé la Grèce ancienne, comme les Romains, les empereurs de Byzance et les Turcs ont stérilisé la Grèce moderne..

férentes ; et le bien, c'est la soumission ; le mal, la désobéissance à de certaines prescriptions arbitraires. L'homme en se déclarant libre devint responsable et moral. On voit le pas immense que l'esprit grec a fait faire au monde¹. Vingt-cinq siècles n'ont pas suffi pour épuiser toutes les conséquences de ces deux principes, la morale privée et la liberté politique. Et voilà pourquoi il n'y a, sous l'apparente diversité des formes, que deux civilisations : celle de l'Orient, où règnent la fatalité dans les doctrines et le despotisme dans la société, c'est-à-dire qui est immuable, malgré tant d'empires qui s'y élèvent et qui tombent ; celle de l'Europe grecque ou chrétienne, qui est le mouvement même parce qu'elle relève de la liberté.

Ce n'est pas, comme le disait je ne sais plus quel Romain envieux, parce que la Grèce a eu de grands et habiles écrivains qu'elle a une réputation immortelle. Ce petit pays a fait changer, dans l'ordre moral, les pôles du monde. C'est là que la conscience humaine est née ; là que pour la première fois l'homme apparut dans le libre développement de sa nature ; là, enfin, que s'alluma le flambeau qui éclaire encore l'Europe, et que l'Europe à son tour porte au nouveau monde, depuis trois siècles à peine découvert, et dans ce vieil Orient qu'elle vient de retrouver.

Le créateur de la comédie, Épicharme, disait, il y a vingt-quatre siècles : « Les dieux nous vendent tous les biens au prix du travail. » La Grèce travailla, et reçut les dons du ciel.

Mais précisons davantage.

En *religion*, la Grèce est à la fois stérile et féconde. Héritière, non du génie sobre et sévère qu'une partie de la race sémitique a trouvé dans ses déserts, mais de cet amour du merveilleux qui dans l'Inde recouvre l'idée religieuse des mille broderies d'une imagination infatigable, la Grèce vit des dieux partout. Dans ce polythéisme la forme tient la place de l'idée : celle-ci, pauvre et confuse ; l'autre, toujours élégante et gracieuse. Que deviendrait toute cette mythologie si l'on faisait tomber son splendide vêtement ? belle au

dehors, cendres au dedans. La poésie seule et l'art gagnèrent à ce système qui parlait aux yeux, mais restait sans action puissante sur l'âme.

En *politique* et en philosophie, la Grèce est la grande école du monde. Tous les systèmes politiques y ont été essayés, moins celui de l'Europe moderne, le gouvernement représentatif, incompatible avec l'idée grecque et romaine, de la souveraineté toujours directement exercée, sans délégation. Royauté despotique ou modérée, tyrannie violente ou populaire, aristocratie large ou étroite, démocratie sagement contenue ou démagogie effrénée, la Grèce a tout vu, tout pratiqué. Elle finissait par le seul système qui eût pu la sauver : par une démocratie modérée qui donnait satisfaction à ses instincts invétérés de liberté, et par un gouvernement presque représentatif qui rendait l'union possible. Cette fois, en effet, ce n'était plus sous le commandement impérieux d'un seul, comme au temps d'Athènes, de Sparte, de Thèbes et de Philippe, que l'unité se préparait, mais par les conditions égales offertes à tous. Malheureusement le caractère révolutionnaire que Sparte prit alors rendit nécessaire le recours à la Macédoine : et l'intervention de la Macédoine servit de prétexte à celle des Romains.

Dans l'antiquité, la première préoccupation du législateur et du citoyen fut l'État¹ ; et c'était justice, bien que la servitude de l'individu envers la communauté y ait été trop grande, car il fallait avant tout constituer la cité. Au moyen âge, cette préoccupation exclusive fut la religion, je le comprends mieux encore ; aujourd'hui ce n'est plus guère que l'intérêt privé, je le regrette. Aussi, malgré les différences profondes qui séparent le nouveau monde de l'ancien, il est bon pour nous autres modernes qui vivons comme perdus, au sein de vastes Etats, d'étudier l'histoire de ces villes grec-

1. A Sparte, comme dans la *République* de Platon, l'État est, à vrai dire, seul père et seul propriétaire. Athènes n'alla jamais si loin. Cependant la transmission des biens était dominée par le principe de la conservation du culte communal et privé. Le fils, même après Solon, était héritier nécessaire de son père.

ques, où la principale affaire du citoyen était le soin de la chose publique. Nous y apprendrons à aimer davantage la grande famille qui s'appelle la patrie.

Dans la société grecque, la propriété et la famille reposaient sur des bases meilleures qu'en Orient ; mais les constitutions helléniques, presque toutes uniquement faites en vue de l'État, de sa grandeur et de son indépendance, ne garantissaient encore que très-imparfaitement la sécurité des biens et des personnes. Il en résultait deux fâcheuses conséquences : l'État étant tout, les citoyens donnèrent, il est vrai, d'immortels exemples de dévouement patriotique, mais aussi montrèrent une invincible horreur pour tout lien fédératif avec d'autres États, parce que la cité eût perdu dans cette union une partie de son indépendance. La sécurité des personnes et des biens étant mal assurée, les riches n'eurent que de la haine pour des institutions qui, surtout dans les guerres malheureuses, rendaient leur condition intolérable. A Chios, lorsque la cité avait besoin d'argent on décrétait que toutes les dettes privées seraient payées à l'État¹.

Ce mal s'accrut d'un autre. Afin que le citoyen ne fût pas distrait de la vie publique par le labeur domestique, des esclaves travaillaient pour lui. Aristote veut expressément qu'il en soit ainsi dans toute cité bien ordonnée. Je n'ai pas à dire la corruption que l'esclave inocule au maître, ni le mépris où tombe toujours le travail libre, en face du travail forcé ; je remarque seulement que la loi et les mœurs, en laissant l'industrie aux esclaves, empêchaient qu'il se formât une classe moyenne assez forte pour imposer la paix aux partis, et conserver l'équilibre de la cité. Car le travail volon-

1. Aristote, *Économ.* II, 2. Aristote, qui recherche en tout le droit, ne considère la propriété que comme un fait, et n'en met l'origine que dans l'occupation, même par la force. Il la fait dériver de la loi, de l'agriculture, même du pillage, νομαδικός, γεωργικός, ληστρικός, *Pol.*, liv. I, ch. III, § 3. Et en cela il ne blessait aucune idée de son temps. Solon trouvait légitime l'association pour le brigandage ; et il arrivait souvent que la loi décrétait un nouveau partage des terres, l'abolition des dettes, la défense d'aliéner son bien, ou d'autres mesures qui nous sembleraient un attentat au droit de propriété.

taire, don précieux que Dieu nous a fait, sauve les États, comme il sauve les individus. On le voit bien par l'exemple de Sparte, où la stérile oisiveté des citoyens eut pour résultat la plus extrême inégalité. De là l'instabilité des constitutions, les complots, les violences, les révolutions, et le nombre immense des bannis, toujours rôdant en armes autour de la cité¹.

Nous, les héritiers de la Grèce, nous gémissons de ces violences, et nous sommes prêts de les regarder comme un crime contre nous-mêmes, parce qu'elles ont détourné pour l'œuvre sanglante de la guerre des forces qui eussent profité aux travaux bienfaisants de la paix. Mais si la civilisation n'est pas la fleur des ruines ni des tempêtes, ce n'est pas non plus dans le calme et le silence que toujours elle s'épanouit. La lutte des intérêts et des passions développe les caractères. La vie est plus énergique, les facultés deviennent plus actives et plus riches. Quelquefois de l'atelier où des cyclopes battent le fer, où l'on ne voit que feu et poussière, où l'on n'entend que bruits et gémissements, sortent les plus délicats produits du travail humain. Ainsi, de chacune de ces petites villes, si tourmentées et si bruyantes, sortit quelque merveille de l'art ou de la pensée.

La *philosophie*. Comme la Grèce n'avait pas de livres saints, partant point de corps de doctrines religieuses arrêtées, et point de caste sacerdotale gardant jalousement pour elle seule le dogme et la science, elle laissa à l'esprit de ses enfants le plus libre développement. Ce sont les Grecs qui ont constitué la philosophie dans son indépendance, car ils la séparèrent de la religion et en firent non le privilège de certains hommes, mais le domaine de tous. Ils ne lui assignèrent pas un but déterminé et restreint, mais la recherche pure de la vérité ; et par là ils ouvrirent à l'esprit un ho-

1. Isocrate dit à Philippe qu'il trouvera en Grèce, pour son expédition d'Asie, autant de soldats qu'il en voudra, parce qu'il y a tant de bannis qu'il est plus facile de lever une armée parmi eux que parmi les citoyens. *Philippe*, § 96, édition Didot, p. 63.

rizon immense. Ce que le sentiment seul atteignait, la raison alla le saisir, et avec quelle puissance ! Vingt siècles ont-ils beaucoup ajouté aux découvertes philosophiques des Hellènes ?

Les *sciences*. Ils mesurèrent la terre et comptèrent les étoiles. Ils créèrent les mathématiques pures et firent faire de grands progrès à la géométrie et à la mécanique ; ils commencèrent la géologie, la botanique, la médecine, et fondèrent l'hygiène¹. Malheureusement ils ne marchèrent point d'un pas ferme et soutenu dans la large et magnifique voie qu'Hippocrate leur avait ouverte, et où Aristote les rappela, celle de l'observation et de l'analyse philosophique de la nature.

Mais dans les *lettres*, quel éclat ! que de genres créés et portés à la perfection : l'épopée, l'élégie, l'ode, la tragédie, la comédie, l'histoire, l'éloquence de la tribune et du barreau ! Et quel durable empire ! L'Europe, depuis qu'elle est née à la vie intellectuelle, tire toute sa sève du fonds grec. Les littératures germaniques sont d'hier, sauf Shakspeare et Milton, qui ne sont pas bien vieux ; sauf Goethe, parfois si grec, et Schiller, qui n'est pas toujours allemand. Les littératures slaves sont à naître ; celles du Nord ne méritent pas une place à part ; celles du Midi ont pour maîtres les écri-

1. Un fait remarquable, c'est le grand âge auquel parviennent, avec la plénitude de leurs facultés, beaucoup de grands hommes de la Grèce ; j'excepte les conquérants que la guerre décime : Miltiade, Cimon, Alcibiade, Épaminondas, Alexandre ; mais Pythagore, Solon, Anacréon, Sophocle, Euripide, Hippocrate, Socrate, Platon, Xénophon, Lysias, Isocrate, Cléanthe, Démocrite d'Abdère, etc., meurent pleins de jours et de génie. La nature leur départit largement un de ses dons les plus précieux, le temps. Mais n'aidèrent-ils pas un peu la nature par une sage hygiène, par leur tempérance, leur vie bien réglée ? Voyez, dans la *République*, liv. III, l'importance que Platon attache à la gymnastique. Quant aux sciences proprement dites, Archimède et Hipparque n'ont pas sans doute créé seuls les mathématiques et l'astronomie, ni Aristote et Hippocrate la physiologie. L'Orient les avait précédés dans cette double voie. Mais l'Orient n'avait rien systématisé, et c'est aux Grecs que nous devons les principes et les méthodes, c'est-à-dire les commencements véritables et les progrès sérieux des sciences.

vains qu'on a appelés les classiques ; et ces écrivains, pour la plupart, parlent la langue d'Homère ; les plus illustres des Romains n'ont été que leurs disciples. Les muses latines, en effet, sont filles aussi du Zeus hellénique et sœurs d'Apollon Delphien¹.

Ainsi, presque toute la littérature laïque sort de la Grèce, comme la littérature sacrée sort de la Palestine. Des deux pays descendent les deux grands fleuves qui ont fécondé l'Europe barbare.

Pour les *arts*, les Grecs ont fait plus encore, car ils ont su saisir le moment fugitif de la beauté, et ils l'ont rendu éternel en le fixant sur le marbre et l'airain. Les productions grandioses de l'Égypte, de l'Assyrie et de l'Inde ont été ramenées dans la Grèce aux justes et harmonieuses proportions de la beauté humaine, qui rayonne d'une immortelle jeunesse dans les œuvres de Phidias et de Praxitèle, comme dans celles d'Homère, de Sophocle et de Platon. Le statuaire, l'architecte et le peintre avaient, dans la religion et la poésie, la mine la plus précieuse, et dans les institutions politiques les plus énergiques encouragements. « L'époque de la liberté républicaine, dit Winckelman, fut l'âge d'or des beaux-arts. » Aussi, pour la beauté plastique, le monde est resté païen. Oublieux déjà des pieuses légendes dont l'Église berçait ses jeunes années, des arceaux gothiques sous lesquels sa prière montait si fervente vers Dieu, il est retourné au culte de la Grèce. De Londres à Vienne, de Saint-Petersbourg à Madrid, quelle architecture qui ne vienne pas d'Olympie ou du Parthénon ? Avons-nous quelque émule des grands statuaires d'Athènes ou de Sicyone, qui ne marche pas dans les voies ouvertes ? Quel art nouveau, enfin, le monde a-t-il créé depuis deux mille ans ? L'Église, au moyen âge, lui a donné l'architecture gothique ; les temps modernes,

1. Fr. Aug. Wolf a compté que la littérature classique comprenait 1600 ouvrages entiers ou mutilés, dont les trois quarts appartenaient aux Grecs ; pour ceux-ci 450 étaient antérieurs à Livius Andronicus, le plus ancien des écrivains romains.

la musique ; et, j'ajouterai, malgré Zeuxis et Apelles, la peinture¹.

Il y a, sans doute, des réserves à faire dans les éloges donnés à la civilisation grecque ; et elles seront nombreuses et grandes, surtout si l'on met Athènes à part. Je les ai déjà faites : une religion poétique, mais sans influence morale ; la famille imparfaitement constituée ; la propriété mal garantie ; l'intelligence toujours éclatante ; la moralité souvent obscure, à la différence de Rome, où ce qui fut grand, en général, ce n'est pas l'esprit, mais le caractère ; dans les plus beaux jours, l'absence de sécurité, les perfidies, les guerres civiles avec leurs suites ordinaires : le bannissement, la confiscation et le sang coulant à flots ; dans les mauvais, une dépravation hideuse, que notre langue est heureusement impuissante à reproduire ; et toujours et partout la plaie saignante de l'esclavage, avec toutes les misères qu'il apporte. Mais, à mesure qu'on s'éloigne, à mesure qu'on s'élève, ces ombres se perdent dans la lumière : Démade disparaît, Démosthène reste ; Périclès efface Alcibiade ; l'Athènes de Sophocle, celle d'Alexis et des diogénistes ; la ville de Léonidas, celle de Nabis. On ne voit plus les maux dont la Grèce a si chèrement payé sa laborieuse existence, on ne voit que ce qu'elle a légué au monde. « Souvenez-vous, écrivait Cicéron à son frère, souvenez-vous que vous commandez à

1. Les Romains n'ont ajouté à l'architecture grecque que le *dôme* et l'*arc*. Chateaubriand dit, *Itinéraire*, p. 143 : « Si, après avoir vu les monuments de Rome, ceux de la France m'ont paru grossiers, les monuments de Rome me semblent barbares depuis que j'ai vu ceux de la Grèce. » Le sol leur fournissait les meilleurs matériaux, leur climat les conservait, et au lieu de les revêtir de la noire enveloppe que les brumes du Nord donnent aux édifices et aux statues, il les dorait des plus riches teintes. Enfin, le peintre et le sculpteur avaient sous les yeux la race la plus belle et trouvaient dans l'ambitieux désir de chaque peuple d'embellir sa cité plus que les cités rivales, les plus précieux encouragements. Jusqu'au temps d'Alexandre, les artistes ne travaillent guère que pour l'État, très-rarement pour les particuliers. La *mosaïque* n'est devenue que chez les Romains un art ; mais n'est-elle pas plutôt une curiosité ? Chez les Grecs aussi pas de *voies militaires* ni d'*arcs de triomphe* et peu ou point d'*aqueducs* d'aspect monumental. Les *amphithéâtres*, dont nous admirons les ruines, en oubliant ce que leur sol a bu de sang, sont tout romains.

des Grecs qui ont civilisé tous les peuples, en leur enseignant la douceur et l'humanité, et que Rome leur doit les lumières qui l'éclairent. »

Montesquieu a bien raison : « Cette antiquité m'enchanté et je suis toujours prêt à dire avec Pline : C'est à Athènes que vous allez, respectez les dieux. »

Raphaël voulut un jour peindre la Grèce. Au lieu de tracer, comme Parrhasios, un énigmatique portrait, il composa l'immortelle page de l'*École d'Athènes*. Sous ces portiques, que la main d'Ictinos ou de Phidias a élevés, voici Socrate, qui fonde dogmatiquement la morale humaine ; Platon et Aristote, qui ouvrent à la philosophie ses deux grandes voies ; Pythagore, qui révèle les propriétés des nombres ; Archimède, qui les applique ; et cette foule illustre qui entoure les maîtres pour recevoir leurs paroles et nous les transmettre. Donnez la vie à ce chef-d'œuvre du plus grand peintre du monde, et, comme l'histoire, vous contemplez avec amour ces héros de la pensée, vous écouterez avec ravissement leurs voix harmonieuses ou austères, et vous redirez de la Grèce ce que Chénier disait de son poète :

Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère
Et depuis trois mille ans, Homère respecté
Est jeune encor de gloire et d'immortalité.

HISTOIRE

DE LA

GRÈCE ANCIENNE.

CHAPITRE PREMIER.

LE SOL¹.

« Qu'entendez-vous par la Grèce ? demande ironiquement Philippe de Macédoine aux Étoliens, quand ceux-ci lui reprochent d'être un roi barbare. Où placez-vous ses limites ? Et vous-mêmes, pour la plupart, êtes-vous Grecs ? »

1. Principaux ouvrages à consulter : Strabon, *Géographie* ; Pausanias, *Description de la Grèce* ; Barthélemy, *Voyage du jeune Anacharsis* ; Mannert, *Géographie des Grecs*, etc. ; Gosselin, *Géographie des Grecs* ; Kruse, *Hellas* ; Cramer, *Description of ancient Greece* ; Buchon, *la Grèce continentale et la Morée* ; Pouqueville, *Voyage en Grèce* ; Choiseul-Gouffier, *Voyage pittoresque en Grèce* ; Stuart, *Antiquités d'Athènes* ; Dodwell, *Travels in Greece* ; Gell., *Itin. of Greece, Journey in the Morea* ; colonel Leake, *Morea et Northern Greece*, 1830-5 ; Cousinery, *Voyage dans la Macédoine*, 1831 ; *l'Expédition scientifique de Morée*, avec les excellents travaux géographiques de Puillon Boblaye que cette publication renferme ; enfin pour les cartes l'*Atlas* de Kiepert. Mais à tous ces travaux il est indispensable de joindre aujourd'hui ceux des élèves de l'École d'Athènes, qui les complètent ou les rectifient, et qu'on trouvera dans les Archives des missions littéraires ou dans leurs publications particulières. Ainsi, le *Péloponnèse* et l'*Acropole*, de M. Beulé, les mémoires de MM. Girard sur l'*Eubée*, Mézières sur le *Pélion* et l'*Ossa*, Benoît sur *Santorin*, Fustel de Coulanges sur l'*île de Chio*, About sur *Égine*, Heuzey sur le mont *Olympe* et l'*Acarnanie*, Bertrand sur l'*Argolide* et l'*Arcadie*, etc.

Ce nom eut la même fortune que celui d'Italie ; tous deux voyagèrent d'une extrémité à l'autre de la péninsule qu'ils servirent plus tard à désigner tout entière. Un petit canton de l'Épire s'appela d'abord ainsi ; mais le mot gagna de proche en proche, et s'étendit peu à peu sur la Thessalie, les pays au sud des Thermopyles et le Péloponnèse. Dans la suite il comprit encore l'Épire, l'Illyrie jusqu'à Épidamne, enfin la Macédoine. Par une autre singularité, le nom de Grèce était inconnu à la Grèce. Elle s'appelait elle-même *Hellas*, le pays des Hellènes. Nous ignorons les motifs qui ont fait prévaloir le mot de *Græcia* dans la langue romaine¹ ; mais nous-mêmes ne désignons-nous pas les peuples d'outre-Rhin par un nom qu'ils ne connaissent point ?

La Grèce est l'une des trois péninsules qui terminent l'Europe au sud. Si l'on mesurait son étendue au bruit qu'elle a fait dans le monde, elle serait une vaste région ; en réalité, elle est le plus petit pays de l'Europe. Sa superficie, les îles comprises, est loin d'égaliser celle du Portugal ; mais ses rivages sont si bien découpés, que leur étendue surpasse celle de tout le littoral espagnol. Il n'y

1. Le mot *Grec* paraît signifier vieux. Fréret (*Observations sur l'origine des premiers habitants de la Grèce*, p. 87) donnait le même sens au mot *Pélasges*. Au lieu de tirer le mot Grec de γραιῦς, γραιῖα ou d'une forme plus ancienne, M. Bergmann (*les Peuples primitifs de la race de Japhet*) lui donne le sens celtique de montagnards (*gruach* en gaélique, monceau, montagne). Quant au mot *Hellas*, il le tire de ἑλος, marais : les Helles ou Hellènes auraient été les habitants des marais ou des plaines, comme les Grecs étaient ceux des montagnes. Les deux noms, suivant Aristote (*Météorol.*, I, 14), étaient originaires des environs de Dodone et des bords de l'Achéloüs, contrée à la fois couverte de marécages et de montagnes : Ἑλλάς ἡ ἀρχαῖα δ' ἐστὶν ἡ περὶ τὴν Δοδώνην καὶ τὸν Ἀχελῷον... ὥκουν γὰρ οἱ Σελλοὶ ἐνταῦθα καὶ οἱ καλούμενοι τότε μὲν Γραικοί, νῦν δὲ Ἕλληνες. Le nom de Grecs, que gardèrent sans doute plusieurs peuplades de l'Épire, fut étendu par les Italiens aux Hellènes placés derrière elles, de la même manière que nous avons donné à tous les Germains le nom d'Allemands, qui n'appartient qu'aux peuples de la Souabe, les *Alamanni*, avec qui nos populations gallo-franques eurent les premiers rapports. Dans la tradition, Hellen, père de la race hellénique, s'unit à Orseis, nymphe des montagnes. Serait-ce un souvenir de l'antique union des hommes de la plaine avec ceux des montagnes ? Les prêtres de Jupiter à Dodone sont appelés Σελλοί par Homère et Ἕλλοί par Pindare, ce qui est le même mot.

a pas de pays au monde qui, à surface égale, présente tant d'îles, de golfes, de péninsules et de ports, et où par conséquent s'accomplisse mieux cette union de la terre et des eaux, qui est pour la nature la suprême beauté, et pour l'homme la meilleure condition du développement social. Aussi la mer a-t-elle été de tout temps la grande route des Grecs, et si bien qu'ils n'en ont à peu près pas connu d'autres. La forte expression latine *struere viam*, qui rappelle une des gloires de Rome, ses grandes voies militaires, ne trouverait pas à s'appliquer en Grèce. Ce seul fait montre la différence profonde des deux peuples, l'un qui a pris possession de la terre par son agriculture, ses routes monumentales, ses forteresses, et qui y a gagné ses rudes vertus, sa vie grossière, toutes ses victoires et sa domination pesante; l'autre qui a eu la mer pour domaine, le commerce pour mobile, et pour parure les arts, qui ne se rencontrent point partout et toujours à côté de l'or, mais à qui l'or est nécessaire pour s'épanouir, même sur la plus belle des terres et sous le plus magnifique climat.

Au nord, la Grèce tient au massif des Alpes orientales, qui l'isolent, par des obstacles presque insurmontables, de la vallée du Danube, une des grandes routes des migrations asiatiques en Europe. Aussi ces invasions ont-elles passé près d'elle sans la toucher, de même qu'elle n'a porté de ce côté ni ses colonies, ni sa civilisation, ni sa langue. Par sa configuration, la Grèce regarde au sud. Elle plonge par trois pointes dans la Méditerranée, presque sous la latitude de Gibraltar et en face d'une des plus fertiles provinces de l'Afrique. Séparée par la mer de l'Asie, de l'Afrique et de l'Italie, elle s'en rapproche par ses îles. Les Cyclades, qui commencent près du cap Sunion, vont se mêler aux Sporades, qui touchent à l'Asie. Par un temps clair, un navire a toujours la terre en vue. De Corcyre on voit l'Italie, du cap Malée les cimes neigeuses de la Crète, et de cette

île les montagnes de Rhodes et de la côte asiatique. Deux journées de navigation mènent de la Crète à Cy-rène; il en faut trois ou quatre pour atteindre l'Égypte. Comment s'étonner que la Grèce ait rayonné bien au delà de ses frontières maritimes par son commerce, ses colonies et sa civilisation, quand tant de routes s'ou-vraient devant elle ¹!

Les géologues, qui sont en train d'écrire la grande histoire de la terre, montrent l'Italie et la Grèce méridionale comme les parties de notre continent que la nature a remaniées les dernières ². Sa terrible puissance y agit encore. Si la Grèce n'a ni le Vésuve ni l'Etna, les yeux des hommes y ont vu des îles surgir du sein des flots bouillonnants ou disparaître dans les gouffres de la mer. Santorin n'est que le bord d'un cratère immense et sans fond que les eaux ont rempli, mais qui, à plusieurs reprises, a vomi des îles brûlantes³. Milo, Cimoli, Thermia, Délos sortirent de l'abîme en même temps que le Taygète déchira les entrailles du Péloponnèse et que le cap Ténare éleva au-dessus des vagues son front rugueux que la tempête seule aujourd'hui fouette et déchire.

Les anciens Grecs eurent la révélation instinctive de ces grandes révolutions. Ces montagnes entr'ouvertes et aux flancs déchirés, ces rochers entassés au hasard, ces îles où se voit encore la trace des feux qui les formèrent, leur rappelaient la lutte des Titans contre Jupiter, les combats des puissances infernales contre les forces célestes;

1. Strabon, liv. X, p. 463. On a recueilli à Pikerli, près d'Athènes, des ossements fossiles d'éléphants, de rhinocéros, d'antilopes et de girafes : ces débris d'animaux africains étaient empâtés dans l'argile rougeâtre qu'on retrouve encore sur les rivages de l'Afrique, preuve qu'un temps a existé où la Grèce tenait à ce continent, ainsi qu'elle tenait à l'Asie Mineure. Les nombreuses îles de la Méditerranée orientale sont comme les *témoins* laissés au milieu des flots de cette antique union des trois continents.

2. C'est la révolution qu'ils appellent le *soulèvement du Ténare*.

3. La dernière, la *Nouvelle* ou la *Grande-Brûlée* (Νέα, Μεγάλη καυμένη) n'a commencé à paraître qu'en 1707; Παλαία καυμένη date du second siècle avant J.-C., Μικρά καυμένη du commencement de l'empire romain.

et en célébrant les exploits de leurs dieux, ils faisaient l'histoire de leur terre. Écoutez la *Théogonie* d'Hésiode¹ : « Voilà les Titans fils de la Terre qui combattent contre les Centimanes fils du Ciel. Autour d'eux la mer sans bornes mugit avec fracas ; sous leurs pieds la terre gronde profondément ; le vaste ciel s'agite et gémit ; l'Olympe même tremble jusqu'en ses fondements, et les abîmes du Tartare retentissent du bruit des rochers qui s'écroulent. Jupiter déploie alors sa puissance. Des hauts sommets de l'Olympe, il lance des feux étincelants. Les foudres sortaient sans relâche de sa main redoutable. La terre s'embrasa, les vagues de l'Océan roulaient du feu, et des vapeurs étouffantes enveloppaient les Titans. Éblouis par la foudre, les yeux brûlés par l'éclair, ils sont précipités dans les abîmes de la terre. Briarée, Gygès et les autres fils du Ciel les y enchaînent de liens indestructibles ; sur eux reposent les fondements de la mer et des continents qu'ils essayent parfois d'ébranler encore. »

Cependant ces montagnes forment en plusieurs points des chaînes continues. Ce que l'Apennin est pour l'Italie, le *Pinde* l'est pour la Grèce. Il se détache des Alpes orientales, comme l'Apennin des Alpes maritimes, et descend au sud, séparant l'Illyrie de la Macédoine, l'Épire de la Thessalie, et couvrant la péninsule d'innombrables ramifications. Les *monts Cambuniens* s'appuient, au nord des sources du *Pénée*, sur cette chaîne centrale et courent droit à l'est, vers les bords du golfe Thermaïque, où ils se relèvent pour former la masse colossale de l'*Olympe*. Cette montagne, haute de 3000 mètres, présente, en beaucoup d'endroits, l'aspect d'une muraille taillée à pic. Au midi, ses pieds baignent dans le Pénée ; de l'autre côté du fleuve se dresse l'*Ossa*, le rival de l'Olympe et qui garde presque aussi longtemps que lui dans l'été les neiges de l'hiver.

1. *Théogonie*, vers 678 et suiv.

Quelque convulsion du globe a violemment séparé les deux montagnes. Leurs flancs déchirés se correspondent, et Neptune « qui ébranle la terre » pourrait, en les rapprochant, les unir. Des roches énormes pendent encore à demi déracinées ; mais dorées par les rayons du soleil, elles offrent ces vives couleurs qui tranchent sur la sombre verdure des bois, et donnent aux paysages de la Grèce un éclat incomparable. Entre le pied des deux monts, le Pénée s'est frayé une route jusqu'à la mer. Il coule lentement, entre des rives gazonnées qu'abritent d'énormes platanes, l'arbre des fleuves grecs. Sur un espace de cinq mille pas son bassin n'a plus que quelques mètres de largeur : c'est la *vallée de Tempé*, célèbre dans l'antiquité par le charme et l'imposante beauté des sites qui la décorent. Cette vallée sauvage, où un petit nombre d'hommes arrêterait une armée, était le seul passage fréquenté qui menât de Grèce en Macédoine.

Comme les monts Cambuniens ferment la Thessalie par le nord, le mont *OËta* la ferme par le sud et se termine aussi, sur le golfe Maliaque, par un défilé fameux, celui des *Thermopyles*¹.

Entre les monts Cambuniens et l'OËta s'étend l'*Othrys*, qui sépare le bassin du Pénée de celui du Sperchios, et que va rejoindre sur la côte le *Pélion*, prolongement de l'Ossa ; de sorte que tout le nord de la Thessalie est vraiment ce que l'appelait Xerxès, un vallon facile à noyer sous les eaux, si on leur fermait la seule issue par où elles s'échappent, la vallée de Tempé. Les Muses avaient trouvé dans cette région quelques-unes des plus gracieuses ou des plus terribles légendes, et la moitié de la poésie homérique en était sortie. Cette vallée de Tempé, c'était le bras du fils d'Alcmène ou le trident de Neptune qui l'avait ouverte. Sur la cime de l'Olympe et ses neiges

1. Voy. la description de ce passage au chap. xv.

presque éternelles, au milieu des nues qui l'enveloppent et que déchire la foudre, s'élevaient les trônes des douze grands dieux. C'est dans la Thessalie que les géants avaient combattu les maîtres de l'Olympe; là qu'ils avaient voulu mettre Pélion sur Ossa pour escalader le ciel; là que les Muses vinrent aux noces de Thétis et de Pélée prédire la naissance d'Achille et la ruine de Troie. Le laurier d'Apollon croissait d'abord à Tempé¹; et sur le Pélion furent coupés les arbres dont on fit le navire Argo, auquel Minerve donna pour mât un des chênes fatidiques de Dodone.

Au sud de la Thessalie et de l'Épire, un inextricable réseau de montagnes couvre la Grèce centrale. Une chaîne qu'on peut regarder comme la² continuation du Pinde, descend jusqu'au golfe de Corinthe entre l'Étolie et la Locride. Une autre, qui se détache de celle-ci dans la Doride, court à l'est et comprend les monts célèbres du Parnasse, où Delphes s'élevait, de l'Hélicon, le séjour des Muses, et qui, disait-on, n'avait jamais produit une plante vénéneuse, du Cithéron où OEdipe tua Laïos, du Parnès, du Pentélique qui passe derrière Athènes et porte son acropole, de l'Hymette enfin dont on peut regarder le Laurion et le cap Sunion comme les dernières terrasses.

Cette chaîne souvent brisée envoie vers le sud, entre les golfes Saronique et Corinthien, un puissant rameau qui forme une seconde péninsule à l'extrémité de la première et s'y étale circulairement, de sorte que le Péloponnèse a presque la figure d'un cône tronqué, dont le sommet est à cinq ou six mille pieds au-dessus de la mer³.

1. Tous les huit ans Delphes chargeait une *théorie* solennelle d'aller, en suivant la *voie sacrée* par où le dieu s'était rendu dans la Phocide, couper à Tempé, berceau de son culte, une branche de laurier. Otf. Muller, *Die Dorier*, 2^e édit., t. I, p. 204. Les Grecs regardaient Delphes comme le centre de la Grèce et du monde, ὀμφαλὸν τῆς γῆς, Pausan. *Phoc.* 16.

2. C'est la hauteur des montagnes autour de l'Arcadie; au nord, l'Érymanthe et le Krathis ont 2259 et 1904 mètres; à l'est, le Cyllène

Par cette disposition de ses montagnes, la Grèce est, si j'ose le dire, un piège à trois fonds. Les monts Cambuniens et l'Olympe s'élèvent au nord, comme une première barrière. Si ce difficile obstacle est franchi ou tourné¹, l'assaillant sera arrêté par l'OËta aux Thermopyles et enfermé dans la Thessalie. Ce passage encore forcé, la Grèce centrale n'est plus défendue, parce que les hauteurs n'y forment point une chaîne continue; mais la résistance peut reculer jusqu'à l'isthme de Corinthe, où elle trouve de nouveau une formidable position, des montagnes inaccessibles ne laissant, entre leurs flancs abrupts et la mer, que deux routes dangereuses suspendues au-dessus des flots.

Les eaux intérieures de la Grèce pouvaient être également fermées aux navires des peuples anciens sur trois points : au nord de l'Eubée, pour couvrir les Thermopyles; près de l'Euripe², pour défendre les approches de l'Attique; dans le détroit de Salamine, pour protéger l'isthme de Corinthe³.

La mer se trouvant partout à une faible distance des montagnes, la Grèce n'a que des cours d'eau peu éten-

en a 2412, les hauteurs à l'orient d'Orchomène 1821, le Kreion 1623; au sud, le Parnon 1989, le Boreion 1105; à l'ouest le mont Eira (Ira) 1417 et le Lampeia 1823.

1. On pourrait le tourner par les cols nombreux que présentent les monts Cambuniens plus à l'ouest. Boué, *Voyage en Turquie*, t. I, p. 199.

2. L'Euripe est le détroit qui sépare l'Eubée de la Béotie, et où les marées ont des variations qui sont encore inexplicables. Un rocher, qui porte un petit fort, sépare le canal en deux parties. Le grand bras du côté de la Béotie est aujourd'hui couvert par un pont d'une cinquantaine de pieds; au-dessus du petit bras, qui est le plus profond, a été jeté un pont de bois de 10 mètres. C'est de la 21^e année de la guerre du Péloponnèse que date le premier pont sur l'Euripe.

3. Je relève sur les cartes de Kiepert quelques cotes de hauteur que je réduis en mètres. Dans l'isthme de Corinthe les montagnes s'élèvent jusqu'à 1392 mètres; dans l'Attique le Parnès en a 1435, le Pentélique 1128, l'Hymette 1042, le Laurion 363; en Béotie, l'Hélicon 1551, le Cithéron 1433; en Phocide, le mont Lycorée 2498; près des Thermopyles, le Callidrome 1405; dans l'OËta on a mesuré au mont Tymphrestos, nœud du Pinde et de l'OËta, jusqu'à 2346, dans le Pinde de 1650 à 2000; l'Olympe a 2972, l'Ossa 1985, le Pélion 1545; les monts Cambuniens 1600.

dus. Les plus considérables sont le *Pénée* et l'*Achéloüs* (130 et 175 kilomètres de longueur). Plusieurs de ces fleuves, l'Eurotas, l'Alphée, le Styx et le Stymphale, poursuivent sous terre une partie de leur cours; presque tous ont le caractère capricieux des torrents. Les pluies d'automne et d'hiver tombant sur des montagnes décharnées, descendent rapidement vers les vallées qu'elles inondent. Avec l'été arrive la sécheresse, car le schiste et le calcaire siliceux des montagnes ayant peu absorbé, ne rendent rien, les sources s'épuisent, et le torrent, naguère furieux, coule à sec.

A voir le grand nombre de divisions politiques faites en ce petit pays, on les croirait arbitraires; presque toutes ont été dessinées sur le sol par la nature même. Des montagnes courant en sens contraire se sont soudées les unes aux autres, et en se réunissant ont enfermé, comme entre de hautes murailles généralement stériles, parfois inexpugnables, les plaines de la Phocide, de la Béotie, de l'Attique, de la Mégaride, de la Corinthie, de l'Argolide, de la Laconie et de Mantinée. De là la division du peuple grec en tant de petits États, l'ardent patriotisme dont chaque cité était animée et la haine contre la cité voisine qui, placée dans une autre vallée, semblait être dans un autre monde. La géologie a fait la constitution politique de l'ancienne Grèce.

Parcourons quelques-unes de ces régions naturelles.

La *Thessalie* a formé parfois un seul État, malgré l'Othrys qui la coupe en deux, parce que cette montagne, assez haute pour être la ligne de partage des eaux, ne l'est pas assez pour être la ligne de démarcation des hommes. Seulement la vie a été bien autrement active aux bords des golfes Maliaque et Pagaséen, qui s'ouvrent sur la Grèce, que dans le bassin solitaire du Pénée. Les villes s'y pressent comme les légendes.

Les deux *Locrides* opuntienne et épiconémidienne couvrent les pentes qui descendent à la mer eubéenne,

la *Béotie* celles qui s'inclinent à l'intérieur vers le lac Copaïs. Mais la Boétie a deux jours sur deux mers : par le pays d'Aulis sur l'Euripe, par les vallées de Creüsis et d'Aphormion sur le golfe de Corinthe.

La *Phocide*, plus haut dans la montagne, enveloppait la Béotie et, comme elle, touchait aux deux mers. La *Doride* haute et froide vallée entre l'OËta et le Parnasse, aurait pu n'être que le commencement de la Phocide. Le canton montagneux des *Locriens Ozoles* offrait à ce peuple d'inexpugnables retraites. Pausanias tire leur nom de l'odeur de leurs vêtements en peaux de bêtes non préparées ; un de leurs poètes, des fleurs qui embaumaient l'air de leurs montagnes. J'ai peur que le poète n'ait tort ; leur vie grossière donne raison à Pausanias.

Leurs voisins à l'ouest, les *Étoliens*, habitaient un pays sauvage, où les villages bâtis sur la pente des rocs restaient, l'hiver, sans communications entre eux. Ces hauteurs sont les dernières ramifications du Pinde et de l'OËta qui viennent mourir d'une part sur les bords du fleuve Achéloüs, de l'autre sur ceux du golfe de Corinthe, au point le plus étroit de cette mer, là où la côte du Péloponnèse n'est qu'à 1600 mètres de distance. C'est par là que les Étoliens iront, dans les derniers temps, ravager si souvent la presqu'île, comme ils passeront entre le Pinde et l'OËta pour piller la Thessalie. Ils n'ont que ces deux portes ouvertes sur la Grèce.

L'Achéloüs, dont le delta grandit sans cesse par les alluvions que le fleuve apporte, les séparait de l'*Acarnanie*, autre région montagneuse, mais composée d'un calcaire poreux qui ne tient pas l'eau. Aussi l'appelle-t-on aujourd'hui le pays sec, Xéroméros. Pas une rivière ne circule à sa surface. La mer a beau lui envoyer de trois côtés des nuées pluvieuses, les torrents à peine formés par un orage disparaissent dans des gouffres profonds. Le sol prend tout et ne rend rien, si ce n'est au

bas des collines où les nappes intérieures reviennent au jour et s'étendent en quelques lacs et marais. Un autre trait de la géologie de cette région est une chaîne de montagnes haute de 1600 mètres qui borde la mer Ionienne et n'y laisse point de place aux populations pour y vivre et s'y étendre, aux cités pour s'y élever ; de sorte que le côté par où l'Acarnanie pouvait le plus aisément recevoir l'influence de la Grèce s'est trouvé hermétiquement fermé. Comment s'étonner qu'elle ait vécu à l'écart et qu'au temps de Périclès on y trouvait les mœurs de l'âge héroïque. Il n'y avait qu'à regarder un Acarnane pour savoir comment un héros d'Homère était fait. Jusqu'à ce jour ils n'ont guère changé : quelques-uns se nourrissent encore du gland amer des chênaies¹.

Le nord-est de l'Acarnanie, d'accès fort difficile, fut cependant envahi par les tribus de l'Épire. Les Amphilochiens, qui l'habitaient, étaient à demi grecs et à demi barbares. A l'ouest s'établirent les colons de Corinthe. De ce côté s'étend l'île de Leucade (Sainte-Maure), qui d'abord tenait au continent par un isthme de trois stades. Les colons, pour se mettre en sûreté contre les brigandages des Acarnanes, creusèrent un canal, le *Dioryctos*. La mer fit le reste ; mais c'est le plus modeste et le plus calme des détroits : on le traverse en quelques minutes, dans un bac et à la perche, comme un obscur ruisseau. Il faut plus de façons pour l'Euripe.

A l'extrémité opposée de la Grèce centrale s'étend une presque île bien mieux dessinée, l'Attique, que le Cithéron et le Parnès séparent de la Béotie, que le Pentélique et l'Hymette partagent en deux versants, et qui s'incline vers trois mers. Malgré ces directions divergentes, c'est une des contrées les mieux faites de

1. Heuzey, *l'Acarnanie*, p. 239.

la Grèce et où l'unité était le plus facile. Elle eut beaucoup de villages, mais une seule ville, l'asile commun, le marché et la forteresse du pays : Athènes, entre l'Ilissos et le Céphise, au pied de rocs escarpés qui portaient sa citadelle, à huit kilomètres du Pirée, qui, dans ses trois ports, pouvait abriter quatre cents vaisseaux. Toute la vie de l'Attique devait se porter en ce point; elle s'y concentra. Tous les échos de l'Asie vinrent y retentir, toutes les affaires du monde s'y traiter, toutes les doctrines, tous les arts s'y épurer et y grandir. Le genre humain salue encore avec reconnaissance la patrie de Socrate, de Phidias et de Sophocle.

En suivant la côte qui regarde Salamine, on trouve dans un fertile vallon, séjour favori de Cérès, Éleusis, qu'Athènes attira et retint sous son influence, et entre deux rochers Mégare qui, protégée par ses montagnes, échappa à cette attraction. Mégare est la porte de l'isthme. Pindare compare cet isthme à un pont jeté par la nature au milieu des mers pour lier ensemble les deux principales parties de la Grèce. Mais ce pont est si hérissé de montagnes, que le passage en est difficile; en mille endroits, quelques hommes résolus y tiendraient tête à une armée. Cette position de Mégare et ses deux ports sur les golfes Saronique et Corinthien, faisaient toute son importance. Mais dans l'une de ces mers elle trouvait la marine rivale de Corinthe, dans l'autre celle d'Athènes; cette redoutable concurrence devait la tuer.

Entre Schoënous et Léchéon, sur le territoire corinthien, l'isthme n'a guère plus de quatre à cinq kilomètres de largeur. Aussi on transportait souvent par terre les vaisseaux d'un de ces ports à l'autre, afin d'éviter les longueurs et les périls d'une navigation autour du Péloponnèse. Démétrius Poliorcète, César et Néron songèrent à creuser en cet endroit un canal, le Diolkos.

Le Péloponnèse a trois régions bien caractérisées : le

bassin central, ou l'Arcadie; la Laconie, ou le bassin de l'Eurotas; la Messénie, ou le bassin du Pamisos. Je parlerai plus loin des deux dernières que le Taygète sépare, et que la mer enveloppe de trois côtés; quant à l'Arcadie, entourée d'un cercle de hautes montagnes qui ne s'ouvre qu'à l'ouest, du côté d'Olympie, en un étroit défilé par où l'Alphée s'échappe, elle présentait l'aspect d'un chaos de monts verdoyants et de fraîches vallées couvertes de bourgades, avec quelques rares plaines où s'élevaient les villes. C'était le pays le plus divisé de la Grèce. Aussi ses habitants n'arrivèrent à l'union politique que fort tard et pour un moment. C'était aussi le mieux arrosé; il avait des lacs à des hauteurs de 600 à 800 mètres au-dessus de la mer; et il en résultait un singulier phénomène géologique. Ces lacs servaient de réservoirs aux eaux du Péloponnèse; alimentés par les ruisseaux descendus des hautes cimes, ils se déchargeaient par des conduits souterrains ou *katavothra* qui existaient naturellement à travers les montagnes, et formaient au delà les rivières de la zone maritime. L'Eurotas, l'Alphée, le Styx et le Stymphale ont ainsi sous terre une partie de leur cours; on compte dans l'Arcadie plus de trente de ces *katavothra*¹.

Le reste du Péloponnèse, c'est-à-dire le littoral du nord, n'est qu'une suite de courtes vallées descendant à la mer, chacune avec une ville qui formait un État à part. Les anciens y distinguaient cependant trois régions plus grandes : l'Elide, la plus fertile contrée de la péninsule², l'Achaïe et l'Argolide. Ils ne faisaient habituellement, sur cette côte, d'exception que pour Sicyone et Corinthe, en donnant le nom de chacune de ces villes au pays environnant.

1. Le lac Soudhéna est à 800 mètres d'altitude; le lac Phénéos à 734; les marais d'Orchomène et de Caphyes à 643; les gouffres de Mantinée et de Tégée à 630; le lac Stymphale à 620.

2. Le blé y rend 10 et même 13 pour 1. Leake, *Morea*, I, 14.

L'Argolide reproduit presque la figure de l'Attique. C'est de même une presque île entre trois mers. Mais la capitale n'est pas au centre; son port était mauvais, même pour les navires des anciens, et elle avait Sparte à ses côtés. Aussi, après avoir jeté un vif éclat dans les temps primitifs, elle ne joua, comme Thèbes, qu'un rôle secondaire, sans avoir comme cette autre rivale de Sparte et d'Athènes la gloire éclatante de Leuctres et de Mantinée pour dédommagement de sa longue obscurité¹.

1. M. Clinton a calculé, dans ses *Fasti Hellenici*, d'après la carte d'Arrowsmith, la superficie des diverses régions de la Grèce. Nous reproduisons ses chiffres en kilomètres carrés.

| | | | |
|-------------------------------|--------|----------------------------|--------|
| Thessalie avec la Magnésie... | 14 638 | <i>Report</i> | 12 314 |
| Acarnanie..... | 4 053 | Laconie..... | 4 912 |
| Étolie..... | 3 006 | Messénie..... | 2 998 |
| Phocide, etc..... | 4 051 | Total pour le Péloponnèse. | 20 224 |
| Béotie..... | 2 887 | Eubée..... | 3 638 |
| Attique..... | 1 858 | Corcyre..... | 544 |
| Mégaride..... | 370 | Leucade..... | 299 |
| Total pour la Grèce centrale. | 30 863 | Céphalonie..... | 988 |
| Achaïe, Sicyônie et pays de | | Ithaque..... | 57 |
| Phlionte..... | 2 025 | Zacynthe..... | 395 |
| Élide et Triphylie..... | 2 528 | Cythère..... | 325 |
| Arcadie..... | 4 389 | Égine..... | 106 |
| Argie, Corinthie, pays d'Épi- | | Salamine..... | 72 |
| daure, de Trézène et d'Her- | | Total des îles..... | 6 424 |
| mione, Cynurie..... | 3 372 | TOTAL GÉNÉRAL..... | 57 511 |
| <i>A reporter</i> | 12 314 | | |

Pour l'Épire, sa superficie, que Clinton ne calcule pas, est estimée par Sickler à 500 milles géographiques carrés = 27 500 kilomètres carrés, et la Macédoine (celle de Philippe), à 1200 = 66 000 kilomètres carrés.

Quant à la population, Clinton l'évalue, pour les temps compris entre les guerres médiques et Alexandre, à plus de 3 500 000 âmes : dans ce nombre, l'Attique entre pour 527 660 ; il en donne à Thèbes, 75 000 ; au reste de la Béotie, 55 500 ; à la Laconie avec la Messénie, 300 000 (33 000 Spartiates, 66 000 périèques ; 170 500 hilotes, etc.) ; à l'Arcadie, 161 750, à l'Achaïe, 61 800 ; à Sicyone, 46 160 ; à Phlionte, 31 000 ; à Corinthe, 100 000 ; à Argos, 110 000, et aux autres villes de l'Argolide, 52 500 ; à l'Élide, 186 000 ; en tout, 1 050 000 pour le Péloponnèse. Il est inutile d'ajouter qu'il n'y a probablement dans ces chiffres d'autre vérité que celle du rapport qu'ils établissent entre les diverses cités. Pour l'antiquité, toute cette arithmétique est à peu près impossible. Ainsi, deux hommes très-compétents, MM. Bœckh et Letronne pensent : le premier, que l'Attique pouvait nourrir 500 000 habitants ; le second,

Les montagnes de la Grèce couvrent les neuf dixièmes de sa surface, et ne laissent à découvert qu'un très-petit nombre de plaines, dont les plus grandes se trouvent en Thessalie. Il en résulta que cette province fut la seule qui nourrit une bonne et forte race de chevaux. Ces montagnes, aujourd'hui privées de leurs antiques forêts, ne sont pas plus riches que celles de l'Italie en métaux précieux. Cependant on tirait du cuivre et de l'amianté de l'Eubée; du fer de la Béotie, du Taygète et des îles de Mélos, de Sériphos et d'Eubée; Chalcis en fabriquait des armes excellentes et ses ouvriers se vantaient d'avoir su les premiers travailler le cuivre. Il y avait de l'argent en Épire, en Cypré, à Siphnos et dans l'Attique, où Athènes, aux jours de sa puissance, occupa 20 000 hommes dans ses mines du Laurion. Dans l'Hémos et l'Orbélos, dans la Thessalie, au mont Pangée, entre la Macédoine et la Thrace, et dans les îles de Siphnos et de Thasos, on trouvait de l'or. L'Hèbre en Thrace, en roulait dans ses flots. L'Attique et les îles, surtout Paros, avaient des marbres renommés¹ et Lemnos les meilleurs vins de la Grèce.

Dans les pays montagneux, les plaines sont d'ordinaire d'une extrême fertilité. La Thessalie, la Messénie,

que 240 000 y auraient vécu à peine. Il y a mieux, un passage de Démosthène donne le produit d'une terre de l'Attique, 1000 médimnes de blé. Mais quelle était l'étendue de cette terre? 40 stades de *superficie*, dit M. Letronne; de *circonférence*, dit M. Bœckh. C'est une virgule placée avant ou après un mot qui doit décider de l'existence de 100 000 hommes. Or, parmi les éditeurs, les uns mettent cette virgule avant le mot fatal, les autres après; d'autres encore, comme les anciens Grecs, n'en mettent pas du tout. En face de problèmes où se trouvent tant d'inconnues, le plus sage est de s'abstenir.

1. Le plus célèbre des marbres antiques était le marbre blanc de Paros dont est faite la Vénus de Milo du Louvre. Le marbre saccharoïde du Pentélique était d'une teinte moins unie, mais d'un grain plus fin, qui recevait et gardait le poli bien mieux que tous les autres marbres. Dans les édifices anciens de l'Italie, les détails de la sculpture sont rarement intacts; ceux d'Athènes présentent fréquemment des arêtes aussi vives que si l'artiste venait de les achever. Le *vert antique* venait de Thessalie et d'Eubée.

le nord de l'Élide et l'Eubée, qui fut le grenier d'Athènes, ne démentaient pas ce principe. La Béotie devait aussi à ses nombreux cours d'eau et à leurs dépôts longtemps accumulés, une surprenante fertilité, surtout la vallée inférieure du Céphise, fécondée comme l'Égypte par des inondations périodiques. Mais les habitants, gâtés par cette nature trop généreuse, s'engourdirent dans les plaisirs sensuels. Tandis que l'Attique, si pauvre, se couvrait d'une active et ingénieuse population, la Béotie nourrit un peuple dont la paresse d'esprit devint proverbiale, bien qu'il ait compté Hésiode et Pindare parmi ses enfants. Les régions élevées de l'Arcadie avaient pour habitants une race d'hommes qui ont quelques traits de ressemblance avec les Suisses par leurs mœurs simples et pastorales, leur esprit belliqueux, leur amour du gain et leur dispersion en de nombreux villages.

Dans le sud, la végétation africaine commence à paraître. Le palmier qui balance au-dessus des Cyclades son gracieux panache de verdure, se montre dans l'Attique, et en certains points de la Messénie ses dattes mûrissent. Le citronnier, l'oranger forment sur la côte orientale de l'Argolide des forêts épaisses.

Prise dans son ensemble, la Grèce n'était pas assez fertile pour nourrir ses habitants dans l'oisiveté et la mollesse; elle n'était pas assez pauvre non plus pour les contraindre à dépenser toute leur activité dans la recherche des moyens de subsistance. La diversité du sol, plaines et montagnes, celle du climat, qui varie des neiges du Pinde aux cultures asiatiques du Péloponnèse, leur imposaient cette diversité de travaux qui multiplie les aptitudes et excite le génie des peuples, qui provoque la variété des idées par celle des connaissances, c'est-à-dire la civilisation. De leur sol les Grecs reçurent bien plus qu'aucun autre peuple l'obligation d'être à la fois pâtres et laboureurs, mineurs et marchands; ajoutez : en face

et à proximité des contrées alors les plus civilisées, la Lydie, la Chaldée, la Phénicie, l'Égypte et Carthage; de sorte qu'ils eurent le spectacle des mœurs les plus différentes, quand eux-mêmes étaient forcés de se donner les aptitudes les plus diverses. Quel vaste champ ouvert à l'imagination et à l'intelligence, et combien ce peuple avait raison de se croire né de la terre même qui le portait !

Un pays, en Grèce, résume par excellence ces défauts et ces avantages de sol et de position, la stérile Attique, avec ses fertiles campagnes de Marathon et d'Éleusis qui rendaient soixante de produit pour un de semence, avec ses oliviers, son miel parfumé de l'Hymette, ses marbres du Pentélique, ses mines du Laurion, son atmosphère si pure que du cap Sunion on apercevait l'aigrette et la lance de la Minerve de l'Acropole; et, mieux que tout cela, avec la mer qui, de trois côtés, lui sert de ceinture. Lorsqu'ils montaient au Parthénon, les Athéniens découvraient ces îles nombreuses semées autour d'eux sur les flots, comme pour devenir leur domaine, ou les mener sans péril aux côtes de Thrace, d'Asie et d'Égypte¹. Chaque matin se levait le vent du nord qui conduisait doucement leurs navires aux Cyclades; chaque nuit soufflait le vent contraire qui en quelques heures les ramenait au port, sous un ciel tout semé de feux étincelants que ne voilent jamais les brumes épaisses de nos mers.

La Grèce était donc un magnifique théâtre préparé à l'activité humaine. Que le despotisme eût approché de cette terre et de ces hommes, que Darius ou Xerxès

1. Euripide, *Erecht. fr.* I, v. 13, dit : « Douce et suave est notre atmosphère. Le froid de l'hiver pour nous est sans rigueur et les traits de Phœbus ne nous blessent point. » En effet, la température moyenne de Corinthe et d'Athènes est de 17° centigrades; mais dans la seconde de ces villes, si le thermomètre ne descend pas au-dessous de 20,22, il monte quelquefois jusqu'à 40°. La brise de mer aide à supporter cette température élevée. — Il ne tombe à Athènes que 558 millimètres de pluie, mais dans les montagnes on en compte jusqu'à 1017 millimètres.

eussent vaincu à Marathon ou à Salamine , et les heureuses influences du sol et du climat eussent été neutralisées ; la Grèce ancienne fût devenue ce que les empereurs et les sultans ont fait de la Grèce moderne , une terre de désolation. Mais le génie de la liberté s'assit au foyer de ce petit peuple victorieux ; il éleva leur âme que la servitude eût dégradée ; il les aida à tirer de leur sol et d'eux-mêmes tous les trésors qu'une nature bienfaisante y avait déposés , que des institutions mauvaises et des circonstances contraires eussent rendues stériles ; et comme cette force vient du sol , elle s'y trouve encore. Il n'est donc pas besoin d'être prophète pour prédire que la Grèce moderne , comme celle des Palikares antiques , qu'on appelait *les héros* , « est une grande chose qui commence. »

PREMIÈRE PÉRIODE.

LES TEMPS PRIMITIFS. JUSQU'AU RETOUR DES HÉRACLIDES¹.

(2000-1104?)

FORMATION DU PEUPLE ET DE SA RELIGION, HISTOIRE LÉGENDAIRE.

CHAPITRE II.

LES PREMIERS HABITANTS : PÉLASGES ET IONIENS.

La Grèce, on l'a vu dans le précédent chapitre, est comme réunie à l'Asie par une foule de péninsules et d'îles qui vont à la rencontre les unes des autres; il faut ajouter qu'une race, au fond la même, s'est assise sur ces beaux rivages, et que les relations rendues nécessaires par la nature des lieux furent facilitées par la

1. Principaux ouvrages à consulter : Homère, Hésiode, Pausanias, Hérodote, Thucydide, Barthélemy, de la Nauzé, *Académie des Inscr.*, t. XXIII; Petit-Radel, *Recherches sur les monuments Cyclopéens*; Fréret, *Les premiers habitants de la Grèce*; Clavier, *Les premiers temps de la Grèce*; Hullmann, *Anfange der Griechischen geschichte*; Maury, *Religions de la Grèce*, t. I, p. 1-50; et Niebulir, Müller, Fr. Schlegel, Wachsmuth, Hoffmann, Micali, Thirlwall, Groote, Hermann, Curtius, Schœmann. — Il est nécessaire de rappeler qu'il n'y a pas dans l'histoire grecque une seule date certaine avant 776, et que jusqu'aux guerres médiques beaucoup sont encore douteuses. Il ne faut donc accorder aux dates que nous donnerons jusqu'au v^e siècle, d'autre valeur que d'établir une certaine relation chronologique entre les événements. Nous suivons généralement les *Fasti Hellenici* de Clinton.

similitude des idiomes et des mœurs. Chose étrange, ce pays est le seul de l'Europe qui n'ait jamais changé d'habitants. La race hellénique est restée, depuis les jours de Priam, en possession de son patrimoine; car les Turcs chassés de la Grèce sont campés sur les côtes de Thrace et de Macédoine, plutôt qu'ils n'en ont pris fortement possession. La tente d'Osman y est déployée, mais qui peut dire qu'un ouragan ne l'emportera pas?

Cette race grecque, qu'est-elle? Pour toutes les populations primitives, la réponse à une pareille question est difficile, car elles existent durant des siècles avant d'avoir une histoire. Une seule science peut entrer dans ces ténèbres, une lumière à la main, la philologie. L'étude comparée des langues a révélé que les Indiens, les Perses, les Grecs, les Italiens, les Celtes, les Germains et les Slaves ont eu des ancêtres communs dont la Bactriane et les pays voisins étaient le berceau¹.

Les Grecs sont donc un rameau de la grande race indo-européenne. Mais une foule de peuples établis sur les côtes de l'Asie Mineure et dans la péninsule orientale de l'Europe, sous des dénominations bien différentes, ont droit de revendiquer ce nom illustre, soit parce que leurs descendants directs l'ont porté à Salamine et à Platées, à Sparte et à Athènes, à Milet et à Syracuse; soit parce que, sans être entrés jamais dans le cercle brillant de la vie hellénique, ils ont eu cependant, dans leurs veines le sang, et sur leurs lèvres l'idiome des Hellènes.

Aux premières lueurs, bien vacillantes encore, de l'histoire, se montre, perdu dans la nuit des temps, un grand peuple, les Pélasges, qui semble avoir couvert l'Asie Mineure, la Grèce et une partie de l'Italie. Dans les anciennes traditions, ces Pélasges sont divisés en une

¹, Le plus important travail sur ces questions est le dernier ouvrage de M. Pictet, de Genève: *les Origines indo-européennes ou les Aryas primitifs*.

multitude de tribus qui formaient peut-être, au sud du Danube, entre l'Adriatique et la mer Noire, trois groupes principaux, les THRACES, les ILLYRIENS, les PÉLASGES HELLÉNIQUES¹. Tous les peuples établis dans ces régions paraissent en effet avoir eu, à l'origine, d'étroits rapports; dans les légendes, ils sont fréquemment associés, et bien des divinités qu'ont adorées les premiers peuples de la Grèce semblent être venues par la Macédoine et la Thessalie.

Les Illyriens s'étendirent le long de l'Adriatique, depuis l'Épire jusqu'aux rives du Pô et sur la côte opposée de l'Italie. Les Dardaniens, sur les frontières de la Macédoine, et, plus au nord, les Pannoniens, étaient de cette race dont il ne reste plus qu'un faible débris, les Albanais ou Arnauts de l'empire turc. L'Épire était le point de contact et comme la transition des deux populations illyrienne et pélasgo-hellénique.

Les Thraces habitaient à l'orient des Illyriens et dans l'Asie Mineure où les Phrygiens, les Mysiens et les Bithyniens étaient de leur sang. Il paraît qu'un rameau de ce peuple s'étendit à travers la Macédoine jusque dans la Piérie, où il arriva à un développement relativement avancé de civilisation, et d'où il exerça une influence considérable sur la Grèce. C'est à lui qu'on fait remonter l'importation du culte d'Arès, le dieu des combats et du carnage, figuré par un fer de lance ou un glaive sanglant, et d'Hermès, le dieu des pâtres, qu'on représentait sous une forme obscène et pour qui l'on entassait les pierres en monceaux au bord des chemins; mais aussi celui des Muses dont les Grecs plaçaient le berceau au pied de l'Olympe, de Jupiter qu'ils faisaient siéger au-dessus des

1. Von Hahn, *Albanesische studien*, 1834. Schoemann (*Griechische alterthumer*, t. I, p. 4) regarde comme impossible de rien dire de certain touchant l'étymologie du nom des Pélasges, qu'il applique à la masse des premiers habitants de la Grèce, quelle que fût leur origine. Mais il reconnaît que les populations des côtes occidentales de l'Asie Mineure, de la Grèce et de l'Italie étaient de même sang. Cela seul importe.

nuages, sur la montagne inaccessible, d'Apollon dont le laurier croissait dans la vallée de Tempé, de Bacchus qui eut toujours dans la Thrace et la Macédoine ses plus fidèles adorateurs. On faisait naître encore parmi eux les poètes antiques Orphée, Musée et Eumolpos. Homère ne connaît point ces premiers chantres de la Grèce qui n'ont peut-être nulle réalité historique¹, mais il nomme Thamyras, le musicien thrace qui osa défier les Muses au combat du chant; et qu'elles punirent de sa défaite en brisant sa lyre et en lui ôtant la voix.

A une époque postérieure, quand la Grèce avait déjà la plupart de ses peuples, ces Thraces pénétrèrent avec leurs dieux et leurs légendes jusqu'à Daulis, dans la Phocide, où les poètes plaçaient la tragique histoire de Philomèle, et celle du festin sanglant de Térée, un de leurs rois², sur l'Hélicon où l'on montrait le tombeau d'Orphée et le temple des Muses, peut-être même jusque dans l'Attique, où ils auraient établi à Éleusis le culte de Cérès³; les Athéniens prétendaient avoir sur une de leurs collines le tombeau de Musée.

Quant aux tribus qui peuplèrent la Grèce proprement

1. La plupart des chants attribués à Orphée, notamment sa *Théogonie*, furent l'œuvre des écoles orphiques, qui étaient d'une origine comparativement moderne. Il ne nous reste rien de la poésie antérieure à Homère, quoiqu'il soit bien certain qu'il y a eu avant lui beaucoup de chantres et beaucoup de poésie.

2. Voici le résumé de cette légende que nous ont conservée Anacréon, Apollodore et Ovide : Pandion, roi d'Athènes, donna sa fille Procné en mariage à Térée, roi de Thrace. Philomèle suivit sa sœur. Térée, durant le voyage, la déshonora, lui coupa la langue, et l'enferma dans une demeure écartée. Elle retraça ses malheurs sur la toile avec une aiguille, et les révéla ainsi à sa sœur qui, pour se venger, fit manger à Térée son propre fils. A la fin du repas, Philomèle jeta à Térée la tête de son enfant. Les deux sœurs s'enfuirent, et furent changées l'une en hirondelle, l'autre en rossignol.

3. S'il faut accepter ces traditions, il sera nécessaire de distinguer ces Thraces primitifs de ceux qu'Hérodote (v, 5) connut, et qu'il trouva encore livrés à toute la férocité des âges barbares : les femmes enterrees avec leurs maris, les enfants vendus par les pères ; surtout si, comme il semble convenable de le faire, on leur adjoint les Gètes qui, de son temps, faisaient encore des sacrifices humains.

dite, elles sont connues sous les noms fameux de Pélasges et d'Hellènes, les premiers précédant les seconds et ceux-ci héritant de ceux-là que peu à peu ils chassent, exterminent, ou absorbent, de manière à rester seuls maîtres du pays. Révolution lente, qui n'est pas encore pleinement accomplie au temps d'Homère.

Les Grecs désignaient sous la dénomination générale de PÉLASGES les peuplades qui les avaient précédés sur le sol de la Hellade. Mais ils avaient aussi pour chacune d'elles des noms particuliers, ceux de *Dryopes* ou *hommes des forêts*, de *Lélèges* ou *tribus mêlées*, de *Caucones* qui laissèrent leur nom à une partie de l'Elide¹, de *Lapithes*, de *Perrhèbes* qui avaient une Dodone avec ses chênes sacrés sur l'Olympe, de *Phlégyens*, d'*Aones*, de *Hyantes*, etc.

D'après les traditions et les probabilités historiques, mais sans aucune certitude, on peut dire que les Pélasges descendirent des régions du nord, dans la Grèce. Après avoir traversé la Thrace et la Macédoine, ils occupèrent l'Épire et la Thessalie, de là gagnèrent, de proche en proche, la Grèce centrale et le Péloponnèse, où l'Attique et l'Arcadie passèrent pour avoir donné naissance à toute la race. Dans les îles qu'ils occupèrent aussi, ils durent partager avec les *Curètes*, les *Corybantes*, les *Dactyles Idéens* et les *Telchines* qui leur apprirent à travailler les métaux. Mais ceux qu'on désigne sous ces noms étaient moins des tribus étrangères que des colonies de Pélasges ou d'Hellènes asiatiques plus avancés en civilisation et qui apportaient leur industrie et des notions religieuses plus développées à leurs frères restés barbares, dans leur long voyage autour de la mer Égée. Ces peuples disparurent de bonne heure et leur nom ne subsista que pour dé-

1. Strabon (XII, 542) les rattache aux Phrygiens ou Bryges, qui eux-mêmes étaient apparentés de très-près aux Arméniens. Cf. Gosche, *D ariana lingua gentisque armeniacæ indole*, p. 20. Berlin, 1847.

signer les prêtres de certains dieux. Peut-être ne furent-ils jamais autre chose.

Pour connaître ces temps reculés, nous n'avons que les légendes conservées par les poètes ou recueillies par les écrivains des âges postérieurs. Quelle confiance leur accorder ?

Comme la mer joue, le long de ses rivages, avec les rochers que la falaise lui jette ; comme elle les roule incessamment sous ses flots, les use et les brise, ou les transforme en les couvrant de toutes les richesses de la double vie qu'elle peut faire éclore : ainsi l'imagination des peuples et la fantaisie des poètes jouent avec les noms et les faits que la tradition leur apporte, les divisent ou les unissent, les mélangent d'éléments étrangers ou les enveloppent des plus riches parures. Lorsque cette puissance créatrice de l'imagination populaire qui ne se plaît qu'aux récits merveilleux, fait place à la réflexion qui remplace la foi au surnaturel par l'analyse patiente et la comparaison des faits, quand la critique en un mot veut interpréter les particularités de la légende et rendre compte de toutes les traditions de ces vieux âges, alors naît le chaos des systèmes les plus contraires. A ne voir que les détails, on reste dans l'incertitude ; à regarder l'ensemble, on peut découvrir une vérité générale et suffisante.

Celle qui est révélée par les récits sur les plus anciens temps de la Grèce nous semble être l'existence d'une période pélasgo-ionienne qui vit la formation des premières villes ainsi que des premiers cultes, et où étaient déjà unis par des liens étroits le continent grec et cette côte asiatique entre lesquels les îles de la mer Égée s'élevaient comme les arches brisées d'un pont. L'histoire répond ainsi à la géographie.

Les rivages orientaux de la Grèce ont été, en effet, dès les plus anciens jours visités par les peuples des rives opposées de l'Asie qui s'avançaient sans crainte sur cette mer pacifique, où chaque soir une île donnait refuge à

leurs vaisseaux. Les côtes de l'Élide et de la Messénie sont bien autrement fertiles : c'est pourtant sur celles d'Argos et d'Athènes que se trouvent les plus anciennes légendes, preuve certaine que la vie s'y est éveillée d'abord. Les Grecs des âges postérieurs trouvant ce fait dans leurs traditions ont, selon l'habitude, remplacé ces mille voyages obscurs par quelques expéditions fameuses, et attribué à un petit nombre d'hommes l'influence de relations trois et quatre fois séculaires.

Ces personnages devenus les représentants de l'influence orientale sur la Grèce sont surtout Cadmus qu'on a fait phénicien, Danaüs et Cécrops qu'on a fait égyptiens. Voici en quelques mots leur légende qu'il faut connaître, parce que l'histoire doit raconter même les erreurs qui ont longtemps vécu et qui ont exercé une influence durable sur les idées et sur les arts.

Le premier, fils d'Agénor, roi de Tyr et de Sidon, avait pour frères Phénix et Cilix (les Phéniciens et les Ciliciens), et pour sœur Europe, que Jupiter enleva et transporta en Crète où, en face de l'Asie, l'Europe commence. Cadmus poursuivit sa sœur, et pour la trouver voyagea longtemps et visita maint pays. Arrivé en Grèce, il consulta l'oracle de Delphes. « Ne cherche plus ta sœur, répondit Apollon, mais suis la première vache qui se trouvera sur ton chemin et fonde une ville au lieu où elle s'arrêtera. » Elle le conduisit en Béotie, auprès de la fontaine Arcia. Un dragon gardait ces eaux sacrées ; Cadmus le tua, et sema ses dents sur la terre. Il en sortit des hommes armés qui aussitôt s'attaquèrent ; tous périrent, cinq exceptés, qui l'aidèrent à bâtir une forteresse, la Cadmée, autour de laquelle Thèbes plus tard s'éleva, et qui devinrent les chefs des cinq plus nobles maisons thébaines. Cadmus avait apporté l'alphabet phénicien que les Grecs adoptèrent, l'art d'exploiter les mines et de fondre les métaux. Ses descendants furent célèbres par leurs malheurs : Penthée, qui fut mis en pièces par les

bacchantes ; Actéon , le rival de Diane à la chasse, qui un jour osa la regarder se baignant dans une fontaine et fut par la déesse irritée changé en cerf, puis dévoré par ses propres chiens ; enfin Sémélé, que Jupiter aima : elle voulut voir le dieu dans l'éclat de sa majesté, au milieu des éclairs et des tonnerres, mais le feu céleste la consuma. L'enfant qu'elle portait dans son sein ne périt pas : Jupiter le prit et le plaça dans sa cuisse, jusqu'au moment fixé pour sa naissance ; c'était Bacchus. Lycos, Amphion à la lyre harmonieuse, Laïos et OEdipe sont nommés parmi les successeurs de Cadmus, lesquels payèrent souvent tribut à la puissante ville d'Orchomène.

Argos, au bord de son golfe hospitalier, fut la cité peut-être la plus antique de la Grèce, le point où se rencontrèrent les indigènes et les étrangers. Hérodote raconte que les Phéniciens y enlevèrent Io, par représailles de l'enlèvement d'Europe. L'homme, la femme étaient alors et furent longtemps, le principal objet de la piraterie et des échanges. La tradition établissait de nombreux rapports entre cette ville et l'Égypte. C'est de la Libye que les Argiens avaient reçu le blé qui leur servit de semence ; c'est au bord du Nil qu'Io termina ses courses aventureuses, de là enfin qu'arriva Danaüs avec ses cinquante filles qui tuèrent leurs cinquante époux, et furent condamnées aux enfers à remplir éternellement un tonneau sans fond. Fils de Bélus, il propagea le culte d'Apolon, et sa galère à cinquante rameurs apprit aux indigènes à se risquer sur les flots. Après lui on voit dans l'Argolide Proetos qui appelle les Cyclopes de Lycie¹ pour construire les murailles de Tirynthe ; le héros Palamède,

1. Ce peuple asiatique des Cyclopes n'était, bien entendu, qu'un mythe. Pour Hésiode, les Cyclopes étaient la personnification de la foudre et des feux souterrains. Plus tard, on en fit les ouvriers de Vulcain ; plus tard encore, et par conséquence, des géants, auxquels on attribua toute construction considérable ; on les fit venir de Lycie, parce que c'était la contrée volcanique la mieux connue des anciens Grecs.

fondateur de Nauplie et l'inventeur des poids, des mesures, des lettres et du calcul.

Dans l'Attique, c'est un sage d'Égypte, Cécrops, qui chassé de Saïs sa patrie, par la guerre civile, aborde au Pirée, épouse la fille du roi du pays et lui succède après sa mort. Les habitants vivaient encore épars, il les réunit en douze bourgades, leur enseigna à cultiver l'olivier, à extraire l'huile de ses fruits et à retirer de la terre diverses espèces de grains. Les habitants, auparavant nomades, furent fixés au sol et organisés en société; afin de mieux resserrer les liens du nouvel État, Cécrops institua les lois du mariage, les rites funéraires, qui consacrèrent la mémoire des morts, et le tribunal de l'Aréopage, qui siégea sur la colline de Mars (Arès) et dut prévenir les violences par des jugements équitables. Avant de mourir, Cécrops avait bâti, à huit kilomètres de la mer, sur une masse de rochers largement aplanie à son sommet et pourtant inaccessible, si ce n'est du côté de l'ouest, la forteresse imprenable qui porta son nom, *Cécropia*, et au pied de laquelle se forma peu à peu la ville d'Athènes. Au nombre de ses seize successeurs on compte : Amphictyon, qui réunit tous les peuples voisins des Thermopyles dans une ligue à laquelle il donna son nom; Érichthonios, qui immola sa fille pour obtenir une victoire; Érechthée, qu'on dit chef d'une nouvelle colonie égyptienne de laquelle Triptolème apprit une méthode plus sûre pour semer et recueillir le blé; enfin Égée, père de Thésée.

Les Mégariens nommaient aussi parmi leurs anciens princes un Égyptien du nom de Lélex.

Ces traditions sont aujourd'hui abandonnées. La plupart des écrivains de l'antiquité regardent Cécrops comme un indigène de l'Attique; il faudrait probablement aller plus loin et ne voir en lui, dans Érichthonios, Triptolème et la plupart des personnages de ces vieilles légendes que des allégories personnifiées, des idées dont la

poésie a fait des rois, des héros ou des dieux¹. Thucydide dit bien qu'avant la guerre de Troie les Cariens et les Phéniciens avaient occupé une partie des îles, mais il ne fait aucune mention de ces colonies de Danaüs et de Cadmus venues de l'Égypte et de la Phénicie sur le continent grec, et, à la différence d'Hérodote, qui, d'après le témoignage intéressé des prêtres de Memphis, sait tant de choses de ces vieux âges, le sévère historien doute que pour ces temps on puisse rien affirmer². Enfin ces étrangers qui fondent des maisons royales et qui, pour y parvenir, ont dû être nombreux, parlaient des langues profondément distinctes de celle des Hellènes. Si leur influence avait été assez grande pour qu'ils saisissent la suprématie politique, elle leur aurait donné la force de dominer aussi l'idiome national. Ce ne sont pas d'ordinaire les conquérants d'un pays, supérieurs aux vaincus en civilisation comme en puissance, qui désapprennent leur langue. Le Grec n'ayant gardé aucune trace des langues sémitiques, c'est que les Sémites, s'ils sont jamais venus dans la Hellade, en ont été chassés sans avoir pu fonder les dynasties puissantes et durables que la tradition commune fait remonter à eux. Ajoutons que les ruines les

1. La cigale, qui semble naître de la terre, était le symbole de l'autochthonie, son nom en grec est *χέρωψ*, d'où par transposition *Cécrops*. Les Athéniens, en signe qu'ils étaient autochthones, portaient dans leurs cheveux des ornements en forme de cigale. (Thucyd., I, 6; Aristoph., *les Nuées*, v. 978.) Érichthonios, fils de Vulcain et de la Terre, était représenté moitié homme et moitié serpent; Érechthée était un surnom de Neptune. Une inscription, récemment trouvée, porte *Ποσειδώνι Ἐρεχθεῖ*. Son temple s'élevait au lieu où, disait-on, Neptune avait frappé la terre de son trident. Le nom de Triptolème signifie *broyeur de grains*. Danaüs, dont le nom est tout grec, est une personnification du sol aride de l'Argie, τὸ δαναὸν ἄργος (Hésiode, *Fragm.* 97), et ses filles, avec leur tonneau sans fond, sont les pluies qui arrosent inutilement cette terre qui ne garde rien de l'humidité versée à sa surface. Du reste il est bien certain que ces deux péninsules, par leur position même, ont dû recevoir une partie de leurs habitants par mer.

2. Liv. I, chap. vi et xx. Il a été à peu près démontré que la fusion reconnue par Hérodote entre les religions grecque et égyptienne ne remontait pas au delà du VII^e siècle avant notre ère, époque où commencèrent les communications des Grecs avec l'Égypte.

plus anciennes de la Grèce ne révèlent pas davantage un art égyptien.

Il est bien vrai qu'au temps où l'on met leur arrivée, il y avait en Asie de grands mouvements de peuples; que les traditions font passer tour à tour les Phrygiens d'Asie en Europe et de Thrace en Asie, et amènent les Amazones jusque dans l'Attique, Memnon jusque dans la Troade, les Cariens dans les Cyclades et sur les côtes du golfe Saronique, les Telchines de Rhodes à Sicyône, et que vers le même temps arrivèrent, en Égypte, la sortie des Hébreux, la proscription des *impurs*, et les grandes expéditions de Sésostriis qui ébranlèrent l'Asie jusqu'à l'Inde; que, par conséquent, autour de la mer Égée tout était en mouvement, et que quelque chose de ce bruit pouvait retentir en Grèce, quelques-uns de ces hommes y venir, quelques-unes des idées et des coutumes de l'Asie y être portées.

Ce n'est donc pas le fait de la venue de colons orientaux qui est invraisemblable, mais la patrie qu'on leur donne. Les côtes de l'Asie Mineure étaient couvertes, ne l'oublions pas, de populations helléniques qui peu à peu chassèrent les Phéniciens des îles de la mer Égée et sur leurs traces arrivèrent à tous les rivages de la Méditerranée orientale. Dès le onzième siècle, les Hébreux connaissaient le nom des fils de Javan (Ioniens) « qui habitent les côtes et les îles de la grande mer » et ce nom on le lit encore dans les inscriptions hiéroglyphiques des Pharaons de la dix-huitième dynastie¹. Il faut admettre une période, pour nous inconnue, durant laquelle les Grecs asiatiques préludèrent à leur fortune et à leur civilisation, en nouant des relations avec les riches nations

1. C'est le même groupe d'hiéroglyphes, lus *uinim*, qu'on retrouve dans les inscriptions des Ptolémées pour désigner les Grecs. Les Cariens, qui dominèrent dans les Sporades et les Cyclades, semblent avoir été un mélange de Grecs asiatiques et de Phéniciens. M. Lassen les tient pour un peuple cananéen, par conséquent de race sémitique : *Über die alten Sprachen Kleinasiens*.

de l'Orient. Dès lors quelques-uns de leurs chefs habitués à négocier avec l'Égypte et la Phénicie ont pu, dans les moments de révolution, quitter ces pays troublés et venir se fixer dans la Grèce pélasgique au milieu de peuples de même langue, et y apporter leurs surnoms d'Égyptiens ou de Phéniciens et les connaissances qu'ils avaient acquises dans leur commerce avec ces nations. Mille choses nous montrent les liens étroits qui unissaient les deux continents. L'histoire la plus ancienne des Grecs nous ramène constamment en Asie, où la mythologie hellénique a pris la plupart de ses dieux¹. Certains procédés et certains types de l'art le plus antique de la Grèce peuvent être regardés comme des imitations orientales. La Porte aux Lions de Mycènes rappelle le gardien symbolique de la citadelle de Sardes et du palais de Ninive, tandis que les *Trésors* de Minyas et d'Atrée semblent un souvenir des édifices à demi souterrains de la Phrygie et de l'Arménie². On sait que l'alphabet primitif des Hellènes était un emprunt fait aux Phéniciens; ils prirent aussi, plus tard, leur système métrique.

Une autre légende, celle de Minos, prise aussi dans sa généralité, confirme le fait de ces antiques relations entre la Grèce et l'Asie.

Ce sage roi, dit-elle; le plus puissant des princes de son temps, régnait dans la Crète, dont il avait réuni tous les peuples sous sa domination, et où il avait fondé trois villes : Gnosse, Cydonie et Phœstos. Ses lois reposaient sur le principe étranger aux législations orientales, que

1. Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, II, p. 1063.

2. « Les constructions cyclopéennes de la plaine d'Argos, dit M. Bertrand (*Voyage d'Athènes à Argos*, p. 226 et 230), ont le plus grand rapport avec celles qu'on trouve sur les côtes de Lycie et qui portent d'ordinaire le nom de *camps des Lélèges*. Le tombeau de Tantale en Phrygie et un certain nombre de monuments des contrées voisines présentent exactement les mêmes caractères de style et de construction que ceux de Mycènes. C'est ainsi que les murs de Tirynthe étaient la reproduction exacte des constructions lyciennes. »

les citoyens sont égaux entre eux. Si ce qu'on lui attribue ne fut pas une importation postérieure d'une colonie dorienne, il aurait défendu la propriété privée et voulu que des tables communes, dressées en des lieux publics, réunissent tous les habitants. En temps de guerre, la puissance royale était illimitée : dans la paix, un sénat administrait l'État. Aux esclaves seuls était remis le soin de cultiver la terre. Les jeunes Crétois, délivrés des travaux matériels, étaient soumis à une éducation sévère qui avait pour but de développer leurs forces et de leur inspirer les vertus qui font les citoyens utiles. Minos fut aussi un conquérant ; il créa une flotte et chassa de l'Archipel les pirates cariens et léléges qui l'infestaient. Toutes les îles, depuis la Thrace jusqu'à Rhodes, reconnurent son pouvoir, et les colonies qu'il fonda dans quelques-unes ou qu'il établit sur les côtes de l'Asie en assurèrent la durée. Mégare et l'Attique lui payèrent tribut. Une expédition contre la Sicile échoua ; il y périt lui-même. Pourtant on connaît dans l'île une ville de son nom. Son tombeau s'y trouvait à côté d'un sanctuaire de Vénus, la déesse dont il avait reçu le culte des Phéniciens. Jupiter, pour récompenser sa justice, le chargea avec ses frères, Éaque et Rhadamanthe, de juger aux enfers les ombres des morts.

Plus tard, on se trouva embarrassé de toutes les aventures mises sur le compte de Minos, et, par un procédé fort habituel aux écrivains qui voulaient, comme Plutarque avoue l'avoir fait pour Thésée, donner à la légende l'apparence de l'histoire, on dédoubla ce personnage et l'on fit vivre, une génération après le législateur de la Crète, un second Minos sous lequel aurait paru l'industriel Dédale, et qui aurait bâti le labyrinthe pour enfermer le minotaure, que Thésée tua avec l'aide d'Ariane. Sous Minos II, la Crète était la plus grande puissance de la Grèce ; mais après lui cette domination tomba : au temps de la guerre de

Troie, le roi de Crète n'avait qu'un petit nombre de navires.

Nous nous garderons bien de rien affirmer touchant cette histoire de Minos, mais il nous semble qu'ici encore il se dégage sans peine de l'ensemble des traditions un fait incontestable, celui d'une grande puissance exercée, aux premiers jours de la Grèce, par les Crétois. Ajoutons que cette domination maritime et insulaire qui s'établit avant toutes les autres, était à peu près inévitable. On a distingué dans l'histoire de la formation de notre globe la période insulaire qui précéda celle où apparurent les grands continents. Dans l'histoire de la Grèce, il fut aussi un temps où la vie la plus active était dans les îles et sur les côtes de la mer Egée. La Crète, placée au centre de ce mouvement, le maîtrisa et lui donna sa plus grande force. Voilà le règne de Minos, je veux dire : un effort fait du haut de cette terre qui domine la mer Egée, comme une citadelle, pour organiser ce monde mobile et violent, réprimer la piraterie, mettre le commerce à la place et reconnaître les mers de la Grèce jusqu'à la grande île de l'Occident, qui était alors l'*Ultima Thule*, la Sicile.

Hérodote serait d'accord au fond avec cette interprétation des anciennes choses de la Grèce, puisqu'il fait des Ioniens les descendants des Pélasges¹. Il faut toujours tenir grand compte des paroles du vieil historien qui était si curieux de recueillir les traditions populaires. Or cette parenté s'explique par ce qui vient d'être exposé. Les Pélasges couvrent les premiers la Grèce; les Ioniens d'A-

1. Je sais bien qu'Homère ne prononce qu'une seule fois le nom des Ioniens (*Iliade*, XIII, v. 685); je prends ce mot pourtant de période pélasgo-ioniennne comme Curtius et Schœmann, parce qu'il montre d'une manière nette le fait que je veux exprimer. Par une singulière fortune, ce vieux nom d'*Ioniens*, dont les Athéniens rougissaient quand Aristophane le leur donnait par dérision (*Acharniens*, v. 104), est aujourd'hui celui par lequel les Turcs désignent les Grecs du royaume indépendant, *Iounan*; les Grecs raïas sont pour eux les *Roum*. Les Arabes ne les ont non plus jamais nommés que *Ionnân*.

sie y arrivent ensuite par mer, en petit nombre, comme cela doit être pour des temps où la navigation était si précaire, et sans femmes, ce qui oblige à prendre celles du pays. D'abord ils pillent, ravissent ou tuent ; puis peu à peu s'établissent sur ces côtes orientales où nous ramènent toutes les traditions de l'âge primitif, se mêlent aux Pélasges, rameau séparé de leur race depuis plusieurs siècles, et font naître la première civilisation du pays.

Les lieux qui la virent se développer furent en Épire les environs du temple de Dodone, qui, avec ses chênes fatidiques et ses colombes sacrées, semble avoir été pour les Pélasges ce que Delphes fut pour les Hellènes, le sanctuaire et l'oracle le plus vénéré ; la Thessalie, dont les plaines étaient fécondes avant les premiers efforts de l'agriculture et qui prit une telle avance sur les autres provinces, qu'une partie de la poésie homérique y est née comme les Muses en sont sorties ; la Béotie, où s'éleva, dans les environs du lac Copaïs, la puissante cité d'Orchomène, dont les habitants, les Minyens, creusèrent, disait-on, à travers une montagne, des canaux d'écoulement pour se préserver des inondations du lac Copaïs : travail immense et qui accuserait des connaissances déjà bien avancées, si la nature n'en avait pas fait elle-même tous les frais ¹. L'Attique, peuplée de bonne heure, n'a pourtant rien gardé des temps pélasgiques, si ce n'est une

1. Le lac Copaïs est à 98 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il couvre dans les basses eaux une surface de 150 kilomètres carrés : dans les crues ordinaires 230. On compte de l'ancienne Copai aux ruines d'Haliarte jusqu'à treize katavothra ou conduits naturels, qui ont leur issue dans le canal de l'Eubée. Il n'y a que 6 kilomètres du gouffre du Céphise, un des plus grands katavothra du lac, au fond de la baie de Larymna, et ces deux points ne sont séparés que par un col de 35 mètres d'altitude. Strabon (IX, 40) raconte qu'Alexandre chargea Cratès d'un travail de réparations, que les paroles du géographe, τὰ ἐμπεράγματα ἀνακαθάρων, ne laissent pas bien comprendre, et qu'une sédition arrêta. On voit encore aujourd'hui sur les deux cols qui séparent le lac Copaïs de la baie de Larymna et du lac Hylica seize grands puisards, dont aucun n'est achevé. Emile Burnouf, *Archives des Missions*, t. I, p. 143.

partie des murs de son acropole. Les Arcadiens prétendaient que Lycosure était la plus vieille cité du monde ; il est vrai qu'ils soutenaient être nés eux-mêmes avant que la lune envoyât à la terre ses pâles rayons. Mais la contrée qui semble avoir joué alors le rôle le plus important est l'Argolide, où subsistent tant de traces de ces vieux âges, et où vivaient tant de souvenirs d'antiques relations avec l'Orient.

A cette période antéhistorique se rapportent des monuments d'une construction particulière, que les générations postérieures attribuaient à une race de géants, les Cyclopes. On voit encore aujourd'hui des restes de ces constructions cyclopéennes à Mycènes, à Argos, à Tirynthe, à Athènes, à Orchomène, à Lycosure et peut-être dans deux cents autres villes helléniques. Ce sont d'énormes quartiers de roc souvent bruts, quelquefois taillés, mais toujours placés les uns sur les autres, sans ciment, en polygones irréguliers. On cite, comme les plus remarquables de ces monuments, les murs et les galeries de Tirynthe bâtis de pierres dont deux chevaux attelés ne pourraient ébranler la plus petite, et l'édifice appelé le Trésor d'Atrée, à Mycènes. Une partie des murs de cette ville et une porte surmontée de deux lions offrent le même genre d'architecture ; cette porte a pour linteau une pierre longue de vingt-sept pieds sur seize de profondeur, la plus considérable qu'on ait jusqu'à présent trouvée dans une construction régulière. L'Acarnanie est encore couverte de ces monuments en appareil cyclopéen ou polygonal, dont l'usage s'est très-certainement maintenu fort tard dans cette province. Du reste il est à remarquer que les Grecs, qui trouvaient la pierre partout sous leur main, employèrent rarement dans leurs murailles la brique et le mortier. Ils les formaient de pierres posées les unes sur les autres, se maintenant en équilibre par leur disposition et leur poids.

Ces monuments, qui ont un même caractère général,

marquent cependant, par quelques détails, des époques différentes. Ainsi on a cru pouvoir attribuer aux Pélopidés le Trésor d'Atrée ou tombeau d'Agamemnon, et la Porte aux Lions, qui attestent un art plus avancé, surtout plus asiatique. Mais comment de telles masses ont-elles été remuées avec le seul instrument que ces peuples connussent, le levier ? Des constructions qui ont exigé une telle dépense de force musculaire et par conséquent d'hommes, doivent appartenir à une époque de servitude publique, sous des chefs militaires ou sous une caste dominante de prêtres guerriers que les traditions laissent entrevoir ; et les Pélasgés furent sans doute condamnés par leurs maîtres à de pénibles corvées, comme les Romains sous Tarquin le Superbe, quand ils construisaient le grand Cloaque et le Capitole ; comme les Égyptiens, quand ils bâtissaient leurs pyramides et leurs temples ; comme les Gaulois quand ils dressaient les alignements de Carnac et leurs immenses cromlechs. L'influence orientale à laquelle les Grecs devaient arracher le monde durait donc encore parmi les tribus pélasgiques¹.

Notons toutefois que les murailles cyclopéennes ne servaient pas à enfermer un dieu ou à garder une momie de roi, comme les fastueux monuments qu'éleva aux bords du Nil l'orgueil des prêtres et des monarques ; ce n'étaient pas non plus, comme en Gaule, d'inutiles constructions dont le but est resté pour nous une énigme. Ni temple, ni insolent tombeau, ni forteresse imprenable

1. M. Curtius rapporte les constructions dites cyclopéennes à toute l'époque héroïque, et s'appuyant de la tradition qui fait venir les Cyclopes de Lycie, pense que ce genre de construction fut en Grèce une importation phénicienne ; mais il distingue les enceintes cyclopéennes d'Argos, de Tirynthe, de Mycènes et de Midée, qu'il attribue aux princes de la race de Persée, des tombes royales et des chambres souterraines, appelées *Trésors*, qu'il reconnaît pour l'œuvre des Pélopidés. Voy. cette intéressante discussion, *Griechische Gesch.*, t. I, p. 118 et sqq. C'est aussi l'opinion de M. A. Bertrand : *Études de mythologie et d'archéologie grecques d'Athènes à Argos*.

d'un chef, mais cité de tout le peuple, ces ruines nous disent que, dès l'époque la plus reculée, la Grèce commença cette vie urbaine qui a fait sa grandeur. Ses premiers peuples fondèrent les villes où s'est élaborée plus tard la civilisation du monde.

CHAPITRE III.

LES ÉOLIENS ET LES ACHÉENS.

Lorsqu'on demandait aux Grecs d'où ils venaient, leur réponse était bien simple : Prométhée, disaient-ils, était fils de la Terre et fut père de Deucalion. Celui-ci régnait sur la Thessalie, quand Jupiter, irrité des crimes des hommes, envoya un déluge qui fit périr toute la population. Deucalion échappa seul au fléau, avec sa femme Pyrrha, dans un navire qu'il avait construit d'après les conseils de Prométhée. Au bout de neuf jours, l'arche s'arrêta sur la cime du Parnasse. Lorsque les eaux se furent retirées, Deucalion et Pyrrha consultèrent l'oracle de Thémis, qui leur commanda de jeter derrière eux les os de leur grand'mère en se voilant le visage ; Deucalion comprit le sens de l'oracle : ils ramassèrent les pierres de la terre et les lancèrent par-dessus leurs épaules. Celles de Pyrrha se changèrent en femmes, celles de Deucalion devinrent des hommes, et la Grèce put se repeupler¹. Ce Deu-

1. Homère ne fait aucune allusion à cette tradition, et ne nomme même ni Deucalion, ni Ogygès. Mais la légende de Deucalion, que Pindare rapporte (*Olymp.*, IX, 64), était bien vieille en Grèce, et sans doute

calion fut l'auteur de la race hellénique, car il eut pour fils Hellen, lequel engendra Doros, qui eut la Grèce centrale; Eolos, qui eut la Thessalie; et Xuthos, le père d'Ion et d'Achéos, qui eut le Péloponnèse.

Les tribus nouvelles qui prirent possession de la Grèce pélasgique étaient animées d'un esprit plus libre, plus héroïque, accordant moins aux dieux, davantage à l'homme. Le prêtre allait céder la place au guerrier. C'est donc avec justice que les Hellènes mettaient à la tête de leur race, comme père de Deucalion, ce Titan qui avait ravi le feu du ciel pour le donner aux hommes et faire, par l'invention des arts, d'une race dégradée la rivale des dieux. Aussi Jupiter foudroie Prométhée, il l'enchaîne au sommet du Caucase, et un aigle lui déchire le foie incessamment; mais le Titan vaincu espère encore et prédit la victoire. « Jupiter tombera, dit-il, du vieux trône des cieux, précipité par un géant indomptable qui trouvera un feu plus puissant que le feu de la foudre, des éclats plus retentissants que les éclats du tonnerre, et qui brisera dans la main de Neptune le trident qui soulève l'Océan et fait bondir la terre¹. »

Mais si le mythe est d'accord avec le génie national, il l'est peu avec les faits.

Malgré cette généalogie si bien dressée, qui partage la race hellénique en quatre branches et qui la montre submergeant en une seule génération la Grèce entière, nous ne trouvons dans la société grecque de l'âge histo-

faisait partie de la tradition générale que conservèrent tous les peuples de souche arienne, sur un grand cataclysme, et qu'ont pu raviver en Grèce quelques faits particuliers, comme un débordement du lac Copaïs pour Ogygès, et pour Deucalion un mouvement des eaux qui, selon Hérodote, couvraient primitivement toute la Thessalie. Plus tard, la tradition biblique se mêla à la légende grecque, comme on peut le voir dans Plutarque et Lucien. Sur l'ensemble des traditions relatives au grand cataclysme, dont le souvenir se retrouve dans le Nouveau Monde comme dans l'Ancien, et jusque dans l'Océanie. Voyez le savant ouvrage de M. Renan, *Histoire générale et système des langues sémitiques*, t. I, p. 458 et suivantes.

1. Eschyle, *Prométhée*, v. 916-925.

rique que deux groupes bien distincts de populations helléniques, les *Ioniens* et les *Doriens*, lesquels diffèrent, comme on le verra, par les institutions politiques et sociales, le dialecte et l'art, architecture, musique, poésie, même par leurs doctrines philosophiques. Mais ces peuples laissent, pour les temps anciens, la première place aux tribus éolo-achéennes. Si les Ioniens sont alors un des éléments les plus considérables de la population hellénique, ils n'ont pas un rôle distinct ni une renommée particulière. Les Doriens aussi restent dans l'ombre : les deux autres tribus apparaissent seules au milieu des lueurs trompeuses de l'époque légendaire.

Qu'étaient les Eoliens ? Nous ne savons s'il ne faut pas, comme leur nom l'indique, voir en eux un mélange de Pélasges et d'Hellènes fait à des époques inconnues, en divers lieux et dans des proportions différentes. Ceux, en effet, que les anciens appelaient de ce nom, ne paraissent pas avoir été une seule et même tribu, comme le dialecte dit *éolien* semble moins un rameau distinct de la langue grecque que le mélange de toutes les formes de l'idiome hellénique qui n'étaient ni ioniennes, ni doriennes. Il a été en outre reconnu d'une manière certaine que les affinités les plus grandes du latin et du grec se trouvent dans le dialecte éolien qui, bien plus que les autres, se rapproche de leur type commun et renferme sans doute les éléments de la langue la plus anciennement parlée en Grèce et en Italie.

On voit les Eoliens s'étendre sur une zone presque partout maritime du nord-est au sud-ouest, où ils sont en relation avec les Grecs de l'Asie et des îles : on les trouve aux environs du golfe Pagasétique, dans une partie de la Béotie, dans la Phocide, l'Étolie, la Locride, l'Elide et la Messénie. Podalire, Machaon, Philoctète, Ulysse, Nestor et Ajax, fils d'Oïlée, étaient de cette race ;

les légendes y rattachent Jason, le grand chef de mer ; le devin Mélampus qui comprenait le chant des oiseaux ; Salmonée et le rusé Sisyphe, fondateur de Corinthe, qui, aux enfers, doit, en punition de crimes mal définis, poser au sommet d'une montagne un roc énorme qui retombe sans cesse ; enfin Athamas, le puissant roi des Minyens, qui épousa la fille de Cadmus et fut père de Mélicerte, dont le nom rappelle le dieu tyrien, et de Phryxos et d'Hellé qu'il voulut immoler et que Jupiter sauva en leur envoyant un bélier à la toison d'or pour les transporter hors d'Europe.

Les Achéens ont une physionomie encore moins distincte. Les anciens les rattachaient aux Eoliens¹ avec lesquels ils finirent par se confondre, et il n'est nulle part question ni d'art, ni de dialecte achéens. Ils ne formaient donc pas une tribu particulière. Comme les Eoliens encore, ils préféraient les lieux maritimes ; leur histoire aussi regarde à l'orient. Teucer, un de leurs héros, a le même nom qu'un roi de la Troade, et on trouve des Achéens en Cypre et dans la Crète. Mais ils s'élevèrent à un plus haut degré de puissance et c'est par eux, à vrai dire, que l'histoire de la Grèce commença.

Leur premier séjour fut peut-être la Phthiotide, riche vallée entre l'Othrys et l'OËta que le Sperchios féconde et où leur capitale, attachée comme un nid d'aigle aux rochers, portait un nom pélasgique, Larisse « la pendante. » Là avait vécu Pélée, le héros chéri des dieux, auxquels il offrait des hécatombes de béliers, et que Thétis, la déesse aux pieds d'argent, aima. Leur fils fut Achille, que le sage centaure Chiron éleva sur les montagnes. Grand cœur, force invincible, courage indomptable, ami tendre et fidèle, il traversa rapidement la vie et fut moissonné dans sa fleur. La poésie a attaché à son

1. Strabon le dit expressément, liv. VIII, p. 333.

nom une gloire immortelle et a fait de lui le modèle et l'idéal des héros de la race hellénique ¹.

Les Achéens du sud se glorifiaient, non d'un chef aussi fameux parmi les hommes, mais de deux héros qui avaient accompli par l'assistance des dieux de plus merveilleux exploits, Bellérophon et Persée.

Le premier était petit-fils du roi de Corinthe, Sisyphe, le plus rusé des mortels. Un meurtre qu'il commit l'obligea de quitter Corinthe; il se rendit à Tirynthe, auprès du roi Prætos, descendant de Danaüs, qui le purifia du sang versé. La reine se prit d'amour pour lui et, offensée d'un refus, l'accusa auprès de son époux. Prætos ne voulut point souiller ses mains du sang de son hôte. Il l'envoya auprès de son beau-père Iobate, roi de

1. M. Raoul-Rochette dit au sujet d'Achille : « Telle était la ferveur du culte rendu à sa mémoire, telle était l'abondance des monuments qui lui étaient consacrés, qu'on pourrait presque recomposer toute son histoire à l'aide de ceux de ces monuments qui nous restent, quelque faible qu'en soit le nombre relativement à tout ce que l'antiquité en possédait. Il n'est aucune circonstance de sa vie qui ne puisse être constatée, à défaut d'un témoignage écrit, par quelque ouvrage de l'art; et, de même qu'on a fait un livre de la seule indication des passages d'écrivains grecs et latins, poètes et prosateurs, qui ont rapport à Achille, on pourrait en faire un autre, au moins aussi considérable, du seul catalogue des monuments qui le concernent. » *Monuments inédits d'antiquité figurée*, p. 2. Ces circonstances de la vie du héros dont les artistes et les poètes se sont tant occupés, sont surtout : la purification d'Achille par sa mère Thétis qui essaye de le rendre invulnérable, soit en le plongeant dans les eaux du Styx qui baignent tout son corps, excepté le talon par où elle le tient, et où la flèche de Pâris le blessa d'un coup mortel, soit en le plaçant au milieu des flammes après l'avoir baigné d'ambroisie, pour détruire en lui tout ce qu'il y avait de mortel; son éducation par le centaure Chiron qui le nourrit, au milieu des forêts du Pélion, de la moëlle des lions et des sangliers; son séjour dans l'île de Scyros, où sa mère l'a caché parmi les filles de Lycomède; la ruse d'Ulysse qui le découvre en mêlant aux présents qu'il offre aux jeunes filles des armes qu'Achille saisit aussitôt; son arrivée en Aulide, où il ne peut empêcher le sacrifice d'Iphigénie; ses exploits et sa colère sous les murs de Troie; la vengeance qu'il exerce sur le cadavre d'Hector; sa victoire sur la reine des Amazones, Penthésilée, dont le casque en roulant de sa tête découvre la merveilleuse beauté; les pleurs d'Achille sur ce triomphe funeste; les railleries du lâche Thersite, que le héros assomme d'un coup de poing; enfin, ses fiançailles avec Polyxène, une des filles de Priam; la trahison de Pâris qui le frappe par derrière; et l'immolation expiatoire de Polyxène que l'ombre d'Achille demanda aux Grecs.

la Lycie, avec un message secret où il recommandait à ce prince de se défaire de Bellérophon. Le roi reçut magnifiquement l'étranger. Pendant neuf jours il lui donna des festins, et chaque jour il immola aux dieux un taureau pour les remercier de sa bienvenue. Le dixième seulement il lui demanda son message, et après en avoir pris connaissance lui ordonna d'aller tuer la Chimère, monstre qui avait la tête d'un lion, la queue d'un dragon, le corps d'une chèvre, et dont la gueule béante lançait des tourbillons de flammes. Le héros tua le monstre avec l'aide de Minerve, qui lui donna le cheval ailé Pégase, fils de Neptune et de Méduse. Iobate lui commanda ensuite de combattre les Solimes et les Amazones¹; il les vainquit encore, et le roi, désespérant de réussir par la force ouverte, mit en embuscade les plus braves de son peuple; mais pas un de ces guerriers ne revit jamais sa demeure. Alors Iobate reconnut le favori des dieux et lui donna sa fille en mariage. Sur la fin de sa vie le héros voulut, monté sur Pégase, escalader l'Olympe et se laissa choir. Son corps fut brisé, mais son coursier divin alla former une constellation parmi les étoiles.

Acrisios, roi des Argiens, et comme Proetos descendant de Danaüs, avait une fille, Danaé, que Jupiter aima. De cette union naquit Persée. Un oracle avait prédit à Acrisios qu'il serait privé par son petit-fils de la couronne et de la vie. Dès qu'il apprit sa naissance, il l'enferma avec sa mère dans un coffre qu'on jeta au milieu des flots. Les vagues le portèrent sur l'île de Sériphos. Le roi de ce pays les délivra de leur prison. Persée grandit vite en force et en courage. Sa première entreprise fut dirigée contre les Gorgones qui portaient des serpents entre-

1. Ces femmes guerrières ne sont, bien entendu, qu'une conception mythologique qui eut son point de départ dans le culte homicide de l'Artémis Taurique : la Chimère est la personnification d'une région volcanique, celle qu'on appelait la Phrygie brûlée.

lacés dans leur chevelure et changeaient en pierre tous ceux que rencontrait leur regard; mais Pluton donna au jeune héros un casque qui le rendit invisible, Minerve lui céda son bouclier, Mercure ses ailes et une épée de diamant. Persée surprit les Gorgones endormies et coupa la tête de Méduse. Du sang de la Gorgone naquit Pégase dont Persée s'empara. Atlas, roi de Mauritanie, lui refusant l'hospitalité, il lui présenta la tête de Méduse qui le changea en montagne. Sur la côte de Palestine il délivra Andromède exposée à un monstre marin et l'épousa; mais Phinée, oncle de la princesse, vint troubler avec ses partisans le festin nuptial : la tête de la Gorgone les pétrifia. Le roi de Sériphos, qui voulait contraindre Danaé à le prendre pour époux, eut le même sort. Après ce dernier exploit, le héros rendit aux dieux les armes qu'il en avait reçues et attacha sur l'égide de Minerve la tête de Méduse. De retour dans la Grèce, il tua son aïeul d'un coup de disque lancé au hasard et fonda, à la place où tomba la poignée de son glaive, Mycènes dont il fit bâtir les murs par les Cyclopes de la Lycie, comme Prætos leur avait fait construire ceux de Tirynthe. Après un long règne, il mourut de la main d'un fils d'Acrisios qui vengea sur lui son père.

Les Achéens revendiquent un personnage plus fameux, qui devint pour les Grecs le héros national, mieux encore, une divinité siégeant parmi les immortels, Hercule, fils d'Alcmène et d'Amphitryon. Tous deux descendaient de la race divine de Persée, et Amphitryon était le légitime héritier du royaume de Tirynthe. Forcé de fuir, après le meurtre involontaire de son oncle Électryon, il se rendit à Thèbes, où Jupiter prit ses traits pour tromper la tendresse d'Alcmène. Hercule y naquit (1262?). Junon ne pardonna pas à Alcmène de lui avoir ravi l'amour de son époux. Elle envoya deux serpents pour tuer l'enfant dans son berceau : il les saisit et les étouffa de ses puissantes mains. Adoucie par les

prières de Pallas, la déesse consentit à lui donner le sein pour le rendre immortel, mais il la mordit si fort que le lait jaillit jusqu'à la voûte céleste où il forma la Voie lactée. L'enfance d'Hercule se passa au milieu des rudes exercices des pâtres du Cithéron. Il commença ses glorieux travaux par délivrer les campagnes de Thespies d'un lion énorme qui les ravageait; il affranchit Thèbes du joug des Orchoméniens, et, fermant les issues du lac Copaïs, changea la plaine d'Orchomène en un vaste marais. Jupiter s'aida de son bras contre les Titans qui voulaient escalader le ciel, mais n'en laissa pas moins son fils soumis aux capricieuses volontés d'Eurysthée, roi de Mycènes, soit en accomplissement d'un serment imprudemment fait par le dieu, soit en expiation d'un meurtre commis par le héros. Il lui fallut tuer le lion de Némée, l'hydre de Lerne dont les têtes repoussaient si on les coupait l'une après l'autre, le sanglier d'Érymanthe, les oiseaux gigantesques du lac Stymphale et le taureau de la Crète. Il saisit à la course, après l'avoir poursuivie toute une année, la biche aux pieds d'airain et aux cornes d'or du mont Cérυνée, nettoya les étables d'Augias en y détournant l'Alphée, fit manger par ses propres chevaux le roi thrace Diomède qui les nourrissait de chair humaine, ravit les pommes d'or du jardin des Hespérides, malgré le dragon qui les gardait, tua le triple Géryon et enchaîna Cerbère pour délivrer Thésée retenu chez Pluton.

Ce furent là ses douze travaux, mais il en accomplit bien d'autres dans ses longs voyages à travers l'Asie, l'Afrique et l'Europe. Il délivra Hésione, prit Troie, tua le brigand Cacus et Antée qu'il étouffa en l'enlevant dans ses bras puissants, car il avait vu, chaque fois qu'il le terrassait, le géant retrouver de nouvelles forces en touchant la Terre sa mère. Il extermina les Centaures, délivra Alceste des mains de la Mort et Prométhée de l'aigle qui lui rongait le foie; il aida Atlas à porter le

ciel, et ouvrit le détroit que bornent les colonnes d'Hercule. Exilé pour un meurtre, il fut vendu trois talents en Lydie par Mercure et fila aux pieds d'Omphale. De retour en Grèce, il secourut les Doriens contre les Lapithes, s'empara des États d'Amyntor, roi d'Orchomène, et tua le roi d'OEchalie avec tous ses enfants, à l'exception de la jeune Iole. A la vue d'Iole, Déjanire, femme d'Hercule, comprit qu'elle allait perdre son amour ; pour le retenir, elle envoya à son époux, suivant le perfide conseil de Nessus, une tunique teinte du sang du Centaure et imprégnée du venin de l'hydre de Lerne. Dès que le héros s'en fût revêtu, un feu secret et terrible dévora tout son corps. Il veut l'arracher, sa chair tombe en lambeaux ; vaincu par le mal, il se fait dresser un bûcher au sommet de l'OEta et y monte, après avoir confié ses flèches à Philoctète. C'était la dernière épreuve. Les dieux reçoivent dans l'Olympe le héros purifié par la douleur et lui donnent la jeune Hébé pour sa compagne immortelle (1210).

Les exploits de Bellérophon et de Persée ont surtout l'Orient pour théâtre : la légende d'Hercule est plus nationale, bien qu'il porte par tout le monde alors connu sa force invincible, et que le héros tyrien Melkarth n'ait pas peu contribué à enrichir son histoire ; celle de Thésée est presque exclusivement grecque.

Ce héros, fils d'Égée ou de Neptune, naquit à Trézène au milieu des Achéens. Égée avait placé son épée et sa chaussure sous une énorme pierre. A seize ans, Thésée se trouva assez fort pour enlever ces signes qui devaient le faire reconnaître de son père, mais il ne voulut se montrer à Athènes qu'après s'être rendu digne du trône par ses exploits. Des brigands infestaient l'Argolide, l'isthme de Corinthe et l'Attique : Sinnis, qui attachait les étrangers tombés dans ses mains à deux pins courbés en sens contraire, puis laissait les arbres se redresser et déchirer les victimes ; Sciron, qui les précipitait du haut

des rochers dans la mer¹; Cercyon, qui les forçait de lutter avec lui et les tuait quand il les avait vaincus; Procuste, qui les attachait sur un lit de fer, coupant les extrémités à ceux qui en dépassaient la mesure, allongeant avec des courroies ceux dont les membres étaient trop courts. Thésée les tua, et arrivé enfin à Athènes, se fit reconnaître d'Égée, malgré la magicienne Médée, qui, répudiée par Jason, s'était réfugiée dans la cité de Minerve, sur un char attelé de serpents ailés.

Dans l'Attique même le héros trouva à montrer sa force et son courage; il vainquit les Pallantides qui voulaient dépouiller son père et prit vivant le taureau qui désolait les plaines de Marathon. Athènes payait à la Crète un tribut de sept jeunes filles et de sept jeunes garçons que le Minotaure dévorait. Thésée s'offrit à être du nombre des victimes. A l'aide du fil qu'Ariane lui donna il pénétra dans le labyrinthe de Dédale, tua le monstre et revint avec Ariane qu'il abandonna dans l'île de Naxos. Il avait oublié d'ôter à son vaisseau les voiles noires qu'il portait au départ; Égée, à la vue de ce signe de deuil, crut son fils mort et se précipita dans la mer qui prit de lui son nom. Thésée hérita de son pouvoir et donna de sages lois à l'Attique. Il institua des fêtes en l'honneur de Minerve et d'Apollon. Chaque année le navire qui l'avait ramené de la Crète porta des offrandes à Délos. Entretenu avec un soin religieux, ce vaisseau, sans cesse réparé et toujours le même, vécut des siècles. Mille ans après il conduisait encore à Délos la *théorie* sacrée.

Cependant le goût des aventures rejeta Thésée dans la vie errante. Il prit part à la chasse du sanglier de Calydon et à la conquête de la toison d'or; il combattit les

1. Les Mégariens, loin de faire de Sciron un brigand, l'honoraient comme un bienfaiteur. Mais le passage des roches Scironiennes fut toujours chose dangereuse. Aujourd'hui encore on a soin de se faire accompagner de Palikares pour le traverser.

Amazones sur les bords du Thermodon, enleva Hélène et voulut aider son ami Pirithoüs à ravir Proserpine. Mais Pirithoüs fut mis en pièces par Cerbère, et Thésée, retenu aux enfers, ne fut délivré que par Hercule. Rentré dans Athènes après deux ans d'absence, il reçut les plaintes de Phèdre contre Hippolyte et prononça sur son fils innocent des malédictions que Neptune entendit : un monstre marin sorti des flots effraya les coursiers du jeune prince qui, renversé de son char et embarrassé dans les rênes, expira, déchiré par les rocs où ses chevaux furieux le traînaient. Dès lors tout se tourne contre Thésée. Malgré ses services, le héros perd l'amour du peuple ; les Athéniens le chassent, une tempête le repousse de la Crète sur l'île de Scyros, et le roi de cette île le fait périr en trahison. Cimon rapporta plus tard ses cendres ; les Athéniens l'honorèrent comme un demi-dieu.

Il y a peu à prendre pour l'histoire dans les légendes de Bellérophon et de Persée, si ce n'est comme un écho d'anciens rapports entre l'Argolide et les pays à l'orient et au sud de la Grèce. Dans celle d'Hercule, il y a certainement des faits historiques, mais comment les détacher du merveilleux qui les enveloppe, comment faire la part des temps et des peuples qui chacun ont apporté leur tribut pour augmenter la gloire et les travaux du héros par excellence ? Homère le connaît mal, mais les poètes cycliques en savent bien long sur lui. D'abord il faut reconnaître plusieurs Hercules : le héros grec et le dieu phénicien : celui-ci accomplit les voyages autour de la Méditerranée, et est le soleil lui-même, où le représentant du peuple navigateur dont les comptoirs couvrirent les côtes de l'Afrique, de l'Espagne et de la Gaule. Dans le héros grec il y a même plusieurs personnages : l'un, celui qui brise les rochers et qui détourne les fleuves, qui fend les montagnes pour faire écouler les eaux et qui détruit les bêtes féroces, appartient aux temps de la civilisation primitive, aux premiers efforts d'une société nais-

sante contre le monde matériel, je dirai même à l'imagination de tous les peuples qui dans leurs théogonies ont toujours placé un dieu exterminateur des monstres; l'autre qui, à la tête de compagnons dévoués, défend le faible contre le fort, punit les tyrans, renverse les oppresseurs et fait don de leurs royaumes aux braves, est d'un âge moins reculé, de l'époque où les tribus helléniques se disputaient la possession de la Grèce. Enfin on pourrait encore distinguer l'Hercule thébain qui apparaît comme un chef puissant, comme un conquérant invincible, et l'Hercule de Mycènes, soumis, on ne comprend trop pour quelle cause, au capricieux vouloir de son cousin Eurysthée.

Mais pourquoi chercher de l'histoire là où ne se trouve que de la poésie légendaire, enrichie de nouveaux détails à chaque nouvelle génération de poètes, même de philosophes? Ceux-ci, en effet, mêlèrent des idées purement mythiques à des récits d'aventures humaines et Hercule devint la personnification d'agents physiques, de forces morales et d'idées astronomiques. Ainsi il fut le héros sauveur, luttant sans relâche pour le salut du monde. En Béotie on l'honora comme le dieu qui chasse les maux (*Ἀλεξίκακος*) et qui donne la santé (*Σωτήρ*). Il fut la source de la vie et de la force, l'air pur et l'atmosphère lumineuse¹. Tandis que les uns ne voyaient en lui que le vaillant armé de sa massue et couvert de sa peau de lion à qui nul et rien ne résistaient, d'autres, dans l'âge postérieur, firent de lui l'idéal de la perfection humaine et de sa vie entière une passion soufferte pour le salut du genre humain². Hercule fut alors l'homme divin sur lequel tous les autres devaient prendre exemple. De là l'allégorie fameuse que Prodicus nous a conservée : cette apparition au fils d'Alcmène prêt à débiter dans sa vie active, de deux femmes, l'une majestueuse et sévère, c'est la Vertu ;

1. Ses douze travaux rappelaient la marche du soleil à travers les douze signes du zodiaque.

2. Voyez, par exemple, *l'Hercule au mont Oëta* de Sénèque, v. 758 et sqq.

l'autre riante et douce, c'est la Volupté. Chacune s'efforce de l'attirer à soi et de lui faire prendre la route qu'elle suit. Il se décide pour la première.

Thésée est resté un homme, un héros. Malgré sa naissance à Trézène et sa jeunesse passée dans l'Argolide au milieu des Achéens, il semble personnifier une époque de puissance que l'Attique aurait eue avant sa grande histoire. La légende qui conduit Hercule dans tous les pays de la Grèce ne lui donne rien à accomplir dans cette province. Les Athéniens s'en dédommagèrent en faisant de Thésée le héros de l'Attique, comme Hercule était celui des peuples de l'Argolide et de la Béotie par son origine et sa naissance, et celui des Doriens par l'adoption de ses fils, que ce peuple prit pour chefs. On verra plus loin au chapitre XI, les institutions qui lui sont attribuées.

Si l'on voulait passer en revue tous les personnages des temps héroïques, on trouverait encore à Mycènes : les Pélopidès Atrée et Thyeste, et leur sanglant festin ; à Sparte, Tyndare et Lédà qui fut aimée de Jupiter et donna le jour aux dioscures Castor et Pollux, et à leurs sœurs Hélène et Clytemnestre, beautés fatales ; dans Égine, Éaque, le plus juste des mortels, et ses fils Télamon et Pélée, moins illustres l'un et l'autre que leurs enfants, Ajax et Achille ; à Corinthe, le rusé Sisyphe qui enchaîna la Mort et trompa Pluton en s'obstinant à vivre une seconde fois, quand le dieu lui eut permis de revenir pour quelques jours sur la terre, et Pirène, la mère inconsolable dont les larmes avaient formé la source de l'Acrocorinthe ; à Sicyone, la plus antique race royale ; en Arcadie, Atalante, la hardie chasseresse qui devançait à la course les plus rapides des Grecs et les tuait après les avoir vaincus. Elle fut cependant vaincue elle-même par Hippomène qui, pour ralentir la course de la vierge indomptable, jeta devant elles trois pommes d'or du jardin des Hespérides, que Vénus lui avait données.

Les traditions plaçaient encore à Pylos le sage Nestor,

filz de Nélée, qui échappa seul au massacre fait par Hercule de tous les siens ; dans l'Attique, Érechthée, qui, pour obtenir une victoire, immola ses trois filles, victimes volontaires ; Céphale, l'amant de l'Aurore, et Orithye qui fut enlevée par Borée, comme elle jouait avec ses compagnes sur les bords de l'Ilissos. Dans l'Étolie, c'est Méléagre qui tua le sanglier de Calydon envoyé par Diane pour désoler le pays, et Tydée, père de Diomède ; dans la Thessalie, Pirithoüs et la lutte tant de fois reproduite par les artistes grecs des Lapithes et des Centaures ; dans la Phthiotide, Pélée, avec son fils Achille, né de Thétis, une des Océanides, et le centaure Chiron qui connaissait tous les simples des montagnes et savait lire la destinée des hommes dans les étoiles, au milieu desquelles, après sa mort, il alla former la constellation du Sagittaire ; enfin à Phères, Admète, qui dut offrir à son beau-père Pélidas en présent de noces un char attelé d'un lion avec un sanglier sauvage, et dont la femme, Alceste, se dévoua volontairement à la mort pour lui conserver la vie.

Les poètes ont réuni presque tous ces chefs dans quatre entreprises fameuses, les deux guerres de Thèbes, l'expédition des Argonautes et la guerre de Troie.

Le roi thébain Laïos, effrayé par des oracles sinistres, avait fait exposer son fils OEdipe sur le mont Cithéron. Des pâtres recueillent l'enfant et le portent à Corinthe, où le roi Polybe, dont le mariage a été stérile, l'adopte et l'élève comme s'il était né dans sa maison. Arrivé à l'âge d'homme, OEdipe apprend qu'il doit être fatal à tous les siens. Il veut fuir sa destinée ; il s'éloigne en toute hâte de Corinthe et de ceux dont il se croit le fils. Dans les montagnes de la Béotie, il rencontre un vieillard qui d'une voix impérieuse veut l'écarter de sa route ; une querelle s'engage, et le vieillard tombe mortellement blessé. OEdipe arrive à Thèbes. Un monstre, tête et poitrine de jeune fille, corps de lion, ailes de l'aigle avec ses puissantes serres, le Sphinx, est aux portes de la

ville, proposant aux passants ses indéchiffrables énigmes, et mettant en pièces ceux qui ne les peuvent deviner. Créon a promis la main de sa sœur Jocaste, veuve de Laïos, à celui qui débarrasserait la cité de ce terrible voisinage. OEdipe tente l'aventure : il trouve le sens de l'énigme, et le monstre vaincu se précipite du haut des rochers et meurt. OEdipe épouse Jocaste ; il devient roi de Thèbes et est ainsi le meurtrier de son père, l'époux de sa mère, le frère de ses enfants.

Instrument innocent d'une fatalité implacable, il en devient aussi la victime.

Une peste décime la ville, OEdipe cherche, en consultant les dieux, à savoir quel est le moyen d'apaiser leur colère et de sauver son peuple. Il apprend avec épouvante que les Thébains sont ainsi punis à cause de ses crimes, qu'il connaît alors pour la première fois. Jocaste ne veut pas survivre à l'horrible révélation ; elle s'étrangle, et celui qui est à la fois son fils et son époux se condamne lui-même à perdre la lumière. Il s'arrache les yeux, puis abandonne ce palais souillé. Accompagné de sa fille Antigone, qui guidait pieusement ses pas, il erra longtemps en maint pays, objet d'effroi pour tous ceux qui le rencontraient et partout repoussé dès qu'il était reconnu. Il arriva enfin, après de longues misères, à Colone, près d'Athènes, « la seule ville, dit le poète, qui soit secourable à l'étranger ¹. »

L'oracle lui avait annoncé qu'il ne trouverait de repos qu'auprès des Euménides, les déesses des vengeances divines. A Colone était un bois qui leur était consacré. OEdipe pénètre, malgré les larmes de sa fille, dans l'enceinte redoutable ; aussitôt la foudre éclate et il disparaît.

Cependant ses deux fils, Etéocle et Polynice, se disputaient son trône ; le dernier, chassé par son frère, se retira auprès d'Adraste, roi d'Argos, qui lui donna une

1. Sophocle, *OEdipe à Colone*, v. 261.

de ses filles en mariage et le ramena sous les murs de Thèbes avec une armée commandée par cinq autres chefs illustres (1214?). Ménécée, fils de Créon, sauva la ville en se livrant volontairement à la mort, pour offrir à Mars le sang royal que le devin Tirésias demandait en son nom. Tous les chefs périrent, à l'exception d'Adraste; il échappa aux Thébains victorieux, grâce à son coursier Arion, que Neptune avait fait sortir de la terre d'un coup de son trident. Capanée, un d'eux, avait osé braver Jupiter, et le dieu l'avait frappé de la foudre; sa femme Evadné, pour ne pas lui survivre, se jeta sur le bûcher où l'on brûlait le corps de son époux.

Étéocle et Polynice s'étaient tués en combat singulier; la couronne resta à leur oncle Créon, qui défendit de donner la sépulture aux morts. La pieuse Antigone osa enfreindre cet ordre barbare; le tyran la fit mourir; mais Thésée, gardien et vengeur des lois morales, lui déclara la guerre et le tua. Plus tard, les fils des sept chefs, les *Epigones*, marchèrent contre Thèbes (1197?) et la prirent après de sanglants combats. Laodamas, fils d'Étéocle, fut tué, ou s'enfuit en Thessalie avec une partie des Thébains, et Thersandre, fils de Polynice, régna sur Thèbes désolée. La terrible légende s'arrête ici. Tirésias, qui en avait prédit les épouvantables incidents, finit avec elle; il avait vécu sept âges d'homme.

L'expédition des Argonautes nous mène aux confins, non-seulement de la Grèce, mais du monde connu des anciens Hellènes. La renommée avait répandu au loin le bruit qu'Eétès, roi de la Colchide, avait d'immenses richesses, que la poésie symbolisa sous la forme d'une toison d'or consacrée à Mars et gardée par un dragon; c'était la dépouille du bélier que Jupiter avait donné à Phryxos et à Hellé pour fuir le courroux de leur père Athamas. En passant, sur lui, le détroit qui sépare l'Europe de l'Asie, Hellé se laissa choir dans la mer qui garda son nom; Phryxos parvint en Colchide, immola le bélier à

Jupiter et en donna la toison au roi du pays. Elle devint, comme le palladium de la Colchide, le gage de sa richesse et de sa grandeur. Jason, fils du roi d'Iolchos, Eson, que son frère Pélidas avait privé du trône, se proposa de reconquérir la précieuse toison. Il construisit le navire *Argo*, dont le mât, fait d'un chêne fatidique de Dodone, rendait lui-même des oracles. Cinquante guerriers le montèrent; les plus illustres furent Hercule, qui abandonna l'expédition après avoir délivré, sur les côtes de Mysie, Hésione du monstre marin qui l'allait dévorer; Thésée, Pirithoüs, Castor et Pollux, Méléagre, Pélée, le poète Orphée qui, par ses chants aimés des dieux, bannissait la discorde, et le médecin Esculape, fils d'Apolon, à qui nul mal ne pouvait résister.

Après maintes aventures, Jason arrive en Colchide et gagne l'affection de la fille du roi, Médée, puissante magicienne. Elle lui révèle tous les périls qui l'attendent, mais lui enseigne les moyens d'en triompher. Aidé de son art redoutable, il saisit et dompte sans peine deux taureaux aux pieds et aux cornes d'airain qui vomissaient des flammes; il les attelle à une charrue de diamant et laboure quatre arpents d'un champ consacré à Mars. Des dents d'un dragon qu'il sème naissent des hommes armés qui l'attaquent, mais il jette une pierre au milieu d'eux et ils tournent leurs armes contre eux-mêmes. Jason s'approche alors du monstre qui gardait la toison merveilleuse, il l'endort à l'aide d'un breuvage magique, le tue et ravit le trésor. Médée le suit sur son navire; mais pour échapper à l'ardente poursuite d'Eétès, les Argonautes prennent une route nouvelle; ils remontent par le Phase jusqu'au fleuve Océan qui enveloppe comme un anneau immense le disque de la terre, côtoient les rivages de l'Orient, et par le Nil rentrent dans la Méditerranée.

D'autres récits conduisaient les hardis navigateurs au nord et à l'ouest dans la région fortunée où les Macro-

biens vivaient douze mille siècles sans infirmités, dans celle des Cimmériens qu'enveloppaient des ténèbres éternelles, enfin dans la mer de glace et l'Océan occidental jusqu'aux colonnes d'Hercule. Ceux qui s'efforçaient de rapprocher la légende de l'histoire leur faisaient seulement remonter le Danube, d'où, en traînant leur navire, ils passaient dans l'Adriatique, puis dans le fleuve Éridan, dans le Rhône et la mer de Toscane. Circé, l'enchanteresse, si fatale plus tard aux compagnons d'Ulysse, secourt au contraire ceux de Jason ; les Néréides soulèvent de leurs mains le vaisseau pour lui faire traverser le dangereux détroit de Charybde et de Scylla. Les sirènes les appellent de leurs voix harmonieuses, mais Orphée détruit l'enchantement fatal par les accords de sa lyre. Une tempête les jette sur la côte d'Afrique ; ils visitent le jardin des Hespérides dont Hercule vient d'enlever les pommes d'or, traversent encore la mer de Crète et rentrent enfin dans la Grèce que Médée épouvante de ses fureurs.

Durant le voyage, près d'être atteinte par son frère, elle l'avait livré aux coups de Jason, puis, mettant son corps en pièces, elle avait semé les chairs livides et les ossements brisés le long de la route que suivait son père, pour arrêter sa poursuite. A Iolchos, elle rajeunit par son art le vieil Éson et fait déchirer Pélidas par ses filles, en leur promettant que ses membres, mêlés dans une chaudière bouillante à des herbes magiques, retrouveront une vie nouvelle. Cependant Jason la délaisse ; alors elle égorge ses propres enfants, donne à sa rivale une tunique empoisonnée, et, s'élevant dans les airs sur un char traîné par des dragons ailés, se réfugie dans l'Attique où elle devient l'épouse d'Égée.

Dans cette légende, qui en renferme deux mal fondues l'une dans l'autre, la grande magicienne éclipse les héros sur qui se portait d'abord toute l'attention. En racontant la lointaine expédition de ceux-ci, les poètes avaient

voulu résumer les diverses entreprises des Grecs vers la mer Noire, comme les courses de l'Hercule de Tyr résumaient tous les voyages des Phéniciens vers l'ouest. Quant aux détails du retour, ils se multiplièrent à mesure que s'étendirent les connaissances et les hypothèses des Grecs sur les régions du nord et de l'occident. Cyzique montra bien longtemps une pierre qui, disait-on, leur avait servi d'ancre.

Il est remarquable que les Grecs aient eu deux cycles de légendes nationales sur les contrées lointaines : l'Odyssée et les Argonautiques. Les Romains ne montrèrent jamais une curiosité si ardente. Loin de s'enfermer dans les bornes étroites de leur horizon, les Grecs cherchèrent à en reculer les limites et en sondèrent sans relâche les profondeurs inconnues. Cette passion est bien celle du peuple voyageur par excellence, qui rechercha sur les flots de la mer d'Ionie les traces d'Ulysse, sur les vagues de l'Euxin celles de Jason, et dont on retrouve les colonies sur tous les rivages.

La guerre de Troie laissa de plus grands souvenirs dans la mémoire des Grecs et exerça sur l'art et la poésie une plus durable influence. Cet événement est certainement historique ; il marque le moment où la Grèce, après avoir souffert durant des siècles l'invasion qui s'opérait d'orient en occident, réagit à son tour et commença le mouvement en sens contraire, comme il arriva à l'invasion germanique sous les premiers Carlovingiens. Quelques-unes des circonstances qu'on rattache à cette guerre ont même un degré de certitude plus grand qu'aucun des faits de l'expédition des Argonautes ou des guerres de Thèbes. Mais la poésie a recouvert tous les incidents de détails merveilleux que le génie d'Homère a pour jamais consacrés dans son *Iliade*.

De l'ensemble des traditions il résulte qu'un puissant royaume s'élevait en face de la Grèce, sur les côtes opposées de la mer Égée. Une partie de l'Asie Mineure appar-

tenait à ses princes, et les peuples indépendants de cette péninsule étaient ses alliés. Priam y régnait alors ; Troie ou Ilion, sa capitale, bâtie au pied du mont Ida, était célèbre par la force de ses murailles, par les richesses et le luxe de ses habitants, dont les mœurs et la religion étaient, comme la langue, les mêmes que celles des Hellènes, mais à un degré plus avancé de développement. Une haine nationale, profonde, invétérée, séparait les deux peuples, et finit par les armer l'un contre l'autre.

De mutuels outrages ne suffirent pas à expliquer cette rivalité mortelle. Hérodote y a vu une première lutte de la Grèce pauvre et guerrière contre l'Asie riche et civilisée. D'autres ont représenté la cité de Priam comme une ville pélasgique et sa ruine par la main des Hellènes comme le dernier terme de cette lutte de deux races qui, après avoir eu la Grèce pour champ de bataille, avait fini d'une éclatante manière sur un plus vaste théâtre. Hérodote, plus près des événements, me paraît aussi plus près de la vérité.

Pour la légende, la haine des deux peuples n'est plus que celle de deux familles, les fils de Priam, soutenus par Apollon, le dieu asiatique, et ceux de Pélops que protège la vierge d'Argos, Héra, dont le culte ne fut jamais populaire sur la côte d'Asie. Cette haine datait de loin, du temps où les deux royaumes de Troade et de Phrygie se disputaient la prépondérance dans l'Asie Mineure.

En Phrygie régnait Tantale ; un jour qu'il reçut les dieux à sa table, il voulut éprouver leur puissance : il immola son fils et leur en servit les membres. Jupiter voit le crime ; il précipite le coupable aux enfers, où il souffrira éternellement, au milieu de l'abondance, une soif et une faim cruelles, et il ranime Pélops. Mais une épaule avait été déjà mangée par Cérès qui, absorbée dans la douleur que lui causait la perte de sa fille Proserpine, n'avait point reconnu ce mets détestable. Jupiter donna

à Pélops une épaule d'ivoire, dont le seul contact guérit tous les maux. C'est à ce moment que la rivalité entre les deux royaumes éclate. Pélops est vaincu par Tros, roi d'Ilion, et si complètement qu'il est forcé de fuir en Grèce. Il emporte du moins d'immenses trésors et emmène de braves compagnons. En Élide, il veut obtenir la main d'Hippodamie, fille du roi de ce pays. Treize prétendants ont déjà péri, car OEnomaos, averti par l'oracle que son gendre causerait sa mort, défie à la course ceux qui prétendent à la main de sa fille ; il est sûr de les vaincre avec ses chevaux rapides, et il les tue après les avoir vaincus. Pélops gagne le cocher d'OEnomaos qui ôte la clavette des roues ; le char se renverse dans la lice, OEnomaos meurt et Pélops lui succède ! Selon d'autres, Neptune lui avait donné un char d'or et des chevaux ailés.

Mais ce favori des dieux a une abominable postérité : Thyeste, qui souille la couche de son frère ; Atrée, qui renouvelle le festin de Tantale, en servant à Thyeste les membres de ses enfants ; Agamemnon et Ménélas furent ses petits-fils. Égisthe, né de l'inceste de Thyeste avec sa fille Pélopée, égorgea Agamemnon ; il tomba lui-même sous les coups d'Oreste, qui frappa aussi sa mère Clytemnestre. C'est la famille des Atrides dont les crimes et les malheurs ont si longtemps défrayé la poésie et l'art. Après avoir conquis ou obtenu le pouvoir sur les côtes occidentales du Péloponnèse, les Pélopidés avaient, à la suite d'événements que nous ignorons et que la tradition présente sous la forme de conventions pacifiques, transporté sur les côtes orientales le siège de leur puissance, et remplacé dans l'Argolide la race royale des fils de Persée. Atrée, Thyeste et Agamemnon régnèrent successivement à Mycènes, alors la capitale du pays, Ménélas à Sparte et dans la Laconie, par son hymen avec Hélène, fille de Tyndare. Leur influence s'étendit sur toute la péninsule Apia, à laquelle ils donnèrent leur nom, Pélo-

ponnèse (ou île de Pélops) et nombre d'îles leur fut soumises. C'étaient de grands chefs sur terre et sur mer.

Pâris, fils de Priam, venu en Grèce pour sacrifier à Apollon Daphnéen, s'arrêta à Sparte, y vit Hélène et l'enleva. Une fable postérieure à Homère, comme à Hésiode, contait que Vénus lui avait promis la plus belle des femmes, lorsqu'il lui avait adjugé la pomme d'or, prix de la beauté que cette déesse, Junon, même la sage Minerve se disputaient. Ce rapt insolent réveilla la haine des Atrides, ils la firent partager à la Grèce entière, et de la Crète à la Macédoine tous les chefs s'armèrent et se réunirent « sur la presqu'île pierreuse » qui portait la petite ville béotienne d'Aulis ; onze cent quatre-vingt-six vaisseaux, partis de ce port, conduisirent en Asie plus de cent mille guerriers. Priam put à peine leur opposer la moitié de ce nombre, bien qu'il lui fût venu des secours de la Thrace, de la Macédoine, et jusque de l'Éthiopie¹.

Les Grecs avaient accepté pour chef l'Atride Agamemnon. Près de lui étaient son frère Ménélas, roi de Sparte, l'époux outragé d'Hélène ; Achille et son ami Patrocle à la tête des Myrmidons ; Diomède ; les deux Ajax, l'un roi des Locriens, l'autre roi de Salamine et, après Achille, le plus beau et le plus brave des Grecs ; le sage Nestor ; Ulysse, le rusé roi d'Ithaque ; Philoctète, qui possédait les flèches d'Hercule ; l'Étolien Thersite, aussi lâche qu'insolent railleur. Parmi les Troyens, le vaillant Hector éclipsait tous les chefs ; Énée ne venait qu'après lui.

Le premier des Grecs qui mettrait le pied sur le sol troyen devait périr ; les dieux l'avaient ainsi décidé. Pro-

1. La date la moins improbable pour la guerre de Troie est celle que donne Ératosthène, 407 années avant la première olympiade ou 1193-1184 avant J.-C. Pour Homère, il y avait dix-huit traditions sur la date de sa naissance, qui varie de 24 à 500 ans après la prise de Troie.

tésilas, pour faire cesser l'indécision des chefs, se jeta le premier au rivage. Le destin s'accomplit. Il tomba sous les coups d'Hector. Cependant les Grecs débarqués gagnèrent une bataille qui leur permit de se construire un camp qu'une partie de leurs troupes garda, tandis que le reste alla piller les villes du voisinage ou cultiver la Chersonèse pour fournir des vivres à l'armée. Cette division des forces grecques et les querelles qui plus d'une fois éclatèrent, permirent aux Troyens de faire une longue résistance. Leurs ennemis restèrent dix ans en face des murs de l'imprenable cité.

C'est dans la dixième année seulement que l'*Iliade* commence, car Homère n'a chanté que la colère d'Achille et les incidents qu'elle amène. Irrité qu'Agamemnon lui ait enlevé Briséis sa captive, le héros se retire sous sa tente et appelle la colère des dieux sur le chef qui lui ravit celle qui, après avoir été sa part de butin, est devenu sa compagne bien-aimée. Jupiter écoute sa prière; les Grecs sont battus et rejetés dans leur camp qu'ils sont réduits à fortifier d'un mur et d'un fossé pour mettre leurs navires à l'abri d'Hector. Alors ils cherchent à apaiser Achille et lui envoient des députés pour réclamer le secours de son bras; il reste inexorable.

Cependant le combat recommence avec fureur. Les dieux, ennemis des Grecs, combattent pour les Troyens qui franchissent le fossé et le mur, envahissent le camp et font tomber nombre de chefs sous leurs coups. Les Grecs cherchent un refuge sur leurs vaisseaux; Hector veut y porter l'incendie.

A cette vue Achille s'émeut. Patrocle, son ami le plus cher, le supplie de secourir les Achéens, ou tout au moins de lui prêter ses armes. Il n'accède qu'à la dernière prière; mais, après maint exploit, Patrocle rencontre celui qui n'a de rival qu'Achille et périt de sa main. Cette nouvelle rend Achille furieux de douleur. Il ne peut se précipiter dans la mêlée, puisqu'il n'a plus d'ar-

mes ; du moins, il s'avance jusqu'au rempart et pousse par trois fois un cri terrible. Les Troyens ont reconnu la voix du héros, et trois fois ils reculent épouvantés. Les Grecs peuvent ressaisir le corps de Patrocle.

Achille alors implore sa mère, Thétis, et elle obtient de Vulcaïn qu'il forge pour son fils une armure complète, surtout un bouclier merveilleux. Il se revêt de ces armes divines et court aux Troyens qui fuient devant lui comme un timide troupeau ; Énée est sur le point de périr ; Neptune le sauve en l'enveloppant d'un nuage. Le fleuve Xanthos a beau gonfler ses ondes, il ne peut arrêter le héros. Mais il s'unit au Simoïs et inonde la plaine. Achille va reculer enfin devant les deux divinités, lorsque Junon envoie Vulcaïn et ses flammes puissantes qui tarissent les deux fleuves. La poursuite recommence. Hector veut couvrir la retraite des Troyens ; Achille l'atteint, le frappe de sa lance à la gorge et l'étend mort à ses pieds. Il le dépouille de ses armes, lui perce les talons et attache le cadavre par une courroie à son char, puis le traîne trois fois autour de la ville. Rentré au camp, il fait à Patrocle de magnifiques funérailles, immole douze jeunes captifs sur son bûcher et célèbre en l'honneur de son ami des jeux funèbres. Il avait juré de laisser aux chiens et aux oiseaux de proie les restes d'Hector. Mais la nuit suivante, Priam, le vieux roi, paraît dans sa tente : « Il s'arrête près d'Achille ; il embrasse ses genoux ; il baise les mains terribles qui lui ont tué plus d'un fils et le supplie en ces termes : « Souviens-toi de ton père, « Achille égal aux dieux. Il a mon âge et est, comme « moi, sur le seuil funeste de la vieillesse. Peut-être « qu'en ce moment des voisins l'attaquent et que per- « sonne n'est là pour écarter de lui la guerre et la mort. « Du moins il sait que tu vis ; il espère chaque jour te « revoir. Moi malheureux, je n'espère plus rien. J'avais « engendré, dans la grande Troie, de vaillants fils. Et « pas un ne me restera. Ils étaient cinquante, quand ar-

« rivèrent les Achéens, dix-neuf nés du même sein ; des
« femmes m'avaient donné les autres dans mes palais.
« L'impétueux Mars a brisé leurs genoux. Celui qui dé-
« fendait la ville et nous-mêmes, voilà que tu l'as tué.
« Et moi je viens maintenant vers les vaisseaux des
« Achéens et j'apporte une immense rançon pour rache-
« ter son corps. Respecte les dieux, Achille ; aie pitié de
« moi, au souvenir de ton père. Je suis bien plus que
« lui misérable, car j'ai eu le courage de faire ce que
« nul autre mortel n'a jamais fait : j'ai approché de
« ma bouche la main de l'homme qui a tué mes en-
« fants. »

Au souvenir de son père, Achille s'attendrit, il relève doucement le vieillard et tous deux pleurent, l'un sur Hector, l'autre sur Patrocle et son père¹.

L'*Iliade* ne va pas plus loin, mais la tradition continue. Avec Hector, Troie avait perdu son plus ferme boulevard ; cependant secourue par Penthésilée, reine des Amazones, et par l'Éthiopien Memuon, elle résista encore. Achille, à son tour, tomba percé au talon d'une flèche partie de l'arc de Pâris, et qu'Apollon avait dirigée. Ajax et Ulysse se disputèrent ses armes ; l'assemblée des Grecs les adjugea au second ; Ajax, furieux et désespéré, se jeta sur son épée.

Troie ne pouvait être prise que si une statue, le Palladium, autrefois donnée par Jupiter lui-même à Dardanos, lui était enlevée, et si Philoctète, le possesseur de l'arc d'Hercule, n'était amené au camp des Grecs. Le héros, blessé au pied par une de ces flèches dont la pointe avait été trempée dans le sang de l'hydre de Lerne, avait été abandonné par les Grecs dans l'île de Lemnos à cause de l'insupportable odeur qui s'échappait de sa blessure. Pyrrhus, fils d'Achille, vainquit sa résistance, Machaon le guérit, et Pâris tomba sous une de ces flèches,

1. *Iliade*, chant XXIV, v. 477-512.

qui jamais n'avaient manqué leur but. Mais le Palladium était enfermé dans la citadelle de la ville, et les Troyens, pour qu'on ne pût le ravir, avaient fait plusieurs images semblables. Ulysse, déguisé en mendiant, pénétra dans la cité, et malgré tous les obstacles, rapporta au camp des Grecs la statue fatale.

Cette guerre héroïque finit pourtant par une ruse. Les chefs, cachés dans les larges flancs d'un cheval de bois, perfide offrande qu'ils avaient laissée en faisant embarquer leurs soldats, furent avec lui introduits dans la place par les Troyens eux-mêmes, malgré les sinistres prévisions de Laocoon. Les dieux, résolus à perdre Troie, avaient puni sa patriotique prudence en envoyant contre lui deux serpents qui l'étouffèrent, avec ses deux fils, de leurs replis tortueux, au pied même de l'autel où il sacrifiait. La nuit suivante, les cent chefs enfermés dans les flancs du colosse en sortirent pour ouvrir les portes à leurs compagnons revenus en toute hâte. Troie fut détruite, Priam égorgé, Hécube et ses filles emmenées en captivité; une d'elles, Polyxène, immolée sur le tombeau d'Achille; Andromaque, la veuve d'Hector, donnée à son fils Pyrrhus, et Cassandre, autre fille de Priam, à Agamemnon¹. Enée, fils de Vénus et d'Anchise, et Anténor échappèrent seuls au carnage ou à la captivité (1184).

Troie cependant n'avait pas été détruite, ou elle se releva une seconde fois; car le vieil historien Xanthos² racontait qu'elle était tombée longtemps après sous les coups des Phrygiens. Alors ce fut pour toujours. Ses ruines mêmes disparurent³, et le voyageur les cherchant en vain put remplir plus aisément cette solitude des grandes scènes que le poëme immortel y déroule. Les

1, Voy. *Les Femmes d'Homère*, par Camboulin, 1855.

2. Strabon, liv. XII et XIV, p. 490 et 560 de l'édition Didot.

3. *Etiam periere ruinæ*. Lucain, *Phars.*, IX, 969. Les Dix Mille trouvèrent les débris des Teucriens dans les gorges de l'Ida. Xénoph. III, 1, 10.

plus puissantes cités sont effacées de la surface de la terre et la voix d'un pauvre poëte, aveugle et mendiant, brave les siècles.

Mais de terribles expiations attendaient les vainqueurs de Troie. Ulysse erra dix ans sur les flots, avant de revoir son Ithaque. Ménélas fut pendant huit années battu par les tempêtes. Agamemnon périt assassiné par Égisthe et par sa femme Clytemnestre. Diomède, menacé à Argos d'un sort pareil, s'enfuit en Italie. Minerve poursuivant de sa colère Ajax, fils d'Oïlée, brisa son vaisseau. Réfugié sur un rocher, il s'écriait : « J'échapperai malgré les dieux. » Neptune fendit le roc d'un coup de son trident et précipita le blasphémateur dans l'abîme. Teucer, repoussé par la malédiction paternelle pour n'avoir pas vengé la mort d'Ajax, son frère, alla fonder une nouvelle Salamine. La tradition conduisait encore Philoctète, Idoménée et Épéos sur les côtes de l'Italie, qui offrit aussi un asile au Troyen Anténor et au fils d'Anchise. Les poëtes avaient chanté ces malheurs des héros, et leurs récits formaient tout un cycle épique dont il ne reste que l'*Odyssee*, qui ne semble ni de la même époque ni de la même main que l'*Iliade*. En voici l'analyse succincte.

Depuis bien longtemps déjà, Troie avait été prise, et Ulysse, roi d'Ithaque, n'avait pu voir encore s'élever la fumée de son île natale. Pénélope, qui n'a pas cessé un jour de pleurer son époux, ne sait plus comment résister aux obsessions des prétendants qui lui demandent impérieusement de choisir parmi eux celui qui régnera sur elle et sur Ithaque, et qui, en attendant, sont venus s'établir dans le palais d'Ulysse et dévorent ses richesses.

Elle a un fils qui arrive à l'âge d'homme, Télémaque. Minerve reporte sur lui l'affection qu'elle a toujours eue pour son père et lui conseille d'assembler le peuple, de lui dénoncer les indignités que les prétendants commet-

tent, puis d'aller lui-même chercher à Pylos et à Lacédémone, auprès de Nestor et de Ménélas, des nouvelles de son père.

Ulysse languissait dans l'île d'Ogygie, où une déesse le retenait près d'elle. Le souvenir de la patrie lui fait enfin, avec l'aide des dieux, rompre le charme. Il construit un radeau et se lance sur les flots trompeurs. Mais devant Troie il a tué un fils de Neptune; le dieu s'en souvient et déchaîne une tempête qui submerge le radeau. Ulysse est jeté mourant de faim et de fatigue sur l'île des Phéaciens, où il rencontre près d'une fontaine, la belle Nausicaa, entourée de ses compagnes; c'est la fille d'Alcinoüs, le riche et puissant roi des Phéaciens. Il accueille le héros que la fortune lui envoie. Ulysse lui raconte ses longs malheurs, comment, poursuivi par la colère de Neptune, il a été poussé tour à tour sur les côtes inhospitalières des Lotophages et des Cyclopes. Un de ceux-ci, Polyphème, a enfermé le héros et ses compagnons dans l'ancre qui lui sert de demeure et les mange l'un après l'autre. Ulysse l'enivre avec du vin, lui crève son œil unique avec un pieu durci au feu et s'échappe en s'attachant à la laine du ventre des moutons énormes que chaque jour le géant mène paître dans la montagne. Il arrive chez Eole, le dieu des vents, qui lui donne, enfermés dans des outres, ceux qui seraient contraires à sa navigation. Ses compagnons veulent savoir ce que renferment ces outres précieuses et les ouvrent; il en sort d'affreuses tempêtes qui brisent leur navire. Ulysse échappe pourtant encore. Mais c'est pour aborder dans l'île de Circé, l'enchanteresse, qui se plaît à changer les hommes en bêtes, par de certains breuvages dont Ulysse se garantit. Dans la contrée des ténèbres, il évoque les âmes des morts; près des rochers des Sirènes, il se fait attacher au mât de son vaisseau, après avoir pris soin de boucher les oreilles de ses compagnons pour qu'ils n'entendent pas leurs chants séducteurs et homicides; il évite Charybde et Scylla et

leurs gueules dévorantes, et il aborde à l'île du Soleil, dont ses compagnons égorgent imprudemment les bœufs. Le dieu, dans sa colère, soulève la tempête qui le jette seul sur l'île des Phéaciens.

Alcinoüs, charmé de ces longs récits où les Grecs retrouvaient toutes les traditions merveilleuses qui avaient cours parmi eux touchant les pays de l'occident, comble le héros de présents et lui donne un de ses vaisseaux rapides qui, sous la main de ses pilotes, n'avaient jamais dévié de leur route. Les Phéaciens le déposent endormi sur les rivages d'Ithaque et s'éloignent. A son réveil, il se croit encore abandonné, trahi, et maudit les perfides ; peu à peu l'image de la patrie se révèle, il se rend chez Eumée, le gardien de ses troupeaux, et apprend de ce fidèle serviteur tout ce qui s'est passé en son absence.

A ce moment même, Télémaque revenait de Lacédémone. Il échappe aux embûches des prétendants qui veillaient sur son retour pour le faire périr. Ulysse s'ouvre à lui et se rend à son palais sous les haillons d'un mendiant. Nul ne le reconnaît, excepté son vieux chien mourant et sa nourrice, la vieille Euryclée.

Cependant Pénélope a soumis les prétendants à une dernière épreuve : celui qui pourra tendre l'arc d'Ulysse sera son époux. Aucun n'y réussit. Ulysse demande à essayer ; on se rit du mendiant, mais il frappe le but et bientôt tous les prétendants tombent sous ses coups.

Le favori de Minerve redevient maître de sa femme, de ses biens et de son île, malgré les divinités ennemies, les hommes contraires et presque malgré le destin, dont il triomphe par sa persévérance indomptable et la souplesse ingénieuse d'un esprit qui n'est jamais à court de bonnes paroles ni d'expédients utiles. Ulysse est le symbole de la sagesse rusée des Grecs, comme Achille était pour eux le type de la force invincible et de la bravoure éclatante.

Dans les siècles historiques, l'un s'appellera Thémistocle, l'autre Alexandre, et à toutes les époques il y aura de l'Ulysse et de l'Achille dans les héros de ce peuple.

Voilà une des raisons qui ont rendu immortelles l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

CHAPITRE IV.

LES DORIENS (1104').

La guerre de Troie qui avait, pendant dix années, tenu les Grecs loin de leur patrie, eut pour dernière conséquence de changer encore une fois les demeures des tribus helléniques. Avant cette guerre, les Achéens, et parmi eux la famille des Pélopidés, dominaient dans la Grèce. Mais les tragiques aventures des chefs, la dispersion ou la ruine de leur grande armée, permirent à de nouvelles tribus de saisir la prééminence. Les bouleversements intérieurs recommencèrent ; la plupart des anciennes maisons royales disparurent, et une partie de la population émigra vers d'autres pays.

Ce qu'on appelle l'invasion des Doriens marque donc une période nouvelle dans l'histoire de la Grèce. La prépondérance, jusqu'alors exercée par les tribus maritimes

1. C'est l'époque où Éphore et Callisthène plaçaient le commencement de l'histoire certaine de la Grèce. Mais que d'incertitudes encore du douzième au sixième siècle ! Les Grecs comptaient ainsi les événements de cette époque : Invasion des Thessaliens, 50 ans après la prise de Troie ; établissement des Arnéens en Béotie, 60 ; retour des Héraclides, 80 ; colonies éoliennes, 130 ; ioniennes, 140.—Principaux ouvrages à consulter : la *Description de la Grèce*, de Pausanias, la *Bibliothèque* d'Apollodore, les *Doriens* d'Ott. Müller et les histoires générales.

de la côte orientale, qui étaient demeurées en rapport constant avec les populations asiatiques, passa aux tribus de l'intérieur et du nord. La vie grecque, si brillante et déjà si expansive dans Homère, se resserre et s'efface. Les ténèbres, que la poésie avait à demi dissipées, redescendent sur le monde hellénique et l'enveloppent pour six siècles. Au travers de cette nuit de l'histoire, on ne voit passer que des lueurs vacillantes projetées par un petit nombre d'événements. Trop faibles pour tout éclairer, elles suffisent cependant à nous montrer les peuples qui se lèvent et marchent, et une grande révolution qui s'accomplit.

Le mouvement partit de l'ouest, de la région où les noms de Grecs et d'Hellènes étaient indigènes¹, et où s'élevait le sanctuaire antique de Dodone. Bien des fois, les hommes de ce pays, gravissant les cimes du Pinde, avaient jeté des regards d'envie sur les riantes et fertiles plaines que de là ils voyaient s'étendre à leurs pieds aux bords du Sperchios et du Pénée. Le défilé de Gomphi leur ouvrait une route facile vers cette terre de promesse, et beaucoup y avaient passé. Ces migrations, qu'atteste l'autorité du dieu de Dodone dans la contrée, qu'on appelait alors l'Hoëmonie, n'ont pas laissé de trace dans la mémoire des hommes. La légende, fidèle à ses habitudes de faire dériver chaque peuple d'un héros, ne nous parle que d'un descendant d'Hercule, Thessalos, dont les fils jetés par la tempête, au retour de la guerre de Troie, sur les côtes de l'Épire, s'y étaient établis et avaient donné à leurs sujets le nom de Thessaliens. Ce qui veut dire, sans doute, qu'une de ces bandes héracléennes qui avaient suivi le héros mythique, prit la prépondérance dans l'Épire.

Tandis que les habitants de l'Hoëmonie s'amollissaient au milieu de l'abondance, les Thessaliens, dans les sau-

1. Voy. ci-dessus, p. 2.

vages vallées de l'Épire, vivaient de chasse et de guerre, avec les mœurs violentes que leurs voisins de l'Étolie gardèrent jusqu'aux derniers jours de la Grèce. A une époque impossible à déterminer, mais qu'on place vers 1134, ces Thessaliens franchirent en grand nombre le Pinde et se jetèrent sur les Éoliens d'Arné¹, qui se donnaient pour chef éponyme le héros Boïotos, et se nommaient eux-mêmes Béotiens. Les Thessaliens les vainquirent sans peine, puis se partagèrent le pays et les captifs, comme leur butin. Ceux-ci tombèrent, sous le nom de pénestes ou pauvres, à la condition d'esclaves et de tributaires.

Mais une partie du peuple vaincu préféra l'exil à la servitude sous des maîtres impérieux; ils descendirent au sud, emportant leurs dieux, Neptune et Minerve Itonienne, avec ce qu'ils purent sauver de leurs richesses et de leurs troupeaux. L'OEta franchi, ils trouvèrent dans la vallée du Copais un site qui leur rappelait celui d'Arné : de fertiles campagnes et des eaux abondantes. Deux peuples y dominaient, les Cadméens de Thèbes et les Minyens d'Orchomène, mais affaiblis par la guerre récente des Épigones. Les Béotiens, de gré ou de force, s'établirent entre ces deux villes, sur la rive méridionale du lac Copais, où ils élevèrent une nouvelle Arné qui, en peu de temps, prévalut sur ses voisines. Une inondation du Copais détruisit leur ville, mais celles du pays leur étaient maintenant ouvertes et soumises, à l'exception de Thespies et de Platées; et cette région, qui avait été jusqu'alors sans nom commun, s'appela, de ses nouveaux maîtres, la Béotie.

D'autres exilés sortirent de l'Hœmonie. Les Doriens, qui habitaient au pied de l'Olympe, plutôt que de se soumettre, traversèrent vaillamment tout le pays, et de

1. Kiepert place Arné à Kiérion, sur un affluent du Pénée, au S. O. de Crannon, dans la région nommée plus tard Thessaliotide.

fugitifs se faisant conquérants, enlevèrent aux Dryopes les hautes vallées qui s'étendent de l'OËta au Parnasse, et qu'ils gardèrent à jamais. Ils avaient aussi apporté de la vallée de Tempé leur dieu national, Apollon, qu'ils regardaient comme le père du chef de leur race, Doros, et dont ils furent toujours les plus zélés adorateurs. La route sainte qui conduisit plus tard de Delphes à Tempé passa par leur territoire.

Ainsi, la Grèce du nord changea d'habitants et de constitution politique : elle perdit, à cette révolution, l'importance qu'elle avait eue dans l'âge héroïque. L'Hoëmonie avait été un des principaux foyers de la vie hellénique, la patrie des dieux, des héros et des plus anciennes légendes ; presque toute la poésie d'Homère en sort. Sous ses nouveaux maîtres, elle se sépara de la vie commune. La Hellade se resserra. Les Thermopyles devinrent, au lieu de la vallée de Tempé, la porte de la Grèce, et le Parnasse, au lieu de l'Olympe, le centre religieux de la société nouvelle.

Un mouvement de peuples plus considérable, à cause de ses conséquences, fut ce qu'on appela le retour des Héraclides. Les poètes contaient qu'Eurysthée, persécuteur des fils d'Hercule, après l'avoir été de leur père, les avait privés de leur héritage et chassés du Péloponnèse. Thésée, le fidèle compagnon du héros, vivait encore ; les Héraclides se retirèrent près de lui, dans l'hospitalière Attique, et habitèrent la plaine de Marathon, qu'à cause de ce souvenir les troupes de Lacédémone, durant la guerre du Péloponnèse, eurent ordre de respecter. Eurysthée somma le roi d'Athènes de lui livrer les fugitifs, et, sur son refus, envahit l'Attique ; mais son armée fut détruite ; atteint lui-même au milieu de l'isthme de Corinthe par Hyllos, fils aîné d'Hercule¹, il périt avec

1. Une de leurs tribus, les Hylléens, se disait la postérité d'Hyllos, fils d'Hercule.

tous ses enfants (1208 ?), et de la race divine de Persée¹ il ne resta qu'Hyllos et les siens.

Le passage de l'isthme forcé, les Héraclides se répandirent, victorieux, dans la péninsule ; mais une peste terrible les décima, et l'oracle consulté répondit qu'ils étaient revenus avant l'époque fixée par les destins. Suivant une autre tradition, une nombreuse armée d'Ioniens, d'Achéens et d'Arcadiens leur aurait barré le passage. Hyllos proposa de décider la querelle par un combat singulier, à condition que les Héraclides s'éloigneraient pendant trois générations s'il était vaincu. Il fut tué par Echémus, roi des Tégéates (1204 ?) ; ses compagnons retournèrent dans l'Attique, tandis que le Pélovide Atrée, gendre d'Eurysthée, succédait à son beau-père sur le trône de Mycènes. De nouveaux efforts tentés par eux ne firent qu'accroître la puissance des Pélovides, autour desquels plusieurs peuples du Péloponnèse vinrent se ranger, pour défendre l'entrée de la presqu'île contre ceux qui s'y présentaient en conquérants. Aux royaumes de Mycènes et de Tirynthe, les Pélovides joignirent celui de Sparte, quand Ménélas épousa la fille et l'héritière de Tyndare, la belle Hélène. Corinthe aussi reconnut leurs lois, de même que Sicyone et sept villes des environs de Pylos. Les Héraclides, désespérant alors de réussir, quittèrent l'Attique où, d'ailleurs, Thésée ne régnait plus, et se retirèrent parmi les Doriens qui, en souvenir de services qu'Hercule leur avait jadis rendus, les accueillirent avec honneur, épousèrent leur querelle, et quatre-vingts ans après la guerre de Troie les mirent à leur tête pour la faire triompher.

Oreste, après avoir vengé sur Egisthe et Clytemnestre le meurtre de son père Agamemnon et ressaisi la couronne de Mycènes (1176), avait encore réuni les roya-

1. Dans les mythographes, Persée, fils de Jupiter et de Danaë, a pour fils Sthénélos, père d'Eurysthée et Électryon, père d'Alcmène, qui fut mère d'Hercule.

mes de Sparte et d'Argos et soumis une portion de l'Arcadie. Après un long règne, il avait laissé à son fils Tisaménès une domination qui s'étendait sur plus de la moitié du Péloponnèse. C'est contre ce Tisaménès que les Doriens marchèrent, guidés par l'Étolien Oxylos, et sous la conduite de trois chefs Héraclides, Téménos, Cresphontès et Aristodêmos.

Au lieu d'attaquer par les montagnes de l'isthme de Corinthe, si faciles à défendre, ils ne firent, de ce côté, qu'une simple démonstration, qui trompa pourtant les Pélopidès, tandis que le gros de leurs forces se portait à Naupacte, point où le golfe n'a plus que huit à dix stades de largeur. Ils y construisirent une flotille de radeaux, sur laquelle montèrent vingt mille guerriers. Ils traversèrent rapidement l'Egialée et l'Arcadie, prirent possession, sans combat, de la Laconie et de l'Argolide, d'où s'exila Tisaménès, chassèrent de la Messénie Mélanthos, descendant de Nestor, puis firent, au sort, le partage de leur conquête. Téménos obtint la royale Argos et ses descendants dominèrent à Trézène, Epidaure, Egine et Phlionte. Cresphontès obtint par ruse la belle Messénie et se fixa à Stényclaros; Eurysthénès et Proclès, les deux fils d'Aristodêmos mort durant l'expédition, eurent la Laconie. Un quatrième descendant d'Hercule, Alétas, régna plus tard à Corinthe (1075). Sicyône fut le patrimoine d'un autre Héraclide. Enfin l'Elide reçut, sans opposition, Oxylos et ses Étoliens, qui avaient même origine que les anciens habitants du pays. L'Arcadie conserva son indépendance, mais fit un pacte avec les nouveaux maîtres du Péloponnèse.

Quant à Tisaménès, après avoir abandonné aux conquérants ses fortes places de l'Argolide, il se jeta sur l'Egialée, en chassa les Ioniens et s'y établit avec ses Achéens, qui donnèrent leur nom au pays. Les Ioniens dépouillés se retirèrent dans l'Attique, où les avait déjà précédés Mélanthos, avec les Éoliens expulsés de la Mes-

sénie et une partie des habitants de Phlionte, de Corinthe et d'Épidaure (1104).

Ainsi la Thessalie, la Grèce centrale et le Péloponnèse changeaient d'habitants ou du moins de maîtres. Deux pays seulement ne furent pas atteints par ce bouleversement, les deux presque îles par où se termine la Grèce à l'ouest et à l'est, l'Acarnanie qui garda si longtemps les mœurs de l'âge héroïque et l'Attique qui les perdit si tôt. C'est que l'Attique, si elle ne vit l'invasion la menacer qu'au dernier jour, en reçut dès le principe le contre-coup. Les Minyens, les Tyrrhènes et les Géphyréens de Béotie y cherchèrent un refuge, après l'invasion éolienne; les fugitifs de Trézène y peuplèrent les dèmes de Sphetos et d'Anaphlystos. D'Egine vinrent les Eacides, dont Miltiade et Cimon descendaient; de Messénie les Néléides, qui formèrent les puissantes familles des Alcmonides, des Pisistratides et des Péonides. L'Attique fut comme l'asile des fugitifs du Péloponnèse et de la Grèce centrale. Les Doriens, après quelques années, voulurent les y poursuivre; sur leur route ils s'emparèrent de Mégare, mais, arrêtés par le dévouement de Codrus, ils rentrèrent dans leur presque île (1045). Au milieu de l'isthme qui la séparait de la Grèce centrale, une colonne fut plus tard élevée, qui sur la face regardant le Péloponnèse portait ces mots gravés : « Ici sont les Doriens, » et sur l'autre regardant l'Attique : « Là est l'Ionie. » Une longue et désastreuse rivalité devait prouver cette différence.

Voilà la tradition généralement suivie sur ce qu'on appelle le retour des Héraclides. Ce récit circonstancié peut sans doute se ramener à des faits plus simples : les compagnons d'Hercule, ou les bandes armées qui se glorifiaient de ce grand nom et, comme le chef qui l'avait porté, vivaient d'aventures, rallièrent, dans la Dryopide, les Doriens qui s'étaient fait jour jusque-là. Les Etoliens se réunirent à eux et tous ensemble résolurent

de quitter leurs vallées sauvages et leurs montagnes désolées pour aller chercher fortune dans la grande et riche presqu'île où, à en croire les terribles légendes qui couraient sur les Péloptides, cette maison royale avait perdu l'affection des peuples. La conquête ne fut pas non plus si aisée que les traditions le disent, et plusieurs peuples ne quittèrent les inexpugnables remparts de leurs cités qu'après une longue résistance. Il n'y eut point de combats pour Syciône, Épidaure, Cléone, Phlionte et Trézène; mais Argos et Corinthe ne cédèrent qu'à des attaques répétées; Mycènes même et Tirynthe jamais. Ces deux villes gardèrent, avec leur indépendance, leurs souvenirs : chaque année, durant des siècles, elles célébrèrent une fête funèbre en l'honneur d'Agamemnon, et à l'époque de l'invasion des Perses elles supplièrent les anciens héros du pays de les aider dans la grande guerre de l'indépendance.

Dans la Messénie, les descendants de Nestor restèrent également libres à Pylos; et si Lacédémone, ville ouverte, tomba au pouvoir des conquérants, il semble qu'ils restèrent longtemps à sortir de la vallée supérieure de l'Eurotas. Incapables d'enlever une place entourée de bonnes murailles, les Doriens s'arrêtaient dans quelque forte position du voisinage, comme au *Téménion*, près d'Argos, au *Solygion*, près de Corinthe, et de là tenaient la cité dans de perpétuelles alarmes, attendant que la famine, une surprise ou une trahison leur en ouvrissent les portes.

Une des plus graves conséquences de tous ces bouleversements fut la fondation de colonies dans les îles de la mer Egée et sur les côtes de l'Asie Mineure. On verra plus loin l'histoire de ces établissements; dans le Péloponnèse même la conquête dorienne eut des effets qui se firent sentir pendant toute la durée de la vie historique de la nation. Une partie seulement des vaincus émigra, les familles royales ou aristocratiques; et pres-

que partout, à l'exception de l'Elide où la fusion fut complète, les deux peuples restèrent en présence, l'un dominateur, l'autre dominé. Cette superposition d'un peuple conquérant à un peuple conquis donna naissance, partout où elle eut lieu, à des gouvernements aristocratiques ; et cette organisation sociale, sortie d'une nécessité politique, entra si avant dans les mœurs de la race dorienne, qu'elle en forma le principal caractère. On la retrouve dans la Thessalie, chez les Béotiens, et même à Athènes, car ce fut à cette époque un fait général, comme les commotions qui l'avaient produit, bien qu'on ne l'étudie d'ordinaire qu'à Sparte, parce que la séparation des deux races et l'asservissement de l'une à l'autre devint, dans la cité de Lycurgue, le principe même de la constitution.

Une aristocratie puissante et un peuple asservi, tel est le point de départ de l'histoire des Grecs au ^xⁱ siècle avant notre ère, et la cause de tous leurs déchirements intérieurs, jusqu'à leur dernier jour. Cette histoire a deux grands représentants, le peuple spartiate et le peuple athénien : l'un qui monte jusqu'à l'aristocratie la plus étroite, l'autre qui descend jusqu'à la démocratie la plus large, tous deux qui conçoivent autrement la vie, l'art, la science, et qui parlent des dialectes différents.

Mais avant d'étudier ces deux imposantes figures de la race hellénique, arrêtons-nous encore aux temps héroïques pour en voir les mœurs, la religion et l'organisation sociale.

CHAPITRE V.

MOEURS ET ORGANISATION SOCIALE DES TEMPS HÉROÏQUES¹.

Ce qui a été dit des événements, on doit le répéter des mœurs. S'il faut renoncer à dégager des anciennes traditions une histoire certaine et se contenter d'accepter quelques faits pris dans leur généralité, on ne peut espérer d'arriver à une précision plus grande pour les institutions politiques. Cependant, pour elles aussi, la légende renferme une portion de vérité : c'est l'impression que nous laissent du caractère de ces temps les récits qui en proviennent, et surtout pour une époque relativement moderne, les deux poèmes de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

Considérée dans son ensemble, la poésie légendaire se rapporte à deux époques. L'une peint la Grèce se débattant dans la vie barbare contre les fléaux physiques et les bêtes des forêts, contre les rapines des forts et les violences des puissants. C'est le temps des héros.

1. Helbig, *Die Sittlichen Zustände des Griech. Heldenalters*, 1839. Humpert, *De civitate Homerica*, 1839, et les ouvrages précédemment cités.

L'autre montre un état plus civilisé, une vie plus stable, des races royales respectées, et au lieu de luttes intestines, l'accord de tous pour une même entreprise, l'unité remplaçant l'anarchie, le patriotisme national s'élevant au-dessus des rivalités et des haines. Au lieu de tribus hostiles on voit enfin un peuple dont la guerre de Troie a pour jamais rattaché l'une à l'autre les diverses fractions. Évidemment dans la première période se continue la lutte des Hellènes et des Pélasges, ou des tribus primitives ; dans la seconde, la victoire des Hellènes est assurée, l'unité de la nation établie, quoiqu'elle n'ait encore d'autre nom général dans Homère que celui de Panachéens.

L'indépendance du caractère grec se montre déjà dans ce poëme. Point de castes. Les nobles sont les plus forts, les plus agiles et les plus braves. C'est parce qu'ils possèdent ces qualités, qu'on les croit fils des dieux et qu'on leur accorde respect et obéissance. Mais cette origine, qui ne peut la revendiquer s'il la prouve par son courage ? Entre le peuple et les nobles il n'y a pas d'infranchissable barrière. Personne qui puisse vivre paresseusement de la gloire de ses aïeux. Comme chez les anciens Scandinaves, tout appartient au brave. Malgré la prétendue descendance des dieux, l'homme se fait à lui-même sa place pour le moment par la force, plus tard par l'intelligence. A quelle distance sommes-nous déjà de l'immobile Orient ? C'est une civilisation nouvelle qui va naître, une seconde vie de l'humanité qui commence. En Orient, où les dieux régnaient, tout devait rester immuable comme la divinité même. Ici l'homme commande, tout sera mouvement, passion, désirs sans bornes, efforts audacieux ; Prométhée a brisé ses chaînes et dérobé le feu du ciel, la vie, la pensée !

Ces fils des dieux en effet, à qui Jupiter a remis le sceptre et qui le transmettent à leur fils aîné, ne sont

guère que les chefs militaires de leur peuple. Ils prennent le titre de roi, et les plus puissants ont pour palais où ils s'enferment au besoin avec leurs richesses, une de ces enceintes en pierres énormes, que les Pelasges leur ont léguées, ou qu'à leur exemple ils ont construites. Mais ces rois, en toute affaire, consultent les nobles qui les entourent. S'ils jugent, c'est avec le concours des vieillards et des sages. Leurs revenus sont des dons volontaires, les fruits de leurs domaines, une part plus grande dans le butin, et, dans les sacrifices, une double portion de la chair des victimes. Pour se faire reconnaître, ils n'ont d'autre insigne que le sceptre, d'autres gardes que les hérauts, et aux réunions la place la plus honorable. Nulle trace de cette adoration, de ces formes serviles qu'imposent les rois de l'Orient à ceux qui les approchent.

Si, dans l'*Iliade*, Agamemnon, le roi des rois, paraît avoir un pouvoir plus grand, c'est qu'une expédition loin des foyers et une lutte dangereuse exigent une plus grande concentration du commandement. D'ailleurs Agamemnon joignait au titre ce qui dans ce temps le faisait surtout respecter, la force ; il était parmi les plus vaillants et ses soldats étaient les plus nombreux. Voyez pourtant comme Achille le brave, et comme Thersite l'insulte ; voyez aussi, dans l'*Odyssée*, en quel état tombaient ces rois de l'âge héroïque, quand ils fléchissaient sous le poids des ans, comme Laërte, et qu'ils n'avaient pas pour retenir le respect des hommes le souvenir de grands exploits ou la parole harmonieuse de Nestor. Ulysse lui-même, bien souvent, est moins le chef que l'égal de ses compagnons.

Quant aux nobles, ou les bons, les justes, comme on les appelle, ce sont les descendants de certaines familles aimées des dieux et qui d'eux reçoivent, comme par droit héréditaire, la force, la bravoure et l'éloquence, c'est-à-dire des familles qui ont conquis leur noblesse par leur

courage, et qui la conservent par leurs exploits. Du reste, ils ne prétendent, sur le champ de bataille, qu'aux postes les plus dangereux, aux combats singuliers avec les plus braves des ennemis; dans la cité, à quelques prérogatives honorables plutôt qu'utiles. Dans l'intervalle des combats ils s'exercent aux jeux, image de la guerre. Quelques-uns jouent de la lyre, à l'exemple d'Amphion et d'Orphée, et chantent les hauts faits des braves, ou écoutent les rhapsodes qui, comme les bardes celtiques, étaient tenus en grand honneur; car en conservant la généalogie des héros, ils conservaient la gloire des familles. Cependant ces guerriers ne dédaignent pas plus les travaux manuels que Vulcain, le fils du maître des dieux. Un d'eux, tué devant Troie, est célébré par Homère comme très-habile en toutes sortes d'ouvrages, et pour cela particulièrement aimé de Minerve. Ulysse se sert de la hache aussi bien que de la lance. C'est lui qui construit sa couche et son vaisseau. Achille lui-même fait tous les apprêts du festin; et les charpentiers habiles sont admis à la table des rois, à côté des médecins et des chantres inspirés des Muses.

Cependant cette aristocratie vivra des siècles. C'est qu'elle n'a point seulement pour elle la force et le respect traditionnel des peuples, mais aussi la richesse. La massue d'Hercule et sa peau de lion ne suffisent plus aux guerriers; il leur faut un char de guerre, des chevaux fougueux et une complète armure, si coûteuse qu'on la croit souvent un don des dieux, et si forte que, dans la mêlée, elle assure au chef, comme au chevalier du moyen âge, un immense avantage sur la multitude livrée sans défense à ses coups.

Au-dessous des nobles, composant le conseil du roi et, dans la bataille, la ligne des chars de guerre, est la foule des hommes libres; plus bas, les esclaves. Les premiers forment dans toutes les occasions importantes une assemblée qui se réunit autour du cercle de pierres polies où les chefs siègent avec le roi, au milieu de la place pu-

blique. S'ils ne prennent point encore part à la délibération, au moins ils entendent discuter devant eux tous les graves intérêts, et ils influent par leurs murmures, favorables ou contraires, sur la décision à prendre. Quand un roi a parlé, « l'assemblée émue est comme les grandes vagues de la mer Icarienne, soulevée par l'Eurus et le Notus qui se précipitent des nues, ou comme la vaste moisson dont un vent impétueux agite et courbe les épis. » Aussi Homère veut-il que Calliope soit la compagne assidue des rois, pour adoucir par l'éloquence les emportements populaires.

Nous trouvons donc, si loin que nous remontions dans l'histoire de la Grèce, l'habitude des assemblées et de la discussion publique. La nécessité de convaincre avant de commander aiguisa l'esprit de ce peuple; toutes ses facultés furent ainsi tenues en haleine et prêtes pour le plus brillant essor.

Ce peuple, déjà si libre dans sa constitution politique, l'était plus encore dans son organisation religieuse : point de prêtres, ou, pour mieux dire, point de clergé constitué à part, et point de livre saint, comme la Bible, les Védas ou le Zendavesta, c'est-à-dire point de corps de doctrines consacrées¹ : double fait fondamental dans l'histoire du développement intellectuel des Hellènes. Le roi est le premier pontife, c'est lui qui immole la victime, sans penser pour cela qu'il soit investi d'un caractère sacré²; quand

1. La source des croyances religieuses était les poésies d'Homère. (Hérodote, II, 53.)

2. Il faut faire une exception pour le grand prêtre des Cabires de Samothrace, qui était en même temps souverain de l'île, comme peut-être aussi celui d'Apollon à Délos. Mais ceux qui avaient même des sacerdoces héréditaires n'en étaient pas moins, pour tout le reste, citoyens. Une plus grande pureté de mœurs leur était imposée.

Beaucoup de sacerdoces étaient remplis par des femmes : la prêtresse de Cérès avait la tête couronnée de pavots et d'épis; celle de Minerve, à Athènes, portait l'égide, la cuirasse et le casque. Le temple de Bacchus, aux Marais, était desservi par quatorze vierges, comme les Vestales de Rome. Démosth., *in Neær.*, § 73. Beaucoup de ces prêtresses étaient astreintes à faire vœu de chasteté, comme le montrent vingt en-

il sacrifie pour son peuple, il remplit une fonction publique. Tout chef de famille est le prêtre de sa maison.

Mais la superstition est un des instincts les plus naturels de l'homme et jamais le culte ne s'est encore borné à un acte d'adoration et de reconnaissance envers l'Être souverain. Tous les peuples ont voulu arracher à l'avenir les secrets qu'il gardera toujours, et tous ont eu des sorciers, des magiciens ou, comme les Grecs, des devins qui interprétaient les signes célestes, des hallucinés qui voyaient le monde invisible, des convulsionnaires comme la Pythie de Delphes, qui sentaient le dieu s'agiter en eux et exprimaient ses volontés. Les Grecs croyaient ces devins en relation directe avec les dieux et les consultaient en toute confiance. Ainsi le temple de Dodone avait des ministres qui faisaient parler ses chênes prophétiques et ses colombes sacrées, et les oracles d'Apollon à Delphes étaient traduits par la bouche de ses prêtres. Orphée accompagna les Argonautes pour charmer par ses chants leur long voyage, mais aussi pour leur expliquer les signes célestes. Les plus fameux devins furent Amphiaraüs auprès des sept chefs dans la première guerre de Thèbes, Tirésias et sa fille Manto ceux des Thébains, enfin Calchas qui suivit les Grecs dans la guerre de Troie.

Certaines familles passaient même pour avoir par droit héréditaire l'inspiration divine ou le privilège d'être plus agréables aux dieux dans l'accomplissement des mystères¹. C'étaient sans doute les restes survivants d'anciennes races théocratiques que les révolutions avaient dépouillées de leur pouvoir temporel. Dans la croyance

droits de Pausanias. Les prêtres de Diane, à Éphèse, étaient des eunuques. Du reste, ces privations, comme quelques autres abstinences, n'avaient aucun rapport avec l'idée chrétienne de la macération de la chair. Il exista aussi des confréries religieuses. (Cf. Maury, t. II, chap. XII.)

1. Ainsi chez les Éléens, les Telliades, les Clytiades et les Iamides; à Eleusis, les Eumolpides et les Céryces; à Athènes, les Etéobutades; à Thèbes, les Ægides; à Sparte, à Sicyone, les prêtres d'Apollon Carnien; à Delphes, les descendants de Deucalion.

des Grecs quelque dieu se trouvait toujours à l'origine de ces familles respectées. Pindare célébrant un vainqueur aux jeux Olympiques, qui comptait parmi ses aïeux un devin Iamède, raconte comment vint à cette race le don de voir l'avenir : « Evadné, la jeune fille aux cheveux couleur de la violette, vivait aux bords de l'Alphée. C'est là qu'aimée d'Apollon elle goûta pour la première fois les douces amours; là aussi qu'un jour, venue pour puiser de l'eau, elle fut contrainte de déposer sa ceinture de pourpre avec son vase d'argent. Aussitôt le dieu à la blonde chevelure envoya près d'elle Ilithyie qui calme les souffrances, et l'enfant de ses entrailles et de ses chères douleurs, Iamos, parut à la lumière. Brisée par la souffrance, elle le laissa à terre, mais par l'ordre des dieux deux serpents aux yeux verts le nourrirent du suc des abeilles.... Quand l'aimable jeunesse eut mis sur son front la couronne d'or, il descendit au milieu de l'Alphée et invoqua son aïeul, le puissant Neptune, ainsi que le dieu à l'arc redoutable qui protège Délos, son sanctuaire. Il leur demandait de ceindre sa tête de la bandelette vénérée des peuples. Son père lui donna un double trésor de science prophétique; dès lors il entendit la voix qui jamais n'a proféré le mensonge et il put annoncer l'avenir sur l'autel du grand Jupiter. »

Mais ces devins, même les collèges de prêtres qui exerçaient, à l'exclusion des laïcs, certains sacerdoces, comme ceux de Jupiter à Dodone et d'Apollon à Delphes, ne formèrent point un corps séparé du reste des citoyens, et ne jouèrent jamais, comme tels, un rôle politique; les Grecs, en un mot, n'eurent pas plus de caste sacerdotale qu'ils n'avaient de caste militaire.

Les mœurs étaient simples et sans faste, parce qu'on était pauvre, avec une liberté inconnue à l'Orient, parce qu'on avait besoin de tous. En Grèce, c'est à peine si la classe servile existe; ceux qu'on a pris à la guerre ou achetés sont moins des esclaves que des serviteurs. Eu-

mée, le vieux pâtre, espérait qu'Ulysse rentré dans Ithaque lui aurait donné une maison, un champ et une femme, et, s'il rencontre le fils de son maître, il le baise au front et sur les yeux. Alceste mourant tend la main à ses esclaves pour l'adieu suprême.

La condition de l'esclave est douce, celle de la femme est honorée. Ici la société domestique, la famille, est mieux constituée que chez les peuples orientaux, les Juifs exceptés, gage certain que la société politique aura aussi une constitution meilleure, plus juste et plus libre. La polygamie est interdite, et si la femme grecque est encore achetée¹, elle n'est plus condamnée à l'obscurité et à la solitude du harem; elle vit au grand jour, plus peut-être qu'elle n'y sera dans la suite, quand la vie corrompue des cités exigera sa clôture dans le gynécée². Quelques-unes ont déjà la dignité sévère de la matrone romaine et ne souffrent point de rivales³. Laërte achète Euryclée au prix de vingt bœufs, quoiqu'elle fût très-jeune, « mais, dit Homère, il n'en fit point sa compagne, craignant son épouse. » Comme le héros ne dédaigne point les travaux manuels, la femme a pour sa part les soins domestiques. Les filles des rois vont elles-mêmes puiser l'eau aux fontaines, comme la belle Nausicaa. Andromaque donne leur nourriture aux chevaux d'Hector. Hélène travaille à de merveilleuses broderies, et Pénélope ne dompte l'impatience des prétendants qu'en leur montrant le dernier vêtement qu'elle prépare pour le vieux Laërte, ce voile qu'elle tisse le jour et qu'elle défait la nuit : « Que diraient les femmes de la Grèce si je

1. Aristote, *Polit.*, liv. II, 6. Agamemnon dit à Achille qu'il lui donnera en mariage une de ses filles sans exiger de présents. *Iliad.*, IX, v, 146. Cf. Euripide, *Médée*, v, 232, et Pausanias, liv. III, chap. xii.

2. Elles n'assistaient à aucun repas et Solon mit des conditions à leur sortie par la ville. Il y avait des magistrats chargés de veiller à leur conduite et elles ne pouvaient paraître en public que vêtues d'une certaine manière; mais elles avaient des droits civils et leur dot était leur propriété.

3. Athénée, XIII, 2. « Il n'est pas bon, dit Euripide (*Androm.*, v. 672), qu'un homme ait deux femmes. »

laissais ce héros sans linceul, quand la Parque cruelle l'aura livré à la mort. »

Cependant, dans cet âge où la force et l'audace sont honorées, l'infidélité à la foi promise n'est pas un crime impardonnable¹. Hélène, revenue à Sparte, dans la demeure de Ménélas, y est traitée en épouse et en reine. Si Andromaque et Pénélope sont des modèles de piété conjugale, si Alceste, Laodamie, Evadné, meurent pour leur époux ou ne veulent pas lui survivre, Clytemnestre, Antée, Phèdre, Alcmène et toutes les femmes enlevées ou séduites par les héros et par les dieux montrent l'indulgence des hommes de ce temps pour des faiblesses qu'ils avaient eux-mêmes tant de fois provoquées².

Malgré ces trop fameux exemples, les liens de la famille étaient forts, l'autorité du père respectée, même par les fils arrivés à l'âge mûr. Ceux-ci partagent également entre eux l'héritage, car la propriété individuelle, principe de tout progrès social, était reconnue dès ces vieux âges. Si un meurtre est commis, le prix du sang est payé, même par le roi; et quand les parents de la victime refusent de le recevoir, le meurtrier n'a plus qu'à fuir devant la vengeance conjurée de la famille ou de la tribu, car tous les membres sont solidaires de l'offense.

Ces haines que le sang seul apaise nous reportent au fond des forêts de la Germanie et du Nouveau Monde. Mais les guerriers farouches d'Odin et du Grand-Esprit n'ont rien à faire avec les héros d'Homère, avec ce peuple grec qui se fait toujours aimer malgré ses fautes, ses ruses et ses violences, parce que nul autre n'a mieux dé-

1. L'adultère ne fut même jamais puni très-sévèrement. La femme coupable était seulement notée d'infamie; elle ne pouvait porter certaines parures ni assister aux sacrifices publics. Si elle n'observait pas ces défenses, on pouvait arracher sa parure, déchirer ses vêtements, la frapper même, mais non la blesser. (Eschine, *Adv. Timarch.*, 74.)

2. On montra à Pausanias (VIII, xii), près de Mantinée, un tombeau que la tradition locale disait être celui de Pénélope. Chassée d'Ithaque par Ulysse, elle était venue terminer là sa vie et son déshonneur. N'écoutez pas ces mauvaises langues et croyons au poète.

veloppé les affections bienveillantes¹ et poétiques de notre nature. Avec cette vive imagination qui leur fit créer sitôt une poésie enchanteresse, avec ce cœur ouvert à tous les nobles sentiments, les Grecs semblent doués d'une éternelle jeunesse. Comme chacun de nous à ce moment de l'existence, ils aiment passionnément toute belle chose et jettent aux quatre vents du ciel la vie et le sentiment, si pleins en eux qu'ils débordent sur la nature entière et l'animent. Point de longs repas et de grossiers plaisirs, comme chez les peuples du Nord; point d'ivresse². A peine le Grec a-t-il donné au corps la nourriture dont il a besoin qu'il veut des jeux, des exercices, des danses, des bardes pour lui chanter la gloire des héros comme les nouveaux aèdes lui chantent aujourd'hui les exploits des Klephtes. Que l'étranger se présente à la porte et il sera fêté sans curiosité indiscrete comme un envoyé des dieux, même le banni, même l'homicide fugitif, « car l'hôte et le mendiant viennent de Jupiter. » Sa colère est terrible. Sur le champ de bataille il n'épargne pas l'ennemi abattu, et livre son cadavre aux outrages ou aux vautours; mais il n'y a point de haine qui ne s'apaise, point de vengeance qu'on ne détourne avec des présents et des prières, « ces filles boiteuses mais infatigables du grand Jupiter, qui suivent l'Injure, pour guérir les maux qu'elle a faits et savent toujours fléchir le cœur des vaillants. » Dans sa nature expansive, le Grec a besoin d'amis; chaque guerrier a un frère d'armes. Hercule et Iolaos, Thésée et Pirithoüs, Oreste et Pylade, qui veulent mourir l'un pour l'autre, Achille et Patrocle, Idoménée et Mériion, Diomède et Sthénélos forment ces indissolubles amitiés dont

1. Même le froid et austère Aristote s'écrie dans sa *Politique*, II, 3 : « Est-il un plaisir plus pur que de secourir ses semblables, et de répandre des bienfaits sur ses amis, ses compagnons et ses hôtes. »

2. C'est encore aujourd'hui, comme il y a trois mille ans, un des traits des mœurs grecques que la religion a fortifié. Il n'y a que cent trente jours dans l'année où l'on ne fasse pas abstinence par prescription religieuse.

le dévouement est la première loi. Dix ans après son retour à Lacédémone, Ménélas s'enfermait encore dans son palais pour pleurer les amis qu'il avait perdus sous les murs d'Ilion.

Plus tard se développeront deux traits fâcheux du caractère hellénique, la vénalité et la ruse. Dans tout Achille, il y aura du Sinon; jamais au moins du Ther-site.

Dans les funérailles, on plaçait une obole entre les dents du mort, pour qu'il pût payer son passage à Caron, le sombre nocher du Styx, et parfois dans ses mains un gâteau de miel pour apaiser Cerbère. Le corps, bien lavé et enduit de parfums, était revêtu de ses plus beaux habits, la tête couronnée de fleurs, et exposé sur un lit de parade. Devant la porte restée ouverte, était un vase rempli d'eau lustrale dont s'aspergeaient ceux qui sortaient, usage que nous avons gardé, comme tant d'autres de ces rites antiques que le christianisme n'a pu ou n'a pas voulu enlever aux populations. Le matin du troisième jour, le corps, toujours assis sur son lit de parade, était porté par les proches au lieu de sa sépulture; en avant marchaient des joueurs de flûte, faisant entendre des airs lugubres sur le mode phrygien. Derrière suivaient les pleureuses volontaires ou gagées. L'usage d'enterrer les morts précéda l'incinération que Lycurgue interdit à Sparte, et qui, étant plus coûteuse, resta toujours moins générale. Au retour, le repas funèbre, pris dans la maison du mort ou chez le plus proche parent, comme cela a lieu dans nos campagnes et comme on le voyait à Paris même il n'y a pas bien longtemps. A Athènes, le deuil durait trente jours; le troisième, le neuvième et le trentième, il était fait des sacrifices et des libations au mort; de même au jour anniversaire du décès. On suspendait aux tombeaux les couronnes et les guirlandes que nous y mettons encore. Aux funérailles des morts illustres, il y avait souvent des jeux funèbres.

On pourrait aussi tracer à l'aide d'Hésiode et d'Homère le tableau des connaissances et des arts que les Grecs possédaient dans ces vieux âges. Ils n'avaient qu'une charrue de bois pour ouvrir le sein de la terre, et ne demandaient à celle-ci qu'une abondante moisson d'orge, quelques légumes, un peu de blé, de vin et d'huile. Le grain était écrasé à la main, entre deux larges pierres; les grappes de raisin étaient séchées au soleil, après avoir été coupées, puis foulées au pressoir; l'huile ne servait que dans les aliments ou pour oindre le corps. La nourriture ordinaire était des gâteaux d'orge, des légumes et des poissons frais ou salés; on ne mangeait guère du pain de froment et de la viande fraîche que les jours de fête et dans les sacrifices. Ils savaient tondre les brebis et tisser la laine, ils travaillaient le cuivre, rarement le fer, dont l'exploitation est beaucoup plus difficile; leurs armes étaient de bronze et de cuivre¹. Ils pouvaient élever de vastes et solides constructions, mais ils ne savaient point tailler le marbre. Une pierre informe ou un tronc d'arbre à peine façonné représentaient dans leurs temples même l'Amour et les Grâces. Les tableaux du bouclier d'Achille ne sont qu'un rêve du poète. La musique naissait. Les temps héroïques avaient entendu les sons harmonieux de la lyre d'Amphion et d'Orphée; Achille, sur son vaisseau, charme ses longs loisirs par les sons de la phorminx.

Le centaure Chiron avait découvert ou appris les propriétés médicales de certaines plantes, et toute la science de Podalire et de Machaon consistait en des incisions et une médication externe. Esculape lui-même croyait plus, pour adoucir la douleur, aux chants harmonieux et aux paroles mystiques. Par ce côté la médecine était une

1. Parmi les outils, Homère cite le vilbrequin, le rabot, la hache, le niveau; mais il ne paraît pas connaître la scie, l'équerre, le compas. Nos Kabyles de l'Algérie sont moins avancés, le rabot et la scie leur sont inconnus.

partie de la religion, et les médecins une sorte de corporation religieuse.

Malgré la guerre de Troie et l'expédition des Argonautes, la navigation et l'art de construire les vaisseaux étaient dans l'enfance. Quelques constellations avaient été nommées, la Grande et la Petite Ourse, les Pléiades, les Hyades, Orion et l'étoile du Chien. Mais le navigateur n'osait s'éloigner des côtes, et tirait chaque soir son navire au rivage. La terre était toujours un corps immense que Jupiter tenait suspendu à une chaîne d'or au-dessus de l'abîme, et qui pour ceinture avait l'Océan. Mais les connaissances géographiques s'éten-
daient à chaque poème qui chantait les courses vagabondes d'un héros, de Jason, d'Ulysse ou de Ménélas. Le rhapsode, vivant écho de la muse populaire, recueillait tous les bruits, y ajoutait ses fictions, et par ses chants où tout se mêlait, morale, art et religion, il était à la fois et le produit, et le peintre, et l'instituteur de cette société sauvage encore, mais non grossière, pleine de violences, mais aussi de poésie, parce qu'elle se ténait d'autant plus près de la nature.

Homère et Hésiode, ou les ouvrages réunis sous leur nom, résument la poésie de ces bardes antiques¹; mais reflètent si bien deux côtés contraires de cette société et comme deux âges différents de la vie du peuple grec, que chacun d'eux semble n'avoir rien connu de l'autre. Hésiode, le poète aimé du laboureur et de l'artisan, le poète des hilotes, comme l'appelait dédaigneusement Cléomène, qui le chassait de Sparte, où il ne laissait

1. Je remarquerai toutefois, avec M. A. Bertrand (*ouvr. cité* p. 166), qu'Homère ne s'est pas proposé de recueillir toutes les légendes héroïques de la Grèce. Ainsi l'*Iliade* ne dit rien ou fort peu de choses de l'Illyrie, de la Thrace presque tout entière, d'une grande partie de l'Épire, de la Laconie, de l'Attique et de l'Arcadie. Il ne faut donc pas prétendre à tout trouver dans ce poème, et croire que ce qui est ajouté par Pindare, Eschyle, Apollodore et Pausanias aux récits d'Homère lui est toujours postérieur ou même n'a jamais été.

entrer qu'Homère, le chantre des héros et de la guerre, commence son poëme des *OEuvres et des Jours* par l'éloge du travail, et fait découler de là toutes les vertus. Comme cette morale pratique nous met loin du brahmane indous, qui fait consister la dignité et la puissance de l'homme, non dans les œuvres, mais dans la méditation oisive et stérile des perfections de la divinité ! Voilà bien l'Orient, avec son mysticisme qui finit, et la Grèce, avec la civilisation moderne qui commence.

CHAPITRE VI.

RELIGION DE L'AGE HÉROÏQUE.

Nous ne connaissons de la religion grecque que sa forme dernière, quand le temps et la réflexion eurent mis l'ordre dans le chaos des créations primitives, quand les conceptions spontanées des premiers âges eurent été recouvertes et remplacées par les combinaisons poétiques et l'arrangement artificiel des temps postérieurs. Aussi est-il difficile de défaire par l'analyse cette synthèse des siècles et de retrouver les éléments primitifs, d'en déterminer le caractère et l'origine. Homère, qu'on a cependant regardé longtemps comme la source la plus pure de la mythologie grecque, a déjà perdu le sens profond du naturalisme antique et ne voit que des symboles extérieurs qui flottent pour lui au travers de fictions ingénieuses ou brillantes, parfois même irrévérencieuses ¹.

1. La Junon d'Homère est bien maussade et la punition que Jupiter lui inflige en la suspendant par une chaîne d'or avec deux enclumes aux pieds (XV, 18), est un peu leste. Vulcain a de fâcheux accidents, etc. Pythagore, disait-on, avait vu aux enfers l'ombre d'Homère la tête ceinte de serpents, en expiation de ses outrages envers les dieux, et Héraclite prétendait que le poète méritait d'être chassé des concours et souffleté à cause de son impiété. (Diogène de Laërce, VIII, 1, et IX, 1.)

La religion des premiers Grecs, comme celle de tous les peuples primitifs, a été le résultat de l'influence des lieux où elle prit naissance et se développa, et elle ne fut d'abord qu'un naturalisme grossier. Les traces en restèrent reconnaissables au milieu du riche développement de la mythologie hellénique. A côté des légendes des héros et des dieux on retrouve le culte des forêts, l'adoration des montagnes, des vents et des fleuves. Agamemnon, dans l'*Iliade*, invoque encore celles-ci comme de grandes divinités et Achille consacrait à un d'eux sa chevelure. Ce naturalisme dura plus que le paganisme même : on trouverait encore dans la Grèce moderne des gens qui croient à un esprit des eaux¹.

Mais les Pélasges n'avaient pas égaré le long du chemin toutes les idées qu'ils avaient conçues au fond de l'Asie avec les Aryas leurs frères. Maintenant que nous connaissons les Védas des Hindous, nous pouvons retrouver la filiation des religions, comme à l'aide du sanscrit nous avons retrouvé la filiation des langues². Grâce à cette influence des souvenirs, le culte de la nature se mélangea de la conception de forces physiques qu'une abstraction facile tirait de la matière, et d'idées cosmiques que suggérait la vue de l'ensemble des choses.

Ainsi les Pélasges paraissent avoir, comme les Arcadiens des temps postérieurs, honoré l'Etre suprême, sans lui donner un nom, ni une image. « Ils ne connurent longtemps, dit Hérodote, le nom d'aucun dieu³. » La cime neigeuse des monts servait d'autel à celui qui était la pure lumière du ciel, Zeus⁴. Quand ils voulaient le rapprocher

1. Fauriel, *Chants populaires de la Grèce moderne*, II, 79.

2. C'est ce que M. A. Maury a fait dans son *Histoire des religions de la Grèce antique*, 3 vol. in-8, 1857-1859. La donnée première de ce savant livre, auquel j'ai beaucoup emprunté, est la ressemblance des plus anciennes divinités de la Grèce avec celle des Védas. Voir aussi Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, et Max Muller, *Comparative mythology*.

3. II, 52.

4. Zeus est le même mot que Θεός, *Deus*, Dieu, dont le radical san-

d'eux, ils l'appelaient le père des choses vivantes, *Zeus Pater*. Son culte était dominant en trois des lieux que l'histoire nous montre comme les plus anciennement habités de la Grèce : à Dodone en Épire, où le chêne à glands doux et le hêtre aux fruits nourriciers lui étaient consacrés ; sur le Lycée, la plus haute cime de l'Arcadie et sur le mont Dicté, dans la Crète. Les Crétois ne faisaient même pas difficulté de raconter sa naissance et de montrer son tombeau.

Ce culte du Ciel était associé à celui de la Terre. Les Péliades de Dodone disaient après l'invocation à Zeus : « La Terre produit des fruits, honore-la du nom de Mère. » On l'appelait aussi Terre-Mère, Γῆ Μήτηρ, nom qui devint Déméter et que l'on donna à Cérès. A Mantinée, on entretenait sur son autel un feu perpétuel, comme celui de Vesta à Rome. Les hymnes chantées dans ses temples la faisaient venir de la Crète ; elle arrivait de bien plus loin encore, car elle est la déesse voyageuse qui fait naître les moissons sous ses pas¹. A Eleusis, on attribuait aux Thraces la fondation de ses mystères. Zeus, Apollon, Dionisos, Athéné et Poseidon, peut-être Artémis, sont de même entrés dans la Grèce de deux côtés, par le nord et le sud, par la terre et la mer. Les dieux ont naturellement suivi le double chemin des nations. La nuée lumineuse que le Dieu jaloux d'Israël envoya pour guider son peuple n'éclaira rien derrière elle ; les hôtes divins que les Grecs emmenèrent avec eux, sur les flots de la mer Egée et les côtes de la Thrace, jalonnèrent le chemin avec les autels qu'ils s'y firent élever et

scrit *div* signifie briller. Ζεὺς πατήρ, *Diespiter* est exactement le mot sanscrit *Dyaushpitar*, Jupiter. M. Maury l'identifie avec l'Indra du Rig-Véda. Juno est la forme féminine de Zeus en passant par Dioné qui, à Dodone, était l'épouse de Zeus. On l'appelait Ἥρα, la maîtresse. Même dans les âges postérieurs Zeus resta surtout le dieu des lieux hauts ; ses autels couronnaient la cime des monts dans la Mégaride, l'Attique et l'Arcadie, comme son trône était sur l'Olympe.

1. Il y avait, par exemple, de grands rapports entre le culte de Cérès et celui de l'Égyptienne Isis.

les souvenirs qu'ils y laissèrent. L'histoire des dieux devient ici comme une contre-épreuve de celle des hommes.

Deux divinités étaient en opposition avec le dieu du ciel, le Sol fécond, Chronos (Saturne), dont le culte disparut de bonne heure, sauf en Élide, ce qui accrut d'autant les honneurs et l'importance de Déméter, et Adès (Pluton), qui dans l'origine n'était que le roi des espaces souterrains¹, et dont on arriva aisément à faire le dieu des morts qu'on dépose dans la terre, puis celui des richesses qu'on trouve dans son sein. On comprend, d'après cette conception première de Pluton, comment on fut amené à donner au dieu de la terre pour épouse la fille de la déesse des moissons, Proserpine, qui par son origine était elle-même une personification de la puissance végétative.

L'anthropomorphisme ne se dégagait que lentement du naturalisme antique; les mariages et la génération des dieux vinrent plus tard encore. Ainsi Héra était dans l'origine la vierge céleste, Παρθενία, qui régnait à Argos, et non pas l'épouse du maître des dieux².

Aux croyances des temps primitifs se rattache le culte du feu, celui qui brûlait au foyer domestique, sur l'autel des dieux et au foyer public des États dans les Prytanées, Hestia (Vesta), ou celui qui sortait mystérieusement de la profondeur des terres volcaniques, Héphaistos (Vulcain). Ce dieu était le grand artisan de l'univers, idée aryenne qui ne se développa point dans la Grèce, mais qu'on retrouve dans les mystères pélasgiques de Samothrace.

1. L'Adité des Védas, dont le nom indien se retrouve dans le *Jupiter infernalis* des Latins (*Dis, Ditis*).

2. Héra n'a une grande existence que dans Homère. Hésiode l'invoque seulement comme la déesse poliaide d'Argos. Pindare, Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane la connaissent à peine. Au temps de Strabon tous ses temples tombaient en ruines, XIV, p. 636. Héra n'a retrouvé son rôle, comme épouse du maître des dieux, et de grands honneurs qu'à Rome où, sous le nom de Junon, elle devint le type idéal de la matrone sévère et vénérable.

Son culte était localisé à Lemnos, où de tout temps on forgea des armes.

Pan, Hermès¹, dieux des pâtres de l'Arcadie qui représentaient ces divinités par une image ou des attitudes obscènes, n'étaient que des personnifications particulières et locales du principe de la génération. Le procédé le plus habituel de la légende ultérieure fut, en effet, de prendre une des idées contenues dans la conception générale d'un dieu, pour la transformer en une divinité nouvelle qui commençait une vie particulière où l'élément primitif se confondait au point de se perdre dans le mélange avec des éléments nouveaux. L'esprit des Grecs était un miroir à mille facettes dont chacune réfléchit un des aspects infinis de la nature.

Voilà ce que l'on peut donner comme l'apport des Pélasges dans la religion hellénique, et les dieux qui leur durent le droit de cité dans l'Olympe.

Les Phéniciens de Sidon répandirent le culte de leur divinité protectrice, Astarté ou Aphrodite, dont l'image ornait la proue de leurs navires² pour les protéger contre les flots, ce que les Grecs exprimèrent poétiquement en disant que Vénus était née de la blanche écume des ondes amères. D'Ascalon, elle passa dans l'île de Chypre et de là à Cythère où les Phéniciens lui bâtirent un temple. Mais son culte se répandit lentement : à l'époque homérique il était encore très-restreint.

Les Tyriens, qui succédèrent à la domination maritime des Sidoniens, propagèrent, à leur tour, le culte de leur dieu national Melkart, qui se transforma en Hercule.

1. Hermès était aussi un dieu thrace : « Les Thraces n'adorent qu'Arès, Dionysos et Artémis ; mais les rois honorent principalement Hermès, dont ils se croient descendus, et ne jurent que par lui. » Hérodote, V, 7.

2. Images bien grossières, car les Grecs n'eurent longtemps pour statues de leurs dieux que des pierres brutes ou simplement équarries, des troncs d'arbres ou des pièces de bois à peine taillées. Sur ce point les témoignages abondent : M. Maury en a réuni les plus curieux.

Poseidon ou Neptune¹, le dieu de la mer qui veut des sacrifices humains et des immolations de chevaux, doit être une des plus vieilles divinités du pays, apportée sans doute par les Grecs d'Asie et des îles avec Rhéa, la Cybèle phrygienne qui ne joua jamais en Grèce qu'un rôle effacé, et Athéné, qui eut pour emblème l'olivier, indigène sur les côtes asiatiques. Delphes, Olympie et Athènes semblent avoir primitivement honoré Poseidon d'un culte particulier et les Ioniens le regardaient comme leur dieu national : en Asie, ils tenaient leurs assemblées générales dans son temple. Par contre, il fut peu en honneur auprès des Doriens, excepté à Corinthe. Les légendes postérieures en firent naturellement l'époux de Déméter : l'élément humide fécondant la terre.

Athéné ne fut pas, aux premiers jours, le symbole des qualités morales que Minerve représenta, mais une personification des eaux, ce qui la mettait en rapport naturel avec Neptune, non toutefois pour l'hymen, car stérile comme l'onde amère, elle resta vierge inféconde. Plus tard elle fut la divinité guerrière qu'Homère nous montre couvrant les héros de son égide, au milieu de la bataille. Mais il était inévitable que la déesse des eaux incorruptibles et de l'air impalpable devînt aussi celle de la chasteté et de la pureté morale, quand le polythéisme grec, échappant au naturalisme par le progrès des idées, se spiritualisa en substituant à la personification des forces fatales de la matière, celle des qualités morales qu'on mit alors dans les dieux, à mesure qu'on les découvrait dans l'homme.

Dionysos (Bacchus), le dieu de la vigne, qui apparaît d'abord dans l'île de Naxos, et que les Thraces adorèrent de tout temps, Diane (Artémis), au culte homicide et aux mœurs farouches, comme celles des Amazones, qui eut

2. L'ancienne forme de son nom, en dialecte dorien, était ποτείδας, où l'on trouve le même radical que dans les mots πότος, ποταμός.

à Éphèse un sanctuaire fameux, et dans la Tauride des autels redoutés, enfin Arès (Mars), le dieu du carnage, et peut être la principale divinité de la Thrace, sont évidemment d'origine étrangère¹.

Mais la plus importante de ces nouveautés religieuses fut la tardive introduction en Grèce du culte d'Apollon. Ce dieu semble en rapport avec Neptune. Tous deux travaillent à relever les murs de Troie ; tous deux aussi sont les grandes divinités de la côte asiatique et c'est un insulaire, le crétois Minos, qui porte partout avec lui le culte du fils de Zeus. En Grèce, le culte d'Apollon n'était pas encore populaire au temps de la guerre de Troie, mais il y eut un double berceau : la vallée de Tempé où il commença humblement, puisqu'Apollon, selon la légende thessalienne, servit d'abord comme berger, chez Admète, et l'île d'Ortygie « où les chantes harmonieux de Phœbus, les cygnes de Méonie, quittant le Pactole, vinrent tourner sept fois autour de l'île sainte pour célébrer la naissance du fils de Latone². » Les premiers autels d'Apollon, dans la Hellade, s'élevèrent donc sur l'Olympe et sur le rocher de Délos. Un troisième qui effaça en renommée les deux autres, fut celui que les Crétois passaient pour lui avoir dressé à Crissa, au bord du golfe de Corinthe, et qu'on porta plus tard au milieu des rochers du Parnasse, en un site majestueux plus favorable à la sécurité des prêtres et à la

1. Hérodote dit, II, 52, que Dionysos fut longtemps inconnu à la Grèce entière, Apollon à l'Arcadie. Dans les temps homériques, le culte de Dionysos était encore très-restreint, et Zeus dans Homère (*Iliade*, V, 890) appelle Arès ἔχθιστος θεῶν. Ce dieu farouche est le moins grec des hôtes de l'Olympe. M. A. Bertrand, dans son très-intéressant *Essai sur les dieux protecteurs des héros grecs et troyens dans l'Iliade*, met dans le camp grec Héra, Pallas-Athéné, quoiqu'elle ait dans Ilion un temple où elle soit grandement honorée, Poseidon, Hermès et Héphestos ; dans le camp opposé Apollon, Artémis, Aphrodite, Arès, Xanthos et Latone. C'est presque la division en dieux anciens et en divinités nouvelles. Au-dessus d'eux s'élève dans le poème, comme dans la croyance populaire, la figure majestueuse de Zeus, le dieu suprême.

2. Callim. *Hymne à Délos*, 25.

foi des pèlerins. Quand les Doriens de l'Olympe s'établirent au voisinage de la Phocide, ils confondirent dans une même vénération les deux sanctuaires de Delphes et de Tempé, et chaque année une procession religieuse alla de l'un à l'autre.

Apollon se trouva ainsi la grande divinité des deux moitiés du monde hellénique, des Ioniens à Délos, des Doriens à Delphes, et par excellence le dieu civilisateur de la Grèce. Sous l'influence des idées attachées à son culte une civilisation plus haute se montre¹ et un âge nouveau de la vie grecque commence. La société s'organise mieux; la vie urbaine se développe, et les temples s'élèvent pour les dieux². Les chants, la musique remplacent les cris sauvages. Les dieux se rapprochent de l'homme et lui révèlent leurs desseins par la voix des prophètes, car Jupiter avait donné à Apollon l'inspiration divine, et l'avait fait asseoir sur le trône prophétique³. Les mœurs s'adoucissent. Le coupable n'est plus condamné à une mort certaine et le crime cesse d'être une tache héréditaire qu'il faille punir jusque dans la postérité du coupable. L'expiation peut effacer le péché, et le remords brise la puissance vengeresse d'Érinnyes. C'est le monde de l'harmonie, de la lumière, de l'intelligence et

1. Sur la légende relative à la lutte d'Apollon et du serpent Python, c'est-à-dire du soleil contre les miasmes mortels des contrées marécageuses, voyez la curieuse discussion de M. Maury (t. I, 130-142): « Il n'y a pas un point, dit-il, dans la mythologie grecque, où se laisse entrevoir avec plus d'évidence l'origine védique des idées grecques.... Les premières populations de la Grèce étaient en possession des idées naturalistes, dont les Hindous nous ont conservé dans le Rig-Véda le résumé le plus pur et le plus antique. »

2. Les premiers sanctuaires étaient la cime des monts, l'ombrage des chênes, comme à Dodone; ou des lieux consacrés par une enceinte de grosses pierres, comme sur le mont Lycée en Arcadie; des grottes comme celle de Pan, sur le Parnasse; de Zeus, en Crète. Dans cette île, la construction des premiers temples ne remontait pas au delà d'Épiménide. Homère n'en mentionne pas pour la Grèce, et Callimaque dit, dans l'hymne à Apollon, v. 59 : « Dès l'âge de quatre ans, ô Phœbus, tu construisis sur les bords charmants du lac d'Ortygie, le premier édifice sacré qu'aient vu les mortels. »

3. Eschyle, *Eumén.*, 15.

de la grâce qui remplace celui du chaos, des ténèbres, de la force et de la terreur. Delphes en est le centre, comme de tout l'univers, et de là le dieu répand sur la race hellénique l'inspiration des vers, de la musique et des arts, ainsi que la révélation, qui ne s'arrête jamais, de la pensée divine.

Toutes les tribus helléniques adoptèrent son culte ; et, au pied de ses autels, se rencontrèrent dans la même prière et dans la même foi, l'homme de sang dorien et le Grec de race ionienne. Sparte ne faisait rien sans consulter, à Delphes, son oracle, et Athènes, avec toute l'Ionie, l'honorait à Délos par des fêtes solennelles. Les Milésiens établirent son culte dans toutes leurs colonies, depuis Naucratis, au bord du Nil, jusqu'à la Tauride, au fond de l'Euxin. Les autres dieux restèrent des divinités poliades, Apollon seul et Zeus furent les grands dieux nationaux.

Hésiode, à une époque où l'on voulait déjà coordonner les légendes et les enfermer dans un système, a tracé dans sa *Théogonie*, sorte de *Genèse* hellénique, le tableau de la famille des Olympiens.

« Avant toutes choses fut le Chaos, ensuite la Terre au large sein demeure inébranlable de tous les êtres, et le ténébreux Tartare dans les profondeurs de la terre immense, et l'Amour, le plus beau des Immortels, qui règne sur les dieux comme sur les hommes, amollit les âmes, change le cœur et dompte les résolutions les plus sages. Du Chaos naquirent l'Érèbe et la Nuit sombre. La Nuit, fécondée par les caresses de l'Érèbe, enfanta l'Éther et le Jour. La Terre produisit d'abord le Ciel étoilé, égal en grandeur à elle-même, afin qu'il la couvrît tout entière et qu'il fût éternellement l'inébranlable demeure des dieux Bienheureux. Ensuite, elle produisit les grandes montagnes avec leurs cimes élevées, retraites gracieuses des nymphes qui habitent les monts aux gorges profondes. Elle enfanta aussi, mais sans goûter les charmes du plai-

sir, Pontos, la mer stérile aux flots bouillonnants, et ayant encore partagé la couche du Ciel ou d'Uranos, elle donna le jour à l'Océan qui habite les gouffres profonds, à Cœos, à Crios, à Hypérion et à Japet, à Thia et à Rhéa, à Thémis et à Mnémosyne, à Phœbé qui porte la couronne d'or et à l'aimable Thétys. Après tous ceux-là, elle mit au monde l'astucieux Saturne, le plus terrible de ses enfants et qui devint l'ennemi de son vigoureux père. Enfin elle enfanta les Cyclopes : Brontès (le tonnerre), Stéropès (la foudre), Argès (l'éclair) qui servirent de ministres aux puissances d'en haut, les Titans et les Centimanes, qui régnèrent les uns sous la terre, les autres dans les profondeurs de l'océan. »

Le poète raconte ensuite la querelle d'Uranos et de ses fils. La Terre forge une faux d'airain et Saturne s'en arme pour mutiler son père. Mais la blessure est une source de vie. Le sang du mutilé produit d'autres dieux : les Géants, les Érinnys et la gracieuse Aphrodite. Saturne lui-même est forcé par Titan, son frère aîné, de dévorer ses enfants Neptune et Pluton : Rhéa leur rend la vie et sauve Jupiter qui, aidé des Titans, renverse Saturne et saisit l'empire du monde. Pour le conserver, il lui faut bientôt lutter contre ses anciens alliés : effroyables combats auxquels la nature entière prend part. La terre tremble, l'océan mugit, le ciel s'agite convulsivement. Les Titans entassent les montagnes pour escalader l'Olympe, et répondent aux coups de tonnerre par des rocs énormes qu'ils lancent contre le ciel, mais ils tombent foudroyés : les dieux anciens sont vaincus ; les dieux nouveaux triomphent.

Cette lutte est-elle un souvenir de l'opposition religieuse des populations ? C'est possible. On en trouve un écho jusqu'au milieu des âges récents ; la dualité religieuse se reconnaît encore dans Eschyle. Et les nouveaux dieux ne sont pas toujours pour lui les divinités les plus morales, témoin Jupiter et Prométhée, dans le *Prométhée*

enchaîné; Apollon et les Furies, dans les *Euménides* : « Nouveau dieu, disent celles-ci à Apollon, tu outrages d'antiques déesses¹. »

On a soutenu² que des croyances pélasgiques, écho des grands systèmes théologiques de l'Orient, s'étaient conservées dans les mystères. Il n'en est rien. Les mystères ont une origine probablement plus récente et différeraient moins par le fond que par la forme de la religion populaire. Celle-ci n'enfermait pas ses dieux dans un impénétrable sanctuaire, elle voulait les voir et les toucher. « L'homme a été fait à l'image de Dieu, » dit la Genèse, et elle explique nos imperfections présentes en racontant la chute du premier homme. Le polythéisme grec faisait ses dieux à l'image de l'homme : il les douait seulement de qualités supérieures. Mars fut plus fort, Apollon plus adroit, Vénus plus belle que ceux qui leur offraient des victimes. Dans cette différence du point de départ des deux religions hébraïque et grecque se trouvait d'avance l'opposition des deux civilisations qui sont sorties d'elles.

1. *Eumén.*, 160. Ailleurs (*ibid.*) le poète appelle Apollon le quatrième des dieux venus à Delphes.

2. C'était l'opinion d'Ottfried Müller ; mais ni Homère, ni Hésiode ne parlent des plus fameux de ces mystères, de ceux d'Éleusis, qui passaient pour les plus anciens, et Lobeck a montré dans son *Aglaophamus* qu'ils n'avaient point de révélations bien hautes à faire à leurs initiés sur Dieu, l'homme et le monde, et qu'il n'y avait de mystérieux que le secret dont on entourait la célébration des rites. Chacun était libre de se faire initier. Mais dans toute religion il y a de certaines tendances mystiques qui veulent être satisfaites. La religion populaire ne contentant pas tous les esprits, quelques-uns voulaient aller au delà. C'était à quoi répondaient ces associations au sein desquelles les idées religieuses plus étudiées, plus raffinées se dégagèrent peu à peu des conceptions grossières de la religion officielle. Dans les mystères, le polythéisme se spiritualisa, si j'ose dire ; mais, d'un autre côté, le culte y parlant davantage à l'imagination produisait souvent, parmi les initiés, une surexcitation nerveuse qui dégénérait aisément en licence et en scènes étranges, obscènes ou violentes. Cela est de tous les temps, parce que cela est de la nature humaine. Les nègres, les Indiens d'Amérique, et les sauvages de l'Océanie ont leurs mystères, comme en avaient les Égyptiens, les Perses, les Assyriens et les Grecs. Sur les mystères grecs, voyez plus loin au chapitre XIII.

Remarquez encore que dans la théodicée hellénique les dieux ne sont pas les créateurs, mais seulement les administrateurs de l'univers¹. Il fut un temps où ils n'étaient pas. Fils du ciel et de la terre, ils ont trouvé le monde tout fait et en représentent les forces diverses et périssables. Aussi ne sont-ils pas plus que les phénomènes qu'ils expriment, des êtres nécessaires et éternels. « Vous mourrez, leur dit Prométhée; et un jour les peuples entendront une voix qui crierà : Les dieux sont morts! »

Ces dieux de l'Olympe homérique sensibles à la joie et à la douleur, et sans cesse en communication avec les habitants de la terre, n'étaient ni d'un aspect ni d'une puissance bien terribles. Ils avaient tous les défauts de la nature humaine, toutes nos passions, la colère, la haine, la violence, même nos misères. Apollon, Neptune furent esclaves de Laomédon. Les Aloïdes tinrent pendant treize mois Mars enfermé dans une prison d'airain. « La servitude, s'écrie un poète, mais Cérès l'a soufferte. Ils l'ont soufferte aussi, et le forgeron de Lemnos, et Neptune, et Apollon à l'arc d'argent, et le terrible Mars. » Dans les combats devant Troie, Vénus, Mars, Pluton, Junon même, la reine de l'Olympe, furent blessés par des mortels². « Leur sang coule, dit Homère, mais un sang tel qu'est celui des dieux, semblable à la rosée, une sorte de vapeur divine; car les dieux ne se nourrissant ni des dons de Cérès, ni des présents de Bacchus, n'ont pas un sang terrestre et grossier comme le nôtre; aussi jouissent-ils de l'immortalité. »

Homère donne parfois à ses dieux un aspect plus grandiose. Quand Minerve s'arme pour le combat, son casque est d'or et assez vaste pour couvrir les nombreux bataillons d'une armée que cent grosses villes auraient mises sur pied; et d'un bond ses coursiers

1. Cf. Nægelsbach, *die Nachhomerisch. Theologie*, p. 71.

2. Voy. dans l'*Illiade*, v, 364 et suiv. le modeste discours de Dionée à Vénus blessée par Diomède.

franchissent autant d'espace qu'un homme assis sur un cap élevé, dans un temps calme et serein, pourrait en embrasser du regard sur l'immense étendue de la plaine azurée.

De tels dieux ne pouvaient avoir qu'un empire fragile et limité. Le dieu d'une ville n'était pas celui d'une autre. Minerve régnait à Athènes, Cérès à Éleusis, Junon à Argos, Apollon à Delphes, Bacchus à Thèbes, Vénus en Cypre; ailleurs ils ne recevaient que des honneurs limités, et parfois ne trouvaient que l'indifférence: « Je ne crains pas les dieux de ce pays, dit le héraut dans les *Suppliantes* d'Eschyle; car je ne leur dois ni la vie, ni l'âge que j'ai déjà atteint¹. » De là ces divinités jalouses, implacables, qui avaient, comme le Jéhovah hébreu, leur peuple favori, et qui regardaient les autres comme des ennemis. Tous les maux des Troyens vinrent, selon le poète, de la colère de Junon et de Minerve irritées contre Pâris, et Neptune vengea sur eux la fraude de Laomédon. De là aussi l'alliance des cultes qui suivait celle des peuples². Les villes unies par des traités s'envoyaient de solennelles ambassades aux jours de fête de leurs « dieux paternels. »

Le sentiment religieux perdait à ce morcellement de la divinité, et à cet abaissement des dieux jusqu'aux passions des hommes, mais on y gagna le riche développement de la poésie légendaire; chaque divinité ayant ses poètes, ceux-ci, tout en respectant les traits généraux de l'histoire du dieu qu'ils chantaient, l'augmentaient de mille incidents, qui, durant des siècles, défrayèrent, avec les aventures des héros, l'imagination populaire et le théâtre.

1. Vers 858-59.

2. Iolas dit, dans les *Héraclides* d'Euripide (347 et sqq.): « Les dieux qui combattaient pour nous ne le cédaient pas à ceux des Argiens. Si Junon les protège, Athénée est notre déesse, une divinité plus vaillante, plus vertueuse garantit sûrement la victoire. »

Cependant cette mythologie qui personnifiait tous les phénomènes du monde matériel et qui personnifia plus tard tous ceux du monde moral, garda toujours la trace des théologies orientales et du naturalisme d'où elle était sortie ; ses dieux restèrent, jusqu'à un certain point, identifiés avec les puissances de la nature. Jupiter ne fut pas seulement le maître de l'Olympe, l'époux de Junon, le héros de mainte aventure où le père des dieux daignait s'abaisser jusqu'aux filles de la terre, il fut aussi l'air qui enveloppe toute la création. Apollon, le dieu de la poésie et des arts, était encore le soleil même, et Neptune l'océan. De nombreuses divinités tour à tour confondues avec l'élément auquel elles présidaient, et séparées de lui pour prendre une forme et des passions tout humaines, peuplaient les fleuves, les bois et les montagnes. Ainsi la Naïade était à la fois la source même et la déesse chaste et craintive qui se cachait au fond des grottes obscures¹.

Les divinités qui comptaient le plus d'adorateurs étaient les douze grands dieux de l'Olympe dont la théodicée des derniers temps restreignit l'empire et précisa les fonctions ; Jupiter, le dieu suprême² à qui les autres obéissent, et le protecteur de toute la race des Hellènes, Ζεὺς Πανελλήνιος³ ; Junon ou Héra, la maîtresse du ciel ; Neptune, le dieu des eaux ; Apollon, le soleil qui

1. Les nymphes, ou déesses des eaux et des lieux humides, ont peut-être eu, dans les époques reculées, un rôle important, comme représentation de l'élément humide si nécessaire à la reproduction ; mais, plus tard, elles n'occupèrent qu'un rang intermédiaire entre les hommes et les dieux, jouissant d'une longue vie et non de l'immortalité, bien que se nourrissant d'ambroisie. (Pausanias, X, 31). Plutarque savait au juste leur âge. Elles devaient mourir à 9620 ans. (*De la cessation des oracles*.)

2. Cette liste des douze grands dieux est celle que donne le scholiaste d'Apollonius de Rhodes, *ad Argon.*, II, 535. Elle ne fut, bien entendu, arrêtée ainsi, qu'à une époque récente.

3. Les trois Péliades ou prêtresses de Dodone l'invoquaient ainsi : Ζεὺς ἦν, Ζεὺς ἐστὶ, Ζεὺς ἔσσεται, ὦ μέγας Ζεῦ. Pausanias, *Phoc.*, XII. Dans l'Attique, dans le Péloponnèse, on lui donnait souvent les surnoms d'ὑπατος, ὑψιστος. Ibid., *Attic.*, XXVI, *Corinth.*, II, *Arcad.*, XIV.

éclaire et l'intelligence qui inspire ; Minerve, la sagesse et la science, qui donne aux hommes les prudentes pensées, qui enseigne aux femmes les beaux ouvrages et les sages résolutions¹ ; Vénus, la beauté ; Mars, la guerre ; Vulcain, les arts utiles ; la chaste Vesta, qui présidait aux vertus domestiques ; Cérès, qui faisait mûrir les moissons ; Diane ou la Lune, et Mercure, le messager des dieux, qui protégeait le commerce et donnait l'éloquence.

Mais il y avait bien d'autres dieux : Pluton, le souverain des enfers, et comme Jupiter et Neptune, comme Cérès et Vesta, né de Saturne ; Bacchus et Esculape, divinités d'origine récente² ; et tous les dieux secondaires des campagnes, des forêts et des eaux : Pan, les Faunes, les Satyres, les Dryades, les Naïades ; et les Océanides, les Néréides, les Tritons qui suivaient, en jouant sur les flots, le char de Nérée et d'Amphitrite ; Éole et les Vents ; les Muses et les Parques, etc. Le polythéisme grec, divinisant tous les phénomènes de la nature et toutes les passions des hommes, était conduit à multiplier les dieux à l'infini.

Cependant l'idée de l'unité divine, entrevue dès les plus anciens temps, se conserva. Jupiter, le maître de l'univers qu'il ébraulait d'un froncement de ses sourcils³, réunissait autour de lui sur l'Olympe les grands dieux,

1. *Odyss.*, VII, 110. Pour Homère, Minerve n'est pas encore la protectrice d'Athènes, mais celle d'Alalcomène. (*Iliad.*, IV, 8.) Avant d'être la divinité poliaïde d'Athènes, elle fut la divinité protectrice des Etéobutades, qui fournirent toujours la prêtresse de la déesse. (Cf. *Æschin.*, *La fausse ambassade*).

2. Dans Homère, Esculape n'est encore qu'un homme ou du moins n'est pas tout à fait un dieu. A Épidaure on l'adora sous la forme d'un serpent qu'on nourrissait dans son temple. Cet étrange symbole révèle évidemment une importation étrangère, probablement phénicienne : le dieu Sémitique Aschmoun était ainsi représenté. Sur les cures merveilleuses opérées dans ses temples, comme dans le moyen âge aux tombeaux des saints, voyez Maury, II, 455 et suiv. On ne se faisait pas faute, bien entendu, de parler aussi de morts rappelés à la vie.

3. *Iliad.*, I, 528.

sa famille et son conseil¹. Ils obéissaient à ses ordres, mais lui-même était soumis au Destin, divinité aveugle et implacable créée pour expliquer l'inexplicable, pour faire comprendre l'incompréhensible. De ces notions obscures d'un pouvoir suprême, les philosophes tireront un jour l'idée d'un dieu unique, à qui les peuples refuseront longtemps de sacrifier leurs divinités locales.

Une religion qui soumettait les êtres divins à toutes les faiblesses humaines aurait eu peu d'influence morale, si ces dieux de l'Olympe, tant occupés de leurs plaisirs, de leurs colères et de leurs vengeances, n'avaient été aussi, dans la pensée populaire, les gardiens vigilants de la justice. Ils n'inspiraient pas l'amour, sentiment chrétien que le paganisme n'a pas connu, mais une crainte salutaire : ils passaient pour veiller à la sainteté des serments, et leurs autels étaient l'asile inviolable des suppliants. Sombres et inexorables ministres des vengeances célestes, les Furies s'attachaient aux coupables, vivants ou morts. Les cheveux entrelacés de serpents, une main armée d'un fouet de couleuvres, une torche dans l'autre, elles jetaient l'épouvante dans son âme et la torture dans son cœur. L'impie qui pénétrait dans leur temple était aussitôt saisi d'une frénésie furieuse.

Les Furies, déifications terribles des remords, étaient d'autant plus nécessaires, comme sanction morale, à cette religion, que celle-ci était bien peu explicite sur la vie à venir. Sans doute des supplices attendaient aux enfers les coupables, et les justes y étaient récompensés. Mais combien la brillante imagination des Grecs est stérile, lorsqu'il faut décrire ces joies du sombre empire ! Aux Champs-Élysées, au milieu de bosquets de fruits et de fleurs, dans un printemps perpétuel, les âmes des bienheureux continuaient à goûter les plaisirs qu'ils avaient aimés sur la terre. Minos jugeait encore comme dans

1. Mars, Mercure, Vulcain, Apollon, Vesta, Janon, Cérès, Diane.

son île de Crète, Nestor racontait ses exploits, Tirésias rendait des oracles, même aux vivants qui osaient descendre aux enfers, et Orion chassait les bêtes fauves qu'il avait tuées jadis sur la montagne, mais tous avec le regret de la vie. « Ne me consolez pas de la mort, dit l'ombre d'Achille à Ulysse, j'aimerais mieux cultiver la terre au service de quelque pauvre laboureur que de régner ici sur toutes les ombres des morts¹. »

Hésiode, qui connaît si bien la généalogie des dieux, n'en sait pas sur ce point plus long qu'Homère. Ses héros immortels « jouissent en paix du bonheur dans les îles Fortunées, sur les bords du profond Océan. Ils cueillent trois fois par an des fruits doux comme le miel sur des arbres toujours en fleur. » Encore cette immortalité n'est-elle promise qu'aux héros ; pour la foule, elle ne doit guère compter que sur les biens et les maux d'ici-bas que les dieux lui dispensent. Seulement, il y a solidarité pour tous les membres d'une même cité, d'une même famille. Les fils seront punis ou récompensés jusqu'à la troisième génération pour les fautes ou les vertus des pères, les peuples pour les rois, les rois pour les peuples. Un crime individuel attire la famine ou la peste, la piété les éloigne ; croyance précieuse, à défaut d'un mobile plus énergique, et lien puissant de la famille et de la cité.

« Quand les hommes, dit Homère, au mépris des lois de Jupiter et de sa présence, violent la justice dans les places publiques et la font esclave de leurs passions, le dieu irrité déchaîne les tempêtes sous lesquelles la terre gémit. Les fleuves, ministres de sa colère, débordent ; les torrents entraînent des montagnes arbres et rochers, et les champs du laboureur ne sont plus que misère et désolation². » Hésiode dit mieux encore : « O Persès,

1. *Odyss.*, XI, 488.

2. *Iliad.*, XVI, 383. Et il représente tous les malheurs des Grecs

écoute la justice.... Couverte d'un nuage, elle suit les peuples pour châtier les méchants.... La cité qui l'honore prospère ; la paix nourricière l'habite, car Jupiter qui voit tout n'envoie jamais la guerre impitoyable ni la famine au milieu des hommes justes. Pour eux la terre porte de riches moissons ; sur la montagne le chêne donne ses fruits ; les brebis se couvrent d'une toison pesante et les femmes enfantent des fils semblables à leurs pères. Mais souvent une ville tout entière est punie à cause d'un seul méchant qui manque à la vertu et machine de criminels projets. Du haut du ciel, le fils de Saturne lance sur eux un double fléau, la peste et la famine ; et les peuples périssent, les femmes n'enfantent plus, les familles décroissent. Ou bien il détruit leur vaste armée, renverse leurs murailles, ou se venge sur leurs navires qu'il engloutit dans la mer. O rois ! vous aussi, songez à ces vengeances ; car trente mille génies, ministres de Jupiter, ont les yeux ouverts sur les actions des hommes et parcourent incessamment la terre ; la Justice, vierge immortelle, est assise à côté du maître des dieux¹. »

La même pensée se retrouve cinq siècles plus tard dans Eschyle² et dans Hérodote³. La Pythie, consultée sur un dépôt qu'un Spartiate voulait nier, lui répond : « Songe que du serment naît un fils sans nom, sans mains, sans pieds, qui d'un vol rapide fond sur l'homme parjure et ne le quitte point qu'il ne l'ait détruit, lui, sa maison et sa race entière ; au lieu qu'on voit prospérer les descendants de celui qui a religieusement observé sa parole. » Si donc les Grecs n'avaient de l'autre vie qu'une idée vague et confuse, comme les anciens Juifs, ils croyaient

devant Troie comme des châtiments pour les fautes ou l'impiété des chefs.

1. *Œuvres*, v, 213.

2. *Les Sept chefs*, v, 597-98.

3. Liv. VII, chap. LXXXVI.

à la prompte et terrible intervention du ciel dans la vie présente, et cette croyance, à ne considérer que l'influence morale, rendait l'autre moins nécessaire.

Mais ces dieux pouvaient être apaisés par de pieuses offrandes, par des libations et des prières, par des vœux et des sacrifices, quelquefois dans les anciens temps, par des sacrifices humains¹. Si l'odeur des victimes brûlées sur les autels était pour eux un délicieux parfum, c'est que l'oblation faite par le suppliant d'une portion de ses biens montrait un cœur humble et repent. Le dieu, au reste, permettait à ses adorateurs, comme un père débonnaire à ses enfants, de s'asseoir au festin qui lui était servi et de partager avec lui la victime. Un sacrifice était un repas sacré, une sorte de communion religieuse entre le dieu, les prêtres et les fidèles. Ceux-ci, pour faire honneur au dieu, consummaient le plus possible de viandes saintes, de gâteaux sacrés et de vin ayant servi aux libations. Μέθυον, dit Aristote, signifiait d'abord, boire après le sacrifice; les pieux excès, si souvent renouvelés, lui valurent le sens de s'enivrer².

Le sacrifice le plus complet, mais le plus rare, était l'holocauste, où la victime, réservée au Dieu seul, était brûlée tout entière; le plus solennel, l'hécatombe. Le pauvre qui n'avait pas de victime offrait de petites images en pâte, et, au dire de philosophes des derniers temps, ce sacrifice n'était pas le moins bien accueilli. Un riche Thessalien immolait à Delphes cent bœufs aux cornes dorées; un pauvre citoyen d'Hermione s'approche de l'autel et y jette une poignée de farine. « Des deux sacrifices, dit la Pythie, le dernier est de beaucoup le plus agréable au dieu³. » Avant de s'approcher des autels il

1. M. Maury, (I, 184), a rappelé les exemples les plus célèbres. Plutarque prétend qu'avant Salamine Thémistocle immola trois prisonniers. (*Vie de Pélopidas*, 21.)

2. *Athénée*, II, 12.

3. Porphyre, *de Abstin.*, II, 15.

fallait s'être purifié. A la porte du temple se tenait un prêtre qui répandait l'eau lustrale sur les mains et la tête des fidèles. Pour arriver à une purification plus complète, on recourait à une sorte de baptême par immersion.

Des signes annonçaient les volontés célestes. Deux aigles, planant sur l'assemblée que Télémaque avait convoquée dans Ithaque et se déchirant le cou de leurs ongles, prédirent aux prétendants le sort qui les attendait. Les entrailles des victimes, la direction de la flamme et de la fumée du sacrifice, le vol des oiseaux dont certaines espèces annoncent réellement l'approche de phénomènes naturels, les songes envoyés par Jupiter, des sons inattendus, des rencontres fortuites d'hommes et d'animaux, des mots prononcés au hasard, car le hasard était la volonté des dieux, révélaient aussi l'avenir. Des devins interprétaient ces présages, et les prêtres faisaient parler les dieux (voy. *Oracles*, au chap. XIII).

L'Olympe des Grecs n'était pas très-éloigné de la terre. Ils rapprochèrent encore la distance qui séparait les dieux des hommes, en adoptant la doctrine des demi-dieux ou des héros. Ils donnaient ce nom à des fils de dieux et de créatures humaines, ou à des hommes devenus célèbres par leurs exploits ou leurs services, et ils leur rendaient un culte sans libations ni sacrifices, mais avec des prières et des honneurs funèbres, les vénéraient comme des génies tutélaires qui veillaient sur leurs adorateurs, les secouraient dans l'infortune, leur envoyaient des songes prophétiques, et intercédaient pour eux auprès des grandes divinités. Tels étaient non-seulement Hercule, Thésée, Jason, Persée, etc., mais des chefs de migrations, des fondateurs de villes, des patrons de familles ou de corporations. Chaque cité, chaque bourgade avait les siens, comme elle avait ses divinités locales. Les dix tribus d'Athènes honoraient les héros

dont elles portaient le nom ¹. Même au fond de la Phocide, Pausanias trouva de ces légendes merveilleuses à qui il n'a manqué, pour venir jusqu'à nous, que d'être nées au sein de cités moins obscures. C'était le culte des saints; dans les temps postérieurs, l'oracle de Delphes était habituellement chargé de prononcer la canonisation², en ordonnant de sacrifier au nouveau dieu.

Quand deux peuples faisaient alliance, il arrivait souvent que, pour montrer leur union fraternelle, chacun d'eux honorât les saints de l'autre, en associant ceux-ci à son culte national ³. Par contre, les patrons de deux cités rivales, comme certains saints de deux villages ennemis, au moyen âge, ne s'entendaient guère. Hérodote ⁴ nous a conservé la curieuse histoire de la lutte d'un tyran de Sicyone contre le héros Adraste. Ce roi d'Argos, ancien chef des confédérés contre Thèbes, avait à Sicyone une chapelle où des chœurs dithyrambiques célébraient chaque année ses exploits et ses malheurs. Cette fête était une des plus brillantes de la ville. Clisthène résolut de l'en chasser pour faire affront aux Argiens ses ennemis; mais la chose était difficile et grave. Il essaya de s'y faire autoriser par l'oracle de Delphes. La Pythie lui répondit qu'Adraste était roi des Sicyoniens, et lui, un brigand. Obligé de renoncer à la force ouverte, Clisthène imagina de contraindre Adraste à déguerpir de lui-même. Il fit demander aux Thébains le héros Mélanippos, mort quatre ou cinq cents ans auparavant, c'est-à-dire les rites de son culte; les ayant obtenus, il lui consacra une chapelle dans le Prytanée, et là plaça dans l'endroit le plus fort, afin qu'il pût mieux se défendre. Mélanippos, en effet, avait été le mortel ennemi d'Adraste, dont il avait tué le gendre et le frère.

1. Thucyd., II, 45, et Pausan., I, v, 2.

2. Pausan., VI, vi, 2, et ix, 3.

3. Pausan., V, xv, 7.

4. Hérod., v, 67.

Clysthène transporta au nouveau venu les fêtes et les sacrifices qu'on avait jusqu'alors célébrés au nom du roi d'Argos ; il restitua à Bacchus ses chœurs et ne douta pas qu'Adraste, humilié de son délaissement et des honneurs rendus à son rival, ne retournât de lui-même à Argos.

A une époque encore plus récente, on imagina les démons ou génies ; Pindare en attribuait un à chaque homme ¹.

J'ajouterai certains détails qui conviennent moins aux temps héroïques qu'aux siècles suivants, mais sur lesquels je n'aurai pas l'occasion de revenir.

Le temple, celui du moins des âges postérieurs, se composait d'une vaste enceinte limitant le terrain sacré, et que ne devaient jamais franchir ceux à qui il était interdit de participer aux sacrifices communs. Au centre, s'élevait le sanctuaire véritable, renfermant l'image du dieu et souvent celles des divinités ou des héros que le dieu principal consentait à admettre dans sa demeure. Ainsi dans nos églises, des saints ont des chapelles particulières. Près de la porte, le vase renfermant l'eau lustrale que l'on conservait pure en y jetant du sel ; sous le parvis ou au bas des degrés ², l'autel qui, dans l'origine, n'était qu'un tertre ou un monceau de pierres, et plus tard fut une table de marbre entourée de guirlandes de fleurs et décorée de bas-reliefs. A Olympie, on ramassait chaque jour les cendres des victimes, on les gardait avec soin, et au bout de l'an on les délayait avec de l'eau de l'Alphée, et on en enduisait le grand autel qui prit ainsi des proportions énormes. Quand Pausanias le vit, il avait cent vingt-cinq pieds de circonférence, et vingt-deux de hauteur. L'autel d'Apollon Spodias, à Thèbes, était également fait de la cendre des victimes.

A l'intérieur des temples étaient suspendues les of-

1. Pythiques, III, 109.

2. Voy. Piranesi, *Antiquités d'Herculanum*, peintures, t. II, p. 30 et 31.)

frandes des citoyens, des villes et des rois, nombre aussi d'*ex-voto*, en reconnaissance d'une guérison miraculeuse ou d'un salut inespéré¹. Souvent l'État et les particuliers mettaient sous la garde du dieu, à côté des richesses du temple, le trésor public ou leur fortune privée.

Au nombre des plus précieux objets étaient les reliques des héros ; à Olympie, l'épaule de Pélops, dont le contact guérissait certaines maladies ; à Tégée, les ossements d'Oreste qui donnèrent aux Tégéates la victoire tant qu'ils surent les garder. Lorsqu'ils les eurent perdus par la fraude pieuse de Lichas, il leur resta les cheveux de Méduse, qui, placés sur leurs murs, suffisaient à mettre en fuite l'armée ennemie ; l'orteil de Pyrrhus faisait merveille.

Les statues des dieux devaient, pour le moins, posséder autant de vertu. Elles en avaient de particulières : l'une guérissait des rhumes, l'autre de la goutte. L'image d'Hercule à Erythrées avait rendu la vue à un aveugle ; et à Trézène, la massue du héros tombée à terre était devenue un magnifique olivier sauvage. Plus souvent, les simulacres se couvraient de sueur, agitaient les bras, les yeux, leurs armes ; c'étaient de grands signes. Dans ces temples, foyers de la superstition populaire, tout s'animait et parlait ; il y avait même des miracles périodiques. A Andros, le jour de la fête de Bacchus, l'eau se changeait en vin.

Instruments dociles ou acteurs intéressés de ces merveilles, à la fois complices des fraudes pieuses et ado-

1. Cf. Beulé, *l'Acropole d'Athènes*, t. I, p. 298. Ces *ex-voto* représentaient parfois, dans les temples d'Esculape, les parties du corps qui avaient été guéries. (Voy. Lebas, *Inscript. des îles de la mer Égée*, n° 280, p. 208.) Ammien Marcellin (liv. XXII, ch. xiv) parle même de cierges allumés, de son temps, autour des statues des dieux que les dévots ornaient de leur mieux. « A Agrigente, dit Cicéron (*in Verrem*, IV, 43), il se trouve une statue dont la bouche et le menton ont été usés par les baisers de ses adorateurs. »

rateurs convaincus des miracles qu'ils opéraient¹, les prêtres gagnaient, à faire parler les dieux, de la considération et du bien-être. Ils ne recevaient pas seulement des fidèles quantité d'offrandes en objets précieux, mais des terres dont le produit leur appartenait sous la surveillance d'un conseil de fabrique², et sous la condition de l'employer à l'entretien du sanctuaire et aux dépenses du culte³. Delphes avait des domaines aussi grands qu'une province. L'Athénien Nicias donna un jour au temple de Délos un palmier de bronze pour le dieu et une terre de dix mille drachmes pour les prêtres qui s'obligèrent en retour à célébrer chaque année un festin sacré en son honneur. Diodore de Sicile parle d'un temple dont les prêtres nourrissaient trois mille bœufs dans leurs prairies.

1. On a trouvé dans plusieurs temples que le mur renfermait une galerie aboutissant à l'endroit où la statue s'élevait.

2. ἱεραγερουσία. Inscr. de Bœckh, nos 2693 c et 2693 f.

3. Xénophon (*Anabase*, V, III) nous fait connaître une de ces fondations pieuses. Lorsque les Dix-Mille furent arrivés à Cérasonte, on partagea le butin en réservant la dîme d'Apollon et de Diane que les généraux reçurent en dépôt pour l'offrir aux dieux. Xénophon partagea l'argent qu'il reçut à ce titre en deux portions : de l'une il fit une offrande à Apollon Delphien et la déposa dans le trésor des Athéniens ; avec l'autre il acheta, près de Scillonte, un territoire qu'il consacra à Diane : « Il y érigea un temple et un autel, et depuis ce temps il a toujours offert à la déesse un sacrifice et la dîme des productions de ses terres. Tous les citoyens de Scillonte, tous les habitants du voisinage, hommes et femmes, prennent part à la fête. La déesse (c'est-à-dire son domaine et ses serviteurs), fournit aux assistants de la farine d'orge, du pain, du vin, des fruits, une portion des victimes engraisées dans les pâturages sacrés et du gibier ; car les fils de Xénophon et des autres habitants faisaient, pour cette fête, une grande chasse à laquelle assistaient tous ceux qui le souhaitaient. On prenait, soit sur le domaine consacré à Diane, soit sur celui de Pholoé, des sangliers, des chevreuils et des cerfs. Dans l'enceinte consacrée à Diane sont des bocages et des montagnes couvertes d'arbres, où l'on peut élever des porcs, des chèvres, des bœufs et des chevaux. Les chevaux de ceux qui viennent à la fête y sont abondamment nourris. Autour du temple même on a planté un verger d'arbres fruitiers qui donnent toutes sortes d'excellents fruits selon les saisons. Le temple ressemble, en petit, à celui d'Éphèse ; mais, à Éphèse, la statue de la déesse est d'or ; ici, elle est de cyprès. Près du temple est une colonne avec cette inscription : « Ces terres sont consacrées à Diane. Que celui qui les occupera et en recueillera les fruits en offre tous les ans le dixième, et que du reste il entretienne ce temple : s'il le néglige, la déesse y pourvoira. »

Nombre d'amendes étaient prononcées au profit des dieux; elles allaient, avec la dîme du butin, et chez quelques peuples¹ avec celle des fruits de la terre, grossir le trésor des temples; de sorte que ceux-ci furent souvent assez riches pour faire la banque en prêtant à gros intérêts. On ne voit pas cependant que le sacerdoce païen ait jamais eu à son usage privé des biens considérables comme notre ancienne église. La raison en est que les prêtres ne formant point une caste à part du reste de la société, et que la plupart d'entre eux étant citoyens ou magistrats, et seulement pontifes à de certaines heures et pour un certain temps, les biens restaient attachés aux temples sous une administration séculière, au lieu de devenir le domaine sacré des prêtres, et servirent de ressource à l'État dans les nécessités publiques.

« L'autel des dieux, dit Euripide, est le refuge commun²; » comme nos églises du moyen âge, un grand nombre de temples avaient le droit d'asile ! S'ils se fermaient devant l'excommunié, ils s'ouvraient, par une touchante exception, pour le suppliant. Celui qui portait les bandelettes de laine ou les rameaux verts, signes du malheur et de l'invocation adressée à la protection divine, avait toujours le droit de les déposer sur l'autel près duquel il s'asseyait lui-même, sous l'œil et la main du dieu. Pour lui, les bois sacrés où le prêtre seul avait droit d'entrer devenaient une retraite inviolable. Parfois la protection de l'asile le suivait hors du temple. En de certains lieux, le débiteur réfugié dans l'enceinte sacrée y laissait, en sortant, sa dette, et l'esclave sa servitude. « Il suspendait ses chaînes, dit Pausanias, aux arbres du bois sacré, et il était affranchi d'esclavage³. »

1. Dans l'Attique, par exemple. (Diog.-Laert., lib. I, *Vita Solon*.)

2. *Héraclides*, 259. Les droits de l'hospitalité étaient sous la garde de Jupiter Xenios. (Wallon, *Du droit d'asyle*.)

3. Liv. II, ch. III. Au sujet du temple d'Hébé à Phlionte. Même chose dans celui d'Hercule à Canope. (Hérod., II, 113.)

Ailleurs le maître était forcé de composer avec lui. Le fanatisme maintenait ces privilèges. Durant plus d'un siècle, les Alcméonides furent exposés à de pieux ressentiments pour n'avoir pas épargné les amis de Cylon, suppliants de Minerve.

Mais l'homme que le prêtre avait maudit était excommunié, et cette excommunication avait à peu près les mêmes effets qu'au moyen âge; elle frappait jusqu'à des peuples entiers qui étaient voués à l'extermination, comme l'ont été les Albigeois et les Vaudois. Le fanatisme et l'intolérance sont de bien vieille date et de toutes les religions.

Voilà quel était dans ses traits les plus généraux le polythéisme grec. J'ai déjà montré le peu d'influence morale de cette religion, qui représentait les dieux comme livrés aux plus honteuses passions, commettant le vol¹, l'inceste, l'adultère, respirant la haine, la vengeance, et qui obscurcissait la notion du juste, en légitimant le mal par l'exemple de ceux qui auraient dû être la personnification du bien. Il faut aller plus loin et voir en elle une cause active de la démoralisation qui se développa, dans les âges postérieurs, d'une façon si funeste.

Le fond du polythéisme étant l'adoration des forces productives de la nature, il y eut toujours dans son culte des rites scabreux et des images qui devinrent obscènes, parce qu'on voulut figurer, par des symboles matériels, les diverses conceptions du naturalisme². Pour

1. Durant les fêtes de Mercure à Samos, il était permis de voler. (Plutarque, *Questions grecques*, § 55.

2. Voyez, dans les *Acharniens* d'Aristophane, le sacrifice de Dicéopolis à Bacchus, v, 254, et, dans Origène (*adv. Celsum*, iv, 48), les paroles de Chrysippe au sujet de l'union de Jupiter et de Junon. Aristote, dans la *Politique*, viii, 4, demandait qu'on proscrivît les peintures et les représentations obscènes; il était cependant forcé d'accorder lui-même quelques exceptions, et les vases peints, les figures et les traditions qui nous restent de l'antiquité montrent combien peu il fut écouté. On sait que les courtisanes de Corinthe avaient des fonctions publiques et

quelques-uns, qui dans le signe extérieur ne voyaient que l'idée, combien finirent par ne plus voir que la représentation qui plaisait à leurs sens et qui leur semblait justifier le désordre en le divinisant. Ces légendes des dieux, toutes remplies de leurs amours, forcèrent la piété et la poésie à s'arrêter avec complaisance sur des détails voluptueux et impurs¹, dont le moindre mal fut de priver les Grecs d'une des grâces les plus charmantes de l'art, de la pensée et du sentiment, la pudeur. Jamais les adorateurs de Vénus ne purent connaître l'amour chaste, et leurs poètes n'ont chanté que le plaisir. Alors il arriva par le développement parallèle, mais en sens contraire des légendes divines et de la raison humaine, que le polythéisme tomba à cette condition, qui est mortelle pour un culte, que la religion fut d'un côté et la morale de l'autre; car les idées religieuses sont transitoires et changeantes comme toutes les conceptions de l'esprit, au contraire des instincts moraux qui sont éternels et immuables. La lutte entre les deux, quand elle éclate, est nécessairement fatale aux premières.

religieuses. Elles étaient chargées d'offrir à Vénus les vœux des habitants. (Athén., xiii, 32.)

1. Je n'en rapporterai qu'un seul. Au temps de Pausanias on montrait près de Nauplie la fontaine Κακάνθος. Ἐνταῦθα τὴν Ἥραν φασὶν Ἀργεῖοι κατὰ ἔτις λουμένην παρθένον γίνεσθαι (II, xxxviii, 2.)

DEUXIÈME PÉRIODE.

DE L'INVASION DORIENNE AUX GUERRES MÉDIQUES.

(1104-490.)

ISOLEMENT DES ÉTATS. — RÉVOLUTIONS INTÉRIEURES. — COLONIES.

CHAPITRE VII.

SPARTE ET LYCURGUE¹.

De la masse confuse des montagnes de l'Arcadie se détachent les deux chaînes du Taygète et du Parnon, qui se prolongent vers le sud jusqu'aux caps Ténare et Malée. Entre elles coule l'Eurotas. Ce fleuve descend en torrent jusqu'au-dessous de Sparte; là il rencontre une plaine légèrement inclinée où il commence un cours plus lent, qui le mène jusqu'à la mer.

Une vallée, resserrée entre les versants abrupts des montagnes, comme entre deux murailles, accidentée de collines nombreuses, et brûlée en été par les ardeurs d'un soleil presque tropical que ne tempèrent pas les brises de la mer, tandis qu'on aperçoit au-dessus de sa

¹ 1. Plutarque, *Lycurgue*; Xénophon, *Rép. de Sparte*; Aristote, *Politique*, II, 7; Platon, *Lois*, III, IV; Barthélemy, chap. XLII-LI; Pastoret, *Histoire de la législation*; Müller, *Doriens*; Manso, *Sparta*; Lachmann, *Die Spart. Staatsverfassung*, 1833; Mézières, *Description de la Laconie*, dans les *Archives des missions*, t. III, p. 379.

tête les pics du Taygète, souvent couverts de neige, voilà le pays de la *Creuse Lacédémone* ¹.

Ce pays, par sa nature et son climat, devait rendre les hommes énergiques et durs. Il n'est pas infertile, mais ne livre ses dons qu'en retour de pénibles travaux : c'est sur les flancs des montagnes qu'il faut pousser la char-rue ; car il n'a qu'une seule plaine, délicieuse, il est vrai, celle que baigne l'Eurotas dans son cours inférieur. Du reste, jusqu'aux sommets du Taygète la vigne croît au milieu de forêts de platanes, et produit, sur certains coteaux, des vins célébrés par Alcman et Théognis ; en d'autres parties, tout près de la plus riche végétation, on trouve un sol aride et ferrugineux.

Pour un peuple guerrier, les mines de fer de la Laconie étaient une précieuse ressource. Le pays était aussi admirablement disposé pour porter la guerre chez les autres sans la recevoir chez soi, véritable forteresse où l'on ne pouvait entrer qu'au nord-ouest, par la vallée de l'Eurotas, très-facile à défendre, et au nord-est par celle de Sellasie, presque impraticable à son extrémité supérieure ². Du côté de la Messénie, il n'existait qu'un sentier étroit et dangereux à travers le Taygète. Toutes ces routes aboutissaient à un même point, Sparte. — Euripide peint en deux vers la Laconie : « Pays riche en productions, mais difficile à labourer ; enfermé de tous côtés par une barrière d'âpres montagnes ; presque inaccessible à l'ennemi. »

Le premier roi qu'on donnait à la Laconie était un

1. Κολην Λακεδαίμονα.... *Iliad.*, II, vers 581. Les chiffres suivants justifient l'épithète homérique. Le Parnon mesure sur la frontière de la Cynurie, 1989 mètres, à l'est de Lacédémone, 1549 ; les montagnes du côté de l'Arcadie en ont 1154, le Taygète, 1632 ; sur la côte, les hauteurs sont encore de 823 vers Tyros, de 1138 vers Zarax, de 1805 au-dessus du cap Malée, de 929 vers Hélos, de 1302 dans la petite chaîne du Ténare.

2. « Le chemin qui conduit de la Laconie dans l'Argolide était dans l'antiquité ce qu'il est encore aujourd'hui, un des plus rudes et des plus sauvages de la Grèce. » Chateaubriand, *Itin.*, p. 87.

autochthone, Lélex, ce qui veut dire qu'un peuple de ce nom avait laissé là les plus anciens souvenirs. Certains traits de la mythologie locale rattachent ces Lélèges à l'Orient et aux peuples navigateurs de la mer Égée. Ainsi, c'était au cap Ténare que régnait un fils de Neptune, l'argonaute Euphémios, si léger à la course, qu'il effleurait de ses pas la cime des vagues; c'était sur les roches de Thalamées qu'étaient nés les Dioscures, ces gémeaux qui, pour guider les marins, allumaient au ciel leurs feux protecteurs avant même que le Soleil eût éteint ses derniers rayons. Le petit-fils de Lélex, Eurotas, fit creuser une sorte de canal pour conduire à la mer l'eau stagnante dans la plaine. N'ayant pas de postérité mâle, Eurotas donna sa fille Sparta et son royaume à Lacédémon, fils lui-même de Taygète et de Jupiter. Telle est la facile imagination des peuples jeunes, que quelques noms leur suffisent pour créer toute une histoire et de longues généalogies.

Un des successeurs de ce Lacédémon fut Tyndare, à qui Hippocoön, son frère, ravit le trône. Hercule le lui rendit, à condition qu'il le laisserait à sa mort aux Héraclides. Mais il oublia sa promesse et donna sa fille Hélène et ses États à l'Atride Ménélas; Hermione, héritière de ce prince, épousa Oreste. Sous leur fils Tisaménès, les Héraclides vinrent réclamer le trône promis à la postérité d'Hercule. La Laconie échut par le sort aux fils d'Aristodêmos, Eurysthénès et Proclès. Comme ils étaient jumeaux, on décida qu'ils seraient tous deux rois. La Pythie l'avait ainsi ordonné. Ils fondèrent les deux maisons royales des Agides et des Eurypontides, qui régnèrent simultanément à Sparte pendant plus de neuf cents ans. La branche aînée prit le nom du fils d'Eurysthénès, Agis; la branche cadette celui du petit-fils de Proclès, Eurypon¹.

1. Suivant une conjecture de Curtius, il y aurait eu dans la Laconie,

Les nouveaux maîtres de la Laconie, au lieu de se disperser dans les campagnes, se concentrèrent en un lieu semé de collines faciles à défendre, à Sparte, afin de se tenir en garde contre toute surprise. Ils avaient d'abord laissé leurs lois aux anciens habitants; sous le règne d'Eurysthénès, les Laconiens jouirent même de l'égalité avec les conquérants. Mais Agis retira cette concession. Les Doriens ou Spartiates eurent seuls des droits politiques; les Laconiens, devenus leurs sujets, n'eurent que des droits civils. La plupart acceptèrent ce changement de condition; les habitants d'Hélos, qui le repoussèrent, furent vaincus et réduits en servitude. Tous ceux qui les imitèrent eurent un pareil sort.

Tel est le récit ordinaire. On a déjà vu que les Doriens n'occupèrent d'abord que la haute vallée de l'Eurotas, par où ils étaient venus. Pausanias parle de la longue résistance de plusieurs cités, de Géranthrées, de Pharos et surtout d'Amyclées, l'antique capitale des rois achéens, qui ne fut prise que sous le règne de Téléclos, une génération avant la première olympiade. Une seule chose est bien certaine, la position que prirent les Doriens en Laconie, comme dans leurs autres conquêtes et plus qu'ailleurs, de race dominante et oppressive, ce qui amena des haines dont ils ne purent contenir l'explosion que par

après l'invasion doriennne, une sorte d'*exapole* formée par les six villes de Sparte, Amyklées, Pharos, Aigys, Las et Boiées, qui avaient chacune leur prince ou roi. Ces six royaumes se seraient peu à peu trouvés réduits à un seul, celui de Sparte; mais deux familles royales auraient survécu. De là cette singularité des deux rois de Lacédémone, qui conservaient quelques-unes des prérogatives de la royauté héroïque, mais ne mêlèrent jamais leur sang, leur domaine, ni leur histoire, pas même leurs tombeaux. Un jour, à Athènes, on refusait à l'Agide Cléomène l'entrée du temple de Minerve, comme étant Dorien : « Je suis Achéen, » répondit-il. Il est bien certain que cette double royauté, qu'on ne retrouve point parmi les autres États doriens, a dû provenir de quelque circonstance qui nous échappe. Les Talthybiades, qui conservèrent héréditairement la charge de hérauts publics, prétendaient aussi descendre du héraut d'Agamemnon, et bien des usages, bien des traditions de l'époque achéenne, c'est-à-dire du temps des Pélopidés, furent conservés à Sparte.

une continuelle vigilance. Il leur fallut rester pour ainsi dire toujours sous les armes, soumis à une discipline militaire, comme une armée campée en pays ennemi. Seuls ils formaient l'État, seuls ils avaient le droit d'assister aux assemblées où se faisaient les lois et d'aspirer aux charges publiques; au-dessous d'eux étaient leurs sujets : dans les villes ouvertes les *Laconiens*, dans les campagnes les *Hilotes*, esclaves de la glèbe, condamnés à travailler éternellement pour leurs maîtres.

Les deux premiers rois, Eurysthénès et Proclès, vécurent en perpétuelle mésintelligence. Rien n'était plus propre à affaiblir le pouvoir, et ce fut peut-être le but que se proposa l'aristocratie dorienne, en établissant cette double royauté. Mais, à l'exemple des deux maisons régnantes, toutes les familles se divisèrent; l'égalité primitive disparut dans les fortunes comme dans les conditions, et même parmi la race dominante, il y eut des oppresseurs et des opprimés, des riches et des pauvres. De là des secousses qui ébranlèrent l'État et chassèrent du pays quelques-uns des conquérants. Théras conduisit une colonie dans l'île qui prit son nom; d'autres allèrent se fixer à l'ouest du Péloponnèse, dans la Triphylie. Cependant, malgré ces discordes, Sparte, dans la vigueur de la sève barbare, trouva le moyen de faire des conquêtes; elle attaqua les Cynuriens, qui pillaient tour à tour l'Argolide et la Laconie, et les chassa de leur territoire. Les Argiens ayant voulu s'emparer de ce petit pays, elle se tourna contre eux et les battit. Ce fut l'origine d'une querelle qui dura plusieurs siècles.

Les troubles intérieurs compromettaient la fortune de Sparte, un homme entreprit d'arrêter cette décadence prématurée. Il y a sur Lycurgue comme sur ses lois bien des incertitudes; on croit qu'il naquit, dans le dixième siècle¹, du roi Eunomos. Son père, en voulant séparer

1. Aristote et Ératosthène font Lycurgue contemporain d'un roi d'Élide

des gens qui se battaient, reçut un coup de couteau dont il mourut. Son frère aîné, Polydectès, eut de même une fin prématurée, et Lycurgue fut roi tant qu'on ignora la grossesse de la reine, sa belle-sœur; celle-ci lui offrit de faire périr l'enfant qu'elle portait dans son sein, à condition qu'il l'épouserait. Il trompa ses désirs coupables et sauva le fils de son frère. Les grands, irrités de la sagesse de son administration, pendant la minorité du jeune Charilaos, le forcèrent à s'exiler. Il voyagea longtemps pour converser avec les sages et étudier les coutumes des nations étrangères. Dans l'île de Crète, il se fit instruire, par le poète Thalétas, de toutes les lois de Minos; de l'Asie Mineure il n'emporta que les poésies d'Homère; mais les prêtres égyptiens le comptèrent, disait-on, parmi leurs disciples. Les Spartiates des derniers temps voulaient qu'il fût allé jusque dans l'Inde interroger l'antique sagesse des brahmes, et visiter ces lieux, berceau du jour, d'où il semblait aux anciens que devait sortir toute lumière.

Le rapport des institutions de Sparte avec celles de la Crète est évident. La division en esclaves, en vaincus de condition libre et en conquérants, le partage de ces derniers en trois tribus, les repas publics, l'influence des vieillards, et un sénat d'anciens se retrouvent dans cette île. Mais ils existaient chez tous les peuples doriens, par suite d'usages communs à la race entière et de nécessités politiques provenant de situations analogues. Lycurgue n'inventa donc point sa législation, pas plus qu'il ne l'importa toute faite des pays étrangers, car les lois qui durent naissent des mœurs, et ce n'est qu'ensuite que les législateurs les rédigent. Il fit revivre et coordonna d'anciennes coutumes, précisa ce qui était vague, compléta

nommé Iphitos qui, suivant Ératosthène, renouvela l'institution des jeux olympiques attribuée à Hercule et à Pélops, 108 ans avant l'olympiade de Coræbos, laquelle est fixée à l'an 776, ce qui fait fleurir Lycurgue en l'année 884. Thucydide le fait moins ancien de 60 ans, vers 822.

ce qui était imparfait, et forma d'éléments épars, mais vivaces, un corps de lois rigoureusement enchaînées.

A son retour, après une absence de dix-huit ans, Lycurgue trouva la ville pleine de troubles; le peuple sentait lui-même le besoin d'une réforme. Le moment était donc favorable. Afin d'ajouter à l'autorité de son nom celle d'Apollon Delphien, le dieu national des Doriens, il consulta l'oracle sur ses projets. La Pythie le salua du nom d'ami de Jupiter.

Fort de l'appui du dieu, gagné ou complice, il commença par intéresser à ses desseins un parti nombreux et puissant, de sorte qu'il pût compter au besoin sur la force pour faire accepter ses lois. Charilaos était un de ses plus zélés partisans.

Tous les maux de Sparte provenaient de l'anarchie qu'enfantaient l'extrême richesse des uns et l'extrême pauvreté des autres mises face à face et se déchirant sous les yeux des vaincus, qui espéraient sans doute profiter de ces discordes pour briser un joug détesté. Le mal dont l'État se mourait étant l'inégalité, Lycurgue prétendit le guérir par l'égalité.

La base de la constitution fut le partage égal des propriétés. Il divisa la Laconie en 39 000 parts, dont 30 000 pour les Laconiens et 9 000 pour les Spartiates; celles-ci, beaucoup plus considérables que celles-là, et comprenant les meilleures terres du pays, mais à peu près égales entre elles, sinon pour l'étendue, au moins pour la valeur et les revenus¹.

1. Plut., *in Lyc.* Les auteurs diffèrent sur le chiffre des lots. Ces variantes et le silence d'Hérodote, de Thucydide, de Xénophon, de Platon et d'Aristote ont fait penser à MM. Lachmann, Kortum, Kopstadt et Grote que ce partage n'a jamais eu lieu; le dernier n'attribue même à Lycurgue que des lois concernant l'éducation des enfants et les repas publics. « *Lykurgus*, dit-il, *is the trainer of a military brotherhood, more than the framer of a political constitution.* » (T. II, p. 525.) J'accorde que Lycurgue n'a pu partager toutes les terres de la Laconie, puisqu'elle n'était pas tout entière conquise de son temps; mais la constitution de Sparte et les idées qu'on s'en formait dans l'antiquité

Les personnes formaient trois classes : *Spartiates*, *provinciaux*, *Hilotes*. Les Spartiates, le peuple souverain, étaient les descendants des conquérants doriens ; ils vivaient réunis à Sparte. Les provinciaux ou *périèques* étaient les anciens Achéens qui n'avaient pas fui avec Tisaménès vers l'Égialée, les étrangers qui avaient accompagné les conquérants et même des Doriens qu'une cause ou une autre avait fait tomber du rang des citoyens. On a vu déjà l'origine des Hilotes¹.

Le Spartiate et l'Hilote ne peuvent être séparés ; ils se complètent l'un l'autre.

Les Laconiens ou provinciaux qu'on nommait les Périèques, « ceux qui habitent autour de la cité sans y être compris, » cultivaient les flancs des montagnes et les bords de la mer. Ils occupaient les « *cent villes de la Laconie* » représentées par une hécatombe annuelle et qui n'étaient sans doute que de misérables hameaux. Ils n'avaient point de droits politiques, étaient soumis pour l'administration de leurs communes à la surveillance des Spartiates, devaient un tribut, le service militaire, et ne possédaient que les terres les moins fertiles. Les éphores, et sans doute avant eux les rois, avaient le droit de les

reposant sur l'égalité des biens, je ne doute pas que cette égalité n'ait été un certain jour établie par un partage des terres. C'est l'opinion soutenue dans la plupart des récents écrits où cette question se rencontre, ceux d'Hermann, de Tittmann, de Wachsmuth, de Manso, d'O. Müller, de Schömann et de Thirlwall. L'amour de l'argent, un des traits du caractère spartiate qu'Aristote met en relief, prouverait au besoin que ce grand désir d'avoir de la richesse mobilière provenait de la difficulté d'avoir une grande richesse immobilière, à laquelle pourtant beaucoup d'hommes à Sparte finirent par arriver. De quelle manière, puisque ces lots sont généralement regardés comme ayant été inaliénables et indivisibles ? Avant la guerre du Péloponnèse, par l'extinction d'un grand nombre de maisons primitives, depuis cette guerre, par la loi de l'éphore Épitadéos qui autorisait le père à disposer de son bien comme il l'entendait. Aristote (*Polit.*, II, 7) dit que vendre ou acheter un lot de terre, c'était blesser profondément le sentiment public, mais qu'il y avait la plus grande liberté pour les legs et les donations. De là la concentration des biens en un petit nombre de mains.

1. On a fait venir le mot Hilotes de la ville d'Hélos ; d'autres de εἰλωτες, les prisonniers. La ville d'*Hélos* ne fut prise qu'après Lycurgue.

faire exécuter sans jugement. Mais leur situation était considérablement adoucie par certains avantages : s'ils n'avaient pas les droits des Spartiates, ils n'étaient pas condamnés non plus à leurs mœurs austères. L'industrie et le commerce, dédaignés par les conquérants, leur appartenaient ; c'était peu de chose, car tout luxe était interdit aux Spartiates, mais ils trouvaient une ressource dans la magnificence que l'État déployait pour ses temples et ses fêtes. Même au dehors, on recherchait certains produits de leur industrie. Quand Sparte eut des flottes, elles furent montées par eux en grande partie, et cette voie leur servit quelquefois à s'élever aux dignités. On prétend que le fameux Lysandre, Callicratidas et Gylippos étaient de cette classe ; il est certain que plusieurs des vainqueurs d'Olympie et quelques artistes en faisaient partie. Avant la guerre du Péloponnèse toute trace physique d'une différence originelle entre les périèques et les Spartiates s'était effacée. Tous parlaient dorien.

Les Hilotes étaient en plus grand nombre que les esclaves d'aucune autre cité grecque, et ils représentaient l'esclavage dans sa forme la plus complète. Cette servitude est double ; l'Hilote a deux maîtres, le Spartiate dont il cultive la terre et l'État. Il appartient à tous et à un seul. Sa volonté et sa vie sont dans les mains de Sparte, qui de l'une et de l'autre fait ce qu'il lui plaît. Mais une limite est imposée à la puissance du maître ; il ne peut ni tuer, ni vendre hors du pays ses Hilotes, qui restent attachés à la terre, comme les serfs du moyen âge : cette position fixe est même pour eux la source d'un certain bien-être. Comme le Spartiate a un régime de vie simple et invariable, il se borne à exiger des Hilotes qui cultivent sa terre une redevance en nature toujours la même, suffisante pour le nourrir lui et les siens : au delà, il ne demande rien, et ce qui reste des produits demeure à l'esclave qui peut s'en former un pécule et se

rendre plus douces les conditions matérielles de la vie. L'espoir de la liberté ne lui est pas non plus à jamais interdit : il peut s'y élever par l'affranchissement, et mériter l'affranchissement par des services à l'intérieur ou par son courage dans la guerre, car l'État l'emploie à ses travaux et souvent l'appelle à l'honneur de combattre pour la commune patrie.

Cette position n'était pas intolérable et le mot d'Hilote ne serait pas devenu l'expression de tout ce qu'il y a de plus affreux dans l'esclavage, si leur condition eût été simplement telle que nous venons de la décrire. Mais cette classe active, industrielle, nombreuse surtout, tenait les Spartiates en de continuelles alarmes. Il est dangereux à l'esclave de faire peur à son maître. Sparte eut contre les siens un code plus atroce que notre code noir. D'abord elle les dégrada ; un vêtement qu'ils ne pouvaient quitter servait à les reconnaître ; défense leur était faite de se réunir ou de chanter les hymnes guerriers des Spartiates. Afin de les mieux abrutir ou plutôt pour se faire un jeu de leurs vices et y trouver une leçon qu'on croyait bonne à donner aux enfants, on forçait des Hilotes à s'enivrer. Mais, chose horrible ! Sparte affaiblissait cette classe redoutée en lui tirant du sang. Chaque année, on lâchait sur les Hilotes les jeunes Spartiates armés de poignards, pour leur faire la main et les habituer au sang. Tous les malheureux qui, passé une certaine heure, étaient trouvés sur les routes, tombaient égorgés ; cette chasse aux hommes avait un nom officiel, elle s'appelait la *cryptie*. Quelquefois, au lieu de se faire en détail, l'exécution se faisait en masse. Thucydide raconte qu'à une certaine époque, « Sparte ayant quelques raisons de redouter une insurrection des Hilotes, invita par déclaration publique tous ceux qui, par leurs services passés, croyaient avoir mérité d'être affranchis, de venir réclamer la récompense à laquelle ils avaient droit. Les plus braves et les plus ambitieux de liberté se présentèrent ;

sur le nombre total, 2 000 furent choisis comme les plus dignes ; dans leur joie, ils se réunirent la tête couronnée de fleurs autour des temples afin de remercier les dieux. Peu de temps après les Lacédémoniens les firent disparaître. On ne sut point quel avait été leur sort, mais on ne les revit jamais. » Ce fait, rapporté sans aucune hésitation par un historien qui n'est point hostile aux Spartiates, force de croire qu'il n'y avait pas d'exagération dans ce que les anciens nous disent de la *cryptie*. Un habile critique¹ ne voit dans cette étrange institution qu'une loi de couvre-feu comme il en a été tant de fois rendu, une mesure de police contre les vagabondages et les réunions nocturnes ; ici, seulement, avec une pénalité atroce ; l'explication est bonne. Sparte, en effet, ainsi qu'une place forte assiégée, avait besoin pour se défendre de plus dures rigueurs que n'en ont jamais établi les lois militaires. Aristote, qu'on n'accusera pas de trop de tendresse pour les esclaves, disait : « Les traitements barbares infligés aux Hilotes en font autant d'ennemis et de conspirateurs ; » et sans cesse aussi ils conspiraient. On les verra profiter de tous les périls de Lacédémone.

Le Spartiate n'est pas complet sans l'Hilote. Il combat, s'exerce ou délibère ; mais dès qu'il a quitté le camp, le plataniste ou le conseil, son labeur est fini ; ainsi il a tout le loisir qu'Aristote exigeait pour le citoyen parfait. Afin de le mieux garder toujours prêt à son service, la cité lui interdit, même alors qu'elle ne lui demande rien, toute occupation domestique ; il faut donc que l'Hilote travaille pour lui et le nourrisse, en lui donnant la moitié du produit de ses terres. Supprimez l'Hilote, et il n'y a plus de Spartiates, car les lois de Lycurgue tomberont dès que la hache et la bêche remplaceront la lance dans la main de ses Doriens, dès qu'ils oublieront la guerre pour l'agriculture et le commerce. Le labeur des uns est

1. M. Wallon, *Recherches sur la cryptie*.

la conséquence du loisir des autres. Voilà comment cet esclavage resta jusqu'au dernier jour la condition nécessaire de l'existence même de Sparte et qu'il s'aggrava à mesure que Sparte fléchissant devint plus soupçonneuse.

Mais le Spartiate ne garde lui-même son titre et son rang qu'à deux conditions : il faut qu'il se soumette à la sévère discipline de Lycurgue et qu'il fournisse ce que la loi exige de lui pour les repas publics. S'il ne remplit pas ses obligations, il est destitué de ses droits. Tout Spartiate a une part assurée dans le gouvernement, comme roi, comme sénateur, ou comme simple citoyen. En effet le gouvernement de Sparte est démocratique, c'est-à-dire que les Spartiates, considérés seuls, forment une société d'égaux ; mais si vous considérez tout l'empire de Sparte, c'est une aristocratie qui tourne même à l'oligarchie, tant il y a de disproportion entre la masse des habitants du pays et le nombre, relativement fort petit, de ceux qui gouvernent¹.

J'ai dit que tous les Spartiates étaient égaux. Lycurgue voulut encore qu'ils fussent étroitement unis par une sorte de fraternité d'armes. Il les divisa ou plutôt conserva la division en trois tribus sœurs : Hylléens, Dymanes, Pamphyliens, qui ne se distinguaient entre elles que par l'unique privilège qu'avait la première de posséder la famille des rois. Chaque tribu fut partagée en 10 sections appelées *obées*, subdivisées chacune en 30 *triacades*, en tout 30 obées et 900 triacades. Chaque triacade comprenait 10 familles, on trouve ainsi le nombre de 9000 qui était celui des lots de terre destinés

1. M. Wallon, *Histoire de l'esclavage*, etc., t. I, chap. III, p. 108, pense qu'au temps de la bataille de Platées il y avait environ 8000 Spartiates, ou avec les femmes et les enfants 31 400 personnes, 120 000 périèques et 220 000 Hilotes. Ce qui donne une population sujette dix fois plus nombreuse que la classe dominante. Les chiffres de Clinton (voy. ci-dessus, p. 14) diffèrent beaucoup de ceux-là sans être plus certains. L'énorme disproportion qui existait entre les deux classes n'en est pas moins hors de doute.

aux Spartiates et des citoyens en état de porter les armes.

Chaque mois, à la nouvelle lune, se réunissait l'assemblée publique : un Héraclide n'y avait pas plus d'influence légale que le dernier des citoyens. Cette assemblée votait, sans délibérer par *oui* et par *non*, sur les propositions qui lui étaient présentées par les magistrats. Ce n'est que plus tard que s'introduisit l'usage de la discussion et des amendements : encore fallut-il que l'orateur obtînt des magistrats l'autorisation de parler. Plus tard aussi il y eut la petite et la grande assemblée ; la première se réunissait pour nommer les magistrats et les prêtres, la seconde pour régler les grandes questions comme la paix et la guerre, les changements à la constitution, la succession au trône vacant.

Au-dessus de cette assemblée fut placé un sénat dans la véritable acception du mot, γερουσία. Il était d'institution démocratique, puisqu'on n'exigeait de ses membres ni condition de naissance, ni condition de fortune ; il avait cependant quelque chose d'aristocratique : on exigeait un cens d'années ; il fallait, pour y entrer, avoir atteint 60 ans. Précisément à cause de cette condition rigoureuse qui n'y laissait accès qu'aux vieillards, ce sénat eut un certain esprit propre qui se retrouve dans la politique habituelle de Sparte où dominant la lenteur, la circonspection, une prudence souvent excessive, et une égale méfiance à l'égard des hommes et de la fortune.

Le sénat se composait de 30 membres pris dans les 30 obées. De ce nombre étaient les rois qui représentaient chacun leur obée, et n'avaient du reste d'autre privilège que celui d'une voix prépondérante accordée au roi Agide. Le sénat délibérait sur les propositions à présenter à l'assemblée, jugeait au criminel et exerçait une partie des fonctions censoriales qui furent ensuite envahies par les éphores. Ses membres étaient élus d'une singulière façon ; on faisait défiler tous les candi-

dates devant le peuple, qui saluait chacun d'eux par des acclamations plus ou moins fortes. Des vieillards, enfermés dans une chambre voisine, d'où ils ne pouvaient rien voir, notaient ceux qui avaient obtenu les plus fortes acclamations, et ceux-là étaient déclarés sénateurs. Ils étaient nommés à vie, étaient inamovibles et irresponsables, ce qui contribuait à leur donner un caractère aristocratique, rien n'étant plus contraire à la démocratie qu'une fonction politique conférée en viager, et qu'une assemblée dont les membres ne doivent pas au bout d'un certain temps rentrer dans la foule.

Les deux rois furent maintenus. On vient de voir dans quelles étroites limites se renfermait leur influence, soit au sénat, soit à l'assemblée : c'est en bornant ainsi le pouvoir des rois que Lycurgue sauva la royauté à Sparte, alors qu'elle succombait partout ailleurs. Soumis au même régime et au même costume que les simples citoyens, ils ne se distinguent de ceux-ci que par des prérogatives dont quelques-unes rappellent la royauté héroïque. Ils commandent l'armée où une garde de cent hommes les suit, et hors de la Laconie exercent un pouvoir à peu près absolu¹, ce qui les rend très-partisans de toute guerre, puisqu'ils sont affranchis au camp des entraves qui les gênent dans la cité. Si leurs prérogatives publiques sont faibles, le peuple respecte profondément en eux les descendants d'Hercule, et attache une idée religieuse au maintien de leur maison et de leur titre. Sparte croyait pouvoir compter sur l'appui des dieux tant qu'elle aurait des Héraclides à sa tête. Aussi ont-ils la garde des oracles et sont-ils, avec les officiers pythiens attachés à leur personne, les intermédiaires entre la cité et le temple de Delphes. Le premier et le septième jour de

1. Là aussi ce pouvoir fut plus tard limité par les éphores qui envoyèrent deux de leurs collègues à l'armée, et en 417 par un conseil de dix Spartiates qui fut placé à côté du roi dans toute expédition. — Le domaine royal était considérable.

chaque mois l'État leur donne une victime; et, prêtres de Jupiter, ils lui sacrifient, dans les cérémonies publiques, au nom de tous les citoyens. Ils ont toujours une double portion, non pour qu'ils mangent le double des autres, mais par honneur et afin qu'ils puissent offrir de leur table à ceux qu'ils voudraient distinguer. A chaque portée de truie, il leur appartient un porc, afin qu'ils ne manquent pas de victimes lorsqu'il faut consulter la volonté des dieux, ce qu'on fait plus fréquemment à Lacédémone qu'ailleurs¹. On se tient debout en présence du roi, excepté les éphores, qui demeurent assis, et à tout sacrifice public fait par un citoyen, ils ont la place la plus honorable. Chaque mois ils renouvellent le serment d'être fidèles aux lois de la république. Leur mort amène un deuil public de dix jours; leur avènement, des fêtes et une remise de toute dette pour les débiteurs de l'État.

Ces prérogatives sont des honneurs, non du pouvoir; on a même pris soin qu'ils n'aient pas la tentation d'y rien changer. Les rois de l'âge héroïque se cantonnaient dans une forteresse d'où ils bravaient au besoin les ressentiments populaires; ceux de Sparte habitèrent en des maisons tout ouvertes comme celles des particuliers.

Je ne dis rien ici des éphores qu'on retrouve chez d'autres peuples doriens, et dont les attributions, fort obscures et restreintes sans doute dans l'origine à la surveillance des marchés, devaient s'accroître considérablement jusqu'à « forcer des rois, dit Polybe, à les respecter comme leurs pères. » Ils étaient au nombre de cinq et annuellement élus, d'une manière bizarre, qui permettait au dernier des citoyens d'arriver à ce poste. Leur création est placée par Aristote un siècle après Lycurgue, sous les rois Théopompos et Polydoros. J'en parlerai plus

1. Les devins étaient fort en crédit à Sparte; rien ne se faisait sans eux. Ils suivaient les armées et l'État avait deux devins officiels. Thucyd., V, 54, 55; VI, 69.

tard. On rapporte à ce même temps une loi qui autorisa le sénat à casser les décisions de l'assemblée, quand elle avait mal voté. C'était augmenter encore le caractère oligarchique du gouvernement spartiate.

Jusqu'à présent on n'a rien vu qui appartienne exclusivement à Lycurgue ou à Sparte. Les intentions du législateur paraissent mieux dans les institutions relatives à la vie privée. Le principe qui les domine est celui de toute l'antiquité. Le citoyen naît et vit pour l'État. Son temps, ses forces, ses facultés lui sont dus. Mais nulle part ce principe ne fut rigoureusement pratiqué comme à Sparte. Lycurgue y ramena sévèrement toutes les vieilles coutumes qui pouvaient s'y prêter et toutes les innovations qu'il introduisit.

Il avait fait une répartition égale des terres; mais il se garda bien de conférer à ses Spartiates tous les droits que donne ailleurs la propriété. Il n'y avait réellement pas de propriétaire à Sparte, car ce qui constitue essentiellement la propriété, c'est le droit de disposer arbitrairement de son bien. Le Spartiate n'a pas cette liberté; comme chez les Juifs, les lots de terre sont incommutables. La loi juive permettait d'aliéner le lot, sauf à rétablir les choses dans le premier état, quand venait le jubilé. Chez les Spartiates, toute aliénation de patrimoine fut défendue. Un Spartiate ne pouvait ni vendre ni acheter de la terre. Le père ne pouvait même diviser son héritage ni en disposer par testament : il fallait qu'il le laissât à son fils aîné, et, à défaut du mâle, à sa fille aînée. C'était ce que nos lois modernes appellent un majorat ou une terre substituée.

Ainsi, la liberté du citoyen, comme propriétaire, est considérablement atteinte, mais l'immobilité est assurée à l'état des terres.

Elle l'est aussi à l'état de la population, par certaines mesures qui doivent maintenir au même niveau le nombre des citoyens. C'est la grande préoccupation des

législateurs et des politiques de l'antiquité de conserver la cité dans son cadre, sans lui permettre jamais de rester en deçà ou de s'étendre au delà. A l'excès de citoyens, Lycurgue remédie par l'exposition des enfants faibles ou mal conformés. Mais chez un petit peuple guerrier, où tout citoyen est soldat et sert, les combats suffisent, et de reste, pour limiter la population, et l'on doit bien plutôt songer à l'empêcher de s'épuiser : le législateur y pourvoit par les peines portées contre le célibat, et par l'espèce de déshonneur qui atteint les citoyens sans enfants. Un jour Dercyllidas, général de grande réputation, se présente à une assemblée : un jeune Lacédémonien ne se lève point à son approche, comme c'était l'usage ; le vieux guerrier s'en étonne. « Tu n'as point d'enfants, dit le jeune homme, qui puissent un jour me rendre le même honneur. » Personne ne le blâma. Plus tard, le gouvernement accorda des récompenses aux citoyens qui avaient le plus d'enfants, et il favorisa les adoptions et les mariages entre les riches héritières et les citoyens pauvres. Les rois qui devaient sanctionner toutes les adoptions et qui disposaient de la main des orphelines, quand le père n'avait pas fait connaître sa volonté, purent aussi, pendant quelque temps, sauver de l'indigence un citoyen utile et empêcher l'accumulation des richesses dans les mêmes mains.

Tout citoyen doit donc à la patrie des enfants, et c'est si bien une dette véritable, que les enfants appartiennent plus à la cité qu'au père. En sortant du sein de sa mère, le jeune Spartiate tombe dans les mains de l'État ; le père doit l'aller exposer dans la Lesché, lieu de réunion des vieillards. En vain il voudrait sauver son fils : si les vieillards le trouvent faible ou mal constitué, il est précipité du sommet du Taygète, et le pauvre petit est puni de mort au premier jour de sa vie, parce qu'il ne promet pas un assez robuste soldat. Cruel et monstrueux usage que des philosophes et des politiques, à com-

mencer par Platon et Aristote, acceptaient comme une nécessité !

Après cette terrible inspection sur ceux qui doivent être ses membres, l'État rend le fils à son père et le lui laisse jusqu'à sept ans ; à cet âge, il le reprend pour ne plus le lâcher, et la vie de l'enfant n'est depuis ce moment qu'un long apprentissage de la patience et de la douleur. Il est aussitôt classé dans les *bandes* que des instituteurs, choisis parmi les jeunes hommes les plus braves, dirigent sous la surveillance d'un magistrat appelé *pédonome*. On les exerce à la palestre, à la course, au maniement des armes, à tout ce qui peut donner à leur corps force et agilité ; à leur âme courage et patience. « Vous trouverez difficilement, dit Xénophon, des hommes mieux constitués et plus souples de corps que les Spartiates : ils exercent avec un même soin, et le cou, et les mains, et les jambes. » Point de chaussures ; même vêtement, été comme hiver ; pour lit, des roseaux coupés par eux-mêmes dans l'Eurotas ; peu de nourriture, afin de les forcer à dérober par ruse et adresse de quoi satisfaire leur appétit. Il est étrange de voir ainsi enseigner le vol ; mais, à cause de la communauté qui unit les Spartiates, ce n'est point véritablement un vol. Celui qui se laisse prendre est châtié, non comme coupable, mais comme maladroit. A la guerre, ils se souviendront, pour dépister l'ennemi, des ruses qu'enfants ils auront pratiquées pour trouver leur nourriture. Un d'eux avait volé un jeune renard, voyant venir quelqu'un, il le cacha sous sa robe, et aima mieux se laisser ronger le ventre et les entrailles sans pousser un seul cri, que de se trahir. Pour les endurcir à la souffrance, on les soumettait à de rudes épreuves, comme font encore les Indiens du nouveau monde ; ils étaient battus de verges devant l'autel de Diane, et c'était à qui supporterait le mieux la douleur : on en vit expirer sous les coups, sans qu'un gémissement eût

décelé leurs souffrances¹. A ces exercices il s'en mêlait d'une autre sorte ; on leur apprenait à jouer de la flûte et de la lyre, à chanter des hymnes sacrés ou des poésies guerrières. Homère, Tyrtée et toute poésie virile qui élève et fortifie l'âme étaient fort en honneur ; mais les vers d'Alcée, qui avait honteusement chanté sa fuite et son bouclier laissé à l'ennemi, étaient proscrits. Après le dévouement à la patrie, la vertu qu'on leur enseignait le plus était le respect de la vieillesse : rien n'était plus nécessaire dans une cité où presque tous les magistrats étaient des vieillards, et où la loi, qui ne fut pas écrite, devait s'exprimer par la bouche des anciens. Il leur semblait obéir aux dieux en honorant ceux que la divinité avait jugés dignes d'une longue vie. Un jour, au théâtre d'Athènes, un vieillard cherchait une place parmi la foule et parcourait les bancs, repoussé des uns, raillé des autres ; des députés lacédémoniens l'aperçurent, et, se levant de leurs sièges, lui firent signe de venir prendre place au milieu d'eux : « Je vois bien, dit le vieillard, que les Athéniens savent ce qui est beau ; mais les Lacédémoniens seuls le pratiquent. »

A vingt ans, le jeune homme était admis dans l'armée et faisait le service soit à l'intérieur, soit au dehors. A trente, il devenait époux et exerçait les droits de citoyen. A soixante, sa carrière militaire était finie, il s'occupait alors de l'administration des affaires publiques et de l'éducation des enfants.

L'éducation des Lacédémoniennes n'était guère moins dure. Au lieu de les habituer à vivre sédentaires et à filer la laine, Lycurgue remit aux femmes esclaves le soin de préparer les vêtements, et ne demanda aux jeunes

1. Du reste, c'était moins un moyen pédagogique qu'une coutume religieuse qui, selon Pausanias, avait été substituée par Lycurgue à celle des sacrifices humains faits à Artémis ; « de cette manière, l'autel de la déesse était encore arrosé de sang. » A Aléa, en Arcadie, dans le temple de Bacchus, les femmes étaient fouettées durant la cérémonie.

Spartiates que de pouvoir donner un jour de robustes enfants à l'État. Aussi établit-il pour elles comme pour les hommes des exercices du corps, des courses, des luttes. Elles s'y livraient sous les yeux des citoyens, presque sans autre voile que leur vertu. Cette éducation qui les rendait saines et fortes, élevait leurs sentiments et leur courage. « Vous autres Lacédémoniennes, vous êtes les seules femmes qui commandiez aux hommes, disait un jour une étrangère à la femme de Léonidas. C'est que nous sommes les seules, répondit-elle, qui mettions au monde des hommes. »

Sparte voulait être l'unique objet de l'affection de ses enfants : pour n'en rien perdre elle avait, par ses lois, détruit autant que possible l'amour du père pour le fils ; elle condamna de même l'amour du mari pour sa femme. Il était honteux pour un homme de se laisser voir dans la compagnie de sa femme, et d'être aperçu entrant ou sortant de chez elle. Aussi la déesse des douces voluptés était bannie de Lacédémone. Aphrodite y avait un temple pourtant : c'était celui de Vénus, armée non de ses grâces enchanteresses, mais du glaive, et elle y était représentée assise, avec un voile sur la tête et des fers aux pieds¹.

Cependant la femme Spartiate était traitée avec respect, et elle montra souvent aux beaux jours de Lacédémone, une grandeur et une noblesse de caractère, qui font d'elle la digne rivale de la matrone romaine. « Elle est bien courte, disait un jeune soldat à sa mère en lui montrant son épée ; — Fais un pas de plus, » répondit-elle. Une autre donnant le bouclier à son fils pour une expédition, lui dit : « Reviens dessus ou dessous (c'est-à-dire « Tue ou sois tué ») ; mais point de déshonneur ; mieux vaut la mort. »

Lycurgue voulut que les Spartiates eussent des

1. Pausanias, III, 13.

mœurs austères. Point de luxe ; il y mit bon ordre par sa lourde monnaie de fer dont on ne pouvait transporter la plus petite somme que sur des chariots¹. Comme il chassait le luxe, il chassa le commerce, qui l'amène à sa suite. Les étrangers auraient apporté des idées nouvelles, l'entrée de Sparte leur fut interdite, excepté à certains jours². Un Spartiate ne pouvait, non plus, voyager sans la permission des magistrats, et il y avait peine de mort pour celui qui s'établissait en pays étranger.

Il tendit au même but par l'institution des repas en commun auxquels tout Spartiate, même les rois, était tenu d'assister sous peine de perdre ses droits politiques, à moins que l'absent n'eût l'excuse d'un sacrifice ou d'une chasse prolongée qui promettait aux convives un présent pour le festin. Ces repas, appelés *phidities*, étaient sobres³ ; chacun fournissait une part égale de farine d'orge, de vin, de froment, de figues et quelque menue monnaie pour les assaisonnements. On ne pouvait y ajouter que le produit de la chasse ou une portion des victimes immolées aux dieux. Celui qui était trop pauvre pour rien apporter, était exclu. Leur mets favori était ce brouet noir qui fit faire la grimace à Denys de Syracuse. « Il manque vraiment quelque chose, dit le cuisinier qui le lui avait apprêté. — Et quoi donc ? — De vous être baigné dans l'Eurotas. » Les vieillards assistaient à ces repas ainsi que les enfants : on y ra-

1. Cette défense doit être d'une date postérieure à Lycurgue, puisqu'il n'y avait pas encore de monnaie à cette époque en Grèce. Voy. ci-dessous au chap. VII.

2. Hérodote ne connaît que deux hommes, le devin Tisamène et son frère, qui aient obtenu le droit de cité à Sparte.

3. Remarquons toutefois que les Spartiates avaient l'habitude de beaucoup manger. D'après les chiffres donnés par Thucydide, IV, 16, la ration d'un hoplite lacédémonien était par jour de 2 chenices de farine = 2 litres, ou en kilog. 1,626 donnant 1,839 de pain, plus 2 cotyles de vin = 0^{lit},54 et un morceau de viande, ce qui dépasse de beaucoup la ration de nos soldats ; car ils n'ont pas de vin et seulement 750 grammes de pain. Les Spartiates demandant plus que nous à la force du corps, mangeaient davantage.

contait avec éloge les belles actions, on y flétrissait les actions honteuses, on s'y exerçait à une raillerie agréable et piquante¹.

Cet usage entretenait entre les Spartiates une confraternité dont s'étonneraient quelques-uns de nos plus hardis utopistes qui prennent pour du neuf des vieilleries de deux mille cinq cents ans. Tout citoyen pouvait châtier les enfants d'autrui. En cas de besoin il était permis d'emprunter les esclaves d'un voisin, ses chiens de chasse, ses chevaux, à condition de tout remettre dans le même état et à la même place. Les Spartiates poussaient même ce principe de la communauté des biens jusqu'à des conséquences que Xénophon admire beaucoup et qui répugneraient singulièrement à nos idées sur la sainteté des liens de famille; mais à Sparte la famille n'existait pas plus que la propriété².

Hormis la guerre et les exercices par lesquels il s'y prépare, les seules occupations du Spartiate sont la chasse et la conversation dans les lieux publics où il s'habitue à cette façon de parler brève et sentencieuse qu'on a appelée *le laconisme*. Une fois quitte de ses devoirs envers la patrie, comme il méprise l'industrie, le commerce et tout travail manuel, comme il ne se soucie de philosophie, de beaux-arts, ni de littérature, quoiqu'on lui apprenne quelques vers et un peu de musique³, il jouit de cette oisiveté précieuse qui lui semble l'apanage

1. On retrouve ces tables communes non-seulement en Crète, mais à Mégare, à Corinthe et jusque chez les Énotriens d'Italie. Arist. *Polit.*, VII, ix, 3. L'usage s'en conservait à Athènes pour les Prytanes. Platon en explique l'usage par la nécessité (*Lois*, VI).

2. Εἴ γε μεντοι συμβαίη, γεραιῶ νέαν ἔχειν....
.... τῷ πρεσβυτῇ ἐποίησεν ὁποῖον ἀνδρὸς σῶμά τε καὶ ψυχὴν ἀγάσθαι, τοῦτον ἐπανομένῳ τεκνοποιήσασθαι.

.... Καὶ τούτῳ νόμον ἐποίησεν, ἥντινα (ἄν) εὐτεχνον καὶ γενναίαν ὁρῶν, παισάντα τὸν ἔχοντα ἐκ ταύτης τεκνοποιεῖσθαι. *République de Lacédémone*, chap. i.

3. Ils faisaient profession d'ignorer les sciences, et en général ne savaient ni lire ni écrire et rarement compter (Isocrate, *Panath.*; Platon, *Le premier Hippias*).

de l'homme libre. On raconte qu'un Spartiate, se trouvant à Athènes, apprit qu'un citoyen de cette ville venait d'être condamné à l'amende pour cause d'oisiveté. Il s'étonna fort et demanda à voir celui qu'on punissait pour s'être conduit en homme, en méprisant, disait-il, les arts mécaniques et les travaux serviles qui, s'ils donnent la richesse, avilissent !

Mais il faut bien convenir que cette oisiveté et cette uniformité de vie ne donnaient pas aux Spartiates l'esprit souple, ingénieux, hardi, plein de ressources et familier avec l'inconnu, qui est le partage des Athéniens. Ils sont superstitieux à l'excès et s'embarrassent pour peu de choses, cela se remarque même à la guerre : un siège, la mer, tout ce dont ils n'ont pas l'habitude, les déroute. A Platées, il leur faut attendre les Athéniens pour forcer les retranchements de Mardonius ; les sièges qu'ils entreprennent ont une durée homérique, Ira, Ithome.

L'organisation militaire des Spartiates a fait l'admiration, dans l'antiquité, d'hommes très-compétents tels que Thucydide et Xénophon. Une discipline rigoureuse, une hiérarchie parfaite depuis le roi jusqu'au simple chef de file, une belle et sévère ordonnance, une régularité de mouvements irréprochable, l'aspect imposant et terrible de ces beaux hommes aux traits graves et immobiles, de ces piques hérissées, de ces vêtements écarlates que portent les guerriers, de leurs casques et de leurs boucliers d'airain au sombre éclat, de leurs bataillons qui s'avancent au son des flûtes, d'un pas lent ou pressé, toujours irrésistible, tout cela arrache à Xénophon ce cri d'admiration : « Vous croiriez que la seule république de Sparte a produit de vrais guerriers, tandis que l'art militaire est resté dans l'enfance chez la plupart des nations. »

Cependant on prétend que Lycurgue chercha à modérer l'esprit belliqueux des Spartiates, qu'il leur défen-

dit de faire la guerre pendant certaines fêtes, et qu'il établît des trêves sacrées. Il leur donna du moins pour la guerre quelques maximes fort sages; en voici plusieurs : « Ne pas faire longtemps la guerre au même peuple, » pour ne pas lui apprendre à la bien faire. — « Ne pas poursuivre trop loin l'ennemi vaincu ! » c'est lâche et quelquefois dangereux. — « Ne pas dépouiller les morts avant la fin du combat : » c'est imprudent.

La constitution de Lycurgue était surtout propre à faire des héros et elle en fit. Servir la patrie et mourir pour elle, voilà la plus grande ambition des Spartiates. *Victoire ou mort !* c'était leur cri de guerre; l'honneur était leur loi suprême. « Ce qui mérite d'être admiré dans Lycurgue, dit Xénophon, c'est d'avoir su faire préférer une belle mort à une vie déshonorée. Ce grand législateur a pourvu au bonheur de l'homme brave et a dévoué le lâche à l'infamie. Dans les autres républiques, quand un homme est lâche, on se contente de lui en donner le nom; du reste, il délibère sur la place publique avec l'homme brave, il s'assied près de lui, il lutte avec lui. A Lacédémone, on rougirait de manger avec un lâche ou de s'exercer avec lui. Au jeu de paume, les deux camps le repoussent. La dernière place dans les salles de danse et dans les spectacles est la sienne. Dans les rues, il cède le haut du pavé à de plus jeunes que lui. Ses filles partagent sa flétrissure; elles sont exclues des repas publics et ne peuvent trouver d'époux. On lui fait mille outrages. Vêtu de haillons, la barbe rasée d'un côté, il est frappé impunément par ceux qui ne l'évitent pas avec horreur. D'après cela faut-il s'étonner qu'à Sparte on préfère la mort à une vie condamnée à l'opprobre et à l'infamie? »

Je n'ai pas encore parlé d'une autre singularité : Sparte n'avait pas de murs. Pleins de confiance dans leur courage, pleins de mépris pour leurs sujets, ils n'avaient pas cru nécessaire d'ajouter à la force des collines où ils avaient établi leur principale demeure. Des fortifications

qui d'ailleurs n'auraient enveloppé qu'un petit espace auraient séparé une partie du peuple de l'autre et peut-être porté atteinte à la commune égalité. Ils estimèrent que les remparts de Sparte étaient le Taygète, les monts d'Arcadie, la mer et surtout ce que le poète préfère aux plus solides murailles, de vaillantes poitrines. L'événement montra qu'ils avaient raison.

Ce ne fut pas sans orages que Lycurgue parvint à établir sa constitution. Quand il voulut introduire la frugalité avec les repas en commun, les riches, habitués déjà au luxe et à la débauche, firent une sédition et voulurent le lapider ; ils le poursuivirent jusque dans un temple et le blessèrent : il eut un œil crevé. Le patriotisme pourtant et le sentiment des dangers que courait la cité avec ces divisions l'emportèrent : les lois furent acceptées.

On raconte qu'après les avoir vu adopter, il fit jurer aux rois, aux sénateurs, à tous les citoyens, de n'y rien changer jusqu'à son retour. Puis, s'éloignant, il alla consulter l'oracle d'Apollon. Le dieu répondit que Sparte effacerait la gloire de toute autre cité tant qu'elle conserverait ses lois. Lycurgue envoya cet oracle à Lacédémone, fit un nouveau sacrifice, embrassa ses amis et son fils, et, pour ne pas dégager ses concitoyens de leur serment, se laissa mourir de faim.

Le meilleur commentaire des lois de Lycurgue est l'histoire de Sparte ; qu'on la lise, l'arbre sera jugé par ses fruits.

Lycurgue, et je réunis sous son nom toutes les lois dont il vient d'être parlé, sans examiner si toutes lui appartiennent ; Lycurgue avait tout combiné avec une rare sagacité pour rendre Sparte immuable et sa constitution immortelle. Mais il y a un grand ennemi des choses de ce monde qui veulent être éternelles, ce vieillard à tête chauve et à barbe blanche que l'antiquité armait d'une faux. Les législateurs n'aiment pas plus que les poètes à

compter avec lui, ils disent volontiers qu'ils ont bâti un édifice plus solide que l'airain; le Temps marche, tout s'écroule¹. Sparte le brava pendant des siècles, mais parce qu'elle sacrifia davantage la liberté de ses concitoyens qu'elle tint sous la plus rude discipline. Elle a longtemps duré; elle n'a pas vécu. Dès, en effet, que cette constitution inflexible et immorale, qui mettait en commun les enfants, les femmes et les biens, et qui, par conséquent, était établie en dehors des conditions de l'humanité, fut ébranlée, sa décadence fut rapide, irrévocable.

Lycurgue avait voulu immobiliser l'homme et la terre, la condition, le nombre et la fortune des citoyens, et à la fin, il n'y eut pas de cité où l'inégalité des rangs et des richesses fût plus grande.

Il avait comme détruit la propriété individuelle pour donner tout à l'État; et Aristote dit : « A Sparte, l'État est pauvre, le particulier riche et cupide. »

Il avait violé les lois de la nature dans le sort et l'éducation des femmes, pour que Sparte les eût saines et fortes; et Aristote, accusant leurs mœurs, leur avidité, même leur courage, voit dans leur licence une des causes de la chute de Lacédémone.

Il mit les hilotes sous la terreur; ils la renvoyèrent à leurs maîtres.

Il défendit les longues guerres, mais il avait rendu la guerre attrayante en délivrant le soldat des règles sévères imposées au citoyen; et ce fut par la guerre, par la victoire que sa république périt.

Il ôta toute liberté d'action à ses concitoyens; il assigna à chaque instant de leur vie son emploi; et Sparte finit par être une cité révolutionnaire.

Il avait proscrit l'or et l'argent pour proscrire la cor-

1. Eschyle dit admirablement bien : « Le Temps marche; c'est un grand maître. » (*Prométhée enchaîné*, v, 981.)

ruption; et nulle part, depuis les guerres médiques, la vénalité ne fut si ordinaire, si éhontée.

Il bannit les arts¹, excepté la musique, la danse et une poésie sévère; en cela il réussit. Sparte resta une cité barbare au milieu de la Grèce, un point sombre dans la lumière. Elle ne sut même pas bien le seul art qu'elle pratiquât, la guerre. A Platées, devant Ithome, il lui faut appeler les Athéniens pour forcer des retranchements.

Aristote l'a dit : Faite pour la guerre, Lacédémone se rouilla dans la paix, comme une épée dans le fourreau. Toutes ses institutions lui apprenaient à se battre, aucune à vivre dans le repos. Paix ou guerre, tout fut fatal à ce peuple, dès qu'il sortit de sa creuse Lacédémone, pour se mêler à la vie commune des nations. Il ne pouvait durer qu'à la condition de rester une exception, un fait anormal, une monstruosité, belle si vous regardez à certains aspects, hideuse sous d'autres. Sparte, vertu égoïste et farouche, a bien pu contenter l'orgueil de ses enfants et gagner les éloges de ceux qui admirent la force et le succès; mais qu'a-t-elle fait pour le monde? Machine de guerre bonne pour détruire, incapable de produire, qu'a-t-elle laissé? Pas un artiste, pas un homme de génie, pas même une ruine, une pierre qui porte son nom, tant elle est bien morte tout entière², comme Thucydide l'avait prédit, tandis qu'Athènes, si calomniée par les rhéteurs de tous les âges, montre encore fièrement sur la cime et au pied de son acropole les ruines majestueuses de ses temples où l'art moderne des deux mondes vient chercher l'inspiration.

Il faut pourtant avouer que cette législation sévère

1. Il les interdit aux Spartiates, mais ceux-ci appelèrent souvent des artistes étrangers pour bâtir leurs temples ou sculpter les statues de leurs dieux. Ainsi, dès le huitième siècle, plusieurs artistes, venus de Magnésie, du Méandre, sculptèrent le trône colossal d'Apollon à Amyclées. Relativement à la question des arts à Sparte, voir l'ouvrage de M. Beulé sur le Péloponnèse.

2. Tome I, 10.

frappa les autres peuples d'étonnement et assura aux Spartiates un grand renom, même parmi leurs ennemis. Les Lacédémoniens, dit l'envoyé d'Athènes à Mélos, ne font chez eux que ce que la vertu conseille¹. Ils ont, en effet, donné un grand exemple de sobriété, de discipline et de mépris pour les passions, la douleur et la mort. Ils savaient obéir et mourir. La loi était, pour eux, suivant la magnifique expression de Pindare et de Montaigne, « la reine et impératrice du monde². » Reconnaissons-leur encore une vertu des anciens temps que je voudrais voir plus forte parmi nous, le respect pour ceux à qui les années ont mis sur la tête la couronne de cheveux blancs.

1. Thucydide, V, 105; Platon, *Le premier Hippias*; Polybe, VI, 48.

2. Νόμος πάντων βασιλεύς, Hérod., III, 38. Montaigne, I, chap. xxii, dit : « La royne et emperière du monde. » Sparte, pour qui nous sommes si sévères, parce que nous croyons que tout peuple est comptable envers l'humanité, a eu de chaleureux défenseurs : Barthélemy, dans *Anacharsis*, a réuni les jugements favorables. Tous les ennemis d'Athènes et de la démocratie sont pour elle : Thucydide, qu'Athènes punit d'un exil mérité, I, 18; Xénophon, si odieusement partial pour sa patrie d'adoption, *Hell.*, passim; *Agésilas*; *Républ. de Sparte*; Platon, rêveur sublime qui plus encore que Lycurgue mit sa république en dehors des conditions de l'humanité, et qui pourtant « blâme l'intention générale de ce législateur, » *Lois*, liv. III, IV; Isocrate, le rhéteur macédonien, etc. Ceux qui comptent Aristote parmi ses partisans n'ont pas lu le chap. vii du livre II de sa *Politique*. Platon lui-même est bien sévère au livre VIII de la *République*, contre les panégyristes enthousiastes de Lycurgue. Voyez de Pauw, *Recherches philosophiques sur les Grecs*, partie IV, sect. i, t. II, p. 231 et sect. xi, p. 378.

CHAPITRE VIII.

CONQUÊTES DE SPARTE JUSQU'AUX GUERRES MÉDIQUES (743-490) ¹.

Chaque peuple reçoit du sol qui le porte et des circonstances au milieu desquelles s'est produit son développement historique un caractère particulier. Tant qu'il reste fidèle à ce caractère, tant qu'il marche dans les voies naturellement ouvertes devant lui, il est fort; car il obéit docilement aux influences qui rendent sa vie régulière et puissante, si elles se combinent ensemble harmonieusement; qui la troublent et l'épuisent, si elles luttent les unes contre les autres. Dans ce dernier cas, tout effort pour ramener ce peuple dans l'ancienne voie lui rendra sa force première. C'est ce que Lycurgue venait de faire à Lacédémone. Infidèle à ces vieilles institutions et à ces mœurs, nées du sol même comme les guerriers de Cadmos, Sparte périssait dans l'anarchie. Dès que Lycurgue eut ravivé l'esprit antique, la fortune lui revint.

1. Presque tout le paragraphe relatif aux guerres de Messénie est tiré de Pausanias, qui a principalement suivi le poème épique de Rhianos, de Crète; de là le merveilleux répandu sur toute cette histoire qui n'est qu'une légende ou il est impossible de séparer le vrai du faux.

D'abord les Spartiates s'occupèrent à soumettre ceux des Laconiens non encore domptés, ou qui s'étaient affranchis. Sous Téléclos et son fils Alcaménès, les habitants d'Égys furent réduits en esclavage, ceux de Pharis, de Géranthrées, d'Amyclées sortirent du Péloponnèse et se rendirent en Italie ; Hélos fut ruiné de fond en comble (860-815). A la même époque, Charilaos, le neveu de Lycurgue, envahit le territoire d'Argos et attaqua les Tégéates sur la foi d'un oracle : « Je vous donnerai, avait dit le dieu, le territoire de Tégée ; vous pourrez le fouler sous vos pieds en dansant et mesurer au cordeau ses belles campagnes. » L'oracle s'accomplit tristement : Charilaos fut fait prisonnier ; les Spartiates furent chargés des chaînes qu'ils avaient eux-mêmes apportées, et on leur mesura au cordeau les terres de Tégée ; ils les cultivèrent pour leurs vainqueurs.

Ces revers tournèrent d'un autre côté l'ardeur des Spartiates. A l'ouest de la Laconie s'étendait un pays presque aussi vaste et bien plus séduisant ; là, des montagnes moins sauvages et moins hautes, de fertiles plaines, celles de Stényclaros surtout, que le limpide Pamisos traverse et « la plaine heureuse » qui descend en pente douce vers le golfe de Messénie. Les Héraclides l'avaient occupé en même temps que la Laconie. Pendant que les compagnons d'Aristodêmos entraient dans la vallée de l'Eurotas, Cresphontès faisait alliance avec les Arcadiens, épousait la fille de leur roi, et, soutenu d'un corps nombreux de ce peuple, pénétrait avec ses Doriens dans la Messénie. Il s'établit à Stényclaros. Ce récit était trop simple pour la légende. Afin d'expliquer l'inimitié des Spartiates et des Messéniens, elle rapportait qu'après la conquête faite en commun des deux pays, Cresphontès s'était fait adjuger par rusé, au préjudice de ses neveux Proclès et Eurysthénès, la Messénie bien autrement fertile et riche que la Laconie. On était convenu de jeter deux boules en un vase plein d'eau ; celle qui sortirait la première

donnerait le droit de choisir. Cresphontès fit la boule des fils d'Aristodêmos en terre séchée au soleil, et la sienne en terre cuite au feu. La première fut dissoute par l'eau, la seconde sortit seule, et Cresphontès choisit la Messénie. Le temple de Diane Limnatide, placé sur la commune frontière des deux peuples, rappela leur fraternelle origine.

Cependant la bienveillance que Cresphontès montra aux vaincus irrita les Doriens; ils le tuèrent et son fils Épytos s'enfuit en Arcadie. Mais parvenu à l'âge viril, il rentra dans le pays, punit de mort les meurtriers, et acquit tant de gloire que le nom d'Épytides remplaça pour ses descendants celui d'Héraclides. Ils continuèrent sa politique : doux aux vaincus, amis de la paix, et tournant les efforts de leur peuple vers l'agriculture et le commerce, ils bâtirent même un port, Mothoné. Une de leurs cérémonies les plus solennelles était la fête arcadienne de la grande déesse et Zeus avait son temple au sommet du mont Ithome, comme sur le mont Lycée. Ces faits et bien d'autres montrent une antique alliance entre les Arcadiens et les hommes de Messénie qui perdirent leur caractère dorien : de là peut-être la haine que leur portèrent les Héraclides de Lacédémone. Cinq générations après, de jeunes Lacédémoniennes s'étant rendues au temple limitrophe de Diane Limnatide, des Messéniens leur firent violence, et tuèrent le roi de Sparte Téléclos, qui voulait s'y opposer. Tel était le récit des Lacédémoniens. Les Messéniens soutenaient que ces prétendues jeunes filles étaient de jeunes Spartiates déguisés et armés sous leurs robes, qui voulaient égorger les principaux citoyens de la Messénie pour s'emparer de la contrée.

A la génération suivante, autre grief. Un Messénien, Polycharès, dont un prêtre lacédémonien avait volé les troupeaux et assassiné le fils, vint à Sparte réclamer vengeance; le roi et les éphores ne daignèrent pas l'écouter.

Furieux, il se posta sur la frontière et tua tous les Lacédémoniens qui passaient par là. Sparte, à son tour, demanda qu'on lui livrât Polycharès, et essuya un refus. Elle menaça de se faire justice par les armes; les Messéniens offrirent de soumettre le différend aux amphictyons d'Argos ou à l'aréopage d'Athènes. Les Lacédémoniens n'y consentirent point et commencèrent traîtreusement la guerre. Ils firent de secrets préparatifs, s'engagèrent par serment à ne pas rentrer à Sparte avant d'avoir conquis la Messénie, et se jetèrent pendant la nuit sur Amphée, ville limitrophe, propre à leur servir de place d'armes; elle fut prise sans résistance et ses habitants massacrés (743).

Les trois premières années se passèrent en escarmouches et en ravages; car avant de combattre, le roi Messénien Euphaès voulait aguerrir son peuple, qu'une longue paix avait amolli. La quatrième année, il engagea une grande bataille. L'ardeur bouillante, mais irrégulière, des Messéniens, ne put triompher de la valeur plus calme et mieux réglée des Spartiates. La victoire fut indécise. Pendant le combat, les esclaves des Messéniens avaient élevé sur les derrières et sur les flancs de l'armée un rempart de pieux qui la nuit fut continué sur le front, de sorte qu'Euphaès et ses soldats se trouvèrent à l'abri comme dans un camp retranché. Le lendemain et les jours suivants il y eut des escarmouches entre les troupes légères des deux partis; mais les Messéniens évitèrent une action sérieuse; les Spartiates, qui n'avaient aucun moyen de forcer le retranchement, se retirèrent dans Amphée. Ils voulaient terminer là la guerre, les reproches des vieillards leur firent secouer cette torpeur, et les hostilités continuèrent.

L'année suivante, il y eut encore une bataille. L'issue en fut incertaine : aucun des deux partis n'éleva de trophée; ils s'envoyèrent des hérauts, et, d'un mutuel consentement, laissèrent enlever et ensevelir les morts.

Ainsi se traînait la guerre, indécise, mais désastreuse pour les Messéniens, car ils étaient forcés d'entretenir à grands frais des garnisons dans chaque ville ; leurs laboureurs n'osaient cultiver les campagnes, dont tous les fruits étaient moissonnés par les Spartiates, et leurs esclaves désertaient en foule. La famine, et, à sa suite, une maladie épidémique, firent plus de mal encore. Les Messéniens se décidèrent à abandonner les villes de l'intérieur et se retirèrent dans Ithome, sur la montagne de ce nom, masse isolée qui commande toute la Messénie comme une forteresse et que ses pentes escarpées rendent de facile défense (815 mètres). Cependant ils envoyèrent consulter l'oracle, qui répondit : « Choisissez par le sort une jeune vierge pure, du sang d'Épytos, et immolez-la pendant la nuit aux divinités infernales. Si le sort tombe mal, une autre victime offerte volontairement suffira. » Le sort désigna la fille de Lyciscos. Dès que le père connut le terrible destin qui la menaçait, il s'enfuit avec elle à Sparte. Le peuple était consterné. Aristodêmos, un des Épytides, homme puissant et guerrier illustre, offrit volontairement sa propre fille ; mais elle était fiancée à un Messénien. Pour la sauver, le jeune homme prétendit que lui seul maintenant, et non plus son père, avait le droit de disposer d'elle, et que, d'ailleurs, elle ne pouvait satisfaire à l'oracle, puisqu'elle était épouse et mère. Aristodêmos, furieux de cette opposition outrageante, tue sa fille, lui ouvre les entrailles et montre que son sein est vierge. Quoique ce meurtre n'eût pas été commis à l'intention du dieu, on s'empessa de déclarer que l'oracle était rempli. Le peuple, persuadé que l'affreux sacrifice allait apaiser sa colère, célébra, par de joyeux festins, sa réconciliation avec le ciel. La même pensée jeta l'effroi dans le cœur des Spartiates, et la guerre fut suspendue. Les Messéniens en profitèrent pour faire alliance avec les peuples qui s'effrayaient déjà de l'ambition de Lacédémone, les Arcadiens et les Argiens.

Six années se passèrent avant que le roi spartiate Théopompos osât conduire une nouvelle armée contre Ithome. Euphaès commit l'imprudence d'engager l'action avant l'arrivée de ses auxiliaires; pourtant on combattit jusqu'à la nuit, et la victoire resta indécise. Les chefs s'étaient signalés par des combats singuliers; Euphaès attaqua Théopompos, mais il fut gravement blessé et mourut quelques jours après, sans laisser d'héritier. Vainement les devins Epêbolos et Ophionéos avertirent le peuple de se défier d'un homme qui porterait sur le trône une tache sanglante : Aristodêmos fut élu roi. La douceur de son gouvernement lui concilia l'affection du peuple et des grands, et les Arcadiens plus d'une fois l'aidèrent à ravager la Laconie. Ceux de Sicyône et d'Argos attendaient pour se joindre à lui une occasion favorable; elle ne se présenta qu'au bout de cinq années. Les deux peuples, fatigués d'une lutte si longue, cherchèrent à la terminer par une action générale. Ils appelèrent à eux leurs alliés. Du côté de Sparte, il ne vint que des Corinthiens. Aristodêmos adossa le gros de ses forces au mont Ithome et plaça en embuscade, dans les replis de cette montagne, des troupes légères qui, se montrant tout à coup au fort du combat, tombèrent sur le flanc de la phalange lacédémonienne et lui firent essuyer des pertes considérables.

Les Lacédémoniens abattus par cette sanglante défaite, essayèrent de la trahison. Cent de leurs citoyens, bannis avec éclat, se réfugièrent en Messénie. Aristodêmos les renvoya en disant : « Les crimes des Lacédémoniens sont nouveaux, mais leurs ruses sont bien vieilles. » Ils ne réussirent pas mieux à rompre les alliances que les Messéniens avaient nouées. Mais un oracle releva leurs espérances. La Pythie avait répondu aux Messéniens qui la consultaient : « Les dieux donneront le pays de Messène à ceux qui placeront les premiers cent trépieds autour de l'autel de Jupiter Ithomate. » Le temple

de Jupiter Ithomate étant dans l'intérieur des murs, il paraissait impossible que les Lacédémoniens pussent accomplir l'oracle. Mais un Delphien le communiqua aux Spartiates. Un de ceux-ci fit tant bien que mal cent trépieds de terre, les cacha dans un sac, et, prenant des filets comme un chasseur, se mêla aux gens de la campagne qui entraient dans Ithome. La nuit venue, il offrit ses trépieds au dieu et retourna annoncer à Sparte ce qu'il venait de faire.

La vue de ces trépieds jeta le trouble dans le cœur des Messéniens ; Aristodêmos s'efforça de les rassurer ; mais il reconnut bientôt que le temps marqué pour la ruine de son peuple était arrivé. Un jour qu'il voulait sacrifier à Jupiter, Ithomate, les béliers allèrent d'eux-mêmes heurter l'autel de leurs cornes, avec tant de violence qu'ils en moururent sur le coup. Ce présage, d'autres aussi menaçants, l'effrayaient, quand un songe lui ôta tout espoir. Il se voyait couvert de ses armes, et prêt à marcher au combat ; devant lui, sur une table, étaient les entrailles des victimes, quand sa fille apparut, vêtue d'une robe noire, et lui montrant du doigt sa poitrine entr'ouverte. Elle renversa ce qui était sur la table, arracha les armes des mains de son père, et en échange lui donna le long habit blanc et la couronne d'or dont les Messéniens paraient les morts illustres au jour des funérailles. Ce songe était un signe de fin prochaine. Aristodêmos réalisa lui-même le présage, en se tuant sur le tombeau de sa fille. Il avait régné près de sept ans. Privés de cet intrépide chef, les Messéniens résistèrent encore à l'ennemi et à la famine. Enfin il fallut céder (723). Tous ceux qui avaient des liaisons d'hospitalité à Argos, à Sicyône, ou dans quelque ville d'Arcadie s'y retirèrent. Ceux qui tenaient à la race des prêtres et au culte secret des grandes déesses, allèrent à Eleusis. Les Lacédémoniens rasèrent Ithome jusqu'aux fondements et s'emparèrent des autres cités, à l'exception

peut-être de Mothoné et de Pylos. Ils exigèrent des vaincus restés dans le pays le serment de ne jamais se révolter, et « courbés comme des ânes sous de lourds fardeaux, ils furent dans la dure nécessité de donner à leurs maîtres la moitié des fruits que produisaient leurs champs. » On les obligea, sous des peines sévères, à venir de la Messénie à Sparte pour assister en robes noires aux funérailles des rois et des grands personnages. « Ils pleurent, eux et leurs femmes, lorsque la Parque tranche les jours de quelqu'un de leurs maîtres. » (Tyrtée.)

Cette longue guerre modifia sur quelques points la constitution de Sparte. Pour remplir les vides faits par les combats dans la population, le roi Polydoros éleva au rang de citoyens un certain nombre de Laconiens, auxquels on fit épouser les femmes des guerriers morts. Ces nouveaux citoyens ne furent cependant pas sur le pied d'une complète égalité avec les anciens. Ceux-ci formèrent une assemblée à part qui eut le privilège exclusif de nommer les sénateurs, et un règlement sanctionné par l'oracle de Delphes ne laissa à l'assemblée générale que le droit d'accepter ou de repousser les propositions, sans les pouvoir amender.

La première guerre de Messénie donna aussi lieu à la fondation de Tarente par des colons lacédémoniens ; c'étaient sans doute quelques-uns de ces nouveaux citoyens qui, mécontents de la part qu'on leur faisait, allèrent chercher au loin une patrie qui leur mesurât moins parcimonieusement la liberté. Ils devaient avoir, si l'expédition manquait, un cinquième des terres de la Messénie.

Enfin la tradition rapportait au roi Théopompos, collègue de Polydoros, la création des éphores. « La guerre contre les Messéniens, dit Cléomène, ayant par sa durée empêché les rois de rendre la justice, ils choisirent pour les remplacer quelques-uns de leurs amis, qu'ils

nommèrent éphores. » Cicéron compare les éphores aux tribuns de Rome ; la ressemblance est vraie à de certains égards. Comme ceux-ci, ils étaient tirés du peuple, souvent des derniers rangs, et ils avaient, ainsi que leur nom l'indique, le droit de surveiller la constitution et les mœurs. On verra plus loin (chap. xvi), à quelle puissance ils arrivèrent.

Cependant une génération nouvelle avait grandi en Messénie, pleine du souvenir des malheurs et des brillants exploits de ses pères. Impatiente du joug honteux qui pesait sur sa tête, elle n'attendait qu'un chef et qu'une occasion.

Alors vivait dans Andania un jeune guerrier de la race d'Epytos, Aristomène. Résolu à faire remonter son peuple au rang d'où il était tombé, il ne cessait de ranimer l'espoir des bannis et d'exciter la colère des opprimés. Il rattacha à sa cause les anciens alliés de la Messénie : Argos, Sicyône et les Arcadiens. Les habitants de la Pisatide et de la Triphylie promirent des secours. On voulait le proclamer roi ; Aristomène n'accepta que le titre de général. La deuxième guerre de Messénie commençait 39 ans après la prise d'Ithome.

La première bataille se livra dans la plaine de Dérées ; aucun des deux peuples n'avait ses alliés avec lui. La victoire fut incertaine. Les combats isolés furent plus favorables aux Messéniens. Aristomène montrait dans ces coups de main sa bouillante valeur et son audace. Un jour il partit seul, traversa les montagnes, entra de nuit dans Lacédémone, et suspendit au temple de Minerve Chalciocos un bouclier avec cette inscription : « Aristomène à Minerve, des dépouilles des Lacédémoniens. » Sparte, effrayée, consulta l'oracle de Delphes. Le dieu répondit qu'elle devait demander un chef aux Athéniens. Athènes ne voulait pas concourir à la grandeur de Sparte, et n'osait résister aux ordres d'Apollon. Pour obéir elle envoya à Lacédémone Tyrtée, un maître

d'école boiteux qui passait pour fou¹. Mais ce fou était un poète ; il chanta, et sa mâle poésie ranima tous les courages.

« Il est beau pour un brave de tomber aux premiers rangs de bataille et de mourir en défendant sa patrie. Mais il n'est pas de plus lamentable destin que d'abandonner sa ville, ses fertiles domaines, et d'aller mendier par le monde, en traînant après soi une mère chérie et un vieux père, et de petits enfants, et une légitime épouse.

« Combattons avec courage pour cette terre, et mourons pour nos enfants. Ne soyez plus avares de votre sang, jeunes guerriers ; faites-vous dans la poitrine un cœur grand et vaillant, et n'abandonnez pas vos aînés, ces vieux soldats dont les jambes ne sont plus légères : car c'est chose honteuse de voir étendu sur la terre, en avant des jeunes hommes, un vieux guerrier dont la tête est blanchie déjà, et qui exhale dans la poussière son âme généreuse, en retenant de la main ses entrailles sanglantes et ses chairs déchirées. Mais à la jeunesse tout sied. Tant que le guerrier a cette noble fleur de l'âge, on l'admire, on l'aime, et il est beau encore quand il tombe aux premiers rangs de bataille. »

Ces brûlantes paroles valaient mieux que la froide expérience d'un chef habile. Il faut ajouter pourtant que Sparte reçut des secours plus matériels envoyés par Corinthe et les Lépréates ennemis d'Elis ; mais les Messéniens exilés étaient rentrés dans leur patrie, ramenant avec eux les prêtres réfugiés à Eleusis. Tout le Péloponnèse, moins les Achéens, allait prendre part à cette lutte suprême. Un an après la bataille de Dérées, les Messéniens et les Spartiates, soutenus de tous leurs alliés, livrèrent un nouveau combat dans la plaine de Sténycla-

1. Presque tous les écrivains anciens le font Athénien ; quelques-uns Milésien : ses élégies sont en dialecte ionien.

ros, près du monument du Sanglier. Cette fois la brillante valeur d'Aristomène assura la victoire aux Messéniens. Pas un Spartiate n'eût échappé « sans Castor et Pollux, qui arrêterent Aristomène dans la poursuite, en lui faisant perdre son bouclier. Quand le vainqueur revint à Andania, les femmes jetaient des fleurs sur son passage, et chantaient : « A travers les champs de Sté-nyclaros, et jusque sur le sommet de la montagne, Aristomène a poursuivi les Lacédémoniens. »

Abandonné sans doute de ses alliés après ce succès qui rejetait l'ennemi dans sa vallée de l'Eurotas, Aristomène l'y suivit, rendant inutile toute surveillance par ses marches rapides et imprévues. Un soir, au coucher du soleil, il entre en Laconie, marche sur Pharis, la pille et revient chargé de butin. Sur sa route il rencontre Anexandros, roi de Sparte, avec ses hoplites, et les disperse. Il eût attaqué Sparte elle-même, si Hélène et ses deux frères, les Dioscures, ne lui eussent apparu en songe pour l'en détourner. Une autre fois il enlève à Caryes les jeunes filles qui dansaient en chœur, en l'honneur de Diane, et ne les rend qu'au prix d'une forte rançon. A Egila, il fut moins heureux. « Là, Cérès a un temple très-vénéré. Aristomène et sa troupe, sachant que les femmes y célébraient la fête de la déesse, tentèrent de les surprendre ; mais ces femmes, animées sans doute par Cérès, blessèrent la plupart des Messéniens avec les couteaux et les broches qui leur servaient aux sacrifices, et Aristomène, aveuglé par la lumière des torches, fut pris et chargé de chaînes. Il s'échappa néanmoins dans la même nuit. Archimadie, prêtresse de Cérès, fut accusée d'avoir facilité son évasion, entraînée par l'amour que depuis longtemps elle avait conçu pour lui. »

Encore ce trait tout poétique, puisque nous racontons moins une histoire qu'une légende : Aristomène tombe un jour entre les mains de sept Crétois au service de

Sparte; ils s'arrêtent, sur la route, dans une maison pour y passer la nuit. Là habitait une jeune fille qui, la nuit précédente, avait rêvé qu'elle délivrait un lion que des loups amenaient enchaîné. Frappée de cette rencontre, elle comprend qu'Aristomène est le lion de son rêve, et que les loups sont ses indignes gardiens. Elle enivre ceux-ci, et détache les liens du héros; il tue les Crétois, et donne la jeune fille pour épouse à un de ses fils.

Cependant Tyrtée remplissait en poète ses fonctions de général; ses ordres étaient des chants de guerre, mais aussi des leçons de discipline et de tactique.

« Allons! ô fils de l'invincible Hercule, prenez courage, Jupiter ne s'est pas encore détourné de vous. Ne redoutez point le nombre des soldats. Ne tremblez pas.... Ceux qui osent rester serrés les uns contre les autres et joindre de près les premiers rangs ennemis meurent en moindre nombre et protègent le peuple qui les suit.... Honte au mort qui gît dans la poussière le dos percé d'une lance acérée. Que les deux jambes écartées, le guerrier tienne ferme, pressant de ses deux pieds la terre, mordant sa lèvre de ses dents, la poitrine à l'abri sous un large bouclier. Qu'il balance dans sa main droite une lance puissante; qu'il agite sur sa tête une crinière terrible, qu'il ne reste point hors de la portée des javelots, mais qu'au milieu des œuvres hardies de Mars il apprenne à combattre; qu'il joigne de près l'ennemi avec sa longue pique, le blesse de son épée et le fasse prisonnier. Pied contre pied, bouclier contre bouclier, aigrette contre aigrette, casque contre casque, poitrine contre poitrine, luttons et combattons, l'épée ou la lance à la main. Et vous, soldats des troupes légères, retirés chacun sous votre bouclier, renversez l'ennemi avec de lourdes pierres, lancez contre lui vos javelots bien polis, tout en restant auprès des panoplites. »

En même temps que Sparte ramenait la discipline dans son armée, elle préparait la victoire par une trahison.

Aristocratès roi des Arcadiens, gagné par des présents, promet de faire défection à la prochaine bataille. Elle se livra près d'un lieu appelé la Grande-Fosse ; on combattait avec ardeur quand Aristocratès, retirant ses troupes, dégarnit la gauche des Messéniens. Ce mouvement jeta le désordre dans leurs rangs. Malgré des prodiges de valeur, Aristomène dut céder ; la cause messénienne ne se releva pas de ce sanglant désastre. Ils se retirèrent sur le mont Ira, comme, dans la guerre précédente, sur le mont Ithome. Ils s'y défendirent onze années. Pour les y affamer, les Spartiates changèrent la Messénie en désert, et défendirent aux laboureurs des cantons limitrophes, en Laconie, de cultiver leur champ jusqu'à la fin de la guerre. Cette défense amena la disette dans Sparte même, et des troubles éclatèrent ; Tyrtée les calma en chantant cette fois la concorde et l'obéissance aux lois.

Mais Aristomène ne se laissait pas enfermer dans Ira. Une fois, vers la nuit, il sortit avec la troupe d'élite de trois cents hommes qui l'accompagnait toujours, et marcha si rapidement, qu'il atteignit Amyclées avant le lever du soleil, la prit et la pilla ; il avait déjà fait sa retraite, quand les secours envoyés de Sparte arrivèrent. Dans une autre expédition, il fut surpris par les deux rois lacédémoniens. Frappé d'une pierre à la tête, il tomba évanoui et fut pris avec cinquante de ses compagnons. On les précipita dans la Céada, gouffre où l'on jetait les malfaiteurs. Les autres Messéniens périrent brisés ; mais quand vint le tour d'Aristomène, un aigle, dit la légende que nous abrégeons, le soutint dans sa chute sur ses ailes étendues, de sorte qu'il arriva au fond sans blessure. Pendant trois jours il resta dans le gouffre, enveloppé dans son manteau, et attendant la mort. Au bout de ce temps, il entendit un léger bruit ; il se découvrit la tête, et comme ses yeux étaient accoutumés à l'obscurité, il vit un renard qui mangeait les cadavres. Imaginant bien que cet animal avait pénétré jusque-là

par quelque issue secrète, il le laisse approcher, le saisit d'une main ; de l'autre, chaque fois que le renard se retourne, il lui présente son manteau à mordre, le suit ainsi, et arrive jusqu'à un trou qui laisse passer une faible lueur ; il le lâche alors, élargit l'ouverture avec ses mains, s'échappe et retourne à Ira.

Aristomène recommença aussitôt ses courses et tailla en pièces une troupe d'auxiliaires corinthiens, et offrit pour la troisième fois à Jupiter Ithoméen le sacrifice appelé *hécatomphonie*, parce qu'il était réservé au guerrier qui avait tué de sa main cent ennemis. Cependant le temps marqué pour la prise d'Ira approchait. L'oracle avait dit : « Lorsqu'un bouc boira dans la tortueuse Nédà, je ne défendrai plus les Messéniens. » La Nédà est une rivière voisine d'Ira. Pour empêcher la menace de l'oracle de s'accomplir, on en écartait avec soin tous les boucs. Mais il y a dans le pays un figuier sauvage qu'on appelle *tragos* (bouc). Il arriva qu'un de ces figuiers poussa horizontalement sur les bords de la rivière, de telle sorte que l'extrémité des branches s'y baignait. L'oracle était accompli : le *tragos* avait bu dans la Nédà.

Quelque temps après, par une nuit sombre, comme la pluie tombait à torrents, et qu'il n'y avait point sur les remparts d'Ira d'abri où les gardes pussent se mettre à couvert, tous se retirèrent pour attendre que l'orage eût cessé. Un esclave, transfuge des Lacédémoniens, s'en aperçut, et saisissant cette occasion de rentrer en grâce auprès de ses anciens maîtres, courut l'annoncer au camp des Spartiates. Ils se mirent aussitôt en marche ; le bruit de leurs pas était couvert par celui du tonnerre et de la pluie, et ils arrivèrent, sans être remarqués, jusque dans la ville. Les premiers qui les aperçurent furent Aristomène et le devin Théoclos. Ils crient aux armes, les Messéniens accourent de toutes parts, les femmes montent sur les maisons d'où elles accablent de tuiles les Lacédémoniens. Pendant trois jours on disputa pied à pied le

terrain, au milieu de la tempête qui ne cessait pas ; mais les Spartiates étaient encouragés par les éclairs qui brillaient à leur droite, présage favorable : ils avaient d'ailleurs l'avantage du nombre. Quand il n'y eut plus d'espoir, Théoclos se jeta au milieu des ennemis et périt en frappant. Pour Aristomène, il fit signe aux Lacédémoniens qu'il voulait se retirer avec les siens : on n'osa pas pousser au désespoir cette poignée d'hommes héroïques. Aristomène plaça les vieillards, les femmes, les enfants au milieu des guerriers, et sortit ainsi d'Ira, avec la fortune de la Messénie (668).

Cet homme infatigable ne désespérait pourtant pas encore. A peine retiré en Arcadie, il propose aux cinq cents Messéniens qui lui restent de pousser vivement en Laconie, et d'aller prendre Sparte, ou au moins y saisir de précieux otages. Tous accueillent avec enthousiasme cet audacieux projet, et trois cents Arcadiens se joignent à eux. Mais Aristocratès, par une seconde trahison, avertit les Spartiates et fait tomber cette dernière espérance. « Quand les Arcadiens eurent découvert cette perfidie, ils accablèrent Aristocratès de pierres, et pressèrent les Messéniens d'en faire autant : ceux-ci regardèrent Aristomène qui baissa les yeux et se mit à pleurer. Les Arcadiens, après avoir lapidé Aristocratès, jetèrent son corps hors de leurs limites et le laissèrent sans sépulture. »

Les Messéniens furent répartis parmi les hilotes ; mais les habitants de Pylos et de Monthoné montèrent sur leurs vaisseaux et passèrent à Cylléné chez les Éléens. De là ils proposèrent à ceux de leur nation qui étaient en Arcadie de s'embarquer avec eux pour chercher quelque établissement en pays étranger : ils prièrent aussi Aristomène de se mettre à leur tête. Le héros répondit que, tant qu'il conserverait un souffle de vie, il ferait la guerre aux Lacédémoniens, et qu'il était bien assuré de leur faire encore beaucoup de mal. Mais il leur donna pour chefs ses fils Gorgos et Manticlos, sous lesquels ils allèrent à

Rhégium, où plusieurs Messéniens s'étaient déjà retirés après la première guerre. Deux siècles plus tard, un Messénien, Anaxilaos, étant devenu tyran de Rhégium, s'empara de Zancle où il établit les descendants des exilés, qui, en souvenir de la patrie de leurs pères, donnèrent à cette ville le nom de Messène : ce glorieux nom se retrouve encore dans celui de la ville actuelle, Messine.

Peu de temps après Aristomène était à Delphes, quand un roi de l'île de Rhodes vint consulter l'oracle sur le choix d'une femme. La Pythie lui ayant dit d'épouser la fille du plus vaillant des Grecs, il pensa qu'il n'y avait personne dans la Grèce qu'on pût comparer pour la bravoure à Aristomène, et il lui demanda sa fille. Aristomène se rendit avec elle dans l'île de Rhodes. Il y emporta sa haine contre Sparte, et il cherchait encore quels ennemis il pourrait soulever contre elle, quand la mort vint le condamner à l'éternel repos. Son peuple fut comme lui fidèle au souvenir de la patrie perdue, et jamais ne se réconcilia avec ceux qui lui avaient injustement ravi le foyer domestique, les tombeaux des aïeux et la liberté. Tous les ennemis de Sparte, Athènes, Épaminondas, les trouvèrent prêts, partout et toujours à combattre contre l'éternel ennemi ; et quand il n'y avait plus de Sparte, quand il n'y avait plus de Grèce, les derniers des Messéniens chantaient encore, neuf siècles après la chute d'Ira : « A travers les champs de Stényclaros, et jusque sur le sommet de la montagne, Aristomène a poursuivi les Lacédémoniens. »

Par la législation de Lycurgue et la conquête de la Messénie, Sparte était devenue l'État le plus puissant du Péloponnèse. Mais, après le grand effort contre les Messéniens, elle avait besoin de repos. Ce ne fut qu'en 620 qu'elle reprit les armes et attaqua les Tégéates, qui lui avaient autrefois infligé d'humiliantes défaites. Cette guerre dura, avec de longues interruptions, 74 ans et Sparte n'y éprouva d'abord que des revers. Ici se

place une de ces traditions qu'Hérodote aime tant et raconte si bien. L'oracle, consulté par les Spartiates, répondit qu'ils seraient vainqueurs quand ils auraient rapporté dans leur ville les ossements d'Oreste, ensevelis là où soufflent deux vents contraires, où le type frappe l'antitype, où le mal est sur le mal. Or, il arriva qu'un Lacédémonien nommé Lichas, étant allé à Tégée, entra dans la boutique d'un forgeron; celui-ci lui conta, par hasard, qu'en creusant dans sa cour, il avait trouvé un cercueil d'une grandeur surprenante. Lichas se rappelle à ces mots l'oracle : les vents contraires sont bien les soufflets de la forge, le type est le marteau, l'antitype l'enclume, le mal sur le mal est le fer qu'on forge sur le fer : le cercueil est donc celui d'Oreste. Lichas retourne à Sparte, révèle aux magistrats ce qu'il a découvert : on l'exile pour que personne ne prenne défiance de lui. Il retourne à Tégée, loue la cour du forgeron, recueille les ossements et les rapporte aussitôt. Dès ce moment les Spartiates crurent à la victoire, c'est le meilleur moyen de l'assurer : ils vainquirent. Tégée cependant conserva son territoire et ses lois, mais elle tomba au rang des peuples que Sparte traînait à la guerre avec elle, et n'eut que le stérile honneur d'occuper une des ailes de l'armée.

Avant ou durant cette guerre, plusieurs cantons peuplés d'Arcadiens furent ajoutés au territoire des Spartiates, qui dès lors eurent libre entrée dans l'Arcadie. Ainsi la prépondérance autrefois exercée par les Pelopides sur la péninsule, se rétablissait au profit des Spartiates : la translation des os d'Oreste à Lacédémone montrait ce peuple comme l'héritier de la puissance d'Agamemnon.

Entre Argos et Sparte, le différend avait pour cause la possession de Tyrée et de la Cynurie. Ce pays montagneux aurait été entre les mains des Argiens une barrière utile contre les incursions de Sparte; d'ailleurs il leur servait de communication avec le reste de leur territoire : car ils possédaient toute la côte orientale de la Laconie

jusqu'au cap Malée et les îles adjacentes jusqu'à Cythère. Pour épargner le sang, les deux peuples convinrent, vers 547, de choisir chacun 300 combattants; la Cynurie devait être le prix de la victoire. La bataille dura tout un jour. Othryadès survécut seul du côté des Spartiates, mais grièvement atteint et couché parmi les morts; du côté des Argiens deux guerriers, Alcénor et Chromios, étaient sans blessures. Ne voyant plus d'ennemis devant eux, ils se hâtèrent de porter à leurs concitoyens la nouvelle de leur victoire. Pendant leur absence Othryadès faisait un dernier effort, élevait un trophée avec les armes des ennemis et se perçait ensuite de son épée pour ne point survivre à ses compagnons. Le lendemain les deux peuples se prétendirent victorieux, et il fallut trancher la question par une bataille générale que les Lacédémoniens gagnèrent. Les Argiens cédèrent les pays disputés et sans doute aussi la côte orientale de la Laconie, qui, depuis le milieu du sixième siècle avant notre ère, paraît faire partie du territoire lacédémonien.

La guerre avec Argos se renouvela plus tard, mais sans cesser d'être à l'avantage des Lacédémoniens. En 514, leur roi Cléomène, après une grande victoire où il avait tué 6000 Argiens, s'avança jusque sous les murs de la ville, dont il brûla le bois sacré, et qu'il aurait prise si les enfants, les vieillards, les femmes même, excités par la poétesse Télésilla, n'eussent fait une vaillante défense. Le même prince fit deux invasions dans l'Attique : la première par l'ordre de l'oracle de Delphes, pour chasser les Pisistratides ; la seconde pour établir dans cette ville un gouvernement aristocratique. Enfin, en 491, l'autorité de Sparte, franchissant les rivages de la presqu'île, s'étendit jusqu'à Égine, dont les habitants livrèrent des otages.

Ils avaient encore occupé un autre boulevard du Péloponnèse, Cythère, au sud du cap Malée. C'était une île aride et rocailleuse où la Fable faisait aborder Vénus,

quand elle sortit du sein des flots, mais elle ajoutait que la déesse des plaisirs s'était bien vite enfuie en Cypre. Les Spartiates trouvaient là une excellente station navale, où s'arrêtaient les vaisseaux marchands venant d'Égypte et d'Afrique; aussi y entretenaient-ils une garnison dans la citadelle, et chaque année ils envoyaient un magistrat pour la gouverner.

Ainsi Sparte était maîtresse par elle-même des deux cinquièmes du Péloponnèse, redoutée ou obéie dans le reste; les peuples répondaient à son appel, quand elle les invitait à suivre son armée hors de leur péninsule. Elle était la première puissance de la Grèce, et sa réputation pénétrait même en Asie, car, vers l'époque du combat des six cents, une ambassade du riche Crésus, roi de Lydie, était venue solliciter son secours, et elle se disposait à lui envoyer des vaisseaux et des soldats, lorsqu'on apprit sa chute. C'est à elle encore que s'adressèrent les victimes de Polycrate, l'exilé samien Méandrios, les Ioniens révoltés contre les Perses, et Platée, qui voulait se séparer de la Béotie, Athènes enfin qui voulait se venger d'Égine. Elle était donc, avant les guerres médiques, reconnue par les Grecs et par les barbares comme la tête de la Hellade.

CHAPITRE IX.

ATHÈNES ET SA CONSTITUTION¹.

Le petit pays que des montagnes d'accès difficile séparent de la Grèce centrale et qui s'avance en promontoire dans la mer Égée, flanqué à droite par la longue Eubée, à gauche par les îles de Salamine et d'Égine, en s'ouvrant sur le golfe Saronique par le Pirée, un des meilleurs ports de l'Orient, c'est l'Attique, le point du monde le plus justement célèbre dans l'histoire de l'esprit humain. Elle est divisée en trois bassins demi-circulaires, les plaines d'Éleusis, d'Athènes et de Marathon, qui semblent fermées de tous côtés par les montagnes et la mer; mais des communications naturelles s'ouvrent çà et là, et les montagnes s'abaissent pour laisser passer les routes et les voyageurs, de sorte qu'il y a à la fois, dans la conformation de l'Attique, diversité et unité. Sa surface n'égale pas la moitié de celle de nos plus petits départe-

1. Plutarque, *Thésée et Solon*; Hérodote *passim*, Thucydide, liv. I; Pausanias, liv. I et *passim*, etc. M. Émile Burnouf a dressé un plan de ce qui reste des monuments authentiques de l'ancienne Athènes, rectifiant ou complétant les cartes de Leake, Forchhammer et Altenhoven (Cf. *Archives des Missions*, t. V, p. 94), et M. Hanriot a publié un savant travail sur la topographie des *Dèmes de l'Attique*, 1853.

ments, et son sol pierreux n'a même pas, sauf en quelques points et par exception, la riche végétation de la Béotie sa voisine : à peine du blé, un peu plus d'orge, des figuiers, des vignes, des oliviers, les abeilles de l'Hy-mette¹, les carrières de marbre du Pentélique, les mines d'argent de Laurion et les pêcheries abondantes de la côte, voilà avec sa beauté sévère, mais fine et délicate, toute la richesse du pays, si vous ne comptez pas la plus féconde et la plus glorieuse de toutes, le génie des habitants.

Ce génie que les lieux et les circonstances formèrent, diffère profondément du caractère spartiate : ouvert et étendu comme cet horizon sans limite qui laisse le regard errer au loin sur la mer Égée ; vif et délié comme cet air subtil et piquant qu'envoie la brise marine ; curieux, hardi, industrieux comme l'est souvent celui des habitants des côtes et des régions qui ne se suffisent point à elles-mêmes². Les Athéniens étaient sobres à cause de la nature même de leur terroir, qui ne donnait en rien l'abondance ; mais, ce qui valait mieux, ils avaient la sobriété de l'esprit. Chez eux rien d'outré ni d'excessif ; tout est netteté, proportion, clarté exquise ; rien de lourd, rien de faux ; rien que de vrai, d'exact, et de naturellement élégant. Peuple de pensée ingénieuse et délicate ; peuple

1. Les Grecs ne connaissaient pas le sucre, le miel était un objet important de commerce, car ils l'employaient dans la pâtisserie, même dans les mets ; ils le regardaient d'ailleurs comme un aliment nécessaire aux vieillards et propre à prolonger la vie (Athénée, II, 7 ; III, 25).

2. L'air de l'Attique, je l'ai déjà remarqué, est d'une extrême transparence ; il faut ajouter aussi d'une extrême sonorité. On y voit et on y entend de très-loin ; de sorte que les sens, ces véhicules des idées, y sont tenus constamment en éveil et y reçoivent des impressions bien autrement vives et multipliées que dans nos climats brumeux. Cicéron dit dans le *De fato*, IV : *Athenis tenue cælum ; Thebis autem crassum*. Cf. Hippocrate, *De aere*, cap. LV et Pline, *Hist. nat.*, II, 80. Curtius (I, 248), reprenant cette idée, dit : « Die Alten als eine besondere Gunst des Himmels anzuer kennen wussten, die trockne und helle Atmosphäre Atticas, welche durch ihre besondere Klarheit geeignet war, den Leib frisch und gesund, die Glieder elastisch zu machen, die Sinne zu schärfen die Seele heiter zu stimmen, die Kräfte der Geister zu wecken und zu beleden. »

de vie active et pleine. Lycurgue n'aurait pas réussi en Attique; les lois pesantes qui tenaient Sparte immobile n'auraient pas eu prise sur ces vives intelligences, sur ces hommes peu disciplinables à une seule règle impérieuse, parce qu'ils avaient tous les genres d'existence : mineurs dans la montagne, marins à la côte, laboureurs dans la plaine; et parce qu'ils avaient dans les veines le sang le plus mêlé¹. Pélasges, Achéens, Ioniens, Thraces, Éoliens, colons orientaux peut-être, tous étaient venus là se rencontrer, non en conquérants, car cette péninsule rocheuse, sans terre et sans eau, ne valait pas alors un combat, mais en fugitifs, et dans une proportion telle, qu'une seule tribu n'avait pu asservir toutes les autres. Athènes fut le grand asile des races helléniques, comme Rome fut celui des races italiotes. C'est pour cela que ces deux cités sont chacune à leur manière la plus haute et la plus complète expression, celle-ci de l'Italie, celle-là de la Grèce, toutes deux de l'ancien monde.

Sparte, l'autre pôle de la société hellénique, ne fit en rien de grands progrès : en politique, elle prit tout de suite sa forme définitive, l'aristocratie. Athènes, qui devait aller jusqu'à la démocratie, eut plus de chemin à faire avant d'atteindre la constitution qui convenait à son génie; aussi ne trouva-t-elle que bien plus tard la puissance extérieure.

Beaucoup de révolutions politiques, voilà ce que nous trouverons dans l'histoire d'Athènes jusqu'aux guerres médiques. Cette histoire commence proprement à Thésée, qui succéda à son père Égée, vers 1300, quoique certaines institutions, comme l'aréopage, et la division

1. Malgré ce que dit Isocrate (*Panégyr.*, 24, 25) que les Athéniens étaient autochthones; mais il ajoute, à ce propos, ce fait curieux, que de son temps encore les peuples grecs envoyaient à Athènes les prémices de leurs moissons, obligés par la Pythie même à accomplir ce devoir religieux, parce que c'était dans l'Attique qu'était née, de l'Attique qu'était sortie l'agriculture pour se répandre dans le reste de la Grèce (*Ibid.*, 31, p. 28 de l'édition Didot).

du peuple en nobles, en laboureurs et en artisans fussent peut-être plus anciennes. Thésée est, pour ainsi dire, le patron d'Athènes, comme Hercule l'est du Péloponnèse, et Quirinus de Rome. C'est un de ces personnages, moitié homme et moitié dieu, dont le souvenir, embelli par l'imagination populaire, plane sur le berceau d'une nation. Son histoire était véritablement nationale en Attique, et les détails merveilleux de sa vie se trouvaient rappelés sur les monuments, dans la religion, dans les fêtes, dans le calendrier même des Athéniens. Ils ont été précédemment racontés, là où ils sont à leur place, dans l'histoire légendaire. On n'insistera ici que sur le fait politique de la fondation d'Athènes comme métropole de l'Attique.

La terre aux longs rivages, c'est le sens du nom de l'Attique¹, ouverte de trois côtés à la mer, avait reçu par là et par les routes des montagnes béotiennes des habitants d'origine très-différente². Chaque groupe se cantonna à part, et tous refusèrent d'avoir rien de commun entre eux. Il fallut beaucoup de temps et d'efforts pour réduire ces petits États à douze, les amener à s'unir par des mariages, et à porter leurs différends devant un même tribunal. Ce premier travail de rapprochement a un nom dans la légende, il s'appelle Cécrops³; le second qui, des douze bourgades fit une seule cité et qui constitua l'unité politique, après l'unité civile, en a un autre, il s'appelle Thésée.

« Thésée, dit Plutarque, réunit en un seul corps tous les habitants de l'Attique et n'en forma qu'une même cité. Dispersés auparavant en plusieurs bourgs, il était difficile de les assembler pour délibérer sur les affaires

1. *Acte*, Pline, IV, 7; *ἡ Ἀττικὴ χώρα*, Pausan., I, 2, 6.

2. Les grands dieux protecteurs de l'Attique révèlent cette différence; c'étaient le Zeus pélasgique, le Neptune éolien qui, sur le rocher même de l'Acropole fit jaillir une source, et Pallas-Athénée l'antique divinité des rudes montagnards de Pallène et de la race ionienne.

3. Voy. ci-dessus.

publiques; souvent même ils étaient en guerre les uns contre les autres. Thésée parcourut les bourgs, pour proposer son plan et le faire agréer. Les simples citoyens et les pauvres l'adoptèrent sans balancer. Afin de déterminer les hommes plus puissants, il leur promit un gouvernement sans roi, et purement démocratique, dans lequel, ne se réservant que l'intendance de la guerre et l'exécution des lois, il mettrait pour tout le reste une entière égalité entre les citoyens. Il en persuada quelques-uns; les autres cédèrent par crainte. Il fit abattre dans chaque bourg les prytanées et les maisons de conseil, cassa tous les magistrats, bâtit un prytanée et un palais commun dans le lieu où ils sont encore aujourd'hui, donna à la ville et à la citadelle le nom d'Athènes et établit une fête pour tout le monde sous le nom de *Panathénées*¹.

En d'autres termes, l'Attique, anciennement divisée en plusieurs États, comme les autres provinces de la Grèce, vit un d'eux, grâce à sa position inexpugnable et à son port² dépasser les autres en forces, en richesses, puis les contraindre à reconnaître sa suprématie. Cette révolution qui mit l'Attique dans Athènes, laissa pourtant subsister des divisions que l'on retrouve à l'origine de presque toutes les histoires, les *tribus*, les *phratries* et les *familles*. Il y avait quatre tribus, comptant chacune trois phratries, subdivisées à leur tour en trente γένη, ce qui faisait 360 familles politiques. Ces familles, comme les *gentes* romaines, ne renfermaient pas seulement des hommes alliés par le sang, mais aussi des hommes unis par des sacrifices communs en l'honneur du héros ou du dieu qui était supposé l'ancêtre de toute la race, par le droit d'hériter les uns des autres, à défaut d'héritiers naturels, par l'obligation de mutuelle assistance et par la possession d'un trésor, de prêtres et de chefs communs. Chaque *génos* renfermait un certain nombre de

1. C'est également le récit de Thucydide, II, 13.

2. Ce port fut, jusqu'à Thémistocle, celui de Phalère.

gennêtes ou chefs de famille naturelle. Toute cette organisation reposait sur un sentiment qui malheureusement s'affaiblit dans notre Europe, le culte de la famille, la vénération des aïeux. Athènes regardait comme un malheur public l'extinction d'une seule de ses familles, moins parce qu'elle perdait des citoyens que parce que les ancêtres, les mânes, les dieux tutélaires de cette maison allaient rester sans honneurs, et peut-être devenir eux-mêmes sans affection pour une cité où le feu des sacrifices ne brûlait plus sur leurs autels déserts.

A côté de cette division religieuse et sociale des phratries et des familles, il y en avait une autre plus politique et beaucoup plus récente. Chaque tribu se subdivisait en trois *trittyes* ou tiers, et en douze *naucraries*. Les quarante-huit *naucraries* des quatre tribus étaient des divisions territoriales, dans chacune desquelles les *naucrares* ou principaux propriétaires levaient l'impôt ainsi que le contingent militaire du district, et se réunissaient pour équiper une galère, afin de protéger l'Attique contre les pirates. Les prytanes des *naucrares* composaient à Athènes un conseil suprême.

Ces *naucrares* appartenaient à la classe des riches, des nobles, qui formaient dans la ville de Thésée une aristocratie assez semblable à celle qu'on trouve dans la cité de Romulus, ici les patriciens, là les eupatrides, les uns et les autres tenant le peuple dans la dépendance. A Rome, où la guerre amena un second peuple en face du premier, les plébéiens furent promptement assez forts pour contraindre les patriciens à compter avec eux ; à Athènes, où il n'y eut pas de vaincus introduits dans la cité, après leur défaite, qui vinssent accroître incessamment le nombre et la puissance du peuple, l'aristocratie resta pendant plusieurs siècles inébranlable.

Selon les légendes recueillies par Plutarque, ce fut cette aristocratie qui renversa Thésée. « Durant une absence du héros, les Tyndarides, Castor et Pollux, enva-

hèrent l'Attique pour reprendre Hélène qu'il avait ravie ; et dans Athènes même , un mouvement se fit contre lui. Mnesthée, descendant d'Érechthée, essaya de soulever les principaux citoyens contre l'homme qui leur avait ôté l'empire qu'ils exerçaient chacun dans leurs bourgs, et qui, les renfermant dans une seule ville, les avait rendus ses sujets ou plutôt ses esclaves. Mnesthée excitait aussi les hommes du peuple, en accusant auprès d'eux Thésée de ne leur avoir laissé qu'une liberté imaginaire, qui, dans le fait, les avait privés de leur patrie, de leurs sacrifices, et, au lieu de plusieurs rois légitimes, bons et humains, leur avait donné pour maître un étranger et un inconnu. » Thésée, de retour, fut contraint de s'exiler à Scyros, où il mourut. Mnesthée atteignit le but de ses intrigues, il régna ; mais, après lui, la royauté fut rendue à la famille de Thésée, qui la conserva jusqu'au temps où l'invasion doriennne bouleversa la Grèce.

Ce n'est pas que l'Attique en fut atteinte ; les envahisseurs ne touchèrent qu'au dernier moment sa frontière, mais dès les premiers jours elle fut l'asile des vaincus. Après l'invasion éolienne, les Minyens, les Tyrrhènes et les Géphyréens de Béotie cherchèrent un refuge au delà du Cithéron, et y apportèrent avec le culte de Déméter l'usage de l'écriture déjà ancien aux environs du lac Copaïs. Les fugitifs de Trézène franchirent le golfe Saronique et peuplèrent les dèmes de Sphettos et d'Anaphlystos, au pied du Laurion. D'Égine, vinrent les Éacides dont Miltiade et Cimon descendaient ; de Messénie, la postérité de Nélée et de Nestor.

Ainsi l'Attique reçut alors des habitants nouveaux, surtout de vieilles familles, puissantes par le nombre de leurs serviteurs, par leurs richesses, et par les traditions religieuses et héroïques qui s'attachaient à leur nom, et qui se trouvèrent assez fortes pour s'emparer violemment du pouvoir à Athènes. Afin de sauver la vanité nationale, les Athéniens racontaient autrement cette

révolution : les étrangers se seraient établis en simples particuliers dans l'Attique ; peu de temps après, un roi de Thèbes, en guerre avec Athènes, provoqua en combat singulier Thymœtès, descendant de Thésée, qui refusa le défi. Le Messénien Mélanthos l'accepta à sa place, vainquit par une ruse le roi thébain et fut en récompense nommé roi par les Athéniens. Ce qui est certain, c'est que Mélanthos laissa le trône à Codrus, son fils, et que ses frères furent les chefs des Alcméonides, des Pisistratides et des Péonides, trois familles qui tinrent le premier rang à Athènes.

Sous le règne de ce Mélanthos, l'Attique reçut encore, de gré ou de force, les Ioniens de l'Égialée, expulsés de leur pays par les Achéens, et d'autres émigrés d'Épidaure, de Phlionte et de Corinthe. Les nouveaux venus y portèrent un sentiment qui s'y enracina, la haine du nom dorien. Codrus régnait à Athènes lorsque les Doriens, poursuivant les peuples qu'ils avaient chassés du Péloponnèse, envahirent la Mégaride et l'Attique. Ici encore l'histoire complaisante cache probablement une défaite sous une tradition héroïque dont il n'était pas permis de douter à Athènes. Un oracle, disait-on, avait révélé que si les assaillants tuaient le roi d'Athènes, ils seraient vaincus. Ils s'étaient donc promis d'éviter avec grand soin de l'atteindre. Mais Codrus savait le sacrifice exigé par le dieu, il l'accepta. Il se rendit, déguisé en paysan, dans la campagne qu'occupaient les ennemis, provoqua la colère d'un de leurs soldats, en le blessant avec sa faux, et se fit tuer. Quand les Doriens apprirent qu'ils avaient frappé le roi d'Athènes, ils désespérèrent du succès et rentrèrent dans le Péloponnèse.

Après la mort de Codrus, on prétendit que nul n'était digne de lui succéder, et, sous ce prétexte, la royauté fut abolie (1045). Cette révolution fut faite par les chefs des nouveaux venus, Éoliens et Ioniens, qui, réunis à la vieille noblesse d'Athènes, formaient l'aristocratie poli-

tique et sacerdotale des *eupatrides* (nobles) ou des *pédiéens* (hommes de la plaine), par opposition aux anciens habitants refoulés dans les montagnes ou sur les rivages, ce qui les fit appeler *hypéracriens* et *paraliens*. Cantonnés dans Athènes, dont ils occupaient la forteresse, ils se disaient tous de sang royal ; ils étaient les chefs militaires et les prêtres du peuple. Ainsi une aristocratie étrangère, de connivence avec l'aristocratie nationale, menaçait d'étouffer les antiques libertés et d'assujettir l'Attique au régime de castes que subissaient les pays de l'autre côté de l'isthme. L'esprit des institutions qu'on attribue à Thésée, joint à l'activité industrielle et mercantile de la population, usa à la longue ce despotisme. Athènes ne devint pas Sparte et la Grèce fut sauvée d'une uniformité stérile, à laquelle le monde eût certainement perdu le riche développement de l'esprit athénien.

Jaloux du pouvoir royal qui leur faisait ombrage, bien que depuis l'élection de Mélanthos, il fût aux mains d'un d'entre eux, les eupatrides le dépouillèrent de ses principales prérogatives, et le transformèrent en une magistrature à vie et responsable. Au lieu du titre pompeux de roi, il n'y eut plus que celui de chef, d'*archonte*. Cependant ils consentirent à laisser ce pouvoir affaibli à Médon, fils de Codrus, et à douze de ses descendants ; mais, le principe de l'hérédité une fois aboli, et celui de la responsabilité imposé, nulle barrière n'arrêtait plus une aristocratie soupçonneuse. En 752, l'archontat n'est plus donné que pour dix ans. Sept archontes décennaux se succèdent. En 683, cette lente décomposition de la royauté est finie. Les eupatrides mettent la main sur le pouvoir. Mais chacun en veut sa part : il est décidé que tous les ans, on élira neuf archontes.

Trois d'entre eux se partageaient les anciennes prérogatives de la royauté. Le premier, l'*archonte éponyme*, donnait son nom à l'année ; il représentait l'État ; il était

le protecteur légal des veuves et des orphelins, le gardien des droits des familles et des phratries. Le deuxième, l'*archonteroï*, était chargé de fonctions religieuses et jugeait les crimes d'impiété et d'homicide ; il devait avoir épousé une vierge de pur sang athénien qui elle-même offrait de certains sacrifices et chaque année, aux Anthestéries, jurait qu'elle n'avait point commis d'adultère. Le troisième, l'*archonte polémarque*, commandait l'armée et jugeait les différends entre les citoyens et les étrangers. Les six derniers nommés *archontes thesmothètes*, connaissaient des causes nombreuses qui n'étaient pas du ressort de leurs collègues. Chacun des neuf archontes avait le droit de publier des édits.

A côté de ces magistrats suprêmes, tous sortis des familles nobles, étaient le prytanée des naucrares, exclusivement composé aussi d'eupatrides, et le sénat de l'aréopage, où seuls encore ils entraient, puisqu'il était formé d'archontes sortis de charge. Ils occupaient donc toutes les magistratures ; mais ils allèrent plus loin, et la servitude civile menaça de se joindre pour le peuple à la servitude politique : car elles ont coutume de se suivre l'une l'autre.

Les nobles possédaient toute la richesse ; ils portèrent l'intérêt de l'argent jusqu'à l'usure. « Les pauvres, dit Plutarque, accablés par les dettes qu'ils avaient contractées envers les riches, étaient contraints de leur céder le sixième du produit de leurs terres ; ou bien, réduits à engager leur propre personne, ils se livraient à leurs créanciers, qui les retenaient comme esclaves, ou les faisaient vendre en pays étranger. Plusieurs même vendaient leurs enfants, leurs filles, leurs sœurs, ce qu'aucune loi ne défendait, ou fuyaient leur patrie pour se dérober à la cruauté des usuriers. »

Frappante analogie de la situation de l'Attique à cette époque avec celle de Rome un siècle plus tard ! Le pauvre, à la merci du riche, n'a pas de loi écrite à invoquer : quelques coutumes appelées *lois royales*, voilà la règle

unique et impuissante que reconnaissent les tribunaux. Les juges, d'ailleurs, ne sont que des eupatrides, puisque leur classe remplit seule l'archontat et l'aréopage. Une pareille tyrannie ne pouvait rendre l'Attique heureuse ni puissante. C'est la classe des hommes libres, des petits propriétaires francs tenanciers, γεωμόροι, qui eût fait la force de l'État, et cette classe diminuait tous les jours, tandis que s'accroissait celle des débiteurs, des pauvres, des ἐκτεμόριοι. Aussi, pendant cette obscure période de cinq siècles et demi écoulés entre l'abolition de la royauté et la législation de Solon, l'histoire n'a aucun fait à recueillir.

Cependant le peuple avait pour lui son nombre ; il trouva même des auxiliaires puissants dans quelques-uns des eupatrides, qui n'étant pas satisfaits de la part que leur caste leur faisait, passèrent au peuple. Ainsi les Alcméonides se mirent à la tête des habitants de la côte, et les Pisistratides devinrent les chefs des montagnards. Ces chefs régularisèrent l'opposition populaire qui arracha en 624 la rédaction d'un code de lois écrites, afin d'échapper à l'arbitraire des tribunaux où les eupatrides jugeaient d'après des coutumes que conservait la tradition orale et que bien souvent l'intérêt faisait varier. Dracon fut chargé de l'écrire. Il ne toucha pas à la constitution politique ; mais il régla, dans les moindres détails, la vie du citoyen depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui de sa mort. Tous les délits, assure-t-on, le plus léger larcin comme le meurtre ou le sacrilège, devaient être punis de mort. Il prétendait que les moindres offenses méritaient ce supplice et qu'il n'en connaissait pas d'autre pour les crimes. Ce mot est-il vrai ? J'en doute, car je trouve d'autres châtiments : des amendes, la privation des franchises, et même, en certains cas de meurtre, l'exil.

Dracon constitua ou réorganisa le tribunal des *Éphètes*, qui siégeaient au Palladion, pour les meurtres involon-

taires, dont l'auteur était condamné à un exil temporaire; au Delphinion, quand le meurtrier n'avait frappé qu'en se défendant ou pour punir un flagrant adultère; au Phréattys, sur le bord de la mer, quand l'homme exilé pour un meurtre involontaire en avait commis un second, avant de quitter l'Attique. L'accusé ne devant plus fouler le sol de la patrie, plaidait sa cause du bord d'un navire. Au Prytanéion, les *rois* des tribus jugeaient les objets inanimés qui avaient causé mort d'homme et qui étaient rejetés hors des limites du territoire.

Cette organisation était même un adoucissement aux anciennes coutumes; car jusque-là tout meurtre était déféré à l'aréopage, qui, sans examiner les circonstances, prononçait toujours la mort ou l'exil avec la confiscation des biens. Dracon a pourtant un tel renom de sévérité qu'on a dit de ses lois qu'elles avaient été écrites avec du sang. Cette répression cruelle témoigne sans doute de la rigueur de leur auteur, mais aussi de la situation violente où se trouvait le pays.

Montesquieu a fait cette remarque, que les lois les plus sévères ne sont pas les plus efficaces. En effet, elles produisent un double mal, ou elles exaspèrent ceux qui les subissent, ou, par leur dureté excessive, elles effrayent ceux même qui les appliquent et elles tombent vite en désuétude. Il en fut ainsi de celles de Dracon, on les abandonna, et l'Attique se retrouva en proie aux mêmes désordres. Cependant elles avaient produit un bien. Le droit, la loi, n'étaient plus un mystère; le peuple avait compris l'avantage de cette publicité, et il demandera bientôt à Solon de reprendre, avec d'autres idées et plus d'étendue, la réforme de Dracon.

Les pays voisins de l'Attique étaient en ce temps-là livrés à de grandes agitations. A Mégare, à Corinthe, à Épidaure, à Sicyone, l'aristocratie qui avait hérité, comme à Athènes, de la royauté héroïque, avait vu s'élever au-dessus d'elle, par l'assistance de la foule, des chefs

populaires, des tyrans. Cette fortune tenta Cylon. C'était un eupatride riche et illustré par une victoire aux jeux olympiques. Théagénès, tyran de Mégare, lui avait donné sa fille et l'engageait à l'imiter, ce qui eût consolidé sa propre usurpation. Cylon consulta, comme le faisait tout Grec de ce temps-là, l'oracle de Delphes, et le dieu lui répondit que, le jour de la plus grande fête de Jupiter, il pourrait s'emparer de la citadelle d'Athènes. Il demanda du secours à Théagénès, fit entrer ses amis dans le complot, et, quand arriva la solennité des fêtes d'Olympie dans le Péloponnèse, persuadé que c'était le temps fixé, il s'empara de la citadelle. « Il s'était trompé, dit Thucydide; le dieu avait voulu parler, non de la fête célébrée par les Éléens, mais de celle que les Athéniens solennisaient à une autre époque de l'année. »

A peine l'audacieuse tentative fut-elle connue, que les Athéniens accoururent en foule de la campagne et investirent la citadelle. Bientôt les vivres et l'eau manquèrent aux assiégés. Cylon et son frère parvinrent à s'évader, les autres s'assirent, en suppliants, près de l'autel de Minerve qui était dans l'Acropole.

Il y avait alors, parmi les archontes, un homme probablement aussi ambitieux que Cylon et qui autant que lui aspirait à la tyrannie, car il descendait des anciens princes de l'Attique, et l'on voit que son fils se mit en relation étroite avec Crésus roi de Lydie, puis épousa la fille du tyran de Sicyone, Clisthénès. C'était Megaclès, le chef de la grande famille des Alcméonides. Mais Megaclès n'entendait pas qu'un autre prît ce qu'il n'avait pu encore saisir, et il s'était mis à la tête des citoyens pour enlever aux rebelles le sanctuaire national. L'Acropole était reconquise, mais il fallait enlever aux Cylonides la protection de la déesse. Il leur persuada de se présenter en jugement; et, comme ils craignaient de perdre le droit d'asile, il leur conseilla d'attacher à la statue de Minerve un fil qu'ils tiendraient à la main. Quand ils

furent près de l'autel des Euménides, le fil se rompit de lui-même. « La déesse, s'écria Mégacès, refuse sa protection aux traîtres. » On lapida ceux qui furent pris hors du temple, et ceux qui s'y étaient réfugiés furent alors, sans scrupule, massacrés auprès des autels. Quelques-uns seulement échappèrent, en allant se jeter en suppliants aux pieds des femmes des archontes (612).

Ce meurtre fit pourtant accuser Mégacès de sacrilège, et cette accusation pesa sur toute sa maison, celle des Alcmeonides, même sur sa postérité. Les partisans de Cylon, ou plutôt les ennemis des grands, étaient nombreux. Ils réclamèrent vengeance au nom de la religion violée, au nom des dieux, qui allaient cesser d'avoir des regards favorables pour une ville où leurs sanctuaires cessaient d'être inviolables, et les discordes recommencèrent à troubler la cité, se débattant entre la démocratie qui montait, et l'aristocratie qui ne voulait pas reculer et descendre. Les Mégariens chez qui, peut-être, Cylon s'était retiré, en profitèrent pour s'emparer de l'île de Salamine qui commande les approches des ports de Mégare et d'Athènes. Les Athéniens ne pouvaient, sans honte ni péril, la laisser aux mains de leurs ennemis, ils firent de grands efforts pour la reprendre ; mais, après des alternatives de succès et de revers, cette guerre traînant en longueur, ils s'en dégoûtèrent à tel point que, pour n'en plus entendre parler, ils défendirent, sous peine de mort, de proposer une nouvelle tentative.

Il y avait à cette époque à Athènes un descendant de Codrus qui vivait, sans distinctions publiques, au milieu de la foule de ses concitoyens. Dans sa jeunesse, il s'était livré au commerce pour réparer les brèches faites à son patrimoine par son père. Il avait beaucoup voyagé, recherchant à la fois, parmi tant de peuples qui passaient sous ses yeux, la fortune, par le négoce, et la science, par l'étude des mœurs et des choses. Il avait la réputation de sage, mais de sage tempéré, qui ne méprisait point

les délices de la vie, la bonne chère, l'amour; qui même chantait ces plaisirs dans des vers assez légers, entremêlés, il est vrai, de bonnes et profondes maximes. Il s'appelait Solon.

Il fit d'abord un singulier usage de son talent poétique. Avec toute la jeunesse d'Athènes, il supportait impatiemment la honte de la dernière guerre; mais une menace de mort était suspendue sur la tête de quiconque parlerait de Salamine, Solon contrefit l'insensé et joua quelque temps ce rôle. Un jour, il sort sur la place publique, l'air égaré, et déclame à haute voix des vers qui commençaient ainsi : « J'arrive en héraut de la belle Salamine et je vais vous redire les vers harmonieux qu'Apolon m'a dictés. » On l'écouta : c'était un fou. Mais il arriva que lorsqu'il eut fini, toute la multitude accourue était folle avec lui, et il n'était plus question que de reprendre Salamine, l'île aimable, comme l'appelait le poète. Nommé général de l'expédition, il vainquit les Mégariens par une ruse, fit dans l'île une descente, et la replaça sous la domination athénienne (604). Cependant cette affaire ne se termina pas là; les Mégariens s'obstinaient à reprendre à leur tour l'île aimable. Après s'être fait beaucoup de mal, les deux partis remirent le différend à l'arbitrage de Lacédémone, qui prononça en faveur des Athéniens, sur la foi, dit-on, d'un vers que Solon avait intercalé lui-même dans l'*Iliade* et qu'il donna pour un vers d'Homère.

Il accrut encore la considération dont il jouissait, par la part qu'il prit à la guerre de Cyrrha; c'est, dit-on, par ses conseils que la ville coupable fut prise. Il se servit de l'influence que ses services lui donnèrent pour calmer les dissensions qui déchiraient toujours la cité. Les parents de Cylon et ceux de Mégaclês se faisaient une guerre acharnée; il persuada aux derniers, qu'on appelait les sacrilèges, de se soumettre au jugement des trois cents des plus honnêtes citoyens de la ville. Ils furent condamnés

et bannis ; on déterra les ossements de ceux qui étaient morts, et on les jeta hors de l'Attique.

Ce sévère châtement fit disparaître un élément de discorde ; mais il y en avait tant d'autres que les troubles continuèrent. D'ailleurs on croyait avoir vu apparaître des spectres, des fantômes ; et une peste qui désola l'Attique semblait un évident effet de la malédiction des dieux. Les victimes annonçaient qu'il fallait purifier la ville souillée par des crimes et des profanations. Pour calmer l'anxiété des esprits, on fit venir, d'après les conseils de l'oracle de Delphes, le Crétois Épiménide. C'était un ami des dieux ; il passait pour fils de la nymphe Balté et on racontait sur lui de mystérieuses histoires. Dans sa jeunesse, un jour que son père l'envoya à la recherche d'une brebis égarée, il entra dans un antre écarté pour éviter la chaleur du jour. Le sommeil l'y surprit ; il y dormit cinquante-sept ans. Tout était étrange et imposant dans sa personne : ses longs cheveux, son regard sombre et profond, la solennité de ses gestes, sa gravité orientale. Il avait une merveilleuse connaissance des choses de la religion et de la nature. On voulait qu'il connût toutes les propriétés des plantes, qu'il sût lire dans l'avenir.

Son apparition produisit un vif effet sur le peuple curieux d'Athènes. On s'empressa de faire tout ce qu'il ordonna. Il fit conduire sur la colline de l'aréopage plusieurs brebis blanches et noires et les laissa aller. Chacune fut immolée au lieu où elle s'arrêta, et un autel y fut consacré aux dieux inconnus. Six siècles plus tard, saint Paul devait éloquemment rappeler ce souvenir et montrer aux Athéniens son dieu dans le dieu inconnu d'Épiménide. Il coûte à dire que ce sage respecté exigea le sacrifice d'une victime humaine ; mais on en trouva deux : Cratinos et Aristodémos, deux jeunes Athéniens liés d'une étroite amitié, s'offrirent au couteau sacré pour le salut de la patrie. Épiménide fit encore construire sur

la colline de Mars, où siégeait l'aréopage, un temple des Euménides qui servit à ses réunions. Il introduisit quelques changements dans le culte, et il interdit aux femmes, à la mort de leurs époux, ces barbares témoignages de douleur, qui laissaient sur leur corps et sur leur visage de longues et hideuses traces. Quand il eut accompli ces réformes, il partit. On voulait le combler de présents et de richesses ; il n'emporta qu'une branche de l'olivier de Minerve, et un traité d'alliance entre Athènes et Cnôsse sa patrie.

La mission d'Épiménide avait été de ranimer chez les Athéniens le respect des choses saintes, d'abolir, au nom de la religion, certains usages cruels, et surtout de chasser les craintes superstitieuses et vagues. Il fut éclairé sur les vrais besoins de la cité par Solon, qu'il associa à toutes ses mesures, et qui peu de temps après fut lui-même appelé à donner des lois à son pays.

Le génie de Solon était essentiellement humain : humaine aussi fut sa constitution. Il ne considéra pas l'État comme une machine artificielle dont les hommes seraient les pièces, qu'on pourrait combiner et agencer à volonté pour les besoins du service. Sparte était un camp toujours sous les armes, en face de l'ennemi ; il voulut qu'Athènes s'approchât davantage de l'idéal de la cité, qui consiste à associer à l'ordre général la plus grande liberté possible des individus. Ce respect des droits de la nature humaine, cette vue nette du but que la société doit poursuivre, introduisirent dans la constitution de Solon le principe démocratique qui était déjà au cœur de son peuple, et donnèrent à ses lois un caractère plus généreux : le jeune homme ne fut pas esclave, l'étranger ne fut pas chassé ; ceci est capital dans l'histoire d'Athènes et dans celle de la civilisation.

Il y avait trois partis dans la ville : les montagnards, qui voulaient tout changer ; les paraliens, qui voulaient changer peu de chose ; les pédiéens, qui ne voulaient rien

changer du tout. Gagnés par la modération de Solon, ils s'accordèrent tous à remettre entre ses mains les pouvoirs, les charges, les revenus, à l'investir en un mot d'une véritable dictature pendant qu'il constituerait l'État (595). Ses amis le pressaient de la garder, de se faire tyran, au lieu de législateur; il leur répondit par de piquantes railleries et continua son ouvrage.

Avant de songer à la constitution, il fallait remédier au mal présent, les dettes, et en arrêter les progrès. C'est ce qu'il fit par sa loi de décharge, qui facilitait le paiement des dettes par un changement dans le taux de l'intérêt et dans la valeur nominale des monnaies¹. Une autre disposition rendit à la liberté tous ceux que l'usure avait jetés dans l'esclavage, et ôta pour l'avenir au créancier tout droit sur la personne du débiteur². On vit disparaître des champs de l'Attique les bornes et les écriteaux qui indiquaient, selon l'usage, les dettes dont ils étaient grevés : Solon se vantait d'avoir affranchi le territoire d'Athènes.

1. La valeur de la drachme fut diminuée d'un quart; une mine ancienne en renfermait 73; la mine nouvelle en eut 100. Celui donc qui devait 73 drachmes et en donnait 73 nouvelles, payait en réalité un peu moins des trois quarts de ce qu'il devait.

Je remarque à ce propos, après Eckhel et M. Beulé (*les Monnaies d'Athènes*) que les monnaies d'Athènes ne sont point comparables, au point de vue de l'art, à celles de Syracuse, par la raison que la monnaie d'Athènes, étant acceptée partout, dut conserver les types anciens qui la faisaient partout reconnaître. Le système monétaire établi par Solon prévalut dans tout le monde grec. En voici les principales divisions pour la monnaie d'argent qui longtemps exista seule, la monnaie de cuivre ne paraissant avoir été frappée que vers la fin de la guerre du Péloponnèse, et la monnaie d'or ayant toujours été si rare que Eckhel en a nié l'existence à Athènes. Le décadrachme, égal au demi-statère d'or, pesait 43 grammes; le tétradrachme 17,20; le dédrachme 8,60; la drachme 4,20; le triobole ou demi-drachme 2,15; l'obole, ou sixième partie de la drachme 0,72. La drachme, d'après son poids d'argent, valait 92 centimes, mais à côté de la valeur réelle il faudrait pouvoir toujours placer la valeur relative. Ainsi, au temps de Démosthène, le pouvoir de l'argent était cinq fois moins grand qu'au temps de Solon.

2. Montesquieu, *Esprit des lois*, l. XX, chap. xv. « La loi ne doit point donner la contrainte par corps, parce qu'elle fait plus de cas de la liberté d'un citoyen que de l'aisance d'un autre. » Pourtant il fait une exception malheureuse pour les négociants.

Cette loi fit bien murmurer d'abord ; mais on en reconnut la sagesse. Toutefois, et c'est une remarque à l'honneur de la démocratie athénienne, pendant les trois siècles qu'elle dura elle ne revint jamais à la mesure de Solon. Le respect de la propriété s'enracina si profondément dans les esprits, que nul n'osa plus réclamer une abolition des dettes ou une dépréciation des monnaies. Le calme que produisirent ces mesures préliminaires laissa à Solon plus de liberté d'esprit pour ses autres lois. Il y porta la même modération, cherchant à concilier les principes et les intérêts contraires, et unissant, comme il le disait lui-même, la force à la justice.

Avant tout il décréta une amnistie dont ne furent exclus que les meurtriers et les traîtres : les Alcéméonides purent rentrer.

De l'ancienne constitution, Solon conserva certaines choses et en supprima certaines autres. Il commença par abroger toutes les lois de Dracon, excepté celles qui regardaient le meurtre. L'archontat, l'aréopage, les quatre tribus avec leurs subdivisions furent maintenus. Mais il ouvrit les rangs du peuple aux étrangers établis avec leur famille et leur fortune dans l'Attique.

Il fit deux innovations capitales : par la première, tout citoyen eut une certaine part aux droits qu'implique ce titre ; par la seconde, toute la population fut divisée en quatre classes d'après la fortune. La première était toute démocratique ; la seconde était démocratique en ce qu'elle abolissait la noblesse héréditaire, aristocratique en ce qu'elle mettait les riches à la tête de l'État.

Les quatre classes furent organisées de la manière suivante : la première comprit tous les citoyens qui possédaient au moins un revenu annuel de 500 médimnes de produits secs ou liquides, et qui s'appelaient pour cette raison *pentacosio-medimnes*¹. Comme un médimne de

1. Un medimne égale 2 amphores romaines, ou 52 litres. Les membres de la première classe étaient donc les citoyens à qui leurs terres

blé se vendait alors une drachme et que le rapport du revenu au capital était de 1 à 12, il en résulte que les *pentacosio-médimnes* étaient tous ceux qui avaient une propriété d'au moins six mille drachmes ou d'un talent. L'archontat, les grandes charges, le commandement en chef de l'armée et de la flotte leur étaient réservés.

La deuxième classe fut composée des *chevaliers*, c'est-à-dire de ceux qui possédaient au delà de 300 médimnes de revenu, fortune jugée nécessaire pour pouvoir entretenir un cheval. Cette classe fournissait la cavalerie; on lui accordait quelques fonctions subalternes.

La troisième était celle des *zeugites*, ou possesseurs d'un attelage de bœufs, ce qui équivalait à un revenu de 150 à 200 médimnes. Ils fournissaient l'infanterie pesamment armée, on leur réservait aussi quelques charges inférieures.

La quatrième classe enfin renfermait, sous le nom de *thètes* ou de mercenaires, tous ceux qui avaient moins de 150 médimnes. Les troupes légères et l'équipage des flottes se recrutaient parmi eux. Ils étaient exclus des charges et des honneurs, mais admis dans l'assemblée du peuple et dans les tribunaux.

rendaient annuellement au moins 260 hectolitres de blé, ce qui constituerait aujourd'hui, d'après le prix moyen de l'hectolitre dans les 40 dernières années (20 fr.), un revenu brut de 5200 fr. Mais suivant Plutarque le *medimne* de blé valait à Athènes, au temps de Solon, une drachme (3 au temps d'Aristophane). Or, une drachme, sous Périclès, est estimée d'après son poids d'argent de 4363 milligrammes, ou 82 grains, à 0^f,92^c $\frac{2}{3}$; 500 *medimnes* valaient donc 463 fr. D'où cette conclusion que le pouvoir de l'argent était alors douze fois moindre qu'aujourd'hui. D'autre part, dans les terres crayeuses et brûlées de l'Attique, le rendement moyen de l'hectare ne devait point dépasser 10 hectolitres. Pour en produire 260, il fallait donc 26 hectares, qui au prix moyen de 1500 fr. auraient chez nous une valeur d'environ 40 000 fr. Pour les Athéniens de Solon, comme on le voit au texte, cette terre de 26 hectares ne valait qu'un talent ou 5500 fr., ce qui engagerait à prendre le chiffre 8 au lieu du chiffre 12 pour multiplier les valeurs de cette époque, afin de les traduire en valeurs actuelles. — Une dernière remarque à faire, c'est que l'Attique était un pays de petites propriétés et de petites fortunes. Il n'y a donc pas à s'étonner de voir un revenu brut de 4 à 5000 fr. faire arriver à la première classe.

Cette inégalité dans la répartition des honneurs était compensée par la manière dont l'impôt foncier était organisé. La quatrième classe n'en payait point : c'était un juste dédommagement. Les trois premières supportaient toutes les charges onéreuses et fournissaient l'impôt suivant une progression dont on ne peut méconnaître la justice. Ainsi elles payaient en raison de la valeur nominale attribuée à leurs propriétés : mais, tandis que cette valeur était estimée, pour la première classe, au pair de la valeur réelle, elle était réduite pour la seconde d'un sixième et pour la troisième des quatre neuvièmes. Ainsi, une propriété donnant 500 médimnes de revenu était évaluée 12 fois cette somme, c'est-à-dire 6000 drachmes, ou un talent, tandis que les biens des chevaliers, au lieu d'être estimés 12 fois 300 drachmes, ou 3600, n'étaient portés qu'à 3000, et ceux des zeugites à 1000, au lieu de 1800. Toutefois, il faut se souvenir que l'impôt foncier n'était établi à Athènes que dans le cas d'urgente nécessité, tandis que l'impôt indirect sur les marchandises importées était permanent, et payé par les pauvres aussi bien que par les riches.

Quatre corps politiques se partageaient le gouvernement : les Archontes, le Sénat, l'Assemblée, l'Aréopage.

Les archontes furent toujours au nombre de neuf. Ils se partageaient, de la manière qui a été indiquée ci-dessus, le pouvoir exécutif et répondaient assez à nos ministres. Ils conservèrent aussi leurs fonctions judiciaires, sauf les appels attribués à des tribunaux recrutés dans toutes les classes et dont ils tiraient les membres au sort¹. A leur

1. Ces tribunaux étaient ceux des *hélistes*, dont il sera parlé plus loin, p. 188. Plusieurs écrivains refusent d'admettre, malgré l'affirmation positive de Plutarque, qu'on pût appeler des jugements rendus par les archontes. M. Grote ne croit même pas au pouvoir judiciaire des hélistes avant les réformes de Clisthènes. Sans doute il est fort difficile de distinguer ce qui, dans l'organisation des hélistes, appartient à Solon, à Clisthènes ou au siècle de Périclès ; mais sans les hélistes le peuple aurait-il eu pour se défendre ce bouclier dont Solon se vante lui-même de l'avoir armé.

entrée en charge, ils juraient de maintenir les lois; lorsqu'ils en sortaient, ils rendaient compte de leur administration par-devant l'assemblée générale. Tant qu'ils étaient en fonctions leur personne était sacrée.

Les deux ancres qui retenaient, dit Plutarque, le vaisseau de l'État, même dans la tempête, étaient l'aréopage et le conseil des Quatre-Cents. Ces quatre cents sénateurs étaient choisis dans les trois premières classes, chaque tribu fournissant cent membres élus à la majorité des voix et plus tard désignés par le sort, dont les erreurs furent alors corrigées par l'épreuve sévère à laquelle on soumettait les candidats. Une seule chose marque bien la différence entre le sénat d'Athènes (βουλὴ) et celui de Lacédémone (γερουσία), en même temps que le caractère des deux républiques. A Sparte, on n'est admis dans le sénat qu'à soixante ans; on y est nommé à vie, et les décisions de l'assemblée sont couvertes par l'irresponsabilité de ses membres. A Athènes, trente ans est l'âge fixé; le sénat est annuel, il est responsable. Nous avons eu occasion d'indiquer combien ceci est de principe démocratique. De plus, quelle différence, pour l'énergique activité du gouvernement, entre les résolutions d'un sénat de vieillards et celles d'un sénat d'hommes dans la vigueur du corps et de l'esprit! — Le sénat préparait les lois qui devaient être soumises à l'assemblée du peuple, s'occupait des finances et de l'administration, rendait des édits qui avaient force de loi pendant l'année; enfin, il pouvait imposer certaines amendes. Il se divisait en douze commissions de nombre égal, appelées *prytanies*, qui successivement avaient pendant un mois la présidence du sénat et de l'assemblée. La Prytanie en exercice s'assemblait au Prytanée et y prenait les mesures d'intérêt immédiat. Elle y était nourrie aux frais de l'État.

Le sénat était le conseil perpétuel du peuple, mais c'était le peuple qui était l'unique souverain. L'assem-

blée populaire, convoquée par le sénat, se composait de tous les citoyens dont le nombre variait de quinze à vingt mille. Quoique la cité s'ouvrît assez facilement aux étrangers, celui d'entre eux qui se serait glissé dans l'assemblée avant d'avoir obtenu le titre de citoyen eût été puni de mort, car il eût ainsi usurpé sur la puissance souveraine. L'assemblée commençait par un sacrifice et une prière, puis on lisait à haute voix le sujet mis en délibération, et le héraut invitait à monter à la tribune ceux qui avaient à donner un avis utile à l'État. Elle votait par main levée, sans distinction de classe ni de fortune. Elle confirmait les lois, élisait les magistrats qui devaient lui rendre compte à l'expiration de leur charge, délibérait sur les affaires publiques qui lui étaient soumises par le sénat. Elle approuvait, rejetait, modifiait. Tout citoyen avait le droit de porter une proposition devant le peuple, mais nul ne pouvait le faire, même les archontes, que par l'intermédiaire du sénat. Tout citoyen pouvait prendre la parole dans l'assemblée dès l'âge de vingt ans; mais les hommes de cinquante ans avaient le droit de parler les premiers; faible privilège donné à la vieillesse et bien inférieur à la toute-puissance dont elle était revêtue à Sparte. Était-ce accorder assez aux droits de l'expérience? N'était-ce pas trop permettre à la fougue de la jeunesse? Un siècle et demi plus tard Aristophane se plaint amèrement du dédain que les Athéniens professent pour les vieillards. Disons pourtant que l'usage était plus sévère que le droit, et qu'on ne voyait d'ordinaire à la tribune que les orateurs de l'État, dix citoyens qui avaient été chargés, après examen public, de défendre par la parole les intérêts de la république. C'était donc une sorte de fonction publique des plus honorables et des plus influentes. Tout citoyen avait le droit de poursuivre un orateur en justice, si sa vie n'était pas irréprochable; s'il avait été mauvais fils ou mauvais soldat; s'il avait proposé un décret contraire aux

lois existantes. Dans ce dernier cas, un procès lui était intenté au nom des anciennes lois, et l'orateur pouvait être puni de l'exil ou d'une ruineuse amende.

On n'avait point fixé le nombre nécessaire pour rendre valables les décisions de l'assemblée, excepté dans certains cas, où il fallait 6000 citoyens. Thucydide remarque que rarement l'assemblée ordinaire s'élevait à 5000 membres : c'est que les Athéniens n'étaient pas, comme les Spartiates, une association oligarchique nourrie par des hilotes. En Attique, il fallait gagner son pain par l'agriculture, par l'industrie, par le commerce. D'ailleurs la loi qui défendait l'oisiveté et qui obligeait chaque citoyen à déclarer tous les ans de quelle occupation il vivait, était faite pour entretenir l'habitude du travail. On fut par la suite dans la nécessité d'indemniser le peuple pour assister à l'assemblée. Mais alors l'Athénien badaud s'oubliait à babiller au marché pendant que les prytanes, avec quelques fidèles, attendaient en vain dans le Pnyx. On était obligé de lancer contre l'oublieux souverain les Scythes entretenus aux frais de l'État qui faisaient les fonctions de la police : c'était alors à qui courait le mieux pour n'être pas noté et mis à l'amende ; mais les magistrats imaginèrent de tendre autour du marché une corde teinte en rouge dont on enveloppait les retardataires : le rouge restait marqué sur les vêtements et on était reconnu. Qu'on juge si ce peuple gai, pétulant, turbulent, devait s'amuser d'une longue séance, dans une assemblée d'où il était défendu, sous peine d'amende, de sortir avant la fin ! Aussi on y allait souvent dans de belles dispositions. Voyez, dans les *Archarnéins* d'Aristophane, cet ami de la paix, bon homme au fond, qui s'installe dans le Pnyx avec le parti pris d'interrompre quiconque parlera de la guerre. Quelle vie ! quel mouvement ! quels assauts de plaisanteries et de railleries spirituelles ! quelles interpellations ! quelles interruptions ! quel tumulte ! Eh ! comment rester silencieux quand on

vient du Pirée, des querelles des matelots, du mouvement des vaisseaux et de la foule, des cris du port, des bruits de la mer? quand les yeux et les oreilles sont encore pleins de tant de scènes diverses, mobiles, animées, tumultueuses? — Mais, avec Solon, nous sommes bien loin encore du temps où ce tableau sera vrai.

A côté de l'assemblée générale la puissance populaire s'exerçait encore par les tribunaux que les archontes présidaient, et surtout par le corps des *hélistes* qui, d'après un règlement peut-être postérieur, renfermait 6000 citoyens, âgés au moins de 30 ans et choisis par le sort sans distinction de fortune, mais à condition d'avoir bonne renommée, et de n'être point débiteurs du trésor public. Ces hélistes¹ jugeaient soit tous ensemble, soit par commission de 500, de 1000, de 1500, les causes les plus graves et les délits politiques. Leur nombre les montrait comme la justice du peuple en action et ne permettait pas aux accusés riches ou puissants de maîtriser par la vénalité et l'intimidation ce tribunal où siégeait la cité presque entière². Le serment qu'ils prêtaient impliquait l'obligation de juger selon les lois et de punir les auteurs de propositions illégales. Cette institution était un complément et une sanction du pouvoir politique exercé par l'assemblée; et comme ils changeaient chaque année, ils étaient bien animés du même esprit que le peuple d'où ils sortaient et où ils rentraient.

Pour prévenir l'encombrement des procès, Solon avait établi que des citoyens âgés de soixante ans et agréés par les deux parties pourraient se constituer en tribunal ar-

1. Ainsi appelés de la place Hélie où ils tenaient leurs séances, ou bien parce qu'ils siégeaient en plein air (ἥλιος).

2. Les anciennes républiques n'avaient ni corps respecté de magistrature, ni force armée pour protéger le tribunal. Athènes, pour avoir une justice incorruptible et efficace, fit rendre la justice presque de la même manière qu'on fit les lois. Rome aussi eut des cours de justice nombreuses, mais pas assez pour empêcher les scandaleux marchés qui s'y firent.

bitral dont la sentence serait sans appel. Ces arbitres officiels, qui font songer à nos juges de paix, étaient en si grand nombre qu'une inscription récemment découverte en nomme 104 pour une seule année.

L'aréopage était une ancienne cour de justice, fort respectée, qui jugeait les crimes de meurtre, de mutilation, d'empoisonnement, de trahison, sur la colline de Mars, en plein air. Il était composé des archontes sortis de charge, par conséquent en général d'hommes âgés et exercés aux affaires. Solon l'érigea en tribunal suprême et le chargea de surveiller toute la cité, les mœurs, l'éducation et la religion, de réviser même les jugements du peuple, avec pouvoir de faire recommencer l'instruction d'une affaire ou d'un procès. Ses membres étaient nommés à vie. Les formes de la procédure devant l'aréopage étaient solennelles et sévères. Il siégeait la nuit, présidé par le second archonte. Point de digression de la part des orateurs, point d'appel aux passions, à la pitié, mais le simple récit des faits et avant tout le serment de ne rien dire que de vrai. Pour voter, les aréopagistes prenaient un caillou sur l'autel et le déposaient en silence dans l'urne de la Pitié, qui était d'airain, ou dans celle de la Mort, qui était de bois. S'il y avait partage égal de suffrages, le héraut jetait un caillou de plus dans l'urne de la Pitié : c'était le suffrage de Pallas. Minerve avait ainsi, croyait-on, sauvé Oreste. La décision était sans appel, mais le coupable pouvait s'exiler lui-même avant que la sentence fût rendue. Ce corps vénéré tirait de l'opinion publique sa principale force ; d'où il résulta que son influence périt quand on cessa de respecter à Athènes les antiques institutions.

On voit que des trois corps délibérants, l'assemblée représentait la démocratie et, comme on dit aujourd'hui, le mouvement ; le sénat, l'aristocratie de richesse ou la bourgeoisie et la prudence de l'intérêt ; enfin l'aréopage, assez semblable au sénat de Sparte, l'aristocratie d'âge

et d'honneurs, l'expérience des affaires, l'esprit de conservation qui, porté trop loin par les vieux corps et les vieux partis, peut devenir souvent le désir, le besoin de l'immobilité. Ce régime mixte et tempéré caractérise et le génie de Solon et les difficultés qu'il eut à résoudre. Il concilia fort habilement des intérêts en lutte : le peuple gagna beaucoup et la noblesse ne fit pas d'opposition, parce que, possédant alors tous les biens, elle ne vit pas la portée de cette substitution démocratique de la richesse à la naissance, de la fortune qui se perd ou se gagne à la noblesse qu'on ne tient que de ses aïeux.

Une magistrature qui jeta un grand éclat à Rome, celle des censeurs, manquait à Athènes. Mais on a vu que la censure n'y manquait point, qu'elle était exercée par l'aréopage, qu'elle pouvait l'être par tout citoyen, qu'enfin chaque candidat aux fonctions publiques était soumis à un examen que rien n'empêchait d'être sévère.

Il est possible que quelques-unes des dispositions réglementaires que nous avons rapportées aient été introduites postérieurement, surtout depuis Clisthénès ; mais à part ces détails, la législation de Solon se laisse bien saisir dans son ensemble. Comme il le dit lui-même, il avait mis un terme à l'irritation des pauvres contre les riches, et donné à chacun des deux partis, non pas une épée pour attaquer et gagner une victoire fatale, mais un bouclier pour se couvrir et se défendre.

Remarquons encore que la part faite par Solon, même aux plus pauvres, dans l'assemblée générale et dans les tribunaux, montre que ce vrai sage eut au plus haut degré le sentiment de la dignité de l'homme, et qu'il avait compris que les bonnes lois sont celles qui relèvent le citoyen, non celles qui l'abaissent et le dégradent. A Athènes, il n'y a point de parias politiques : Solon veut que tout citoyen ait une assez nette intelligence

des grands intérêts de la cité pour bien voter à l'assemblée, des lois et de la morale pour bien juger aux tribunaux. Tous, le pauvre comme le riche, le libre comme l'esclave sont appelés aux fêtes qui, en même temps qu'elles représentent et développent le sentiment religieux, éveillent celui du patriotisme et de l'art. Quelle éducation pour le peuple que ce continuel exercice des plus hautes facultés ! et quand les Athéniens seront encore appelés au concours des poètes, des sculpteurs et des peintres, pour prononcer entre Zeuxis et Polygnote, Phidias et Polyclète, étonnez-vous qu'ils soient devenus le plus intelligent des peuples du monde !

On sent moins à Athènes qu'à Sparte le lien qui unit les institutions civiles aux institutions politiques. Tout ne va pas d'une seule pièce comme dans la cité de Lycurgue, où l'homme disparaît pour ne laisser voir que le citoyen, partout et toujours enchaîné à l'État.

La propriété n'est pas absorbée à Athènes par l'État ; elle existe au contraire dans toute la liberté et l'indépendance qui la constituent véritablement. Solon fonda cette liberté par sa loi sur les testaments. « Jusqu'à lui, dit Plutarque, les Athéniens n'avaient pas eu le pouvoir de tester ; tous les biens du citoyen qui mourait sans enfants retournaient à ses *gennêtes*. Solon qui préférait l'amitié à la parenté, la liberté du choix à la contrainte, et qui voulait que chacun fût véritablement maître de ce qu'il avait, permit à ceux qui étaient sans enfants de disposer de leurs biens comme ils voudraient. Mais il n'approuva pas indistinctement toute espèce de dotation, il n'autorisa que celles qu'on aurait faites sans avoir l'esprit aliéné ou affaibli par des maladies, des breuvages et des enchantements, sans avoir éprouvé de violence, ou avoir été séduit par des caresses. » Les *gennêtes* n'héritaient plus alors qu'en l'absence d'un testament. S'il y avait des enfants, les fils partageaient l'héritage par portions égales, mais étaient obligés de

constituer une dot à leurs sœurs; à défaut de fils, la fille héritait.

Le mariage à Athènes a plus de vraie dignité qu'à Sparte, malgré certaine loi contre le vieillard qui par cupidité épousait une riche héritière; car Solon voulait que le mariage « fût une société intime entre le mari et la femme, qui eût pour but de fonder une nouvelle famille et de goûter ensemble les douceurs d'une tendresse mutuelle¹. » De là ses règlements sur les dots, pour empêcher ces unions de dégénérer en trafics. La fiancée ne devait apporter à son mari que trois robes et quelques meubles de peu de valeur. Soigneux de la dignité des femmes, qu'il entendait autrement que le législateur des *phanémérides*, il restreignit leur liberté en faveur de la décence: il régla leurs voyages, leur deuil, leurs sacrifices; il leur défendit de sortir de la ville avec plus de trois robes, de porter des provisions pour plus d'une obole et de traverser le soir les rues autrement que sur un char et précédées d'une lumière. Il consacra un ancien droit des familles (*γένη*) : si une jeune fille restait orpheline, le plus proche parent du côté paternel devait l'épouser, tout au moins lui constituer une dot calculée sur l'étendue de ses propres biens et lui trouver un mari. Mais il abolit la loi contre nature qui autorisait le citoyen à vendre son fils, sa fille, ou sa sœur restée sa pupille, à moins que celle-ci n'eût justifié par sa conduite cette sévérité.

La famille conserve ici tout son mystère; elle est respectée et non pas mise à nu, au grand jour, comme à Lacédémone. L'enfant y naît, y grandit dans les bras du père et de la mère, sans que l'État vienne indiscrètement porter ses regards dans le sanctuaire du foyer domestique. De là résultent, du père au fils et réciproquement, des relations et des devoirs particuliers tout à fait conformes à la nature. A Sparte, le fils ne doit guère plus de respect à son père qu'à tout autre citoyen d'âge mûr : son père n'est à ses yeux qu'un des vieillards mem-

bre de l'État. A Athènes, Solon répète à son insu un mot du Décalogue : « Honore les dieux et respecte ceux qui t'ont donné la vie ; » il oblige le fils devenu grand à nourrir son père infirme, et avant de déferer une haute magistrature à un citoyen, la loi recherchera s'il a été bon fils, s'il a honoré ses parents pendant leur vie et après leur mort ¹. Ce fut cette loi, autant peut-être que la piété filiale, qui porta Cimon à racheter les ossements de Miltiade cinquante talents.

Jusqu'à seize ans, les parents élèvent l'enfant de la façon qui leur plaît : usage qu'Aristote réproouve parce que cette éducation abandonnée aux parents sera souvent faible, capricieuse et contribuera à dissoudre la cité. Mais à seize ans, le jeune Athénien devient le disciple de l'État ; il passe dans les gymnases publics où, jusqu'à dix-huit, il s'exerce sous les yeux de magistrats appelés *cosmétès*, *sophronistes*, *pédotribes*, et il y est soumis à une discipline sévère.

A dix-huit ans accomplis majorité civile : le jeune homme est inscrit sur le livre des *Éphèbes* et peut prendre possession de son patrimoine. A la même époque, il fait son apprentissage du service militaire dans les forteresses de la côte et des frontières.

A vingt ans, majorité politique : le jeune homme devient citoyen dans toute l'acception du mot ; il vote dans l'assemblée générale, il peut même y prendre la parole. Nous avons indiqué ce que ces orateurs de vingt ans devaient apporter de mouvement et d'activité, mais souvent aussi de turbulence et de désordre dans les assemblées publiques. Alors aussi commence pour lui sérieusement le service à l'armée. Il avait dès sa dix-huitième

1. Θεοὺς τίμα, γονέας αἰδοῦ. Euripide le répète dans les *Suppliantes*, v. 361. Il y avait à Athènes une fête des morts qui était célébrée dans le mois Anthestérion (février et mars). Meursius, *Græc. feriæ*, apud Gronov., t. X, et une loi imposait l'obligation à celui qui trouvait un cadavre sur son chemin, quel qu'il fût, de lui donner la sépulture. Aélien, *Hist. Var.*, V, 14.

année prêté le serment militaire, non moins héroïque qu'à Sparte : car le soldat athénien s'engageait à ne pas déshonorer ses armes, à ne pas abandonner son compagnon, à combattre, jusqu'au dernier soupir pour défendre les autels et le territoire de la patrie ; à laisser son pays en meilleur état qu'il ne l'avait trouvé ; à obéir aux lois et aux magistrats ; à respecter la religion des ancêtres.

Cette double majorité était bien prématurée : c'était parler trop tôt au jeune homme de ses droits, et pas assez longtemps de ses devoirs. Toutefois ce ne sera que dans la décadence générale des mœurs, alors que les meilleures lois seraient impuissantes, qu'on verra ces jeunes dissipateurs devenus des types sur les scènes grecque et latine.

A trente ans, le citoyen peut entrer au sénat.

A soixante, il est quitte du service militaire et peut se reposer.

J'ai déjà dit que l'Attique est un sol généralement stérile. L'agriculture pourtant y était fort en honneur, et les Grecs disaient que c'était là que le premier grain de blé avait été confié à la terre. Les lois d'Athènes punissaient de mort celui qui tuait un bœuf¹, et cette défense n'était éludée que pour les sacrifices à Jupiter Polieôs. On plaçait de l'orge sur son autel et on amenait un bœuf tout auprès : lorsqu'il avait touché au grain on l'immolait, mais le victimaire, après avoir frappé, laissait tomber sa hache et s'enfuyait. Les assistants paraissaient n'avoir point vu le meurtrier ; ils ramassaient la hache et la portaient au juge, qui condamnait le fer comme auteur du meurtre et le faisait jeter à la mer². Après Périclès, le travail des

1. Varron, *De re rustica*, II, 5.

2. Pausanias, I, 24 ; Aélien, *Hist. Var.*, VIII, 3. Dans le temple d'Erechthée, on n'offrait rien en sacrifice qui eût vie. Pausan., I, 26. Il en était de même dans le temple de Jupiter Upatos en Arcadie. *Id.*, VIII, 2. On disait à Athènes que Triptolème avait laissé pour commandement d'honorer ses parents, d'offrir des fruits aux dieux et de ne pas donner la mort aux animaux. La dernière prescription était de celles qui naissent des lieux mêmes. L'Attique a peu de fourrage, c'est-à-dire peu de bétail ; de là, avec la sobriété que le climat impose, les lois protectrices des animaux. Les Grecs modernes mangent aussi très-peu de viande et

champs et la surveillance des cultures était encore la principale occupation des citoyens, même riches. Le bonhomme Strepsiade, dans les *Nuées* d'Aristophane, n'en a pas d'autre.

Solon n'avait donc aucune prescription à établir pour favoriser l'agriculture. Préoccupé du désir d'encourager l'industrie et le commerce, il voulut que chaque citoyen sût un métier. Jérusalem avait une loi semblable. Singulier rapport ! Les deux villes qui ont le plus profondément remué le monde de l'esprit, sont celles aussi qui ont le plus honoré le travail des mains. D'après une loi de Solon, le père qui n'avait pas fait apprendre un métier à son fils ne pouvait exiger que celui-ci le nourrît dans sa vieillesse ; et l'aréopage, chargé de s'assurer des moyens d'existence de chaque citoyen, dut punir ceux qui restaient dans l'oisiveté. Ainsi Lacédémone avait proscrit le travail et Athènes en faisait une loi. Toute la différence de leur destinée et de leur gloire est là.

Afin de tenir les denrées de première nécessité à bas prix, il défendit l'exportation des produits du sol, l'huile d'olive exceptée ; c'était un encouragement à l'industrie. Une loi interdisait de reprocher à un autre citoyen le gain qu'il avait fait au marché, mais une autre loi lui défendait de surfaire en employant le mensonge. C'était une tentative pour donner de la moralité au commerce.

Athènes ne pouvait faire le commerce de terre que vers le nord, avec la Béotie et Mégare. De tous les autres côtés, elle était entourée par la mer. Solon, le conquérant de Salamine, fut un des premiers à reconnaître la belle position maritime de l'Attique, quoiqu'on n'eût point encore apprécié tous les avantages qu'offrait le Pirée. Il jeta les fondements de la puissance maritime d'Athènes par l'établissement de quarante-huit *naucraries* qui comprenaient tous les contribuables et dont cha-

les jeûnes multipliés du rite grec ne leur sont point pénibles. Que de prescriptions religieuses qui ne sont que des lois instinctives d'hygiène !

cune était tenue d'équiper une galère. A Lacédémone, où tout était en commun, les jeunes gens étaient exercés au vol; ce n'était que de l'adresse. A Athènes, il y eut peine de mort contre celui qui volait, au gymnase, pour plus de dix drachmes.

Pleine liberté pour le citoyen d'aller et de venir. Il peut s'établir à l'étranger et y porter tout son bien, « si, disent les lois dans le Criton de Platon, nous ou la république ne lui plaisons pas. »

Les peuples commerçants et industriels n'ont point de fierté dédaigneuse à l'égard des étrangers : ce n'est même que par des relations fréquentes avec eux, qu'ils assurent et développent leur prospérité. Loin de fermer l'Attique, Solon ordonna d'accueillir les nombreux émigrants qu'y attirait la liberté dont on y jouissait. Il ne donnait le droit de cité qu'à ceux qui avaient été bannis à perpétuité de leur pays, n'estimant pas meilleur d'avoir deux patries que de servir deux maîtres; mais il jetait dans les fers même avant le jugement ceux qui usurpaient ce titre, parce qu'il ne fallait pas que la souveraineté fût viciée à sa source par le mélange confus d'éléments impurs. Ce n'était qu'à la seconde génération que l'archontat et le sacerdoce pouvaient s'ouvrir à la famille du nouveau citoyen.

L'étranger établi à Athènes portait le nom de *métèque* (qui habite avec). Il payait une contribution personnelle de douze drachmes comme chef de famille, en retour de la protection que l'État lui accordait, sous peine, s'il ne l'acquittait pas, d'être vendu comme esclave. La femme étrangère payait moitié moins; la taxe du fils exemptait la mère, comme celle du mari exemptait l'épouse. Mêmes conditions pour l'affranchi. Le métèque devait se choisir parmi les citoyens un patron qui répondît de sa conduite et lui servît de caution. Ces obligations remplies, il trafiquait et exerçait librement sa profession. Mais les métèques ne pouvaient acquérir de propriété territoriale, et

l'usage s'était introduit de leur imposer dans les fêtes certaines corvées humiliantes; aux Panathénées par exemple, ils portaient les vases, les ustensiles sacrés, et leurs femmes tenaient le parasol sur la tête des matrones athéniennes. Xénophon souhaita plus tard qu'on abolît ces distinctions irritantes; beaucoup en effet, à la suite de longues guerres, furent admis au rang de citoyen, et leur condition fut quelque peu adoucie.

Même esprit libéral à l'égard des esclaves, et pour les mêmes raisons. Solon voulut que, maltraités par leur maître, ils pussent exiger la vente et passer ainsi sous une autorité moins dure. La loi leur assurait un défenseur; et, en attendant le jugement, ils trouvaient dans le temple de Thésée un asile inviolable. Il n'était pas permis au premier venu de les frapper. Leur mort, un outrage même étaient vengés comme si la victime eût été un homme libre. Et en voici la raison, suivant Xénophon : « Si la coutume autorisait un homme libre à frapper un esclave, un étranger ou un affranchi, le citoyen pourrait bien souvent être victime d'une méprise. Il n'y a rien, soit dans le maintien, soit dans l'habillement qui le distingue de l'étranger ou de l'esclave. » Démosthène n'a pas cette sécheresse toute spartiate. Il voit là une grande et glorieuse loi d'humanité. « Et que diraient les barbares, s'écrie-t-il, si on leur apprenait que vous protégez même contre l'outrage l'esclave acheté chez les nations qui vous ont pourtant donné un juste motif de haine héréditaire, et que les infracteurs de cette loi ont été déjà souvent punis de mort ! » — « La loi, avec raison, dit Montesquieu, ne voulait pas ajouter la perte de la sûreté à celle de la liberté. » Ils pouvaient, comme les étrangers, entrer et prier dans les temples d'où la loi chassait la femme adultère¹.

Ainsi la constitution athénienne stipulait en faveur de

1. Démosthène, contre Neaer, § 115. Si elle y entraît, il était permis

l'esclave. Athènes fut récompensée de cette douceur. Jamais, même au temps de ses plus dures épreuves, elle ne vit éclater contre elle ces guerres serviles qui, tant de fois, demandèrent à Sparte et à Rome un compte terrible de leur cruauté¹.

Solon établit comme lien de sa législation la solidarité des citoyens. Ils se devaient une protection mutuelle ; le témoin d'un outrage fait à un autre était obligé d'en informer aussitôt les juges ; dans le cas de meurtre, les parents du mort, ou à leur défaut, ses *gennêtes* devaient demander aux tribunaux la punition du coupable. Enfin pour détruire l'indifférence politique, qui dans une république est un mal mortel, il fit cette loi qui lui est particulière : « Tout citoyen prendra les armes dans la guerre civile. » Loi bonne dans une petite cité et chez un peuple très-éclairé parce qu'elle assure le triomphe de la majorité véritable et met aux discordes un terme plus court. Bonne encore partout, aux moments de crise, quand les questions se posent nettement entre le oui et le non. Mauvaise en un grand État dont la vie régulière ne peut être qu'une suite de concessions réciproques obtenues par la persuasion, et où la place du bon citoyen se trouve entre les passions des partis extrêmes. Lors même que l'un d'eux aurait la vérité pour lui, une grande société ne peut aller d'un bond à cette vérité nouvelle sans d'affreux déchirements qu'une transition ménagée lui épargne. Montesquieu approuve que Solon ait voulu « faire rentrer le petit nombre de gens sages et tranquilles parmi

de l'en chasser avec des coups, pourvu qu'on ne la frappât pas mortellement.

1. La révolte des esclaves employés dans les mines de Laurion est un fait isolé, local et postérieur de plusieurs siècles. Cependant à Athènes même on interdisait aux esclaves, ainsi qu'aux métèques, la musique et la gymnastique, qu'on regardait comme ne convenant qu'à des hommes libres. Les affranchis passaient dans la classe des métèques, mais ne pouvaient devenir citoyens. Dion Chrysost., *Orat.*, xv. L'affranchi, convaincu par son patron d'ingratitude, peut être ramené à sa première condition. « Sois esclave, lui dit la loi, puisque tu ne sais pas être libre. » Valère Maxime, II, 6.

les séditeux : c'est ainsi que la fermentation d'une liqueur peut être arrêtée par une seule goutte d'une autre¹. » J'ajouterai que, dans les républiques anciennes, les magistrats n'ayant pas de force armée qui les protégeât contre un coup de main d'un ambitieux, les amis des lois devaient être toujours prêts à accourir pour les défendre.

Cet ami sincère de la liberté la protégea dans toutes ses manifestations. Il rendit une loi fameuse pour autoriser les citoyens ayant les mêmes intérêts à s'unir en corporations², et cette loi qui a passé dans le code romain est regardée par le chancelier Kent comme le fondement des libertés municipales³.

Solon ne crut pas avoir fait une œuvre éternelle, ou plutôt pour la rendre telle il voulut que sa constitution souple et flexible pût céder aux temps sans se rompre, au lieu de se faire briser en leur résistant. Il reconnut à l'assemblée générale le droit de décider, à la première réunion de chaque année, s'il y avait lieu de créer une commission législative pour introduire une loi nouvelle ou pour modifier une ancienne loi. Mais on procédait à ces changements avec toute la solennité et toutes les épreuves d'un jugement public. La proposition était affichée pour que toute la cité la connût. Cinq orateurs étaient chargés de présenter la défense de la loi qu'il s'agissait d'abroger, et la commission législative dont les membres étaient des héliastes désignés par le sort, au nombre de cinq cents ou même de mille, prononçait. Si une disposition nouvellement introduite dans la législation y portait le désordre, les *thesmothètes*, institués peut-être plus tard, provoquaient d'office un examen qui devait y ramener

1. *Esprit des lois*, XXIX, III.

2. Gaius, au Dig. XLVIII, xxii, 4, pense que la loi romaine de *Collegiis et Corporibus* n'est qu'une traduction de la loi de Solon : 'Εάν δὲ δῆμος, ἢ φράτορες, ἢ ἱερῶν ὀργάνων, ἢ ναῦται, ἢ σύνσιτοι, ἢ ὁμόταφοι, ἢ θιασῶται, ἢ ἐπὶ λίαν οἰχόμενοι, ἢ εἰς ἐμπορίαν. ὅτι ἂν τούτων διαθῶνται πρὸς ἀλλήλους, κύριον εἶναι, ἐάν μὴ ἀπαγορεύσῃ δημόσια γράμματα.

3. *Commentaris on American law*, I, 268.

l'ordre et la clarté primitive. C'est à ces conditions qu'une constitution dure comme toute chose dans ce monde en se transformant, mais avec sagesse et prudence; car, comme le dit Aristote, la vie véritable est le mouvement et l'action, la recherche du bien, même du mieux. Il n'y a de repos absolu que dans la mort.

Quand Solon eut publié sa législation, on la grava sur des colonnes de bois tournantes dans l'Acropole, afin que le peuple les eût toujours sous les yeux. Mais il se vit assailli de tant de sollicitations, de tant de prières d'interpréter certaines de ses lois, qu'il demanda à ses concitoyens la permission de s'éloigner, après avoir fait jurer aux sénateurs et aux archontes de conserver ses institutions intactes pendant dix années. C'est alors qu'il visita l'Égypte, où les prêtres lui parlèrent de l'Atlantide, cette grande île de l'Océan qui s'était abîmée sous les flots; il vit Cypre où le roi du pays, voulut qu'il fondât une ville de son nom, *Soli*, les côtes de l'Asie Mineure et la cour de Lydie. S'il fallait en croire une tradition qu'Hérodote nous a transmise, il aurait conversé avec Crésus. Ce fameux roi, dit l'aimable conteur, reçut Solon avec une grande distinction et le logea dans son palais. Un jour, il lui fit ouvrir les chambres où l'on gardait ses trésors, et quand l'Athénien eut tout vu : « Quel est l'homme le plus heureux que vous ayez rencontré? » lui demanda-t-il. Crésus ne voulait pas être seulement le plus puissant et le plus riche des princes, il prétendait, parce que rien n'avait été refusé à ses désirs, prendre encore pour lui seul ce trésor que les dieux accordent parfois aux plus pauvres, le bonheur.—« Le plus heureux homme que j'aie connu, dit Solon, c'est Tellus d'Athènes : il a vécu dans une cité florissante; il a eu des enfants beaux et vertueux; et il est tombé dans une guerre, après avoir vaillamment combattu et en voyant l'ennemi repoussé par son courage. Athènes lui a rendu de grands honneurs : l'État a fait les frais de ses funérailles et de son tom-

beau. » Crésus s'étonne et croit que Solon lui accordera au moins la seconde place. « Après lui je placerais, continue l'Athénien, deux Argiens, Cléobis et Biton, qui tous deux furent vainqueurs dans les jeux publics. Un jour que leur mère, prêtresse de Junon, devait se rendre au temple, sur un char traîné par une couple de bœufs, l'attelage manqua. Ses deux fils se mirent sous le joug et allèrent ainsi l'espace de quarante-cinq stades, au milieu des acclamations du peuple qui louait leur piété envers les dieux et leur mère, et félicitait la prêtresse d'avoir de tels enfants. Elle, en accomplissant le sacrifice, supplia la déesse d'accorder à ses fils le plus grand bonheur qu'un mortel pût obtenir. Elle fut exaucée. Ses fils s'endormirent dans le temple et ne se réveillèrent pas. Les Argiens estimèrent que Junon avait voulu les soustraire, par cette douce mort, aux misères de la vie ; ils leur dressèrent des statues et les placèrent au temple de Delphes, pour consacrer à jamais leur mémoire. »

Ces récits sont controuvés ; l'inexorable chronologie les repousse¹ et tout autant la vraisemblance historique ; mais ils plaisaient à l'imagination des Grecs. Crésus et Solon représentaient, à leurs yeux, les deux civilisations contraires de l'Asie et de la Hellade : l'une agenouillée devant ses rois et l'or ; l'autre réservant tout son amour et sa vénération au dévouement pour les dieux et la patrie. Si donc l'entrevue est fausse, il est certain que les Grecs se proposaient ce type de perfection, et qu'à force de le contempler, plusieurs l'ont réalisé. Avec leur esprit net et prompt ils ont fait, au lieu d'une théorie discutable, une anecdote précise. Solon méritait bien l'honneur d'en être le héros. A côté de l'histoire réelle, il y a ainsi bien souvent, une histoire idéale qui, à de certains égards, n'est pas moins vraie que l'autre.

1. Crésus ne devint roi qu'en 560 ; à cette date, Solon était à Athènes où il mourut l'année suivante.

CHAPITRE X.

LES PISISTRATIDES ET CLISTHÉNÈS.

(560-500.)

Les principes sur lesquels reposait la législation de Solon étaient bien d'accord avec le caractère et les besoins du peuple athénien ; ses lois par conséquent étaient destinées à vivre¹. Mais il faut du temps pour que les vieux partis abdiquent et laissent les institutions nouvelles agir régulièrement. Le passé ne s'efface point d'un trait. Alors même qu'il est irrévocablement condamné à mourir, il prolonge longtemps encore son influence, et on a vu des sociétés bouleversées jusque dans leurs fondements ne pouvoir l'arracher de leur sein pour commencer librement une vie nouvelle. Et cette résistance, dans une certaine mesure, est légitime, car elle empêche le mouvement de se précipiter. Dans l'État comme dans la famille, la tradition est un élément qui doit avoir sa part d'influence. Qu'on ne s'étonne donc pas que la sagesse de Solon n'ait pu immédiatement désarmer toutes les am-

1. Curtius dit de la législation de Solon : Es war das gute Gewissen der Athener welches das wankelmüthige Volk immer wieder mit leiser Gewalt zum Guten zurückführte (I, 281).

bitions, éteindre toutes les rancunes, réunir tous les partis en un seul, celui de la paix publique et de la grandeur nationale.

Quand Solon, de retour de ses voyages rentra dans Athènes, il trouva trois factions aux prises. Les hommes de la plaine avaient à leur tête Lycurgos; ceux du rivage l'Alcméonide Mégaclês; les montagnards Pisistrate qui se vantait de descendre de Nestor. A ces derniers s'était jointe la foule des thètes, ennemis déclarés des riches, et que Solon avait trompés dans leur espérance mauvaise d'un partage des terres. On respectait encore la récente constitution, du moins on ne la violait pas ouvertement; mais de tous côtés on espérait une révolution au bout de laquelle le plus fort saisirait le pouvoir. Heureusement que l'histoire et les dernières lois avaient si étroitement uni les populations que ces rivalités pouvaient bien conduire à la ruine des libertés publiques, mais non pas au déchirement de l'État. Ainsi, chaque faction avait son chef: seul, le parti de la paix et de la loi n'en avait pas. Solon était tout naturellement désigné pour ce rôle. Reçu avec honneur et respect, il essaya de réconcilier les trois rivaux. Mais il ne tarda pas à distinguer parmi eux un ambitieux habile et dangereux pour la liberté. C'était Pisistrate, que sa bravoure dans les guerres contre Mégare avait rendu populaire, et qui se frayait les voies avec un grand art de séduction,

« Il était, dit Plutarque, d'un caractère aimable, insinuant dans ses propos, secourable envers les pauvres, doux et modéré pour ses ennemis. Il savait si bien imiter les qualités que la nature lui avait refusées, qu'il passait généralement pour un homme modeste, réservé, zélé partisan de la justice et de l'égalité, ennemi déclaré de ceux qui voulaient introduire des nouveautés. » Quand il crut le moment venu de renouveler la tentative de Cylon, il usa d'une ruse singulière. Après s'être fait à lui-même et à ses mules quelques légères blessures, il poussa

ces animaux en désordre sur la place publique, fuyant, disait-il, des ennemis qui voulaient le tuer. La foule s'indigne ; aussitôt un des confidents de Pisistrate propose qu'il soit donné une garde de cinquante hommes à l'ami du peuple. Au bruit de cette astucieuse proposition, Solon, malgré son grand âge, accourt sur la place publique et combat énergiquement ; mais abandonné par les riches, il est seul au milieu de la foule menaçante des pauvres ; il rentre alors chez lui, prend ses armes, et les met devant la porte de sa maison, en disant : « J'ai défendu, autant qu'il m'a été possible, la patrie et les lois. » Il les défendit encore par ses vers, mais aussi vainement : « Si vous endurez ces maux par votre lâcheté, n'en accusez pas les dieux. C'est vous qui avez fait ces hommes si grands et qui vous êtes mis dans ce honteux esclavage. »

Par la déférence qu'il lui montra, Pisistrate le ramena, sinon à approuver son usurpation, du moins à l'aider quelquefois de ses conseils. Le sage donna ses derniers jours aux muses et à la science : « Je vieillis, disait-il, en apprenant toujours ; » mais il ajoutait : « Ce que j'aime encore, ce sont les dons de Cypris, de Bacchus et des Muses. » Il mourut en 559. Son nom est celui d'un des hommes les plus grands et les plus aimés de l'histoire. Action et pensée, politique et poésie, il réunit tout et répand sur tout sa douce sagesse et son aimable vertu.

Avec la garde qu'il avait obtenu et qu'il porta successivement à quatre cents hommes, Pisistrate s'empara de la citadelle (560). Dès lors il fut le maître d'Athènes, d'où les mécontents sortirent pour aller fonder, sous la conduite de Miltiade l'Ancien, une colonie dans la Chersonèse de Thrace. Il usa de son pouvoir en habile politique. Content de tout diriger à son gré, il se comporta, dans le reste, en simple citoyen et maintint les lois de Solon. Accusé de meurtre, il comparut devant l'aréopage.

Malgré cette modération, il ne réussit pas à garder le pouvoir, qu'il perdit et recouvra plusieurs fois. Mégacles et les Alcmeonides s'étaient d'eux-mêmes exilés, Lycurgos resta dans la ville, se réconcilia avec eux et les deux factions réunies parvinrent à chasser l'ennemi commun. On s'était entendu pour renverser Pisistrate, on ne put s'entendre pour partager ses dépouilles; les alliés se brouillèrent et la division fut partout, dans le pays comme dans la cité; plus de sécurité plus de commerce. Pisistrate s'était retiré dans les montagnes et y vivait en chef indépendant. Mégacles lui proposa, s'il voulait épouser sa fille, de lui laisser reprendre le pouvoir. Il accepta. Son influence était si grande encore dans la ville, qu'il ne s'était trouvé qu'un seul homme après son exil qui osât se rendre acquéreur de ses biens mis à l'encan. Pour donner plus d'éclat à son retour, Pisistrate organisa une pompe qu'on a mal comprise. « Il y avait dans le bourg de Péanie une femme d'une taille remarquable et d'un beau visage. Mégacles et Pisistrate la revêtirent d'une armure complète et la placèrent sur un char qui marcha vers la ville. Il était précédé de hérauts qui criaient : « Athéniens, recevez favorablement Pisistrate, que, de tous les hommes, Minerve honore le plus, et qu'elle ramène elle-même dans la citadelle. » Il suivait le char à cheval. Les habitants, persuadés que cette femme était réellement la déesse, se prosternèrent pour l'adorer, et laissèrent rentrer Pisistrate. » Il n'avait pas besoin, avec son influence réunie à celle de Mégacles, de cette ruse grossière. Les portes lui étaient ouvertes, mais pour rentrer dans la ville avec plus de solennité, il s'était mis sous la protection de la déesse. Au lieu de faire porter sa statue durant la solennité habituelle, il y avait montré sa vivante image, et il y eut en tout cela si peu de feinte, que la prétendue déesse épousa un de ses fils, après la cérémonie.

Un mariage avec une fille des Alcmeonides était la con-

dition imposée à Pisistrate. Mais il ne voulait pas mêler son sang à celui d'une race maudite. Le mépris qu'il montra à la jeune femme rejeta Mégaclês dans le parti de Lycurgos. Pisistrate fut encore obligé de quitter Athènes et cette fois l'Attique même. Il se retira à Érétrie, dans l'Eubée, une des villes alors les plus prospères de la Grèce. Il s'y trouvait à portée de ses anciens clients, les Diacriens, et au milieu d'un concours considérable de marchands venus de tous les points du monde hellénique. Riche par le produit des mines qu'il possédait sur les bords de Strymon, il tint état de prince et noua sur le continent, dans les îles et jusqu'en Italie, d'étroites relations avec des villes jalouses d'Athènes, comme Thèbes et Argos, ou qu'il gagna par quelques services. Le moment venu, elles prêtèrent de grosses sommes à celui dont tout le monde disait qu'il rendrait bientôt au centuple.

Hippias, son fils aîné, et le devin Amphilytos le décidèrent, en 548, à faire un nouvel effort. Les Argiens lui permirent de lever chez eux un corps de mercenaires, et le Naxien Lygdamis vint le rejoindre avec des soldats et de l'argent. Les Athéniens sortirent pour le combattre, mais en désordre ; la victoire fut facile et Pisistrate entra avec les fuyards dans Athènes, d'où les Alcmeonides s'exilèrent encore. Il affermit son pouvoir en promettant à tous sûreté et amnistie, à condition que chacun retournât tranquillement à ses affaires. Mais il ne se fia qu'aux troupes étrangères, qu'il put conserver à sa solde. Il se fit donner d'ailleurs en otage les enfants des principaux citoyens et les relégua dans l'île de Naxos qu'il soumit et que gouverna son ami Lygdamis. Enfin il enleva leurs armes aux Athéniens et les déposa dans le temple d'Aglaure.

Sa tyrannie fut du moins intelligente et active¹. Il réta-

1. En grec le mot *tyrannie* n'implique pas l'idée de cruauté, mais celle de pouvoir exercé par un seul là où les lois le confient à plusieurs ou à tous.

blit les relations d'amitié avec Thèbes et Argos, et se fit l'hôte de Sparte. Il voulait de tous ces côtés la paix, car le premier il comprit que ce n'était point sur la terre ferme, où Mégare et Thèbes lui barraient la route, qu'Athènes devait chercher la fortune, mais sur cette mer des Cyclades, par où passait tout le commerce de la Grèce avec la côte asiatique, et qui appartiendrait au premier occupant. Il créa une marine puissante, assura aux marchands athéniens le bon accueil des princes de Thessalie et de Macédoine, et inaugura le système qui devait porter si haut la grandeur de l'Attique : des colonies pour servir au dehors de points d'appui à la domination, et des liens d'affection noués avec les cités ioniennes pour les rapprocher d'Athènes et les serrer comme autour de leur métropole. Il conquit dans la Troade la ville et le port de Sigée et un oracle ayant demandé la purification de Délos, il se chargea d'accomplir la volonté d'Apollon. Sur tous les points de l'île que l'on pouvait apercevoir du sommet du temple, on enleva les tombeaux et on transporta les morts dans un autre lieu.

Il ouvrit de nombreuses routes pour relier la ville avec son port de Phalère et les cantons ruraux; toutes se réunissaient au Céramique, au centre duquel s'éleva un autel des douze grands dieux. Il conduisit par des aqueducs souterrains qui subsistent encore les sources des montagnes jusque dans la ville, où elles alimentèrent les fontaines publiques, de sorte que la source antique de Callirrhoé devenue comme inutile, put être réservée pour le seul service des dieux.

Il commença à orner Athènes des monuments qui devaient être une de ses gloires¹. Elle lui dut l'Hécatom-

1. Aussi Aristote (*Politique*, liv. V, ch. ix, 4) range-t-il Pisistrate parmi les tyrans qui soumièrent leur peuple à de grands travaux pour être plus sûrs de son obéissance. Platon, qui aime fort ce que nous appelons maintenant le principe d'autorité, dit du gouvernement des Pisistratides : « C'était le règne de Saturne. » *Hipparque*. Il ne voulait pas

pédon, où l'on garda les trésors accrus de la déesse. Le temple d'Apollon et celui de Jupiter Olympien, qui fut entrepris dans de telles proportions, qu'on ne put l'achever que sept cents ans après, et que nul temple dans l'univers n'égalait l'étendue de son enceinte. Elle lui dut aussi le Lycée, beau jardin, voisin de la ville, où la jeunesse alla s'exercer à la palestres. Il eut la première bibliothèque qu'on ait vue dans la Grèce, y réunit toutes les créations du génie hellénique et l'ouvrit aux étrangers comme aux citoyens. Il fit même ce que nous appellerions une première édition des poèmes d'Homère, que les Rhapsodes avaient seuls jusqu'alors conservés par la tradition. De savants hommes, Onomacritos d'Athènes, Zopyros d'Héraclée, Orphéos de Crotone travaillèrent avec lui à rapprocher les fragments, à épurer le texte, à remplacer des vers qui lui déplaisaient par d'autres qu'il inspira. Le poème immortel reçut alors à peu près la forme sous laquelle il nous est parvenu¹. On fit de même pour Hésiode et d'autres. Quand il eut renouvelé la fête des grandes Panathénées, il voulut qu'on y récitât ces poèmes homériques qui ne connaissaient pas la démocratie récente, mais célébraient les exploits des héros que Pisistrate montrait comme ses aïeux et des rois dont il avait ressaisi le pouvoir. Ainsi l'héritage commun de la Grèce entière devenait le bien particulier d'Athènes, et Pisistrate consacrait déjà la ville où il régnait comme la capitale intellectuelle du monde hellénique. Il envoyait une galère de l'État chercher Anacréon à Téos, et il appelait auprès de lui Lasos d'Hermione et Simonide de Céos; enfin il encourageait Thespis, un de ses Diacriens², à transformer les chœurs de Dionysos en une

d'oisifs dans la ville, et il multiplia ce qui devint une des richesses de l'Atique, les plantations de lauriers.

1. Il y eut d'autres recensions; les plus fameuses furent celles d'Aristote, au quatrième siècle, et d'Aristarque au deuxième.

2. Thespis était du bourg d'Ikaria.

scène dramatique, d'où sortit plus tard la tragédie d'Eschyle, et il voulut que ces poèmes fussent récités à la fête des grandes Panathénées, qu'il fonda.

Pisistrate n'avait point aboli la dernière constitution, seulement rien ne se faisait, élection, loi ou entreprise quelconque, que par son influence et sous sa direction. A voir les apparences, Athènes était une république; en réalité elle avait un maître, mais un maître populaire. Cependant il maintint sévèrement les lois qui regardaient la police et obligeaient au travail. Il rendit générale une disposition de Solon en faveur des soldats mutilés à la guerre : tout citoyen estropié ou infirme reçut une obole par jour (15 centimes). Pour conserver sa popularité, il fit des distributions aux pauvres et ouvrit ses jardins au peuple. Ses libéralités étaient intelligentes : il renvoyait les indigents de la ville aux travaux des champs, et les mettait à même de se tirer d'embarras, en leur donnant du bétail et de la semence.

Il était difficile d'exécuter tant de travaux sans que le poids des dépenses publiques ne s'aggravât : Pisistrate fut obligé d'établir une dîme sur les produits de la terre; on raconte que se promenant un jour il vit un campagnard qui labourait péniblement les flancs de l'Hymette, et lui demanda ce que lui rapportait son champ : « Bien du mal, répondit le laboureur; mais Pisistrate s'en moque, pourvu qu'il ait sa part de nos revenus. » Le tyran se mit à rire et fit dégrever le pauvre homme. Il mourut en 527, assez maître du pouvoir pour le transmettre sans obstacle à ses fils.

Ainsi la tyrannie devenait héréditaire. Athènes avait déjà parcouru toute la série des transformations politiques dont Aristote expose la théorie et qu'il montre suivie régulièrement dans presque tous les États de l'antiquité : royauté héroïque, aristocratie, oligarchie, démocratie, tyrannie. Tandis que là lente et cauteleuse Lacédémone s'arrêtait au premier pas, entre la royauté héroïque et

l'aristocratie, l'impatiente et mobile Athènes courait d'une extrémité à l'autre, essayait toutes les formes de gouvernement et arrivait, au dernier période de cette longue révolution, à la tyrannie. Elle allait bientôt en sortir glorieusement pour pratiquer le vrai gouvernement républicain et démocratique.

Pisistrate avait laissé trois fils, Hippias, Hipparque et Thessalos, tous trois amis des lettres, mais, comme ils avaient été élevés au sein de la puissance, moins prudents et moins réservés que leur père. Il semble qu'ils aient gouverné de concert; Hippias seulement en sa qualité d'aîné, était regardé comme le souverain. Thucydide, qui peut-être les ménage parce qu'il était de leur maison dit : « Ces tyrans affectèrent longtemps la sagesse et la vertu; contents de lever sur les Athéniens le vingtième des revenus, ils embellissaient la ville, soutenaient la guerre, et faisaient dans les fêtes les frais des sacrifices. La république, dans tout le reste, jouissait de ses droits, et la famille de Pisistrate avait seulement attention de placer quelques-uns des siens dans les charges. »

Hipparque s'était fait l'ami d'Anacréon, de Simonide et d'Onomacritos, moitié poète, moitié devin, qu'il chassa, quand il l'eut surpris interpolant les prophéties de Musée. On lui attribue l'établissement de ces hermès qui ornaient les places et les carrefours, dans les rues d'Athènes, les bourgs de l'Attique et le long des routes. Il y avait fait graver en vers les plus beaux préceptes de morale, tels que celui-ci : « Prenez toujours la justice pour guide, » et cet autre : « Ne violez jamais les droits de l'amitié. » De sorte que l'étranger, à son entrée dans l'Attique, reconnaissait qu'il allait fouler une terre où la société civile était bien ordonnée et la culture de l'esprit en honneur.

Un jour que les Pisistratides descendaient avec tout le peuple au Céramique pour offrir un sacrifice aux douze grands dieux, ils virent des suppliants assis sur les mar-

ches de l'autel, c'étaient des Platéens. Ils venaient implorer leur assistance contre Thèbes, qui aurait voulu accomplir en Béotie la révolution faite dans l'Attique au profit d'Athènes, et devenir, comme elle, la métropole et le centre politique du pays. Les Pisistratides oublièrent leurs vieilles relations avec Thèbes pour saisir l'occasion d'étendre leur influence au-delà du Parnès et d'assurer leur frontière de terre. L'armée qu'ils envoyèrent vainquit les Thébains et scella entre Athènes et Platées une alliance qui dura autant que ces deux villes (519).

Cependant, de temps à autre la tyrannie se montrait. Cimon, le père de Miltiade, fut tué par leurs ordres, et Harmodios ayant rejeté l'amitié d'Hipparque pour celle d'Aristogiton, citoyen d'une condition médiocre, le tyran s'en vengea lâchement. « Harmodios avait une jeune sœur : elle fut invitée à venir porter la corbeille sacrée à une fête, et, quand elle se présenta, on la chassa honteusement, en soutenant qu'on ne l'avait pas mandée et qu'elle n'était pas digne de remplir une fonction réservée aux filles des premières maisons. Harmodios fut violemment irrité de cette insulte, et Aristogiton partagea son indignation. Ils firent avec d'autres ennemis des Pisistratides le complot de les assassiner, et attendirent, pour l'exécution de leur dessein, la fête des grandes Panathénées, le seul jour où les citoyens se réunissaient en armes. Ce jour arrivé, Hippias, avec ses gardes, rangeait le cortège dans le Céramique, hors de la ville; déjà s'avançaient pour le frapper Harmodios et Aristogiton, armés de poignards qu'ils tenaient cachés sous des branches de myrte, quand ils virent un des conjurés s'entretenir familièrement avec lui, car il se laissait aborder de tout le monde. Ils se crurent dénoncés et voulurent du moins, avant de mourir, se venger, s'ils le pouvaient, de celui qui était la cause de leurs malheurs. Ils franchirent les portes, se jetèrent dans la ville et rencontrèrent Hipparque dans l'endroit nommé Léochorion. Ils se précipi-

tèrent aussitôt sur lui et le frappèrent à mort. Aristogiton parvint d'abord à se soustraire aux gardes, mais bientôt fut pris; Harmodios avait été tué sur-le-champ. Cette nouvelle fut annoncée à Hippias dans le Céramique. Au lieu de courir à l'endroit où le meurtre venait d'être commis, comme les citoyens armés qui accompagnaient la pompe étaient à quelque distance, il s'approcha d'eux avant qu'ils eussent rien appris, composa son visage pour ne rien laisser paraître, et leur ordonna de gagner, sans armes, un endroit qu'il leur montra. Ils s'y rendirent, dans l'idée qu'il avait quelque chose à leur communiquer. Alors, donnant ordre à ses gardes de soustraire les armes, il choisit et fit arrêter ceux qu'il soupçonnait et tous ceux sur qui l'on trouva des poignards. » (Thucydide.)

Aristogiton, suivant des récits postérieurs, avant d'être mis à mort, fut appliqué à la torture : il dénonça les plus chers amis du tyran, qui les fit égorger aussitôt. « Et qui encore? » demandait-il. « Il n'y a plus que toi, reprit l'Athénien, dont je voudrais la mort; au moins je t'aurai fait tuer ceux que tu aimais le plus. » Les Athéniens, pour ennoblir ce premier jour de leur liberté, racontaient encore que Lééna, une amie d'Aristogiton, avait été comme lui torturée, que de crainte de céder à la douleur et de trahir involontairement un de ses complices, elle s'était coupé la langue avec les dents et l'avait crachée au visage du tyran. Après la chute des Pisistratides les Athéniens représentèrent Lééna sous la forme d'une lionne, sans langue; ils élevèrent aussi des statues aux deux amis, et dans les fêtes, dans les festins, ils chantaient :

« Je porterai l'épée dans le rameau de myrte, comme firent Harmodios et Aristogiton, quand ils tuèrent le tyran et qu'ils établirent dans Athènes l'égalité.

« Très-cher Harmodios, tu n'es point mort; sans doute, tu vis dans les îles des bienheureux, là où se trou-

vent, dit-on, Achille aux pieds rapides, et Diomède, fils de Tydée.

« Dans le rameau de myrte, je porterai l'épée, comme Harmodios et Aristogiton, lorsqu'aux fêtes d'Athénée ils tuèrent le tyran Hipparque.

« Toujours votre renom vivra sur la terre, très-cher Harmodios, et toi, Aristogiton, parce que vous avez tué le tyran et établi dans Athènes l'égalité. »

Depuis le meurtre de son frère (514), le caractère d'Hippias sembla changé. Devenu sombre et soupçonneux, il fit périr beaucoup de citoyens, accabla les autres d'impôts et resserra ses alliances au dehors. Son frère possédait Sigée, le second Miltiade tenait pour lui la Chersonèse, il s'attacha encore le tyran de Lampsaque, qui jouissait d'un grand crédit auprès du roi de Perse, en lui donnant sa fille. « Lui Athénien s'unir à un homme de Lampsaque ! » s'écrie Thucydide dans son orgueil attique. La prudence faisait taire l'orgueil. Hippias avait cependant bien d'autres amis, Lacédémone, et le roi de Macédoine Amynthas et les Thessaliens ; que pouvait-il craindre ?

Les Alcméonides bannis par Pisistrate avaient fait pour rentrer de force dans l'Attique, une première tentative qui était restée infructueuse. Ils cherchèrent des alliés. Le temple de Delphes avait été incendié en 548 : on ramassa de l'argent dans toute la Grèce pour le rebâtir, et les Delphiens furent taxés pour leur part à un quart de toute la dépense, évaluée à 300 talents d'Égine (près de 2 millions de francs). Les Alcméonides firent marché avec les amphictyons pour la reconstruction du temple, et dépassèrent de beaucoup dans l'exécution ce qui avait été convenu. Au lieu de construire le fronton de pierre, ils le bâtirent de marbre de Paros. Les Delphiens furent gagnés par cette générosité, et la Pythie ajouta à ses réponses, lorsque les Lacédémoniens venaient la consulter, soit au nom de l'État, soit dans leur intérêt particulier,

l'injonction de rendre la liberté à Athènes. Les Spartiates étaient naturellement portés en faveur du parti aristocratique d'Athènes, représenté par les Alcéméonides, et hostiles, au contraire, à cet esprit démocratique qui avait élevé les Pisistratides au pouvoir. En outre ils ne voyaient pas sans une secrète jalousie les progrès rapides des Athéniens sous Pisistrate et ses fils. Ils avaient, il est vrai, fait avec ceux-ci une alliance. Mais le dieu lui-même semblait les en dégager ; ils se décidèrent à envoyer une expédition qui rendit Athènes à la liberté, c'est-à-dire à l'aristocratie des grandes familles. L'expédition, sous les ordres d'Anchimolios, fut dirigée par mer et débarqua au port de Phalère. Hippias avait reçu un secours de mille cavaliers thessaliens, et il avait eu la précaution de dégarnir d'arbres et de haies les environs de Phalère. Dès que les Lacédémoniens voulurent sortir dans la plaine, assaillis de tous côtés par les Thessaliens, ils furent rejetés sur leurs vaisseaux avec perte de leur chef et d'une partie de leurs soldats.

Cet échec accrut leur zèle, ils avaient maintenant une défaite à venger. D'ailleurs, à leur tête se trouvait un chef hardi, le roi Cléomène, à qui pesaient, tant qu'il restait à Lacédémone, la surveillance des Éphores et le rôle subalterne de la royauté. Il aimait la guerre qui lui rendait le commandement ; il venait d'humilier Argos¹, et souhaitait d'humilier encore une domination qui, depuis quelques années, faisait trop parler d'elle. Au bout de ces entreprises et de ces succès, il entrevoyait certainement une dernière victoire, celle qui abattrait devant lui les Éphores et la constitution de son pays. Il mena donc une nouvelle armée contre Athènes. Cette fois, l'attaque, dirigée par terre, eut un meilleur succès ; les Thessaliens furent battus et Athènes assiégée. « Les tyrans, dit Hérodote, s'étaient réfugiés derrière le mur

1. Voy. ci-dessus, p. 162.

pélasgique, et les Lacédémoniens, n'étant pas en état de les y forcer, n'avaient nulle intention d'entreprendre un siège contre des ennemis pourvus de provisions de toute sorte. Ils songeaient même à se retirer, après un blocus de quelques jours, lorsqu'un événement imprévu amena la ruine des Pisistratides. Hippias, pour mettre ses enfants à l'abri de tout événement, voulut les faire embarquer; ils tombèrent aux mains de l'ennemi, qui ne consentit à les rendre qu'à condition que leur père sortirait de l'Attique dans cinq jours. Pour ravoïr ses enfants il s'y décida (510), et se retira à Sigée avec ses principaux partisans. »

Avec les Alcmeonides l'influence des Spartiates et l'esprit de leurs institutions semblaient devoir rentrer dans Athènes. Mais à la tête des émigrés revenus était un homme qui, dans l'exil, avait beaucoup appris, Clisthénès. Hérodote en fait un ambitieux, qui trouvant un rival dans Isagoras, un des plus riches et des plus nobles citoyens d'Athènes, résolut de s'appuyer, comme Pisistrate, sur le petit peuple, et de briser l'influence des nobles en brisant les liens de clientèle qui retenaient dans leur dépendance une partie de la population¹. Peut-être ne fit-il qu'accomplir la patriotique réforme commencée un peu plus tôt à Rome par le roi Servius, la fusion des anciens et des nouveaux citoyens. Solon, en effet, avait conservé les quatre anciennes tribus qui, étroitement fermées par des liens religieux, refusaient, malgré les facilités données par le législateur, de s'ouvrir pour recevoir les étrangers établis en grand nombre dans l'Attique, et

1. Thucydide, après avoir raconté (liv. II, 15-18) la destruction des divers États de l'Attique par Thésée (voy. ci-dessus, p. 167), ajoute : « Mais même après cette concentration du gouvernement, la plupart des anciennes familles et de celles qui se formèrent ensuite, continuèrent à habiter au sein de leurs domaines et à vivre entourées de tous leurs serviteurs dans les lieux où elles avaient toujours vécu, et où se trouvaient leurs sanctuaires particuliers, et pour ainsi dire leurs pénates domestiques. Quitter ces demeures héréditaires et changer de canton c'eût été pour eux quitter la patrie. »

quelques-uns peut-être depuis plusieurs générations, même les gens de métier et les marchands. L'oppression qui avait pesé sur chacun rapprocha tous les rangs, confondit les origines, et la révolution était sinon faite, préparée du moins dans les esprits, quand Clisthénès l'accomplit.

Nommé archonte éponyme, Clisthénès abolit les quatre anciennes tribus et les remplaça par dix tribus nouvelles. Chacune comprit dix dèmes, plus tard davantage, car on en compta jusqu'à cent soixante-quatorze. Les dèmes d'une même tribu n'étaient pas nécessairement dans le même canton. De quatre dèmes par exemple qui entouraient le Pirée, trois appartenaient à autant de tribus différentes. Il en résulta cet avantage que la tribu ne représentant pas un seul intérêt territorial ne devint jamais le foyer d'une faction politique. Chaque dème était administré par un démarque et avait son registre de citoyens, ses assemblées municipales et ses fêtes¹.

Les *phratries*, subdivisions des tribus anciennes, ne furent plus reconnues que pour les affaires civiles. Les droits politiques dérivèrent de l'organisation nouvelle; nul ne put avoir les privilèges du citoyen sans être inscrit dans un dème. Par ce simple changement Clisthénès introduisait dans la cité beaucoup de gens qui jusqu'alors en avaient été exclus, et transformait le peuple athénien. Désormais, en effet, un esprit nouveau l'animerait, car Clisthénès l'a soustrait à l'influence traditionnelle que les nobles se transmettaient comme un héritage dans leurs phratries ou dans leurs γένη, et qui restait de génération en génération dans les mêmes maisons. Auparavant l'unité politique était le *genos*, composé de citoyens liés les uns aux autres par les traditions et la religion, et placés sous l'influence de chefs héréditaires; depuis Clis-

1. C'était une mesure analogue à la création de nos départements en remplacement des provinces.

thénès ce fut le dème, composé d'hommes réunis seulement par la communauté des intérêts, la proximité des domaines et sous la seule influence du patriotisme. Pour prendre le langage politique moderne, ce n'était rien moins que l'établissement du suffrage universel.

L'augmentation du nombre des tribus fit augmenter le nombre des sénateurs. De 400 on les porta à 500, de manière que 50 membres ou un dixième sortissent de chaque tribu, peut-être dès ce moment par la voie du sort. Ce sénat dut siéger tous les jours, les fêtes exceptées. Chaque section, à son tour, était en permanence durant un dixième de l'année, et ses membres, pourris pendant ce temps aux frais de l'État, portaient le nom de *prytanes*. La section se subdivisait elle-même en cinq commissions qui, chacune durant sept jours, présidaient le sénat sous la direction d'un de leurs membres, appelé *épistate*, dont elles tiraient le nom au sort. L'épistate gardait les clefs de l'Acropole et du trésor, ainsi que le sceau de l'État. Mais ses fonctions ne duraient qu'un jour. Les autres sénateurs pouvaient siéger avec les prytanes, et il n'y avait de décision valable qu'autant qu'un sénateur au moins de chacune des neuf autres tribus avait pris part à la délibération des prytanes. Ainsi, les représentants de chaque tribu avaient à tour de rôle la direction du gouvernement.

L'assemblée du peuple fut désormais réunie quatre fois par prytanie (espace de 35 et 36 jours), davantage s'il était nécessaire, sur la convocation du sénat ou des généraux, et sous la présidence des prytanes dont le chef ou épistate indiquait les questions sur lesquelles l'assemblée votait.

Les quarante-huit naucreries furent portées à cinquante, de sorte que l'Attique fut divisée en autant de districts de perception financière. Les héliastes formèrent dix tribunaux, et la même division prévalut dans la plupart des corps publics, sauf dans le collège des archon-

tes qui restèrent au nombre de neuf, nommés à l'élection, et non pas désignés par le sort, comme ils le furent plus tard, quand ils eurent perdu les plus importantes de leurs prérogatives que Clisthénès leur avait laissées.

La nouvelle organisation fut aussi une organisation militaire; chacune des dix tribus avait ses hoplites, ses cavaliers et son général; chaque naucrarie fournissait une galère et deux cavaliers pour la garde du pays. Le troisième archonte ou polémarque conserva voix et autorité prépondérantes dans le conseil de guerre. Les généraux ne restaient qu'une année en charge; mais leurs fonctions grandirent avec la démocratie et l'État. Au temps de Périclès, les archontes seront réduits à faire la police de la cité et à préparer le jugement des procès, tandis que les généraux dirigeront non-seulement les affaires de la guerre, mais toute la politique étrangère.

On attribue aussi à Clisthénès l'établissement de l'ostracisme. Chaque année, durant le sixième mois, la question suivante pouvait être débattue dans le sénat et par-devant l'assemblée : « La sûreté de l'État exige-t-elle qu'il y ait un vote d'ostracisme ? » Si cette nécessité était reconnue, le peuple était appelé à voter. On ne lui désignait aucun nom; il écrivait lui-même sur une coquille enduite de cire (ὄστρακον) le nom du citoyen qu'il jugeait utile d'éloigner de la ville, pour maintenir la commune égalité et prévenir toute tentative d'usurpation. Le vote était secret. Les archontes faisaient le recensement des suffrages qui devaient s'élever au moins à 6000. Le citoyen désigné par la majorité était banni pour dix ans. Sa considération n'en souffrait pas; ses biens n'étaient point confisqués; il en gardait même la jouissance. Depuis Clisthénès, dix citoyens furent soumis à cette mesure de haute police : Hipparchos, un parent des Pisis-tratides; Alcibiade, Mégaclos et Callias, trois chefs de puissantes et ambitieuses maisons; Aristide, Thémistocle et Cimon, trois grands citoyens, Thucydide l'An-

cien, un chef de faction ; Damon, un des maîtres de Périclès ; et Hyperbolos, dont la condamnation déshonora l'ostracisme qui après lui fut aboli.

Cette institution a servi de texte à bien des déclamations contre la démocratie athénienne. Plutarque la condamne, mais Aristote est bien près de l'absoudre¹. Elle lui paraît être ce qu'elle fut, un moyen de maintenir l'État dans ces rigoureuses proportions qui ne permettent à personne de s'élever outre mesure dans la cité. « Le peintre, dit-il, ne laissera pas dans son tableau un pied disproportionné, fût-il admirable, et le chef du chœur forcera la plus belle voix à se tenir à l'unisson des autres. » On oublie qu'Athènes sortait, quand elle l'établit, d'une tyrannie odieuse ; que le nouveau gouvernement n'avait pour se défendre aucune force armée : qu'enfin la liberté tant de fois violée, depuis Solon, était justement devenue soupçonneuse. Tout citoyen qui grandissait trop lui semblait à craindre ; mais ses craintes mêmes étaient un hommage : elle honorait alors qu'elle frappait. L'ostracisme était comme le sceau des grandes renommées. Au jugement d'Aristote ajoutons celui d'Aristide : « Il n'y a, disait-il, qu'un moyen de rendre la paix à la ville, c'est de nous jeter, Thémistocle et moi, dans le *barathron*. » Athènes fut plus sage, elle se contenta d'éloigner l'un des deux rivaux. Thémistocle, délivré de cette lutte de chaque jour, fut plus libre de servir sa patrie. Il sauva Athènes. Aristide, revenu plus tard, l'honora par ses vertus.

Montesquieu a dit : Il y a dans les États où l'on fait le plus de cas de la liberté, des lois qui la violent contre un seul pour la garder à tous.... Cicéron veut qu'on les abolisse.... J'avoue pourtant que l'usage des peuples les plus libres qui aient jamais été sur la terre, me fait croire qu'il y a des cas où il faut mettre pour un moment un voile

1. *Politique*, liv. III, ch. ix. L'ostracisme exista aussi à Syracuse où il fit du mal, parce qu'il ne fut pas réglé (le *pétalisme*), Diodore, l. XI, et à Argos, Aristote, *Politique*, l. V, ch. iii.

sur la liberté, comme l'on cachait les statues des dieux¹.» Je serais de l'avis de Cicéron; mais avons-nous bien le droit d'être si sévères pour Athènes, nous autres modernes qui, même contre des enfants, avons tant de fois établi des lois d'ostracisme?

L'aristocratique Lacédémone, en ramenant les Alcmoniades à Athènes, avait cru renverser un tyran et fonder une oligarchie. Trompée dans son attente, elle accueillit les plaintes d'Isagoras, et un héraut vint réclamer le bannissement de Clisthénès, comme membre d'une famille souillée. Clisthénès ne se sentit pas assez fort pour résister et sortit d'Athènes. Cléomène y arriva, chassa sept cents familles que lui désigna Isagoras, supprima le conseil des Cinq-Cents et voulut donner tout le gouvernement à trois cents citoyens de la faction oligarchique. Mais le sénat refusa de céder à la violence et appela le peuple à sauver les lois. Les conspirateurs se jetèrent dans la citadelle, et, au bout de deux jours, Cléomène demanda qu'on le laissât se retirer. Isagoras s'échappa avec lui. Mais ceux qui l'avaient soutenu furent condamnés comme traîtres et exécutés. Pour la seconde fois Athènes chassait la tyrannie et se retrempait dans la liberté. Elle y trouva une force nouvelle, indomptable.

Elle en avait besoin, car le péril était grand. Cléomène furieux amassait une armée et allait entraîner Sparte à une guerre ouverte. Chalcis, Égine, jalouses de la marine naissante des Athéniens, voyaient avec joie l'occasion de la détruire; Thèbes, celle de se venger²; Hippias se croyait déjà rétabli; Clisthénès n'hésita pas à tenter une démarche hardie. Son père avait dû une partie de ses richesses à Crésus, il tourna comme lui les

1. *Esprit des lois*, liv. XII, ch. xix. Il dit ailleurs, xxvi, 17 : « L'ostracisme prouve la douceur du gouvernement populaire qui l'employait, » et xxix : Il fut à Athènes une chose admirable. » — Les Anglais ont pire que l'ostracisme, c'est le *bill of attainder* qui envoya Strafford et tant d'autres à l'échafaud.

2. Voy. ci-dessus, p. 211.

yeux vers Sardes et sollicita l'alliance du gouverneur de cette ville. Le Perse Artaphernès ne connaissait d'autre alliance avec le grand roi que la soumission à ses ordres; il demanda aux envoyés de Clisthénès l'hommage de la terre et de l'eau. Le peuple, moins facile que ses ambassadeurs et peut-être que son chef, à qui cette démarche coûta son crédit¹, rejeta le traité, mais s'arma. Cléomène arrivait et allait attaquer du côté d'Éleusis, tandis que les Béotiens prendraient l'Attique à revers, du côté du nord.

Les Athéniens coururent à l'ennemi le plus dangereux, au-devant de Cléomène. « Les armées, dit Hérodote, allaient engager l'action, lorsque les Corinthiens, reconnaissant les premiers qu'ils faisaient une guerre injuste, changèrent de dessein et se retirèrent. Leur exemple fut suivi par Démarate, second roi de Sparte. Son départ entraîna la retraite de toutes les troupes. Ce fut cette dissidence qui motiva la loi par laquelle il est défendu aux rois de Lacédémone de se trouver tous deux en même temps à l'armée. »

Corinthe avait fait défection, moins par amour pour Athènes que par jalousie contre Égine que cette guerre aurait grandie; Démarate de son côté n'avait nul souci d'Athènes, mais beaucoup de l'ambition de Cléomène. Le résultat n'en était pas moins des plus favorables pour les Athéniens. Débarrassés des Spartiates, ils tombèrent sur les Béotiens, leur tuèrent beaucoup de monde, et firent 700 prisonniers. Le même jour ils débarquèrent en Eubée, et remportèrent une si complète victoire, qu'ils purent envoyer 4000 colons sur les terres des plus riches habitants de Chalcis. Cette colonie contribua beaucoup à la grandeur d'Athènes, et par les ressources qu'elle lui procura, soit en blé, soit en chevaux, et par l'influence qu'elle lui donna dans l'île (508).

La démocratie inaugurait glorieusement son avéne-

1. A partir de ce moment il disparaît de l'histoire.

ment par deux importantes victoires gagnées en deux jours. Les Athéniens n'en avaient pas tant fait durant les 70 années qu'avait duré la tyrannie. Aussi, ils en conçurent un juste sentiment d'orgueil. Ils avaient fait bon nombre de prisonniers et les gardèrent quelque temps enchaînés. Avec la dîme de la rançon qu'ils en tirèrent, ils firent exécuter un quadriges d'airain qui fut placé dans les Propylées et consacré à Minerve. Il portait cette inscription qui par sa fierté annonçait les héros de Marathon : « Les enfants d'Athènes ont dompté les peuples de Béotie et de Chalcis; ils ont humilié, dans la prison et les fers, l'insolence de leurs ennemis. » On conserva les chaînes des captifs dans l'Acropole; Hérodote, qui les y vit, ajoute : « Depuis cet événement, Athènes ne cessa de s'accroître, et sa prospérité a prouvé chez elle, comme partout ailleurs, les avantages d'un État où chacun jouit des mêmes droits. En effet, tant que les Athéniens furent sous le joug des tyrans, on ne les vit pas supérieurs dans la guerre aux peuples qui les environnaient; mais, du moment qu'ils surent se soustraire à la tyrannie, ils les surpassèrent de beaucoup. On voit aussi que, pour un maître, ils n'eurent jamais la volonté de s'illustrer; mais que du moment où ils devinrent libres, ils le voulurent et y réussirent, parce qu'alors chacun travailla pour soi-même. »

Cependant les Béotiens, pour venger leur défaite, demandèrent le secours des Éginètes, insistant sur cette raison que Thèbes et Égine, filles du fleuve Asopos, qui avaient donné leur nom aux deux cités, étaient sœurs. A d'aussi sérieux arguments, les Éginètes répondirent d'une façon tout aussi mythologique : ils envoyèrent les statues des héros Éacides au camp des Béotiens. Ceux-ci n'en furent pas moins battus et sollicitèrent un secours plus humain. Comme il y avait entre Athènes et Égine une vieille querelle dont nous parlerons bientôt, les Éginètes se décidèrent à profiter des nouveaux embarras

d'Athènes ; pendant que les Thébains attaquaient par le nord, ils armèrent une escadre et pillèrent les côtes, avant même d'avoir déclaré la guerre. Athènes prépara aussitôt une grande expédition contre Égine ; mais les nouvelles qui lui vinrent du Péloponnèse l'empêchèrent de s'engager plus avant.

Lacédémone, toujours attachée bien plus à des intérêts qu'à des principes, venait de se décider à défaire ce qu'elle avait fait, à rétablir Hippias qu'elle avait renversé. Elle avait découvert la ruse dont s'étaient servis les Alcméonides pour suborner l'oracle de Delphes et provoquer l'expédition de Cléomène. Il lui fâchait d'avoir été prise pour dupe, « et de plus, dit crûment Hérodote, elle pensait que l'Attique, libre, deviendrait capable de balancer sa puissance, tandis que, courbée sous le joug, elle resterait nécessairement faible. » Hippias fut appelé de Sigée à Sparte, et les magistrats proposèrent aux alliés une grande expédition pour le ramener dans l'Attique. L'assemblée se tenait à Sparte même. Tous ces députés d'États libres écoutèrent d'abord en silence l'étrange proposition de secourir un tyran. A la fin un d'eux se leva, le Corinthien Sosiclès. Il rappela les maux que la tyrannie avait infligés à sa patrie et aux autres cités, reprocha aux Spartiates d'aller contre leur propre histoire et déclara énergiquement que jamais les Corinthiens ne contribueraient à rétablir un gouvernement dont ils avaient eux-mêmes tant souffert. La plupart des alliés se rangèrent à cet avis. La ligue qui se formait fut tout à coup dissoute, et Hippias retourna tristement à Sigée. Nous l'y verrons justifier Sosiclès, en ne cessant de solliciter des Perses une armée qui lui permît de remettre sa patrie sous le joug et la Grèce aux pieds du grand roi.

Nous venons de voir Athènes, après bien des troubles et des révolutions, entrer rapidement dans les voies démocratiques et devenir ce que Solon avait voulu qu'elle

fût, une réunion de citoyens au milieu desquels ni familles, ni corporations, ni castes n'avaient de droits particuliers et héréditaires. L'égalité devant la loi, la sécurité des biens et des personnes, le libre accès aux charges, aux tribunaux, à l'assemblée générale; des lois écrites qui empêchaient l'arbitraire, un domaine public qui appartenait vraiment au public, puisque le produit des mines, par exemple, était partagé entre les citoyens, quand la cité ne le réclamait pas pour ses nécessités; mais la direction des affaires réservée aux riches, parce qu'ils avaient plus de loisir, et qu'ils pouvaient, au besoin, faire de plus grands sacrifices; et, avec toutes ces nouveautés, le respect des grands noms, des vieilles familles et de l'ancienne religion du pays, de sorte que tout lien avec le passé n'étant point brisé, l'État ne pouvait se précipiter témérairement vers un avenir inconnu et que la noblesse athénienne, comme celle d'Angleterre, restait l'ornement et la force de la cité, sans plus être jamais pour elle une menace et un péril; voilà quelle était l'Athènes de Solon et de Clisthénès, un gouvernement qui poussait à la libre expansion des facultés de chacun et au dévouement absolu de tous pour la grandeur commune.

Et cette grandeur commençait : l'ordre une fois établi au dedans, la république avait bien vite grandi au dehors et était devenue en peu de temps assez redoutable pour effrayer l'aristocratie et toute-puissante Lacédémone. Plusieurs peuples, plusieurs aristocraties se sont ligüés contre elle; dans le but d'arrêter ses accroissements, Sparte essaye des moyens les plus contraires : tantôt elle chasse les tyrans, tantôt elle les ramène; rien ne réussit. Athènes triomphe de tous les efforts : semblable à un arbre vigoureux dont on tâche vainement de comprimer la sève pour arrêter son essor, et d'énervier les rameaux qui, comme sous les climats bénis, vont porter ensemble les fruits et les fleurs.

Sparte n'aurait pas sans doute renoncé à sa haine jalouse, si un grand événement n'avait tout à coup commandé aux Grecs l'oubli de leurs injures et l'union ; nous touchons aux guerres médiques. Avant de les raconter, il faut que le monde hellénique s'offre à nos yeux dans son ensemble. Nous allons parler des petits États de la Grèce et de ces nombreuses colonies qui furent la première cause de ce grand conflit où l'Asie et l'Europe se heurtèrent, et depuis lors n'ont plus cessé de se mêler.

CHAPITRE XI.

ÉTATS SECONDAIRES DE LA GRÈCE CONTINENTALE.

Les petits États de la Grèce sont en nombre considérable. Chacun d'eux eut son histoire puisqu'il eut sa vie propre, mais cette histoire est fort imparfaitement connue. Du reste, pour le mouvement intérieur, elle n'est, en général, qu'une répétition de ce qu'on a vu à Athènes et à Sparte ; pour le mouvement extérieur, elle se trouve liée, le plus souvent aussi, à celle des deux républiques principales. Nous ne trouvons qu'un fait commun à tous ces petits peuples, la lente révolution qui s'opère dans leur sein et les mène de la royauté, telle qu'Homère nous la montrait, à la démocratie que Thucydide et Hérodote nous dépeignent.

Ce gouvernement de l'âge héroïque, avec ses rois descendant des dieux, avec son sénat de nobles, leur conseil, et l'assemblée générale des hommes libres qui rejette ou approuve, sans délibérer, se continua à Sparte et en Épire jusqu'au troisième siècle avant notre ère. Dans le reste de la Grèce, il disparut avec les causes qui lui avaient donné naissance, les guerres continuelles, les in-

vasions subites, les changements de territoire. La société mieux assise eut moins besoin de ces fils des dieux ; et dans toutes les cités, un peu plus tôt, un peu plus tard, la royauté fut abolie ; une oligarchie qui datait de la conquête prit sa place et gouverna par des prytanes ou des archontes dans l'intérêt et au profit des nobles. La transition fut quelquefois ménagée comme à Athènes, où l'on passa du roi à un archonte viager, puis décennal, enfin annuel. Au septième siècle, cette révolution oligarchique est pleinement accomplie par tout le monde grec, aux colonies comme dans les métropoles.

Une autre alors lui succède, de 650 à 500 ; car une fois sortie de la royauté des fils des dieux, la Grèce ne s'arrêta qu'à l'extrémité opposée, à la démocratie. Les nobles qui n'avaient plus de maîtres au-dessus d'eux, au-dessous ne voulurent voir que des sujets ; mais les sujets à leur tour, firent contre l'oligarchie ce que l'oligarchie avait fait contre les rois. Toutefois, se défiant trop encore d'eux-mêmes pour fonder un pouvoir populaire, ils mirent à leur tête quelqu'un des grands qui était passé de leur côté, et lui donnèrent la puissance pour qu'il leur donnât l'égalité. Ainsi devinrent tyrans Pisisstrate à Athènes, Cypsélos à Corinthe, Panétios à Léontini, Pittacos à Mitylène, etc. ; tyrannies brillantes et populaires qui faisaient vivre les villes en paix et en prospérité.

Toutes les tyrannies ne vinrent point par cette voie et n'eurent pas toujours ce caractère populaire. A Argos, le roi Phidon renversa les entraves qui limitaient son pouvoir, et soumit à ses volontés grands et petits. A Milet, et dans toute l'Ionie, des magistrats établis par les nobles s'emparèrent de la toute-puissance. En Sicile, l'Agrigentain Phalaris l'usurpa et l'exerça avec d'autant plus de cruauté que, n'étant le représentant d'aucune classe, toutes lui étaient ennemies. A Géla, Cléandros et Hippocratès la durent à leurs nombreux mercenaires sicules. A Cumes,

en Italie, Aristodémos s'en saisit par la violence. Dans la Chersonèse de Thrace, le premier Miltiade l'obtint comme chef d'une colonie entourée d'ennemis.

Ces tyrannies, à leur tour, passèrent comme les oligarchies qui les avaient amenées, car l'usage prolongé d'un pouvoir irresponsable eut ses conséquences naturelles, les abus, les violences, d'où sortit une révolution nouvelle. Celle-ci achevait de s'opérer quand les guerres médiques éclatèrent. Telle est donc la vie intérieure de la Grèce : les rois d'abord, l'aristocratie ensuite, puis les tyrans qui s'appuient sur la classe opprimée ou sur des mercenaires ; enfin la cité se gouvernant elle-même, ici en accordant plus aux riches, propriétaires du sol, là en donnant davantage au peuple. Cette dernière transformation devait être la plus heureuse ; car de la rivalité des classes naquit cette émulation, cette activité des esprits d'où sortit la civilisation de la Grèce.

Comme signe et conséquence de cette révolution politique, une autre s'opéra dans l'organisation militaire, qui rendit la première irrévocable. On eut l'égalité des armes comme on avait l'égalité des droits. Aux guerriers de l'époque homérique, qui combattaient isolément sur des chars de guerre, succédèrent les hoplites rangés en lignes serrées et profondes. Naguère les héros seuls attaquaient de près, semant autour d'eux la terreur et la mort, maintenant c'est tout le peuple qui engage et soutient l'action. Chaque citoyen est armé de toutes pièces, et au lieu des merveilleux exploits de quelques chefs intrépides, on a le grand spectacle de la cité entière marchant calme, disciplinée et résolue à la victoire ou à la mort. Cette organisation démocratique est celle qui prévaut au temps de l'arrivée des Mèdes, et ce fut elle qui sauva la Grèce.

Nous retrouverons quelques-uns des incidents de ces transformations successives dans l'histoire sommaire de chacun des petits États.

L'*Arcadie*, derrière sa haute ceinture de montagnes, a un sol tourmenté où les eaux n'ont point dessiné de larges bassins, si ce n'est la vallée du Ladon, car elles courent, pressées, dans toutes les directions, se heurtant à chaque pas contre des hauteurs dont elles rongent le pied, ou qu'elles percent pour s'ouvrir une route souterraine¹. L'histoire de ce pays, image et comme reflet du sol, est sans unité. Une multitude de bourgades semées dans ces vallées sans nombre y vivaient à l'écart. Mais, grâce à sa pauvreté et à son isolement, l'*Arcadie* échappa aux révolutions qui changèrent tant de fois la population des autres cantons de la Grèce. « Les Arcadiens, dit Pausanias, ont occupé dès l'origine et occupent aujourd'hui encore le même pays. » Eux-mêmes s'appelaient *προσέγληνοι*, c'est-à-dire plus vieux que la lune, et l'histoire les tient pour un des plus anciens peuples de la Grèce, pour de vrais Pélasges². Leurs montagnes gardent encore çà et là, sur d'abruptes sommets, des restes de fortifications cyclopéennes, des blocs énormes qui semblent avoir été comme une première et informe ébauche des murs fameux de Mycènes et de Tyrinthe. Leur principale divinité, Jupiter, était adoré sur la cime du mont Lycée, d'où l'on aperçoit la plus grande partie du Péloponnèse. Son autel était un tertre de terre; son temple une enceinte en pierres grossières, et on y offrait des victimes humaines. L'entrée en était interdite aux hommes. Celui qui y pénétrait mourait infailliblement dans l'année. Pour assurer la véracité de l'oracle, les habitants lapi-

1. « On peut diviser l'*Arcadie*, par le rapport à la géographie naturelle, en deux parties principales : l'une, au levant, est la région des bassins sans issue, à niveaux élevés; l'autre, à l'occident, embrasse tout le bassin de l'Alphée et de ses grands affluents. » Puillon Boblaye, *Expédition de Morée*, p. 138.

2. Dans son mémoire *De fabulis Arcadiæ antiquissimis*, M. Alex. Bertrand a distingué les Pélasges des Arcadiens, deux peuples de même sang, mais de mœurs et d'institutions différentes; les seconds ayant succédé aux premiers qui, dans la partie ouverte, à l'ouest, avaient fondé de nombreuses villes.

daient sur l'heure le coupable, quand ils pouvaient le saisir. Jupiter partageait ses honneurs et ses temples dans toute l'Arcadie avec une divinité très-populaire en cette province, et dont le culte était probablement antérieur, Pan, le protecteur des pâtres et de leurs troupeaux de chèvres et de boucs dont ils lui prêtaient les habitudes lascives, mais en même temps le dieu du feu qui répand la vie sur la terre pour y faire germer les moissons de Cérès et qu'à cause de cela les Grecs appelaient le suivant de la grande mère¹. Pourtant les Arcadiens le traitaient parfois avec peu de révérence : quand la chasse avait été mauvaise ils fouettaient à grands coups sa statue². Pan, le dieu des bois solitaires, que les vents emplissent de bruits mystérieux et où le jeu des ombres et de la lumière fait apparaître de fantastiques images, était l'auteur des craintes subites et sans cause ; il jetait la terreur panique.

On disait qu'une suite de rois avaient commandé, dans l'origine, à toute l'Arcadie, et on nommait, comme le premier, celui qui lui donna son nom, Arcas. Cypsélos y régnait lors de l'invasion des Doriens, qui ne s'y arrêtrèrent pas. Ses successeurs prirent part aux guerres de Messénie. Le dernier, Aristocratès II, assura, par sa trahison, la victoire définitive des Spartiates : les Arcadiens indignés le lapidèrent et abolirent la royauté (667).

Deux villes s'élevèrent peu à peu au-dessus des autres bourgades : « l'aimable Mantinée, » où les Argiens favorisèrent la démocratie ; « Tégée l'imprenable, » qui, plus voisine de la Laconie, eut de longues guerres avec Sparte, puis resta dans son alliance et dans l'esprit de son gouvernement ; de là, entre les deux villes arcadiennes, de longues rivalités et des luttes sanglantes. Les Arcadiens, pauvres et robustes, furent les premiers à aller chercher fortune dans le service étranger. On les tenait pour les

1. *Ματὴρ μεγάλῃς ὀπαδῆς*. Arist., *Rhét.* II, 24.

2. Théocr., VIII, 107.

meilleurs hoplites du Péloponnèse mais en les raillant de servir toujours des causes étrangères. C'était une coutume en Grèce de dire de ceux qui travaillaient pour autrui qu'ils imitaient les Arcadiens.

La côte du nord-ouest, une des plus fertiles régions du Péloponnèse, formait dans l'origine trois petits États, comme elle avait trois vallées s'ouvrant sur la mer d'Ionie : la *Triphylie*, dont la capitale, Pylos, était la ville de Nestor; la *Pisatide*, où se trouvait Olympie sur l'Alphée, et l'*Élide*, où Oxylos s'établit avec des Éto liens, au temps de l'invasion dorienne. La royauté subsista dans la Pisatide jusqu'à la conquête de ce pays par les Éléens, vers 580, après de longues guerres pour la présidence des jeux. Les Éléens l'avaient abolie antérieurement. Le plus célèbre de leurs rois avait été Iphitos, qui institua ou rétablit les jeux olympiques. Cette institution fit le sort de l'Élide : ce pays devint, tous les quatre ans, le lieu de réunion de la Grèce entière, et son territoire fut regardé, pour cette raison, comme sacré. La guerre n'en approchait point; les troupes étrangères qui le traversaient déposaient leurs armes en y entrant pour ne les reprendre qu'à leur sortie. Aussi les campagnes étaient-elles bien cultivées et bien peuplées. De riches citoyens y vivaient à demeure, sans les quitter jamais, des tribunaux y jugeaient les différends, de sorte que la capitale n'exerçait point sur le reste du pays cette attraction qui, ailleurs, amenait trop de vie dans les cités et n'en laissait pas assez dans les campagnes. Le pouvoir appartenait à une étroite aristocratie. Deux magistrats suprêmes, dix plus tard, nommés *hellanodices*, avaient la surveillance des jeux. Le sénat, composé de quarante-vingt-dix membres nommés à vie, se recrutait de lui-même. Les trois Théocoles ou grands prêtres d'Olympie étaient probablement désignés par le dieu même, c'est-à-dire par le sort, comme les grands prêtres de Delphes, et restaient quatre années en fonctions, fonctions labo-

rieuses; car, tous les mois, dit Pausanias, les Éléens sacrifient une fois sur chacun des soixante-dix autels qu'ils ont érigés aux dieux.

Sur la côte s'étendait Zacynthe, que les marins nomment aujourd'hui la fleur de l'Orient (*Fior di Levante*). Ses habitants prétendaient descendre des Troyens et fondèrent Sagonte en Espagne.

A l'est de l'Élide est l'*Achaïe*. Les descendants de Tisaménos y régnèrent jusqu'à un certain Gygès, dont les cruautés firent abolir la royauté, on ne sait à quelle époque. La démocratie s'établit dans le pays, qui forma une confédération de douze villes. L'Achaïe ne prit aucune part aux affaires générales de la Grèce et vécut tranquille et heureuse : on vantait sa constitution qui fut imitée par plusieurs peuples ; ses villes brillèrent un moment aux derniers jours de la Grèce.

De l'Achaïe, nous passons, en tournant Sicyône et Corinthe, dans l'Argolide, grande péninsule sans unité géographique, hérissée de montagnes, n'ayant ni routes, ni centre commun, ni fleuves qui la fécondent. L'Inachos qui la traverse n'a d'eau qu'en hiver. L'Argie, en particulier est une terre aride ; les Grecs savaient bien pourquoi. Neptune et Héra, disaient-ils, se disputaient la possession de ce pays. Pour mettre un terme à leur différend, ils prirent comme arbitre Phoronée, que les fleuves Céphise, Asterion et Inachos assistèrent. Le juge prononça contre Neptune, qui, furieux, tarit toutes les rivières et les sources du pays. Depuis ce jour elles n'ont d'eau que celle que Héra fait tomber du ciel. Voilà comment la légende emprunte de toutes parts, aux choses même comme aux hommes, pour accroître son trésor de récits merveilleux.

L'Argolide est couverte encore de ruines nombreuses qui montrent que dans ce petit espace ont vécu des cités puissantes, Mycènes, Tirynthe, Midée, Nauplie, Trézène, Hermione, Épidaure ; on en peut conclure que ce pays fut longtemps en proie à la lutte de races différentes

et l'on comprend pourquoi il ne forma jamais un État uni et fort, comme l'Attique et la Laconie. Il n'y avait pas, en effet, plus d'unité dans la population que dans le sol. Trézène, par exemple, resta presque toute ionienne. Elle conserva comme principales divinités Neptune et Minerve, marqua ses monnaies d'un trident avec une tête d'Athénée, et, quand Xerxès entra dans l'Attique, ce fut à Trézène que les Athéniens confièrent leurs femmes et leurs enfants. Épidaure aussi garda un fond de population ionienne, et tous les Achéens ne suivirent pas Tisaménos. Aussi l'Argolide ne fut jamais qu'à demi dorienne, quoique Téménos, le chef de la maison des Héraclides se fût établi à Argos, et que les Doriens de cette ville eussent colonisé successivement Sicyône, Cléone, Phlionte et Épidaure, d'où il suivit que ces cités regardèrent Argos comme leur métropole. Asine, Nauplie et Hermione, qui croyaient avoir dans son voisinage une des entrées de l'enfer, à raison de quoi elle se dispensait de mettre dans la bouche de ses morts la pièce d'argent que tous devaient payer à Caron, reconnurent aussi sa suprématie, et elle se trouva à la tête d'une confédération qui embrassa la péninsule entière. La divinité protectrice de la ligue n'était plus l'Héra achéenne, mais le dieu dorien Apollon, dont le sanctuaire s'élevait dans la citadelle d'Argos. Tous y venaient et devaient y venir sacrifier. Les Argiens, gardiens du temple, avaient le droit d'agir par la force contre celles des cités qui n'envoyaient pas les victimes obligatoires, de même qu'ils frappaient d'une amende ceux des membres de la ligue qui n'en remplissaient pas les conditions. Sicyône et Égine ayant, en 514, donné des secours au Spartiate Cléomène dans son invasion de l'Argie, Argos imposa aux deux cités une grosse amende, et Sicyône reconnut que c'était justice.

Cette réunion de tous les Doriens de l'Argolide, sous la direction d'Argos, donna à cette ville le premier rang dans le Péloponnèse. Au temps de son roi Phidon, le

dixième descendant de Téménos, vers 750, elle exerça l'influence que Sparte n'acquît que plus tard. Il ôta la présidence des jeux olympiques aux Éléens, pour la donner aux Piséens; soumit toute la côte orientale de la Laconie jusqu'au cap Malée, avec l'île de Cythère, et le premier fit frapper de la monnaie d'argent pour remplacer la lourde et incommode monnaie de fer et d'airain que Sparte gardait. Le système de poids et mesures qu'il établit et qu'on a appelé le système d'Égine, fut adopté par tout le Péloponnèse, la Béotie, la Thessalie et la Macédoine. On voit que ce prince qui fut presque contemporain de Lycurgue, avait de tout autres idées, parce qu'il trouvait autour de lui de tout autres besoins. Il poussait son peuple au commerce, à la navigation, avec autant de force que le législateur de Sparte en avait mis à retenir le sien dans le cercle étroit de ses rigides et illibérales institutions. Sparte et Argos n'étaient donc pas doriennes de la même façon. Corinthe, ville de luxe et de mollesse, le sera moins encore. C'est qu'il faut donner à l'influence des lieux et des circonstances ce que l'on a trouvé longtemps si commode de donner à l'influence du sang, à la race.

Après Phidon, la royauté argienne retomba dans la faiblesse d'où il l'avait tirée et ne fut plus guère qu'un titre. Ainsi que dans tous les États doriens, la population était divisée en trois classes : une classe supérieure qui gouvernait, c'étaient les descendants des conquérants; une classe intermédiaire, les vaincus, libres comme les Laconiens; enfin une classe de serfs, comme les hilotes, qu'on appelait par mépris les *gymnésiens* ou hommes nus. Argos, à titre de cité doriennne et aristocratique, eût dû être toujours dans l'alliance de Sparte; mais, avec le souvenir du premier rang qu'elle avait jadis occupé dans la Grèce, elle ne pouvait voir sans jalousie la suprématie croissante de Lacédémone. Elle fut souvent en guerre avec elle pour les frontières, et perdit une partie

de la Cynurie. Plus tard, en haine de Sparte, elle se jeta dans le parti d'Athènes et de la démocratie, mais pratiqua ce gouvernement difficile sans les sages tempéraments qu'Athènes y mit longtemps. Cicéron remarque qu'il ne trouve nulle part mention d'un orateur argien.

A l'est d'Argos, dans la presque île *Acté*, s'élevait *Épidaure* sur la côte du golfe Saronique, en face d'*Égine*, qu'elle avait colonisée et dont les destinées furent longtemps enchaînées aux siennes. A titre de métropole, elle avait obligé les habitants de cette île à porter leurs procès devant ses tribunaux. Elle tomba, au huitième siècle, sous la puissance de Phidon d'Argos, et recouvra son indépendance après sa mort. Vers la fin du septième siècle et au commencement du sixième, Épidaure fut encore soumise à un joug étranger. Proclès y régnait alors; Périanдре, son gendre, le détrôna et prit la ville. Ce fut sans doute à la suite de cet événement qu'Égine s'affranchit. Il y avait à Épidaure une classe d'esclaves semblables aux hilotes et aux gymnésiens : on les appelait *conipodes* (hommes aux pieds poudreux), autre terme de mépris qui marque en même temps leurs occupations rurales.

Égine est une des plus petites îles de la Méditerranée. Elle n'a pas 83 kilomètres carrés de surface. Son sol est pauvre; ses rivages aux gracieux contours, sont bordés d'écueils, sauf en un point, où se rencontre une excellente rade, et, au centre, s'élève le mont Saint-Élie, d'où il est facile de compter les temples de l'Acropole d'Athènes, et de voir Salamine, Éleusis, Mégare, l'Acrocorinthe et les premières îles de l'archipel. D'avance, on peut dire qu'Égine a dominé le golfe Saronique et la mer des Cyclades, s'il s'est trouvé sur ce roc insulaire des hommes de cœur et d'intelligence.

Des Pélasges, puis des Achéens myrmidons s'y établirent. Ceux-ci avaient pour chef Éaque que la légende appelle fils de Jupiter. Une année, dit-elle, que la sécheresse allait faire périr les moissons, les députés de la

Grèce accoururent auprès de lui et le supplièrent d'invoquer son père. Il monta au sommet du mont Élie et pria. Aussitôt les nues s'assemblèrent et la pluie tomba en abondance. Les Grecs étaient sauvés. Leur reconnaissance fut lugubre : ils placèrent Éaque aux enfers pour y juger les morts, avec Minos et Rhadamanthe. Il avait eu deux fils, Pelée qui retourna avec une partie des Myrmidons, en Thessalie, où il fut père d'Achille, et Télamon qui donna le jour à Ajax, le plus terrible des Grecs après le fils de Thétis.

Égine resta longtemps obscure. Son heureuse situation lui donna pourtant de bonne heure le goût du commerce, et le commerce fit naître quelques industries où l'art se mêla. Ils modelaient des vases élégants, avaient trouvé le bronze le plus estimé après celui de Délos, frappèrent la première monnaie grecque et vendirent longtemps des statues de dieux à toutes les cités, et des statues d'athlètes à tous les vainqueurs d'Olympie, depuis les côtes d'Asie jusqu'à celles de Sicile. Avant le siècle de Périclès, les artistes d'Égine furent les premiers de la Grèce.

Devenus riches, ils rompirent avec Épidaure restée pauvre et faible, mais furent eux-mêmes en proie à des querelles violentes entre l'ancien parti des conquérants doriens et un parti nouveau que le commerce avait formé et enrichi. L'oligarchie l'emporta et garda le pouvoir.

A la suite de ses navires de commerce, Égine avait lancé des navires de guerre, car personne, en ce temps-là, ne faisant la police de la mer, les marchands portaient l'épée et devenaient bien vite conquérants. Égine eut des victoires. En 514, elle vainquit les Samiens; mais elle se garda de l'ambition des conquêtes lointaines; elle ne fonda qu'une seule colonie, Cydonie, en Crète, qui est aujourd'hui la capitale de Candie, la Canée.

Elle eut une autre ennemie qui finit par la tuer, Athènes. Cette haine avait une cause naturelle dans la rivalité de deux peuples séparés seulement par une mer

étroite où se rencontraient à chaque instant leurs vaisseaux. Par un bon vent, un navire allait du Pirée à Égine en deux heures. Hérodote a, comme toujours, pour expliquer cette haine de deux peuples, une vieille histoire qui montre, du reste, les mesquines rivalités, les tracasseries réciproques de ces petits États, et où l'on voit les femmes éternisant les querelles, en conservant le souvenir des injures dans leurs cérémonies et jusque dans la forme de leurs vêtements. « A une époque de disette, les Épidauriens avaient reçu de la Pythie l'ordre de consacrer à Cérès et à Proserpine deux statues en bois d'olivier ; pour avoir de ce bois, ils s'adressèrent aux Athéniens, dont les oliviers passaient pour sacrés, et qui leur permirent d'en prendre à condition qu'ils viendraient tous les ans à Athènes offrir un sacrifice à Pallas et à Érechthée. Les Épidauriens acceptèrent cette condition et l'exécutèrent fidèlement. Mais plus tard les Éginètes leur ayant enlevé ces statues, ils cessèrent de se rendre à Athènes. Les Athéniens se plaignirent ; on les renvoya à Égine, qui refusa d'exécuter la condition acceptée jadis par Épidaure. Irrités, ils firent une expédition contre Égine ; et furent si bien vaincus, qu'un seul homme échappa. A peine eut-il annoncé le désastre, que les femmes de ceux qui avaient péri se jetèrent sur lui, et chacune lui enfonça dans le corps l'aiguille dont elles se servaient pour rattacher leurs robes. Il périt par ce supplice. Les Athéniens eurent horreur de cette cruauté, et, pour punir leurs femmes, les obligèrent à quitter l'habillement qu'elles portaient et à prendre celui des Ioniennes. Jusque-là les femmes d'Athènes avaient porté le vêtement dorien. Elles adoptèrent alors la tunique de lin, pour laquelle elles n'avaient pas besoin de se servir d'aiguilles. C'est après cet événement que s'établit chez les Argiens et les Éginètes l'usage, qui subsiste encore, de faire les aiguilles à rattacher les robes de moitié plus grandes qu'elles n'étaient autrefois, et c'est pour cela encore que, parmi

eux, les offrandes des femmes consistent principalement en ces sortes d'aiguilles qu'elles consacrent. Une loi défend aussi à ces peuples de faire usage, dans les cérémonies publiques, d'aucun ustensile fabriqué dans l'Attique ni d'employer aucune poterie qui en sorte. Aujourd'hui même, les femmes d'Argos et d'Égine, pour insulter à celles d'Athènes, portent encore les aiguilles à rattacher leurs robes plus grandes qu'autrefois. »

Entre l'Argolide et l'Achaïe, s'élevaient Sicyône et Corinthe. *Sicyône*, qui possédait un territoire très-fertile, passait pour être, avec Argos, le plus ancien royaume de la Grèce; elle n'hésitait pas à nommer les princes qui régnaient sur elle dix siècles avant la guerre de Troie. A l'époque de l'invasion dorienne, un fils de Téménos s'en empara. Plus tard, on y abolit la royauté, et elle fut déchirée par de longs troubles que nous ne faisons qu'entrevoir. Un détail certain, c'est qu'il y avait là une aristocratie dorienne, une population d'autre origine, et une classe de serfs appelés par mépris *catónacophores* (porteurs de peaux de brebis), et *corynèphores* (porteurs de bâtons).

Vers 680, un homme du peuple, Orthagoras, s'éleva contre cette oligarchie et fonda la plus durable tyrannie qu'on ait vue en Grèce : elle subsista un siècle. Myron, son successeur, n'est connu que pour une victoire aux jeux olympiques. Son petit-fils, Clisthénès seconda les amphictyons dans la guerre contre Crissa, et, avec les dépouilles de cette ville, orna sa patrie de riches monuments.

Je trouve à son sujet une de ces histoires qu'Hérodote raconte si bien et qui sera une bonne fortune au milieu de la sèche énumération que je suis forcé de poursuivre.

Clisthénès, tyran de Sicyône, homme très-puissant et fort riche, avait une fille nommée Agarista, qu'il ne voulait marier qu'au plus accompli de tous les Grecs. Pendant la célébration des jeux olympiques, où il avait été

vainqueur à la course des chars, il fit proclamer par un héraut que quiconque se croirait digne de devenir son gendre se rendît à Sicyône dans soixante jours, parce qu'il marierait sa fille, un an après le sixantième jour commencé. De nombreux prétendants accoururent de tous les points du monde grec. Clisthénès s'informa à leur arrivée de leur pays et de leur naissance, puis les retint un an auprès de lui. Il les traita chaque jour avec magnificence, étudiant leurs inclinations, leurs mœurs, l'étendue de leur esprit et de leurs connaissances, dans les entretiens qu'il eut avec eux en particulier, ou dans les conversations générales et dans les festins auxquels il les invitait. Mais il voulait connaître aussi leur adresse et leur force, car il attachait, comme tous les Grecs, un grand mérite à ces qualités du corps, alors si nécessaires au soldat. Il les engageait donc à se livrer aux exercices ordinaires et il leur avait fait construire tout exprès un stade pour la course et une palestre pour les autres jeux.

De tous les prétendants, celui qui jusqu'au dernier moment parut avoir les chances les plus heureuses, était l'Athénien Hippoclidès. L'année et le jour fixés par Clisthénès pour déclarer son gendre, étant venus, ce prince immola cent bœufs, et invita à ce festin royal non-seulement les prétendants, mais tous les Sicyoniens. Le repas fini, les prétendants s'entretenrent de musique, d'art et de tout ce qui fait le sujet ordinaire des conversations, chacun s'efforçant de faire briller son esprit. Hippoclidès attirait surtout l'attention, car on avait déjà deviné la secrète préférence dont il était l'objet. Tout à coup il dit au joueur de flûte de jouer un des airs qui accompagnaient les danses. Mais au lieu de commencer la *pyrrhique*, danse guerrière, inventée, dit-on, par Achille et fort pratiquée à Lacédémone, où elle se faisait par des hommes armés et était encore une image des combats, il dansa les danses efféminées de l'Ionie. Il espérait ainsi assurer son triomphe, en déployant toute sa grâce et sa

légèreté; il ne voyait pas que le prince indigné de cette mollesse le regardait d'un œil irrité, et il se laissa aller jusqu'à imiter les gestes des bateleurs. Clisthénès ne pouvant plus se contenir lui cria enfin : « Fils de Tisander, ta danse défait ton mariage. — Hippoclidès s'en soucie peu, » reprit l'Athénien emporté par la vanité et trompé par les applaudissements moqueurs de l'assemblée.

Alors Clisthénès, ayant fait faire silence, remercia les prétendants, leur offrit à chacun un talent d'argent (5216 francs) pour reconnaître l'honneur qu'ils lui avaient fait en recherchant son alliance et fiança sa fille à Mégaclês, fils de cet Alcméon dont j'ai parlé plus haut. De ce mariage naquit un fils qui, suivant l'usage athénien, prit le nom de son grand-père, Clisthénès qui, après la chute des Pisistratides, eut la principale autorité dans Athènes. Une petite-fille de ce Mégaclês fut mère de Périclès.

Mais revenons à Sicyône et à son chef. L'ancienne aristocratie dorienne fit sans doute quelque tentative pour recouvrer le pouvoir; car on le voit dégrader ses tribus en leur appliquant des noms bas et ridicules, tandis qu'il donnait à la sienne celui d'*Archélaëns* ou chefs du peuple. Plus tard, quand cette dynastie fut tombée, vers 580, et que les Doriens eurent recouvré l'influence, ils prirent, à la place de ces noms humiliants, ceux des trois tribus de Sparte et d'Argos, Hylléens, Dymanes et Pamphyliens; les Archélaëns devinrent alors les Égia-léens ou les hommes du rivage. Argos, à ce qu'il semble, essaya de soutenir le parti dorien de Sicyône; Clisthénès, pour l'en punir, abolit les jeux où les rhapsodes se disputaient le prix en chantant les vers d'Homère, parce que ce poète avait célébré les Argiens. J'ai raconté précédemment sa lutte singulière contre le héros Adraste qui nous montre tout un côté de la vie religieuse des Grecs, le culte des hommes que leurs exploits avaient *sanctifiés*¹.

¹ 1. Voyez ci-dessus, p. 110.

Sicyône ne devait jouer un rôle important que dans le dernier âge de la Grèce. Son école de peinture est du quatrième siècle.

Corinthe avait un territoire stérile, mais elle ouvrait ou fermait à son gré l'isthme qui porte son nom, et qui n'a en cet endroit que cinq kilomètres de largeur. Une forte muraille de douze stades unissait la ville à un de ses ports, le Léchée. Il y avait ce proverbe en Grèce : « Avant de doubler le cap Malée, oubliez ce que vous avez de plus cher. » Les difficultés d'une navigation autour du Péloponnèse firent la fortune de la ville qui, par ses deux ports sur les golfes de Corinthe et Saronique, mettait en communication la mer Égée avec celle d'Ionie. Sa prospérité datait de loin. Les anciens poètes, dit Thucydide, l'appelaient Corinthe la riche. C'est dans ses chantiers que fut construite, vers 700, la première trième. Trente-quatre ans plus tôt, elle avait donné naissance à deux puissantes villes : Syracuse et Corcyre. Pour protéger son commerce, elle fit la police de la mer contre les pirates, et, en 664, elle livra aux Corcyréens, qui avaient bien vite oublié leur origine, le plus ancien combat naval dont on se souvint du temps de Thucydide. Corinthe fut aussi la première à mouler des figures, et elle précéda les autres cités grecques dans les arts du dessin. Plus tard, elle donna son nom à un nouvel ordre d'architecture, le plus riche de tous. Mais les fréquentes visites de ses vaisseaux aux ports de Tyr et de l'Orient, et l'affluence des étrangers dans ses murs, développèrent dans son sein, avec l'industrie et le luxe, les superstitions et les vices honteux qu'on retrouve dans l'Asie, à Tyr, à Carthage. Un ancien législateur, nommé Phidon, avait cherché en vain à guérir ces plaies.

Leur premier roi dorien avait été l'Héraclide Aléτας. La dynastie qu'il fonda fournit onze générations de rois. En 777, les Bacchiades, de la même famille et qui étaient deux cents, s'emparèrent, non de la royauté, qu'ils abo-

lirent, mais de l'autorité, qu'ils exercèrent sous le nom de prytanes, magistrats annuels choisis dans leurs rangs. Il y avait pourtant une assemblée du peuple et un sénat, mais l'un et l'autre dominés par la puissante maison.

Cette oligarchie fut renversée, en 655, par Cypsélos. Les Bacchiades s'étaient interdit les mariages hors de leur ordre; mais un d'eux eut une fille boiteuse, nommée Labda, qu'aucun des nobles ne voulut accepter pour femme. Irritée de ces dédains, elle s'allia avec un homme étranger à l'aristocratie, et Lapithe d'origine. De cette union naquit un enfant que les Bacchiades firent rechercher avec soin pour le mettre à mort, car un oracle avait annoncé que, s'il vivait, il leur serait fatal. Dix d'entre eux se rendirent à la maison de Labda; elle, croyant que ces nobles n'étaient venus la visiter que pour faire honneur à son père, leur laissa prendre son fils : ils avaient résolu en chemin que le premier qui le tiendrait l'écraserait contre terre. Mais l'enfant, remis aux bras du Bacchiade, se mit à lui sourire si doucement, que l'homme en fut touché; n'osant le tuer, il le passa à un autre, celui-ci au troisième, puis à un autre encore, car l'enfant toujours leur souriait! Ils sortirent alors de la maison, se reprochèrent mutuellement leur faiblesse, et convinrent de rentrer et de frapper tous ensemble. Mais la mère avait tout entendu. Elle cacha son fils dans une corbeille à blé, où ils ne purent le trouver. Après l'avoir longtemps cherché, ils prirent le parti d'aller dire à ceux qui les avaient envoyés que le meurtre était accompli. L'enfant fut appelé Cypsélos, du lieu où il avait été sauvé (κυψελίς, coffret).

Devenu grand, Cypsélos se mit à la tête du parti populaire, et devint tyran de Corinthe. Il imposa de lourdes taxes sur les riches, frappa les oligarques, et, pendant les trente années de son règne, conserva si bien l'amour du peuple, que jamais il n'eut besoin de gardes.

Peut-être cette longue tranquillité fut-elle due aux colonies qu'il envoya au dehors. Sous lui, en effet, Corinthe, pour disputer aux Corcyréens le commerce de l'Épire et s'assurer des stations navales dans la mer d'Ionie, fonda Anactorion et Ambracie, autour du golfe de ce dernier nom, et Leucade dans une presqu'île que les habitants séparèrent plus tard du continent par un canal.

Cypsélos laissa le trône en 625 à son fils Périandre, dont le caractère nous est montré sous des aspects bien différents. Il est probable qu'il fut aimé du peuple, comme son père, et terrible à l'aristocratie. Il entretenait des relations avec Thrasybule de Milet. Il le consulta un jour sur ce qu'il avait à faire pour assurer son pouvoir. Thrasybule conduisit le messager dans un champ de blé, où avec un bâton il abattit, en se promenant, tous les épis qui dominaient les autres, après quoi il le congédia, sans réponse. L'envoyé rapporta ce qu'il lui avait vu faire, ajoutant qu'il s'étonnait qu'on l'eût adressé à un homme assez extravagant pour ruiner son propre bien. Mais Périandre comprit le langage muet de Thrasybule ; dès ce jour, il renversa tout ce qui s'élevait dans l'État au-dessus du niveau de la multitude. Il s'entoura de gardes étrangers ; il fit des lois somptuaires qui étaient probablement aussi des lois politiques, comme celle qui limitait le nombre des esclaves, et, pour épuiser les ressources des grands, il leur imposa de ruineuses offrandes au temple d'Olympie. La fin de son règne fut signalée par la prise d'Épidaure, d'où il chassa son beau-père Proclès, mais attristée par la fin malheureuse de sa femme Mélissé, qu'il tua lui-même, et par la douleur de son fils Lycophron, qui lui reprochait ce crime et refusa d'être son héritier.

Périandre avait régné quarante ans, quand il mourut en 585. Son successeur Psammétichos ne garda que quatre années le pouvoir. Après lui l'oligarchie, soutenue par des troupes spartiates, abolit la royauté, vers le

même temps où le parti dorien se relevait aussi à Sicyône. Corinthe tomba alors du haut degré de puissance où les Cypsélides l'avaient portée. Elle perdit Corcyre que Périandre avait tenue jusqu'à sa mort dans l'obéissance, et ses colonies de Leucade, d'Ambracie et d'Anactorion s'affranchirent de toute dépendance.

Ce que Corinthe était au sud de l'isthme, Mégare avec ses deux ports, aussi sur les deux golfes, l'était au nord, la clef du passage. Homère ne la nomme pas : pourtant elle semble ancienne. Les légendes et les noms héroïques s'y pressent, comme les races se sont pressées sur ce territoire dans leurs courses aventureuses, chacune y laissant un souvenir, comme chaque flot du golfe Saronique y laisse quelque pierre arrachée aux roches Scironiennes¹. Un roi d'Athènes, Pandion, y avait son tombeau avec des honneurs divins, et elle paya à Minos la moitié du tribut sanglant imposé aux Athéniens, double signe, peut-être, d'une ancienne dépendance à l'égard de ce peuple. La royauté fut abolie à Mégare avant la conquête doriennne. La ville eut alors des magistrats appelés *ésymnètes*, sorte de rois électifs et amovibles. Après le retour des Héraclides, elle fut assujettie par les Corinthiens, et ses habitants furent contraints de venir pleurer aux funérailles des Bacchiades, comme les Messéniens à celles des Spartiates. Elle s'affranchit plus tard avec l'aide d'Argos, mais resta soumise à la domination des riches propriétaires doriens jusqu'en 620, où Théagénès, beau-père de l'Athénien Cylon, s'empara du pouvoir. Ce fut sans doute sous son règne que les Mégariens enlevèrent Salamine aux Athéniens. Cependant il fut chassé, et des discordes violentes éclatèrent. Les dettes en étaient

1. Éaque et Minos, Télamon et Ajax, Thésée et Pandion, le farouche Térée et l'amazone Hippolyte, Ino et Mélécerte, Nisos qui donna son nom au port, Adraste, les Sept Chefs, Sciron et le pélovide Alcathos, Alcmène et Eurysthée y avaient leurs tombeaux, des autels ou des lieux consacrés. (Cf. A. Bertrand, *Études de mythologie et d'archéologie grecques d'Athènes à Argos.*)

la cause, mais il n'y avait pas là un Solon pour contenir les réformes dans les bornes de la modération et de la justice : les créanciers furent forcés, non-seulement de renoncer à ce qui leur était dû, mais de rendre les intérêts qui leur avaient été déjà payés. Alors il y eut des bannissements et des confiscations. Ceci se passait vers l'an 600. Le poète Théognis, qui vivait en ce temps à Mégare et qui appartenait à la faction aristocratique, nous a laissé des vers où se montre l'animosité des partis aux abois. « Cette cité est encore une cité; mais certes c'est un autre peuple; ce sont des gens qui ne connaissent auparavant ni tribunaux ni lois. Ils portaient autour de leurs flancs des peaux de chèvres; et comme des cerfs ils habitaient hors de cette ville. Et maintenant ils sont les *bons*; et ceux qui jadis étaient les braves sont les *lâches* maintenant. » Et dans sa haine farouche il voit déjà s'élever le tyran qui vengera l'aristocratie. « Vienne donc au plus vite, s'écrie-t-il, l'homme qui foulera aux pieds ce peuple insensé, lui fera sentir la pointe de l'aiguillon et appesantira le joug sur son cou. » Pour lui, « il voudrait boire le sang de ses ennemis. »

Dans ces vers on saisit sur le fait la révolution qui s'opérait alors : ces hommes à peau de chèvre, marque de leur condition, ce sont ces *catónacophores* que nous avons vus à Sicyône et ailleurs; c'est ce qui répond aux vêtements d'esclave des hilotes laconiens. Remarquez aussi ces comparaisons avec le cerf qui habite loin de la demeure des hommes, avec le bœuf qu'il faut piquer de l'aiguillon et courber sous le joug; elles montrent bien que les vaincus étaient mis par les aristocraties doriennes, par ceux qui s'appelaient les *bons*, les *braves*, au niveau des bêtes de somme. Même parmi les dominateurs, les mœurs étaient farouches : « mieux vaut, disait un proverbe, être le bélier que le fils d'un Mégarien. »

Malgré ces discordes intérieures, malgré sa réputation

quelque peu suspecte à l'endroit de l'esprit, s'il en faut croire les Athéniens, juges très-compétents, mais prévenus, Mégare semble avoir eu, au sixième siècle, une puissance qu'elle ne retrouva plus dans la suite. Du moins ses lointaines colonies, en Sicile et jusque sur les côtes de la Bithynie et du Bosphore de Thrace, annoncent une population nombreuse et un commerce florissant. Elle lutta contre Athènes et vainquit une fois ceux qui allaient devenir les maîtres de la mer. Une proue d'airain suspendue dans son temple de Jupiter perpétua ce glorieux souvenir. A Platées elle envoya 3000 hoplites. « Aujourd'hui, dit Plutarque, la Grèce entière n'en pourrait fournir autant. » Plus tard encore, elle donna naissance à une école de philosophie¹. Mais la base d'une puissance durable lui manquait : elle n'avait pas d'agriculture : « Les Mégariens labourent des pierres, » dit Isocrate. De là ses continuelles tentations d'empiéter sur la plaine fertile d'Éleusis.

De la Mégaride nous entrons dans la *Béotie*. La royauté y fut abolie de très-bonne heure, dès le douzième siècle. La Béotie se partagea alors en autant de petits États qu'il y avait de villes, dix à douze. Orchomène était bien déchue de son antique grandeur, Thèbes, l'héroïque Platées, Thespies, qui voyait non loin de ses murs le bourg d'Ascra, patrie d'Hésiode; Tanagre, qui avait donné le jour à Corinne, la rivale de Pindare; enfin Chéronée, étaient les plus considérables. Chacune avait son territoire et son régime particulier. Le gouvernement était généralement oligarchique. Néanmoins des troubles s'élevèrent à Thèbes, au sein même de la classe dominante, à cause de l'inégalité des propriétés. On appela de Corinthe un législateur, le bacchiade Philolaos, pour rédiger un code de lois. Il essaya d'organiser l'aristocratie d'une manière durable en limitant à un nom-

1. Cf. J. Girard, *De Megarensium ingenio*, 1854.

bre déterminé les familles investies des droits politiques, et en excluant des fonctions publiques tout Thébain qui dans les dix années antérieures aurait exercé quelque métier. On voit que ces lois étaient dictées par le plus pur esprit dorien ¹. Elles n'empêchèrent pas Thèbes de flotter, au milieu de continuelles violences ², entre l'oligarchie et une démocratie effrénée. A Thespies, l'exercice d'un métier était aussi regardé comme chose dégradante pour un homme libre.

Les villes de la Béotie formèrent entre elles une ligue, à la tête de laquelle Thèbes se plaça; mais cette prééminence finit par devenir une domination absolue. Plusieurs cités, entre autres Platées et Thespies, essayèrent de la repousser; de là des guerres qui amenèrent la destruction de ces deux villes par les Thébains. Les affaires du pays étaient décidées dans quatre conseils se tenant dans les quatre districts dont se composait la Béotie; ils choisissaient onze *béotarques*, qui étaient comme suprêmes magistrats, à la tête de la confédération, et avaient le commandement des armées, à la condition de résigner leurs pouvoirs, à la fin de l'année, sous peine de mort. Thèbes en nommait à elle seule deux, dont l'un était le président du corps. Des fêtes solennelles réunissaient les membres de la ligue dans les champs de Coronée autour du temple de Minerve. Les Béotiens, par l'étendue et la population de leur territoire, auraient pu jouer le premier rôle dans la Grèce, sans leurs mauvaises constitutions et leur jalousie contre Thèbes.

1. Cependant il interdisait de tuer les nouveau-nés, droit exercé ou toléré à peu près partout, même à Athènes. Il permettait au citoyen pauvre d'apporter son enfant au magistrat qui le vendait à un autre citoyen. Celui-ci était obligé de l'élever, mais l'enfant restait son esclave. (Élien, *Variae Historiae*, liv. II, ch. VII.)

2. « Les meurtres sont fréquents à Thèbes, » dit Dicéarque, *Stat., Gr., apud geogr. minores*, t. II, p. 15. Ils accordaient la facilité de rachat à tout captif tombé entre leurs mains par le sort des armes, à moins qu'il ne fût né en Béotie, auquel cas ils le faisaient mourir (Pausan., IX, p. 740).

Toute l'antiquité s'est moquée de la lourdeur béotienne. Ils ont pourtant donné à la Grèce le plus fameux de ses lyriques, Pindare, et celui qu'on a placé le plus près d'Homère, dans la grande poésie, Hésiode. Au premier, l'histoire politique a peu de chose à demander, mais le second fournit beaucoup à l'histoire des idées et des croyances. J'en ai cité déjà quelques fragments, j'y joindrai ceux-ci qui sont remarquables à un autre titre. « Ne faites jamais tort à personne. Aimez qui vous aime; secourez qui vous secourt. Celui qui donne en éprouve en son cœur un doux ravissement. » S'il dit encore : « Refusez à qui vous refuse, » il ajoute pourtant : « Lorsque votre prochain reconnaît sa faute, rendez-lui votre amitié, » et sans cesse il recommande de protéger le faible, le suppliant, l'hôte, l'orphelin. Jupiter est devenu la justice; la morale est sa loi, et il punit ceux qui la violent. Comme le Décalogue, il promet au juste une vieillesse prolongée et heureuse, de nombreux enfants qui lui ressembleront, tous les biens d'ici-bas et après cette vie, le séjour dans les îles des Bienheureux; au méchant, le Tartare dont le seuil inexorable est d'airain et gardé par Cerbère.

Du reste, il est à remarquer que c'est dans la contrée qui s'étend du Parnasse à l'Attique que s'est opéré le dernier mouvement religieux; là, que ce sont établis le culte d'Apollon et les mystères d'Éleusis; là, que Bacchus, le dernier venu des grands dieux Helléniques a pris vraiment possession de sa divinité et qu'est née la légende d'Hercule, le premier des héros.

En face, de l'autre côté de l'Euripe, s'allonge une île montueuse et étroite, l'*Eubée*, la terre aux riches troupeaux (Εὔβοια)¹. Sa côte orientale est abrupte et sans port, l'autre, au contraire, facilement accessible en mille

1. Le bœuf était le type ordinaire des anciennes monnaies de l'île. Sa population fut un mélange de Crétois (Curètes), de Phéniciens et de Grecs venus de tous les points du continent, mais où dominait l'élément ionien.

points, s'ouvre, au centre, en une grande et fertile plaine, où s'élevaient les deux principales villes, Érétrie et Chalcis : celle-ci bâtie sur le penchant d'une colline avec un bon port à ses pieds. Dans l'une et l'autre dominait une oligarchie de riches propriétaires appelés *Hippobotes* (qui nourrit des chevaux). Érétrie eut une époque de puissance : elle commandait alors à Andros, Thénos, Céos et pouvait mettre en ligne trois mille fantassins, six cents cavaliers et soixante chars. Les deux villes furent longtemps en guerre, au sujet de mines qu'elles se disputaient. Ces luttes, dans lesquelles Chalcis représentait l'aristocratie et Érétrie la démocratie, intéressèrent par cette raison toute la Grèce. Elles furent l'occasion de la première ligue entre des cités lointaines ; Milet entre dans l'alliance d'Érétrie, Samos dans celle de Chalcis. Ce fut, au jugement de Thucydide, la guerre qui agita le plus la Grèce entière entre la chute de Troie et l'invasion persique. Une singulière et loyale convention avait été faite entre les deux États : c'était de ne point se servir de traits ni de projectiles dans les combats. On ne voulait pas que le lâche pût de loin tuer le brave. L'Eubée, fertile et riche, ne sut pas garder sa liberté, elle devint comme la ferme d'Athènes. Mais le contact avec la cité de Minerve n'échauffa pas ces lourdes intelligences ; l'Eubée ne produisit ni un philosophe, ni un poète. Souvent les pays qui ont la richesse n'ont que cela ; Dieu fait aumône aux pauvres : il leur donne le courage ou le génie.

Les Chalcidiens furent même tristement fameux par un vice que nous ne comprenons pas, mais que la Grèce pratiqua en grand, que l'Orient a gardé, et auquel ils donnèrent leur nom *Χαλκιδεύεσθαι*. Sur leur place publique, ils avaient élevé un monument somptueux auquel se rattachait, en même temps qu'une tradition héroïque, un

(Cf. J. Girard, *Mémoire sur l'Eubée*, dans les *Archives des Missions*, t. II, p. 365.) Homère vante ses vins (*Iliade*, II, 537). Elle avait 1200 stades de long sur 150 de large.

souvenir de cette chevalerie amoureuse dont les femmes n'étaient point l'objet. C'était le tombeau de Cléomachos, chef thessalien qui était venu secourir Chalcis contre Érétrie. On le presse, dans un moment critique, de charger la cavalerie ennemie. « Regarderas-tu le combat, » dit-il, à un jeune homme qu'il aimait. Celui-ci jure de ne pas perdre un instant la mêlée des yeux et se jette dans ses bras, puis attache lui-même les armes de son ami. Cléomachos s'élance, met en fuite les cavaliers Érétriens, écrase ou disperse leurs hoplites, mais est blessé et meurt au sein de la victoire.

Ce furent les Chalcidiens qui envoyèrent la plus ancienne des colonies grecques de l'Occident, celle de Cumès, en Italie, au onzième siècle; eux encore qui, au huitième, pénétrèrent les premiers en Sicile, et qui donnèrent leur nom à la presque île Chalcidique où ils bâtirent trente-deux villes, preuve certaine de leur antique puissance. Mais la défaite de 508 les ruina. Dans les guerres Médiques, ils furent réduits à emprunter des vaisseaux à Athènes.

On pénètre de la Béotie dans la Phocide en traversant, près de Chéronée, la chaîne du Parnasse et le défilé fameux que les anciens appelaient la « route fendue » par où l'on allait à Delphes. Au lieu d'un vaste bassin central, comme le lac Copaïs, autour duquel se sont groupées les villes Béotiennes, la Phocide a en son milieu de hautes montagnes qui ont rejeté la vie et les cités à leur pourtour, au nord dans la vallée supérieure du Céphise, au sud, sur la mer de Corinthe qui pénètre profondément dans les terres par les golfes de Crissa et d'Anticyre. La Phocide touche même par la ville de Daphnos, entre les deux Locrides septentrionales, à la mer Eubéenne. Elle comprenait vingt ou trente petites républiques confédérées, dont les réunions générales avaient lieu dans un vaste édifice appelé *Phocicon*. Delphes, qui vivait de son temple, voulait rester en dehors de cette union. Sparte l'y

aida. Son gouvernement, rigoureusement aristocratique, était entre les mains des familles chargées de l'administration du sanctuaire. Dans les temps reculés, le premier magistrat porta d'abord le titre de roi; plus tard, il s'appela prytane. Un conseil de cinq personnes, de la famille de Deucalion, administrait les affaires de l'oracle.

Delphes n'eut pas toujours cette indépendance. Anciennement elle n'était qu'un domaine de la ville de Crissa, bâtie sur une chaîne détachée du Parnasse, au-dessous des roches Phédriades, mais dominant le ravin profond du Pleistos. En approchant de la mer, le Pèistos, jusque-là très-encaissé, traversait une plaine fertile qui se terminait à Cirrha. Cette dernière ville était le port des Crisséens. Avec le temps, et grâce à la foule des pèlerins, Cirrha et Delphes grandirent et s'affranchirent de toute dépendance. La lutte, finie avec Crissa, continua entre les habitants du port et ceux du sanctuaire, les premiers exerçant contre les pèlerins des exactions et des violences que les seconds avaient intérêt à empêcher. Cette rivalité amena la première guerre sacrée (595) que les amphictyons ordonnèrent, que les Thessaliens, les Sicyôniens et les Athéniens accomplirent, et dont le résultat fut la destruction de Cirrha.

Les dispositions prises par les prêtres de Delphes, après cette sanglante exécution, sont d'une grande habileté. D'abord les dépouilles de Cirrha servirent à instituer les jeux pythiques, qui rivalisèrent d'éclat avec ceux d'Olympie au grand profit du temple et de ses desservants. Puis, pour empêcher qu'une autre ville ne prît la place de la cité détruite, ils consacrèrent ses terres à Apollon : elles devaient donc, sous peine de sacrilège, rester incultes et désertes; mais elles pouvaient servir au pâturage, car il fallait que les pèlerins trouvassent des victimes à présenter aux autels, l'oracle ne se laissant interroger qu'après un sacrifice dont les prêtres avaient leur part.

Nous ne parlons pas de la *Doride*, petit et triste pays

avec quatre villages décorés du nom de villes, mais que Lacédémone honorait comme sa métropole, ni des trois *Locrides*, pays sans importance.

Au nord de la Phocide s'étend la Thessalie, divisée en quatre districts : Thessaliotide, Pélasgiotide, Phthiotide et Histiéotide. Les Thessaliens proprement dits apparaissent comme un peuple grossier, violent, et peut-être étranger à la race hellénique, bien qu'ils parlassent un dialecte voisin de l'éolien. Leur cavalerie était renommée, car leur noblesse servait à cheval ; leur infanterie était mauvaise : ils n'avaient guère que des troupes légères, mal armées et peu belliqueuses parce qu'elles combattaient pour des maîtres. Les Thessaliens avaient en effet réduit à l'état de sujets les Achéens, les Phthiotes, les Perrhèbes, les Magnètes, les Maliens, les Dolopes et même au delà des limites de la Thessalie, les habitants de plusieurs cantons de la Macédoine et de l'Épire. Pour se défendre contre eux, les Phocidiens avaient construit aux Thermopyles un mur que Léonidas retrouva. Audessous des tributaires étaient les *Pénestes*, anciens habitants de la Thessaliotide et des régions voisines, qui, comme les hilotes de Sparte, conduisaient les innombrables troupeaux des Thessaliens, cultivaient leurs terres, leur faisaient cortège dans la ville et les suivaient aux combats, mais ne pouvaient être vendus hors du pays, ni dépouillés sans cause légitime de la ferme qu'ils avaient reçue, ni privés du droit de contracter mariage et d'acquérir. Aussi quelques-uns devinrent-ils plus riches que leurs maîtres. Dans la ville, les Pénestes habitaient un quartier à part, et jamais l'*Agora*, où se rassemblaient les maîtres, ne devait être souillé par la présence de l'esclave. Comme tant d'autres aristocraties militaires, les Thessaliens étaient débauchés et violents, fastueux et vains. Mais l'élégance de l'esprit et des mœurs leur manquait : la poésie les touchait peu ; Simonide ne put s'en faire écouter. Autre signe de la grossièreté de ce peuple :

en Thessalie, les magiciennes pullulaient; à Athènes, elles étaient punies de mort.

Si les Thessaliens avaient été unis, ils eussent joué un grand rôle; mais cette noblesse turbulente et fière s'affaiblissait par de continuelles dissensions. Non-seulement les grands cantons étaient indépendants, mais chaque canton se subdivisait en districts qui vivaient à l'écart, Ainsi le pays des Oétéens était partagé en quatorze districts, et les habitants de l'un pouvaient refuser de suivre à la guerre les habitants des autres. Dans quelques villes, il s'éleva des familles dominantes : à Crannon, les Scopades; à Larisse, les Aleuades, qui se disaient descendants d'Hercule, et pour répandre leur nom dans la Grèce plutôt que par goût pour la poésie, faisaient chanter leur gloire par Simonide et Pindare. Parfois cependant tout le pays se réunissait sous un *tagos*, sorte de dictateur comme à Rome. Deux générations avant la guerre des Perses, il y en eut un qui usurpa le pouvoir à Larisse, mais pour peu de temps. Cette vieille cité pélasgique, la plus riche de la Thessalie, était fameuse par ses courses de taureaux. Dans son voisinage, on célébrait une fête qui rappelle les saturnales de Rome : à certain jour de l'année, les esclaves y étaient servis par les maîtres¹.

Nous ne ferons que nommer les *Locriens*, *Ozoles*, les *Étoliens*, peuple brigand et à demi sauvage, dont Thucydide ne comprenait pas la langue, et les *Acarmanes*, que les colonies de Corinthe à Anactorion et à Leucade n'avaient pu civiliser. Thucydide dit de ces trois peuples qu'ils conservaient les mœurs de l'âge héroïque, l'habitude du brigandage et celle d'être constamment armés. Plus haut est l'*Épire*, qui, n'ayant point de ports, donna peu de prise à la colonisation grecque; mais déjà nous sortons du monde hellénique et nous sommes chez les barbares².

1. *Athénée*, XIV, 44 et 45; il rappelle que le même usage existait en Crète et à Trézène.

2. Thucyd. I. 5. Les Thesprotes, dont le territoire renfermait Dodone

Que ressort-il de ce tableau? D'abord ce fait singulier que la civilisation et l'importance, à peu près également réparties dans toutes les provinces de la Grèce d'Homère, se sont accumulées et concentrées dans la partie orientale. Les peuples du nord et de l'ouest baissent; quelques-uns même se tiennent complètement à l'écart de la vie commune. Le second fait, c'est qu'il n'y eut jamais de pays intérieurement plus divisé, et par conséquent plus agité, que celui des Grecs. Ce peuple a longtemps vécu, mais surtout il a beaucoup vécu. Cherchez dans la vraie Grèce un coin qui soit demeuré enseveli dans le repos et l'apathie : vous ne le trouverez pas. Partout des passions, des ambitions, des luttes, des révolutions. Cette vie était une rude éducation, et pour les esprits et pour les corps. Aussi viennent des Perses, et ces sentiments puissants de liberté, d'émulation, d'amour de la gloire, qui germent de toutes parts, ces corps sains et vigoureux élevés dans les combats et les exercices auront bien vite raison de ces multitudes qui traînent paresseusement leurs longues robes sous les coups de fouet de leurs maîtres.

et la caverne de l'Achéron où l'on invoquait les morts, et les Molosses sont considérés par Hérodote comme Hellènes; Platon donne ce titre aux Athamanes. Thucydide et Strabon ne voient dans tous ces peuples que des barbares. Au nord de l'Épire, les Albanais ou Skipétars parlent une langue qui n'est pas encore écrite, mais qui est évidemment de la même famille que l'ancien grec, comme la langue tchacon (Tchaconie, *Λακωνία*) que parlent les habitants de la Cynurie. Un Grec moderne ne comprend pas plus la langue tchacon parlée que l'albanais, mais si on lui écrit les mots et qu'il sache le grec ancien, il reconnaîtra deux dialectes helléniques. — Quant à la coutume du brigandage, on la trouvait un peu partout dans le monde grec. Voyez Egger, *les Traités publics dans l'antiquité*, p. 20-21. Même à Athènes, Solon fit une loi touchant les associations légitimes, et parmi elles il compte celles ἐπὶ λείαν.

CHAPITRE XII.

FONDATION DES COLONIES GRECQUES¹.

On vient de voir combien la vie était multipliée dans la Grèce continentale. C'est encore l'activité prodigieuse de ce peuple qui va s'offrir à nos yeux, car nous l'allons trouver sur tous les rivages et dans toutes les îles de ces mers qui communiquent l'une avec l'autre, depuis les colonnes d'Hercule jusqu'au Palus-Méotide.

Mille causes poussaient les Grecs vers l'émigration : religion, caractère, position géographique, révolutions intérieures, excès de population; plus tard, le désir d'étendre les relations politiques de la mère patrie et d'occuper au loin pour elle des points d'appui pour son commerce ou sa domination. Confiants et intrépides, le plus léger signe de la divinité, l'oracle le plus obscur les fait monter sur leurs vaisseaux et les lance en pleine mer. Que l'homme d'Orient, tremblant devant ses divinités terribles, se prosterne immobile, les dieux de l'Olympe n'inspirent pas un semblable effroi. Voyez dans Homère

1. Hérodote, Thucydide, Strabon, Pausanias, etc.; Raoul Rochette, *Histoire des colonies grecques*; Sainte-Croix, *De l'état et du sort des colonies des anciens peuples*; Pfefferkorn, *Die Colonien der Altgriechen*, 1838.

comme leurs fidèles s'entretiennent familièrement avec eux. Quand ils les supplient, ne portent-ils pas la main sur les genoux et au menton de leurs statues, ainsi que l'enfant qui joue avec son père? Le Grec est hardi et les dieux sont bons; sous leurs auspices, il se livre à cette mer qui par des golfes sans nombre semble le venir chercher jusqu'au milieu des terres, et il s'abandonne au souffle des vents. Le dieu d'ailleurs le guide, car il aime comme lui ces expéditions lointaines qui multiplient ses autels et ses honneurs; « il prend plaisir à la fondation des nouvelles cités, et lui-même en vient placer la première pierre.¹ »

Je ne rentrerai pas, pour les colonies, dans l'histoire légendaire. Il ne sera donc ici question ni des Pélasges, qu'on mène en tant de lieux; ni de Danaë, que Virgile conduit à Ardée dans le Latium; ni de Minos et de son expédition de Sicile; ni de la dispersion des chefs grecs après la guerre de Troie. Je ne parlerai que du grand mouvement d'émigration qui suivit, au douzième siècle, l'établissement des Thessaliens et l'invasion doriennne, lorsque ces deux tribus conquérantes, pressant à la fois, par le sud et le nord, les populations réfugiées dans la Grèce centrale, les obligèrent à recommencer en sens inverse, le voyage que leurs pères avaient autrefois accompli à travers la mer Égée.

La première colonie fut celle des Éoliens vers (1124). Chassés de l'Hémonie par les Thessaliens, ils se réunirent à d'autres peuplades, et, sous la conduite du Pélovide Penthilos, s'embarquèrent au port d'Aulis, d'où était partie l'expédition contre Troie. Suivant la même direction, ils abordèrent à la côte nord-ouest de l'Asie Mineure. Une fois cette route frayée, l'émigration continua sous le fils et le petit-fils de Penthilos, et se ré-

1. Callimaque, *Hymne à Apollon*, 55. Cf. Sénèque, *Consolatio ad Helviam*, ch. vi.

pandit peu à peu sur toute la Mysie, où les Dardaniens, anciens maîtres du pays, furent refoulés dans les montagnes de l'intérieur. Du haut de l'Ida, les nouveaux venus aperçurent au large, sous le ciel le plus clément, une île magnifique, aux larges ports et séparée de la terre ferme par un canal étroit. C'était Lesbos; ils y passèrent et occupèrent encore Ténédos et Hécatonnèse. Sur le continent, la côte depuis l'Hellespont jusqu'au fleuve Hermos prit le nom d'Éolide; *Cyme* en fut la principale ville. Au temps de la guerre de Péloponnèse, ces colons regardaient encore Thèbes comme leur métropole.

L'émigration ionienne la plus considérable qui soit sortie de la Grèce eut lieu vers 1040 et dans les années suivantes. Chassés de l'Égialée par les Achéens de l'Argolide, les Ioniens séjournèrent dans l'Attique depuis plus de cinquante ans, quand la disette, inévitable en un si petit pays surchargé de population, rendit une émigration nécessaire. Un chef s'offrit pour la conduire; c'était Nélée, fils de Codrus, qui, après avoir disputé le pouvoir à son frère Médon, en avait été exclu par un oracle de la Pythie. L'émigration ne se composa pas seulement d'Ioniens; la réputation des chefs attira autour d'eux ou fit suivre leur exemple par des Abantes d'Eubée, des Minyens d'Orchomène, des Thébains, des Phocidiens, des Dryopes, des Molosses, des Épidauriens, même des Pélasges d'Arcadie. Aussi Hérodote retrouvait-il jusqu'à quatre dialectes parmi les Ioniens asiatiques.

Les colons, réunis sous les auspices de Diane, partirent du Prytanée d'Athènes, qu'ils regardèrent comme leur métropole. La traversée fut longue, car ils s'arrêtèrent dans les Cyclades pour y former des établissements : de là vint que presque toutes ces îles se regardèrent, dans la suite, comme ioniennes. Jusqu'alors les nouveaux venus sur les rivages asiatiques n'avaient pas rencontré d'opposition bien vive, parce qu'il n'y avait plus dans cette région de grande puissance intéressée à en interdire

l'accès; qu'il s'y trouvait, au contraire, des populations de sang hellénique entourées de barbares et pour qui les émigrants étaient un secours utile. Mais ceux qui débarquèrent à l'embouchure du Caystre eurent de longs combats à soutenir contre les Cariens, les Lélèges, les Mygdons; et ils ne devinrent maîtres paisibles du sol qu'après avoir exterminé ou chassé toute la population mâle. « Les Cariennes, dit Hérodote, forcées d'accepter les nouveaux venus pour époux, en gardèrent un long ressentiment. Elles jurèrent de ne partager jamais leurs repas avec leurs maris et de ne jamais leur donner ce nom. Elles ont transmis ce serment à leurs filles. » Ces violences étaient ordinaires dans la fondation des colonies : les émigrants, partant seuls d'habitude pour trouver une famille non moins qu'une patrie, prenaient les femmes en même temps que les terres. La première douleur passée, l'union revenait vite, il n'en restait plus que quelques usages, comme ceux dont parle Hérodote, qui attestent peut-être moins les regrets des femmes, que la fière dignité des hommes traitant ces étrangères plus en servantes qu'en épouses.

Les Ioniens occupèrent au sud des colonies éoliennes toute la côte qui s'étend depuis l'Hermos jusqu'au Méandre et au delà. Leurs douze cités, dont la plupart existaient avant leur arrivée, étaient du sud au nord : *Samos* et *Chios* dans les îles de ce nom; *Milet*, qui avait alors quatre ports, comblés depuis par les alluvions du Méandre, et qui passa pour avoir été fondé par Nélée; *Myonte*, *Priène*, *Éphèse* bâtie, disait-on, par Androclès, frère de Nélée, où du moins ses descendants gardèrent de grands privilèges honorifiques avec la charge héréditaire de prêtres de Cérès; *Colophon*, *Lébedos*, *Téos*, *Érythrées*, *Clazomène* et *Phocée*, qui ne fut admise au Panionion, dit Pausanias, qu'après qu'elle eut mis à sa tête des chefs du sang de Codrus; dans la suite enfin, *Smyrne* au bord du golfe magnifique dans lequel le

Melès débouche, et où les Ioniens et les Éoliens mêlèrent leur sang, leurs traditions et leur génie pour enfanter cette merveille de la langue et de la poésie grecques qu'on appelle Homère.

Vers 1049 avait commencé l'émigration doriennne. Elle se composa principalement de Minyens, que les Doriens de la Laconie avaient accueillis sur leur territoire, et qui s'y montrèrent tellement indociles qu'ils furent obligés de les éloigner; ils leur donnèrent deux chefs, Polis et Delphos, et leur promirent de les considérer comme leur colonie. A d'autres époques, des Doriens d'Argos, de Trézène, d'Épidaure, suivirent leurs traces. Les îles de Cythère, de Crète, de Cos, de Rhodes, et toute la côte sud-ouest de l'Asie Mineure furent occupées par eux; le nom de Doride resta à cette partie du continent asiatique.

A quelle époque la Lycie fut-elle colonisée par les Grecs? on l'ignore. La légende de Bellérophon montre ce pays en relation avec Argos, et on croit y reconnaître des hommes de toute race : des Sémites qui y formèrent les tribus des Solymes, et des Crétois qui honoraient le héros Sarpédon. Près de Patara, s'éleva le premier grand temple d'Apollon, comme dieu de la lumière; de là son surnom de Lycien, qui passa à ses adorateurs.

Nous n'en savons pas davantage sur deux villes de Pisidie, *Selgé* et *Sagalassos*, qui se disaient d'origine laconienne; sur *Aspendos* et *Sidé* en Pamphylie, sur *Tarse* de Cilicie, ancienne ville phénicienne ou assyrienne; sur *Paphos*, *Salamine* et *Cition*, en Cypre, par lesquelles la plus grande partie de l'île passa des Phéniciens aux Grecs. Mais ceux-ci, en s'emparant de cette terre, prirent aussi quelques-uns des rites licencieux et cruels de la religion punique.

Les villes grecques de Cypre ne voulaient pas remonter moins haut que la guerre de Troie. C'était une prétention commune aussi à beaucoup de villes d'Italie.

Cumes seule pouvait, avec quelque vérité, dater du siècle qui avait suivi le retour des Héraclides. Elle plaçait sa fondation par des habitants de Chalcis, en Eubée, et de Cyme, en Éolide, vers l'an 1050. Sa prospérité fut grande du huitième au sixième siècle. Unie avec Rome contre les Étrusques et les Samnites, elle repoussa plusieurs fois leurs attaques. La tyrannie d'Aristodêmos et de cruelles dissensions intestines l'affaiblirent. Elle vainquit cependant en 474, avec l'aide du Syracusain Hiéron, une grande flotte étrusque et peut-être aussi carthaginoise. Mais la conquête de Capoue par les Samnites et les continuelles hostilités de ces turbulents voisins amenèrent pour elle une décadence qui ne s'arrêta plus.

Quand l'impulsion donnée par l'invasion doriennne en Grèce eut cessé de se faire sentir, et que ce pays eut jeté au dehors son trop-plein d'hommes, on ne vit plus sortir d'émigrants pendant plusieurs siècles. Au septième, la population s'étant accrue par la paix et la prospérité des États, un nouveau courant d'émigration s'établit qui, cette fois, se porta vers le nord et l'ouest.

Le principal rôle, dans cette seconde époque de la colonisation grecque, fut rempli par Érétrie, Chalcis, Mégare et Corinthe, alors les plus riches villes de la Grèce européenne, et toutes quatre soumises à une aristocratie qui favorisait volontiers l'éloignement des citoyens pauvres.

La péninsule qui s'étend entre les golfes Thermaïque et Strymoniaque est riche en métaux, comme la côte voisine de Thrace, et comme elle encore avait de belles forêts qui donnaient le combustible nécessaire à la fabrication. Renommés dans toute la Grèce pour leur habileté à travailler le cuivre que leur île fournissait en abondance, les Chalcidiens avaient dirigé toute leur force de colonisation vers un pays où se trouvaient les éléments de leur pro-

spérité. Ils y vinrent en tel nombre que la presque-île entière prit leur nom, la Chalcidique, et que trente-deux villes reconnaissaient Chalcis pour leur métropole¹. On voit encore aujourd'hui les puits de mines et les monceaux de scories qui attestent l'activité de leur industrie métallurgique.

Cependant des deux villes qui devinrent les plus célèbres de cette région, l'une, *Potidée*, avait été fondée par Corinthe; l'autre, *Olynthe*, par la tribu thrace des Botiéens; plus tard, l'influence grecque domina dans cette ville, et l'élément barbare disparut. A l'est du Nestos commençaient les colonies des Grecs d'Asie, qui couvrirent de leurs comptoirs tous ces rivages jusqu'au Bosphore, et du Bosphore jusqu'au Danube. Mégare se fit jour pourtant à travers ces établissements des Grecs asiatiques, et, au milieu du septième siècle, fonda Byzance à la place où devait s'élever une de ces cités que leur position fait reines, Constantinople².

Les deux îles de la côte de Thrace, *Samothrace* et *Thasos*, furent enlevées, la première aux Pélasges par des Ioniens, la seconde aux Phéniciens par des colons de Paros. Archiloque appelait Thasos un dos d'âne couvert de forêts sauvages. Mais sous ces forêts étaient de riches mines d'or. De plus riches existaient sur la côte voisine, surtout à *Scapté-Hylé*. Les Thasiens, malgré quelques défaites dans l'une desquelles Archiloque perdit son bouclier, les enlevèrent aux Thraces et en tirèrent de tels profits que chaque année il leur restait, tous frais faits et sans impôt, deux à trois cents talents (1 500 000 fr.).

1. *Méthôné*, dans la Piérie, *Mendé*, et cinq autres villes dans la fertile péninsule de Pallène, étaient nées d'Érétrie. *Sané*, *Acanthos*, *Stagira* et *Argilos*, sur le golfe Strymoniaque, devaient leur origine à Andros, elle-même colonie d'Érétrie. De Chalcis relevaient directement huit cités de la presque-île Sithônia.

2. Sélymbrie, sur la Propontide, Chalcédoine « la ville des aveugles, » en face de Byzance, et Héraclée du Pont dont les habitants soumirent les indigènes du voisinage, les Mariandyniens, à la condition des hilotes de Sparte, furent aussi colonies de Mégare.

Corinthe, devancée par Chalcis et Érétrie, n'avait de ce côté que deux villes, *Potidée* et *Enia* ; elle se dédommagea en formant dans la mer d'Ionie et l'Adriatique un groupe d'établissements exclusivement corinthiens : *Corcyre*, dans l'île de ce nom ; et à l'entrée ou autour du golfe d'Ambracie : *Leucade*, *Anactorion* et *Ambracie* ; plus au nord, *Apollonie*, aux bouches de l'Aoüs, et *Épidamne* (Dyrrachium), sur le territoire des Taulantiens. Ces villes exploitaient le commerce de l'Épire et de l'Illyrie. Elles tiraient de ces pays les choses nécessaires aux constructions navales, bois, métaux, goudron, beaucoup de bétail et d'esclaves ; les simples des montagnes d'Illyrie étaient transformés à Corinthe en essences précieuses. Corcyre avait un autre avantage, elle menait à l'Italie. Le détroit qui l'en sépare est moins large que la mer qui s'étend de Cythère à la Crète, et des monts de Chaonie on découvre nettement la cime de l'Apennin. Aussi tous les vaisseaux qui faisaient la traversée de la mer Ionienne s'arrêtaient dans son port. Elle ne joua point cependant le principal rôle dans la colonisation occidentale ; l'active et industrielle Chalcis s'en saisit.

Les brigandages des pirates tyrrhéniens, qui couraient les mers de la Sicile et de l'Italie, et d'effrayantes traditions, rendues populaires par les poèmes d'Homère, sur la taille gigantesque et la férocité des habitants de la Sicile, écartèrent longtemps les Grecs des pays de l'Occident. Un hasard fit tomber cet épouvantail : l'Athénien Théoclès, jeté par les vents sur les côtes de la Sicile, observa que, loin de répondre aux terribles peintures qu'on en faisait, les habitants étaient d'une grande faiblesse et offriraient une proie facile. Au retour, il raconta ce qu'il avait vu, et le beau ciel, la richesse, l'exubérante fertilité de cette île. Une colonie de Chalcidiens, auxquels se joignirent des habitants de Naxos, consentit à le suivre. Ils abordèrent à la côte orientale de la Sicile et y fondèrent la ville de *Naxos* (735). L'autel d'Apollon

qu'ils dressèrent sur la plage fut durant des siècles comme un sanctuaire pour tous les Grecs de Sicile, parce que c'était là que la Grèce avait commencé l'occupation du monde occidental.

Il y avait en Sicile quatre populations différentes : les Sicanes, tribu ibérienne ou celtique, les Sicules, probablement d'origine pélasgique ; les Phéniciens, qui occupaient quelques points de la côte ; enfin les Élymiens, population qui se disait d'origine troyenne, mais où l'élément barbare dominait. Les Élymiens étaient maîtres de la pointe occidentale du triangle sicilien et des villes d'*Éryx* et d'*Égesta*. Devant les Grecs, les Sicules se retirèrent dans l'intérieur de l'île et vers la côte septentrionale ; les Phéniciens, qui se fondirent peu à peu avec les Carthaginois, vers la côte occidentale, où ils occupèrent *Motyé*, *Solous* et *Panormos* (Palerme) le meilleur port de l'île entière. Les Chalcidiens de Naxos, libres de s'étendre à leur gré, couvrirent une grande partie de la côte orientale jusqu'au détroit de Messine, et y fondèrent les villes de *Léontion* et de *Catane*.

Les traces de Théoclès furent bientôt suivies par les Doriens. En 734, la peste ravageait Corinthe ; la Pythie consultée ordonna à un descendant de Téménos, nommé Archias, de s'exiler. Il avait commis un acte de brutale violence : il avait tué le jeune et bel Actéon. Le père n'ayant pu obtenir justice se tua lui-même aux jeux isthmiques, en chargeant Neptune de le venger. Les Bacchiades redoutèrent l'effet de cette malédiction paternelle et forcèrent Archias à se bannir. Il partit, emmenant avec lui une troupe de Corinthiens, laissa en chemin une partie de ses compagnons dans l'île de Corcyre, et vint aborder à la côte orientale de la Sicile. Il y trouva une île nommée Ortygia, de trois kilomètres de circonférence, placée à l'entrée d'un vaste port que la mer creusait derrière elle, et si proche de la terre ferme qu'on put, dans la suite, l'y réunir par un pont. Plus tard, une

source abondante et pure, la fontaine Aréthuse, y coula et inspira aux poètes de gracieux récits¹. Archias fonda en ce lieu une ville qui fut appelée du nom d'un lac voisin, *Syracuse*. Syracuse devint, en peu de temps, par son admirable position, la ville la plus considérable de la Sicile. Deux générations avaient à peine passé qu'elle se trouvait en état de jeter au dehors son trop-plein d'hommes, et fondait au sud de l'île de nouvelles cités pour chasser les Phéniciens de ces rivages². L'impulsion était donnée. De toutes parts on accourut vers ce nouveau monde. Des Mégariens élevèrent *Mégara Hybla*, qui, en 628, donna naissance à *Sélinous* (Sélinonte) « la ville du Persil; » des Rhodiens et des Crétois bâtirent *Géla* (687) qui fonda en 582, au bord de l'Acragas, dans un des lieux les plus fertiles de la Sicile (le val Mazzara), la rivale de Syracuse, Agrigente, aujourd'hui Girgenti. Alors du promontoire Pachynon à celui de Lilybée s'étendit une suite de villes helléniques. Remarquons toutefois que cette côte du sud, chargée de montagnes, sillonnée de torrents et où se rencontrent peu de ports, est moins hospitalière que celles du nord et de l'est. La fortune de Sélinonte, de Géla et d'Agrigente, y fut une exception qui, depuis, ne s'est pas renouvelée.

Au nord de l'île, il n'y eut, jusqu'au temps de Thucydide, que deux établissements grecs : *Zanclé* ou Messine, fondée par des habitants de Cumes et de Chalcis, et *Himéra*, que des Syracusains mêlés à des colons de Zanclé allèrent audacieusement bâtir près des établissements

1. Cette source arrivait de la terre ferme. On a récemment retrouvé les ruines de l'aqueduc. Ses fondements entrent à 8^m,30 de profondeur dans la terre, et l'aqueduc s'élève à 3 mètres au-dessus du fond de la mer.

2. Acraï, en 664, Casmène, en 641, Camarina, en 599. Ce qui explique comment une seule ville pouvait donner naissance à tant de colonies, c'est qu'elle appelait de toutes parts des colons. Ainsi les habitants de Zanclé, voulant bâtir une ville à Calé-Acté en Sicile, envoyèrent en Ionie et sans doute ailleurs pour annoncer leur intention et engager à les rejoindre tous ceux qui voudraient concourir à la fondation de la nouvelle cité, Hérodote, liv. VI, ch. xxii.

phéniciens de Solous et de Panormos. Il est juste d'ajouter que la Phénicie, assaillie à cette époque par les rois de Ninive, ne pouvait secourir ses lointains établissements. Sa décadence commençait, et le temps de la grandeur de Carthage n'était pas encore venu. C'est entre ces deux moments qu'eut lieu la facile occupation de la Sicile par les Grecs, moins toutefois l'extrémité occidentale, d'où les Carthaginois ne se laissèrent pas déloger. Là, ils ne tenaient plus la Sicile que par le bord, mais ils la tinrent si bien qu'il fallut les rudes coups de Rome pour leur faire lâcher prise quatre siècles plus tard. De Lilybée on voit la côte africaine où Carthage s'élève, et au pied de ce promontoire passaient tous les navires qui allaient exploiter cette sorte de mer intérieure qu'enferment les rivages opposés de l'Afrique, de la Sardaigne, de l'Italie et de la Sicile. La colonisation grecque eut toujours grand'peine à se faire jour au travers de ce domaine particulier de la marine carthaginoise.

Cinquante ans environ après avoir abordé en Sicile, les Grecs s'établirent dans l'Italie méridionale, et s'y répandirent à tel point qu'elle prit le nom de Grande-Grèce. Les Achéens y fondèrent *Sybaris*, *Caulônia*, *Crotone*, qui vit encore, et *Métaponte*, où la tradition conduisait après Troie les compagnons de Nestor ; les Locriens, *Locres épizéphyrienne* ; les Doriens, *Tarente*, sur le golfe, où se trouvait en plus grande abondance et en meilleure qualité qu'en aucun autre point des mers européennes, le coquillage qui donne la pourpre. Les Sybarites ne méritèrent pas d'abord la réputation qu'on leur fit plus tard. Leur activité répondit à la fertilité du sol ; ils s'assujettirent beaucoup de peuples, s'enfoncèrent hardiment dans les profondeurs de la Sila, forêt redoutée, qui couvrait tout l'Apennin, et allèrent de l'autre côté fonder, au bord de la mer Tyrrhénienne, vingt-cinq colonies dont la plus florissante fut « la ville de Neptune » Posidônia ; on y admire encore des ruines majes-

tueuses. Crotone aussi voulut exploiter les deux mers, et franchit l'Apennin pour mettre des comptoirs sur le golfe de Terina; ils y trouvèrent des mines de cuivre, autrefois exploitées.

On a vu plus haut ce qui amena la fondation de cette ville (p. 152). La tradition, qui n'aime pas à laisser les choses dans cette simplicité, racontait que pendant que les Spartiates étaient retenus par la première guerre de Messénie loin de leurs foyers, les femmes lacédémoniennes contractèrent de nouveaux mariages avec ceux qui n'avaient pas prêté le serment de ne rentrer à Sparte qu'après la victoire. De ces unions illégitimes naquit une génération qu'on appela les *Parthéniens*, et qui plus tard, ne pouvant supporter les mépris qu'on leur prodiguait, quittèrent la Laconie sous la conduite de Phalantos. Ce seraient là les fondateurs de Tarente (707).

Locres aurait eu pareille origine, et souilla ses commencements par une perfidie. Les Locriens avaient juré aux Sicules, sur les terres desquels ils étaient débarqués, de garder la paix tant qu'ils auraient la terre sous les pieds et la tête sur les épaules; mais chacun d'eux avait de la terre dans sa chaussure et une tête d'ail sur ses épaules. Croyant s'être mis, par ce stratagème, en règle avec la bonne foi et avec les dieux, ils attaquèrent les Sicules à la première occasion favorable et les dépouillèrent. Pourtant beaucoup de Sicules furent admis dans la nouvelle cité, qui prit et garda plusieurs de leurs coutumes. Pour obtenir un remède à de longues dissensions, les Locriens consultèrent l'oracle de Delphes; il leur répondit de trouver un législateur. Ce fut au berger Zaleucos qu'ils s'adressèrent. On prétendit que Minerve l'avait inspiré et lui avait dicté ses lois en songe. Il les écrivit et les promulgua en 644, quarante ans avant Dracon, dont il eut toute la sévérité. Elles étaient précédées d'un magnifique préambule sur la divinité. « L'ordonnance de l'univers, disait-il, prouve invinciblement son existence; »

et il montrait les vertus qu'elle exige des citoyens et des magistrats. Le chef de ceux-ci portait un nom, *Cosmopole*, qui devait rappeler à tous que la vie sociale consiste dans l'ordre et l'harmonie. Les Locriens restèrent si attachés à leurs vieilles lois, qu'à en croire Démosthène, le citoyen qui voulait proposer une disposition nouvelle se présentait à l'assemblée une corde au cou. Si sa proposition passait, il avait la vie sauve; si elle était rejetée, on l'étranglait sur l'heure.

Les Chalcidiens avaient fondé Messine; pour être tout à fait maîtres du détroit, ils bâtirent sur l'autre rive une cité dont le nom montre qu'ils avaient reconnu l'antique union de l'île et du continent, Rhégion « la ville du déchirement. » On était alors au temps de la première guerre de Messénie : d'anciens compagnons d'Aristodemos se mêlèrent aux colons de Rhégion. Son législateur fut celui de Catane, Charondas, contemporain de Zaleucos, et qui comme lui plaça en tête de ses lois un préambule d'une grande élévation morale. Mais il est à craindre que cette déclaration des devoirs du citoyen ne soit l'ouvrage de quelque pythagoricien d'un âge postérieur¹.

Ces établissements en Italie et en Sicile ouvrirent aux Grecs le bassin occidental de la Méditerranée. Vers 629, un vaisseau samien fut poussé par la tempête au delà des colonnes d'Hercule et aborda, aux bouches de Bætis, à Tartessos, pays riche en mines d'argent, et un des grands marchés des Phéniciens. Les Samiens y échangeaient leurs marchandises avec un tel profit, que de la dîme de leur gain ils firent exécuter un cratère d'airain du prix de six talents, orné de têtes de griffons et soutenu par des figures à genoux, hautes de sept coudées (3 mètres). Héro-

1. C'est l'opinion de Heyne, *Opusculs académiques*, t. II, p. 74-176. Sainte-Croix, *Mémoires de l'Académie*, t. XLII, p. 317, suppose inutilement deux Charondas, l'un de Catane, l'autre de Thurion. Le préambule est dans Stobée.

dote vit cette offrande dans le temple de Junon. Mais les Samiens ne surent pas profiter de cette découverte. Les Phocéens, moins effrayés d'une navigation dans les mers occidentales, arrivèrent à leur tour à Tartessos. Là régnait un roi, Arganthonios, qui sans doute par haine des Phéniciens accueillit bien les Grecs. Ce prince, qui vécut cent vingt ans, dit Hérodote, engagea d'abord les Phocéens à quitter l'Ionie pour s'établir dans l'endroit de son pays qui leur plairait le plus. Il ne put les y décider; néanmoins il leur donna l'argent nécessaire pour entourer leur ville de fortes murailles.

C'est dans une de ces excursions vers les terres de l'ouest que les Phocéens furent portés sur les rivages de la Corse et, de là, sur ceux de la Gaule où ils fondèrent *Marseille* (vers 600). Les Grecs plaçaient une gracieuse histoire à l'origine de cette ville. Un marchand phocéén, du nom d'Euxénos, poussé vers la côte gauloise, aborda, disaient-ils, à l'est du Rhône, sur le territoire des Ségo-briges. Le roi de ce peuple, Nann, accueillit l'étranger et l'invita au grand festin qu'il avait préparé, ce jour même, pour le mariage de sa fille. A la fin du repas, la vierge parut, portant, suivant l'usage, la coupe qu'elle devait offrir à celui qu'elle choisissait pour époux. Soit hasard, curiosité de jeune fille ou impulsion divine, elle s'arrêta devant l'hôte de son père et lui tendit la coupe. Nann accepta le Phocéén pour gendre et lui donna pour dot le lieu où il avait pris terre. Marseille s'y éleva : elle est la plus riche et la plus peuplée des colonies, aujourd'hui survivantes, de l'ancienne Grèce. Cette ville à son tour jeta des établissements sur les côtes de Gaule et d'Espagne. — Dans ce dernier pays une colonie partie de l'île de Zacinthe fonda *Sagonte* à une époque inconnue. Rhodes envoya aussi des colons à *Rhodos* (Rosas en Catalogne) et peut-être aux bouches du Rhône, qui leur dut son nom. *Parthénopé* (Naples), colonie de Cumes, comptait des Rhodiens parmi ses fondateurs.

Enfin les Grecs eurent aussi en Afrique un établissement important, de sorte qu'aucun des rivages de la Méditerranée n'échappa à leur génie colonisateur. On a vu que les Doriens avaient occupé l'île de Théra. Grinos, roi de cette île, se rendit à Delphes pour offrir une hécatombe au dieu; parmi ceux qui l'accompagnaient était un citoyen nommé Battos. Quand la Pythie eut répondu à ses questions, elle ajouta qu'il devait bâtir une ville en Libye. « Mais, seigneur, répondit le roi des Théréens, je suis trop vieux et trop pesant pour me mettre en voyage : donnez un tel ordre à un de ces jeunes gens, plus en état que moi de l'exécuter. » En disant ces mots, il indiquait de la main Battos. De retour à Théra, on négligea l'oracle, car les habitants, qui ne savaient pas où la Libye était située, n'osèrent faire partir une colonie pour un lieu inconnu. Cependant il arriva que, durant sept années consécutives, il ne tomba point de pluie dans l'île, et que les arbres y séchèrent tous, à l'exception d'un seul. Les Théréens consultèrent de nouveau l'oracle, et la Pythie leur reprocha de n'avoir pas obéi au dieu. Ils se mirent alors en quête de quelqu'un qui connût la Libye. Après des informations recueillies en Crète, ils équipèrent deux vaisseaux sous la conduite de Battos, qui fonda la ville de Cyrène (632) dans une des plus fertiles et des plus délicieuses régions de l'Afrique. Quatre autres s'y élevèrent bientôt : Apollonie, le port de Cyrène, Barcé, Tauchira et Hespéris. Ces villes soumirent à leur influence les nomades qui les entouraient sur une étendue de trois degrés de longitude, des frontières de l'Égypte à la grande Syrte.

Vers 650, des aventuriers de Carie et d'Ionie s'étaient mis au service de Psemetek, un des chefs qui se partagèrent l'Égypte après l'expulsion de la dynastie éthiopienne et l'avaient fait prévaloir sur ses rivaux. Ce prince, d'origine libyenne, n'avait pas, comme les anciens Pharaons, la haine de l'étranger. Il reconnut le service de ces

Greco, en leur ouvrant son pays : un grand nombre accoururent, et quand la caste guerrière émigra d'Égypte pour fuir leur contact impur, Psemetek les mena à sa poursuite, et on lit encore, à Abou-Simbel, en Nubie, l'inscription qu'ils gravèrent sur la cuisse du colosse de Ramsès, en souvenir de cette lointaine expédition. Il leur donna des terres dans le Delta, à l'ouest, sur la bouche canopique, où ils fondèrent une ville que, pour rappeler leur première victoire sur le Nil, ils nommèrent Naucratis; il les établit aussi à l'est, tout le long de la bouche pelusique, du côté par où il craignait une invasion ¹.

Les marchands suivirent les soldats, en tel nombre, qu'il parut nécessaire d'établir, une caste particulière, celle des interprètes. Tout le commerce de l'Égypte et avec lui le commerce de l'Arabie et de l'Inde se trouva alors dans les mains des Grecs. Pour l'accroître encore, Necos projeta le canal que nous exécutons aujourd'hui entre la mer Rouge et la Méditerranée, mais il le faisait déboucher dans le Nil au milieu des cantonnements grecs. Amasis s'inquiéta de cette puissance étrangère qui prenait pied en Égypte, et pour la contenir, la régla. Il attribua le monopole exclusif du commerce à la factorerie de Naucratis. Tout marchand qui abordait à une autre bouche du Nil fut contraint de jurer qu'il n'y était entré que pour échapper à la tempête; après avoir fait ce serment, il lui fallait retourner avec son navire à la bouche canopique, à moins que les vents ne fussent absolument contraires : dans ce cas, il devait transporter ses marchandises, bien scellées, par les canaux du Delta, à Naucratis, seul lieu où il lui fût permis de les exposer et de les vendre. Les Grecs établis dans cette ville formèrent

1. La grande masse des eaux du Nil s'écoulait alors par les bouches pélusique et canopique. Naucratis était exactement pour les Grecs ce que les factoreries de Bergen, de Novogorod, etc., étaient au moyen âge pour la Hanse teutonique, ce qu'a été dans les temps modernes Canton, en Chine, pour le commerce européen.

une communauté, qu'on appela l'*Hellénion*, ayant des officiers propres, choisis par elle, un temple avec une enceinte consacrée, bâti à frais communs, par quatre villes ioniennes, Chios, Téos, Phocée et Clazomène; quatre doriennes, Rhodes, Cnide, Halicarnasse et Phasélis; une éolienne, Mitylène. Les avantages étaient tels pour tous les membres de la communauté, que beaucoup de cités, afin d'avoir le droit de les partager, prétendaient avoir aidé à bâtir le temple de l'Hellénion. Samos, Égine et Milet, trop puissantes et trop riches pour s'unir à d'autres, avaient formé chacune une factorerie particulière, ayant aussi son temple et ses juges.

Naucratis fut alors ce qu'Alexandrie devint plus tard, une des villes les plus riches et les plus efféminées, le point de contact du monde hellénique avec la civilisation orientale. Par elle certainement passèrent d'abord les légendes dont Hérodote s'est fait l'écho et qui montraient l'Égypte comme la mère patrie de la religion, des arts, de la science, et même de quelques-uns des anciens chefs de la Grèce.

Athènes ne prit aucune part à ce premier établissement des Grecs en Égypte; mais quand elle envoya plus tard ses flottes et ses armées aux bouches du Nil, ce ne fut pas seulement pour y soutenir la révolte des satrapes ou des indigènes contre le grand roi, c'était aussi pour s'assurer le commerce du Sud et de l'Inde, comme dans l'Hellespont elle avait pris celui du Nord et de la Scythie. Les Grecs voyaient plus loin que nous n'avons l'habitude de le croire.

Nous avons fini le voyage accompli par les colons grecs le long de toutes les côtes de l'Euxin et de la mer intérieure. Représentez-vous ces villes, ces temples élevés sur tous les promontoires; ces terres assainies, cultivées; les mœurs adoucies; les peuples barbares amenés à la civilisation. Que d'efforts de courage et d'habileté exigèrent ces fondations audacieuses, et quelle reconnais-

sance ne mérite pas cette race entreprenante qui sillonna tant de mers de la proue de ses navires, qui commença vraiment la conquête de la terre par l'homme, par l'intelligence et la liberté ; qui, enfin, alluma tant de flambeaux au pourtour de la Méditerranée qu'il en brilla sur le monde une lumière dont l'éclat a percé les plus épaisses ténèbres !

CHAPITRE XIII.

GRANDEUR ET CIVILISATION DES COLONIES GRECQUES.

Pour les rapports de la colonie avec la métropole, la Grèce et Rome représentent deux politiques contraires. L'une a obéi à l'esprit de liberté et y a gagné de la gloire, l'autre à l'esprit de commandement et y a gagné de la force. Si pourtant la colonie grecque se détachait de la mère patrie pour se gouverner librement, elle n'était pas affranchie de tout devoir à son égard. Elle lui demeurait unie, comme la jeune épouse à sa mère, par des liens de famille, par un mélange de bienveillance, de respect et de vénération¹.

Ces rapports varièrent selon les temps et les circonstances de la fondation du nouvel État. Les premières colonies, chassées le plus souvent par une race étrangère et conquérante ou par une faction ennemie, brisent complètement avec leur métropole, qui les perd de vue et les oublie. Plus tard, c'est ordinairement sur la foi d'un oracle que la colonie s'éloigne. Elle se sépare de sa mère en paix et bonne amitié; et lui reste attachée

1. Platon, *Des Lois*, liv. VI.

par ces liens de religion et de piété filiale que nous indiquions tout à l'heure ; elle emporte ses divinités, son culte, son gouvernement, souvent son nom, quelquefois ses prêtres et un symbole d'éternelle union, comme ce feu sacré que les Ioniens prirent au Prytanée d'Athènes, et qu'il n'était permis de rallumer que sur l'autel de la mère patrie. Si le danger la presse, elle lui demande un chef, un devin, les prêtres de ses dieux, ou des secours de troupes et de vaisseaux¹. Quand elle-même fondait une nouvelle cité, c'était la mère patrie qui, d'ordinaire, donnait un chef aux émigrants. A ses fêtes, la colonie envoyait des députations et des offrandes ; aux siennes, elle réservait une place d'honneur pour les citoyens de la métropole, et c'étaient ceux-ci qui goûtaient les premiers à la chair des victimes. Plus tard encore, après les guerres médiques, l'État revendiqua des droits rigoureux sur les colonies qu'il envoyait. Il ne se contenta plus des antiques rapports de bienveillance réciproque ; il ne considéra les nouvelles cités que comme des postes militaires et commerciaux qui devaient étendre son commerce et assurer sa puissance. C'est ce mode de colonisation qu'adoptèrent Athènes au siècle de Périclès, Carthage, et plus sévèrement encore la grande cité qui devait être l'héritière de tout l'ancien monde, Rome.

Les rapports des colonies entre elles, lorsqu'elles étaient nées l'une de l'autre, étaient les mêmes que ceux de la colonie avec la métropole : ainsi Épidamne était obligée de rendre à Corcyre les mêmes devoirs que Corcyre devait à Corinthe. Entre colonies d'une parenté plus éloignée, le caractère des relations dépendait de la plus ou moins grande affinité de race. Lorsque cette affinité était fort étroite, elle donnait naissance à des confédérations assez semblables aux amphictyonies. Ces confédérations ne se retrouvent que chez les colonies

1. Thucyd., I, 56.

asiatiques, ce qui semble prouver qu'à l'époque où celles-ci se fondèrent, l'institution amphictyonique était dans toute sa vigueur, et qu'elle perdit plus tard de son influence, puisque les colonies nouvelles n'en emportèrent pas le souvenir. Les onze villes éoliennes avaient probablement un temple commun, celui d'Apollon Grynéen. Les douze cités ioniennes envoyaient des députés, à des époques périodiques, pour des jeux et des fêtes, mais aussi pour discuter les intérêts de la nation au *panionion*, autour du temple de Neptune qui s'élevait sur le mont Mycale, en face de la mer de Samos. Toutefois, même chez les Ioniens, le lien fut toujours plus religieux que politique; et ce ne fut qu'aux rares moments où toute l'Ionie se trouva menacée, que ses villes opposèrent à un péril commun une commune défense. Les Doriens avaient une confédération analogue plus religieuse aussi que politique, dont le centre était le temple d'Apollon Triopios; mais ils n'y admettaient que six villes: Lindos, Jalyssos, Camiros dans l'île de Rhodes, Halicarnasse et Cnide sur la côte, Cos dans l'île du même nom. C'est l'hexapole dorienne qui ne fut plus qu'une pentapole, quand Halicarnasse en eut été exclue pour avoir violé les lois de l'association.

C'est une chose digne de remarque, que les colonies asiatiques précédèrent leurs métropoles dans les voies de la civilisation. On trouverait à ce phénomène plusieurs raisons : la première, c'est que les colons ne tombèrent pas au milieu de barbares qu'il fallut vaincre, puis exterminer ou contenir par une législation sévère, mais qu'ils arrivèrent parmi des peuples de même sang et de même langue qui couvraient toute cette côte, et y avaient développé déjà la vie sociale. Organisés militairement, comme il faut l'être quand on va chercher fortune au loin, les nouveaux venus amenèrent de gré ou de force les indigènes à partager avec eux. Il y eut, somme toute, peu de combats, et par suite, ce prompt et pacifique mé-

lange des races qui est si favorable aux progrès de la civilisation. Ensuite, tandis que la Grèce s'agitait en convulsions intestines, conséquences de l'invasion doriennne, ou restait immobile sous les soupçonneuses oligarchies, héritières de la royauté héroïque, les colonies trouvaient sur de nouveaux rivages l'indépendance que le génie demande, avec ce qui le développe, la paix au sein d'une activité féconde, et des honneurs qu'une société intelligente et libre prodiguait aux arts qui savaient la charmer.

Une autre cause d'émancipation intellectuelle fut le voisinage et le contact de civilisations qui allaient périr, mais qui étaient alors les plus avancées du monde, dans la Lydie, à Tyr, en Égypte, même à Babylone, et dans cette Ninive où la France vient de retrouver un art dont nul ne soupçonnait la grandeur. Ajoutons l'influence d'un sol admirablement disposé et celle d'un climat enchanteur qui semble fait pour féconder et mûrir les esprits, si des institutions mauvaises ne répandent pas la torpeur et la mort de l'âme là où la nature a si richement semé la vie.

L'Asie Mineure est un massif montagneux, aride au centre, mais bordé à son pourtour de terres d'une extrême fécondité qu'arrosent les cours d'eau descendus des hauteurs voisines et qui s'ouvre par mille ports sur une mer semée d'îles innombrables. Assises au pied de tous les promontoires, au débouché de toutes les vallées, au fond de tous les golfes, les colonies grecques étaient, par leur position même, invitées à porter d'un pays à l'autre les produits propres à chacun d'eux. Elles ne négligèrent pas l'agriculture qui fait vivre, mais elles se livrèrent surtout au commerce qui enrichit, à la navigation qui ouvre l'esprit à de nouvelles idées, comme elle montre aux yeux de nouveaux aspects. Rivaux des Phéniciens, ils les chassèrent de la mer Égée et de l'Euxin, et leurs nombreux vaisseaux allèrent échanger partout la laine de la Phrygie, artistement tissée dans Milet et dans toute l'Ionie, l'huile récoltée le long de la côte d'Asie, les

innombrables objets si habilement travaillés par leurs artistes, le papyrus de l'Égypte, les fruits et les vins de la Grèce dont s'approvisionne encore aujourd'hui la Russie méridionale, les bois de construction de la Thrace, les blés, les peaux, la résine, la cire, le lin de la Chersonèse Taurique et des régions voisines, les salaisons de l'Euxin, la poudre d'or de la Colchide, les métaux de l'Arménie et de l'Oural, l'encens et les parfums de l'Arabie, l'ivoire de l'Afrique, entreposé à Tyr et à Sidon, les pierres précieuses, les perles, la soie de l'Inde et de la Sérique venues par caravanes jusqu'à Dioscurias au fond de l'Euxin ou par navires jusqu'aux villes assyriennes du golfe Persique, l'ambre que Corcyre allait acheter au fond de l'Adriatique, le silphium (*laser*) de Cyrène, la poterie d'Athènes, les mille produits enfin de l'industrie des Lydiens, de la Phénicie et de Babylone. N'oublions pas la denrée alors la plus recherchée, l'homme, l'esclave. Celle-là provenait de tout pays.

Deux villes marchèrent à la tête des autres dans cette voie, Phocée et Milet. Tandis que la première s'étendait vers l'occident, explorait les côtes de l'Italie, de la Corse, de la Gaule, de l'Espagne, et passait les colonnes d'Hercule, la seconde prenait pour elle, à l'orient, une autre mer qu'elle appela, malgré sa navigation périlleuse, la mer hospitalière (Pont-Euxin), comme les Portugais donnèrent au cap des Tempêtes le nom de Bonne-Espérance. Sur les rivages septentrionaux de cette mer s'étendaient les terres les plus riches de l'Europe pour les céréales, d'immenses prairies pour l'élève du bétail, des bois de toutes sortes pour la construction des navires, et des eaux poissonneuses. Chaque printemps, le thon sort de l'Euxin pour se rendre dans la Méditerranée. Cette pêche, une des plus vieilles et des plus grandes industries des anciens, comme Strabon l'atteste, fournissait l'aliment principal du peuple dans les villes maritimes, et fut peut-être ce qui conduisit de proche en

proche les Phéniciens, puis les Grecs, dans cette sombre et orageuse mer, qui n'a point d'îles et si peu de ports. Sur les rivages du sud arrivaient par l'Arménie les denrées de l'Inde et de l'Assyrie, et les eaux du Phase, en ravinant les montagnes, entraînaient des paillettes d'or, qu'on arrêtait avec des toisons étendues au fond de son lit. Ce commerce avait été d'abord aux mains des Phéniciens, Milet le leur enleva et borda ces côtes de plus de quatre-vingts comptoirs : au sud, Sinope, vieille cité assyrienne, Trapezonte et Amisos, sur l'Euxin ; Cyzique et Proconèse, dans la mer à laquelle des îles de marbre ont valu son nom de Marmara ; Abydos et Lampsaque, sur l'Hellespont, pour donner un refuge aux navires que la violence du courant des Dardanelles entraîne ; au nord, Istros et Tyras, dans le delta du Danube (Ister) et le liman du Dniester (Tyras) ; Odessos ; Olbia, près des embouchures de l'*Hypanis* (le Boug) et du *Borysthène* (le Dnieper), que les anciens comparaient au Nil pour la pureté de ses eaux et la richesse de ses rives ; sur les côtes de Crimée, Théodosie (Caffa) et Panticapée (Kertsch), qui, avec Phanagorie, située en face, à la pointe de la presqu'île de Taman, fermait le détroit du Bosphore cimmérien. Enfin, au fond de la mer d'Azof, dans le delta du Tanaïs, qui avait alors deux embouchures, une ville du même nom ; et, au fond de l'Euxin, Phasis et Dioscurias, qui, placées à la limite extrême du monde hellénique, étaient comme deux coins que la civilisation enfonçait dans la barbarie orientale pour l'entr'ouvrir.

La prospérité commerciale des Grecs d'Asie atteint son apogée aux septième et sixième siècles. En 704, les Samiens ne possédaient pas une seule trirème ; en 630, pas un vaisseau grec n'avait vu la Lydie. En 550, les Ioniens dominant sur la mer Égée ; Corcyre et Corinthe sur la mer d'Ionie ; l'Italie est devenue la Grande Grèce ; la Sicile est hellénisée ; Marseille supprime les Phéniciens en Gaule ; enfin, en Afrique, Cyrène et Barca sont

florissantes, et Naucratis est le marché de toute la Grèce et de la vallée du Nil. C'est que ces villes sont arrivées alors à leur plus haut degré de population et de richesse, et qu'en même temps deux grands événements ont eu lieu : l'ouverture de l'Égypte au commerce grec, vers 630, la décadence de la Phénicie, asservie à cette époque par les Assyriens. Ainsi, par une heureuse coïncidence, au même moment où un riche pays se livrait de lui-même à l'exploitation étrangère, les immenses embarras où tombaient les éternels rivaux des Grecs laissaient à ceux-ci le champ libre. C'est encore dans le même temps que se place la grandeur des Grecs italiotes ; de sorte que de l'une à l'autre rive de la Méditerranée se nouaient des relations actives, et que la prospérité de Sybaris répondait à celle de Milet, la fortune de Crotoné à celle de Phocée.

L'asservissement de l'Ionie par les Perses, les attaques incessantes des Sabelliens contre les Grecs italiotes, enfin, les dangers de la mère patrie, menacée elle-même dans sa liberté, arrêtaient ce brillant essor. Mais les heureux fruits que cette prospérité devait mûrir avaient été déjà cueillis.

La civilisation des peuples commerçants est plus rapide que celle des peuples agriculteurs ou pasteurs, surtout si leurs navires et leurs marchands touchent à des pays civilisés. Comme ils visitent un grand nombre de contrées, ils recueillent partout ce qui leur semble propre à procurer les jouissances d'une vie plus douce. En même temps qu'ils acquièrent la richesse nécessaire pour encourager les arts, leur esprit s'ouvre et s'excite par le spectacle de tant de choses, et leur avide curiosité se plaît aux nouveautés plus qu'elle ne les repousse. Or, la jeune civilisation de la Grèce avait beaucoup à prendre aux Égyptiens et aux Assyriens, ces premiers-nés du monde occidental, et elle leur prit beaucoup, non-seulement par ses marchands, mais par ses voyageurs et ses bannis. Plus d'un Grec, avant Hérodote, fut curieux des

choses de l'Asie ; plus d'un soldat , avant Xénophon , alla offrir son courage à ces rois qui avaient assez d'or pour récompenser les services. Alcée célèbre les exploits de son frère « revenu des extrémités de la terre avec un glaive à la poignée d'ivoire enrichi d'or. » Chacune de ces villes était donc un point de contact du monde grec avec les vieilles sociétés de l'Orient, et tirait, des pays placés derrière elle, leurs denrées d'abord, puis quelques-unes de leurs idées, de leurs coutumes et de leurs croyances¹.

Hérodote, Diodore et Pausanias veulent que tout, art et religion², soit venu de l'Égypte à la Grèce. Ce que nous avons récemment découvert de l'art assyrien, ce que nous savons de la science, de l'industrie et de la religion de Babylone, de la Phénicie et des Lydiens, porte à donner un bien plus grand rôle à l'influence asiatique dans la formation de la civilisation grecque.

Les lettres grecques sont des caractères phéniciens, comme l'alphabet latin et celui des Étrusques, non-seulement pour la forme, l'ordre de succession et la valeur, mais quelquefois pour le nom même, comme *béta* pour *beth*, *théta* pour *tet*. Le plus ancien système métrique qu'on ait suivi dans la Hellade, celui d'Égine, avec ses divisions en talents, mines et oboles, est identique au

1. L'orge et le froment cultivés en Grèce sont les mêmes qu'on retrouve dans les tombeaux des rois d'Égypte. Ces deux céréales sont originaires d'Orient. Les deux autres, le seigle et l'avoine, originaires du Nord, n'étaient pas cultivées en Grèce. Moreau de Jonnés, *Statistique des peuples de l'antiquité*, t. I., p. 441. Il y avait même mélange entre les populations. Un Grec, tyran d'Éphèse, était beau-frère de Crésus, et Crésus lui-même fils d'une Ionienne ; Amasis épousa une Grecque de Cyrène (Hérod., I, II, ch. CLXXXI). Tant de Grecs habitaient l'Égypte qu'il fallut créer une caste d'interprètes (*Ibid.*, ch. CLIV). Mais ces relations entre les deux pays ne datent que de l'époque des rois saïtiques, c'est-à-dire, de la seconde moitié du septième siècle et surtout du sixième. Homère ne sait à peu près rien de l'Égypte.

2. Nous connaissons maintenant les noms des divinités égyptiennes. Ils n'ont rien de commun avec ceux des divinités helléniques, qui tous tiennent par leurs racines aux langues indo-européennes. Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, t. II, partie III, p. 1056, et A. Maury, t. III, p. 363.

système babylonien et phénicien. Le mot mine (*mna*), unité du système, est même d'origine chaldéenne ¹.

De là vinrent encore la division duodécimale du jour, l'usage de la sphère céleste et du gnomon qui sert à mesurer les heures par l'ombre que projette un corps solide sur une surface plane.

L'Égypte donna la géométrie, la Chaldée l'astronomie², la Phénicie l'exemple contagieux d'un peuple actif, industriel et navigateur, tous ces pays enfin, principalement l'Asie Mineure et la Thrace, des croyances qui furent, dans une haute antiquité, le premier fond de la religion grecque.

Des trois modes de la musique grecque un est lydien, un autre phrygien. La flûte est de Phrygie, comme Hyagnis, qui l'inventa, et Marsyas, qui osa lutter, disaient les Grecs, avec Apollon. Olympos était Mysien.

Des trois ordres d'architecture, deux existaient aux bords du Tigre et de l'Euphrate avant de se montrer en Grèce. Champollion a trouvé des triglyphes et des colonnes de dorique pur décorant l'entrée des tombeaux de Beni-Hassen, qui sont antérieurs de plusieurs siècles à l'usage des colonnes doriques en Grèce. MM. Layard et Botte ont reconnu la volute ionienne à Ninive; Ker-Porter l'a vue à Persépolis.

Il n'est donc pas possible de nier l'influence exercée

1. Bœckh., *Métrologie*, ch. iv, v, vi. Hérodote dit (l. I, ch. xciv) que les Lydiens inventèrent l'art de frapper la monnaie. Cf. Vasquez Queipo, *Essai sur les systèmes métrique et monétaire des anciens* (3 vol. Paris, 1859).

2. Ptolémée cite treize observations astronomiques des Chaldéens. Eux et les Égyptiens avaient déterminé avec une exactitude suffisante la durée de l'année solaire. Dans un mémoire de feu Grotefend, lu le 10 janvier 1854 à la société Syro-Égyptienne de Londres sur l'astronomie des Assyriens et des Babyloniens, l'auteur a montré que le Zodiaque est d'origine assyrienne et non égyptienne, car il ne contient pas d'animaux égyptiens. Les Grecs, selon lui, auraient tiré leur astronomie de l'Assyrie par le canal de l'Asie Mineure, ainsi que l'attestent les poèmes d'Hésiode et d'Homère, dans lesquels les constellations d'Hercule et autres sont exactement décrites comme les représentent les marbres de Nimroud.

sur les artistes helléniques par le spectacle des chefs-d'œuvre de la Perse et de l'Assyrie. En voyant dans les produits de la Grèce qui nous restent les traces nombreuses encore de l'imitation orientale, nous avons le droit d'affirmer que si les Grecs n'ont pas été les serviles copistes des artistes inconnus de l'Orient, ils ont au moins reçu d'eux l'initiation première¹. Mais leur heureux génie travailla sur ces données étrangères. Avec une religion qui pesait d'un poids si léger sur les âmes, les Grecs n'avaient pas ce puissant idéal qui emporte l'esprit vers les régions de l'infini ou qui l'abîme au pied de grossières idoles. Ils n'eurent ni la forme monstrueuse de l'art indien ou égyptien qui montre surtout la force, ni la forme naïve et transparente de l'art chrétien qui

1. On reconnaît l'influence qu'a eue sur la Grèce le voisinage des grands peuples de l'Orient « dans ces représentations d'animaux fabuleux, de chasses, de combats fantastiques, ces ornements bizarres formés de plantes et accompagnés de symboles évidemment asiatiques que l'on remarque sur une classe entière de vases peints les plus anciens et sur beaucoup d'autres objets d'art ciselés et gravés, que l'on a découverts dans les tombeaux de l'Étrurie.... La Chimère, les Gorgones, les centaures et les griffons, le sphinx femme et lion, le cheval ailé Pégase, que l'on vient de retrouver tous deux parmi les sculptures assyriennes de Nimroud, sont des emprunts de ce genre, passés des traditions sur les monuments, quelquefois aussi des monuments dans les traditions. Les plus vieilles monnaies grecques, celles d'Égine, de Corinthe, d'Athènes, remontant aux premières olympiades, offrent dans leurs types symboliques la trace de ces emprunts faits à l'Asie Mineure, à la Phénicie, à l'Assyrie, comme plus tard dans les scènes héroïques sculptées en style ancien sur les temples d'Égine et de Sélinonte, dans les proportions massives des figures, leurs muscles si fortement accusés, leurs ornements, leur coiffure et leur costume, on est tenté de soupçonner encore la même source d'imitation d'où découlèrent tant de pierres gravées et de scarabées dont les sujets et l'exécution rappellent d'une manière si frappante les cylindres babyloniens et persépolitains. » M. Guigniaut, notes à Creuzer, t. II, p. 1063-4. La figure gravée en relief sur le sarcophage phénicien, récemment déposé au Louvre, rappelle à la fois les têtes de Khorsabad et les plus anciennes sculptures grecques, surtout certaines figures de terre cuite représentant Géo et que l'on trouve dans les anciens tombeaux helléniques. C'est du moins l'opinion de M. de Longpérier (voy. sa *Notice des antiquités du musée du Louvre*, 2^e édition). Euripide avait déjà dit que les murs de Mycènes avaient été bâtis avec la règle phénicienne (*Hercule en courroux*, v. 948). La porte du Trésor d'Atrée à Mycènes, de forme pyramidale, rappelle, en effet, celle d'une ville cyclopéenne de la Phénicie, Omm-el-Aamid (*la mère des Colonnes*), à 4 lieues au sud de Sour; de Vogué, dans l'*Athenæum* du 30 déc. 1854.

montre surtout l'âme. Sous l'inspiration d'une nature adoucie et suave, ils achevèrent, dans d'harmonieuses proportions, ce que les artistes de Persépolis, de Ninive et de Memphis avaient commencé dans des proportions grandioses mais forcées. Ils eurent l'art libre et laïque, l'art humain par excellence, le plus parfait équilibre de la forme et de la pensée.

Sans doute les Ioniens, vite enrichis, s'abandonnèrent aussi à une vie délicate et molle qui devint proverbiale, mais elle ne nuisit pas, au moins dans les commencements, au développement de leur brillant génie. « Jamais, dans un si court espace, la nature n'a produit un si grand nombre de talents distingués et de génies sublimes. Hérodote naquit à Halicarnasse, Hippocrate à Cos, Thalès à Milet, Pythagore à Samos, Parrhasios à Éphèse, Xénophane à Colophon, Anacréon à Téos, Anaxagore à Clazomène, Homère partout¹. »

L'architecture a conservé le souvenir des progrès qu'elle dut aux Grecs d'Asie : aujourd'hui encore les mots *dorique* et *ionique* servent à désigner deux ordres différents, l'un sévère, l'autre plus élégant, quoique grave encore. Dès le septième siècle, Samos élevait à Junon le plus vaste temple qu'Hérodote ait vu. Le temple de Diane à Éphèse était, après celui-là, le plus considérable. Il avait été construit aux frais de toutes les villes grecques d'Asie et passait pour une des merveilles du monde. On y travailla deux cent vingt ans. Le peuple n'en finit pas moins par croire que le temple et la statue, comme notre Santa Casa di Loretto, étaient tombés du ciel². Ceux de Posidonia en Italie et de Sélinonte en Sicile sont du même temps, et en ce temps

1. Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis*.

2. Sa longueur était de 131 mètres, sa largeur de 37. Il avait huit colonnes de face avec un double rang autour de la cella, en tout 127 colonnes d'ordre ionique, hautes de 18 mètres et demi. Clarac en a donné une description dans les notes du *Voyage dans le Levant* du comte de Forbin, p. 114.

la Grèce continentale n'avait encore aucun monument à citer.

La peinture, née à Corinthe, prit dans l'Ionie son premier essor, si l'on peut admettre le récit douteux sur Bularchos, peignant à plusieurs couleurs un tableau qui représentait la destruction de Magnésie sur le Méandre, et que le roi Candaule acheta au poids de l'or.

La sculpture ne pouvait atteindre sa perfection qu'en un pays, le seul qui ait jamais eu des institutions destinées à développer et à fortifier le corps ; où pour mieux juger des coups, pour mieux trouver les poses, les attitudes, les gestes nécessaires, les athlètes, les coureurs, les pugilistes, s'exerçaient nus dans le gymnase et combattaient nus dans la lice¹. Comme moyen pratique, la sculpture fit un pas considérable lorsque, un peu avant 600, Théodoros de Samos trouva, ou importa de l'Asie, le moyen de couler des statues de bronze, et quand, vers 500, deux artistes crétois, Dipœnos et Scillis, firent prévaloir pour la statuaire l'emploi du marbre sur celui du bois ; jusque-là on composait les statues avec des pièces rapportées et clouées ensemble. Ce fut ce même Théodoros qui grava la fameuse émeraude que Polycrate de Samos jeta dans la mer. Chios fournit quelques sculpteurs célèbres : Glaucos, vers 600, qui trouva l'art de souder le fer, et de 630 à 650, toute une famille vouée pendant quatre générations à la culture du même art. Vers 556, Bathyclès de Magnésie fit, pour le temple d'Amyclées, un magnifique ouvrage où se voyait une statue d'Apollon, soutenue par celles des Saisons et des Grâces, et ornée de bas-reliefs qui représentaient l'histoire des dieux et des héros².

1. Platon, *République*, l. V. Voy. ci-dessus, p. 134 et 139, ce que dit Xénophon sur les Spartiates. Touchant l'hygiène publique des anciens, si admirablement bien conçue et dont nous avons eu si tort de ne rien garder, M. Littré dit dans son *Hippocrate*, t. IV, p. 662 : « On savait au juste ce qu'il fallait pour former un militaire ou pour faire un athlète et en particulier un lutteur, un coureur, un sauteur, un pugiliste. »

2. Je dois ajouter qu'il reste beaucoup d'incertitude pour toutes ces

Les sculpteurs n'avaient point essayé d'abord leur talent sur les statues des dieux, qui gardèrent longtemps les formes roides et ingrates que la piété défendait de changer, même pour les embellir, mais sur les statues des vainqueurs des jeux. Peu à peu la religion, moins sévère, n'enchaîna plus l'art à des formes invariables. Au lieu de l'imitation servile, il y eut la recherche de l'idéal. Le don de la liberté devint pour l'artiste celui même du génie, car il avait sous les yeux la plus belle race qu'il y eût au monde. La figure ionienne, dit Dion Chrysostome, réunit tous les caractères de la beauté, et Hippocrate déclare que le sang ionien était le plus pur de la Grèce.

La religion grecque avait remplacé les dieux de l'Orient, abstraits et symboliques comme Brahma et Ormuzd, ou matériels et grossiers comme Apis, par des êtres moraux et personnels. Cette transformation ouvrit un champ immense à la poésie. Tout naturellement l'épopée en sortit d'abord, mais une épopée où nulle part le merveilleux n'écrasa l'homme. Cette poésie est fille de l'Ionie. Smyrne et Chios sont les deux villes qui revendiquent avec le plus de vraisemblance l'honneur d'avoir vu naître Homère (entre 1000 et 900). A la suite du chantre d'Achille parurent une foule de poètes épiques. Les noms de vingt ou trente ont surnagé, mais à peu près rien de leurs œuvres. On les appelait *cycliques*, parce que leurs poèmes réunis formaient comme un ensemble complet des traditions de l'âge héroïque. Ils avaient célébré les exploits des anciens héros, ou les incidents de la guerre de Troie, auxquels le chantre d'Achille n'avait pas touché, et ramassé, comme dit Eschyle, les miettes du festin d'Homère.

Les poètes épiques avaient célébré le passé héroïque et religieux de la Grèce. Leurs chants cessèrent quand l'es-

dates, malgré l'*Essai sur le classement chronologique des sculpteurs grecs* d'Émeric David, et le *Catalogue* de Sillig.

prit grec, à demi dégagé des liens de la vieille croyance, se prit à s'interroger lui-même et s'occupa moins des dieux, un peu plus de l'homme ; moins de la vie écoulée que l'imagination avait remplie de ses fictions, davantage de la vie présente, que la passion remplissait de ses amours et de ses colères. A la muse épique succéda la muse élégiaque et lyrique. Celle-ci commençait ses chants aux mêmes lieux où Homère avait paru, et les continua durant trois siècles, du huitième au cinquième, avec un éclat que nous pouvons reconnaître dans les faibles débris qui en restent. Là, il n'y a pas d'Homère dont la renommée éclipse ou absorbe celle de ses émules. Pindare, qui termine glorieusement cette liste, n'est pas assez grand pour faire oublier ses prédécesseurs, quoique le temps qui les a mutilés lui ait été plus favorable. Le Lesbien Terpandre, qui donna sept cordes à la lyre ; Alcée et Sapho, la gloire de Mitylène et de la Grèce entière ; Arion de Méthymne, qui composait des hymnes et des chants si doux que les Grecs voulaient qu'ils eussent charmé un dauphin auquel il aurait dû la vie ; Alcman de Sardes, qui vécut à Sparte et mérita par l'énergie de ses vers d'être fait citoyen de la ville de Lycurgue ; les Ioniens Anacréon de Téos, Simonide de Céos, et son neveu Bacchylide, ne sont pas morts tout entiers, bien qu'un petit nombre de leurs vers aient été sauvés. Stésichore d'Himère, en introduisant l'épode dans ses grands poèmes lyriques, préparait une innovation plus importante, la récitation d'une légende par un personnage distinct du chœur, en un mot, l'action, le drame ajouté au chant. La tragédie était là en germe.

La muse nouvelle se rapprochait de l'épopée lorsque, avec les poètes lyriques, elle chantait les héros ; elle fut l'élégie quand elle exprima des sentiments plus personnels. Callinos d'Éphèse, qui inventa le vers élégiaque, s'en servit, comme Tyrtée, pour des chants guerriers ;

après lui Mimnerme de Smyrne ou de Colophon l'employa pour l'expression des douleurs et des plaisirs. Un contemporain de Callinos et de Tyrtée, Archiloque de Paros, trouva l'iambe vers 680, et le fit servir à ses cruelles satires; l'Éphésien Hipponax hérita de sa verve et de ses colères. Le septième siècle finit par les poètes qu'on appela *gnomiques*, ou les diseurs de sentences, de prologues et d'apologues, tels que Phocylide de Milet, Solon d'Athènes, Théognis, le poète aristocratique de Mégare, et Ésope, né sur les côtes de Thrace, mais qui vécut à Samos. Ces poètes marquent la tendance nouvelle de l'esprit grec vers l'observation et l'abstraction philosophiques. Un pas de plus dans cette voie, et la prose écrite, libre de tout rythme, de toute servitude, naîtra; la langue des hommes après celle des dieux.

Ainsi toute la sève poétique de cette époque coule et s'épand sur les côtes de l'Asie et dans les îles. Les colonies de Sicile n'ont à citer que Stésichore, et l'inventeur de la comédie, Épicharme, né à Cos, mais qui vécut à Syracuse. La mère patrie n'a que trois noms : Tyrtée, Solon et Théognis. Elle avait eu, il est vrai, Hésiode; mais il était originaire de Cyme en Éolide. Et qu'est le poète béotien à côté du divin aveugle que Smyrne et Chios se disputent? Les colonies asiatiques avaient donc reçu tous les dons des muses : l'épopée, l'élégie, la satire, la fable et la musique, compagne inséparable de la poésie, qu'elle discipline au rythme et à la mesure. Que leur manquait-il en poésie? Le drame. C'était une des gloires réservées à Athènes.

Les premiers prosateurs sortent encore des colonies. Phérécyde de Scyros écrit, vers 550, une théogonie, le premier livre en prose dont il nous reste quelques fragments. Cadmos de Milet rédige l'histoire de sa patrie. Hécatee, son compatriote (540-490), Hellanicos de Mitylène, Phérécyde de Léros, précèdent Hérodote, qui

allait écrire ou plutôt chanter le triomphe de la Grèce sur l'Asie, dans les guerres médiques.

Cette activité d'esprit, qui poussait les Grecs asiatiques dans toutes les voies de l'art et de la pensée, devait les conduire à la recherche des grands problèmes de la nature de l'homme, de Dieu et du monde, que l'esprit humain se pose toujours et qu'il essaye de résoudre par les seules lumières de la raison, quand il ne se contente plus des solutions que lui offre la religion populaire. Cette recherche, cette étude, s'appelle la philosophie.

La Grèce n'ayant pas eu, comme l'Égypte, une caste sacerdotale qui gardât pour elle seule, loin du profane vulgaire, la religion et la science, cachées sous une écriture mystérieuse, chacun put s'abreuver à la source sainte, et de cette source jaillit le libre développement de l'esprit philosophique. Indissolublement unie dans l'Orient à la religion, la science s'en sépara en Grèce. Comme les lettres, comme les arts, elle trouva cette indépendance sans laquelle la civilisation n'eût jamais brisé ses lisières.

A ses premiers pas, la philosophie apparaît enveloppée des liens de la religion et de la poésie ; il n'en pouvait être autrement. Mais au sixième siècle la religion était déjà en pleine décadence. Le besoin de se représenter la divinité sous une forme humaine, tendance qu'on a appelée l'anthropomorphisme, avait de nouveau matérialisé les dieux, mais d'une autre façon que par le naturalisme. Ces dieux faits hommes, on les avait enveloppés de légendes de jour en jour plus compliquées, plus merveilleuses, et aussi moins pures. Leur vie s'était chargée d'incidents grossiers et de fictions graveleuses dont le récit flattait les passions sensuelles de la foule, et que les poètes, les artistes rendaient plus dangereux encore en les recouvrant de toutes les beautés de l'art.

La foule eut d'autant plus de dévotion à ces dieux obscènes qu'ils légitimaient par leur exemple ses désor-

dres. Mais ceux qui plaçaient plus haut leur esprit et leur cœur, cherchèrent par eux-mêmes, au-dessus de ces fables, la vérité obscurcie. Ce premier effort de l'esprit ne consista d'abord qu'en réflexions confuses sur l'homme et la nature, avec une propension singulièrement téméraire, à créer des conjectures et des systèmes qui embrassaient le monde entier.

Quelques-uns de ces philosophes furent appelés les *sages*; ceux-là s'occupaient surtout de morale pratique. On varie sur leur nombre comme sur leurs noms; les uns en nommaient sept, d'autres dix. Thalès de Milet, Bias de Priène, Pittacos de Mitylène et Solon d'Athènes étaient les seuls qu'on reconnût généralement. On leur adjoignait d'ordinaire Chilon de Sparte, Cléobule de Lindos et Périandre de Corinthe, qui fut pourtant un cruel tyran. On a conservé quelques-unes de leurs maximes; Platon les appelle « les prémices de la sagesse grecque : » « Connais-toi toi-même; » — « Rien de trop; » — « L'infortune te suit de près; » — « Qui donne la sagesse ? l'expérience; » — « La vraie liberté, c'est une conscience pure; » — et encore le grand précepte : « Ne fais pas toi-même ce qui te déplaît dans les autres. » — Bias, qui mettait les seuls biens dans l'intelligence, disait, sortant nu de sa ville natale prise par l'ennemi : « J'emporte tout avec moi. » Le temple de Latone, à Délos, portait ces mots de Théognis : « Ce qu'il y a de plus beau, c'est la justice; » et Pythagore disait que les dieux avaient fait à l'homme deux magnifiques présents : la vérité et la bienfaisance. Peut-être était-elle d'eux aussi cette inscription gravée sur la porte du temple de Delphes : « *Tu es,* » qui semble un écho de la Genèse, en ne reconnaissant l'existence absolue qu'à la divinité seule¹.

1. M. Ad. Garnier, dans un mémoire sur les *Sages* de la Grèce, a rangé leurs maximes dans un ordre méthodique qui permet de constater que ces sages avaient déjà reconnu toutes les parties de la morale individuelle et sociale.

La première école de philosophie fut celle d'Ionie que fonda Thalès, grand géomètre, le premier des Grecs qui rompit avec le monde légendaire et vit des forces naturelles là où Homère et Hésiode ne voyaient que des dieux. Quelques observations fort simples sur l'humidité, et la croyance générale à l'existence du fleuve Océan autour de la terre, furent, selon Aristote, les éléments dont Thalès composa son système du monde où l'eau était regardée comme le principe de toutes choses, parce que, sans forme par elle-même, elle peut les prendre toutes. « Tout en vient, disait-il, et tout y retourne. » Mais si Thalès déterminait le principe composant, il n'en séparait pas le pouvoir formateur. Physicien, il n'osa sortir du monde matériel pour trouver Dieu. Il crut que l'univers était un organisme vivant, et les dieux furent pour lui les forces mêmes de la nature, les causes qui produisent les phénomènes.

Anaximandre, qui construisit, dit-on, le premier, en Grèce, un cadran solaire, une sphère, une mappemonde, plaça en tête de son système l'axiome que rien ne vient de rien, et remplaça l'élément primitif de Thalès par un principe dont l'essence était de produire, en vertu de sa seule force, la foule infinie des phénomènes. A un principe physique il substituait donc un principe métaphysique et le raisonnement pur à l'observation, qui pourtant l'avait d'abord si bien servi.

Anaximène rentra dans les voies de Thalès, seulement à l'eau il préféra l'air qui enveloppe la terre et semble la source de toute vie. Héraclite d'Éphèse (vers 500) prit un autre agent primordial, le feu, et apporta la remarquable idée de la constance des lois générales, malgré la variété infinie des formes. Les variations de la matière n'étaient pour lui que des changements temporaires. Génération et destruction ne signifiaient pas autre chose qu'union et séparation, et l'ordre de la nature était l'équilibre de forces contraires; idées que la science mo-

derne ne repousse pas. Héraclite refusa, dit-on, de donner des lois à son pays, ce qui a fait représenter comme un solitaire misanthrope et désolé le penseur opiniâtre qui ne voulait point être détourné de ses méditations profondes par le souci importun d'intérêts transitoires.

Diogène, d'Apollonie en Crète, alla plus loin qu'Héraclite : il regarda l'univers comme le produit d'un principe intelligent qui l'avait vivifié et ordonné, mais ce principe rationnel et sensible, il n'osa encore le proclamer comme un être distinct du monde. Ce grand pas ne fut fait que plus d'un siècle après Thalès, quand Anaxagore dégagea enfin la cause première, ou Dieu, de la matière, et mérita d'être appelé, pour ce sublime effort, *ô Noûς*, l'Intelligence.

Élée, ville d'Italie fondée par les Phocéens, vit naître l'école éléatique. Xénophane de Colophon y porta, vers 536, cette dialectique puissante qui, se détournant de l'observation extérieure pour n'écouter que les révélations de la raison pure, devint l'arme d'une école austère dont la tendance fut de tout absorber en Dieu, être sans commencement ni fin; infini dans l'espace comme dans le temps, de sorte qu'il n'y avait ni espace ni temps et que l'être et le tout étaient identiques; immuable, de sorte qu'il n'y avait ni changements ni mouvements; toujours identique à lui-même, de sorte qu'il ne pouvait se produire rien de nouveau, ni acte ni pensée. Ainsi la raison, non encore maîtresse d'elle-même à ce premier éveil, allait s'abîmer dans ses propres abstractions.

Pythagore, né à Samos vers 580, fonda une autre école qui porta son nom. Il émigra en Italie, par haine, dit-on, pour le tyran Polycrate, et se fixa à Crotone. Il avait voyagé en Orient, tout au moins en Égypte et en Babylonie. C'est peut-être de là qu'il rapporta ce goût pour les sciences mathématiques qui caractérise son école. On lui attribue plusieurs découvertes en géomé-

trie, en astronomie et en musique; mais sa théorie des nombres et sa doctrine de la métempsycose ont fait surtout sa réputation.

Dans le pythagorisme, on peut distinguer deux parties : l'une grecque, l'autre orientale. A celle-ci appartiennent les points suivants : le principe des choses est le feu central, ou le soleil, l'âme du monde, le dieu de vie. Les âmes des sphères qui gravitent autour du premier sont des dieux inférieurs; de ceux-ci émanent des dieux de troisième ordre. Les âmes des hommes et des animaux émanent aussi du feu central, rayons immortels de l'immortelle divinité; elles entrent dans le corps à la naissance et elles en sortent à la mort pour animer un corps nouveau; montant ou descendant, suivant leurs mérites, toute l'échelle des êtres. Voici le côté grec : l'âme est double, une partie d'elle-même est dans le cerveau, c'est le νοῦς; l'autre est dans la poitrine, c'est le θυμός; l'une raisonnable et immortelle, l'autre principe de la force et périssable. Les animaux n'ont que la dernière, l'homme les a toutes deux, mais il doit s'étudier à subordonner toujours celle-ci à celle-là.

Sa théorie des nombres, si étrange d'abord, n'est cependant pas sans rapports avec les doctrines de l'école ionienne. Le point est en géométrie ce que l'unité est en arithmétique et la molécule dans la matière; ce sont les trois éléments générateurs, soumis aux mêmes lois. Mais pour expliquer le monde physique, il faut deux choses, la matière et le principe organisateur. Cette idée, appliquée aux nombres, conduisit à considérer la *monade* comme le principe actif, la *dyade* comme le principe passif, et l'action du premier sur le second donna la *triade*; d'où cette conséquence : l'impair est le type des choses parfaites, et le pair le type des choses imparfaites. Cette conclusion s'appliquait également à la religion, qui, pour Pythagore, reposa sur le dogme de l'unité divine représentée par la monade primordiale, et aux sciences

morales : le beau, le bien et le vrai, consistant dans l'harmonie qui résulte de l'unité, comme le laid dans le défaut d'accord et d'harmonie, le mal et le faux dans le multiple et l'indéterminé.

Les successeurs de Pythagore allèrent plus loin ; ils dirent que les nombres, au lieu d'être le symbole numérique d'une vérité réelle, étaient les principes mêmes des choses. Le nombre trois, type du parfait, quatre, le premier carré, dix, somme des quatre premiers nombres, eurent alors de grandes propriétés mystiques. De là toutes les rêveries auxquelles s'abandonna son école, qui proclamait cependant une grande vérité, l'harmonie de l'univers qu'elle n'appelait plus τὸ πᾶν, le tout, mais κόσμος, en latin *mundus*, l'ordre : mot et idée qui sont restés. Cette harmonie, il la voulait dans l'État par la concorde, dans la famille par l'affection, dans l'homme même par la vertu.

La théorie pythagoricienne de la métempsycose est une des plus curieusement imaginées pour résoudre l'insoluble question de la vie à venir, dissiper l'effroi que cause la destruction finale de notre être et donner à la vie une sanction morale. Après la mort, l'âme, selon ses mérites ou ses démérites, passait dans un corps nouveau placé plus haut ou plus bas dans l'échelle des êtres. L'univers vivant était donc le théâtre de migrations perpétuelles qui avaient pour terme suprême l'absorption en Dieu de l'âme arrivée à l'état de perfection. Aussi Pythagore prohibait d'une manière presque absolue les sacrifices sanglants sur les autels des dieux, et détournait ses disciples de l'usage habituel de la viande. Comme il avait purifié la notion de la divinité et de la vie, il purifia la morale, qui dépend toujours de cette double conception, et il arriva, sur de certains points, à une élévation qui rappelle le christianisme. Il n'enseignait pas seulement la justice, qui lui semblait le principe de toute vertu, mais la tempérance, la chasteté et la pudeur. Sa doctrine a formé

deux des hommes qui ont laissé le nom le plus pur, Archytas de Tarente et le Thébain Épaminondas, peut-être même Eschyle.

Pythagore ne se borna point à de pures spéculations. Pour leur donner autorité et les répandre, il fonda un institut célèbre, une sorte d'ordre monastique, formé de communautés où un noviciat sévère, à trois degrés, préparait les élèves à recevoir les révélations religieuses, philosophiques et politiques du maître. A l'aide de ce corps moitié sacerdotal et moitié politique, Pythagore voulait faire prédominer dans l'État l'empire de la sagesse et de la vertu, comme dans l'individu celui de la raison. La discipline et l'enthousiasme de ses élèves lui acquirent bientôt dans Crotone, à Locres, à Caulônia, à Tarente, à Métaponte, une autorité qui lui permit de faire dans ces villes une révolution morale et politique. Mais les principes de gouvernement aristocratique que ses doctrines renfermaient se développèrent ; la secte s'empara des places, du pouvoir et s'y montra probablement, comme toute corporation qui triomphe, fort peu tolérante. C'était une théocratie qui se fondait. Elle provoqua une réaction du parti populaire, et un jour qu'à la suite d'une victoire sur Sybaris, les pythagoriciens de Crotone, qui formaient le gouvernement, voulurent se réserver tout le butin, la révolution éclata. L'institut fut dispersé ; beaucoup de ses adeptes périrent (505) ; toutefois ses doctrines survécurent, et le paganisme mourant les combina avec celles de Platon, pour combattre le christianisme. Quant à Pythagore, il paraît être mort à Métaponte, quelque temps après la dispersion de son institut. Il avait été regardé, même par ses contemporains, comme un être presque surnaturel et en rapport avec les dieux. La légende qui se forma autour de son nom s'accrut à chaque génération de nouveaux récits merveilleux, comme celles des saints du moyen âge. On raconta que, lorsqu'il passa en Grèce, à Olympie, il

montra aux assistants une cuisse d'or ou d'ivoire, et qu'il fascina de son regard un aigle qui fondait sur lui. On le fit descendre, de son vivant, aux enfers, et, après sa mort, apparaître à ses amis. Il prophétisait l'avenir, commandait à la tempête et arrêtait soudain les maladies contagieuses. Des faits semblables se retrouvent aux époques les plus diverses, parce que ce qui manque le moins, ce n'est pas la froide raison, mais la crédulité publique et l'imagination populaire¹.

Bien que les doctrines de Thalès, de Xénophane et de Pythagore ne fussent que des bégayements de la raison, trop soumise encore aux illusions de l'imagination, leurs trois écoles ouvraient une ère nouvelle, non pas seulement pour l'esprit grec, mais pour l'esprit humain. Au polythéisme panthéistique d'Hésiode et d'Homère, à cette nature toute pétrie de divinité, dont les divers éléments et les mille aspects avaient été personnifiés en autant d'êtres divins, ils substituaient une matière réglée par des lois fixes, *κόσμος*, que l'intelligence de l'homme pouvait aller saisir. Ce monde divin, cet antique Protée aux formes changeantes, était chargé de liens et forcé de répondre sur lui-même; c'était donc bien une révolution morale. Le doute et l'examen succédaient à la foi aveugle et craintive, la recherche scientifique des causes à l'adoration servile des phénomènes, l'âge historique et rationaliste à l'âge légendaire et mythique. Aussi, écoutez Xénophane, arrivant déjà, par désespoir des forces de la raison, à dire : « Nul n'atteint à la certitude; nul ne peut rien savoir des dieux ni du monde. En toutes ces choses il n'y a que des opinions. »

1. Il y a bien des incertitudes sur Pythagore et ses doctrines. Le monument le plus ancien de cette école est celui dont M. Böckh a prouvé l'authenticité, non les *Vers dorés* de Pythagore; mais les fragments de Philolaos, contemporain de Socrate. Voy. Ritter, *Histoire de la philosophie pythagoricienne*; Krische, *de societate a Pythagora condita* (1836); Gerlach, *Zaleucos, Charondas et Pythagoras*; Denis, *Histoire des théories et des idées morales dans l'antiquité*; Janet, *Histoire de la philosophie morale et politique*.

Nous avons tenu à montrer, dans ce rapide tableau, avec quelle ardeur les colonies grecques, surtout celles d'Asie, se portèrent dans toutes les directions où l'esprit humain peut espérer de trouver le beau et le vrai. Elles ont ouvert de larges voies, où la Grèce proprement dite va se lancer à son tour et qu'elle élargira encore. Les colonies ont donc droit à la reconnaissance et de la Grèce et du monde ; car sans elles, sans leurs travaux en tout genre, souvent inexpérimentés, mais presque toujours magnifiques, ce beau siècle de Périclès, si fécond en chefs-d'œuvre, que nous aurons bientôt à contempler, ou ne fût pas venu, ou fût resté bien au-dessous de ce qu'il a été.

CHAPITRE XIV.

DÉCADENCE ET ASSERVISSEMENT DES COLONIES GRECQUES AVANT LES GUERRES MÉDIQUES.

Mais si les colonies grecques eurent la grandeur de l'art et de la pensée, elles n'eurent pas la grandeur politique. L'esprit d'union leur manqua, et pour n'avoir pas voulu sacrifier une partie de cette liberté dont elles usaient si bien, elles perdirent tout ; elles tombèrent aux mains des barbares qui les entouraient, et leur asservissement politique amena par contre-coup leur décadence morale. Passons rapidement sur cette triste histoire qui n'est pas celle des seules colonies grecques.

Les colonies ioniennes furent longtemps gouvernées par des princes de la maison de Codrus, dont les descendants jouissaient encore à Éphèse, du temps de Strabon, de prérogatives qui rappelaient leur ancien pouvoir ; mais dans ces cités commerçantes et formées d'éléments très-divers, il était inévitable que la démocratie prît un rapide essor. La royauté y fut abolie peu de générations après l'arrivée des colons sur les côtes d'Asie. Comme dans la mère patrie, l'aristocratie voulut

prendre la place des rois, et de longues discordes déchirèrent les cités. Hérodote parle, pour Milet, d'une guerre qui dura deux générations. La liberté à la fin l'emporta. C'était bien. Mais il eût fallu aussi songer à l'indépendance extérieure, en mettant toutes les forces en commun. Nulle de ces brillantes cités ne songea à sortir de son isolement égoïste.

Cependant il était facile de voir que derrière elles était un grand danger. Ayant occupé tous les rivages occidentaux de l'Asie Mineure, elles interdisaient aux rois de Lydie l'approche de la mer. Quand ces rois, dans le courant du septième siècle, furent devenus puissants, ils tournèrent leurs armes contre ces étrangers établis sur leurs domaines. Gygès et Ardys commencèrent l'asservissement de quelques-uns de ces Grecs. Mais, vers ce temps, un grand mouvement ébranlait tout le monde barbare, au nord de l'Euxin, du Caucase et de l'Oxus. Les nomades qui erraient dans ces vastes solitudes se jetèrent de deux côtés à la fois sur l'Asie. Tandis que les Scythes s'avançaient, à travers le pays des Mèdes et des Babyloniens, jusqu'à l'Égypte, les Cimmériens pénétraient dans l'Asie Mineure dont ils ravagèrent toute la partie occidentale. Sardes fut prise et l'Ionie elle-même souffrit des maux dont le douloureux écho est venu jusqu'à nous dans les poésies de Callinos.

C'était un poète d'Éphèse. Pour ranimer le courage des guerriers qui n'osaient plus affronter les barbares, il reprit les vers que Tyrtée avait composés durant la seconde guerre de Messénie : « Jusques à quand cette indolence, ô jeunes gens ? et quand donc aurez-vous un cœur vaillant ? Ne rougisiez-vous pas de vous abandonner lâchement vous-mêmes ? Vous voulez vivre dans la paix ; mais la

1. M. Lassen regarde les Lydiens comme étant des Sémites, *Über die alten Sprachen Kleinasiens*. Au reste, il donne à cette race tout le versant méridional du Taurus à l'exception de la Lycie et le reste de la presqu'île, moins la Lydie, aux Indo-Européens.

guerre embrase la contrée tout entière.... Marchez donc devant vous la lance haute; que votre cœur, sous le bouclier, se ramasse en sa vaillance, au moment où commencera la mêlée; et qu'en mourant on lance encore un dernier trait, car il est honorable pour un brave de combattre pour son pays, pour ses enfants, pour sa légitime épouse. Quant à la mort, elle viendra à l'instant que marquera le fil des Parques. Nul ne peut l'éviter, eût-il les Immortels pour ancêtres; et souvent celui qui fuit le combat et les traits, au sifflement aigu, tombe plus vite dans sa maison. Pour lui, alors nul regret. L'autre, au contraire, petits et grands le pleurent, car, vivant, on l'estimait à l'égal des demi-dieux, puisqu'il était pour ses concitoyens un rempart assuré. »

Nous ne savons ce qu'il advint des barbares. Le flot recula sans doute comme il était venu, et se perdit; ou du moins ces barbares amollis, décimés par les maladies et la guerre disparurent peu à peu.

Le roi lydien Alyatte reprit alors les projets de ses prédécesseurs contre les colonies grecques, surtout contre Milet. Incapable de la réduire par la force, il essaya de la dompter par la famine. Chaque été, dit Hérodote, dès que les fruits et les moissons commençaient à mûrir, le roi partait à la tête de son armée et la faisait marcher et camper au son des instruments. Arrivé sur le territoire des Milésiens, il respectait les habitations éparses dans les champs, et n'en faisait pas même enlever les portes, mais il détruisait les récoltes et les fruits, puis se retirait. Comme les Milésiens étaient maîtres de la mer, il était inutile de tenter un siège régulier de la ville avec une armée qui n'avait point de vaisseaux. Quant aux maisons, s'il empêchait de les abattre, c'était pour y rappeler les habitants, qui ne manquaient pas, après son départ, de se remettre à travailler la terre et à l'ensemencer, de sorte que l'année suivante, il trouvait toujours quelque chose à ravager.

Les Lydiens firent ainsi la guerre à ceux de Milet pendant onze ans. La douzième année, ayant mis le feu aux blés comme de coutume, le feu se communiqua à un temple de Minerve, et presque aussitôt Alyatte tomba malade. Il consulta l'oracle de Delphes, qui répondit : « Le roi ne guérira qu'après avoir fait reconstruire le temple de la déesse. » Alyatte envoya alors demander aux Milésiens une trêve qui lui permît d'exécuter l'ordre de la Pythie. Thrasybule, tyran de Milet, instruit par Périandre, tyran de Corinthe, de la réponse du dieu, imagina le stratagème suivant : il fit porter sur la place publique tout ce qu'il y avait dans la ville de provisions de bouche, et ordonna aux Milésiens, dès que l'envoyé du roi entrerait dans la ville, de les consommer en joyeux festins. Ces ordres furent suivis. De retour à Sardes, l'envoyé raconta ce qu'il avait vu. Alyatte avait cru que la famine désolait Milet et que le peuple y était réduit aux dernières extrémités; détrompé par ce récit, il consentit à la paix, et, au lieu d'un temple, en fit bâtir deux.

Milet était sauvé; mais Smyrne fut prise, et les autres cités tombèrent les unes après les autres sous les coups de Crésus qui les força d'abattre une partie de leurs murs, pour que ses troupes pussent en tout temps y entrer. Il songeait même à porter la guerre chez les insulaires; Bias l'en détourna. « Le bruit court, lui dit le sage, que les habitants des îles rassemblent dix mille cavaliers pour venir vous attaquer dans Sardes. — Plaise aux dieux, s'écria Crésus, qu'ils soient assez insensés pour le faire! — Oui, repartit Bias, les Grecs seraient insensés s'ils venaient vous combattre avec la cavalerie, qui est la force des Lydiens; mais vous, ô Crésus, ne le seriez-vous pas si vous alliez les chercher sur la mer où ils ont tant d'avantage? »

La domination lydienne fut assez douce pour que les Grecs d'Asie repoussassent les sollicitations que Cyrus

leur fit porter quand il attaqua les Lydiens. Crésus, qui avait pour mère une femme d'Ionie, était un roi puissant, généreux, ami des arts, presque Grec : il consultait fréquemment l'oracle de Delphes, recevait à sa cour Bias de Priène, Pittacos de Mitylène, l'Athénien Solon¹, envoyait demander des secours à Lacédémone, subissait enfin cet empire qu'exercent toujours la civilisation et le génie.

Il avait étendu sa domination jusqu'à l'Halys. Quand les Mèdes et leur roi Astyage eurent été vaincus par Cyrus, il crut le moment venu de saisir l'empire de l'Asie ; il marcha contre les Perses, mais fut battu et pris dans sa capitale. Les Ioniens envoyèrent alors des ambassadeurs au vainqueur, qui répondit par l'apologue menaçant du joueur de flûte et des poissons². Les Ioniens le comprirent ; ils se mirent à réparer leurs murailles et se rassemblèrent au Paniônion, à l'exception des Milésiens, les seuls avec qui Cyrus avait traité : il y fut résolu qu'on demanderait des secours à Sparte.

Les envoyés, arrivés à Lacédémone, firent parler un Phocéén qui, revêtu d'une robe de pourpre, débita un long discours. Cela ne plut pas aux Spartiates. Ils n'accordèrent rien et congédièrent les ambassadeurs. Mais en même temps ils firent partir des émissaires, chargés d'observer l'état des choses. Ceux-ci virent sans doute trop de faiblesse d'un côté, trop de force de l'autre, pour engager leurs compatriotes à intervenir. Les Ioniens furent laissés à leur sort.

Le peuple de Phocée donna un grand exemple. Assiégés par Harpagos et près d'être forcés, les Phocéens montèrent sur leurs vaisseaux, emportant les images de

1. Il a pu voir Solon, quand il était gouverneur d'Adramytte pour son père Alyatte.

2. En Lycie, il y avait un bassin où l'on nourrissait des poissons sacrés, et qu'au dire de Pline, on faisait venir à la surface de l'eau en jouant de la flûte. (Pl. XXXII, 2, 8; de même en Lydie; Varron, de R. R. III, 17, 4.)

leurs dieux, et firent voile vers l'île de Chios. « Ils offrirent aux habitants une somme d'argent en échange des îles OEnusses ; ceux-ci n'y ayant pas consenti, dans la crainte de voir s'établir près d'eux un commerce rival, ils se rembarquèrent pour se diriger vers la Corse, où ils avaient fondé Aléria, vingt ans auparavant. Mais, avant de prendre cette route, ils retournèrent à Phocée, y débarquèrent inopinément, et massacrèrent la garnison qu'Harpagos y avait laissée. Ils prononcèrent ensuite des imprécations solennelles contre ceux d'entre eux qui abandonneraient la flotte ; et, jetant dans la mer une masse de fer rougie au feu, firent serment : « qu'aucun « d'eux ne retournerait à Phocée avant que cette masse « ne reparût sur l'eau. » Pourtant, quand la flotte mit à la voile pour la Corse, plus de la moitié des citoyens, attendrie par l'aspect des lieux et l'amour de la patrie, devint parjure, et rentra dans Phocée. Les autres continuèrent leur navigation vers l'ouest. Ils fondèrent, sur la côte d'Italie, Élée, dont la prospérité fut rapide et durable. »

Les habitants de Téos imitèrent les Phocéens et allèrent fonder Abdère en Thrace. Mais ces deux peuples furent les seuls qui préférèrent l'exil à la servitude. Les autres, même les îles voisines du continent et qui y avaient des domaines, comme Lesbos et Chios, consentirent à payer tribut.

« J'ai appris, dit encore Hérodote, que, dans une assemblée générale du Paniônion, Bias de Priène avait ouvert un avis plein de sagesse : il conseillait aux Ioniens de réunir en une seule flotte leurs vaisseaux, de s'y embarquer tous, et de se rendre en Sardaigne, où ils fonderaient une cité unique qui comprendrait toute l'Ionie. Il leur démontrait que, dans cette grande île, ils seraient à l'abri de la servitude, et supérieurs en force à tous les autres insulaires. Thalès de Milet leur avait aussi donné un très-utile avis, avant que l'Ionie fût subjuguée.

Il leur proposait de n'avoir qu'un seul conseil général qu'ils établiraient à Téos, ville située au centre de toute l'Ionie, ce qui n'empêcherait pas que les autres villes ne continuassent à se gouverner intérieurement par leurs lois particulières, comme des cités séparées. C'étaient là de sages conseils, mais les Ioniens n'en profitèrent pas. » S'ils eussent suivi celui de Bias, l'avenir du monde occidental pouvait être changé.

La soumission des Grecs d'Asie au grand roi était un grave événement, car elle conduisit leurs maîtres à rêver aussi la conquête de la Grèce d'Europe. Les guerres médiques étaient donc là en germe avec toutes leurs conséquences : l'empire d'Athènes, de Sparte, d'Alexandre, et la diffusion de la civilisation grecque sur l'Asie occidentale.

La ruine des Ioniens du continent fit passer la puissance maritime à une île voisine, à Samos. Polycrate, avec l'aide du tyran de Naxos, Lygdamis, y avait usurpé le pouvoir entre les années 536 et 532, et l'avait d'abord partagé avec ses deux frères. Bientôt, se débarrassant de l'un par le meurtre et de l'autre par l'exil, il était resté seul maître. Il avait contracté une alliance avec Amasis, roi d'Égypte, et sa puissance s'accrut au point qu'il eut cent vaisseaux à cinquante rameurs et mille archers. Avec ces forces, il protégeait le commerce des Samiens et s'enrichissait lui-même par des courses qui tenaient plus du pirate que du prince. Il se rendit maître d'un grand nombre d'îles, même de plusieurs villes du continent, et il fut, dit Hérodote, le premier des Grecs, après Minos, qui eût conçu le projet de saisir l'empire de la mer. Au reste, il employait ses richesses à orner Samos d'ouvrages utiles ou magnifiques, un aqueduc, un môle et ce temple de Junon, qu'Hérodote comptait au nombre des merveilles de la Grèce. Pour Polycrate, ces travaux avaient un autre avantage, celui d'occuper le peuple et de lui faire oublier la liberté. Au reste, il aimait les artistes et

les poètes, Ibycos et Anacréon furent ses hôtes. La cour du tyran du Samos rivalisait avec celle des Pisistratides.

Cependant, à Samos comme à Athènes, il y avait des mécontents. Lorsque Cambyse envahit l'Égypte, Polycrate lui offrit quarante vaisseaux ; il eut soin d'y faire monter tous ceux qui lui étaient contraires, et il pria son allié de faire périr les équipages après s'en être servi. De tyran à roi fou, un pareil arrangement n'était qu'un échange de services. Par malheur, les victimes, se doutant du danger, se saisirent de la flotte et revinrent sur Samos pour y exciter un soulèvement. Repoussés, ils implorèrent le secours des Spartiates, qui se faisaient alors volontiers les redresseurs des torts, surtout quand il s'agissait de renverser quelque tyran puissant au profit d'une oligarchie. Corinthe, qui avait eu à se plaindre des pirateries de Polycrate, donna aussi des secours. Les alliés restèrent quarante jours devant Samos. Le tyran était sur ses gardes, rien ne bougea dans l'inexpugnable ville ; il fallut se retirer. On prétend que Polycrate avait payé la retraite des alliés avec une monnaie de plomb doré, que les Spartiates, dans leur inexpérience, avaient prise pour de l'or au meilleur titre. Les Samiens, qui les avaient appelés, pillèrent Siphnos, Hydréa et descendirent en Crète, à Cydônia, où cinq ans après ils furent battus, pris et vendus tous comme esclaves.

Polycrate se trouvait plus fort que jamais après cette épreuve. Sa fortune était au comble ; il commença à trembler, se souvenant qu'Amasis n'avait plus voulu de son alliance, parce qu'il l'estimait trop heureux, c'est-à-dire trop près de quelque misère éclatante. Pour conjurer la colère et l'envie des dieux, il se décida à faire un sacrifice. Il monta sur un vaisseau, se rendit en pleine mer et y jeta un anneau très-précieux. Puis il revint dans son palais pour se livrer au chagrin que lui causait la perte qu'il venait de faire. Il croyait avoir acheté du bonheur pour longtemps et fait avec la fortune un bail sûr. Trois

jours après, un pêcheur prend un magnifique poisson, l'apporte au roi; on l'ouvre : ô prodige ! on y trouve l'anneau. Ainsi l'offrande de Polycrate était rejetée. En effet, quelque temps après, le satrape Orétès, qu'il avait offensé, l'attira sur le continent, sous le prétexte qu'il l'aiderait dans ses projets de domination, et le fit mettre en croix. Hérodote ne doute pas de la vérité de toute cette légende, dont s'amusait l'esprit des Grecs, et qui, d'ailleurs, était d'accord avec leurs sentiments religieux les plus intimes. Ils croyaient les dieux jaloux de toute prospérité trop grande pour un mortel ; derrière le bonheur, ils voyaient toujours Némésis armée de ses vengeances et prête à frapper, pour abaisser l'orgueil de celui qui oubliait l'infirmité de la nature humaine. Tel est aussi le fond, bien plus moral qu'historique, de la belle et tragique histoire de Crésus, telle qu'Hérodote nous l'a donnée.

Avec Polycrate tomba la puissance de Samos. Méandrios, qu'il avait laissé gardien de l'acropole et de ses trésors, voulut abdiquer la tyrannie. Au lieu d'applaudir à ce désintéressement, on lui demanda des comptes, on l'injuria. Il ressaisit ce qu'il abandonnait. « Les Samiens, dit avec tristesse Hérodote, ne voulurent pas être libres. » Attaqué par une armée persique que conduisait Syloson, frère de Polycrate, Méandrios s'enfuit avec ses richesses. Les Perses tuèrent jusqu'au dernier homme dans Samos. Otanès la repeupla dans la suite et la laissa sous le dur gouvernement de Syloson, devenu le tributaire du grand roi.

Deux îles mériteraient encore d'être citées : Naxos alors très-puissante, mais dont je parlerai en racontant la révolte des Ioniens; Lemnos, où les Grecs, pour expliquer ses éruptions volcaniques, avaient placé les ateliers de Vulcain et où ils entendaient, dans les grondements du sol, le bruit des marteaux des Cyclopes forgeant la foudre de Jupiter; enfin Lesbos, que Pittacos, un des

sages, que ses musiciens et ses poètes Terpandre, Arion, Alcée, Sapho avaient rendue célèbre. La légende savait bien pourquoi toute cette veine de poésie y coulait. Après qu'Orphée, saisi dans la Thrace par les Bacchantes furieuses, eut été mis en pièces, sa tête et sa lyre, jetées dans l'Hèbre, rendaient encore des sons harmonieux, et furent roulées par les flots jusqu'aux rivages de Méthymne. Les Lesbiens ensevelirent la tête du poète et suspendirent sa lyre dans le temple d'Apollon. Le dieu récompensa leur piété en leur donnant le don de la musique et de la poésie. On vantait aussi la beauté de ses femmes et leur adresse à filer la laine¹.

Lesbos, une des grandes îles de la mer Égée, renfermait cinq ou six États. Mitylène et Méthymne y tenaient le premier rang, et se firent de longues guerres où la première l'emporta; mais sa rivale asservie se vengea par de fréquentes révoltes et de constants appels à l'étranger. Mitylène avait deux ports², une marine puissante et des possessions dans la Troade pour dominer le commerce de l'Hellespont. Cette prétention devint une cause de guerre avec Athènes, qui s'empara de Sigée et aurait voulu expulser tout à fait les Mitylénien de cette côte. Pittacos, nommé leur chef, provoqua le général ennemi, Phrynon, à un combat singulier. Ces défis, communs au moyen âge, sont rares dans l'histoire de la Grèce. Phrynon, qui avait été plusieurs fois vainqueur

1. Quand Agamemnon énumère les présents qu'il promet de faire à Achille pour apaiser sa colère, il cite les esclaves de Lesbos, aussi belles qu'habiles. Une ancienne tradition voulait que Lesbos eût été séparée du continent asiatique à l'époque où l'Euxin, jusqu'alors un lac, rompit ses digues et fit irruption dans la Méditerranée. Lesbos n'est en effet qu'à une faible distance de la côte Asiatique et l'étroit canal qui l'en sépare est semé d'îles nombreuses.

2. Le port du nord est aujourd'hui ensablé, et celui du midi ne reçoit plus que des navires marchands d'un faible tonnage. Les bateaux à vapeur mouillent en dehors et, lorsque la mer est houleuse, n'osent s'arrêter sur cette côte autrefois si animée et maintenant si inhospitalière. Boutan, *Mémoire sur la topographie et l'histoire de l'île de Lesbos*, 1855; Archiv. des missions, t. V, p. 273.

aux jeux Olympiques, accepta, mais fut tué. Pittacos l'avait enveloppé d'un filet qu'il tenait caché sous son bouclier. Les Mitylénien^s furent pourtant battus, et dans la fuite Alcée abandonna son bouclier, dont les Athéniens firent le principal ornement de leur trophée. Le poète osa chanter sa honte ; Horace, qui l'a imité, eut au moins l'excuse d'une flatterie obligée envers Auguste. Le tyran de Corinthe, Périandre, pris pour arbitre entre les deux peuples, laissa à chacun ce qu'il possédait (612).

Ce Pittacos, aidé des frères d'Alcée, avait tué le tyran Melanchros, mais non l'anarchie. Des dissensions continues désolaient la cité ; un parti chassa l'autre, et les bannis tinrent la ville comme assiégée. Pittacos fut enfin élu *ésymnète* pour dix ans avec un pouvoir illimité. Nous ignorons quelles mesures il prit, mais nous savons que cet ami de Solon sut comme lui rétablir le calme, et comme lui aussi résister à la tentation de garder le pouvoir. Au bout de dix ans, il s'en démit et redevint simple citoyen. On s'étonnait de ce désintéressement inaccoutumé. « J'ai été effrayé, répondit-il, de voir Périandre, à Corinthe, devenir le tyran de son peuple. Il est trop difficile de garder toujours la vertu. » Quand la domination des Perses s'approcha d'elle, Lesbos traita avec Cyrus ; après la défaite de Lada, elle partagea le sort de l'Ionie.

Cyrène en Afrique perdit aussi sa liberté et eut les mêmes maîtres. Composée d'éléments trop contraires, la population grecque de Cyrène fut agitée de révolutions qui ne lui laissèrent jamais de repos. La famille de Battos y domina pendant plusieurs générations. Sous Battos III l'Heureux (de 574 à 554), l'oracle ordonna d'accueillir indistinctement les Grecs de toute tribu : ainsi s'accumula dans la ville, qui renfermait déjà beaucoup de Libyens, une multitude considérable et hétérogène. Pour donner les terres promises aux nouveaux venus, il fallut déposséder les Libyens du voisinage, qui invoquèrent

l'assistance du roi d'Égypte, Apriès. Il leur envoya une nombreuse armée ; elle fut détruite, et cette défaite causa une révolution en Égypte, où Apriès fut renversé du trône. Amasis, son successeur, fit la paix avec les Cyréneens et épousa une femme de la famille de leurs rois.

Arcésilaos II régna ensuite (554 à 544). Dans une guerre contre les Libyens, il laissa sur le champ de bataille sept mille de ses hoplites. Jamais une ville grecque n'avait subi pareil désastre. Cyrène parut à peine le sentir, mais Arcésilaos n'y survécut pas. A son retour, il fut assassiné par son frère Léarchos : sa femme le vengea en tuant le meurtrier.

Sous Battos le Boiteux, on fit venir de Mantinée, par ordre de la Pythie, le législateur Démonax, qui partagea les habitants en trois tribus contenant, l'une les Théréens, l'autre les Péloponnésiens et les Crétois, la troisième tous les Grecs insulaires. Ensuite, ne réservant au roi que le sacerdoce et les terres consacrées, Démonax rendit au peuple le reste des propriétés et des fonctions publiques (543). Ces réformes ne donnèrent pas le repos à Cyrène. Arcésilaos III, fils de Battos le Boiteux, réclama les privilèges perdus par la royauté, et, pour se procurer des appuis au dehors, paya tribut aux Perses, qui venaient de conquérir l'Égypte. Effrayé par un oracle qui lui avait recommandé, sous peine de grands malheurs, un gouvernement paternel, il quitta Cyrène, où il avait versé trop de sang et se retira à Barcé, dont les habitants l'assassinèrent. Sa mère Phérétime se rendit alors en Égypte, auprès du satrape Aryandès, et en obtint une armée formidable qui s'empara de Barcé après un siège difficile. Par l'ordre de Phérétime, on mit en croix autour de la ville tous ses ennemis ; on coupa le sein à leurs femmes, et on borda les murailles de ce trophée sanglant. Le reste des Barcéens fut envoyé à Darius, qui leur donna des terres dans la Bactriane. Les Battiades étaient rétablis, mais la Cyrénaïque était tributaire du

grand roi, qui emmena ses soldats dans son expédition contre la Grèce. Cyrène ne retrouva que vers 450 son gouvernement républicain.

En regard de ces révolutions et de ces malheurs nés de la division, mettons la sagesse et l'obscur prospérité d'un petit peuple, qui entrevit dès l'antiquité les avantages du système politique que pratique l'Europe moderne, le gouvernement représentatif. Les Lyciens avaient fait trois classes de leurs vingt-trois cités ; celles de la première possédaient chacune trois voix à l'assemblée générale ; celles de la seconde deux, celles de la dernière une. Mais chacune contribuait aux dépenses publiques dans la même proportion. Cette assemblée de députés, qui décidait de la paix, de la guerre et de tous les grands intérêts de la nation, ne se tenait pas en un lieu fixe, de sorte qu'il n'y avait pas de capitale qui absorbât toute la vie de la nation. Un magistrat suprême et quelques chefs secondaires étaient élus pour tout le corps lyciaque, et un tribunal supérieur jugeait les causes que les membres de la confédération avaient à débattre. Chaque cité avait, dans la nomination aux charges de l'administration et de la justice, la part que lui assignait son rang. La Grèce connut mal cette sage organisation, dont la ligne achéenne ne fut qu'une faible et trop tardive image.

Ce petit peuple grec, perdu au milieu des barbares, donna dans la conquête de l'Asie Mineure par les Perses un autre exemple. Lorsque Harpagos parut sous les murs de Xanthe, les habitants sortirent à sa rencontre ; repoussés dans la place, ils jetèrent dans un bûcher leurs femmes, leurs enfants, leurs trésors, et allèrent mourir les armes à la main, au plus épais de l'armée persique. Léonidas et ses trois cents Spartiates sont plus célèbres, mais non pas plus héroïques.

Plus loin encore que la Lycie, *Cypre* avait été tour à tour soumise aux Phéniciens, à l'Égypte et aux Perses ; sa population, formée de plusieurs races étrangères, avait

à peine quelques gouttes de sang grec dans les veines. Salamine pourtant se souvenait de son origine hellénique et le montrera par ses efforts répétés pour secouer le joug persique.

Au milieu de cette mer et du monde grec, nous avons oublié la Crète, à qui sa fécondité avait mérité le surnom de *l'île des Bienheureux*, et dont Aristote disait que jamais position ne fut plus favorable pour l'établissement d'un grand empire¹. Elle touche, en effet, d'une part à l'Asie, de l'autre au Péloponnèse, et elle commande les communications de la Grèce avec l'Égypte, de la Thrace avec la côte de Phénicie. Du haut de ses promontoires se déroule au regard une immense étendue de mer : c'est une des citadelles de la Méditerranée. Vaste, il le semblait alors, comme un continent, elle avait les beautés sauvages d'un pays alpestre avec les fertiles vallées d'une terre féconde, et, sur ses côtes du nord, tournées vers la Grèce et l'Asie, des ports nombreux et sûrs. Cependant, sauf à une époque, la plus ancienne, les hommes ont ici fait mentir la nature. Les Phéniciens y abordèrent de bonne heure. Europe, la Sidonienne, que le taureau, image du soleil, transporte à travers les flots, de Phénicie en Crète, est le symbole de ces antiques voyages. Ils y fondèrent des villes, ils y établirent leurs dieux, même le farouche Moloch, dont la statue d'airain, rougie par un feu intérieur, brûlait les victimes qu'une piété atroce plaçait entre ses bras. Toutefois ils ne purent prévaloir sur la population indigène, qui, fortifiée par de nouveaux venus arrivés des côtes d'Asie, resta grecque de langue, d'esprit et de courage. C'est dans cette île que la grandeur de la civilisation occidentale commença, et le lieu le plus célèbre de l'Europe, aux premiers jours de son histoire, a été la Crète aux cent villes.

Mais depuis l'âge héroïque, depuis Minos et Idoménée,

1. *Polit.*, l. II, ch. ix.

la Crète a vécu dans l'ombre et à l'écart. Lycurgue y passa et Épiménide en vint. Le premier y trouva les vieilles lois doriennes. Montesquieu a dit, en exagérant la portée des emprunts de Lycurgue, que les lois de la Crète étaient l'original de celles de Sparte, et que celles de Platon en étaient la correction. Parmi ces lois s'en trouvait une qui leur reconnaissait le droit d'insurrection contre leurs magistrats prévaricateurs. Montesquieu l'approuve, « parce que les Crétois avaient, dit-il, le patriotisme le plus ardent, le moins sujet à faillir. L'amour de la patrie corrige tout. » Et il a raison, mais à la condition de ne point porter cette loi hors des petites cités, où la vraie majorité des citoyens se montre aisément. Nous ne savons rien des longues dissensions de la Crète, ni de la rivalité de ses deux plus puissantes villes, Cnôsse et Gortyne. La perte de cette histoire est peu à regretter ; si rien n'a surnagé, c'est qu'il n'y eut là rien de grand. Les Crétois donnèrent de bonne heure l'exemple fatal de soldats mercenaires. La Crète approvisionna toutes les armées d'archers et de frondeurs¹. Ils avaient une autre réputation : les anciens les appelaient « de grands menteurs. » Faute de savoir faire de l'histoire, ils se rendirent très-habiles à forger des fables, entre autres, dit Platon, celle de Jupiter et de Ganymède, pour justifier leurs habitudes honteuses².

Dans l'autre bassin de la Méditerranée brillèrent d'abord Sybaris et Croton. L'époque de la prospérité de Sybaris est de 600 à 550. L'extraordinaire fertilité de son territoire qui donnait cent pour un, son commerce avec Milet et l'Ionie, sa politique libérale à l'égard des étrangers, portèrent au comble sa richesse et ses forces.

1. *Esprit des lois*, VIII, II (Aristote, *Polit.*, II, x).

2. Κρητες ἀεὶ ψεύσται. Cf. Hœck, *Creta*, vol. III, p. 264.

3. Ce vice honteux fut général en Grèce. En Crète, à Sparte, la loi le protégea et les plus grands hommes de la Grèce, Aristide, Épaminondas, Thémistocle, Phidias, Euripide, Sophocle même en furent atteints. Il n'en est pas question dans Homère, sauf l'histoire de Ganymède.

Elle avait 5000 cavaliers et pouvait, dit-on, avec une évidente exagération, armer 300 000 hommes. Mais de bonne heure aussi elle s'abandonna à l'influence éner-vante du climat, et le nom de Sybarite est devenu dans toutes les langues l'épithète qui désigne les plus extrêmes raffinements de la mollesse et de la volupté. Aussi un grand désastre suffit pour l'abattre, les peuples amollis n'étant pas plus capables que les individus énervés d'un persévérant effort. En 510, Sybaris, jusque-là gouvernée par une démocratie modérée, chassa de ses murs les citoyens les plus puissants. Crotone accueillit les bannis et refusa leur extradition. Les deux peuples marchèrent l'un contre l'autre. A la tête des Crotoniates était le fameux Milon, armé, comme Hercule, d'une massue. Le Spartiate Doriéos, alors dans ces parages où il cherchait fortune, prit parti pour les Crotoniates, qui firent un affreux massacre de leurs adversaires, prirent Sybaris et s'acharnèrent à sa ruine avec l'empportement que donne aux passions ce climat presque africain. Ils en rasèrent les maisons et les murailles, et pour en faire disparaître jusqu'aux vestiges, ils détournèrent un fleuve voisin, qu'ils firent passer à la place où s'élevait naguère la cité rivale.

Cette ville de Crotone, que nous voyons si cruellement victorieuse, avait été fondée en 710 par des Achéens, comme Sybaris. Un siècle après, elle mettait déjà sur pied 120 000 hommes. Elle fut d'abord gouvernée sans doute par une démocratie. Vers 540, Pythagore y établit son célèbre institut. En 510, un chef populaire, Cylon, suscita un mouvement contraire à l'impulsion donnée par le philosophe et déchaîna les partis jusqu'au moment où un certain Clinias s'empara de la tyrannie (494). La destruction de Sybaris avait fait de Crotone la première ville de la Grande-Grèce; elle dominait sur plusieurs cités et appelait les Grecs italiotes à des fêtes communes autour du temple de Junon Lacinienne. Mais

cette union religieuse ne fut pas assez forte pour amener une union politique, bien nécessaire cependant, car au cinquième siècle les vieilles populations de l'Italie descendaient des montagnes du centre de la péninsule pour rentrer dans leur primitif héritage. Les Sabelliens prirent Cumes et Posidônia; et deux peuples nouveaux, les Lucaniens et les Bruttians occupèrent tout le centre du pays, de Bénévent à Rhégion. Les Grecs, rejetés à la côte, y vécurent en de continuelles alarmes. Tarente même souffrit en 473, de la part des Iapyges, une désastreuse défaite, et elle ne résista à leurs efforts que grâce aux secours qu'elle reçut à plusieurs reprises de la mère patrie.

Ainsi le monde grec fléchissait à ses extrémités, en Asie, en Afrique, sous la pression du grand empire des Perses, en Italie sous celle des races indigènes; deux villes font exception à cette décadence générale des colonies, Syracuse et Marseille.

La prépondérance en Sicile appartient d'abord à Agrigente et à Géla. On sait peu de chose d'Agrigente, si ce n'est la cruauté de Phalaris. Chargé vers 570 de bâtir le temple de Jupiter dans l'acropole, il réunit de nombreux ouvriers, qu'il arma le jour de la fête de Cérès et qui se saisirent pour lui de la citadelle, qu'il garda seize ans. On connaît son taureau d'airain où il enfermait ses victimes pour les brûler à petit feu et entendre, dans les rugissements du monstre, les cris de leur douleur. Il n'était pas le seul tyran dans l'île; chaque cité à peu près avait le sien, car leur état intérieur favorisait les usurpations. Il y avait là en effet quatre classes en présence : les fondateurs de la cité, maîtres de vastes domaines qu'ils faisaient labourer par des colons indigènes; les étrangers, Grecs ou autres, établis dans la ville et exclus des charges; les colons à peu près réduits à la condition de serfs de la glèbe, et dans l'intérieur de l'île, les Sicules, toujours prêts à se venger de ceux qui les avaient

dépossédés, en se louant comme mercenaires au plus offrant. Un homme ambitieux et habile pouvait aisément, au milieu de tant d'éléments contraires, s'élever avec l'aide des uns contre les autres et les dominer tous.

Ainsi firent, à Géla, Cléandros et Hippocratès qui s'entourèrent d'une troupe nombreuse de mercenaires indigènes. Hippocratès commandait à la moitié de la Sicile. Un de ses officiers, Gélon, lui succéda en 491. Les riches de Syracuse l'ayant appelé contre le peuple, il s'empara de la ville, y transporta les habitants de Camarina, la moitié de ceux de Géla, et tous les riches de Mégara et d'Eubœa. Quant aux hommes du peuple de ces deux villes, il les fit vendre comme esclaves, à la condition expresse qu'ils seraient transportés hors de l'île, car il pensait, ajoute Hérodote, qu'avec le peuple il n'y a pas de gouvernement possible. C'était du plus pur esprit dorien.

Tous ces nouveaux venus ne pouvaient tenir dans l'île d'Ortygie; ils s'étendirent sur la terre ferme, où l'on bâtit l'Achradine. Gélon y transporta sa résidence. Excepté Messine qui obéissait au tyran de Rhégion, et les grandes villes d'Agrigente, d'Himère et de Sélinonte, toute la Sicile grecque, avec une partie des tribus sicules, lui était soumise. De nombreux mercenaires accouraient autour de lui, et s'il en fallait croire Hérodote, il aurait promis aux Grecs menacés par Xerxès 20 000 hoplites, 200 trirèmes, 2000 cavaliers, 2000 archers, autant de frondeurs et de cavalerie légère, enfin du blé pour tout le temps que la guerre durerait.

Ces offres étaient fort exagérées et peu sincères, car Gélon était engagé dans une guerre avec les Carthaginois, qu'il voulait expulser de Sicile et qui préparaient en ce moment même contre lui un formidable armement. Tandis que Xerxès envahissait la Grèce, les Carthaginois, ses alliés, vinrent au nombre, dit-on, de 300 000 assiéger Himère. Gélon ne put leur opposer que 50 000 fan-

tassins et 5000 chevaux. Il n'en gagna pas moins une bataille qui se termina par l'entière destruction de l'armée carthaginoise; 150 000 Africains périrent, et le nombre des captifs fut si considérable que des particuliers d'Agrigente en eurent jusqu'à 500 pour leur part. Quelque outrés que soient ces chiffres, la victoire était certainement considérable, car Simonide célébra Gélon à l'égal des vainqueurs de Salamine et de Platées. Les Carthaginois ne furent pas chassés de l'île, mais ils achetèrent la paix 2000 talents, et Syracuse, sous la glorieuse tyrannie de Gélon, devint la première ville grecque de l'Occident (480).

Il y avait encore dans cet Occident une ville grecque fameuse. Elle n'atteignit point à cette puissance, mais elle n'eut pas non plus les revers dont avaient été déjà frappées tant de colonies et qui étaient réservés à Syracuse même. Marseille, malgré la turbulence dont on fait l'attribut du caractère ionien, est bien différente de ces villes doriennes si troublées. On a toujours vanté le calme intérieur dont jouit cette cité ionienne et la douceur de ses mœurs. Le glaive destiné aux exécutions s'était rouillé, tant étaient rares les occasions d'en faire usage. Une aristocratie modérée la gouvernait : c'était un conseil de six cents membres nommés à vie et qui ne pouvaient être choisis que parmi des citoyens mariés, ayant des enfants et comptant trois générations d'aïeux citoyens. Un comité de quinze membres formait la tête de cette assemblée; le pouvoir exécutif était confié à trois magistrats. La paix intérieure que Marseille sut garder lui était commandée par sa position critique au milieu de tribus belliqueuses. On sait, mais vaguement, qu'elle soutint contre les Carthaginois et les Étrusques de longues guerres maritimes. Malgré la petitesse de son territoire, elle faisait un commerce considérable de vin et d'huile. Nous avons déjà parlé de ses colonies.

Deux faits ressortent de cette histoire générale des

colonies : c'est leur prospérité et leur éclat au septième et au sixième siècle, quand la mère patrie était encore obscure et comme sans vie ; c'est, Syracuse et Marseille exceptées, leur décadence au cinquième, quand les Grecs de l'Asie et de l'Afrique ont perdu leur liberté sous les Perses ; quand ceux d'Italie défendent péniblement la leur contre les populations sabelliennes descendues de l'Apennin. Alors au contraire la métropole grandit, la vie s'y montre avec une exubérante fécondité. Tout à l'heure il n'y avait de lumière qu'aux extrémités du monde grec, maintenant elle se condense au centre et va y briller d'un éclat incomparable.

CHAPITRE XV.

INSTITUTIONS GÉNÉRALES¹.

Nous venons de parcourir toute la Méditerranée, de la Lycie à Marseille, et de Cyrène à la Macédoine. Ce qui nous a frappés, c'est un double mouvement d'expansion au dehors et d'isolement à l'intérieur. Les Grecs peuplent tous les rivages et se divisent en autant d'États qu'ils ont bâti de hameaux. La souveraineté, à leurs yeux, est essentiellement municipale. Pour former un État, il leur suffit d'une enceinte fortifiée où serrer la récolte et trouver au besoin un abri ; même de moins encore. Un rocher stérile est trop vaste pour une seule république. Des îlots comme Péparéthos et Amorgos ont chacun deux ou trois

1. Sur les oracles : Bulenger, *ap. Gronov.*, t. VII ; sur les jeux : Villoson et Massien, *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XXXVIII et V ; Corsini, *Dissertationes agonisticæ* ; Krause, *Olympia*, 1838 et *Die Gymnastik und Agonistik der Hellenen* ; sur les amphictyons : Sainte-Croix, *des anciens gouvernements fédératifs de la Grèce* ; de Valois, *Mém. de l'Acad. des insc.*, t. III, Letronne, *ibid.*, t. VI, Fréret, *ibid.*, t. XLVII de l'ancienne collection. Tittmann, *Ueber den amphiktyonischen Bund*, 1812 ; W. Gœtte, *Das Delphische Orakel*, 1839. A Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique*, t. II, ch. VII et X. A tous ces savants livres j'ajoute celui de Barthélemy, *passim*. Il n'est plus de mode de citer cet écrivain. Cependant si le sens de l'antiquité lui manque bien souvent, bien peu ont eu une érudition littéraire plus complète.

viles indépendantes. Les Mégariens se vantaient, en offrant leur droit de cité à Alexandre, de ne l'avoir donné à personne depuis Hercule, et quand, après Ægos-Potamos, Sparte leur demanda ce titre pour un des chefs qui venaient de vaincre leur odieuse rivale : « Faites-le Spartiate d'abord, répondirent-ils, ensuite nous le ferons Mégarien. »

Cependant il y a un peuple grec, car tous, de l'Olympe au cap Ténare, appellent barbares les peuples qui ne parlent pas leur langue et qui n'ont pas leurs dieux.

Sans doute entre le pâtre grossier d'Arcadie et l'élégant citoyen d'Athènes ou de Milet, les différences sont grandes, mais plus grandes encore les ressemblances. Outre qu'ils ont même langue et mêmes dieux, il y a entre eux communauté morale. L'horizon de l'un est immense, celui de l'autre borné; mais tous deux repoussent ce qu'on trouve chez les autres nations contemporaines : les sacrifices humains, les mutilations, la polygamie, la vente des enfants par le père, comme en Thrace et à Rome même, et la servile obéissance d'un Asiatique pour son grand roi. Tous deux vont combattre nus aux jeux publics, ce qui serait une honte, disent Hérodote et Platon, chez presque tous les barbares; et dans un autre ordre de faits, tous deux, avec le sentiment d'une commune origine, se refusent à l'idée que leur ville ira se perdre dans un de ces vastes États, comme l'Asie en voit si facilement s'élever.

Il y a donc un peuple grec distinct des barbares, mais il y a aussi un corps hellénique, τὸ ἑλληνικόν, comme dit Hérodote (VIII, 144).

Cette commune manière de vivre et de sentir devait en effet conduire les Grecs, en dépit d'eux-mêmes, à reconnaître quelques institutions générales, qui eurent moins, il est vrai, une puissance coercitive qu'une certaine force d'attraction et de cohésion; je veux parler des amphictyonies, des jeux publics et des oracles.

Les amphictyonies étaient des associations à la fois politiques et religieuses, que formaient, comme le nom l'indique¹, un certain nombre d'États limitrophes, dans le but de régler à l'amiable leurs mutuelles relations. Jamais, si ce n'est à leur dernier jour, les Grecs ne s'élevèrent jusqu'à la pensée de se donner une constitution fédérale qui doublât leurs forces en rassemblant comme en un faisceau celles de toutes les cités. Mais l'idée d'une union fraternelle régna toujours parmi eux, malgré les guerres qui ne cessèrent de les déchirer. C'est à cet esprit qu'est dû l'établissement des amphictyonies. Dans les anciens temps ces ligues furent nombreuses. Il y en avait une pour la Béotie à Oncheste; une autre à l'isthme de Corinthe pour Athènes, Sicyône, Argos et Mégare; une troisième dans l'île de Calaurie, en face de Trézène, pour Hermione, Épidaure, Égine, Athènes, Orchomène et deux villes, Prasies et Nauplie, que Sparte et Argos dans la suite remplacèrent; d'autres encore, au temple de Junon, entre Argos et Mycènes, au promontoire Samicon dans la Triphylie, à Amarynthe près d'Érétrie en Eubée, à Délos, dans l'Ionie, la Doride, etc.

Un temple était toujours le centre de ces confédérations et une fête religieuse l'époque de la réunion des députés ou des peuples, car le culte commun d'une divinité et la participation aux mêmes sacrifices furent le seul lien que les anciens Grecs voulurent accepter. Jamais ces ligues n'eurent la plus importante des attributions souveraines, le droit d'administration.

La plus célèbre de ces amphictyonies fut celle qui avait lieu le printemps à Delphes, l'automne aux Thermopyles, dans la plaine d'Anthéla, avant et après les travaux des champs. La tradition attribuait à Amphictyon, fils de Deucalion, l'établissement de ce conseil, dont Strabon rapportait la fondation à Acrisios, roi d'Argos.

1. Ἀπὸ τοῦ ἀμφὶ κτιζέσθαι, selon Valois.

Quelle que soit son origine, cette institution est certainement ancienne, comme le prouvent les noms des peuples qui en faisaient partie. Ils sont au nombre de douze : Thessaliens, Béotiens, Doriens, Ioniens, Perrhœbes, Magnètes, Dolopes, Locriens, OÉtéens ou Ænians, Achéens-Phthiotes, Maliens, Phocidiens. Sur douze, sept de ces peuples habitent au delà du mont OËta, preuve que l'époque où se forma la ligue fut celle de la puissance de la Thessalie, c'est-à-dire le temps de la première civilisation grecque.

Chacun de ces peuples avait deux voix ; en tout vingt-quatre suffrages. Ce nombre resta le même jusqu'à Auguste ; seulement le droit de voter fut quelquefois transmis d'un peuple à un autre, ou divisé entre deux parties d'un même peuple. Ainsi, Sparte et Athènes n'eurent qu'une des deux voix des Doriens et des Ioniens, l'autre fut donnée à leurs colonies. Les Dolopes ayant été, à cause de leurs brigandages, privés du droit d'amphictyonie, les voix passèrent, ce semble, aux Delphiens. Enfin, après la troisième guerre sacrée, les Macédoniens furent admis à la place des Phocidiens. Dans l'institution amphictyonique, comme dans toutes les institutions primitives, la politique est placée sous l'invocation de la religion. Chez les anciens d'ailleurs, et surtout dans la Grèce, il n'était point d'acte un peu solennel qui ne s'accomplît au pied des autels et qui ne fût précédé ou suivi d'un sacrifice. Aussi aurons-nous de la peine à distinguer le caractère religieux du caractère politique dans les attributions du conseil des amphictyons. Il est même possible que cette réunion n'ait été dans le principe qu'une fête religieuse en l'honneur de Cérès, la déesse nourricière, dont le temple s'élevait dans le voisinage des Thermopyles. Là avait lieu un grand concours d'hommes, de femmes, d'enfants, de familles entières, qui, délivrées des travaux de l'agriculture, venaient se réjouir en commun et consacrer sur les autels de la déesse

quelque léger tribut prélevé sur leurs moissons. D'autres y venaient attirés par la dévotion, la curiosité ou les affaires; et tandis que la foule se livrait aux plaisirs ou échangeait ses denrées¹, les députés des douze tribus unies délibéraient sur les affaires communes. Car il faut distinguer ces deux éléments : l'assemblée générale de tous les membres présents de la confédération, ou comme Eschine l'appelle, la commune des amphictyons, qui n'était consultée que dans des cas très-rares; et le conseil même ou les magistrats désignés par les États confédérés pour les représenter. Ces magistrats étaient appelés *Hiéromnémons* et *Pylagores* : les premiers semblent avoir été plus particulièrement revêtus, comme leur nom l'indique, du caractère religieux; on croit qu'il leur appartenait de convoquer, de présider le conseil, et de commander les forces chargées d'exécuter ses décrets; mais peut-être, en retour, ne votaient-ils pas. Les pylagores délibéraient et votaient. Chaque cité, lors même qu'elle n'avait qu'une voix, envoyait toujours un seul hiéromnémon, mais plusieurs pylagores; de là le nom de synèdres. A Athènes, le premier était désigné par le sort, les seconds étaient élus.

En entendant parler d'un conseil de la Grèce entière, on pourrait croire qu'à Delphes siégeait un véritable gouvernement des affaires générales du pays. Il n'en est rien. Dans tous les temps, chaque État grec eut sa pleine et entière liberté; même quand deux millions d'Asiatiques se précipitèrent sur la Hellade, on ne vit pas les amphictyons prendre la direction de la défense, à moins qu'on ne veuille admettre la conjecture improbable de Tittmann, que l'État alors prépondérant, Lacédémone,

1. Ces marchés ou foires rappellent ceux qui s'établirent au moyen âge, par les mêmes raisons, auprès des lieux fameux de pèlerinage, et qui furent la continuation ou l'extension d'usages anciens. Les marchands y avaient franchise de droits, ἀτέλεια, et devaient, disait-on, cette franchise à Acrisios. Cf. Schol. Euripid., *ad. Orest*, v. 1087. Sur les pèlerinages des anciens, voy. Maury, t. II, p. 23 et sqq.

se soit audacieusement emparé, dans le trouble commun, d'un rôle qui leur appartenait. Ce n'est qu'après la victoire qu'ils reparaissent et agissent. Alors, ils mettent à prix et dévouent aux dieux la tête du traître qui avait ouvert à l'ennemi la porte de la Grèce ; ils font dresser à Delphes les statues de Scyllis et de son héroïque fille, Cyané ; ils élèvent aux héros des Thermopyles un monument funèbre avec une immortelle inscription.

Par ces faits, nous rentrons dans le véritable caractère des amphictyons. Décerner des récompenses nationales, ériger des statues, des tombeaux à ceux qui avaient bien servi la patrie commune, ou jeter la malédiction sur la tête coupable, voilà des actes véritablement amphictyoniques, soit par le genre même des châtiments et des récompenses, qui portaient l'empreinte de la religion, soit parce que cette haute dispensation des peines et des honneurs était le véritable apanage du tribunal suprême de la race hellénique, image du conseil des douze grands dieux.

A ce même titre de tribunal religieux, le conseil des amphictyons exerçait dans l'intérieur de la Grèce une sorte de suprême justice de paix et de conciliation. De même qu'au moyen âge le clergé s'efforça par l'institution de la *trêve de Dieu* de mettre quelque frein aux passions violentes, les amphictyons imposèrent aux guerres entre les membres de la confédération certaines limites et certains tempéraments. Il était interdit à toute armée assiégeant une ville amphictyonique de couper les conduits ou de détourner les fleuves qui lui apportaient l'eau ; la ville prise, défense aux vainqueurs de la détruire ; dans le cours de la guerre, on devait s'accorder des trêves pour ensevelir les morts ; car les sacrilèges seuls restaient sans sépulture ; après la victoire, n'élever aucun trophée durable, pour ne pas éterniser les haines, à moins que ces trophées, comme ceux de Salamine et de Marathon, ne rappelassent un triomphe sur les barbares ;

respect à ceux qui se réfugiaient dans les temples ; enfin liberté entière pour tous d'assister aux jeux publics, d'aller consulter les oracles, de se rendre au temple commun, d'y sacrifier, etc. Tel était parmi les Grecs le droit des gens, dont les amphictyons étaient les gardiens.

Ces règlements étaient mis sous la sanction de véritables anathèmes : « Si quelques particuliers, ou ville, ou nation, commettent un attentat, qu'ils soient dévoués à Apollon, à Diane, à Latone, à Minerve-Pronœa. Puisse la terre ne porter pour eux aucun fruit ; que de leurs femmes naissent des monstres affreux ; que leurs troupeaux n'engendrent point suivant l'ordre de la nature ; qu'ils soient malheureux à la guerre et dans toutes leurs affaires ; qu'ils périssent misérablement, eux, leurs maisons et toute leur race ; enfin que leurs sacrifices à Apollon Pythien, à Diane, à Latone, à Minerve-Pronœa, offerts d'une manière illégale, soient toujours rejetés par ces divinités. » Ces imprécations prononcées, l'amphictyon jurait d'employer sa voix, ses pieds, ses mains, à dénoncer, à poursuivre, à frapper le coupable. Malheur donc à qui violait les règlements amphictyoniques ! Pour le punir, le tribunal suspendait ses propres lois de clémence. Dans la première guerre sacrée, au siège de Cirrha, les amphictyons, d'après le conseil de Solon, détournèrent le Plistos dont la ville buvait les eaux, puis le lui renvoyèrent empoisonné d'ellébore. Quand Cirrha fut prise, au bout de dix années (595), ils la rasèrent jusqu'au sol et défendirent avec imprécations d'en cultiver jamais le territoire. Tout Grec était tenu de répondre au premier appel des amphictyons et de prêter ses mains à l'exécution de leurs décrets. Clisthène de Sicyône, qui les seconda énergiquement contre Cirrha, reçut d'eux en retour un appui efficace dans ses projets de tyrannie sur sa patrie.

Quel était donc le crime de Cirrha ? c'était d'avoir offensé Apollon Delphien, en accablant d'exactions les pè-

lerins qui venaient sacrifier à ses autels. La protection du temple, de son territoire et de ceux qui y apportaient des offrandes, appartenait en effet aux amphictyons. Quelques *théores*¹ du Péloponnèse, traversant le pays de Mégare, pour se rendre à Delphes, avaient été renversés de leur chariot par des gens de la contrée et jetés dans un marais, où plusieurs avaient péri. Le tribunal amphictyonique exigea aussitôt la mort des plus coupables et le bannissement des autres. Quand le temple de Delphes fut consumé par les flammes, en 548, les amphictyons firent marché avec les Alcéméonides pour sa reconstruction. C'étaient eux qui administraient les trésors du dieu et les prêtaient à intérêt aux villes ou aux particuliers ; ils n'étaient pas non plus sans influence sur l'oracle. Souvent les débats concernant les autres temples leur furent soumis. Ainsi ils décidèrent entre Athènes et Délos, au sujet de la préséance dans le sanctuaire d'Apollo ; et les Samiens, pour conserver sous les Romains le droit d'asile dans le temple de Junon, s'appuyèrent d'un décret des amphictyons. Après la victoire de Platées, Pausanias avait consacré à Delphes un trépied sur lequel on ne lisait que son nom et celui des Lacédémoniens. Les Platéens réclamèrent contre cette confiscation de la gloire, et Lacédémone fut contrainte d'effacer l'inscription.

Avec ces prérogatives, pourquoi l'influence de ce conseil fut-elle si bornée ? C'est que toute autorité centrale s'exerçant sur autre chose que les affaires religieuses effrayait les cités helléniques ; c'est aussi que, en conséquence de l'antique répartition des voix, Sparte et Athènes, se trouvant dans cette assemblée les égales de petites peuplades des environs du Pinde, n'avaient nulle affection pour une institution qui les mettait à un tel niveau. Il y eut un moment où cette organisation faillit

1. On appelait *théories* les députations envoyées par les villes dans un but religieux, et *théores* ceux qui les composaient.

être réformée, quand Lacédémone, après Platées, proposa d'exclure de l'union les peuples qui n'avaient pas combattu contre les Perses. Thémistocle fit prudemment rejeter cette mesure qui eût fait du conseil amphictyonique, placé dans les mains de Sparte et relevé, agrandi par elle, un moyen puissant de domination.

Pendant les guerres médiques et dans les quatre-vingts années que dure la prépondérance d'Athènes et de Lacédémone, l'assemblée de Delphes reste inactive et obscure. Après Leuctres, quand le premier rôle passe à une ville du nord de la Grèce, on la voit s'essayer à agir. Thèbes trouve utile de s'appuyer sur elle et en obtient une sentence contre les Spartiates. Elle devient peu à peu un instrument politique. Philippe saura bien s'en servir.

D'autres institutions, qui tendaient moins manifestement à maintenir l'unité de la race hellénique, y contribuèrent certainement davantage : je veux parler des oracles, des fêtes et des jeux publics. Ce n'est pas aux Grecs qu'il fallait présenter ces liens fédératifs, tolérables seulement aux peuples dociles et disciplinés. Mais que grandisse la réputation d'un oracle, qu'un temple magnifique s'élève, que la pompe des cérémonies religieuses se déploie, que les jeux et les fêtes, que des concours et des luttes soient annoncés, et ces hommes crédules, curieux, amis des arts, des spectacles et de la gloire, pris à l'amorce de leurs goûts et de leurs plaisirs, quitteront ces petites cités qu'ils aiment tant pour accourir et s'asseoir à côté de ceux qu'ils combattaient hier, qu'ils combattront demain, et qui ne leur paraissent pour l'heure que des membres de la commune famille.

Périclès et Épaminondas, Thucydide et Lysandre, Euripide et Aristophane, qui sentaient la puissance de leur esprit, croyaient à leur raison, bien plus qu'aux paroles obscures d'un devin ou d'un prêtre ; mais pour la multitude, la foi à la divination était si grande, que Plutarque la met au nombre des opinions qui tiennent du consente-

ment universel un caractère d'absolue vérité. « Dieu, disait Platon¹, a donné la divination à l'homme pour suppléer à son défaut d'intelligence. » Aussi n'était-ce pas à l'esprit le plus cultivé qu'on reconnaissait le privilège de soulever le plus sûrement les voiles de l'avenir. La manifestation de la volonté divine semblait d'autant plus éclatante que l'instrument était plus imparfait. L'aveugle, l'insensé, devenaient pour la foule des prophètes infailibles avec lesquels devaient compter la sagesse de l'homme d'État et l'expérience du général. Les fontaines dont l'eau troublait l'économie du corps ou de l'esprit, les grottes d'où s'échappaient des gaz qui produisaient le délire et les hallucinations, furent regardés comme des lieux où la divinité était toujours présente.

Si l'on omet les chênes prophétiques de Dodone en Épire, dont les prêtresses interrogeaient les bruits au milieu des vents et de la tempête², il n'y avait pas en Grèce d'oracles plus fameux que ceux de l'ancre de Trophonios en Béotie, et du temple de Delphes en Phocide; tous deux provenaient d'une même cause, l'exhalaison gazeuse reçue ici par une prêtresse, là par le consultant. Plutarque et surtout Pausanias³ nous ont laissé le récit des scènes étranges dont le sanctuaire de Trophonios était le théâtre.

La bouche de l'ancre se trouvait dans une grotte haute de moins de trois mètres et qui n'en avait pas deux de large. On y descendait la nuit, après de longues préparations et un examen rigoureux, à l'aide d'une échelle. A une certaine profondeur, il n'y avait plus qu'une ouverture extrêmement étroite par où l'on passait les pieds;

1. *Timée*, § 47.

2. Les trois prêtresses de Dodone lisaient l'avenir dans le murmure des feuilles et le gémissement des branches, dans le bouillonnement d'une source qui jaillissait au pied du chêne prophétique, dans les bruits rendus par les vases d'airain suspendus autour du temple. On y consultait aussi les sorts tirés d'une urne au hasard.

3. Plut., *Du génie de Socrate*, 21. Paus. IX, 39, 4.

alors on était entraîné avec une rapidité extrême jusqu'au fond du gouffre, au bord d'un abîme. Là, pris de vertige par la rapidité du mouvement, la peur et l'influence des gaz, on entendait des sons effrayants, des mugissements confus et des voix qui, du milieu de ces bruits, répondaient aux questions; ou bien l'on voyait des apparitions étranges, des lueurs traversant les ténèbres, des images qui, elles aussi, étaient une réponse. C'était, l'imagination troublée par ces prestiges, qu'on remontait, relancé la tête en bas, avec la même force et la même vitesse qu'en descendant. Il fallait tenir dans chaque main des gâteaux de miel qui avaient la vertu, disaient les prêtres, de garantir de la morsure des serpents dont l'ancre était rempli; en réalité pour empêcher le consultant de reconnaître avec ses mains les ressorts de toutes ces machines. Un serviteur de Démétrius, envoyé pour pénétrer ce mystère, entra dans la caverne, mais n'en sortit pas. On retrouva, quelques jours après, son corps rejeté par une issue secrète. Les prêtres l'avaient deviné et immolé. L'impression produite par ces apparitions ou par l'effet de narcotiques puissants¹ était telle parfois qu'on ne revenait jamais bien de la terreur qu'on avait éprouvée et qu'on fit ce proverbe sur les gens atteints d'une mélancolie incurable : Il a consulté l'oracle de Trophonios.

Apollon était moins terrible. Pour le dieu de la lumière tout se passait au grand jour : la prêtresse seule souffrait de la présence du dieu. L'autorité de ses oracles s'étendait au delà des bornes du monde hellénique jusqu'en Lydie, jusque chez les Étrusques et les Romains. Cicéron l'appelait l'oracle de la terre, et Delphes fut vraiment le centre de la religion hellénique, non-seulement par le concours des pèlerins qui s'y rendaient, mais par l'importance des consultations qui y étaient demandées.

1. Eusèbe Salverte, *Des sciences occultes*, t. I, p. 383.

Les réponses d'Apollon étaient rendues, dans l'origine, par une jeune fille simple et ignorante, presque toujours atteinte de quelque une de ces affections nerveuses et hystériques qui semblent communes dans certaines parties de la Grèce¹, plus tard par une femme âgée au moins de cinquante ans; enfin, une seule Pythie ne suffisant plus à l'immense affluence des pèlerins, on en établit trois. Ces malheureuses étaient traînées languissantes, éperdues, vers une ouverture de la terre d'où s'échappaient certaines vapeurs². Là, assises sur un trépied où des prêtres les retenaient de force, elles recevaient l'exhalaison prophétique. On voyait leur visage pâlir, leurs membres s'agiter de mouvements convulsifs. D'abord, elles ne laissaient échapper que des plaintes et de longs gémissements; bientôt, les yeux étincelants, la bouche écumante, les cheveux hérissés, elles faisaient entendre, au milieu des hurlements de la douleur, des paroles entrecoupées, incohérentes, que l'on recueillait avec soin et où l'on s'ingéniait à trouver un sens et une révélation de l'avenir. Toutefois, ces réponses n'étaient pas le fruit d'un délire insensé; les prêtres qui, grâce à l'immense concours des pèlerins, pouvaient se tenir fort au courant de toutes les affaires des États, même des particuliers, donnaient à ces sons inarticulés une signification que la crainte ou l'espérance acceptaient, et que la foi réalisait souvent; car cette foi des Grecs n'était pas inerte comme le fatalisme des Orientaux, mais active; et on est bien près du succès, alors qu'on croit avoir les

1. Pouqueville, *Voyage de la Grèce*, t. IV, p. 213.

2. Il n'y a plus à Delphes aucune trace d'exhalaison de vapeurs; mais la Grèce est sujette aux tremblements de terre et ces phénomènes sont fréquemment accompagnés de dégagement de gaz. Ce que l'un fait, l'autre peut le défaire. Pour mieux préparer la Pythie au délire on l'obligeait de jeûner, ce qui porte aux hallucinations, et on lui faisait mâcher des feuilles de laurier, à raison de leur vertu narcotique. Au temple de Cérès, à Patras, on soumettait le consultant à des fumigations de plantes narcotiques, le *datura stramonium*, la *jusquiame*, la *belladone*, la *mandragore*, le *pavot*, etc. Cf. Maury, t. II, p. 494.

dieux pour complices. Ils furent aussi fréquemment les instruments volontaires ou intéressés des chefs des États. Si Demosthène put accuser la Pythie de philippiser, bien plus souvent elle hellénisa. Dans les grands dangers de la Grèce, ses réponses furent toujours patriotiques malgré leur ambiguïté, et plus propres à porter l'espoir que le découragement dans l'âme des Grecs. A Olympie, les devins n'avaient pas la liberté de prononcer une prophétie contraire aux Hellènes.

Les oracles furent encore, bien souvent, les gardiens de la morale privée. Glaucos veut conserver un dépôt qui lui a été confié, la Pythie lui montre tous les malheurs réservés au parjure. Les Sybarites tuent un joueur de flûte réfugié au pied des autels, elle leur annonce la vengeance des dieux, qui arrive et va détruire leur cité. Un homme abandonne lâchement son compagnon aux attaques des bandits, elle refuse de lui répondre. On lui demande : « Quel est le plus heureux des hommes ? » — « Phédios, qui vient de mourir pour sa patrie. » A Gygès, maître d'un puissant royaume, elle préfère un pauvre vieillard qui cultive en paix un petit champ au fond de l'Arcadie, et elle fait graver au fronton du temple ces mots, source de toute morale et de toute philosophie : Γνωθι σεαυτόν.

Les Grecs aimaient les oracles. Peuple curieux et impatient, il voulait tout savoir, même l'avenir. L'énigme leur plaisait, elle exerçait la subtilité de leur esprit ; mais ils aimaient aussi la pompe et l'éclat des fêtes, si brillantes sous leur beau ciel, et ils marquaient par des solennités religieuses les grandes phases de leur existence nationale, comme les phénomènes de la vie naturelle et morale qui leur semblaient un bienfait, un conseil ou une menace des dieux.

Platon trouvait pour ces solennités, à côté de la raison religieuse, un motif social. « Les dieux, dit-il, touchés de compassion pour le genre humain, que la nature

condamné au travail, lui ont ménagé des intervalles de repos, par la succession régulière des fêtes instituées en leur honneur¹. » Les Grecs goûtaient si bien cette raison, qu'ils multiplièrent les intervalles au point d'égaliser presque le repos au labeur. On a compté qu'à Athènes plus de quatre-vingts jours de l'année étaient remplis par des fêtes et des spectacles.

Mais ces spectacles et ces jeux n'étaient pas l'inutile délassement d'une foule paresseuse comme la plèbe de Rome sous les Césars; ils faisaient partie de la religion et du culte national²; ils étaient la grande école du patriotisme et de l'art, même de la morale, au moins de celle que les anciens connaissaient : « car, ajoute Platon, les Muses et Apollon, leur chef, y président et les célèbrent avec nous. » Le coupable en était banni; mais le pauvre, même l'esclave y assistaient. Aux grandes Dionysies d'Athènes les fers des prisonniers tombaient pour qu'ils pussent, eux aussi, célébrer la fête joyeuse du dieu qui chasse les chagrins rongeurs et rend l'esprit libre comme la parole. Tant qu'elle durait, l'esclave n'avait pas de maître, ni le captif de gardiens. En Crète, le jour des Hermées, c'étaient les maîtres qui servaient à table leurs serviteurs.

Chaque ville avait ses fêtes et réservait, pour ces jours, des places aux habitants d'une ville alliée, d'une colonie ou de la métropole. Dès que le service du dieu commençait, les affaires de la cité étaient suspendues : les tribunaux se fermaient; on ajournait les paiements, les exécutions des débiteurs ou des coupables; à Sparte, les décisions mêmes qui importaient le plus à la sûreté de

1. Lois, II, 1.

2. Parfois même de la diplomatie. Téos envoyant une députation aux habitants de Gnosse, plaça parmi ses députés un habile musicien qui leur joua les airs des anciens poètes, et, dans une autre ville crétoise, apporta une compilation de tous les textes en vers ou en prose qui intéressaient l'histoire et les antiquités poétiques de la Crète. (*Corp. Inscr.*, nos 3053 et 3057.) Combien ce peuple était artiste et poète!

l'État. Démosthène cite une loi qui punissait la violation du repos des jours fériés¹. On ne voulait pas servir à la fois deux maîtres, le peuple et les dieux.

Comme durant notre moyen âge, les corporations, les métiers, même l'âge et le sexe, avaient leurs patrons et leurs fêtes. Ainsi, à Athènes, les matelots, les forgerons, et sans doute bien d'autres; à Sparte, les nourrices; en divers lieux, les esclaves. Il y avait pour les jeunes gens, les jeunes filles, les femmes mariées, des dévotions particulières, et les familles avaient leurs saints, qu'on appelait les héros ou les démons, ce qui n'empêchait pas d'accomplir aux autels des dieux communs les rites ordinaires pour les naissances, les mariages et la mort.

Comme au moyen âge encore, nos églises avaient pour amuser le peuple des fêtes burlesques, il y avait à Délos des cérémonies grotesques. Ses prières faites, le pèlerin devait tourner autour du grand autel d'Apollon, sous les coups de fouet des prêtres, et mordre à belles dents le tronc de l'olivier sacré, les mains derrière le dos. C'était, ajoute Callimaque², une nymphe de Délos qui avait imaginé ce jeu pour amuser l'enfance du jeune Apollon.

Je ne parlerai que de trois de ces fêtes : l'une qui montre le côté honteux, orgiastique de l'ancien naturalisme; l'autre, la magnificence des pompes religieuses; la troisième, les idées morales qui se mêlaient si rarement au culte païen. Ce sont les fêtes de Dionysos ou Bacchus, les grandes Panathénées et les Thesmophories.

« Autrefois, dit Plutarque³, la fête de Dionysos avait une simplicité qui n'excluait pas la joie : en tête du cortège une cruche pleine de vin et couronnée de pampres; derrière un bouc chargé d'un panier de figues; enfin un des assistants ou un esclave portant le phallos, symbole

1. *Contre Midas*, § 19.

2. Hymne à Delos, v. 300.

3. *Du désir des richesses*, c. VIII. Cf. Aristophane, *Acharn.*, 243.

de la fertilité. » Dionysos présidait aux travaux champêtres, qui, dans un pays peu fertile en blé, étaient surtout les travaux des vignobles. Aussi était-il par excellence le dieu du raisin, et à chaque phase de la végétation de la vigne ou de la fabrication du raisin répondait une Dionysie. L'approche des vendanges était annoncée par une procession et des jeux. Des jeunes gens vêtus de la longue robe d'Ionie portaient des ceps avec leurs grappes, et des branches d'olivier auxquelles étaient suspendus tous les fruits alors en maturité. Et ils chantaient : « Branches divines, de vos rameaux découlent le miel, l'huile et le pur nectar qui remplit la coupe où l'on trouve le sommeil. » La fête se terminait par des courses à pied : le vainqueur recevait pour récompense un vase rempli jusqu'aux bords.

Autre fête quand le raisin était mis sous le pressoir¹. D'abord des libations de vin doux et le plus somptueux festin qu'on pût faire : on n'oubliait pas d'y honorer le dieu en usant largement de ses dons ; ensuite une procession solennelle. On montait à demi aviné sur les chars qui avaient porté les vendanges, la tête cachée sous les pampres, le lierre ou le feuillage, le corps couvert de peaux de bêtes ou de vêtements bizarrement disposés, et l'on parcourait les bourgs en se lançant de gais propos, comme on faisait naguère encore durant nos jours de carnaval. Des femmes plus particulièrement dévotes au dieu de la fécondité, et prenant son nom, les Bacchantes, formaient un groupe à part et tenaient à la main des thyrses ou des phallos. En de certains lieux des tréteaux étaient dressés. Le cortège s'y arrêtait : un des assistants y montait pour réciter un dithyrambe qui célébrait les aventures du dieu du vin et de la joie. Des chœurs répondaient d'en bas, et les Pans, les sylvains, les satyres, dansaient à l'entour. Silène, sur son âne, lançait des

1. Cf. Magnin, *les Origines du théâtre moderne*.

brocards et buvait. Un bouc, l'animal lascif, était la récompense de celui qui avait composé les chants pour la fête, et servait de victime sur l'autel du dieu.

De ces mascarades burlesques, de ces dialogues obscènes, de ces chants pieux et avinés, sortirent la comédie et la tragédie¹. Thespis confia le dithyrambe à un seul personnage; Phrynichos ajouta à l'hymne saint des récits, Eschyle une action accomplie par plusieurs personnages : l'art dramatique était né.

Les Anthestéries avaient lieu après la fermentation, quand on ouvrait pour la première fois les vases qui renfermaient le vin nouveau. On en offrait aux dieux, en libations, aux voisins, aux journaliers et aux esclaves, à pleins bords. Il y avait un festin public qui, à Athènes, était présidé par l'archonte-roi.

Ces fêtes étaient celles de la joie ; les Bacchanales furent celles du regret et de la douleur. On les célébrait durant la nuit, au solstice d'hiver, quand la vigne desséchée et comme morte montrait le dieu éloigné ou impuissant. Des femmes seules accomplissaient ces rites farouches. Échevelées, à demi nues, elles couraient à la lueur des flambeaux, au bruit des cymbales, sur les montagnes de la Béotie, les flancs du Parnasse et les cimes du Taygète, ou dans les plaines de la Macédoine et de la Thrace, avec des cris sauvages, des gestes et des transports violents ; l'exaltation nerveuse amenait le désordre des sens, des idées, des paroles et des attitudes : l'obscénité était un acte pieux. Quand la ménade dansait éperdue, insensée, avec des mouvements immondes, des serpents autour des bras, à la main un poignard ou le thyrses, dont elle frappait tout autour d'elle ; quand l'ivresse, la fureur et le sang coulaient au milieu de la troupe convulsive, c'était le dieu qui agissait en elles et qui les sacrait prêtresses de son culte. Malheur à l'homme

1. Κωμῆδόν la tournée par les bourgs, τραγῶν ᾠδὴ le chant du bouc.

qui surprenait ces mystères : il était mis en pièces ; les animaux mêmes étaient déchirés, et elles mangeaient leur chair palpitante.

Ce culte orgiastique n'eut jamais à Athènes de popularité. La solennité par excellence fut, dans cette ville, les grandes Panathénées, qui revenaient tous les cinq ans. C'était à la fois la fête de Minerve et de toutes les tribus de l'Attique, qui, au pied de son autel, s'étaient unies en un seul peuple ; c'était aussi la fête de la guerre et de l'agriculture, de toutes les qualités du corps et de tous les dons de l'intelligence. En l'honneur de la déesse qui portait la lance, mais aussi qui avait créé l'olivier et enseigné les arts, on célébrait une danse armée, des courses de chars, des luttes gymniques, où le vainqueur obtenait pour récompense un vase d'huile provenant de l'olivier sacré ; des exercices équestres, où les cavaliers portaient des flambeaux allumés près de l'autel d'Éros, symbole de l'amour éveillant l'intelligence rapide ; ensuite la récitation des vers d'Homère ou de quelque poète héroïque et des concours de musique ; enfin, ce qui ajoutait une sainte et pure émotion à toutes celles qui naissaient de cette belle solennité, le citoyen qui avait bien mérité de la patrie recevait une couronne, aux yeux de la multitude accourue de la Grèce entière. Que nos récompenses sont petites à côté de celle-là !

La frise du Parthénon nous montre encore, par des sculptures magnifiques, la cavalcade aux flambeaux, la course des chars et la procession du peplos ou voile dont était recouverte la statue en bois d'Athéné, que l'on croyait tombée du ciel. Ce voile, d'un tissu léger, parsemé de broderies d'or, avait été fait durant l'année précédente par deux jeunes filles ayant moins de onze années et des plus nobles maisons. Pendant toute la durée du travail, elles étaient demeurées sur l'Acropole, vêtues d'une robe blanche, sur laquelle était jetée une

sorte de cape brochée d'or. Les plus riches citoyens se disputaient, comme une œuvre pie, le droit de fournir à leur subsistance.

Les magistrats gardiens des lois et des rites sacrés ouvraient la marche ; après eux venaient les vierges chargées des vases nécessaires aux sacrifices, les *canéphores* ou jeunes filles portant les corbeilles sacrées¹, puis les victimes aux cornes dorées, toujours nombreuses, car chaque colonie d'Athènes envoyait un bœuf, pour que ses concitoyens eussent le droit de s'associer à la fête et au festin sacré ; suivaient des musiciens jouant de la flûte et de la lyre, un groupe de beaux vieillards ayant tous à la main une branche d'olivier ; les cavaliers, les chars et la foule immense du peuple portant des rameaux de myrte. Ce jour-là, les captifs eux-mêmes étaient libres, afin qu'il n'y eût personne dans la cité qui ne pût fêter la déesse chaste et libre, puisqu'elle était restée vierge.

Les Thesmophories avaient un autre caractère. L'idée de la cité particulière y cédait la place à celle de la commune société des hommes, la publicité au mystère, la foule à une troupe choisie d'officiants. Les Panathénées étaient la fête de Minerve et d'Athènes, les Thesmophories, celle de la famille et de la vie sociale, gouvernées par les saintes lois que « les grandes déesses » avaient fondées sur l'agriculture et la propriété. L'idée si complexe de la fécondité avait, chez les anciens, bien des représentants. Tandis que Vénus avait été peu à peu réduite à n'exprimer que le plaisir, et Bacchus l'orgie, Cérès était restée la chasteté féconde, la déesse qui rendait les familles prospères par les mœurs honnêtes, et les champs fertiles par un travail réglé. Au fond de son culte se trouvait bien l'idée de la génération, mais selon la nature et la loi morale, non pour le désordre et l'em-

1. Les métèques avaient une place à part et des fonctions inférieures ; leurs filles portaient des ombrelles pour abriter les canéphores, et eux-mêmes les outres d'huile qui étaient la récompense des vainqueurs.

portement des sens. Son surnom par excellence était celui de législatrice¹.

Les Thesmophories se célébraient en beaucoup de pays, nulle part avec autant d'éclat qu'à Athènes. Elles avaient lieu à l'époque des semailles d'automne; aussi les seules femmes mariées officiaient², après des purifications et des épreuves, et pour conserver un caractère chaste et pieux à des rites qu'il eût été facile de faire dégénérer en licence³, les hommes étaient rigoureusement exclus de certaines cérémonies qui s'accomplissaient la nuit. Au milieu de la fête, on observait un jeûne rigoureux d'un jour.

Certaines de ces fêtes ont eu une longue popularité et sont encore l'objet d'études persévérantes; je veux parler des mystères, surtout de ceux de Samothrace et d'Eleusis, renommés comme les plus anciens et les plus vénérables⁴.

A Samothrace on honorait les dieux Cabires, dont les vrais noms, cachés aux profanes, étaient révélés aux seuls initiés, pour que seuls ils pussent, dans le péril, invoquer ces divinités puissantes et secourables. Un ancien nous les a pourtant livrés⁵: Axiéros, Axiokersos et Axiokersa, qui formaient une triade sainte, plus un quatrième dieu, Cadmilos, probablement leur fils. Les deux premiers noms renferment les racines *Eros*, l'amour, et *Kersos*, forme archaïque de *Kópos* et de *Kόρη*, jeune garçon et jeune fille. Axiokersos et Axiokersa étaient donc le principe mâle et le principe femelle, attirés l'un vers l'autre par l'amour, et leur culte un de ceux au fond desquels se retrouve l'idée de génération et de produc-

1. Ἡ θεσμοφόρος ou, avec Proserpine, τῷ θεσμοφόρῳ.

2. Tous les citoyens d'Athènes possédant un bien de trois talents (environ 16 000 francs) étaient obligés de fournir à leurs femmes l'argent nécessaire pour la célébration des Thesmophories. C'était une des charges publiques ou liturgies.

3. On y portait processionnellement le phallos et le ctéis. De là les accusations des Pères de l'Eglise, qui furent très-souvent justifiées par les désordres qui souillèrent ces solennités.

4. Voy. ci-dessus, p. 100, n° 2.

5. Le Scholiaste d'Apollonius, ad. I, 913.

tion, qui a tant préoccupé l'antiquité païenne, et que Shelling a exprimée énergiquement par les mots de nature naturante. L'enseignement donné aux initiés paraît avoir roulé sur des notions cosmogoniques où l'on s'efforçait bien plus de pénétrer la nature des choses que celle des dieux. C'est du moins l'avis de Cicéron¹.

Tout le monde pouvait être initié aux mystères de Samothrace, mais après des purifications qui expiaient les crimes et passaient pour garantir dans cette vie contre le danger, et pour assurer, au delà du tombeau, une existence meilleure. Une des conditions nécessaires était la confession faite au prêtre par le récipiendaire. Lysandre et Antalcidas s'y refusèrent. Le prêtre les ayant sommés de confesser le plus grand crime qu'ils eussent commis : « Les dieux le savent, — dit le second, — c'est assez. » — « Est-ce toi ou les dieux qui l'exigent ? — dit le premier. — Ce sont les dieux. — Alors retire-toi ; s'ils m'interrogent, je répondrai. »

Les mystères d'Éleusis font involontairement penser à ces représentations théâtrales que le moyen âge appelait aussi, mais dans un tout autre sens, des mystères : car c'était la mise en scène de la belle et dramatique légende de Cérès et de Proserpine. Un hymne homérique nous l'a conservée² ; en voici le résumé :

Proserpine, brillante de jeunesse et de beauté, jouait dans le champ Nyséen avec les filles de l'Océan et cueillait les fleurs parfumées de la prairie, quand soudain la terre s'entr'ouvre, et le dieu des enfers apparaît monté sur un char étincelant d'or. Il saisit, malgré ses pleurs, la vierge immortelle, et ses coursiers fougueux l'emportent à travers l'immensité. Sous leurs pas rapides la terre fuit, et le ciel étoilé, et la mer profonde, et la

1. Cicéron, *de natura Deorum*, I, 43.

2. Cf. Guigniaut, *Religions de l'Antiquité*, aux éclaircissements du t. III, part. II, sect. II, p. 1098; et Maury, t. II, p. 468-476. Cet hymne n'a pas moins de quatre cent quatre-vingt-quinze vers.

route embrasée du soleil. En vain Proserpine fait retentir de ses cris le sommet des montagnes et toute l'étendue de l'Océan, nul dieu, nul mortel n'entend sa voix. Cérès l'a reconnue ; son cœur maternel est saisi d'un violent désespoir ; elle arrache les bandelettes qui ceignaient sa belle chevelure ; elle jette sur ses épaules divines un manteau d'azur et se met à la poursuite du ravisseur. Mais, parmi les dieux et les hommes, personne ne peut lui indiquer la route qu'il a suivie : Hécate seule et le Soleil avaient vu la violence, et ils n'osaient pas la révéler. Elle interrogea le vol des oiseaux : l'augure resta sans réponse. Ainsi le voulait le maître des dieux, qui avait autorisé cet hymen de Pluton.

Durant neuf jours la déesse vénérable parcourut la terre ; durant neuf nuits elle chercha sa fille, un flambeau à la main ; et ni le nectar ni l'ambroisie n'approchèrent de ses lèvres¹. Cependant, lorsque brilla la dixième aurore, Hécate lui dit enfin qu'elle avait vu passer Proserpine sur un char étincelant, mais sans pouvoir reconnaître le ravisseur. Le Soleil en savait davantage. C'est Pluton, dit-il à Cérès, qui, par la permission de Jupiter, a ravi votre fille. Mais le roi des enfers n'est pas un gendre indigne de vous, car une des trois parties du monde obéit à ses lois.

A cette révélation d'un destin inexorable, Cérès est pénétrée de douleur. Elle quitte l'assemblée des dieux et l'Olympe ; elle échange les traits d'une déesse contre ceux d'une vieille femme et descend sur la terre pour y chercher encore sa fille. Après de longues courses inutiles, elle s'arrête à Éleusis et s'assoit, abîmée dans ses pensées, à l'ombre d'un olivier, sur « la triste pierre, » au bord du chemin qui menait au puits de Parthénios, que Callimaque a chanté. Kéléos régnait alors à Éleusis. Ses filles, en allant puiser de l'eau à la

1. De là, la course aux flambeaux et le jeûne.

fontaine dans des vases d'airain, voient et interrogent l'inconnue, dont la tête est voilée en signe de deuil. « Mon nom est Deo¹, répond la déesse. Des pirates m'ont enlevée en Crète; je leur ai échappé pendant que, débarqués non loin de ces rivages, ils préparaient leur repas du soir. J'ignore où je suis. Prenez pitié de moi, chers enfants, et trouvez pour moi quelque charge à remplir dans le palais de votre père. » Callidice, la plus belle, lui répond avec bonté et lui montre la demeure des héros du pays, du sage Triptolème, du juste Eumolpos et de Kéléos, son père. « Les épouses de ces héros, lui dit-elle, veillent avec diligence sur leur demeure; aucune ne vous repoussera avec mépris. Notre mère, Métanire, vous donnera sûrement asile dans son palais, et vous garderez notre jeune frère, que nos parents ont eu dans leurs vieux jours. » Métanire y consent.

Quand, au seuil du palais, Cérès laisse enfin tomber son voile, un rayon divin brille à travers les traits que la vieillesse et la misère semblent avoir flétris. Métanire se lève instinctivement de son siège royal et veut y faire asseoir l'inconnue. Elle refuse et demeure triste, silencieuse, jusqu'à ce que Iambé lui ait présenté un siège couvert d'une blanche toison et ait amené par de joyeux propos un sourire sur ses lèvres. Métanire lui offre alors une coupe de vin; elle ne veut accepter que le breuvage sacré : de l'eau mélangée d'un peu de farine et parfumée avec de la menthe.

La reine lui confie son fils Démophoon. Elle ne le nourrit d'aucun des aliments que prend une bouche mortelle, ni lait, ni pain; mais elle oint son corps d'ambrosie, répand dans sa poitrine un souffle divin et le berce sur le sein d'une immortelle. La nuit, elle le plaçait au milieu d'un foyer ardent, pour détruire ce qui restait en lui de corruptible.

1. Δηὼ probablement de δηέιν chercher.

Cependant Démophon grandissait en force et en beauté. Sa mère veut surprendre le secret de cette éducation merveilleuse. Une nuit, elle voit son fils au milieu des flammes et jette un grand cri. La déesse aussitôt se révèle et punit le doute qu'elle inspire : « Insensés et aveugles, qui ne connaissez ni les biens ni les maux que le destin vous réserve ! Je voulais affranchir Démophon de la mort ; maintenant il mourra , et , parce que vous n'avez pas eu confiance, la discorde et la guerre désoleront Éleusis. Je suis la glorieuse Déméter, la joie des dieux et des hommes. Qu'un temple s'élève ici pour moi, et j'y enseignerai les mystères qui permettront aux hommes de se racheter de la faute qui vient d'être accomplie. »

Le temple s'éleva, et la déesse y fixa sa demeure ; mais, toujours inconsolable et irritée, elle refusa sa bénédiction à la terre. Les germes restaient sans vie, les plaines sans moisson. Le genre humain allait périr. Zeus envoya, pour fléchir la déesse, Iris aux ailes d'or, sa messagère, puis tous les dieux. Elle demeura implacable. Alors Hermès descendit aux enfers, et, au nom de Jupiter, demanda au sombre monarque de laisser sa jeune épouse revenir au ciel embrasser sa mère. Pluton y consent, et Proserpine s'élance avec joie sur le char étincelant de son époux. Arrivée au temple d'Éleusis, elle se jette dans les bras de sa mère qui, de bonheur, pleure et ne peut parler. Cérès craint que sa fille retrouvée ne lui soit encore ravie, car elle sait le secret terrible, inviolable. Si Proserpine n'a pris aucune nourriture auprès de son époux, elle ne lui reviendra jamais, mais si elle a goûté, aux enfers, à quelque aliment, elle appartiendra à Pluton un tiers de l'année, et ne pourra passer que les deux autres sur la terre et aux cieux. Symbole charmant du germe qui doit s'unir à la terre durant les sombres mois, pour reparaître et s'épanouir à la douce lumière de la saison chaude et féconde, sa première mère.

Cérès interroge sa fille avec anxiété. « Chère enfant,

as-tu goûté à aucune nourriture ? » Mais Proserpine a mangé un pepin de grenade. Il faut donc que les destins s'accomplissent. Rhéa, l'antique déesse, descend, par l'ordre de Jupiter, à Rharios, champ autrefois fertile, où, par la colère de Cérès, le grain reste inerte dans les sillons, et elle annonce la volonté du dieu inexorable. La déesse se résigne. Elle rend aux campagnes leur fertilité ; elle enseigne à Triptolème et à Eumolpos les secrets de l'agriculture¹ et les rites sacrés par lesquels elle veut être honorée, puis remonte sur l'Olympe. Mais elle et sa fille veillent désormais sur la terre, et accordent une vie heureuse à ceux qui les invoquent après s'être fait initier à leurs mystères.

Les fêtes d'Éleusis étaient la mise en action de cette légende sous la direction des Eumolpides, à qui, dit le poète, était remise la clé d'or des mystères.●

Le 15 du mois boédromion, le premier pontife d'Éleusis, l'hiérophante, toujours choisi dans cette famille, et

1. Voir, à l'école des Beaux-Arts, le bas-relief trouvé à Éleusis par M. Ch. Lenormant et qui représente Cérès confiant à Triptolème le grain de blé.

Data semina jussit
Spargere humo.

Ovid., *Mét.*, V, 19.

On y reconnaît, comme dans les statues d'Égine, à côté d'un modelé admirable des corps, des traces étranges d'archaïsme, qui du moins n'enlaidissent pas les têtes comme dans les statues Éginétiques. On a trouvé, en 1858, une curieuse inscription contenant le programme des cérémonies qui accompagnaient la célébration des mystères d'Éleusis à OEchalie, en Messénie. Elle commence par la formule du serment que devaient prêter les prêtres et les prêtresses, celles-ci devant jurer qu'elles avaient vécu honnêtement avec leurs maris. Elle règle ensuite la transmission des objets sacrés : la couronne et le costume que les initiés devaient porter, le serment de la directrice des femmes (gynéconome), l'ordre de la procession, la manière de dresser les tentes ; elle établit des peines sévères contre ceux qui troubleraient la cérémonie, et nomme à cet effet vingt officiers de police dont elle trace les devoirs ; elle règle la nomination des receveurs pour les offrandes, confère à Mnesistrate, qui paraît être l'hiérophante, le soin de la fontaine sacrée ; elle pourvoit à tout ce qui se rapporte aux bains, et ordonne à tous les officiers qui auraient quelque part dans la direction de la cérémonie, de faire le rapport de leur gestion aux prytanées. Cf. le mémoire sur cette inscription lu par M. Brunet de Presle à l'Académie des inscriptions au mois d'août 1859.

dont le sacerdoce était à vie, à condition qu'il gardât le célibat, se rendait au pœcile, la tête couverte d'un diadème, et y proclamait l'ouverture de la solennité, ainsi que les obligations imposées aux initiés et aux mystes : ceux-ci étaient les novices qui s'étaient longuement préparés, sous la direction d'un eumolpide, à recevoir l'initiation¹. Les Barbares et les meurtriers, même involontaires, étaient exclus ; mais tout homme de sang hellénique pouvait être admis. Le lendemain, les mystes allaient faire à la mer des purifications qui étaient renouvelées plus tard sur la route d'Éleusis. Le 17, le 18 et le 19, ils préludaient à l'initiation par des sacrifices publics et privés, des cérémonies expiatoires et des prières, selon un rituel soigneusement caché aux profanes, et un jeûne d'un jour, qui n'était rompu que le soir.

La plus touchante de ces cérémonies était celle où soit un jeune garçon, soit une jeune fille de pur sang athénien, et qu'on appelait « l'enfant du foyer, » parce qu'il se tenait le plus près de l'autel et de la flamme du sacrifice, accomplissait certains rites d'expiation au nom de ceux qui demandaient à être admis aux mystères. Il semblait que ces supplications passant par des lèvres innocentes en seraient plus agréables aux dieux : le rachat de tous par la prière d'un enfant.

Le 20, la partie de la fête qui se passait à Athènes était finie, et par la voie sacrée partait la grande procession qui portait à Éleusis l'image d'Iacchos, qu'on donnait pour fils à Cérès, et dont le nom était le cri d'allégresse des initiés. La route n'était que de cent cinquante stades environ², mais on y faisait de nombreuses stations pour les sacrifices, les ablutions et les chants. Au pont du Céphise, de gais propos, échangés entre les

1. Sophocle, *OEdipe à Colone*, 1051. Les deux familles des Eumolpides et des Cérycés se partageaient le sacerdoce des grandes déesses.

2. Un cheval de voyage marchant au pas fait cette route en quatre heures.

pèlerins allant au temple et la foule courant aux fêtes, rappelaient ceux d'Iambée qui avaient un moment distrait la déesse de ses tristes pensées¹. On n'arrivait à Éleusis que le soir aux flambeaux, et on y demeurait plusieurs jours : la foule livrée aux divertissements qu'elle cherche dans ces solennités, les initiés tout entiers aux actes religieux qui s'accomplissaient pour eux seuls. Le héraut, avant de leur ouvrir les portes saintes, s'écriait : « Loin d'ici les profanes, les impies; les magiciens et les homicides². » Un d'eux trouvé dans le sanctuaire, au milieu des initiés et des mystes, eût été puni de mort. La même peine, avec la confiscation des biens, frappait ceux qui révélaient les mystères.

Le temple s'élevait au-dessus d'Éleusis, sur le penchant d'une colline. C'était un des plus vastes de la Grèce. Un mur, qui renfermait un espace long de cent trente mètres et large de cent³, interdisait aux profanes l'approche et la vue de l'enceinte sacrée. Les initiés s'y rendaient vêtus de longues robes de lin, les cheveux relevés par des cigales d'or et ceints d'une couronne de myrthe. Ils rappelaient, par des cérémonies symboliques, le rapt de Proserpine et son séjour aux enfers, la douleur de Cérès et ses courses errantes. Les rites les plus saints se célébraient la nuit, temps propice aux choses mystérieuses et à cette ivresse de l'esprit qui naît de l'imagination surexcitée. Un des plus fameux était la course aux flambeaux. Ils sortaient la nuit de l'enceinte, marchant deux à deux sans bruit, avec une torche allumée, puis, rentrés dans le parvis sacré, couraient en tous sens, secouaient leurs torches pour en faire jaillir les étincelles qui puri-

1. Au nombre des profanes étaient les esclaves, les bâtards. Cf. Démosth. ou l'auteur du plaidoyer contre *Nééra*, § 73-75.

2. C'était ce qu'on appelait les géphyrismes ou farces du pont.

3. Ce sont les mesures données par Barthélemy. Ott. Müller les réduit de beaucoup. Des fouilles pourront seules fournir des données certaines. M. Fr. Lenormant a entrepris cette tâche et a déjà mis au jour nombre de choses précieuses, bas-reliefs, statues et débris des temples.

faient les âmes, et se les transmettaient de main en main, en signe de la lumière et de la science divine qui se communiquent et qui vivifient. Peu à peu les torches s'éteignaient; alors du sein des ténèbres sortaient des voix mystérieuses et des images effrayantes, que montraient de rapides éclairs. La terre mugissait; on entendait des bruits de chaînes et des hurlements de douleur. L'effroi descendait dans les cœurs.

Après ces épreuves, qui constataient et affermissaient la foi des fidèles, le poème sacré continuait à se dérouler : Proserpine était retrouvée, et aux scènes de deuil succédaient les scènes d'allégresse, aux terreurs du Tartare les joies de l'Empyrée : les ténèbres s'illuminaient de mille feux; le sanctuaire s'emplissait de lumière et d'harmonie. Des apparitions merveilleuses, des chants sacrés, des danses rythmiques, annonçaient l'accomplissement des mystères. Enfin les voiles tombaient, et Cérès apparaissait dans sa majestueuse beauté.

Nous n'avons malheureusement que des révélations fort incomplètes, et nous ne pouvons suivre l'ordre des cérémonies, dont quelques-unes étaient comme des sacrements. Les purifications préliminaires, qui lavaient toute souillure, rappellent le baptême, et, en buvant le cycéon ou breuvage sacré, l'initié communiait avec la nature et la vie. D'autres étaient l'adoration de reliques et d'objets mystérieux qu'on prenait, en les baisant, et qu'on se passait de main en main ou que l'on replaçait dans la corbeille sacrée. « J'ai jeûné, disait la formule des mystères; j'ai bu le cycéon; j'ai pris de la ciste et, après avoir goûté, j'ai déposé dans la corbeille; j'ai repris de la corbeille et j'ai mis dans la ciste. »

Il y avait trois degrés d'initiation, et comme trois ordres de cléricature, car les initiés formaient bien, dans le sens primitif du mot, un clergé¹ : d'abord l'admission

1. Κληρος, la part choisie.

aux petits mystères qui se célébraient au printemps, puis aux grandes solennités en automne ; enfin, au bout d'une année, la dernière initiation, l'*épopsie* ou contemplation suprême.

Ce dernier mot montre que les mystères parlaient surtout aux yeux, qu'ils étaient un drame religieux bien plus qu'un enseignement philosophique ou moral¹. Mais l'esprit ne pouvait demeurer inerte en face de ces cérémonies émouvantes. Les uns n'allaient pas au delà de ce qu'ils avaient vu et s'arrêtaient pieusement à la légende ; d'autres, en petit nombre, s'élevaient du sentiment à l'idée, de l'imagination à la raison, et, grâce à l'élasticité du symbole, y firent entrer peu à peu des doctrines qui n'y étaient certainement pas à l'origine ou ne s'y trouvaient que d'une manière bien confuse. Démophoon au milieu des flammes fut l'âme qui se purifie au milieu des épreuves ; Proserpine aux enfers, la mort apparente de la moisson humaine ; son retour sur l'Olympe, la résurrection de la vie et l'immortalité. Plus tard encore ces idées se précisèrent davantage et il s'élabora, au sein des mystères, un polythéisme épuré qui se rapprocha, par certaines de ses tendances, du spiritualisme chrétien.

L'homme a toujours fait cette offense au juge suprême de supposer qu'il réglerait sa sentence non sur les actes de la vie, mais sur les dévotions du temple, et l'on s'est dit l'élu des dieux pour avoir rempli de certaines pratiques que d'autres n'accomplissaient pas. Les initiés d'Éleusis comptaient résolûment sur les béatitudes éternelles. Pindare n'en doute pas : « Celui qui n'a pu être initié, dit-il, croupit dans le borbier d'Hadès, tandis que l'homme purifié par l'initiation habite, après sa mort, avec les dieux. » Et Sophocle : « Seuls ils ont la vie

1. « Aristote, dit Synésius, est d'avis que les initiés n'apprenaient rien précisément, mais qu'ils recevaient des impressions, qu'ils étaient mis dans une certaine disposition d'âme. » Je crois que ces mots renferment toute la vérité sur les mystères.

éternelle. » On croyait même que, durant la célébration des mystères, l'âme des initiés participait à l'état des bienheureux¹.

Quelques-unes de ces solennités avaient un caractère moins local : celles, par exemple, qu'avaient instituées les trois confédérations des Grecs asiatiques, ou la fête de Diane et d'Apollon à Délos, qui réunissait les Ioniens d'Europe et d'Asie; enfin et surtout les quatre grands jeux nationaux et sacrés, ou jeux isthmiques, près de Corinthe, en l'honneur de Neptune, jeux de Némée, dans l'Argolide, qui avaient lieu tous les deux ans, ceux de Delphes et ceux d'Olympie qui éclipsaient tous les autres.

C'est dans la riante plaine de Cirrha que se célébraient les jeux pythiques en l'honneur d'Apollon, vainqueur du serpent Python. De là on embrassait du regard la ville de Delphes, qui se déroulait en amphithéâtre et que dominait le Parnasse, avec ce double sommet que tant de poètes ont chanté; on découvrait aussi le temple environné d'un peuple de statues de bronze et de marbre, répandues dans la vaste enceinte qui contenait les offrandes des nations, des rois et des particuliers. Statues, trépieds, bassins, vases magnifiques, métaux précieux formaient une richesse considérable qui dépassait de beaucoup la somme de dix mille talents (plus de 52 000 000 de francs) que les Phocéens enlevèrent lorsqu'ils s'emparèrent du sanctuaire au quatrième siècle. Divers édifices appelés *trésors* recevaient ces richesses; dans le trésor de Corinthe, on voyait les présents de Gygès et de Crésus, rois de Lydie.

Les jeux pythiques, organisés en 586, revenaient tous les quatre ans, la troisième année de chaque olympiade. Cette période semble avoir été consacrée chez les

1. Sophocle, *fragm.* 348 de l'édit. de Didot; Pindare, *fragm.* 102 de l'édit. de Bœckh.

Grecs : car elle était la même pour les fêtes de Délos et d'Olympie.

Les jeux olympiques eurent cela de particulier qu'ils servirent de règle à la chronologie des Grecs. A partir de l'année 776 avant J. C., on inscrivit sur le registre public des Éléens le nom de celui qui remportait le prix à la course du stade. Cet usage continua jusqu'aux derniers temps, et les noms de tous ces vainqueurs indiquèrent les différentes *olympiades*. Ils avaient aussi le privilège de suspendre les guerres et d'être pour la Grèce une sorte de trêve de Dieu pendant tout le temps nécessaire pour aller aux jeux et en revenir¹. Cette trêve était bien courte, puisque les jeux ne duraient que cinq jours ; elle introduisait cependant des sentiments de paix et d'humanité. Des hérauts couronnés de fleurs et de feuillage allaient proclamer à l'avance l'ouverture du mois sacré, et une lourde amende frappait le peuple qui l'osait violer. Une armée lacédémonienne, pour avoir envahi, en 420, le territoire de l'Élide, après la proclamation de la paix publique, fut condamnée à une amende de deux mines (174 francs) par soldat. Les autres jeux nationaux avaient aussi leur trêve sacrée. Plus d'une fois les Argiens repoussèrent une invasion en déclarant l'ouverture des jeux néméens. A Sparte, pendant les fêtes d'Apollon Carnéen, aucune expédition ne pouvait être entreprise.

Ces jeux consistaient en exercices de toutes sortes, également estimés des Grecs, quoiqu'ils nous semblent, à nous modernes, de mérite fort divers, et également sanctifiés par la religion qui faisait présider à chacun d'eux une divinité ou un héros. Les courses à pied, les courses de chevaux et de chars, le disque, le saut, la lutte, le pugilat, le pancrace, ou bien la musique et la poésie, exci-

1. Du temps de Pausanias (v. 20, 1), on montrait à Olympie le disque d'Iphitos sur le bord duquel était inscrite la loi qui établissait la trêve.

taient également leur enthousiasme¹. Ni l'or, ni l'argent, ni l'airain ne formaient le prix si vivement disputé; une couronne de laurier ou d'olivier sauvage était la récompense du vainqueur. Mais à quelque jeu que ce fût, c'était un insigne honneur de vaincre, et pour le vainqueur lui-même, et pour la cité qui lui avait donné le jour. A son retour, il y rentrait porté sur un char magnifique; on abattait des pans de murailles pour lui livrer passage; son nom était dans toutes les bouches; les poètes le chantaient; les peintres, les sculpteurs reproduisaient son image pour orner les places publiques, les avenues ou les portiques des temples. On vit des pères mourir de joie en embrassant leur fils victorieux. A Athènes, Solon avait établi qu'une somme de cinq cents drachmes serait donnée au vainqueur. Mais de toutes les récompenses, il n'en était pas de plus héroïque que celle de Sparte : à la première bataille, on réservait au vainqueur d'Olympie le poste le plus périlleux, l'honneur de braver le plus de dangers pour la patrie.

Rendons toutefois cette justice aux Grecs, qu'ils accordaient encore quelque chose de plus aux poètes qu'aux athlètes. Aux jeux pythiques, on vit Pindare, forcé par l'assemblée de s'asseoir sur un siège élevé, la couronne sur la tête, la lyre à la main, soulever par ses chants d'enthousiastes acclamations; une part lui était réservée par le magistrat dans les prémices offertes aux immortels; et après sa mort, le trône où le poète s'était assis fut placé parmi les statues des dieux, dans le temple d'Olympie. Archiloque, Simonide, reçurent des hommages semblables. Quelquefois aussi un illustre spectateur

1. Les Doriens, fondateurs des jeux olympiques, n'y admirent pas les combats de musique et de poésie qui avaient lieu à la fête ionienne de Délos et surtout aux jeux pythiques avec un grand éclat. Les Athéniens, au contraire dédaignaient les luttes corps à corps, et leurs Eupatrides ne consentaient à concourir que pour la course des chevaux et des chars. Ott. Müller, *Aegin*, p. 141. Les fêtes d'Olympie ne furent abolies qu'en l'année 394 de notre ère par Théodose.

détournait de l'arène les yeux du public et devenait lui-même l'objet du spectacle. Thémistocle, Pythagore, Hérodote et Platon eurent cet honneur ; le premier avouait qu'il avait goûté là les plus douces jouissances de sa vie¹.

A ces jeux on n'accourait pas seulement de la Grèce, mais des colonies et des pays étrangers. Toutefois les Grecs seuls étaient admis à concourir ; Alexandre de Macédoine n'en acquit le droit qu'en prouvant son origine hellénique. Ce ne fut pas le seul roi qui ambitionna la gloire d'une victoire olympique : sur la liste des vainqueurs on lisait les noms de Gélon et d'Hiéron, rois de Syracuse ; de Théron, roi d'Agrigente ; d'Archélaos, roi de Macédoine ; de Pausanias, roi de Lacédémone². L'égalité la plus entière régnait dans ces jeux ; la fortune, la naissance n'y avaient point de place à part. Tous, pauvres ou riches, nobles ou obscurs, pouvaient y être admis, mais il fallait être Grec, de naissance libre, et n'avoir point commis d'action déshonorante ; le héraut s'assurait publiquement de ces conditions avant le combat. C'était l'égalité, mais à la condition de la vertu et de l'honneur. Plus l'affluence était nombreuse, plus on s'en réjouissait, par la pensée que la patrie avait un plus grand nombre de citoyens vertueux³.

Si quelque désordre était causé, les hellanodices le réprimaient aussitôt ; le bâton des serviteurs des jeux tombait sur les épaules du noble comme sur celles du pauvre. Lichas, un des principaux personnages de Sparte, fut ainsi frappé. Les femmes étaient rigoureusement exclues sous peine d'être précipitées du haut d'un rocher voisin, le mont Typaeon.

1. Gorgias, Prodicus, Anaximène, Polus d'Agrigente, Lysias, Isocrate, Dion Chrysostome, y lurent quelques-unes de leurs œuvres ; Aetion y exposa un tableau, OEnopide de Chios ses tables astronomiques.

2. Pour les courses de char ou de chevaux, il n'était pas nécessaire de payer de sa personne. Alcibiade fit courir à la fois sept chars en son nom.

3. Πολλοὶ καγαθοί, Aristophane, *la Paix*, v. 968.

Les fêtes olympiques commençaient avec la pleine lune. Les plaisirs pouvaient donc continuer durant ces nuits de la Grèce, plus lumineuses que bien des jours de nos climats.

Tels étaient ces jeux si fameux dans l'antiquité. Ils formaient un lien pour tous les peuples de la Grèce; en les forçant de déposer leurs haines au seuil du sol sacré, ils les invitaient à les oublier au retour. Plus d'une fois des villes se reconcilièrent ou firent alliance au milieu de ces solennités; le héraut lisait à haute voix leur traité qui était ensuite gravé sur une colonne dans le lieu même. Le sentiment de la grande patrie hellénique si souvent oublié s'y réveillait avec énergie, quand Hérodote racontait aux fils les exploits de leurs pères pour la commune liberté, ou que Lysias les appelait à s'armer pour la défendre encore contre les deux périls qui la menaçaient de l'Orient et de l'Occident, le roi de Perse et le tyran de Syracuse.

Les jeux entretenaient parmi les Grecs le goût de ces exercices si salutaires au corps et à l'âme; à l'âme, qui est plus libre et plus active en un corps sain et dispos que lorsqu'elle traîne péniblement une enveloppe misérable et souffrante¹. L'art aussi et la morale y gagnaient. Platon cite divers personnages que le désir de conserver leurs forces pour gagner ces couronnes préserva de tout excès, et qui s'astreignirent à une chasteté volontaire². La sculpture et la peinture avaient là sous les yeux une race que cette vie avait faite la plus belle du monde, et des encouragements tels que nul peuple ne leur en a jamais donnés : car on ne venait pas seulement pour assister aux luttes, mais aussi pour admirer les productions des artistes. Dans l'Altis, vaste enceinte autour du temple

1. *Mens sana in corpore sano*, Juv. X, 356. Cf. le *Timée* de Platon, p. 132 de la traduction de M. Cousin. Les jeux profanes ne commencent que tard. Thémistocle établit des combats de coqs, et à Sunion il y eut des régates de trirèmes.

3. *Leg.* VIII, 7.

de Jupiter à Olympie¹, se dressaient mille statues dont un grand nombre étaient des chefs-d'œuvre et qui toutes réveillaient de glorieux souvenirs. Au milieu de cet immense concours d'hommes accourus de tous les pays, les uns pour voir ou être vus et briller, les autres pour vendre toutes sortes de denrées, d'autres enfin pour attirer le public par leurs improvisations ou leurs ingénieux sophismes, les Grecs prenaient ce caractère éminemment sociable, cet esprit curieux de nouveautés, exempt de préjugés et ouvert à toutes les connaissances, qui fit d'eux le peuple novateur par excellence, et de la Grèce la grande école de la politique et de la philosophie. Qu'il y a loin de ces chœurs, de ces *théories* arrivant aux bords de l'Alphée et au pied du Parnasse sur de riches chariots, ou à Délos sur des flottes dorées, aux voiles de pourpre, de ces courses de chevaux et de chars, de ces luttes de poésie et de musique, qu'il y a loin de là aux spectacles de Rome, pour qui toute fête était sans joie, quand le sang n'y coulait pas sous l'épée des gladiateurs ou sous la dent des lions !

Une autre force de l'esprit, une autre gloire de la Grèce que Rome n'a pas connues, est le drame né sur les

1. Altis pour *Ἄλσος* bois saint, c'était un bois sacré d'oliviers sauvages. Les vainqueurs étaient autorisés à y dresser leur statue à condition qu'elle ne dépassât jamais la mesure humaine. Une taille supérieure était l'attribut des héros et des dieux.

Les ruines du temple d'Olympie ont été retrouvées par les savants français de l'expédition de Morée. Les fouilles ont donné dix-neuf fragments de sculptures représentant les travaux d'Hercule. Les restes des fondations qu'on a mis à découvert ont permis, avec la description détaillée de Pausanias, de donner une exacte représentation du temple. Il était péristyle c'est-à-dire environné de colonnes. Son élévation au-dessus du sol était de 21 mètres, sa longueur de 40 ; à chaque coin du toit un vase doré, au sommet du fronton une Victoire ailée également dorée, et sous ses pieds un bouclier d'or offert par les Lacédémoniens, au milieu duquel était ciselée la tête de Méduse ; sur le fronton antérieur, Pélops et OEnomaos se disputant le prix de la course, par Pæopios de Mendes ; sur le fronton postérieur, le combat des Lapithes et des Centaures aux noces de Pirithoüs, par le rival de Phidias, Alcaménès. Les portes de bronze représentaient les travaux d'Hercule. La fameuse statue, chef-d'œuvre de Phidias, à laquelle on arrivait par une allée de colonnes, était au fond du sanctuaire.

marches des temples et au milieu de ces fêtes. La scène tragique a été réellement, chez ce peuple, une école de mœurs. La mythologie s'est dépouillée dans les drames d'Eschyle et de Sophocle de ses formes impures, et la morale s'est élevée même, dans ceux d'Euripide, à une grande hauteur.

Mais, il faut le répéter, ces institutions : amphictyonies, oracles, fêtes nationales, union de plusieurs villes, liens d'hospitalité entre les particuliers, toutes ces coutumes eurent une grande influence sur les esprits, aucune sur les intérêts. Dans le monde grec il y eut unité morale, il n'y eut jamais unité politique. A Olympie, à Delphes on était frères, on était Hellènes, on honorait les mêmes dieux, on aimait les mêmes arts, on applaudissait aux mêmes chants; hors du territoire sacré on redevenait ennemis, Spartiates et Athéniens, Béotiens et Phocidiens. A quelques pas de sa ville natale le citoyen trouvait la terre étrangère où il ne pouvait acquérir un immeuble, ni contracter un mariage, ni poursuivre personnellement en justice; et que de fois n'y trouvait-il pas la guerre et l'esclavage! De là l'éclat incomparable, dans la sphère de l'intelligence, de ce monde grec à la fois si uni et si divisé; mais aussi sa faiblesse politique. En face de la formidable armée de Xerxès, les Grecs se réunirent et vainquirent; en face de la Macédoine et de Rome ils restèrent divisés et furent vaincus.

TROISIÈME PÉRIODE.

LES GUERRES MÉDIQUES¹.

(492-490.)

UNION ET VICTOIRES.

CHAPITRE XVI.

PREMIÈRE GUERRE MÉDIQUE (492-490).

Hérodote, qui naquit au milieu des guerres médiques, en 484, étonné de ce grand choc du monde grec et barbare, alla en chercher les causes par delà la guerre de Troie, jusqu'aux temps mythologiques. Il n'est pas nécessaire de remonter si haut, ni de rappeler Io et Hélène ravies par des Asiatiques, Europe et Médée enlevées par des Grecs, pour expliquer la haine de deux mondes. La fuite du médecin Démocédès, qui trompa Darius afin de revoir Crotona sa patrie, et le désir de la reine Atossa d'avoir parmi ses esclaves des femmes de Sparte et d'Athènes ne sont que de puérils incidents. Les instances d'Hippias pour être rétabli dans Athènes, celles des Aleuades de Thessalie pour être délivrés d'adversaires qui les gênaient, eurent une influence plus sérieuse. Mais la

1. Hérodote, liv. IV-IX; Plutarque, *Vies de Thémistocle, d'Aristide, et de Cimon*.

vraie cause fut la puissance même de la Perse. Cet empire avait alors atteint ses limites naturelles. Partout il était enveloppé par des déserts, la mer, de grands fleuves ou de hautes montagnes. Il ne pouvait plus s'étendre que d'un seul côté, au nord-ouest, et de ce côté était un pays renommé, la Grèce, dont l'indépendance irritait l'orgueil du grand roi. Cyrus avait conquis l'Asie, Cambyse une partie de l'Afrique ; Darius, pour ne pas rester au-dessous de ses prédécesseurs, attaqua l'Europe. Déjà le satrape de Sardes Artaphernès avait répondu aux ouvertures de Clisthénès en demandant qu'Athènes se soumît au grand roi. Darius avait réorganisé son empire et rétabli dans ses provinces l'ordre si profondément ébranlé par l'usurpation du mage et les efforts des nations soumises pour recouvrer leur liberté ; il fallait de plus occuper l'ardeur belliqueuse que les Perses conservaient encore : il prépara donc une grande expédition. Les Scythes avaient autrefois envahi l'Asie ; le souvenir de cette injure, et le désir de soumettre la Thrace qui touchait à son empire, décidèrent Darius sur la route à suivre. Il franchit le Bosphore traînant à sa suite sept ou huit cent mille hommes ; et parmi eux les Grecs asiatiques commandés par les tyrans de chaque ville. Il traversa la Thrace, passa le Danube ou Ister sur un pont de bateaux construit et gardé par les Grecs, et s'enfonça dans la Scythie sur les traces d'un ennemi insaisissable. Darius avait dit aux Grecs qu'après soixante jours ils ne l'attendissent plus ; ce temps passé et aucune nouvelle de lui n'arrivant, l'Athénien Miltiade, tyran de la Chersonèse, proposa de rompre le pont pour ne point laisser la Thrace ouverte aux Scythes sans doute victorieux, ou pour leur livrer l'armée persique si elle existait encore. Histiée de Milet s'y opposa ; il représenta aux chefs, tous tyrans de villes grecques, qu'ils seraient renversés le jour où ils auraient perdu l'appui de l'étranger. Cet avis sauva Darius qui, de retour de sa vaine poursuite, laissa quatre-vingt mille

hommes à Mégabazes, pour achever la conquête de la Thrace et faire celle de la Macédoine (508?).

Mégabazes soumit Périnthe, les Thraces qui résistaient encore, la Péonie, et demanda au roi de Macédoine l'hommage de la terre et de l'eau. Amyntas l'accorda. Mégabazes pouvait dire maintenant à son maître que son empire touchait à la Grèce d'Europe. Pourtant l'expédition s'arrêta là. Les services d'Histiée furent récompensés par le don d'un vaste territoire aux bords du Strymon. Le site avait été choisi d'un œil intelligent; Myrcine, qu'Histiée y fonda, devint en peu de temps florissante. Mégabazes s'en alarma; il avertit le roi qu'il était urgent d'enlever ce Grec aux vastes entreprises qu'il méditait, et Darius manda à Histiée qu'il avait à le consulter sur un projet important; quand il fut arrivé à Sardes, le grand roi lui déclara ne pouvoir se passer de son amitié ni de ses avis. Il lui fallut accepter ces chaînes dorées.

Quelques années s'étaient écoulées dans une paix profonde quand une petite affaire et un homme obscur mirent tout en feu (501). Naxos, la plus grande des Cyclades, était alors puissante; elle commandait à plusieurs îles, possédait une marine considérable et pouvait mettre sur pied huit mille hoplites. Malheureusement Naxos avait, comme tout État grec, deux partis, celui du peuple et celui des riches. Les derniers, chassés de l'île, proposèrent à Aristagoras, gendre d'Histiée, et en son absence tyran de Milet, de les y ramener. Il embrassa avec ardeur ce projet au bout duquel il entrevoyait les Cyclades et peut-être l'Eubée elle-même soumises à son autorité. Il ne pouvait accomplir seul une telle entreprise; il sut y intéresser le satrape de Sardes, Artaphernès, qui mit à sa disposition une flotte de deux cents voiles. Le Perse Mégabazes en était le chef. Il s'indigna de se trouver sous les ordres d'un Grec; une querelle s'éleva entre eux, et Mégabazes, pour se venger d'une humiliation, avertit les Naxiens. Le succès de l'expédition dépen-

dait du secret : une fois éventée, elle échouait. Aristagoras s'y opiniâtra quatre mois, y dépensa tous ses trésors et ceux que le roi avait donnés pour l'entreprise. Il craignit d'être obligé d'en rembourser les frais. Les chances d'une révolte lui parurent meilleures ; de secrets encouragements d'Histiée le décidèrent. L'armée qu'il avait conduite devant Naxos était encore réunie, tous les tyrans des villes y étaient présents ; il se saisit d'eux, les rendit aux cités qu'ils gouvernaient et qui les bannirent ou les tuèrent, et rétablit partout la démocratie. Mais, après ce coup, il fallait trouver quelque allié puissant. Aristagoras se rendit à Lacédémone. Le roi Cléomène lui demanda combien il y avait de chemin entre la mer et la capitale des Perses : « Trois mois de marche, répondit-il. — Alors, répliqua le Spartiate, vous sortirez dès demain de cette ville. Il est insensé de proposer aux Lacédémoniens de s'éloigner à trois mois de marche de la mer. » Aristagoras essaya d'acheter son consentement. Cette fois la vertu spartiate fut incorruptible et l'Ionien passa à Athènes. Introduit dans l'assemblée, il parla des richesses de la Perse, de l'avantage qu'auraient les Grecs sur des hommes qui ne connaissaient ni la pique ni le bouclier, enfin il rappela que Milet était une colonie d'Athènes. Les Athéniens avaient plus d'un grief contre les Perses. La demande de la terre et de l'eau faite naguère à leurs ambassadeurs, l'asile donné à Hippias, et, quand leurs députés s'en plaignirent, l'ordre qu'ils reçurent de rappeler le tyran, avaient profondément blessé leur orgueil. Aristagoras eut peu de peine à leur persuader d'éloigner une guerre dont ils étaient menacés en la portant chez l'ennemi. Sans doute aussi ils ne croyaient qu'à une querelle privée entre le satrape et Aristagoras. Ils décrétèrent l'envoi de vingt vaisseaux, auxquels se joignirent cinq trirèmes d'Érétrie, qui jadis aidée par Milet dans une guerre contre Chalcis, lui rendait le secours qu'elle en avait reçu. Les alliés gagnèrent

Éphèse et de là Sardes qu'ils prirent et pillèrent. Les toits des maisons étaient couverts de roseaux, un soldat y mit le feu par hasard ; toute la ville, moins la citadelle où Artapherne s'était retiré, fut consumée avec un temple de Cybèle vénéré des Perses autant que des Lydiens. Cependant Artaphernès avait rappelé l'armée qui assiégeait Milet et les troupes de la province se rassemblaient de toutes parts ; les Athéniens songèrent à la retraite. Une défaite qu'ils éprouvèrent sur le territoire d'Éphèse et peut-être quelque trahison achevèrent de les dégoûter de cette guerre. Ils remontèrent sur leurs vaisseaux et retournèrent à Athènes, laissant leurs alliés se tirer comme ils pourraient du mauvais pas où ils s'étaient mis.

Les Ioniens continuèrent la lutte ; ils entraînèrent dans leur mouvement toutes les villes de l'Hellespont et de la Propontide avec Chalcédoine et Byzance, les Cariens et l'île de Chypre. Les Perses réunirent plusieurs armées ; l'une, dirigée d'abord vers le nord contre les villes de l'Hellespont, y prit plusieurs places, puis se rabattit au sud contre les Cariens, qui perdirent deux batailles et se soumirent. Une autre attaqua Chypre avec la flotte phénicienne que les Ioniens battirent, mais la trahison d'un chef cypriote livra l'île à l'ennemi. Au centre opéraient Artaphernès et Otanès qui enlevèrent Clazomène et Cyme, et s'avancèrent avec des forces considérables contre Milet, le dernier boulevard de l'Ionie. Elle n'avait plus pour chef Aristagoras ; il avait fui lâchement pour se retirer à Myrcine, et peu de temps après il périt dans une attaque contre une ville de la Thrace. Quant à Histée, Darius, trompé par ses promesses, venait de lui rendre sa liberté ; mais les Milésiens ne voulaient plus de tyran et refusèrent de le recevoir. Il parvint à rassembler quelques Mitylénieus, fit avec eux le métier de pirate, et périt dans une descente sur la côte d'Asie. Les Ioniens, rassemblés au Paniônion, délibérèrent sur les moyens de sauver Milet. On se décida à

risquer une bataille navale ; Chios fournit cent vaisseaux, Lesbos soixante-dix, Samos soixante, Milet elle-même quatre-vingts ; la flotte monta à trois cent cinquante-trois trirèmes. Les Perses en avaient six cents.

Il y avait sur la flotte grecque un homme habile, qui eût sauvé l'Ionie si elle eût voulu l'être. C'était un Phocéén nommé Dionysios ; il fit comprendre aux alliés qu'une discipline rigoureuse et une grande habitude des manœuvres leur assureraient le succès, et pendant sept jours il exerça les équipages à tous les mouvements d'un combat naval ; mais au bout de ce temps les Ioniens efféminés se lassèrent : ils descendirent à terre, y dressèrent des tentes et oublièrent l'ennemi. Comme, à ce régime, les âmes se relâchent, la trahison bientôt se glissa parmi eux. Quand le jour de la bataille arriva, les Samiens au fort de l'action quittèrent leur poste et firent route pour leur île. Les Ioniens furent vaincus, malgré le courage héroïque des marins de Chios, malgré celui de Dionysios, qui prit trois galères ennemies. Quand il vit la bataille perdue, il se porta audacieusement jusqu'en face de Tyr et coula à fond plusieurs vaisseaux marchands. Il se retira avec son butin en Sicile et passa le reste de sa vie à poursuivre sur les mers les navires phéniciens, carthaginois et tyrrhéniens.

Tout espoir était perdu pour Milet ; elle fut prise et ses habitants transportés à Ampée, à l'embouchure du Tigre (494). Chios, Lesbos, Ténédos eurent le sort de Milet. Plusieurs villes de l'Hellespont périrent dans les flammes. Les habitants de Chalcédoine et de Byzance quittèrent leur cité pour chercher un asile sur la côte nord-ouest du Pont-Euxin à Mésembrie. Miltiade jugea aussi prudent de quitter la Chersonèse ; il retourna à Athènes. Il allait bientôt s'y retrouver en face de ces Perses qu'il fuyait. La ruine de l'Ionie retentit douloureusement dans la Grèce. Athènes surtout la pleura. Phrynichos ayant fait représenter au théâtre la *Prise de*

Milet, toute l'assemblée éclata en sanglots, et le poète fut condamné à une amende de mille drachmes, « pour avoir ravivé ce triste souvenir des malheurs domestiques. » Ces larmes expient bien des fautes.

Cependant, Darius n'avait pas oublié qu'après l'incendie de Sardes il avait juré de se venger des Athéniens. Il donna à son gendre Mardonius le commandement d'une nouvelle armée, qui devait pénétrer en Europe par la Thrace, tandis que la flotte suivrait les rivages. Mardonius, pour se concilier les Grecs d'Asie, leur rendit le gouvernement démocratique. Il se souvenait aussi que les auteurs de la récente révolte avaient été deux de ces tyrans que la Perse soutenait ¹.

Déjà toutes les nations comprises entre l'Hellespont et la Macédoine avaient été soumises par Mégabazes. Mardonius passa le Strymon et donna rendez-vous à sa flotte sur le golfe Thermaïque. Celle-ci s'empara de Thasos, et longeait la Chalcidique, lorsqu'en doublant le promontoire du mont Athos, qui s'élève comme un roc gigantesque à 1950 mètres au-dessus de la mer, elle fut assaillie par un vent furieux, qui jeta à la côte et brisa 300 vaisseaux. 20 000 hommes périrent. Dans le même temps, Mardonius, attaqué de nuit par les Thraces Bryges, perdit beaucoup de monde et fut lui-même blessé. Il n'en continua pas moins l'expédition, mais, lorsqu'il eut subjugué les Bryges, il se trouva si affaibli qu'il dut retourner en Asie (492).

Un armement plus formidable fut aussitôt préparé. Avant de le faire partir, Darius envoya en Grèce des hérauts qui demandèrent en son nom l'hommage de la terre et de l'eau, et, de plus, aux villes maritimes, un contingent de galères. La plupart des îles et plusieurs

1. La domination des Perses était fort douce : ils laissèrent aux villes grecques leur administration intérieure, n'exigèrent pas de plus lourds tributs qu'auparavant ; seulement ils les obligèrent à soumettre leurs différends à des juges au lieu de recourir à la force. Hérodote, VI, 42.

cités du continent firent cet hommage. Égine alla au-devant des désirs du grand roi. Pour Athènes et Sparte, leur indignation fut telle qu'elles en oublièrent le droit des gens : « Vous demandez la terre et l'eau ? dirent les Spartiates aux envoyés ; vous aurez l'une et l'autre ; » et ils les jetèrent dans un puits. Les Athéniens les précipitèrent dans le *barathre*, et, s'il faut en croire un douteux récit, condamnèrent à mort l'interprète qui avait souillé la langue grecque, en traduisant les ordres d'un barbare.

Athènes était toujours en guerre avec les Éginètes. Elle profita de leur conduite pour les accuser à Lacédémone de trahir la cause commune. Cet appel aux Spartiates équivalait à une reconnaissance de leurs prétentions à la suprématie, mais la difficulté des circonstances fit taire l'orgueil. Les Lacédémoniens étaient donc décidément les chefs avoués de la Hellade. Cléomène partageait les ressentiments des Athéniens, il accourut à Égine pour saisir les coupables. Mais son collègue Démarate, qui l'avait déjà trahi dans une expédition en Attique, avertit les Éginètes, et l'entreprise échoua.

Cléomène résolut de mettre un terme à cette opposition tracassière de son collègue. Il gagna la Pythie, fit déclarer par l'oracle que Démarate n'était pas de race royale, et obtint qu'il fût déposé. Léotychidas, le plus proche héritier du trône, qui s'était concerté dans toute cette intrigue avec Cléomène, succéda au roi déchu, et par ses outrages le força à quitter Sparte. Démarate alla rejoindre Hippias dans l'exil, et mendier comme lui l'hospitalité du protecteur des rois.

Cléomène et Léotychidas marchèrent aussitôt contre Égine et la forcèrent de livrer dix otages qu'ils déposèrent à Athènes. Cet acte fut le dernier de la vie publique de Cléomène : ce turbulent roi devenu fou périt misérablement de ses propres mains, et Léotychidas, convaincu plus tard d'avoir reçu de l'argent d'un ennemi qu'il de-

vait combattre, alla mourir en exil. « Les dieux, dit Hérodote, punirent ainsi le parjure des deux princes. » Cependant les Éginètes réclamèrent leurs otages ; et les Athéniens refusant de les rendre, ils surprirent la galère sacrée qui portait au cap Sunion plusieurs des principaux citoyens. La guerre éclata aussitôt. Un Eginète s'offrit à renverser le gouvernement oligarchique ; il se saisit de la citadelle, mais ne put être secouru à temps, et laissa aux mains de l'ennemi 700 des siens qui furent froidement égorgés. Un de ces malheureux s'était échappé en passant devant le temp'le de Cérès. La porte était fermée, il en saisit fortement le marteau ; tous les efforts pour lui faire lâcher prise furent inutiles. Les bourreaux, alors, lui coupèrent les mains qui, crispées par la mort, restèrent attachées à la poignée de la porte. Hérodote, habitué à ces guerres civiles, n'a pas un mot d'horreur pour cette boucherie de 700 citoyens ; il ne remarque que le sacrilège commis au sujet d'un d'entre-eux. « Aucun sacrifice, dit-il, ne put apaiser la colère de la déesse, et les nobles furent chassés de l'île avant d'avoir expié le sacrilège ». Cette guerre ne se termina qu'en 481, neuf ans après la seconde expédition des Perses.

La nouvelle armée s'avavançait sous les ordres du Mède Datis et d'Artaphernès, neveu du roi. Darius leur avait commandé de se rendre maîtres d'Érétrie et d'Athènes, d'en faire les habitants captifs, et de lui envoyer ses esclaves. Il voulait voir de ses yeux ces hommes assez audacieux pour le braver. Cette fois la flotte, pour éviter le mont Athos, prit route à travers la mer Égée. Elle soumit en chemin Naxos, dont la capitale fut brûlée avec tous ses temples, respecta le sanctuaire de Délos qu'on leur disait consacré aux dieux qu'ils adoraient eux-mêmes, le soleil et la lune, et arriva enfin en Eubée où elle prit Carystos et assiégea Érétrie. Cette ville songea d'abord à se défendre, et les Athéniens offraient leurs 4000 citoyens établis dans l'île ; mais les grands ouvri-

rent les portes à l'ennemi qui saccagea la ville et la brûla avec ses temples, en représailles de l'incendie de Sardes. Tous les habitants, amis ou ennemis, furent réduits en esclavage et conduits à Darius, qui leur assigna pour demeure un de ses domaines non loin du golfe Persique. Cent soixante ans après, Alexandre les y retrouva fidèles à la langue et aux mœurs de leur première patrie. Platon composa plus tard une épitaphe pour ces enfants que la Grèce avait perdus : « Nés en Eubée et fils d'Érétrie, nous reposons près de Suses ; à quelle distance, hélas ! de notre patrie ! »

D'Érétrie, les Perses vinrent jeter l'ancre dans la baie de Marathon. La plaine de ce nom, bordée par la mer, des marais et les dernières collines du Pentélique et du Parnès, avait un peu plus de 19 kilomètres de long sur 3 de large ; c'était de toute l'Attique le terrain le plus favorable aux évolutions de la cavalerie ; Hippias, le roi banni, ne l'avait que trop habilement choisi. Les Athéniens coururent au-devant des barbares. Chaque tribu fournit mille soldats. A cette armée de 10 000 hommes se joignirent 1000 Platéens, qui vinrent volontairement secourir ceux qui les avaient secourus jadis et braver un péril dont le reste des Grecs s'épouvanta. Ce fut le seul secours qu'Athènes reçut du dehors ; elle avait cependant envoyé le coureur Phidippide avertir Sparte du débarquement des Perses, et, en moins de deux jours, il avait franchi les 240 kilomètres qui séparaient Athènes de Lacédémone. Les Spartiates, quoique unanimes pour porter l'assistance demandée, avaient été retenus par une loi religieuse qui leur défendait de se mettre en marche avant que la lune fût dans son plein ; elle n'était encore qu'à son neuvième jour. Mais en traversant les montagnes d'Arcadie, Phidippide avait entendu le dieu Pan promettre son secours aux Athéniens.

Une armée de 11 000 hommes s'avança donc contre

110 000 ennemis¹. Elle était sous les ordres de dix généraux qui devaient commander pendant un jour chacun à leur tour. Un d'eux était Miltiade, fils de Cimon. Il s'était rendu célèbre comme tyran de la Chersonèse, principauté dont il avait hérité de son oncle ; et les Athéniens lui devaient la conquête de Lemnos, où il avait vengé sur les habitants de longs ressentiments². C'était lui qui, dans l'expédition de Darius en Scythie, avait proposé de rompre le pont jeté sur le Danube. Lorsque, après la prise de Milet, les Perses s'étaient répandus sur les côtes de l'Hellespont, il avait quitté précipitamment la Chersonèse, et, traversant avec les plus grands dangers la flotte ennemie, il avait amené à sa patrie quatre trirèmes chargées de richesses. Une accusation de tyrannie l'y attendait ; mais il avait été honorablement acquitté, et peu après élu un des dix généraux.

Les avis étaient partagés en nombre égal : cinq généraux voulaient qu'on attendît des renforts, les cinq autres qu'on livrât bataille sur-le-champ, parce qu'ils redoutaient les intrigues d'Hippias et l'or des Perses plus encore que leur nombre. Le sort d'Érétrie montrait le danger de donner le temps à la trahison de se glisser dans le camp ou dans la ville : tel était l'avis de Miltiade. Il réussit à mettre de son opinion le polémarque Callimaque, dont la voix était prépondérante, et il fut résolu que l'on combattrait sans tarder. Aristide, un des géné-

1. Hérodote ne donne aucun chiffre. Il y a donc sur ceux-ci incertitude.

2. Les Pélasges de Lemnos avaient enlevé, dans une de leurs courses, des femmes de l'Attique réunies pour une fête religieuse ; puis, sur un soupçon de trahison, ils avaient tué ces femmes et les enfants qu'ils en avaient eus. Sommés par Athènes de donner satisfaction, ils avaient répondu qu'ils se soumettraient quand une flotte, partie de la terre athénienne, viendrait en un jour, poussée par le vent du nord, aborder à leur île. Ces conditions étaient impossibles à remplir ; mais de la Chersonèse, devenue la propriété d'un Athénien, Miltiade avait pu, en quelques heures, arriver par un vent du nord à Lemnos, et il était assez fort pour contraindre les habitants à reconnaître que les conditions étaient accomplies.

raux, reconnaissant la supériorité de Miltiade, engagea ses collègues à lui céder le tour de leur commandement ; il n'accepta pas et attendit que son jour fût venu. « Callimaque commanda, selon l'usage, l'aile droite ; les Platéens formaient la gauche. Les Athéniens, afin de n'être pas tournés, dégarnirent leur centre et étendirent leur ligne jusqu'à ce qu'elle présentât un front égal à celui des Perses ; ils mirent leurs principales forces aux ailes, qu'un abatis d'arbres protégea encore contre la cavalerie ennemie.

« Dès que le signal fut donné, ils descendirent en courant de la hauteur sur laquelle ils étaient postés, au grand étonnement des Perses qui ne comprenaient pas cette folie d'une attaque faite à la course par un si petit nombre d'hommes, sans cavalerie ni archers.

« La bataille dura longtemps ; les barbares furent vainqueurs au centre ; les Perses et les Saces qui s'y trouvaient percèrent la ligne des Grecs, et les poursuivirent dans les terres : les Athéniens furent, au contraire, vainqueurs aux deux ailes ; mais, laissant fuir l'ennemi, ils se replièrent des deux côtés sur ceux qui avaient forcé le centre, les défirent complètement et les suivirent de si près l'épée dans les reins, qu'arrivés en même temps qu'eux sur le rivage, ils attaquèrent les vaisseaux en demandant du feu à grands cris pour les incendier.

« Le polémarque fut tué, ainsi qu'un des dix généraux, Stésileôs ; Cynégynos, frère d'Eschyle, se jeta à la mer pour arrêter un vaisseau qui fuyait ; il le saisit à la poupe, mais un coup de hache lui trancha la main. Sept vaisseaux seulement furent pris, le reste se sauva en forçant de rames, sans même prendre le temps de virer de bord ; ils s'empressèrent de doubler le cap Sunion, avertis, dit-on, par un bouclier élevé en l'air, que la ville était sans défense. Mais les vainqueurs revinrent à marche forcée ; ils étaient déjà campés dans le Cynosarge, quand les vaisseaux des barbares se montrèrent en face

de Phalère. Le coup était manqué, la flotte retourna en Asie. » (Hérodote.)

A cette bataille, « la première, dit Hérodote, où des Grecs osèrent regarder en face ces Mèdes dont le nom seul était un objet de terreur, » les barbares perdirent environ 6400 hommes, les Athéniens seulement 192. Hippias était probablement resté parmi les morts. Hérodote ne parle pas de ce soldat qui vola d'un trait de Marathon à Athènes, et expira en annonçant aux magistrats la victoire. Mais il ignorait bien d'autres choses que le peuple savait sur cette étonnante victoire : les uns avaient vu Thésée, d'autres le héros Échéτος, combattre dans les rangs des Athéniens.

Pour tout honneur, Miltiade se vit représenter, ainsi que Callimaque, sur les murs du Pœcile, au milieu d'un groupe de demi-dieux et de héros. Quelle héroïque simplicité ! Après tout c'était bien le peuple d'Athènes qui avait voulu combattre et qui avait vaincu, et l'histoire répondra aux accusations de jalousie populaire, comme ce citoyen d'Athènes qui disait à Miltiade : « Quand vous vaincrez seul les barbares, Miltiade, vous aurez seul l'honneur de la victoire¹. » Plus tard, on éleva à Miltiade un tombeau à part dans la plaine de Marathon, à côté de celui qui renfermait les restes des citoyens. Près de celui-ci étaient dix colonnes, une pour chaque tribu, et sur chacune furent gravés les noms des 192 héros. Les Perses avaient, disait-on, apporté à Marathon un

1. Cimon, Aristide, Thémistocle, n'eurent pas de plus grands honneurs, et n'en demandèrent pas. Les Grecs n'aimaient point que la personnalité des chefs s'accusât trop. Pausanias, Périclès et Phidias l'éprouvèrent diversement. « Eh quoi, dit Pelée dans l'*Andromaque* d'Euripide, le trophée que l'armée élève des dépouilles ennemies ne serait pas l'ouvrage de l'armée tout entière ? Un seul voudrait ravir la gloire que tous ont gagnée ? Il n'a pourtant, comme mille autres, lancé qu'un javelot ; il n'a fait rien de plus qu'un chacun. » Les dieux eurent aussi à se plaindre. Les Athéniens avaient promis à Diane de lui sacrifier autant de chèvres qu'ils tueraient d'ennemis : c'eût été le massacre de toutes les chèvres de l'Attique. Diane capitula : elle se contenta de 500. Xénoph., *Anabase*, III ; Plutarq., *de malignitate Herodoti*.

bloc de marbre de Paros pour en faire un trophée. Un élève de Phidias en fit sortir Némésis, la déesse des justes vengeance¹. Les Platéens furent associés aux honneurs comme ils s'étaient d'eux-mêmes associés au péril ; ils eurent un tombeau particulier pour leurs morts, et depuis, chaque fois que le héraut dans les sacrifices implora les dieux pour Athènes, il pria aussi pour les Platéens.

Deux jours après le combat les Spartiates arrivèrent ; ils n'avaient mis que trois jours à faire le chemin. Ils félicitèrent les Athéniens de leur triomphe, et se rendirent sur le champ de bataille encore jonché de morts. Mais en voyant les trophées et l'enthousiasme des vainqueurs, ils durent comprendre que le jour où l'immense empire des Perses avait reçu ce sanglant affront, un grand peuple était né à la Grèce.

La guerre était repoussée de l'Attique ; il fallait l'éloigner davantage encore, et former autour de la Grèce un rempart qui arrêât une nouvelle invasion. Si on pouvait fermer la mer Égée aux Perses en s'emparant des Cyclades, il ne leur resterait plus que la longue et dangereuse route de la Thrace. Ce fut le plan de Miltiade. Il demanda aux Athéniens soixante-dix vaisseaux, promettant de les mener en un pays d'où ils rapporteraient sans peine une quantité prodigieuse d'or. Il n'en disait pas davantage ; et sur la foi de son nom les pauvres accoururent en foule autour de lui. Il alla mettre le siège devant Paros, « où il avait une injure personnelle à venger. » Les Pariens résistèrent avec vigueur ; Miltiade fut blessé grièvement, et le vingt-sixième jour leva le siège. Les Athéniens n'avaient jamais eu une entière confiance dans l'ancien tyran de la Chersonèse ; cette

1. On voit encore dans la plaine de Marathon un *tumulus*, qu'un croit être celui des héros athéniens. Il a 9 mètres de hauteur et 183 de circonférence. Les esclaves tués dans le combat eurent aussi un *tumulus*. Mais le bloc de marbre apporté par les Perses n'est qu'une légende, et la Némésis de Rhamnonte fut l'œuvre non de Phidias, mais de son élève Agoracrite. Beulé, *la Jeunesse de Phidias*.

expédition, entreprise à sa demande et sans qu'il en eût précisé le but, réveilla les soupçons. Le père de Périclès, Xanthippe, un des premiers personnages de la ville, lui reprocha d'avoir ruiné le trésor public et causé la mort de beaucoup de citoyens.

Diodore, Cornélius Népos et Plutarque ont accumulé ici les circonstances les plus défavorables aux Athéniens. Hérodote, qui put converser avec des hommes témoins de l'événement, le raconte plus simplement. « Xanthippe, dit-il, intenta au général une affaire capitale et l'accusa d'avoir trompé le peuple. Miltiade ne comparut pas. La gangrène, qui s'était mise à sa cuisse, le retenait au lit, mais ses amis présentèrent sa défense, et, en rappelant la gloire dont il s'était couvert à Marathon et à la prise de Lemnos, ils mirent le peuple dans ses intérêts. Il fut déchargé de la peine de mort, mais condamné pour sa faute à une amende de cinquante talents (275 000 francs). La gangrène ayant fait des progrès, il mourut quelques temps après; Cimon, son fils, paya les cinquante talents. » On ne voit là ni la prison où gémit le libérateur d'Athènes, ni le corps du héros pieusement racheté par son fils au bourreau qui garde le cadavre encore chargé de ses liens, ni la belle Elpinice, donnée au riche Callias par Cimon son frère en échange des cinquante talents que le fisc impitoyable exige. L'intérêt dramatique y perd; mais la vérité y gagne, et aussi l'honneur de ce peuple athénien tant calomnié par les rhéteurs de tous les âges. Toutefois, si dans ce procès la loi avait été rigoureusement suivie, la justice, suivant nos idées modernes¹, qui veulent que le crime non l'erreur, la trahison non la défaite, soient punis, avait été violée, et cette

1. Nos idées, mais non pas nos lois. Le général Ramorino a été fusillé en 1849, par jugement d'un conseil de guerre, pour un ordre mal compris ou mal exécuté. Dupont fut emprisonné pour sa capitulation de Baylen; l'amiral Bing exécuté pour une défaite. Tout capitaine de vaisseau qui perd son navire passe devant un conseil de guerre, et est condamné s'il y a eu de sa part seulement négligence.

fin du vainqueur de Marathon est restée une tache pour Athènes. Du moins, quand il eut expiré, ni les éloges, ni les honneurs éternels ne manquèrent à sa mémoire. Quand les Athéniens envoyèrent à Delphes, en souvenir de Marathon treize statues de dieux et de héros sculptées par Phidias, le seul Miltiade fut admis dans la troupe divine.

Trois hommes le remplacèrent, Xanthippe, qui n'est célèbre que par sa victoire de Mycale et par son fils Périclès; Aristide, et Thémistocle.

Thémistocle était né vers l'an 535. Son père était un homme obscur mais riche, et sa mère une femme étrangère. Dans la commerçante Athènes, les préjugés de naissance étaient bien faibles, il les diminua encore. Les enfants de race mêlée ne pouvaient se livrer aux exercices du gymnase que dans le cynosarge; Thémistocle parvint à y attirer les enfants des eupatrides, et fit tomber par là cette distinction injurieuse. Pour lui, au jeu il préférait le travail; mais il négligeait les études de spéculation ou de plaisir, auxquels les Grecs attachaient tant d'importance, pour suivre les leçons d'un de ces hommes qu'on appelait sages, et qui s'occupaient surtout de l'art de gouverner les États. On le raillait un jour de ce qu'il ne savait pas jouer de la lyre. « Chants ni jeux ne me conviennent, répondit-il; mais qu'on me donne une ville petite et faible, et je la rendrai bientôt grande et forte. » En voyant cette ambition et cette ardeur, un de ses maîtres prédit qu'il ferait beaucoup de bien ou beaucoup de mal. S'il tâcha de briller aux jeux olympiques, c'était pour le bruit qui se faisait autour des vainqueurs. Il voulait qu'Athènes crût que son nom était dans toutes les bouches. Aussi attirait-il dans sa maison les artistes étrangers et les personnages de distinction qui venaient dans la ville. Son père cherchait à le détourner des affaires publiques. Un jour il lui montra de vieilles galères brisées qu'on laissait pourrir sur la grève.

« C'est ainsi, lui disait-il, que le peuple traite ses chefs et qu'il oublie leurs services. » Mais ces conseils de l'égoïste expérience sont heureusement mal écoutés. Thémistocle étudia l'art de la parole, sachant bien que l'éloquence, dans une république, est l'arme la plus redoutable. Sa prodigieuse mémoire lui permettait de retenir les noms de tous les citoyens; et pour gagner leur confiance il plaidait leurs causes et accommodait leurs différends. Il se donnait ainsi doucement un grand crédit, quand la guerre médique vint déranger ses calculs. Pour résister aux Perses, il fallait un général et non un orateur : Miltiade eut tous les honneurs de la première guerre. Thémistocle, interrogé par ses amis, qu'il fuyait, sur son air sombre, agité et pensif, répondait que les trophées de Miltiade l'empêchaient de dormir. Mais bientôt il allait en dresser lui-même; car dans l'effroyable crise où Athènes se trouve, il lui faudra un homme qui ne donne rien à la peur ni à l'audace imprudente, que jamais rien d'imprévu ne surprenne et qui juge sainement les choses, voie les conséquences et trouve immédiatement le remède. Cet homme sera Thémistocle.

Il avait déjà combattu à Marathon, à côté de celui qui devait être son rival. Aristide se distingua de bonne heure par une probité sévère, et acquit, sans la chercher, par une haute vertu, l'influence que Thémistocle avait eu tant de peine à conquérir par ses services. A la mort de Miltiade, ils se trouvèrent les premiers dans la cité; mais leurs vues différaient comme leurs caractères. Thémistocle cherchait plutôt son appui dans le peuple; Aristide ambitionnait davantage la faveur de la classe élevée. L'un était tout-puissant dans l'assemblée générale, l'autre dans la cour de justice. Personne n'osait contester les lumières de Thémistocle; mais on savait qu'il avait peu de scrupule quand le succès était au bout d'une injustice. L'équité d'Aristide était, au contraire, devenue prover-

biale. Ami de Clisthène et sans engagements avec les partis, il était l'homme de la loi et de la justice. Il aurait voulu conserver la constitution intacte, et s'opposer aux progrès de la démocratie, que Thémistocle favorisait. De là des luttes continuelles, accrues par la complète opposition des caractères, et qui troublaient sans cesse la ville. « Athènes ne sera tranquille, disait Aristide, que quand on nous aura jetés l'un et l'autre dans le *barathre*. »

Thémistocle parvint à réaliser la moitié de cette parole, mais aux dépens du seul Aristide. Il répandit sourdement le bruit qu'Aristide s'arrogeait une espèce de royauté, en attirant à lui tous les procès, pour les accommoder, ce qui laissait les tribunaux dans l'inaction. Ces insinuations produisirent leur effet. Aristide fut exilé par l'ostacisme (483). On raconte, à ce sujet, qu'un citoyen obscur, qui se trouvait à côté d'Aristide dans l'assemblée, s'adressa à lui-même pour faire écrire son nom sur la coquille de vote. « Aristide vous aurait-il offensé ? demanda celui-ci. — Non, répondit l'homme du peuple, je ne le connais même pas ; mais je suis las de l'entendre toujours nommer le Juste. » En quittant la ville, le Juste pria les dieux qu'il n'arrivât rien à sa patrie qui pût faire regretter son exil.

N'oublions pas qu'un siècle plus tôt cette rivalité se fût décidée par les armes et eût ensanglanté la ville, au lieu de se décider paisiblement par un vote. Il y a injustice, sans doute ; mais l'Athènes de Thémistocle vaut mieux que celle de Pisistrate. C'étaient ses libres institutions qui la sauvaient de la guerre civile. Au reste, Thémistocle effaça cette mauvaise action par ses services. Après Marathon, le peuple croyait la guerre finie ; seul il comprit qu'elle était à peine commencée ; que le maître de l'Asie, de la Thrace et des îles ne laisserait pas impuni l'affront que lui avaient infligé les habitants de ce petit coin de terre. Il sut aussi reconnaître, et c'est là son

principal mérite, qu'il n'y aurait de salut pour les Grecs que dans leur marine. Il fit valoir ce plan auprès du peuple, heureusement engagé alors dans la guerre navale contre Égine, dont nous parlions plus haut, et lui persuada d'appliquer le produit des mines du Laurion, que jusqu'alors on partageait entre les citoyens, à la construction de cent galères. En attendant de les faire servir au salut de sa patrie, il les employa à assurer sa prépondérance dans les mers de la Grèce. Les Éginètes disputaient à Athènes cet empire. Thémistocle humilia leur marine, et voyant Athènes désormais sans rivale sur mer, favorisa de toute son influence l'extension de son commerce, qui était encore celle de sa puissance navale. Au moment où l'on apprit la marche de Xerxès, Athènes avait deux cents galères équipées et habituées aux manœuvres navales.

CHAPITRE XVII.

SALAMINE ET PLATÉES¹ (480-479).

En apprenant le désastre de Marathon, Darius sentit que sa gloire et sa puissance étaient engagées à sortir victorieusement de cette lutte. Lui, le souverain d'un immense empire, vaincu par une petite et obscure nation ! Un pareil outrage laissé sans châtiment eût été un coup funeste porté à son empire, une dangereuse invitation à la révolte pour tant de peuples soumis à ses lois. Que les Scythes eussent échappé à ses armes et trompé ses poursuites, c'était moins leur valeur que leurs déserts qui avaient triomphé de lui. D'ailleurs, la conquête de la Thrace faisait oublier la vaine tentative au delà du Danube. Et puis, ces populations errantes n'avaient pas de résidence fixe, pas de point d'appui où elles pussent élever une puissance rivale et solidement établie. Les Grecs, au contraire, avaient un territoire enfermé dans des limites certaines, des États régulièrement et sagement constitués, des villes riches et remplies de citoyens. Enfin, l'audace récente de ce peuple qui, naguère, était

1. Hérodote, liv. VII, VIII et IX ; Eschyle, *les Perses*.

venu insulter le grand roi jusqu'à Sardes et s'était joué ensuite de ses efforts, réveillait les souvenirs consacrés par la haine mal éteinte entre la Grèce et l'Asie, qu'Homère avait chantée. Grâce au poème immortel, on gardait la mémoire de la lutte solennelle dont les champs troyens avaient été le théâtre. Après un long intervalle, le second acte de ce grand drame allait s'ouvrir. On comprenait bien la suite qui unissait ces différentes guerres, si éloignées qu'elles fussent l'une de l'autre. Lorsque Xerxès s'apprêtait à passer l'Hellespont, il s'arrêta sur les bords du Scamandre, visita le palais ruiné de Priam et offrit des sacrifices à Minerve-Iliade et aux héros. A son tour, Alexandre, le champion de l'Occident, fit les mêmes choses dans les mêmes lieux : c'était donc bien la lutte d'un monde contre l'autre.

Pendant trois années, à partir de la bataille de Marathon, l'Asie tout entière fut agitée par l'enrôlement des soldats, l'armement des vaisseaux, la réunion des chevaux et des vivres. Dans la quatrième année, l'Égypte se révolta, et Darius s'apprêtait à marcher contre elle, lorsqu'il mourut en 485. Le premier soin de son fils Xerxès fut d'éteindre cette révolte. Il y réussit et s'occupa aussitôt de la Grèce.

L'homme le plus porté à cette guerre était un beau-frère du roi, le bouillant Mardonius, qui espérait bien avoir le commandement et la gloire de l'expédition. « La soumission de la Grèce entraînera, disait-il, celle de l'Europe, le plus riche pays du monde, et qui ne doit obéir qu'au grand roi. » A lui se joignaient les princes grecs que les révolutions avaient jetés en Asie. C'étaient d'abord les Pisistratides, qui n'avaient pas perdu, en perdant Hippias, tout espoir de régner sur Athènes, et qui sollicitaient toujours une restauration armée. Ils avaient amené à Suzes le poète devin Onomacritos, grand collecteur d'oracles et de vieilles poésies, qu'au besoin il interpolait, et qui montrait aux Perses leur victoire depuis

longtemps prédite. Je ne sais si Démarate, ce roi de Sparte que Cléomène avait fait bannir et qui s'était éloigné en proférant des paroles de menaces, était bien puissant, car on le voit douter sans cesse du succès; mais les Aleuades, princes thessaliens, qui voulaient affermir et étendre leur pouvoir aux dépens même de leur dignité, promettaient à Xerxès l'appui de toute la Thessalie. Un seul homme éleva la voix dans le conseil pour s'opposer à l'entreprise, Artaban, frère de Darius; mais une vision menaçante qui, deux fois, effraya le roi dans son sommeil, et dont Artaban lui-même fut témoin, effaça tous les scrupules; la guerre fut résolue. Les Perses se consolaient ainsi plus tard de leur défaite, en montrant les dieux les poussant eux-mêmes à l'expédition fatale.

Il fallut encore quatre années pour achever les préparatifs. « De toutes les expéditions dont la mémoire est venue jusqu'à nous, dit Hérodote, celle-ci fut sans contredit la plus grande; toute autre n'est rien en comparaison.... Est-il une nation de l'Asie que Xerxès n'ait armée et conduite contre la Grèce? Est-il un fleuve, si l'on en excepte les plus grands, dont ses troupes n'aient dans leur passage épuisé les eaux pour étancher leur soif? Des peuples sans nombre donnaient, ceux-ci des vaisseaux, ceux-là des troupes de terre; les uns envoyaient de la cavalerie, les autres des soldats de marine et des bâtiments propres à transporter des chevaux. Telle nation a fourni de grands navires pour la construction des ponts; telle autre les vivres et les bâtiments de charge. »

Pendant ces préparatifs qui ébranlaient et épuisaient l'Asie, Xerxès fit exécuter deux grands ouvrages : le percement du mont Athos et l'établissement d'un pont sur le détroit qui sépare Sestos d'Abydos, ou l'Asie de l'Europe. Il ne convenait pas au fastueux maître de l'Orient de passer ce bras de mer, comme un simple mortel, sur un vaisseau; et quant à l'Athos, il voulait l'humilier et le

punir du désastre qu'il avait causé à la flotte de Mardonius¹. On creusa dans l'isthme qui réunit cette montagne au continent un canal long de 2400 mètres, dont on voit encore les traces, et assez large pour que deux trirèmes pussent y passer de front. Mille nations y travaillèrent; les Phéniciens seuls surent, par des talus habilement disposés, éviter l'éboulement des parois qui occasionna aux autres une double tâche et sans doute de terribles accidents. Mais le despote se plaisait à ces efforts surhumains : ce canal était sa pyramide de Memphis. Le pont jeté sur la mer était formé de vaisseaux rattachés fortement par des câbles que les Égyptiens et les Phéniciens avaient fournis; une tempête l'ayant détruit, Xerxès ordonna que l'on battît les eaux de l'Hellespont de trois cents coups de fouet, qu'on jetât dans la mer une paire d'entravés, et qu'on la marquât d'un fer rouge, en disant : « Onde amère, ton maître te punit, parce que tu l'as offensé sans qu'il t'en ait donné sujet. Le roi Xerxès te passera, que tu le veuilles ou non. Tu mérites bien que personne ne t'offre de sacrifices, car tu es un fleuve inutile et trompeur. »

Ceci n'était que ridicule; mais à ces folles paroles il ajouta de la cruauté : il donna l'ordre de mettre à mort tous ceux qui avaient dirigé l'ouvrage; ils étaient coupables de l'avoir laissé vaincre dans la lutte qu'il avait entreprise contre les éléments. Le travail fut recommencé : sur une double rangée de vaisseaux, on construisit avec de forts madriers un plancher solide que l'on recouvrit encore d'une couche de terre fortement battue, et on le borda de chaque côté d'une barrière. Cette fois, l'ouvrage tint bon; les deux ponts avaient chacun de 15 à 1600 mètres de longueur².

1. Les matelots grecs ne parlent encore aujourd'hui qu'avec effroi des coups de vent et des courants qui rendent si dangereuse la navigation autour de l'Athos. Leake, *Travels in Northern Greece*, t. III, p. 145.

2. Hérodote, Strabon et Plinè disent 7 stades; le duc de Raguse, *Voyage en Turquie*, 700 toises.

L'armée s'avancait partagée en deux grosses colonnes. Dans l'espace que celles-ci laissaient entre elles venait le roi avec l'élite des troupes persiques. Devant lui marchait le char de Jupiter traîné par huit chevaux blancs nyséens; lui-même était porté sur un char magnifique. Un trône de marbre blanc l'attendait à Abydos sur la côte; de là, il vit se déployer sur la mer son immense flotte, et se donna le divertissement d'un combat naval où les Phéniciens furent vainqueurs. « En contemplant l'Hellespont caché sous ses vaisseaux, et les rivages de la mer, les champs d'Abydos couverts d'un nombre infini d'hommes, Xerxès se crut le plus heureux comme le plus puissant des mortels, et s'en félicitait; mais bientôt ses yeux se remplirent de larmes et il pleura; Artaban s'en aperçut : « O roi, lui dit-il, que vous avez mis peu d'intervalle entre deux actions bien différentes ! Il y a un moment, vous vous félicitiez de votre bonheur, et maintenant vous versez des larmes. — Je pleure, répondit Xerxès, de pitié sur la brièveté de la vie humaine, en réfléchissant que de cette foule immense pas un seul homme n'existera dans cent ans. » Le grand roi se flattait : c'était dans un an qu'il eût fallu dire.

Le lendemain, les troupes sous les armes, avant le lever du soleil, attendirent le moment où cet astre paraîtrait : pendant ce temps, on purifiait les ponts avec des parfums, et la route était semée de branches de myrthe. Aussitôt que le soleil se montra, Xerxès fit, avec une coupe d'or, une libation dans la mer, et, tourné vers l'Orient, demanda au dieu de ne rencontrer dans son expédition aucun obstacle capable de l'arrêter avant qu'il eût atteint les dernières limites de l'Europe. Puis il lança dans l'Hellespont le vase qu'il tenait, un cratère d'or et un cimenterre.

L'armée mit sept jours et sept nuits à passer les ponts; quand elle fut tout entière sur le sol de l'Europe, Xerxès voulut en faire le dénombrement. On mesura cette mois-

son d'hommes que l'épée des Grecs allait faucher, comme le grain se mesure au boisseau. Dans la vaste plaine de Doriscos au bord de l'Hèbre, on entoura d'un mur une enceinte qui contenait 10 000 hommes bien serrés, et en y faisant entrer des fournées successives, on put connaître combien il y avait de soldats dans l'armée quand elle y eut passé tout entière. Les nombres donnés par Hérodote sont prodigieux. Tout en convenant qu'il n'a pas de renseignements certains, il évalue les forces venues d'Asie à 1 700 000 fantassins, 80 000 cavaliers, 20 000 hommes montés sur les chars de guerre et les chameaux, 517 000 répartis sur 3000 vaisseaux de charge et 1207 vaisseaux de guerre; il y faut ajouter 120 trirèmes et 324 000 hommes tirés de la Thrace et des provinces voisines, ce qui donne un total de 2 640 000 combattants; il estime à peu près égal le nombre des domestiques et des manœuvres, de sorte que l'on arrive à un chiffre total de plus de cinq millions. Il semblait qu'il n'y eût pas besoin de combats; la Grèce allait être submergée sous ce flot d'hommes. « Pensez-vous, demandait Xerxès à Démarate, que les Grecs osent combattre? — Les Grecs sont à craindre, répondit le Spartiate, parce qu'ils sont pauvres. Ne vous informez pas de leur nombre; les Lacédémoniens, pour ne parler que de ceux-là, ne fussent-ils que mille, fussent-ils moins encore, vous attendront de pied ferme, car ils ont un puissant maître: la loi qui leur dit de vaincre et de mourir. » Et le maître de ces soldats qui n'allaient au combat qu'à coups de fouet riait en entendant parler de cette chose impossible: des hommes marchant librement à la mort ou à la victoire, parce que la loi le commande.

Et ce qui donnait à cette immense cohue un aspect plus étrange encore, c'est que tous s'avançaient pêle-mêle, sous les costumes les plus bizarres, avec les armes les plus diverses¹: les Perses, les Mèdes, les Hyrc-

1. Les Lydiens, Pamphyliens, Cypriotes, Cariens, les Grecs asiatiques

niens, avec leurs vêtements à dessins variés, leurs cuirasses à écailles d'acier poli, leurs légers boucliers d'osier, leurs flèches de roseau et leurs courtes piques ; les Assyriens avec leurs casques de forme bizarre et leurs massues garnies de fer ; les Sâces armés de la hache ; les Indiens vêtus d'étoffe de coton ; les Arabes portant la *zéira* flottante ; les Éthiopiens couverts de peaux de lions et de panthères, qui laissaient voir leur corps peint moitié blanc et moitié rouge ; les Sagartiens armés d'un poignard et d'une corde terminée par deux filets ; puis tous les peuples de l'Asie Mineure, puis les Thraces, et vingt autres encore. Mardonius partageait avec deux autres généraux le commandement de l'infanterie.

Il n'est point étonnant que des fleuves aient été épuisés sur le passage de cette effroyable multitude, et que de vastes pays n'aient pu suffire à sa nourriture. Les hommes d'Europe, qui voyaient s'avancer ce torrent, étaient éperdus, et demandaient aux dieux s'il était donc nécessaire de dépeupler une partie du monde pour saccager l'autre. On dit que les Abdéritains, ruinés par le passage de l'armée, rendirent grâce aux dieux de ce que Xerxès ne faisait qu'un repas par jour ; il leur eût fallu se vendre eux-mêmes et leur ville pour fournir au second. Un de ces repas avait coûté à Thasos 400 talents, c'était le tribut d'une année de l'Asie Mineure et presque la somme qu'Athènes demanda à ses alliés pour les délivrer de la domination persique.

Sur les bords du Strymon, les mages firent un sacrifice de chevaux blancs, au lieu appelé *les Neuf-Voies* ; près d'Amphipolis, ils enterrèrent vivants neuf jeunes garçons et neuf jeunes filles. Jusqu'alors Xerxès n'était pas sorti de son empire. Un seul homme avait osé rejeter ses or-

et quelques Égyptiens, c'est-à-dire les troupes sur lesquelles le roi devait le moins compter, avaient seuls une armure propre à combattre de pied ferme. Tout le reste était fort mal armé.

dres, le roi des Bisaltes, entre le Strymon et l'Axios, qui se retira fièrement à l'approche des Perses sur les cimes du Rhodope. Il avait ordonné à ses six fils de le suivre, ils rejoignirent Xerxès ; quand ils revinrent, il leur fit arracher les yeux.

Cependant les Grecs étaient dans le même trouble que le montagnard qui entend rouler l'avalanche au-dessus de sa demeure. Au milieu d'eux il y avait des traîtres. Et ce n'est pas merveille : quel amour de la patrie et de la liberté, quel courage ne fallait-il pas pour attendre de sang-froid et de pied ferme une ruine qui semblait certaine !

Au premier bruit de la marche du roi, ils avaient envoyé des espions à Sardes pour connaître ses forces. Ils furent découverts ; Xerxès, au lieu de les faire mourir, commanda qu'on leur montrât tout, et les renvoya frappés d'effroi. Il avait fait lui-même partir des hérauts pour recevoir l'hommage de ceux que le bruit de ses armements aurait épouvantés. Les peuples de la Thessalie et de la Doride, les Locriens, Thèbes et tout le reste de la Béotie, à l'exception des Thespiens et des Platéens, se soumirent. Les Argiens, affaiblis par la perte récente de 6000 citoyens, élevèrent des prétentions surannées pour se ménager un prétexte de se tenir à l'écart. Les Achéens les imitèrent.

Tous ceux des Grecs qui avaient conservé l'amour de la patrie s'étaient réunis à l'isthme de Corinthe et étaient convenus, avant tout, de mettre fin à leurs inimitiés : Athènes et Égine se réconcilièrent. Puis on envoya des ambassades à Corcyre, en Crète et en Sicile, auprès de Gélon, tyran de Syracuse : elles eurent peu de succès. Corcyre répondit qu'elle armerait soixante vaisseaux, mais ne les envoya pas ; ils avaient été, dit-elle après la victoire, retenus par les vents contraires. La Crète refusa formellement toute assistance, et Gélon, qui offrit des secours considérables, y mit pour condition qu'il com-

manderait ou l'armée de terre ou la flotte. Les Lacédémoniens repoussèrent bien loin la pensée d'être mis sous les ordres d'un Syracusain ; pour la flotte, les Athéniens déclarèrent que, si Sparte abandonnait le commandement, ils le revendiqueraient, eux, comme un droit. « Il paraît, dit Gélon, que vous ne manquez pas de généraux. Retournez vers ceux qui vous envoient et dites-leur que l'année a perdu son printemps. » Il voulait dire que la Grèce, privée de son alliance, était comme l'année privée de sa plus belle saison. Ce qui expliquerait mieux l'inutilité de l'ambassade, c'est que Gélon était dans ce même temps fort occupé avec 300 000 Carthaginois.

Ainsi, les Grecs, au lieu de s'unir dans ce grand danger, étaient divisés. Qui donc les sauva ? Athènes, qui résolut de vaincre ou de mourir. « Cette opinion, dit Hérodote, pourra déplaire à beaucoup de monde ; mais je ne puis la taire, parce que je la crois vraie. Si les Athéniens, en effet, se fussent retirés ou soumis, nulle marine n'eût été en état de protéger les côtes du Péloponnèse, qui, assiégé comme une ville par l'immense flotte des Perses, eût succombé, malgré l'héroïsme des Spartiates. »

L'oracle, consulté par les Athéniens, n'avait cependant rendu que d'obscures et terribles réponses : « O infortunés ! fuyez aux extrémités de la terre ; abandonnez les demeures et les hautes collines de la cité bâtie en cercle ; car tête et corps, mains et pieds, ni rien de ce qui est au milieu ne restera ; la mort arrive. Le feu et le redoutable Mars, monté sur un char syrien, ruinera vos tours ; il renversera bien d'autres forteresses ; il embrasera bien d'autres sanctuaires des immortels. Les temples chancelent, de leurs murs dégoutte une froide sueur, de leur faite coule un sang noir. Sortez de mon sanctuaire. — O roi ! disaient les envoyés, fais-nous une réponse plus favorable, ou nous resterons ici jusqu'à la mort. » La

Pythie reprit : « Pallas s'efforce en vain de fléchir le père des dieux ; cependant Jupiter consent qu'un mur de bois vous soit un inexpugnable rempart. Fuyez ! tournez le dos aux cavaliers et aux fantassins innombrables ! O divine Salamine ! que tu seras funeste aux enfants de la femme ! » Ce salut à chercher dans des murs de bois semblait une énigme. Les vieillards disaient qu'il fallait relever les palissades dont la citadelle avait été autrefois entourée ; d'autres, par des murailles de bois, entendaient les vaisseaux. Parmi ceux-ci était Thémistocle, qui avait peut-être suggéré la réponse de la Pythie. Son avis prévalut. Le fils de Miltiade, Cimon, monta le premier, publiquement à la citadelle pour suspendre dans le temple de Minerve un frein de cheval, en signe qu'il fallait renoncer à la terre pour ne songer qu'à la mer. La plus grande activité fut déployée de ce côté. On arma 127 trirèmes ; 53 autres se tinrent prêtes à les suivre. Le peuple s'habitua à l'idée d'abandonner ses foyers.

Cependant pour l'armée de terre, deux plans avaient été successivement adoptés. A l'époque où Xerxès allait passer l'Hellespont, 10 000 Grecs avaient été envoyés au défilé de Tempé pour fermer en cet endroit l'accès de la Grèce. Plus tard, sur l'avis d'Alexandre, roi de Macédoine, on reconnut qu'il y avait dans les monts Cambuniens des passages qui rendaient inutile la défense de celui-là. D'ailleurs, il semblait plus prudent de ne pas trop étendre les forces dont on disposait, ce qui eût été les affaiblir ; mais de les resserrer au contraire autour du cœur même du pays. On recula donc jusqu'à un autre passage que doit inévitablement traverser quiconque veut pénétrer en Grèce par cette partie du continent. Le défilé qui, au sortir de la Trachinie, donnait entrée dans la Grèce, n'avait dans sa partie étroite, que 15 mètres de large ; on y trouvait même, un peu en avant et un peu en arrière des Thermopyles, près d'Anthéla et des

Alpènes, deux étranglements qui avaient à peine la largeur nécessaire pour un chariot. Ces deux points, distants de 1600 mètres environ, étaient comme les deux *portes* du défilé; entre elles, l'espace s'étendait, et il s'y trouvait plusieurs sources chaudes, salées ou sulfureuses : de là le nom de Thermopyles, ou les *Portes des eaux chaudes* donné à ce passage. Les Thermopyles touchent, vers le couchant, à une montagne inaccessible qui se rattache à l'OËta; du côté de l'orient, le chemin est borné par la mer et des marais impraticables. La route était jadis coupée par un mur dans lequel on avait pratiqué une porte. Ce mur, très-délabré et anciennement construit, était en partie tombé en ruine; mais on jugea utile de le relever, comme un moyen de défense de plus. On établit au village des Alpènes les magasins de vivres.

Tel est l'étroit passage que les Grecs résolurent de disputer aux Perses. Tout près de là¹, leur flotte trouvait une position non moins avantageuse dans l'Artémision, bras de mer, resserré entre la côte de Magnésie et celle de l'Eubée.

Quand l'armée et la flotte eurent pris, à la fin de juin, la position qui leur était assignée, Xerxès était déjà dans la Piérie. A mesure que son armée pénétrait en Thessalie, par un large chemin ouvert dans les forêts des monts Cambuniens, sa flotte, qui marchait de conserve, s'avancait le long des côtes. Une avant-garde captura deux vaisseaux grecs. Le plus beau des captifs fut égorgé sur la proue de son navire. Les barbares marquaient ainsi leur route par des sacrifices humains. 271 vaisseaux

1. Il n'y a que 2400 mètres du mont Cnémis, sur le continent, au cap Kéleon en Eubée. Toute cette côte a beaucoup changé d'aspect depuis Hérodote : grâce aux alluvions, la mer a reculé de trois à quatre milles; le Sperchios coule plus au sud et reçoit le Dyras, le Mélas et l'Asopos, qui jadis tombaient directement dans la mer. Le sentier d'Éphialte, jusqu'au sommet de la montagne, sert maintenant de route entre Zeïtoun (*Lamia*) et Salona (*Amphissa*), sur le golfe de Corinthe.

grecs étaient dans l'Artémision; à l'approche de l'ennemi, ils reculèrent jusqu'à l'Euripe. Sur la nouvelle que la mer était libre, la flotte persane s'approcha du golfe Maliaque; mais, surprise sur cette côte sans ports par une tempête qui dura trois jours, elle perdit plus de 400 vaisseaux de guerre, avec ceux qui les montaient et une grande quantité de bâtiments de transport. Les Grecs attribuèrent ce désastre à la protection de Borée ou de Neptune, et revinrent dans l'Artémision, où 15 vaisseaux perses tombèrent entre leurs mains; mais telle était encore la supériorité de nombre de la flotte ennemie, que les généraux de Xerxès n'avaient qu'une crainte, celle de laisser les Grecs leur échapper. En voyant, en effet, que Neptune et les vents leur avaient laissé tant à faire, le Lacédémonien Eurybiade, qui commandait les alliés, et Adimante, le général des Corinthiens, voulurent se retirer. Thémistocle avait reçu de l'argent des Eubéens pour faire demeurer la flotte dans ces parages, jusqu'à ce que les insulaires eussent mis leurs biens à couvert; il arrêta Eurybiade, en partageant avec lui. Cette résolution était à peine prise, qu'un transfuge vint annoncer le départ de 200 vaisseaux pour tourner l'Eubée et envelopper les Grecs. Ceux-ci se décident à prévenir l'ennemi, courent à lui, et au moment de le joindre se forment en cercle, la proue en dehors, afin de n'être pas accablés par le nombre. A la chute du jour, ils remorquaient 30 vaisseaux prisonniers. La nuit qui suivit fut encore plus fatale aux Perses. Une nouvelle tempête les battit avec violence; et les vaisseaux qui tournaient l'Eubée, surpris en pleine mer, furent jetés sur les écueils et mis en pièces. « On eût dit qu'une divinité prenait soin d'égaliser les forces des deux adversaires. »

Dans le même temps, les Grecs avaient reçu un renfort de 53 galères d'Athènes; ils présentèrent de nouveau le combat, les Perses le refusèrent. Pourtant une escadre de vaisseaux ciliciens qui se laissa surprendre fut dé-

truite. Les généraux perses commencèrent à craindre que Xerxès ne leur demandât compte de ces revers répétés. Ils engagèrent toutes leurs forces dans une action générale. Les Grecs restèrent encore maîtres du champ de bataille ; mais ils avaient éprouvé des pertes considérables, et ils songeaient à la retraite. La nouvelle que le passage des Thermopyles était forcé les décida.

Pendant que l'armée s'éloignait, Thémistocle parcourut avec quelques navires fins voiliers tous les endroits de la côte où les ennemis devaient descendre pour faire de l'eau, et écrivit sur les rochers l'avis suivant, qui devait rendre les Ioniens suspects au roi, ou décider leur défection : « Ioniens, vous faites une mauvaise action en portant les armes contre vos pères et en aidant à asservir la Grèce. Prenez notre parti, ou, si vous ne l'osez, retirez-vous au moins du combat, et engagez les Cariens à faire comme vous. Si cela même vous est impossible, conduisez-vous mollement dans l'action, n'oubliant pas que nous sommes vos pères et que vous êtes la première cause de cette guerre. » La ruse réussit ; au milieu même de la bataille de Salamine, les Phéniciens accuseront les Ioniens de trahison.

Durant ces combats sur mer, Léonidas mourait aux Thermopyles.

Quand la résolution de défendre les Thermopyles avait été prise, on était au temps des jeux olympiques et des fêtes d'Apolon Carnéen, qui duraient à Sparte neuf jours. Quelque pressant que fût le danger, les Grecs n'abandonnèrent pas leurs fêtes ; une petite armée, sorte d'avant-garde, fut envoyée seulement aux Thermopyles : elle comptait 300 Spartiates pesamment armés, 1000 Tégéates et Mantinéens, 120 Orchoméniens, 1000 hommes du reste de l'Arcadie, 400 de Corinthe, 200 de Phlionte, 80 de Mycènes, 700 Thespiens, 400 Thébains, 1000 Phocidiens et toutes les forces des Locriens Opuntiens.

Chacun de ces petits corps avait son chef particulier, mais ils obéissaient tous au roi de Sparte.

Pendant quatre jours Xerxès se flatta que la seule vue de son armée déciderait les Grecs à se rendre. Quelques hommes du Péloponnèse en effet parlèrent de s'en retourner pour défendre l'isthme de Corinthe; mais ils furent arrêtés par Léonidas, les Phocidiens et les Locriens. Le cinquième jour, comme les Grecs ne s'éloignaient pas, Xerxès envoya contre eux les Mèdes et les Cissiens, leur ordonnant de les lui amener vivants. Il se plaça lui-même sur un trône élevé pour voir l'action et attendre les captifs. Les Mèdes attaquèrent bravement, mais ils furent repoussés après avoir perdu beaucoup de monde; d'autres leur succédèrent sans plus de succès, et Xerxès commença à comprendre qu'il avait dans son armée beaucoup d'hommes et peu de soldats.

« Les Mèdes, trop maltraités, s'étant retirés, le corps des Immortels prit leur place; ils ne firent pas mieux. Dans cet étroit défilé la supériorité du nombre ne pouvait leur servir, et ils avaient le désavantage des armes, leurs piques étant plus courtes que celles des Grecs. De temps en temps les Lacédémoniens tournaient le dos comme pour fuir, et les barbares les poursuivaient en poussant de grands cris; mais les Grecs se retournaient bientôt et en jetaient un grand nombre sur la place. Dans cette journée les Spartiates n'éprouvèrent qu'une perte légère.

« Les barbares croyaient qu'après un si long combat il n'y avait plus dans l'armée grecque que des blessés hors d'état de lever leurs armes : ils tentèrent donc le jour suivant une nouvelle attaque; elle ne réussit pas mieux. Les Grecs, rangés par ordre de peuples, prirent part tour à tour à ces divers combats, à l'exception cependant des Phocidiens qui, placés sur la montagne, en gardaient les sentiers.

« Tandis que Xerxès balançait sur le parti à prendre,

un Mélien, nommé Éphialte, vint le trouver et, dans l'espoir d'une grande récompense, lui apprit qu'il existait dans la montagne un sentier conduisant sur les derrières du camp grec. Le roi ordonna aussitôt à Hydarnès de suivre le traître avec la troupe des Immortels. Les Perses, partis du camp à l'heure où l'on allume les feux, marchèrent pendant toute la nuit, ayant à leur droite le mont OËta, et à leur gauche les montagnes de Trachis. Au moment où l'aurore parut, ils avaient atteint le point le plus élevé du passage. Sur ce sommet étaient placés les 1000 Phocidiens qui gardaient le sentier. Pendant le temps que les Perses gravissaient la montagne, les Phocidiens n'avaient pu les apercevoir, la grande quantité de chênes qui la couvre les dérobaient à la vue. Cependant, comme l'air était tranquille, le bruit des feuilles foulées aux pieds révéla leur approche aux Phocidiens : ils prirent les armes et accoururent. Dans ce moment, les barbares paraissent, et, voyant devant eux des soldats, sont saisis d'étonnement et de crainte, car ils s'étaient flattés de ne rencontrer personne en ces lieux. Hydarnès lui-même craignait d'avoir affaire à des Lacédémoniens, mais Éphialte lui ayant dit de quelle nation était cette troupe, il disposa ses Perses au combat. Les Phocidiens, accablés de traits et de flèches, lâchèrent pied et gagnèrent le plus haut sommet de la montagne, où ils s'attendaient à périr. Les Perses, au lieu de les poursuivre, s'empressèrent de descendre l'autre revers.

« En ce moment le devin Mégistias examinait les entrailles des victimes, et prédisait aux Spartiates que la mort les attendait au lever du jour. Bientôt arrivèrent des transfuges qui annoncèrent le détour que les Perses devaient faire. Des sentinelles descendues en courant des hauteurs confirmèrent cette nouvelle : le jour paraissait alors. Les Grecs délibérèrent sur le parti à prendre : ceux-ci étaient d'avis qu'il fallait se défendre, ceux-là insistaient pour une retraite immédiate. On ne put s'ac-

corder. Les uns se mirent en marche pour retourner dans leurs foyers, les autres se décidèrent à rester avec Léonidas. On prétend cependant que Léonidas lui-même donna aux troupes qui se retirèrent l'ordre de partir, pour les sauver d'une perte certaine, mais en annonçant qu'il ne convenait ni à lui ni aux Spartiates de désertir, sous quelque prétexte que ce fût, le poste qu'ils étaient chargés de défendre.... Les Thespiens et les Thébains seuls demeurèrent : les Thébains retenus contre leur gré par Léonidas, les Thespiens de leur propre volonté.

« Cependant, au lever du soleil, Xerxès, ayant fait des libations, attendit l'heure convenue avec Éphialte pour attaquer de front le retranchement. A l'approche des Perses, les Grecs sortirent à leur rencontre et livrèrent leur dernière bataille dans une partie plus large du défilé, afin d'avoir plus d'ennemis en face et d'en frapper davantage avant de mourir. Un nombre infini de barbares trouvèrent la mort dans cette action. Indépendamment de ceux qui succombèrent sous le fer des Grecs, comme il y avait derrière les rangs des chefs armés de fouets et sans cesse occupés à pousser à grands coups les soldats en avant, beaucoup d'entre eux, ainsi pressés, tombèrent dans la mer et y furent noyés; d'autres, et en plus grand nombre encore, furent écrasés tout vivants sous les pieds de la foule qui se succédait sans interruption.

« Quand les Lacédémoniens eurent brisé leurs piques à force de tuer, ils continuèrent à combattre avec l'épée. Enfin Léonidas tomba. Un combat furieux s'engagea sur son corps : quatre fois les Grecs repoussèrent l'ennemi. Ils gardaient encore ce glorieux trophée, quand les barbares, sous la conduite d'Éphialte, parurent. A leur approche, les Grecs se retirèrent en arrière dans la partie étroite du chemin. Ils repassèrent la muraille et s'arrêtèrent, à l'exception des Thébains, sur une hauteur qui est

à l'entrée du défilé, où l'on voit actuellement le lion de marbre élevé en l'honneur de Léonidas. C'est là qu'enveloppés de toutes parts, et après s'être encore défendus, les uns avec les armes qui leur restaient, les autres avec leurs mains et leurs dents, tous tombèrent sous la grêle de pierres et de traits que lançaient les barbares. »

La Grèce aimait à répéter, peut-être à embellir divers incidents de ce grand drame que l'imagination populaire a consacrés. Avant l'attaque, Xerxès avait envoyé un cavalier perse pour reconnaître la position des Spartiates; il les trouva s'exerçant à la lutte ou peignant leur longue chevelure : aucun ne daigna même prendre garde à lui. Xerxès, étonné de ce calme, écrivit à Léonidas : « Si tu veux te soumettre, je te donnerai l'empire de la Grèce. » Le roi répondit : « J'aime mieux mourir pour ma patrie que de l'asservir. » Un second message du roi portait : « Rends tes armes. » Léonidas écrivit au-dessous : « Viens les prendre. » Quand l'ennemi se montra, un Grec accourut en s'écriant : « Les Perses sont près de nous; » il répond froidement : « Dis que nous sommes près d'eux. Avant le dernier combat, il fit prendre un léger repas à ses soldats : « Ce soir, leur dit-il, nous souperons chez Pluton. »

Les soldats valaient le chef. Un Trachinien disait à un d'eux, dans son effroi : « L'armée persique est si nombreuse que ses traits obscurciraient le soleil. — Tant mieux, nous combattons à l'ombre. » Un Lacédémonien était retenu au bourg d'Alpénos par une fluxion sur les yeux, on lui dit que l'ennemi approche, il prend ses armes, se fait conduire par son hilote dans la mêlée, frappe et tombe. Léonidas voulait sauver deux jeunes Spartiates; il donne à l'un une lettre, à l'autre une commission pour les éphores. « Nous ne sommes pas ici pour porter des messages, mais pour combattre. »

20 000 Perses avaient péri, et parmi eux deux fils de

Darius. Du côté des Grecs, pas un Spartiate ni un Thésien n'échappa, quelques Thébains demandèrent la vie. Xerxès fit mettre en croix le corps de Léonidas, mais la Grèce recueillit pieusement ses os. Sur le tombeau élevé plus tard aux Lacédémoniens, on lisait cette inscription héroïque que Simonide y fit graver : « Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois. » Le poète avait dit encore : « Qu'il est glorieux le destin de ceux qui sont morts aux Thermopyles !... Leur tombe est un autel. Nous leur donnerons un immortel souvenir. Ni la rouille ni le temps destructeur n'effaceront cette épitaphe des braves. La chambre souterraine où ils reposent renferme l'illustration de la Grèce. »

La Grèce était ouverte, et par terre et par mer. Xerxès y entra guidé par les Thessaliens, qui saisissaient l'occasion d'assouvir leur vieille haine contre la Phocide. Il soumit ce pays à une effroyable dévastation. En Béotie, il partagea son armée en deux corps : l'un devait enlever les trésors de Delphes, l'autre marcher sur Athènes, qu'il avait juré de détruire. Delphes était abandonné de la plupart de ses habitants. Mais le dieu avait promis de défendre lui-même son sanctuaire. Comme l'ennemi approchait au milieu des rues silencieuses, déjà frappé d'une secrète terreur, un orage soudain éclate, le cri de guerre retentit au fond du sanctuaire, les armes saintes s'agitent et des cimes du Parnasse des rochers se précipitent et écrasent les premiers rangs des envahisseurs, les autres reculent, fuient ; la population de Delphes les poursuit ; ils croient voir des dieux armés et ne s'arrêtent qu'à la frontière de la Béotie, laissant les chemins derrière eux semés de leurs morts. Ainsi, disait la tradition, le dieu s'était vengé lui-même.

Minerve fit moins pour son temple. Les Athéniens avaient espéré que toutes les forces des alliés viendraient protéger l'Attique, mais apprenant que les Péloponnésiens refusaient de sortir de leur presqu'île et ne son-

geaient qu'à couper l'isthme par une muraille, ils demandèrent qu'au moins la flotte s'arrêtât devant Salamine. Tous les vaisseaux grecs jetèrent l'ancre sous cette île, à l'exception de ceux des Athéniens qui mouillèrent sur la côte de l'Attique. Dès qu'ils furent arrivés, on proclama que tout Athénien avisât au moyen de sauver sa femme, ses enfants et ses esclaves comme il le pourrait. Un présage avait levé les derniers scrupules : le serpent sacré nourri dans le temple de Minerve avait disparu, signe que la déesse elle-même abandonnait son sanctuaire. Tous aussitôt envoyèrent leurs familles à Trézène, à Égine, ou à Salamine; ceux qui pouvaient porter une pique ou remuer une rame allèrent rejoindre la flotte.

Elle était à peine réunie qu'un fugitif arriva d'Athènes, et annonça au conseil des chefs que les Perses avaient brûlé Thespies et Platées; qu'il avaient pénétré dans l'Attique, et s'étaient emparés de la ville. Ils n'y avaient trouvé qu'un petit nombre de vieillards et quelques citoyens qui, interprétant mal l'oracle, s'étaient réfugiés dans la citadelle, derrière les palissades de bois, et s'y étaient défendus avec un courage désespéré; mais ils avaient été enfin surpris et massacrés; le temple d'Érechthée n'était plus qu'un monceau de cendres. A cette nouvelle, il y eut un tel trouble que plusieurs chefs, sans attendre une décision, se jetèrent dans leurs vaisseaux, firent hisser les voiles et se disposèrent à partir : ceux qui restèrent pour continuer la délibération décrétèrent que l'on ne combattrait qu'en avant de l'isthme de Corinthe. Cependant la nuit était arrivée, et, après la délibération, chacun regagna son vaisseau.

Thémistocle était de retour sur le sien : un Athénien, Mnésiphilos, lui demanda ce que le conseil avait résolu, et l'apprenant, lui dit : « Si les vaisseaux partent
« de Salamine, vous n'aurez plus la chance d'un combat
« qui peut sauver la patrie : chacun quittera la flotte pour
« retourner chez soi ; ni Eurybiade lui-même, ni qui que

« ce soit au monde, ne pourra empêcher que l'armée se
« disperse, et la Grèce sera perdue, faute d'un sage avis.
« Retournez donc, et, s'il en est quelque moyen, essayez
« de rompre ce qui vient d'être décidé; déterminez Eu-
« rybiade à demeurer où nous sommes. »

Thémistocle alla trouver Eurybiade, et, à force de prières, obtint qu'il réunît de nouveau le conseil. Là il se garda bien de parler du motif allégué par Mnésiphilos, qui eût blessé les autres chefs; mais il représenta qu'en se retirant sur l'isthme on s'exposait à combattre dans une mer ouverte, grand désavantage pour une flotte inférieure en nombre; que, de plus, on abandonnait sans nécessité Mégare, Salamine, Égine; enfin qu'on attirait l'ennemi sur le Péloponnèse, de sorte qu'en cas de revers, tout espoir était perdu. Alors se montra dans son jour l'aveugle et ignorante jalousie des Péloponnésiens. Le Corinthien Adimante veut l'obliger à ne parler qu'à son tour : « Thémistocle, ceux qui partent avant le signal sont battus dans les jeux. — Et ceux qui partent trop tard, réplique l'Athénien, ne gagnent pas la couronne. » Et il continue à montrer les avantages du plan qu'il propose. Mais les chefs se récrient et s'emportent. Eurybiade lui-même, irrité de la confusion du débat où domine la voix de l'Athénien, vient sur lui, la canne levée : « Frappe, dit Thémistocle, mais écoute. » Le calme se rétablit et la discussion recommence. Adimante s'étonne que, pour le bon plaisir des Athéniens, on s'expose à n'avoir d'autre refuge, si l'on était battu, que l'île de Salamine. « Qu'est-il besoin d'ailleurs, ajoute-t-il, d'écouter plus
« longtemps un homme sans patrie? — Notre patrie!
« s'écrie Thémistocle, elle est ici, sur ces 200 vaisseaux
« que nous mettons au service de la Grèce, nous qui
« avons consenti, pour le salut commun, à voir nos
« temples renversés et nos maisons en flammes! » Puis, se tournant vers Eurybiade : « Si vous restez ici, vous
« agissez en homme de cœur; sinon, vous perdez la

« Grèce : car le sort de la guerre est sur vos vaisseaux. Je
« vous en conjure donc, suivez mon avis; mais, sachez-le
« bien, si vous ne voulez pas vous y rendre, nous allons
« embarquer nos familles et nous ferons voile vers l'Ita-
« lie, où les oracles nous promettent à Siris une longue
« prospérité. Quand vous aurez perdu des alliés tels que
« nous, vous vous souviendrez des paroles de Thémis-
« tocle. » Ce langage énergique et cette menace l'empor-
tèrent. On resta à Salamine.

Pour agir sur la foule et gagner une des plus mau-
vaises, mais aussi une des plus grandes forces, la su-
perstition, l'Athénien recourut au moyen extrême des
jours de grande terreur, à un sacrifice humain : il immola
trois captifs à Dionysos Omestès. Le peuple se crut alors
en règle avec les dieux.

Le jour suivant, quelques renforts arrivèrent et por-
tèrent la flotte grecque à 380 vaisseaux : celle des Perses
en comptait encore plus de 1000, qui étaient venus se
ranger dans la rade de Phalère. En même temps leur
armée de terre s'approchait du Péloponnèse. Cette mar-
che raviva les craintes de ceux qui avaient été d'avis de
se retirer sur l'isthme. Des murmures et des cris s'éle-
vèrent de nouveau, un conseil fut encore convoqué et la
majorité se montra disposée à la retraite. Thémistocle
prit, dans cet extrême danger, une résolution extrême.
Il sortit du conseil et envoya un homme sûr au général
des Perses avec cette commission : « Thémistocle, géné-
ral des Athéniens, est secrètement dévoué au roi de
Perse ; il m'envoie vous dire que les Grecs ne se méfient
de rien et que vous pouvez leur fermer les deux bouts du
détroit; cernés ainsi, ils seront facilement vaincus. »
Xerxès crut cet avis sincère et donna aussitôt l'ordre
d'envelopper les Grecs. Thémistocle était retourné au
conseil, prolongeant à dessein le débat. Un homme le
demande, c'est Aristide, qui venait de traverser la flotte
persique pour combattre avec ses concitoyens. « Soyons

toujours rivaux, lui dit l'exilé, mais rivalisons de zèle pour le salut de la patrie. Pendant que vous perdez le temps ici en de vaines paroles, les barbares vous entourent. — Je le sais, répondit Thémistocle, c'est par mon avis que cela s'exécute. » Et il introduit Aristide dans le conseil pour y porter cette nouvelle. Il fallait donc combattre, et sur ce champ de bataille que Thémistocle, avec l'audace du génie, prenait sur lui d'imposer à ses concitoyens¹.

« Bientôt le Jour aux blancs coursiers répandit sur le monde sa resplendissante lumière : à cet instant une clameur immense, modulée comme un cantique sacré, s'élève dans les rangs des Grecs ; et l'écho des rochers de l'île répond à ces cris par l'accent de sa voix éclatante. Trompés dans leur espoir, les barbares sont saisis d'effroi : car il n'était pas l'annonce de la fuite, cet hymne saint que chantaient les Grecs. Pleins d'une audace intrépide, ils se précipitaient au combat. Le son de la trompette enflammait encore les courages. Le signal est donné ; soudain les rames retentissantes frappent d'un battement cadencé l'onde salée qui frémit : bientôt leur flotte apparaît tout entière à nos yeux. L'aile droite marchait la première en bel ordre ; le reste de la flotte suivait, et ces mots retentissaient au loin : « Allez, ô fils de la Grèce, « délivrez la patrie, délivrez vos enfants, vos femmes, et « les temples des dieux de vos pères, et les tombeaux de « vos aïeux : un seul combat va décider de tous vos « biens. » A ces cris, nous répondons par le cri de guerre des Perses : il n'y a plus à perdre un instant. Déjà les proues d'airain se heurtent contre les proues : un vais-

1. Sur plusieurs plans de la bataille, on place une escadre perse à l'autre extrémité de l'île, pour fermer le détroit de Mégare de Salamine. Le récit d'Hérodote lu attentivement et plusieurs raisons qu'il serait trop long d'énumérer ici s'y opposent ; c'est l'aile droite des Perses qui, en s'étendant de la côte d'Éleusis à celle de Salamine, cherche à envelopper la flotte grecque. Le détroit entre Salamine et le continent, dans la partie la plus large, n'a que 400 mètres.

seau grec a commencé le choc; il fracasse les agrès d'un vaisseau phénicien. Ennemi contre ennemi, les deux flottes s'élancent. Au premier effort, le torrent de l'armée des Perses ne recula pas. Puis, entassés dans un espace resserré, nos innombrables navires ne furent les uns pour les autres d'aucun secours. Ils s'entre-choquent mutuellement de leur bec d'airain; ils se brisent les uns les autres leurs rangs de rames, tandis que la flotte grecque, par une manœuvre habile, les enveloppe, et porte ses coups de tous côtés. Nos vaisseaux sont renversés; la mer disparaît sous un amas de débris flottants et de morts; les rivages, les écueils se couvrent de cadavres. Tous les navires de la flotte des barbares ramaient pour fuir en désordre : comme des thons, comme des poissons qu'on vient de prendre au filet, à coups de tronçons de rames, de débris de madriers, on écrase les Perses, on les met en lambeaux. Enfin la Nuit montra sa sombre face et nous déroba au vainqueur. Je ne détaille point; à énumérer toutes nos pertes, dix jours ne suffiraient pas. Sache seulement que jamais en un seul jour il n'a péri une telle multitude d'hommes.

« Artambarès, le chef de 10 000 cavaliers, a été tué sur les rochers escarpés de Silénie. Dadacès, qui commandait 1000 hommes, frappé d'un coup de lance, est tombé de son bord. Ténagon, le plus brave des guerriers bactriens, est resté dans cette île d'Ajax tant battue par les vagues. Lilée, Arsame, Argeste, abattus tous les trois sur les rivages de l'île chère aux colombes, se sont brisé la tête contre les rochers... Celui qui commandait à 30 000 cavaliers montés sur des coursiers noirs, Matillos de Chryse, est mort; sa barbe rousse, épaisse, au poil hérissé, dégouttait de son sang; son corps s'est teint de la couleur de la pourpre. Le mage Arabas, Artame le Bactrien, ne sortiront plus de l'âpre contrée... Ah! la ville de Pallas est une ville inexpugnable. Athènes contient des hommes : c'est là le rempart invincible! »

Le messager qui apporte à la reine Atossa ces funèbres nouvelles n'a pas tout dit encore : « Une autre calamité a frappé les Perses.... Cette jeunesse de Perse, si brillante par son courage, si distinguée par sa noblesse, par sa fidélité au roi, a péri misérablement d'une mort sans gloire. Une île est en face de Salamine, petite, d'un accès difficile aux vaisseaux, où le dieu Pan mène souvent ses chœurs¹. C'est là que Xerxès envoie ses guerriers. Quand la flotte des ennemis serait en déroute, ils devaient faire main basse sur tous les Grecs qui se réfugieraient dans l'île, et recueillir ceux des leurs qu'y jetterait la mer. Il lisait mal dans l'avenir. Les dieux donnèrent la victoire à la flotte des Grecs; et, ce jour-là même, les vainqueurs, armés de toutes pièces, débarquent dans l'île, la cernent tout entière : les Perses ne savent plus par où fuir; la main des Grecs les écrase sous une grêle de pierres; ils tombent percés par les flèches des archers ennemis. Puis les assaillants s'élancent tous ensemble d'un même bond : ils frappent, ils hachent; tous sont égorgés jusqu'au dernier. Xerxès sanglote à l'aspect de cet abîme d'infortunes, car il était assis en un lieu d'où l'armée tout entière se découvrait à sa vue : c'était une colline élevée, non loin du rivage de la mer. Il déchire ses vêtements, il pousse des cris de désespoir, et, donnant le signal, il fuit avec son armée de terre, précipitamment, en désordre². »

Nous n'avons pas voulu interrompre le récit d'Eschyle pour citer quelques particularités du combat que nous trouvons ailleurs. Un vent s'élevait à une certaine heure dans le détroit; Thémistocle avait attendu qu'il soufflât

1. 'Psyttalie, où Aristide, qui n'avait pas de commandement sur la flotte, débarqua avec des hoplites et des archers.

2. Eschyle, *Perses*; traduction de M. Pierron. Athènes attachait le nom de ses trois grands poètes au souvenir de cette journée fameuse. Eschyle y combattit, disait-on; Sophocle mena le chœur des adolescents qui, la lyre en main, chanta l'hymne de victoire et dansa autour des trophées; Euripide naquit à Salamine pendant l'action même.

pour attaquer. Au milieu des vagues soulevées, les lourds vaisseaux perses s'entre-choquaient et évitaient difficilement les coups rapides que leur portaient les navires plus légers des Grecs. A cette première cause de désordre se joignaient les défiances que les Ioniens inspiraient aux Phéniciens, la difficulté pour tant de nations de s'entendre et de suivre les mêmes ordres, enfin la disposition des lieux très-défavorable aux Perses. Dans ce détroit, en effet, ils ne pouvaient déployer toutes leurs forces, et gênaient réciproquement leurs mouvements.

Les Phéniciens, opposés aux Athéniens, commencèrent l'attaque. Leur amiral, Ariabignès, un frère de Xerxès, s'étant bravement élancé sur une galère athénienne qui venait de fondre sur son vaisseau amiral, fut percé de coups, et sa mort jeta le désordre dans l'aile droite qu'il commandait.

Une femme se signala : Artémise, reine de Carie. Comme sa galère était vivement pressée par un navire athénien, elle se détourna sur un vaisseau perse, et le coula. L'Athénien, croyant qu'il poursuivait un ami, chercha un autre adversaire. Xerxès vit l'action d'Artémise ; il pensa que le vaisseau brisé par elle était grec, et s'écria qu'en ce jour les femmes se battaient comme des hommes, les hommes comme des femmes. Pour honorer son courage, dans la retraite il lui confia ses enfants, qu'elle ramena à Éphèse.

Les Perses avaient perdu 200 vaisseaux, les Grecs 40 : la flotte barbare avait donc encore la supériorité du nombre. Xerxès affecta un moment le courage et l'assurance : il ordonna de joindre Salamine au continent par une chaussée et de préparer une nouvelle attaque. Mais au fond il avait perdu tout espoir, et déjà il craignait d'être coupé de l'Asie, s'il ne se hâtait d'y repasser. Mardonius, le conseiller de cette fatale expédition, voyait sa ruine dans cette défaite. Pour la conjurer il s'offrit à rester en Grèce avec 300 000 hommes, qui suffiraient à

en achever la conquête. « Car les Cypriotes et les hommes de Phénicie, de Cilicie et d'Égypte seuls, disait-il, ont été vaincus, non les Perses qui n'ont pu combattre. » Xerxès, pressé de fuir, accueillit avec joie cette proposition, et dès qu'il eut atteint dans sa retraite précipitée la Thessalie, il autorisa Mardouius à choisir dans l'armée les soldats qu'il avait demandés. Pendant que le roi fuyait à travers la Macédoine et la Thrace, sa flotte, partant de Phalère au milieu de la nuit, se hâta de gagner l'Hellespont. Les Grecs, avertis trop tard, la poursuivirent jusqu'à Andros sans la joindre. Là, il se tint un conseil de guerre. Thémistocle proposa de se porter en toute hâte vers la Chersonèse, pour fermer à Xerxès et à son armée le passage en Asie. Eurybiade fit prévaloir l'avis contraire, dans l'idée que la Grèce, loin de retenir chez elle les barbares et de les pousser au désespoir, devait plutôt leur ouvrir toutes les issues. Thémistocle se rendit ; mais en secret il dépêcha un nouveau messenger à Xerxès, soit pour s'attribuer le mérite de cette décision, soit pour hâter encore la fuite du roi. Xerxès mit pourtant 45 jours à traverser la Macédoine et la Thrace, laissant derrière lui une longue traînée de morts, tombés sous les flèches des habitants ou tués par la faim, la soif et les maladies. Une tempête avait brisé les ponts ; mais sa flotte l'attendait : elle le transporta à Abydos, et, pendant que le roi se dirigeait sur Sardes, elle gagna Cyme et Samos pour comprimer les idées de révolte qui fermentaient dans les cités de l'Ionie.

Les Grecs, de leur côté, levaient des contributions dans les Cyclades, pour les punir d'avoir trahi la cause commune. Ils assiégèrent Andros. « Je viens à vous, disait Thémistocle aux habitants, avec deux divinités puissantes, la Persuasion et la Nécessité. — Nous en avons deux autres, répondirent-ils, qui ne quittent jamais notre île, la Pauvreté et l'Impuissance. » Ils résistèrent si bien qu'il fallut les laisser. D'autres îles se rachetèrent par quelque

argent donné en secret à Thémistocle. De retour à Salamine, on partagea le butin, et des prémices réservées pour Apollon on fit une statue colossale. A l'isthme on décerna le prix de la valeur. Chacun des chefs se donna le premier, mais la plupart accordèrent le second à Thémistocle. Sparte, où il alla quelque temps après, montra bien l'opinion de toute la Grèce, par les honneurs inaccoutumés qu'elle lui rendit. Elle lui décerna une couronne d'olivier, lui offrit le plus beau char qui se trouvât dans la ville, et le fit escorter à son retour jusqu'aux frontières de Tégée par 300 jeunes gens des premières familles.

La Grèce célébrait son triomphe, et la moitié du territoire était encore occupée par l'ennemi, mais un légitime espoir remplissait tous les cœurs. Tandis que Xerxès était en Thessalie, les Lacédémoniens reçurent un oracle de Delphes qui leur prescrivait de demander à Xerxès satisfaction pour la mort de Léonidas, et d'accepter tout ce qu'il leur donnerait en compensation. Les Spartiates firent partir un héraut qui, conduit en présence de Xerxès, lui parla en ces termes : « Roi des Mèdes, les Lacédémoniens et les Héraclides de Sparte demandent satisfaction de la mort de leur roi, tombé sous vos coups, lorsqu'il combattait pour la défense de la Grèce. » Le roi, étonné de ce discours, fut quelque temps sans répondre. Enfin, comme dans ce moment Mardonius se trouvait à ses côtés, il le montra de la main au héraut, et lui dit : « Mardonius, que voilà, donnera aux Lacédémoniens ce qu'ils demandent. » Le héraut accepta la satisfaction offerte, et s'éloigna. C'était bien en effet Mardonius qui était la victime réservée pour le sacrifice expiatoire.

« Débarrassé plutôt qu'affaibli par le départ du roi et de la foule tumultueuse qui le suivait, Mardonius hiverna dans la Thessalie; au printemps, il envoya aux Athéniens Alexandre de Macédoine pour leur proposer la paix; admirant, disait-il, leur valeur, le grand roi désirait les

avoir pour alliés ; il leur rendrait leur territoire, relèverait leurs temples et leur donnerait en plus telles autres terres qu'ils désireraient. Sparte, effrayée de ces offres, envoya aussitôt pour les combattre des députés qui parlèrent longtemps. Athènes fit une brève et mâle réponse : « Tant que le soleil suivra dans les cieux sa course accoutumée, les Athéniens ne contracteront pas d'alliance avec Xerxès ; ils combattront contre lui, se confiant dans les dieux protecteurs, et dans ces héros de la Grèce, dont le roi a sans respect livré aux flammes les images et les temples. »

Un décret ordonna aux prêtres de dévouer aux dieux infernaux quiconque entretiendrait des intelligences avec l'ennemi. Il est triste d'avoir à ajouter qu'un parti, celui des grands, qui avait déjà commencé la longue série de ses trahisons envers la liberté, trouvait insensé ce généreux dévouement. Un d'eux va proposer de se soumettre ; d'autres, à Platées même, méditeront une défection. Sparte avait offert de nourrir pendant toute la campagne les familles des Athéniens : ils refusèrent, et demandèrent seulement que l'armée du Péloponnèse se tînt prête d'assez bonne heure pour que l'Attique ne fût pas une troisième fois sacrifiée.

Elle le fut. Les Lacédémoniens, contents d'avoir rompu cette négociation, retournèrent dans leur presqu'île et ne s'occupèrent que d'achever la muraille qui en fermait l'entrée. Mardonius put donc traverser la Béotie sans obstacle et rentrer dans Athènes. Le peuple s'était encore réfugié à Salamine ; Mardonius lui envoya les mêmes offres. Un sénateur qui osa proposer d'en délibérer fut lapidé, et les Athéniennes firent subir le même sort à sa femme et à ses enfants. Pour immortaliser l'infamie, comme ils immortalisaient la gloire, une colonne de bronze fut plus tard élevée dans la citadelle, qui contient le récit de la trahison et du châtement. Il y avait presque autant de colère contre Sparte. Des députés allèrent lui

reprocher son lâche abandon. Les Spartiates, alors occupés à célébrer la fête des Hyacinthies, ne s'émurent pas davantage de ces plaintes, et les ambassadeurs étaient à la veille de leur départ qu'aucun soldat n'était encore sorti de la ville. Mais un Tégéate remontra aux éphores que si Athènes traitait avec les Perses, il y aurait mille portes ouvertes à l'ennemi pour entrer dans le Péloponnèse. Convaincus enfin de la nécessité de tenir parole, ils firent partir la nuit même 5000 hoplites, suivis chacun de 7 hilotes, et quand les députés athéniens se présentèrent aux éphores pour leur déclarer que leur indigne inaction était une rupture avec Athènes, ceux-ci jurèrent que l'armée était en marche.

Averti de ce mouvement par les Argiens, Mardonius quitta l'Attique, où il avait tout saccagé, et chercha dans les plaines de la Béotie un terrain plus favorable à sa cavalerie; il s'établit en un camp retranché sur la rive gauche de l'Asope. L'armée lacédémonienne, sous les ordres de Pausanias, traversa l'isthme, recueillant sur son passage tous les Grecs restés fidèles à la patrie. Arrivés à Éleusis, ils furent joints par les Athéniens descendus de la flotte, et se portèrent vers les rives de l'Asope au nombre de 110 000¹. Ils campèrent sur les collines près d'Érythrées et s'y trouvèrent en présence de l'ennemi, fort de 300 000 hommes et de 50 000 auxiliaires grecs. Plu-

1. Les forces grecques étaient de 38 700 hoplites, savoir : 10 000 Lacédémoniens, dont 5000 Spartiates; 8000 hommes d'Athènes, 5000 de Corinthe, 800 de Leucade et d'Anactorion, 500 d'Ambracie, 300 de Potidée, 3000 de Mégare, 3000 de Sicyône, 1500 de Tégée, 600 d'Orchomène, 800 d'Épidaure, 1000 de Trézène, 400 de Mycènes et de Tyrinthe, 200 Lépréates, 1000 de Phlionte, 300 d'Hermione, 600 d'Érétrie et de Styrie, 400 de Chalcis, 200 de Céphallénie, 500 d'Égine, 600 de Platées. Il y avait 60 500 hommes d'infanterie légère, dont 35 000 hilotes, 7 pour chaque Spartiate. Pour chaque hoplite des autres peuples, il n'y avait qu'un seul soldat armé à la légère. Quelques troupes étaient venues de Mélos, Céos, Tenos, Naxos et Cythnos, et 1800 hommes de Thespies. Les Éléens et les Mantinéens arrivèrent après la bataille. Les derniers poursuivirent jusqu'en Thessalie le corps d'Artaban, et au retour exilèrent les généraux dont les lenteurs leur avaient ôté l'honneur de combattre.

sièurs jours se passèrent en escarmouches; Mardonius, pour tirer les Grecs de la forte position où ils s'obstinaient à rester, les fit attaquer par toute sa cavalerie que commandait Masistios. Les Mégariens eurent à supporter seuls le choc. Après une brave résistance, ils firent demander du secours à Pausanias. Le danger était tel que tous hésitaient. Un Athénien, Olympiodore, s'offre à couvrir avec 300 hommes la retraite des Mégariens. Une charge vigoureuse ébranle l'ennemi; son chef tombe; un combat acharné se livre sur son corps, qui reste aux Grecs. « Pendant que l'armée perse marquait sa douleur par des cris lugubres dont retentissait toute la Béotie, un char promenait à travers les lignes des Grecs le corps de Masistios, et chacun quittait son rang pour voir celui qui était après Mardonius le plus estimé et des Perses et du roi. »

Cependant, dans la position que les Grecs occupaient, ils étaient exposés à manquer d'eau. Pausanias descendit dans la plaine de Platées, qui est arrosée par de nombreux ruisseaux, et campa avec ses Lacédémoniens près de la fontaine de Gargaphie. Quand on distribua les autres postes, une dispute violente s'éleva entre les Athéniens et les Tégéates. Ceux-ci prétendaient au commandement de l'aile gauche que les Athéniens réclamaient. Des deux côtés on rappela les exploits des aïeux : Tégée ceux du héros Échémos, Athènes sa victoire sur les Amazones. Aristide trouva de meilleures paroles. « Nous sommes ici non pour disputer un poste, mais pour combattre. Que les Lacédémoniens décident; en quelque lieu que nous soyons placés, notre courage en fera un poste d'honneur. » Les Spartiates se prononcèrent tout d'une voix pour Athènes.

Mardonius avait fait aussi un mouvement, et les deux armées étaient en présence, séparées par le lit de l'Asope. Mais dans l'un et l'autre camp, les présages menaçaient d'une défaite l'armée qui engagerait le combat. Les

Grecs avaient tout intérêt à cette sorte de trêve, car ils recevaient continuellement des secours et des vivres, et dans le camp perse on espérait la mettre à profit pour corrompre quelques chefs alliés et dissoudre la ligue. Mardonius perdit le premier patience; malgré les avis et les craintes de ceux qui l'entouraient, il déclara au bout de dix jours qu'il attaquerait le lendemain. Au-dessus des oracles, il y avait, disait-il, cette vieille loi du pays qui ordonnait de conduire tout de suite les Perses au combat.

La nuit venue, un cavalier se présenta au camp des Grecs et demanda à parler aux généraux : « Soyez sur vos gardes, leur dit-il; Mardonius, malgré les présages, vous attaquera à la pointe du jour. Recevez en bonne part l'avis que je vous donne. Forcé de suivre malgré moi l'armée des Perses, je vous apporte une preuve évidente de mon dévouement à la Grèce; j'espère que vous ne me trahirez pas et que vous me saurez gré de m'être exposé, pour vous avertir, aux plus grands dangers. Je suis Alexandre, roi de Macédoine. Après avoir dit ces mots, il tourna bride en toute hâte.

Dans la nuit qui suivit, Pausanias changea son ordre de bataille. Il opposa les Athéniens aux Perses dont il connaissait la manière de combattre et plaça les Spartiates en face des Grecs auxiliaires. L'ennemi averti fit un changement semblable et les deux armées se retrouvèrent dans leur ancienne position. Mardonius, prenant ces mouvements pour un aveu de crainte de la part des Spartiates, leur fit porter par un héraut un défi insultant. Il offrait de tout terminer par un combat singulier entre un certain nombre de Perses et de Spartiates. Pausanias ne répondit pas. Mardonius fit charger alors toute sa cavalerie, qui parvint à détruire la fontaine de Gargaphie. Les Grecs tiraient de cette source toute leur eau, car les cavaliers ennemis les empêchaient d'approcher des bords de l'Asope; et comme leurs convois de vivres qui arrivaient par les défilés du Cithéron étaient maintenant

aussi interceptés, il fut résolu que l'on décamperait à la nuit pour se rapprocher de Platées. Ce moment venu, une grande partie des troupes se mirent en marche, mais au lieu de s'arrêter au point qui avait été fixé, elles allèrent jusqu'à un temple de Junon qui tenait à la ville même de Platées. Les Lacédémoniens et les Athéniens ne partirent qu'à la fin de la nuit. Pausanias n'avait pu décider à la retraite un brave officier lacédémonien qui regardait comme une honte de reculer. Il résulta de ce retard que les deux corps n'étaient pas encore bien éloignés lorsque les Perses s'aperçurent, au lever du soleil, que l'ennemi était en retraite.

Mardonius, tout joyeux, traversa l'Asope et lança ses barbares en désordre à la suite des Lacédémoniens, qui filaient par le pied de la montagne. Les Athéniens avaient pris tout droit par la plaine. Ils avaient déjà atteint et franchi les premières collines qui descendent de Platées, lorsqu'ils furent avertis par un pressant message de Pausanias de l'attaque des Perses; ils se portèrent aussitôt du côté des Lacédémoniens pour les secourir. Mais les Grecs, alliés de Mardonius, avaient retrouvé leurs traces et commencèrent le combat avec tant de vigueur, qu'ils ne purent songer qu'à se défendre eux-mêmes. Les Lacédémoniens et les Tégéates restèrent donc seuls avec leurs troupes légères, au nombre de 53 000 hommes, et l'on commença les sacrifices pour prendre les auspices sur le combat. Les premières victimes n'ayant pas donné de présages favorables, on différa l'attaque. Ce temps d'inaction fut fatal aux Lacédémoniens, qui eurent beaucoup de soldats tués ou blessés; car les Perses, après avoir planté en terre leurs gerrhes ou boucliers, lançaient les traits à l'abri de ce rempart, et sans aucun risque en accablaient les Lacédémoniens. Dans cette cruelle situation, Pausanias, désespéré de ne pouvoir obtenir de réponses favorables des victimes, tourna ses regards vers le temple de Junon et supplia la déesse de ne point

permettre que les espérances de la Grèce fussent trompées.

« Il parlait encore quand les Tégéates, impatients, se levèrent et marchèrent à l'ennemi. Un instant après, les Lacédémoniens obtenaient enfin des présages heureux, et se mettaient également en mouvement. Les arcs des Perses étaient une faible défense contre la phalange lacédémonienne. D'abord la lutte s'engagea en avant des gerrhes, et lorsque ce rempart fut forcé, un second combat plus acharné eut lieu près du temple de Cérès; il dura longtemps, et l'on se battit presque corps à corps, les barbares saisissant les piques des Grecs et les brisant avec leurs mains. Les Perses se montraient aussi braves que leurs adversaires, mais ils étaient sans adresse, sans expérience et mal armés, combattant presque nus contre des hommes couverts d'une armure complète. Ils ne mettaient point d'ensemble dans leurs attaques, et venaient tantôt isolément, tantôt par troupes de dix, plus ou moins, et toujours en désordre, se ruer sur les Spartiates, qui les taillaient facilement en pièces.

« Le point où les Grecs se virent serrés le plus près fut celui où se trouvait Mardonius, monté sur un cheval blanc, et entouré d'un corps de 1000 hommes choisis parmi les plus braves des Perses. Tant qu'il fut vivant, ses troupes soutinrent les efforts des Lacédémoniens; mais quand il tomba et que ce corps d'élite eut été détruit, le reste des troupes tourna le dos. »

Les fuyards s'étaient retirés dans le camp que Mardonius avait fait construire; les Lacédémoniens les poursuivirent jusque-là, mais lorsqu'il fallut forcer le retranchement, leur inexpérience se montra : constamment repoussés, ils furent obligés d'attendre les Athéniens, qui avaient eu à supporter le choc des Grecs auxiliaires. De ce côté, les Thébains seuls se battirent vaillamment. Quand ils eurent été mis en fuite, les Athéniens accoururent, et après un rude combat, jetèrent bas une partie

du mur. Les Grecs se précipitèrent en foule dans cet étroit espace, où il firent un tel carnage, que, selon Hérodote, des 300 000 hommes qu'avait conservés Mardonius, à peine 3000 survécurent, si l'on excepte 40 000 qu'Artaban n'engagea pas, et qu'à la vue du désastre il emmena précipitamment vers la Thrace, en répandant sur sa route le bruit que Mardonius était victorieux. Les Lacédémoniens n'avaient perdu que 91 soldats, les Tégéates 16 et les Athéniens 52. Les autres Grecs n'avaient pas combattu, à l'exception des Mégariens, qui, surpris en plaine par la cavalerie thébaine, avaient été rompus et perdirent 600 hommes¹.

Les Lacédémoniens et les Athéniens se disputaient vivement le prix de la valeur; un Mégarien leur proposa d'y renoncer, et tous les suffrages se réunirent en faveur des Platéens, qui, suivant l'usage, avaient combattu avec les Athéniens. Aristide fit passer ce décret : « Les peuples alliés formeront contre la Perse une ligue défensive qui armera 10 000 hoplites, 1000 cavaliers et 100 trirèmes. Tous les ans ils enverront des députés à Platées pour y célébrer, par de solennels sacrifices, la mémoire de ceux qui ont perdu la vie dans le combat. De cinq ans en cinq ans on y donnera des jeux qu'on appellera les fêtes de la liberté, et les Platéens, chargés de faire des sacrifices et des vœux pour le salut de la Grèce, seront regardés comme une nation inviolable et sacrée. » Un autel fut dressé sur la place publique de la ville à Jupiter libérateur, et pour y offrir le premier sacrifice, le Platéen Euchidas courut du camp à Delphes prendre le feu du sanctuaire national, le seul temple de la Grèce centrale que la présence des barbares n'eût pas souillé. La distance était de plus de 96 kilomètres, le même jour il le rapporta; mais, comme on le dit du soldat de Marathon, il tomba mort en remettant aux prêtres le feu sacré.

1. Ces chiffres d'Hérodote sont bien faibles. Plutarque parle de 1360 morts; mais Diodore va trop loin en parlant de 10 000.

D'immenses richesses couvraient le champ de bataille. On fit d'abord la part des dieux. Apollon Delphien, Jupiter d'Olympie, et Neptune Isthmique, reçurent chacun un dixième des dépouilles; un autre fut donné à Pausanias, le reste partagé entre les vainqueurs. Des monuments funèbres furent élevés aux Spartiates, aux îlotes, aux Tégéates, aux Athéniens et aux Mégariens morts dans le combat. Ceux des Grecs qui n'y avaient pas pris part cherchèrent par la suite à en imposer à la postérité, et construisirent auprès de ces tombeaux véritables des cénotaphes comme s'ils eussent eu des guerriers tués à ce grand jour de la commune délivrance. Les Platéens furent institués gardiens de ces tombeaux.

Les Thébains s'étaient battus avec acharnement pour les Perses. Le onzième jour après la bataille, l'armée parut devant leurs murs, et les contraignit de livrer les auteurs de la défection; Pausanias les fit mettre à mort à Corinthe.

Le même jour où les Grecs frappaient à Platées ce grand coup, leur armée de mer, commandée par le Spartiate Léotychidas, s'illustrait par une éclatante victoire. La flotte stationnait à Délos, n'osant s'aventurer plus loin, malgré les prières des bannis ioniens, qui la pressaient de faire voile vers les côtes d'Asie. Des envoyés de Samos furent plus heureux, Léotychidas fit route pour cette île, et voyant les Perses fuir à son approche, il les suivit jusqu'à Mycale. Ceux qui montaient la flotte perse descendirent à terre pour se mettre sous la protection d'une armée de 60 000 hommes que Xerxès, encore à Sardes, tenait dans l'Ionie. Les Grecs débarquèrent à leur tour. Bientôt la plus grande confusion régna parmi les Perses. Par crainte d'une trahison, ils désarmèrent les Samiens et éloignèrent les Milésiens du camp, sous prétexte de leur faire garder les passages des montagnes. Au moment du combat, le bruit se répandit que Mardonius venait d'être vaincu en Béotie. Cette nouvelle accrut

l'audace et la confiance des Grecs : le camp fut forcé, les généraux perses périrent, et avec eux presque tous les soldats. C'était la dernière année de Xerxès. Les Athéniens, que commandait Xanthippe, père de Périclès, eurent la principale gloire de cette journée ; car ils vainquirent presque seuls, les Lacédémoniens s'étant égarés en voulant tourner l'ennemi.

Ainsi, non-seulement les Grecs avaient repoussé la guerre de leurs foyers, mais ils la portaient déjà chez leur ennemi. Cette dernière victoire équivalait à la conquête de la mer Égée. En moins d'un an, ils avaient battu les Perses à Salamine, à Platées, à Mycale, et d'attaqués qu'ils étaient, étaient devenus agresseurs et conquérants. Qui eût cru, quelques mois auparavant, que la grandeur de l'Asie trouverait en Grèce son tombeau ? Toutes les multitudes de l'Orient ne purent prévaloir contre cette petite nation qui avait dans son camp le génie de la civilisation et le génie de la liberté. C'était aussi un monde jeune qui l'emportait sur un monde vieillissant et épuisé. Les Grecs le sentaient eux-mêmes. La divinité qu'ils invoquaient à Mycale, leur cri de ralliement, était Hébé, la Jeunesse. Le jour de la bataille de Salamine, les Grecs de la Sicile avaient été victorieux comme ceux de la mère patrie ; Gélon le Syracusain avait taillé en pièces, près d'Himère, 300 000 Carthaginois. L'heure de l'avènement et du triomphe de la race hellénique était venue partout !

Aussi quelle longue et légitime ivresse ! Cette grande épopée des guerres médiques eut son inimitable historien dans Hérodote, et son poète dans Eschyle ; Hérodote, qui lut des fragments de son histoire aux grands jeux de la Grèce ravie et enthousiasmée ; Eschyle, le soldat de Marathon et de Salamine, dont les vers brûlants et pleins du feu de la guerre soulevaient au théâtre d'Athènes de frénétiques applaudissements. Quels transports ne devait pas exciter chez ces âmes ardentes la vue d'Atossa, cette reine si fière, qui demandait à Darius de lui donner,

pour la servir, des femmes de Sparte, d'Argos et d'Athènes, et qui, maintenant que son fils Xerxès est allé chercher ces esclaves, sans nouvelles de lui et pleine d'inquiétude, interroge le chœur des vieillards perses :

ATOSSA : Amis, où dit-on qu'est située cette ville d'Athènes ?

LE CHŒUR : Bien loin vers le couchant, aux lieux où disparaît le soleil, notre puissant maître.

ATOSSA : Et c'est cette ville que mon fils a voulu conquérir ?

LE CHŒUR : Oui, car après elle toute la Grèce serait sujette du grand roi.

ATOSSA : Ont-ils donc chez eux d'innombrables guerriers ?

LE CHŒUR : Assez nombreux pour avoir fait déjà bien du mal aux Perses.

ATOSSA : Et possèdent-ils d'abondantes richesses ?

LE CHŒUR : Ils ont une source d'argent, trésor que leur fournit la terre.

ATOSSA : Quelles armes brillent dans leurs mains ? Est-ce l'arc et les flèches ?

LE CHŒUR : Non, ils combattent de près avec la lance, ils se couvrent du bouclier.

ATOSSA : Quel monarque les conduit et gouverne leur armée ?

LE CHŒUR : Nul homme ne les a pour esclaves ni pour sujets.

ATOSSA : Comment donc résisteraient-ils à l'attaque de nos guerriers ?

LE CHŒUR : Comme ils ont fait jadis pour cette immense, cette belle armée de Darius : ils l'ont détruite.

ATOSSA : Quelles terribles choses tu dis là pour les mères de ceux qui sont partis !

Et plus loin l'ombre de Darius paraît, et les vieillards lui demandent comment ils devront se conduire désormais pour le bonheur du peuple des Perses.

« Gardez-vous, leur répond Darius, d'attaquer jamais le pays des Grecs, votre armée fût-elle encore plus nombreuse que celle de Xerxès, car la terre elle-même combat pour eux.... Elle tue par la faim nos armées trop nombreuses. » Ailleurs c'est l'Asie abattue « qui tombe lourdement sur le genou. » C'est le chœur qui s'écrie : « O puissant Jupiter, tu viens donc de la détruire cette armée des Perses, superbe, innombrable ; tu as plongé dans les ténèbres du deuil les villes de Suses et d'Ecbatane. Que de femmes, de leurs faibles mains, déchirent leurs voiles et arrosent leur sein de larmes amères !... L'Asie tout entière aujourd'hui gémit, dépeuplée ! Xerxès a tout emmené, hélas ! Xerxès a tout perdu, hélas ! Xerxès, sur de frêles navires, a tout livré, l'imprudent ! à la merci des flots. » Et plus loin : « Les nations de l'Asie n'obéiront plus longtemps au Perse, elles ne payeront plus le tribut imposé par un vainqueur ; elles ne se prosterneront plus, le front dans la poussière, devant la majesté souveraine, car la puissance du roi a péri. » C'était aussi la forme républicaine des peuples grecs qui l'emportait sur la royauté orientale. « La langue des hommes ne sera plus enchaînée, le peuple affranchi exhalera librement sa pensée ; car le joug de la force est brisé. » C'était encore la liberté de l'esprit qui l'emportait sur son asservissement.

Enfin on voyait paraître sur la scène Xerxès lui-même humilié, abattu, poussant des cris de désespoir, couvert de lambeaux ; et comme pour les anciens la vengeance était un fruit délicieux, les Grecs savouraient longuement ces humiliations du grand roi, que le poète montrait alternant avec le chœur ses gémissements.

XERXÈS : Fonds en larmes.

LE CHŒUR : Mes yeux en sont baignés.

XERXÈS : Réponds à mes cris par tes cris.

LE CHŒUR : Hélas ! hélas ! hélas !

XERXÈS : Retourne en gémissant à ton foyer.

LE CHŒUR : Hélas ! hélas ! O Perse ! Perse ! pousse un cri de douleur !

XERXÈS : Oui, que le cri de douleur remplisse la ville.

LE CHŒUR : Poussons des sanglots ! des sanglots ! des sanglots encore.

XERXÈS : Hélas ! hélas ! notre flotte ; hélas ! hélas ! nos vaisseaux ont péri !

LE CHŒUR : Je t'accompagnerai avec de tristes lamentations.

Et le chœur se retirait en poussant des cris déchirants qu'étouffait enfin le bruit des applaudissements des Grecs, spectateurs radieux du drame qu'ils avaient joué naguère sur les flots sonores de Salamine.

QUATRIÈME PÉRIODE.

SUPRÉMATIE D'ATHÈNES.

(479-431.)

GRANDEUR DES LETTRES ET DES ARTS.

CHAPITRE XVIII.

DEPUIS LA FIN DE L'INVASION PERSIQUE JUSQU'A
LA TRÈVE DE TRENTE ANS (479-445)¹.

Si le triomphe de la Grèce était général, il y avait cependant un peuple qui triomphait plus qu'aucun autre. Le principal honneur de la résistance à l'invasion revenait à Athènes². Seule, elle avait vaincu à Marathon; à Salamine, elle avait encore enchaîné la victoire en forçant les alliés de vaincre malgré eux. La gloire de Mycale lui appartenait presque tout entière, et elle avait partagé celle de Platées, où les Athéniens avaient déployé leur valeur ordinaire, moins imposante peut-être et moins théâtrale que celle de leurs rivaux, mais plus habile et plus sûre. Quel peuple grec pouvait citer un nom à côté de ceux de Miltiade, d'Aristide, de Thémistocle,

1. Hérodote, l. IX; Plutarque, *Vies de Thémistocle, d'Aristide, de Cimon*; Cornelius Nepos, *Vie de Pausanias*.

2. Hérodote dit, l. VII, ch. xxxix : « Les Athéniens ont été les libérateurs de la Grèce. »

de celui-ci surtout , le plus fidèle représentant de la race grecque par ses qualités comme par ses défauts ?

Nous connaissons déjà cet homme extraordinaire, ce génie pratique , souple rusé , hardi , plein de ressources, même au milieu du péril ; peu scrupuleux, du reste, sur les moyens, pourvu qu'il arrivât à son but, et qui, pour réussir, employa tout, même la corruption. Il n'eut pas toujours les mains pures, disent Hérodote et Plutarque. Il se laissa acheter ; mais il sut trouver les moyens de concilier la vénalité avec le patriotisme, et fit souvent servir l'argent de la corruption à la cause de la liberté. La postérité, qui n'aime point ces alliances adultères, a été pour lui, comme Athènes, sévère, mais juste ; et au-dessus de son nom elle a placé celui de l'homme qui fut comme le bon génie de la cité, Aristide, que le peuple assemblé au théâtre salua du nom de juste, et qui retenait, par sa modération, et Thémistocle et les Athéniens. Thémistocle, après la guerre, proposait une résolution importante qui exigeait le secret. Tout d'une voix l'assemblée chargea Aristide d'en prendre connaissance et de décider pour elle-même. Il déclara que le projet était très-utile, mais très-injuste, et le peuple, sans plus en savoir, le rejeta : il s'agissait, dit-on, de brûler tous les vaisseaux des alliés alors réunis au port de Pagase, ce qui eût fait d'Athènes la seule puissance maritime. Aristide avait combattu à Salamine ; à Platées, les Athéniens s'irritaient des continuels changements que Pausanias leur faisait faire pour les opposer aux Perses ; ce fut Aristide qui les calma : « Toute place est bonne, dit-il, pour remplir fidèlement son devoir et mourir à son poste. » Après le combat, ce fut encore le Juste qui apaisa la rivalité des deux peuples.

Tels s'étaient donc montrés, sous leurs illustres chefs, les Athéniens : courageux, intelligents, décidés, toujours prêts à servir, en tous lieux et de toutes façons, la cause commune.

Sparte, au contraire, était restée dans l'ombre, bien que placée, du consentement de tous, au premier rang. Dans l'une et l'autre guerre, ses inconcevables lenteurs avaient laissé Athènes seule et sans secours. Pour grands hommes, elle avait donné le glorieux soldat des Thermopyles, Léonidas; Eurybiade, qui reçut le prix du courage, mais non celui de la prudence; enfin Pausanias, le vainqueur de Platées, qui avait peu fait pour la victoire, et qui souilla bientôt son nom par une ambition coupable.

Cependant tel était l'ascendant du vieux renom de Lacédémone, qu'Athènes, malgré ses services, ne trouvait partout que froideur ou envie. C'était une parvenue dont la gloire blessait. Thémistocle ne s'était pas laissé éblouir par les honneurs dont Sparte l'avait comblé, et qui peut-être lui valurent, de la soupçonneuse démocratie qu'il servait des défiances qui le retinrent loin des commandements dans la mémorable année de Mycale et de Platées. Il vit le danger et trouva le remède. Athènes était en ruine. De la cité de Minerve il ne restait plus que l'inexpugnable rempart dont parle le poète, de vaillantes poitrines. Thémistocle arracha au peuple une patriotique déclaration. Défense fut faite à chacun de relever sa maison, de toucher à ses propres ruines, avant que la ville eût été entourée d'une forte muraille. Le peuple entier se mit à l'œuvre; pour matériaux on prit tout : les pierres des tombeaux, les colonnes des temples, les statues des héros et des dieux. Le mur en allait plus vite et semblait devoir en être plus fort.

Il fallait se hâter, car déjà des émissaires d'Égine étaient accourus à Sparte pour dénoncer l'entreprise. Sparte envoya une députation à Athènes : « Il ne convient pas, disait-elle, de fortifier aucune ville en dehors de l'isthme de Corinthe; c'est préparer une citadelle pour les barbares, un repaire d'où ils ne sortiront plus. La vraie forteresse de la Grèce, c'est le Péloponnèse dont Sparte rendra l'entrée inexpugnable..... » Comme s'il n'était pas possible

aux barbares de débarquer sur mille points de la presqu'île. Thémistocle s'attendait à cet hypocrite conseil, mais le mur n'était pas encore assez haut pour braver une attaque; il fallait gagner du temps; il se fit envoyer solennellement à Sparte pour y porter la réponse d'Athènes, ne voyagea qu'à petites journées, et une fois arrivé, ne chercha à voir ni le sénat ni les éphores. Ceux-ci s'en étonnaient : « J'attends, répondit-il, pour demander audience, l'arrivée de mes collègues que sans doute quelque affaire urgente a arrêtés. » Cependant à Athènes, hommes, femmes, enfants, vieillards, travaillaient. Le bruit en vint de toutes parts à Lacédémone. Thémistocle, interrogé, nia encore et conseilla aux éphores de charger quelques-uns de leurs concitoyens d'aller s'assurer par leurs propres yeux de la vérité. C'étaient des otages pour sa propre sûreté qu'il envoyait à Athènes. Il fit dire sous main qu'on les gardât jusqu'à son retour; et lorsqu'enfin il sut que la muraille était assez avancée pour mettre la cité naissante à l'abri d'insulte, il vint dire fièrement au sénat de Lacédémone : « Les Athéniens n'avaient pas attendu vos conseils pour abandonner leur ville et monter sur leurs vaisseaux, ils n'en ont pas eu besoin davantage pour rebâtir leurs murs. Qu'on leur envoie des députés pour traiter de choses raisonnables, et ils prouveront qu'ils sont en état de comprendre ce que demande l'intérêt général de la Grèce. » Les Spartiates savaient dissimuler. Ils feignirent de prendre cette nouvelle sans colère, et regrettèrent qu'on eût si mal compris leurs intentions.

Thémistocle excita une autre fois encore leur dépit. Ils voulaient exclure du conseil amphictyonique les peuples qui n'avaient pas combattu contre les Perses. Ce n'était qu'une bien faible punition pour leur lâche abandon. Mais Athènes avait intérêt à s'appuyer, contre la suprématie continentale de Sparte, sur les États secondaires, sur Argos, Thèbes et les Thessaliens. Thémistocle représenta qu'accueillir la proposition, c'était livrer le tri-

bunal suprême de la nation hellénique à deux ou trois cités : elle fut rejetée. Mais Sparte n'oublia pas celui qui déjouait ainsi tous ses projets.

Ce n'était pas tout d'avoir fortifié Athènes, il fallait lui donner un port digne de sa nouvelle puissance. Phalère était trop petit et peu sûr. A l'ouest de ce havre et à 40 stades de la ville, la côte présentait trois déchirures assez profondes pour renfermer 400 vaisseaux bien abrités. Depuis longtemps Thémistocle avait jeté les yeux sur ce point du littoral. Des travaux considérables avaient même déjà été exécutés, il les reprit et enceignit le Pirée et Munychie d'un vaste mur haut de 40 coudées (18^m,50), long de 60 stades (11 kilom.), et assez large pour que deux chariots pussent y passer de front. Il était formé d'énormes pierres équarries et scellées avec des tenons de fer. Il restait à relier le Pirée à la ville par une autre muraille qui assurât les communications. Thémistocle en conçut le projet, Cimon et Périclès l'exécutèrent. Pour maintenir la suprématie maritime d'Athènes, il voulait que chaque année elle construisît 20 nouvelles trirèmes; et, pour accroître le nombre de ses habitants, il engagea ses concitoyens à promettre des immunités aux étrangers, surtout aux ouvriers qui viendraient s'établir dans la ville¹. Ce dernier conseil, libéralement suivi, eut les plus heureuses conséquences. De toutes parts on accourut vers la cité hospitalière, et Athènes trouva dans sa population croissante les moyens d'envoyer au dehors les nombreuses colonies qui contribuèrent tant à sa puissance.

Après la victoire de Mycale, les vainqueurs avaient tenu conseil pour décider du sort des Ioniens. Les Spartiates, déclarant qu'on ne pouvait protéger des villes assises sur le continent asiatique, demandaient aux Ioniens d'abandonner leurs cités et de s'établir sur les

1. Il fit affranchir de tout impôt les locataires des maisons et les artisans, pour attirer des habitants et des ouvriers de tout genre dans la ville. Diodore, l. XI, ch. xli.

terres des peuples grecs qui n'avaient pas combattu pour la liberté. Détruire Milet, Phocée, Smyrne, Halicarnasse, c'était rendre l'Asie à la barbarie. Mais Sparte s'en inquiétait peu. Athènes répondit que personne n'avait rien à voir aux affaires de ses colonies, et elle laissa pour le moment les Ioniens s'accommoder comme ils pourraient avec les Perses, en attendant qu'elle fût assez forte pour les délivrer. Chios, Lesbos, Samos et les îles de la mer Égée furent déclarées membres du corps hellénique.

La victoire de Mycale donnait aux Grecs la mer Égée, mais l'ennemi possédait encore la Thrace; un grand nombre de Perses, même des premiers de la cour, s'y étaient établis ou y tenaient garnison. Avant tout, il fallait en débarrasser le continent de l'Europe et les rejeter en Asie, sauf à les y suivre plus tard. La flotte fit donc voile vers l'Hellespont pour détruire les ponts de Xerxès qu'on croyait encore debout. Léotychidas trouva que la mer avait fait elle-même cet ouvrage, et ramena ses vaisseaux sur les côtes du Péloponnèse. Mais Xanthippe et les Athéniens ne voulurent pas être venus jusque-là sans tenter quelque entreprise, sans recouvrer au moins la Chersonèse, qui, avant cette guerre, leur appartenait. Un Perse, Artyactès, y commandait; ses violences, ses exactions l'avaient rendu odieux à toute la population grecque. Éléonte ne lui pardonnait pas d'avoir profané et pillé son temple du héros Protésilas. Les Athéniens l'assiégèrent dans Sestos. Ils restèrent tout l'automne devant la place. La famine en chassa enfin Artyactès, qui, pris dans sa fuite, offrit 300 talents pour sauver sa vie. Livré aux Éléontins, il fut mis en croix après avoir vu tuer son fils sous ses yeux (478). En quittant ces parages, la flotte victorieuse emporta, pour les consacrer dans l'Acropole, les câbles des ponts de Xerxès, ces chaînes dont il avait prétendu lier l'Océan.

Ainsi, avant même qu'Athènes fût sortie de ses ruines, sa flotte reconstruisait son empire maritime. Dès

l'année suivante, les hardis marins reprirent la mer. Aux 30 vaisseaux d'Athènes commandés par Aristide et par Cimon, le fils de Miltiade, se joignirent 20 galères du Péloponnèse, et la flotte, sous le commandement de Pausanias, fit voile vers Cypre, chassa les Perses de la plus grande partie de l'île, puis remonta vers l'Hellespont, et prit Byzance, où Pausanias fit prisonniers plusieurs nobles perses.

Pausanias n'avait pu supporter sa fortune et sa gloire. Il ne comprenait pas que le vainqueur des Perses restât un simple roi de Sparte, étroitement surveillé et contenu par les éphores. La dîme du butin de Platées n'avait pu rester dans ses mains, et n'avait fait qu'allumer sa soif de richesses. Ses captifs l'initiaient aux mœurs de la cour de Suses; ils lui contaient comment vivaient les grands, leur mollesse, leurs plaisirs, leur pouvoir sur tout ce qui était au-dessous d'eux; et ce séduisant tableau, mis en regard des lois sévères de Sparte, acheva de troubler cette faible et vaniteuse intelligence. Parmi eux était un Érétrien qui, pour une trahison inutile, avait reçu de Darius quatre villes considérables de l'Éolide. Que ne donnerait donc pas le grand roi à qui lui livrerait la Grèce? De ce jour Pausanias s'abandonna aux plus vastes espérances. A l'aide de ses prisonniers qu'il laissa échapper, il entra en secrètes relations avec Xerxès : il lui demandait sa fille en mariage, promettant d'apporter pour dot la soumission de Lacédémone. Et, comme s'il eût été déjà le gendre du grand roi, il quitta l'habit grec pour la robe persique, afficha un luxe asiatique dont l'or corrupteur des Perses faisait les frais, et s'entoura d'une garde de Mèdes et d'Égyptiens. Il oublia même qu'il commandait à des hommes libres, et traita les alliés avec la hauteur et l'insolence d'un satrape. Ceux-ci l'en firent souvenir. Les hommes d'Égine et du Péloponnèse retournèrent chez eux; les autres, refusant de lui obéir, se rangèrent sous le commandement d'Aristide et de Cimon.

La modération de ces deux chefs avait préparé cette révolution autant que la violence de Pausanias (477).

C'était en effet une révolution. Sparte eut beau rappeler Pausanias en toute hâte et lui substituer un autre amiral, les alliés persistèrent dans leur résolution. La suprématie maritime passait de Sparte à Athènes, le corps hellénique se divisait, la nation avait deux têtes. Division heureuse, parce qu'elle est suivant la nature des choses. Mais n'en sortira-t-il pas un jour une guerre terrible? A Sparte déjà on parle de recourir aux armes pour conserver ce commandement suprême qu'Athènes elle-même avait maintes fois reconnu aux Spartiates. Mais, au même temps, le second roi Léotychidas, le vainqueur de Mycale, envoyé en Thessalie pour en chasser les Aleuades et les autres alliés de Xerxès, s'était laissé acheter à prix d'argent. Les vieillards s'effrayèrent de cette corruption qui pénétrait par toutes les voies dans la cité de Lycurgue, et un sénateur montra, en citant l'exemple de Pausanias, le danger pour Sparte d'envoyer ses guerriers si loin, au milieu des barbares et des tentations de l'Asie. Sparte n'aura pas toujours cette sagesse.

Aristide était pour beaucoup dans la résolution des alliés. Reprenant l'idée qu'il avait eue à Platées d'une ligue permanente contre l'ennemi commun, il la fit cette fois accepter. D'un consentement unanime, il fut chargé de rédiger les stipulations de l'alliance et de régler les obligations des confédérés. Il fut convenu que les Grecs d'Asie et des îles formeraient une ligue dont les intérêts seraient discutés par une assemblée générale; qu'Athènes aurait la direction des opérations militaires, mais que chaque cité conserverait une complète indépendance dans son gouvernement intérieur; qu'elle n'aurait à fournir pour la cause commune que les hommes, les vaisseaux ou l'argent, suivant le tableau approuvé par la diète. Ce tableau fut dressé par l'homme qui n'était plus seulement le juste d'Athènes, mais celui de toute la Grèce. Pour en déter-

miner avec équité les chiffres, Aristide parcourut le continent et les îles, releva le produit des terres et étudia les forces et les ressources de chacun. La cotisation annuelle en argent monta à 460 talents (2 460 000 fr.), somme considérable, et preuve que tous les Grecs de la mer Égée se portaient de cœur à cette alliance.

Délos avait été de tout temps le sanctuaire des peuples de race ionienne, comme Apollon était leur plus grande divinité. Thucydide¹ montre le concours antique des Ioniens dans cette île, leurs fêtes, leurs jeux, les combats des musiciens et des athlètes, sous les yeux des théories envoyées par toutes les cités. « O Phœbus, dit un vieil Homéride, tu chéris surtout Délos, où se rassemblent, avec leurs enfants et leurs chastes épouses, les Ioniens aux robes traînantes. » Athènes, qui s'efforça de rendre à ces fêtes leur ancienne splendeur, fit de l'île sainte le centre de la confédération. C'est aux solennités du dieu que les députés se réunirent, c'est dans le trésor de son temple que la contribution commune fut déposée. La protection du dieu couvrait l'alliance et la sanctifiait. Aristide fut élu gardien de ce trésor, et il l'administra avec une telle probité, qu'après lui il sembla aux alliés qu'ils ne pouvaient en confier la garde à d'autres mains qu'à celles d'un Athénien. Sa vertu fut utile à sa patrie, même après sa mort.

Thémistocle avait déplacé dans le Pnyx la tribune aux harangues, pour que les orateurs pussent de là montrer sans cesse au peuple la mer qui s'étendait à ses pieds comme son domaine. C'était de ce côté qu'il avait tourné son attention et ses forces. Il avait réussi : Athènes avait maintenant une flotte de guerre, une flotte marchande et une population nombreuse; mais il avait donné une telle importance au Pirée, que, suivant l'expression d'Aristophane, il avait mêlé et confondu le port et la ville. Celui-ci dominait celle-là; la foule des marins ac-

1. Liv. III, chap. 104.

courue au Pnyx y assurait la prépondérance à l'élément populaire. Aristide, plus réservé, tenant plus de compte des vieilles familles et des intérêts des propriétaires fonciers, inclina cependant, à la fin de sa vie, dans le même sens, en rendant toutes les charges publiques, même celle d'archonte, accessibles à tous les citoyens¹. C'était une nouvelle atteinte à la constitution de Solon. Mais cette constitution, qui datait de plus d'un siècle, ne pouvait rester immuable quand, autour d'elle, tout changeait. Si Solon eût vécu au temps d'Aristide, il eût fait ce que le sage venait de faire. Pourquoi quelques champs d'oliviers dans l'Attique ou des terres en Thrace eussent-ils donné le droit de commandement sur ces vingt mille citoyens qui eux-mêmes commandaient à une partie de la Grèce et des îles? D'ailleurs une récompense était due à cette glorieuse démocratie : elle méritait bien l'égalité dans les droits politiques, puisqu'elle avait eu l'égalité dans le dévouement et les sacrifices. Les distinctions anciennement établies entre les diverses classes furent donc effacées. Les thètes de la quatrième purent aspirer à toutes les charges, mais aussi ils furent astreints à l'impôt dont Solon les avait libérés.

Ainsi les guerres médiques avaient décidément assuré à Athènes ce gouvernement démocratique qu'Hérodote ne cesse d'admirer. « C'est le plus beau nom, dit-il, car il s'appelle l'égalité. La délibération y appartient à tous, l'action à quelques-uns, aux magistrats; et ceux-là sont responsables de leurs actes². »

Un fait qui n'a pas été assez remarqué, et qui réduit à néant bien des accusations banales, est celui que Strabon atteste³. Après la guerre médique, dit-il, ce fut la ten-

1. Plutarque dit, in *Aristide*, ch. xxxvii : κοινὴν εἶναι τὴν πολιτείαν.

2. Hérodote, liv. III, ch. lxxx. Voy. aussi le discours de Périclès dans Thucydide, liv. II, ch. xxxv, xlvi, et II, ch. lx-lxiv; VI, ch. lxix; VII, ch. xxi-lv; même le discours du chef de la faction des grands, Nicias, VII, ch. lxix.

3. Liv. VIII, 3, 2.

dance générale en Grèce de réunir des bourgades séparées en une seule cité. Élis, Thèbes, Argos, Mantinée, Phigalie, détruisirent les bourgs ou villes de leur voisinage, et obligèrent les habitants à résider dans la capitale. Ce changement amena presque partout où il eut lieu une révolution politique. La direction des affaires communes, jusqu'alors abandonnée à un petit nombre de citoyens établis dans la ville-forteresse, tomba aux mains du peuple lui-même, devenu l'hôte habituel de l'agora, et le gouvernement démocratique prévalut à Argos, à Mantinée, comme à Athènes, dont ces deux villes devinrent les alliées et les points d'appui dans le Péloponnèse contre l'aristocratique Lacédémone.

Mais Athènes avait encore des eupatrides; son commerce va lui donner de nouveaux riches : les uns et les autres formeront une seconde noblesse qui disputera l'influence aux orateurs du peuple et contiendra longtemps cette démocratie dans les voies glorieuses où la conduiront Cimon et Périclès. Dans toute société qui vit, c'est-à-dire qui se développe, il faut un frein qui empêche le mouvement de se précipiter, comme il en faut un à l'homme pour contenir ses emportements. Ce frein, Athènes l'eut pendant quelques générations, Rome durant des siècles. La grandeur de l'une et de l'autre république fut au prix de cette lutte harmonieuse des deux factions aristocratique et populaire, la première modérant la seconde, mais ni l'une ni l'autre assez forte pour étouffer sa rivale et aller se perdre dans ses propres excès.

Depuis qu'Hérodote a terminé son histoire au siège de Sestos, nous sommes sans guide, et les faits nous manquent pour remplir les derniers jours d'Aristide et de Thémistocle. Nous ne savons même avec certitude ni l'époque, ni le lieu, ni les circonstances de leur mort. Notre ignorance est grande, surtout en ce qui concerne Aristide. Ce grand citoyen était si pauvre après avoir administré longtemps les plus riches finances qu'il y eut alors,

que l'État fut obligé de faire les frais de ses funérailles et de doter ses filles. Un monument public consacra sa mémoire, et ses descendants pendant plusieurs générations reçurent une pension du trésor public.

Thémistocle fut moins heureux. Il eut le tort de rappeler trop souvent à ses concitoyens qu'il les avait sauvés. Le temple qu'il éleva à la déesse du Bon-Conseil, et où il mit sa statue, semblait vouloir éterniser le reproche. Ses rapines lui suscitaient aussi des ennemis. Il était entré aux affaires avec trois talents; une partie seulement de ses biens, celle que ses amis ne purent soustraire à la confiscation et lui faire passer en Asie, rapporta au trésor quatre-vingts, selon d'autres, cent talents. Il souffrit la peine qu'il avait infligée à Aristide : il fut condamné, par l'ostracisme, à un exil de dix ans. « Comme un platane au large feuillage, disait-il, sous lequel on cherche abri pendant l'orage, et dont on coupe les branches dès que le beau temps revient, je vois les Athéniens courir à moi quand le danger les presse, et me chasser dès que la paix revient. » Il se retira à Argos, qui fit bon accueil à l'ennemi de Sparte (471). Sa prétendue complicité avec Pausanias le força plus tard de fuir chez les Perses¹.

Rappelé, comme on l'a vu, à Lacédémone, Pausanias s'en était, au bout de quelque temps, échappé, et était retourné à Byzance, pour traiter de plus près avec l'agent de Xerxès, le satrape de Bithynie, Artabaze. Il fut encore rappelé. Comptant sur ses trésors, il osa revenir. La vieille vertu de Sparte était en effet bien ébranlée. La vénalité, ce mal que les Perses inoculèrent à la Grèce, et qui la tua, s'y montrait audacieusement. A son arrivée, Pausanias fut jeté en prison; il obtint, faute de preuves, ou acheta sa liberté, et n'en continua que plus audacieu-

1. M. de Katourga (*Mémoire sur le parti persan dans la Grèce ancienne, et le procès de Thémistocle*) a tout récemment défendu Athènes contre les accusations banales qu'on lui jette d'injustice à l'égard de ses grands hommes. « Si Thémistocle n'était pas coupable, dit-il, il a tout fait pour le paraître. »

sement ses menées. On le surprit essayant de soulever les hilotes pour renverser les éphores, et se saisir d'un pouvoir absolu. Mais la loi n'admettait pas contre un Spartiate le témoignage d'un esclave. Il fournit lui-même les preuves. Un de ses messagers à Artabaze remarqua qu'aucun de ceux qui avaient fait avant lui ce voyage n'était revenu ; il ouvrit la lettre et y lut la recommandation de tuer comme tous les autres le porteur du message. Celui-ci remit la lettre aux éphores. Ils lui ordonnèrent de se réfugier dans un temple, comme s'il redoutait la colère de Pausanias, qui, bientôt averti, accourut et le pressa d'accomplir sa mission. Des éphores, cachés dans le temple, avaient tout entendu ; la trahison était manifeste ; on se décida à le saisir. Aux signes d'un d'entre eux, il comprit le sort qui le menaçait et se réfugia dans le temple de Minerve Chalciœcos. Comme on n'osait le tirer de force de cet asile sacré, on en mura la porte pour l'y laisser mourir de faim. Sa mère apporta la première pierre. Au moment où il allait rendre le dernier soupir, on l'emporta hors du temple, afin que son cadavre ne souillât pas le lieu saint (467).

Pausanias avait fait quelques ouvertures à Thémistocle. L'Athénien était trop habile pour se lier avec un tel insensé. Mais des traces de ces rapports se trouvèrent dans les papiers de Pausanias, et les Spartiates se hâtèrent d'accuser, à Athènes, Thémistocle de trahison. Il s'enfuit d'Argos à Corcyre, qui lui devait la possession de Leucade, et de là en Épire, auprès d'Admète, roi des Molosses. Il avait jadis offensé ce prince, et il redoutait sa colère. Admète était absent. A son retour il trouva Thémistocle assis à son foyer. L'exilé tenait dans ses bras un des enfants du roi, qui suppliait pour lui. Admète oublia sa haine et refusa de livrer le fugitif. Il lui donna les moyens de passer en Asie (466). Thémistocle se rendit hardiment à la cour de Suses, où Xerxès venait de mourir. Quand l'Athénien parut devant son successeur :

« Je suis Thémistocle, dit-il, celui des Grecs qui t'a fait le plus de mal, mais aussi celui qui vient aujourd'hui te faire le plus de bien. » Il invoqua le prétendu service qu'il avait rendu à Xerxès en l'engageant à fuir précipitamment, après Salamine, et demanda une année pour apprendre la langue des Perses, afin de pouvoir dévoiler ses plans sans recourir à un interprète. Artaxerxès, admirant son génie et son audace, l'accueillit avec faveur et lui donna trois villes de l'Asie Mineure : une pour le pain, l'autre pour la viande, la troisième pour le vin¹. Divers récits coururent sur sa mort. On dit que, pressé d'exécuter ses promesses, il s'empoisonna pour n'être pas réduit à porter les armes contre sa patrie. Cette fin ferait oublier ses fautes, et cette expiation volontaire rendrait sa gloire plus pure ; mais au récit de Diodore il convient de préférer celui de Thucydide, qui le fait mourir de maladie. Ses ossements furent, dit-on, secrètement rapportés à Athènes. On montrait, au Pirée, son tombeau, qui n'était peut-être qu'un cénotaphe.

La grande guerre est finie. Les hommes de l'époque héroïque viennent de disparaître. D'autres temps commencent. Bientôt les fils des vainqueurs de Platées et des Thermopyles ne craindront pas de prendre pour une guerre fratricide les armes de leurs pères, chaudes encore du sang des barbares.

Cimon, fils de Miltiade, appartient encore à la première époque par ses exploits et sa politique. Il n'avait ni l'éloquence ni aucun de ces talents qui donnaient à Athènes la popularité. Sa vie était peu régulière, mais on l'aimait pour son caractère décidé et bienveillant. La vivacité avec laquelle il avait appuyé Thémistocle au moment de l'invasion perse, la valeur déployée par lui

1. Ces dons étaient considérables, car une seule de ces villes, Magnésie, lui donnait pour son pain 50 talents par an. Thucydide, I, ch. xxxviii. Cette même ville lui bâtit un magnifique monument funèbre. Demarate, Métiochos, fils de Miltiade (Horod., VI, 41), et Gongyle d'Érétrie (Xen., *Hell.*, III, 1, 6) avaient reçu pareil don.

à Salamine, l'avaient rendu célèbre, et lorsque Aristide, pour maintenir l'équilibre des partis, le poussa sur la scène politique et l'opposa à l'influence trop démocratique de Thémistocle, il fut accueilli avec faveur. Il paraît avoir contribué beaucoup au décret qui bannit le vainqueur de Salamine. Plutarque l'accuse même d'avoir fait condamner à mort l'homme qui amena secrètement à Thémistocle exilé sa femme et ses enfants. Que la honte de toutes ces ingratitude^s retombe donc moins sur le peuple d'Athènes que sur ses chefs qui lui représentent tour à tour, et par les mêmes raisons, la condamnation ou l'exil de ses plus grands citoyens comme nécessaire à son repos ou à sa liberté ! Aujourd'hui les partis politiques se repoussent du pouvoir dans l'opposition ; à Athènes ils se repoussaient du pouvoir dans l'exil.

Le défaut d'éloquence interdisait à Cimon les succès de la place publique. Il en chercha d'autres dans le vaste champ ouvert aux Athéniens sur la mer, et saisit l'occasion de servir à la fois la cause nationale de tous les Grecs et les intérêts particuliers de sa patrie. En 476, il débuta par deux expéditions très-populaires. Il enleva Éion, en Thrace, dont le commandant, le Perse Bogès, plutôt que de se rendre, mit le feu à la ville et périt dans les flammes avec sa femme, ses enfants, ses esclaves et ses trésors. Par la prise d'Éion, Cimon donnait à sa patrie des terres qu'on put distribuer aux citoyens pauvres, et une importante position maritime et militaire aux bouches du Strymon. Par la conquête de l'île de Scyros, il purgea la mer de pirates que le conseil amphictyonique venait de mettre au ban de la Grèce, et la colonie qu'Athènes y fonda devint le premier anneau de la longue chaîne de ses établissements dans le nord de la mer Égée. A Scyros, Cimon prétendit avoir retrouvé les ossements de Thésée ; les Athéniens les reçurent au milieu de fêtes solennelles, et les déposèrent dans un temple qui fut consacré comme un asile inviolable, en mémoire du héros

dont la vie entière avait été vouée, disaient-ils, à la défense des malheureux¹. A cette occasion eut lieu un concours de poésie, dans lequel Sophocle, encore jeune, l'emporta sur Eschyle.

Ainsi Athènes poursuivait glorieusement la lutte contre les Perses et assurait la sécurité de la mer. La conscience de ces services la rendit dure vis-à-vis des alliés, qui tardaient à livrer leur contribution ou leur contingent de guerre. Deux villes furent rudement châtiées : Carystos en Eubée, et la riche Naxos furent toutes deux prises après un long siège et restèrent les sujets d'Athènes (466).

Cet événement était grave : il annonçait qu'Athènes, usant d'un droit légitime, ne permettrait pas à une ville alliée de se retirer de la confédération, ni à un membre de la ligue de se soustraire aux obligations communes, en profitant de la sécurité acquise aux dépens de tous. C'était justice. Les alliés eux-mêmes l'avaient compris, et Athènes n'avait fait dans cette guerre qu'exécuter les ordres de la diète de Délos. La seule réclamation que les alliés fissent entendre alors, c'était qu'on leur permît de remplacer par une augmentation du tribut les secours d'hommes et de vaisseaux qu'ils avaient fournis jusque-là. Cimon s'empressa d'accepter un changement qui, en désarmant les alliés, devait donner à Athènes une suprématie maritime sans limites, et transformer infailliblement les confédérés en sujets.

Au reste, ce n'était pas une royauté fainéante que celle d'Athènes. L'année même de la prise de Naxos, et comme pour effacer le souvenir de ce triste succès, Cimon arma deux cents galères athéniennes; les alliés en don-

¹, Ce temple, le plus anciennement achevé et le mieux conservé des monuments d'Athènes, était bâti au milieu de la ville, près de l'endroit consacré aux exercices gymnastiques de la jeunesse athénienne. Il ressemble beaucoup au Parthénon; il est comme lui d'ordre dorique et d'une forme très-élégante, mais plus petit; il est loin de produire le même effet à cause du site, et n'était point décoré des chefs-d'œuvre dont l'autre était orné. Il y avait cependant de belles peintures.

nèrent cent, et avec cette flotte il fit voile vers la Carie et la Lycie, souleva toutes les villes grecques de ces deux provinces, et chassa les Perses de celles où ils tenaient garnison. Il y avait deux cents vaisseaux ennemis aux bouches de l'Eurymédon, attendant un renfort de quatre-vingts trirèmes phéniciennes. Cimon prévient leur jonction et prend ou coule toute la flotte. Il débarque aussitôt sur le rivage voisin où campait une nombreuse armée, fait revêtir à quelques-uns de ses soldats les vêtements de ses prisonniers, surprend l'ennemi par cette ruse, le tue ou le disperse, et a le temps de courir encore au-devant de quatre-vingts vaisseaux phéniciens qu'il détruit jusqu'au dernier (466).

Ce grand succès l'enhardit à reprendre ses projets sur la Thrace. Les Perses y occupaient une foule de postes ; il les en chassa, à l'exception de Doriscos, qu'il ne put prendre. Une affaire importante attira alors d'un autre côté son attention. Athènes avait bien vite reconnu l'importance de ses acquisitions aux bouches du Strymon. Là se trouvaient des terres fertiles et d'immenses forêts donnant des bois de construction, le goudron et les choses nécessaires à la marine. Par le fleuve on pénétrait au cœur de la Macédoine, et l'on pouvait nouer d'utiles relations avec les barbares ; enfin dans le voisinage étaient les célèbres mines d'or du mont Pangée. Aussi de nombreux colons y accoururent d'Athènes. En une seule fois dix mille hommes furent établis aux Neuf-Voies, au-dessus d'Éion. Les Athéniens auraient voulu surtout mettre la main sur les mines. Elles appartenaient aux habitants de Thasos. Athènes les réclama comme faisant partie du territoire qu'elle avait enlevé aux Perses, et, sur le refus des Thasiens, fit attaquer leur île par Cimon, qui après une victoire sur mer assiégea leur capitale. Ce siège dura trois années. Quand les Thasiens implorèrent le secours des Spartiates, qui voyaient avec une jalousie croissante l'éclatante renommée d'Athènes et sa puissance, ils pro-

mirent leur appui ; mais une affreuse calamité les empêcha de tenir parole. Un tremblement de terre qui ébranla toute la Laconie fit périr vingt mille personnes ; à Sparte il ne resta debout que six maisons.

A la nouvelle de ce désastre, les hilotes et les Messéniens soulevés marchèrent sur Lacédémone. Le roi Archidamos avait prévu ce mouvement et réuni en toute hâte les citoyens en armes. Sa ferme attitude sauva la fortune de l'État sur les ruines mêmes de la ville. Les hilotes, tremblants d'avoir un jour regardé leurs maîtres en face, se dispersèrent. Les plus braves d'entre eux suivirent les Messéniens sur le mont Ithôme, où ils se retranchèrent, et une troisième guerre de Messénie commença (464). Elle dura dix années, non sans gloire pour les rebelles, car plus d'un lieu illustré jadis par Aristomène reçut une nouvelle consécration. Un jour ils défirent aux champs de Stényclaros un corps de Spartiates qui laissa trois cents morts sur la place, et parmi eux cet Alimnestos qui avait tué Mardonius à Platées.

Les Thasiens étaient donc abandonnés à eux-mêmes ; il fallut se rendre et accepter de dures conditions : démanteler leur ville, livrer leurs vaisseaux, leurs mines d'or de Scapté-Hylé, leurs possessions sur le continent, payer une forte amende et un tribut annuel (463). Durant cette guerre, les colons athéniens des Neuf-Voies, surpris par les Thraces dans une expédition à l'intérieur du pays, avaient été exterminés. Cimon reçut commission de les venger ; les moyens sans doute lui manquèrent, car il ne donna pas satisfaction à l'honneur national. Le peuple en montra un si vif mécontentement, que Cimon fut accusé de s'être laissé acheter par le roi de Macédoine. Il fut acquitté selon les uns, condamné selon les autres à une amende de 50 talents.

Cimon ne s'était cependant pas reposé sur ses victoires du soin de sa popularité. Son patrimoine et les immenses richesses qu'il avait si glorieusement conquises sur l'en-

nemi, semblaient être moins à lui qu'à ses concitoyens. Il les employait à orner d'arbres et de statues les places de la ville, à construire un des remparts de la citadelle et une partie des *longs murs* projetés par Thémistocle. Il fit abattre la clôture de ses jardins pour les livrer au public; chaque jour il tenait table ouverte pour les citoyens de son dème, et jamais il ne sortait sans être suivi d'un esclave, qui distribuait aux pauvres honteux de l'argent et des vêtements. Tout cela par humanité, sans doute, mais aussi dans l'intérêt du parti dont il était le chef, et par désir de popularité.

La popularité cependant lui échappait. Les pauvres comprenaient bien que ces largesses intéressées étaient la rançon des honneurs dont par leurs votes ils le comblaient. On se souvenait de Pisistrate distribuant aussi le produit de ses jardins au peuple, et on écoutait bien plus volontiers un nouvel orateur qui déclarait que l'État était assez riche pour ne pas laisser à un particulier le soin de nourrir ses pauvres. Ce nouveau venu était Périclès, le vengeur de Thémistocle, l'exécuteur de ses vastes projets, mais plus grand que lui, parce qu'il se respecta toujours lui-même. Cimon, l'allié des Spartiates dans le procès de Thémistocle, l'admirateur de leurs vertus guerrières et de leur forte discipline, au point de donner à un de ses enfants le nom de Lacédémonios, oublia qu'Athènes était trop grande maintenant pour aimer à entendre sans cesse l'éloge de sa rivale. A chaque reproche que Cimon avait à adresser à ses concitoyens, il ajoutait : « Ce n'est pas ainsi que les Spartiates se conduisent. » Comme lui, tout son parti était étroitement uni avec la ville qui représentait dans la Grèce l'élément aristocratique. Aussi, quand les Spartiates, incapables de prendre Ithôme, vinrent implorer l'assistance d'Athènes, « il ne faut pas, dit Cimon, laisser la Grèce boiteuse, ni ôter à Athènes un utile contre-poids. »

Les Athéniens furent sans doute peu touchés de cette

nécessité d'avoir un contre-poids. « Laissez-la ensevelie sous ses ruines, s'écriait Éphialte, et foulez aux pieds l'orgueil de Lacédémone. » Pourtant les sentiments d'honneur et de magnanimité l'emportèrent : Cimon fut envoyé avec une nombreuse armée devant Ithôme. Le siège ne parut pas en aller plus vite ; les Spartiates crurent à quelque trahison, et, tout en gardant leurs autres alliés, congédièrent les Athéniens, sous prétexte qu'ils n'avaient plus besoin de leurs services. C'était un affront sanglant. Athènes y répondit par une alliance avec Argos, qui venait de profiter des embarras de Sparte pour assouvir sa haine séculaire contre Mycènes, qu'elle détruisit. Les Thessaliens entrèrent dans la même ligue, et, à quelque temps de là, Mégare, par haine de Corinthe, admit une garnison athénienne dans ses murs et dans son port de Pégées sur le golfe de Corinthe. Les Athéniens occupèrent aussi l'autre port, Nisée sur le golfe Saronique, et le rattachèrent à Mégare, comme le Pirée à Athènes, par deux murs longs de 1600 mètres et dont ils eurent la garde.

Ces événements étaient autant d'échecs pour l'ami de Sparte, pour celui qui ne voulait pas qu'Athènes étendît sa puissance sur le continent grec. Il irrita encore le mécontentement populaire par son opposition à une mesure qui devait compléter celle d'Aristide.

Aristide avait ouvert les charges aux plus pauvres citoyens, et par conséquent aussi l'aréopage ; mais l'aristocratie, cantonnée dans ce conseil suprême, s'y défendait encore et en faisait un foyer d'opposition au gouvernement¹. Un ami de Périclès, Éphialte, homme en qui se retrouvaient la pauvreté et la vertu d'Aristide, proposa d'ôter à ce tribunal vénéré la plus grande partie des causes dont la connaissance lui appartenait, celles sans

1. Jusqu'en 477, l'aréopage s'était recruté d'archontes élus dans les trois premières classes. « Dans la démocratie, c'est la classe distinguée qui conspire. » Aristote, *Politique*, liv. V, ch. III.

doute qu'il jugeait en vertu du pouvoir censorial que Solon lui avait donné. En vain Eschyle, qui était un eupatride, plaida pour l'aréopage, en faisant jouer sa tragédie des *Euménides*, où il montrait Minerve elle-même fondant le tribunal, gardien sévère et incorruptible de la justice et des lois : la proposition passa. « Cimon, dit Plutarque, ne put retenir son indignation de voir la dignité de l'aréopage ainsi avilie. Il fit tous ses efforts pour le remettre en possession des jugements, et rétablir le gouvernement aristocratique. » Jusqu'où ces efforts allèrent-ils ? On ne le sait. Le peuple les arrêta par l'ostracisme ; Cimon fut banni (461).

Eschyle, qui l'avait soutenu, craignit un sort pareil. Il avait déjà été traduit devant l'aréopage pour avoir dévoilé au théâtre des mystères dont la connaissance était interdite aux profanes, et il allait être condamné, quand son frère Aminias, relevant son manteau, montra son bras mutilé à Salamine, et demanda aux juges pour récompense la vie du poète. Cette fois il s'exila lui-même et se retira en Sicile, où peut-être il était déjà allé au temps du roi Hiéron (460). Dans l'épithaphe qu'il composa pour son tombeau, ce mâle et fier génie, sûr de l'immortalité de ses vers, ne parla que de ses exploits. « Ce monument couvre Eschyle. Né Athénien, il mourut dans les plaines fécondes de Géla. Le bois tant renommé de Marathon et le Mède à la longue chevelure diront s'il fut brave ; ils l'ont bien vu ! » Athènes ne ratifia pas cet exil volontaire de son grand poète. Au siècle suivant, l'orateur Lycurgue lui fit dresser une statue d'airain comme à Sophocle et à Euripide, et un décret ordonna qu'une copie de leurs œuvres, faite aux frais de l'État, serait remise à la garde du greffier de la république, et que les acteurs seraient contraints de la suivre textuellement.

Le bannissement de Cimon ne ralentit pas les efforts d'Athènes. Jamais, au contraire, elle ne déploya une activité plus grande. Nous avons encore une inscription

dans laquelle la tribu d'Érechthée célèbre, avec la magnifique simplicité de ce temps, ses guerriers morts en une même année aux rivages de Cypre, de Phénicie et d'Égypte, à Haliées dans l'Argolide, devant Égine et Mégare. Athènes s'était proposé d'expulser les Perses des îles et de toutes les côtes de la Méditerranée; elle n'oubliait pas cette mission qu'elle s'était donnée. Deux cents galères avaient été envoyées en Cypre pour en chasser ce qui y restait de troupes perses. L'Égypte, révoltée sous Inaros, appela les Athéniens; ils coururent aux bords du Nil, et vainquirent une armée dont ils assiégèrent les débris dans Memphis. Ainsi le fatal exemple de la Grèce victorieuse encourageait les nations sujettes du grand roi à secouer leurs chaînes. Marathon et Salamine n'avaient pas seulement sauvé la Grèce, mais ébranlé l'empire; déjà il chancelait sous les coups répétés que lui portait la main audacieuse des Athéniens (460).

Durant cette expédition, une guerre éclata dans la Grèce même. Corinthe, Égine, Épidaure se liguèrent pour punir la défection de Mégare passée aux Athéniens. Repoussés dans une descente, les Athéniens s'emparèrent de Trézène, défirent la flotte alliée, qui perdit 70 galères, et assiégèrent Égine, leur mortelle ennemie, qui avait fait cette loi : « Tout Athénien surpris sur le territoire d'Égine sera mis à mort sans jugement ou vendu comme esclave¹. » Pour sauver cette place, les Corinthiens marchèrent sur Mégare. Il ne restait plus guère à Athènes que des enfants et des vieillards; Myronidès en tira pourtant une armée, sans affaiblir d'un soldat le corps qui opérait contre les Éginètes, lutta deux fois contre l'ennemi dans les gorges de l'isthme et lui infligea enfin un sanglant désastre (457). Le siège d'Égine dura neuf mois; la ville fut démantelée; les habitants livrèrent ce qui leur restait de vaisseaux et promirent un tribut.

1. Diog. Laert. III, 19; Plut. *Dion*, 5.

Ainsi la Grèce se déchirait de ses propres mains, et une première guerre du Péloponnèse commençait. Qui devait en porter la responsabilité? Toutes ces cités sans doute, entre lesquelles fermentaient des haines séculaires : Égine et Athènes, Corinthe et Mégare, Argos et Mycènes; Sparte surtout, qui donna le signal de cette lutte sacrilège, par son outrageante conduite envers les Athéniens. En ce moment même elle recevait d'Artaxerxès effrayé un agent qui venait marchander le prix d'une invasion des Péloponnésiens dans l'Attique, comme les Thasiens en avaient déjà obtenu la promesse. Mais la guerre de Messénie durait encore, et « Sparte ne pouvait rien au dehors¹ » : on n'osa tenter une si grosse entreprise; toutefois on garda l'argent, sans doute pour un temps meilleur. Périclès averti pressa l'achèvement des *longs murs*.

Dans Athènes, les grands s'agitaient. Une armée spartiate, sous prétexte de secourir les Doriens contre les Phocidiens, avait pénétré en Béotie, et, oubliant le rôle de Thèbes dans l'invasion perse, aidait cette ville à fortifier ses murs et à faire reconnaître des Béotiens sa suprématie, afin d'élever en face d'Athènes, dans la Grèce centrale, une cité puissante et ennemie. Appelée par un secret avis des nobles d'Athènes, cette armée vint camper jusque sur les frontières de l'Attique, à Tanagra. Les Athéniens coururent à sa rencontre. Cimon était dans le voisinage, il demanda à combattre avec sa tribu. Il y avait contre son parti, sinon contre lui-même, de très-légitimes soupçons : on refusa. En s'éloignant, il laissa son armure à ses amis. Ils se réunirent autour de ce noble trophée, et s'y firent tuer jusqu'au dernier. Le combat fut acharné; Périclès s'y distingua par la plus brillante valeur; la trahison des Thessaliens donna la victoire aux Spartiates (456). Ils n'y gagnèrent que de trouver ouverts les passages de l'isthme. Égine n'en suc-

1. Thucyd., I, 118.

combâ pas moins, quelques mois après. Elle livra ses vaisseaux, détruisit ses fortifications et promit un tribut annuel. Les Athéniens avaient enfin « ôté la paille de l'œil du Pirée » (455). Avant même cet important succès, la défaite de Tanagra avait été réparée : Myronidès avait détruit une nombreuse armée de Béotiens à OEnophyta (456); et cette victoire, donnant dans la Béotie, la Phocide et la Locride opuntienne la suprématie au parti populaire, avait assuré sur toute la Grèce centrale l'influence athénienne.

L'année suivante, une flotte alla brûler Gythion, le port de Sparte, insulter Corinthe jusque dans son golfe, battre les Sicyoniens et enlever Naupacte. La guerre de Messénie finissait alors. Les défenseurs d'Ithôme avaient obtenu de sortir librement du Péloponnèse; Athènes les accueillit et leur donna sa récente conquête, Naupacte. C'est de là que leurs ancêtres étaient partis pour faire la conquête de la presqu'île; ils pouvaient y rêver le même avenir (455).

Ces succès rendirent moins douloureux les désastres éprouvés en Égypte, où l'armée expéditionnaire et une escadre de 50 galères envoyée à son secours avaient été détruites. Mais une tentative pour rétablir un chef thessalien et punir la trahison de Tanagra échoua; une expédition en Acarnanie conduite par Périclès lui-même ne réussit pas mieux (454). On se souvint alors du chef à qui la victoire n'avait jamais été infidèle. Cimon fut rappelé, sur la proposition même de Périclès (453). La noble conduite de Cimon et de ses amis à Tanagra avait montré qu'il ne fallait pas le confondre avec la faction qui avait intrigué avec l'ennemi, comme à Marathon, à Platées, elle intriguait avec les Perses, et qui venait de faire assassiner le vertueux Éphialte, sans doute pour le même crime que lui reproche Platon : pour avoir mutilé l'aréopage et fait boire à longs traits aux Athéniens la coupe de la liberté. Plutarque, un ennemi cependant des

démocrates, nous dit mieux quel fut le crime de cet ami de Périclès : « Il s'était rendu redoutable aux grands par son inflexibilité à poursuivre les concussionnaires et tous ceux qui avaient commis quelque injustice. »

Les temps qui suivirent sont mal connus. La guerre languit des deux côtés; on négocia longtemps pour la paix, et Cimon ne parvint à ménager qu'une trêve de cinq ans (452). Dès qu'elle fut conclue, il fit voile vers Cypre avec 200 galères et assiégea Citon, comptant de là passer en Égypte. Il mourut devant cette place, d'une maladie ou d'une blessure (449). Ses compagnons lui firent les funérailles qu'il eût souhaitées. En rapportant ses restes à Athènes, ils tombèrent au milieu d'une grande flotte phénicienne et perse, qu'ils détruisirent en vue de Salamine en Cypre; et, débarquant le même jour, ils dispersèrent une armée qui les avait attendus sur le rivage. Cette double victoire fut le dernier acte des guerres médiques. Athènes la termina glorieusement par un traité où elle s'engageait à ne plus troubler le grand roi dans ses domaines et à ne donner aucun secours aux Egyptiens. Mais, de son côté, celui-ci laissait libres les Grecs asiatiques du littoral, et, reconnaissant la mer Égée pour une mer grecque, s'ôtait le droit d'envoyer un vaisseau de guerre au delà des îles Chélidoniennes, sur les côtes de Lycie et des roches Cyanées à l'entrée du Bosphore de Thrace¹.

1. On a nié ce traité, parce que Thucydide ne le rapporte pas, et qu'on ne le trouve que dans des écrivains postérieurs, qui en donnent d'une manière fort différente la date et les conditions. On a mal lu Thucydide. Il n'en dit rien, il est vrai, et n'en pouvait rien dire dans les cinq ou six lignes où il mentionne les guerres médiques; mais à son livre VIII, ch. LVI, il en prouve formellement l'existence. Il y montre les Perses demandant aux Athéniens : 1^o l'abandon de l'Ionie et des îles adjacentes; 2^o le droit d'y construire une flotte; 3^o celui de naviguer dans la mer Égée avec autant de vaisseaux qu'ils voudront; droits qu'ils avaient au temps de Darius, qu'Athènes leur avait évidemment ôtés par un traité, puisqu'ils les redemandaient par un traité nouveau. La paix dite de Cimon, que Plutarque a tort de mettre en 466, quand rien n'était fini et qui se place en 449, quand cessent les hostilités, est attestée par Isocrate qui, né

Ainsi Athènes renonçait à la guerre médique; c'est que déjà les nuages s'amoncelaient sur la Grèce. La dévorante activité de la race hellénique ne pouvait s'accommoder d'une longue paix. Bien vite on était revenu aux antiques habitudes des discordes civiles, que l'invasion perse avait un moment suspendues. Nous avons vu Argos profiter des embarras de Sparte pour écraser Mycènes, qui lui reprochait sa défection dans la guerre de l'indépendance¹, et Corinthe menacer Mégare. Plus anciennement, à l'issue de la seconde guerre de Messénie, Sparte avait encouragé les Éléens à chasser les habitants de la Pisatide; et ils s'étaient si bien acquittés de cette mission, que Pausanias ne savait où chercher les ruines de Pise. Il n'y avait pas seulement guerre de ville à ville : les siècles passés avaient légué à chaque cité deux factions, entre lesquelles n'avait pu s'élever, pour leur imposer la paix, cette classe intermédiaire qui naît de l'industrie et du commerce. Sauf Athènes et Corinthe, les États grecs étaient tous agricoles, tous aussi pleins de mépris pour l'industrie, qu'ils laissaient aux esclaves. Mais une conséquence nécessaire de l'esclavage, c'est d'empêcher la formation d'une classe moyenne. Il n'y avait donc dans ces cités que des riches et des pauvres, se jetant des regards de haine ou d'envie, quand ils ne pouvaient pas se jeter l'insulte, la guerre et la mort. De là ces déchirements intérieurs, ces constitutions si souvent renversées, et une moitié du peuple qui bannissait l'autre ou l'égor-

en 436, en fut presque contemporain (*Panég.* 118 et 120; *Aréop.* 80, édit. Didot), par Démosthène (*de F. L.*, 273 et *pro Rhodiis*, 29), et par Lycurgue (*contre Leocratès*), qui sont de la seconde génération. Le témoignage de ces quatre hommes, d'accord au reste avec les faits, me semble devoir être préféré à la vague assertion de Théopompe, contenue dans trois lignes d'Harpocraton (*Frag. des Hist. grecs*, édit. Didot, t. I, p. 306, n° 168) : la seule raison alléguée étant qu'on s'était servi, pour graver le traité sur le marbre, de lettres ioniennes au lieu de lettres attiques.

1. Mycènes fut rasée et ne se releva jamais. Les habitants furent réduits en esclavage. Diodore, l. XII, ch. LXVI. Nous voyons encore les ruines faites par Argos.

geait, sans comprendre que les taches de sang ne s'effacent point, que les violences appellent d'autres violences; que la moralité, le patriotisme s'y perdent, et que l'insurrection contre la loi, contre la cité, finit par apparaître comme un droit légitime. Quels citoyens honnêtes et dévoués pouvaient faire ces proscrits qu'on trouve rôdant sans cesse autour des murs, et en tel nombre que nous les allons voir former des armées?

Les Delphiens, alliés de Lacédémone, avaient l'intendance du temple d'Apollon; les Phocidiens, alliés d'Athènes, la leur enlevèrent. Une armée spartiate la rendit aux premiers; une armée athénienne conduite par Périclès la reprit pour les seconds (448). Ces promenades militaires des deux peuples dominateurs à travers la Béotie avivèrent les haines des partis. Les exilés béotiens de la faction aristocratique se réunirent en corps d'armée et surprirent plusieurs villes. L'Athénien Tolmidès, méprisant leur faiblesse, courut à eux avec une petite troupe, malgré les avis de Périclès; il fut battu et tué à Coronée (447). Cette défaite rendit l'influence dans toutes les villes à la faction aristocratique; la Béotie fut perdue pour Athènes. Le mouvement gagna l'Eubée, où les Histiéens, ayant pris une galère athénienne, en massacrèrent tout l'équipage. Athènes fit cette fois un vigoureux effort, Périclès conduisit lui-même cinq cents hoplites dans l'île. Tout céda; la répression fut sévère, pourtant il n'y eut pas d'exécution sanglante : quelques riches de Chalcis, les Hippobotes, furent chassés, et il déposséda les Histiéens de leur ville et de leurs terres, qui furent données aux pauvres d'Athènes. Mais Mégare aussi avait égorgé sa garnison athénienne; et une armée spartiate, profitant de cette révolte qui lui ouvrait enfin les passages de l'isthme, vint ravager le territoire d'Éleusis (445).

Elle était commandée par le jeune roi Plistonax, que les éphores avaient placé sous la direction de Cléandride. Périclès acheta celui-ci, qui ramena les troupes sans avoir

combattu. Accusé de trahison, il fut contraint de fuir. Plistonax, condamné à une lourde amende, se réfugia en Arcadie. En rendant ses comptes au peuple, Périclès porta une somme de dix talents sous le titre de « dépenses nécessaires. » Le peuple comprit, et ratifia. Cette dépense resta portée au budget annuel d'Athènes. Le soupçonneux peuple en abandonna les yeux fermés l'emploi à Périclès, qui les envoyait à Sparte pour y acheter les voix à vendre. C'étaient ses frais de police secrète.

Cependant cette guerre finit mal. Par le traité de 445, qui établit une trêve de trente ans entre Sparte et Athènes, celle-ci abandonna les deux ports de Mégare, qu'elle ne pouvait plus garder depuis le soulèvement de cette ville, Trézène et les ports qu'elle occupait dans l'Achaïe sur le golfe de Corinthe. Ce traité fut-il une concession arrachée par la faction aristocratique ? On le croirait, en voyant son chef, Thucydide, banni l'année suivante par l'ostracisme et se réfugiant à Sparte ; à moins qu'on ne préfère y trouver un acte de haute prudence de Périclès, qui, depuis la chute de l'influence athénienne en Béotie, aurait compris qu'il n'était pas bon pour Athènes de chercher des agrandissements dans la Grèce continentale, où ses flottes ne lui servaient de rien et où elle rencontrait Sparte. Cette vue était juste et sage. D'ailleurs Athènes gardait Égine et l'Eubée, celle-ci qui devait la nourrir, celle-là qui devait lui servir de poste avancé contre le Péloponnèse. Ces concessions toutefois coûtèrent à l'orgueil d'Athènes. Elle en garda un long et légitime ressentiment contre Mégare, cause première de cette guerre, cause aussi, par l'odieuse trahison dont elle avait payé les services d'Athènes, du traité qui marquait le point d'arrêt et peut-être le commencement de la décadence de l'empire athénien.

CHAPITRE XIX.

ATHÈNES AU TEMPS DE PÉRICLÈS¹

Périclès naquit en 494 avant J. C. Sa mère était nièce de Clisthénès, le premier des chefs du peuple après l'exil des Pisistratides; son père était Xantippe, le vainqueur de Mycale. Il était beau de corps; et la nature, comme pour montrer sa vaste intelligence, avait donné à sa tête une ampleur démesurée, d'où vint que les artistes eurent toujours soin de le représenter le casque sur la tête. Mais, quelles qu'aient été ses qualités naturelles, il fut, plus qu'aucun des grands hommes de l'histoire, l'ouvrage de son éducation.

Il aborda, dès sa jeunesse, les plus hautes connaissances où se fût encore exercé l'esprit humain, et il les reçut de la bouche des plus beaux génies qui alors accouraient à Athènes comme dans leur commune patrie. Zénon d'Élée lui fit part à la fois des doctrines de son école et de sa merveilleuse habileté à soutenir toutes les causes. Le musicien Damon passait pour lui enseigner la musique, mais on soupçonnait qu'il lui apprenait l'art de gouverner

1. Plutarque, *Vie de Périclès*; Thucydide, l. 1^{er}.

les hommes, et sans doute aussi l'art de se gouverner soi-même, et de mettre en son âme une parfaite harmonie. C'est ce Damon qui disait, suivant Platon, qu'on ne pouvait toucher aux règles de la musique sans ébranler les lois fondamentales de l'État. Attaqué par les poètes comiques, il fut, comme partisan de la tyrannie, banni par l'ostracisme. Périclès eut encore un troisième et sublime maître dans Anaxagore de Clazomène, surnommé *l'Esprit*, soit à cause de son habileté à pénétrer les choses abstraites, soit parce que le premier il exprima clairement la notion d'une intelligence répandue dans l'univers et le gouvernant. Périclès lui dut en partie, sans doute, cette élévation de pensées et de caractère qui, passant dans son éloquence et sa conduite, le placèrent si fort au-dessus de ses contemporains, qu'ils lui donnèrent, comme à Jupiter, le surnom d'*Olympien*. Platon, son ennemi, parle dans les mêmes termes que Thucydide de sa vaste et magnifique intelligence¹.

Il n'agissait jamais par mouvements soudains, mais avec calme et sérénité. La prudence, dans sa plus haute acception, dirigeait sa conduite. Tout pour lui était sujet de réflexion. « Jamais, dit Plutarque, il ne monta à la tribune sans prier les dieux de ne laisser échapper de sa bouche aucune parole qui ne fût utile à la question qu'il allait traiter. » Comme il avait étudié la physique et la philosophie, il médita sur le gouvernement et étudia le peuple athénien. Nul ne connut ce peuple plus à fond; nul ne sut mieux observer ses faiblesses, non afin d'en tirer profit, au contraire pour les combattre. Le premier, il comprit qu'il n'était, pour un homme politique, d'influence durable auprès de ce peuple qu'à la condition d'une grande réserve; et, ce qui est plus difficile encore, il agit en conséquence. Il sut qu'on lui trouvait quelque ressemblance avec Pisistrate dans ses traits

1. Οὕτω μεγαλοπρεπῶς σοφὸν ἄνδρα. *Phèdre*.

et dans son langage ; il se garda bien de braver les puériles alarmes qui déjà s'éveillaient. Il attendit , se tint longtemps à l'écart, et ne se produisit qu'avec lenteur ; seulement, à l'armée, il montrait le plus brillant courage. De noble race, il avait peu de penchant naturel pour le peuple ; mais la politique et la raison lui conseillèrent d'étouffer ses préférences. Cimon, alors dans l'éclat de ses victoires, tenait le premier rang au milieu du parti aristocratique ; mais cette place n'était remplie par personne à la tête du parti populaire : il la prit. Depuis Marathon, la faction des nobles n'était qu'une minorité tracassière, une opposition stérile ; avec le peuple seul il y avait de grandes choses à faire. Périclès se donna à lui.

Dès qu'il commença à se mêler des affaires de l'État, il s'y dévoua sans réserve ; mais, pour ne point se prodiguer, il agit rarement par lui-même, le plus souvent par des agents qu'il lançait sur la place publique. On sentait sa main, on ne la voyait pas : « comme la galère *salaminienne*, dit Plutarque, que l'on gardait à Athènes pour les grandes solennités, » il ne paraissait en public que dans les grandes occasions. Mais alors il déployait une souveraine autorité de parole qui faisait comparer son éloquence à la foudre et aux éclairs, qui éblouissent et qui frappent. Le temps n'a malheureusement rien épargné de ses discours, si ce n'est quelques paroles qui étaient restées dans toutes les bouches ; comme celle-ci, où se montre le caractère élevé de son éloquence : « Ils sont immortels, s'écriait-il un jour en parlant des guerriers morts pour la patrie, immortels comme les dieux ; car à quel signe reconnaissons-nous les dieux, dont l'essence nous échappe ? Nous ne les voyons pas. Les hommages qui les honorent, seuls les révèlent. Ainsi connaissons-nous ceux qui sont tombés pour le salut commun. » Dans la discussion il avait l'adresse qui tourne les obstacles et la vigueur qui ne se laisse point dompter : « Quand je l'ai

terrassé et que je le tiens sous moi, disait un de ses adversaires, il s'écrie qu'il n'est point vaincu et le persuade à tous. » La grâce se retrouvait aussi dans sa mâle éloquence : « Notre jeunesse a péri dans le combat, disait-il un jour, l'année a perdu son printemps. »

La réserve de Périclès en public n'était point un rôle appris et bien joué. Il apportait dans sa conduite privée la même mesure et la même dignité. Sa vie était simple, modeste, frugale; son âme toujours égale, inaccessible à l'ivresse du succès, comme au ressentiment de l'outrage. Un de ses ennemis, homme bas et vil, s'attacha tout un jour à ses pas sur la place publique en l'injuriant, et le poursuivit encore de ses insultes quand il rentra chez lui : Périclès ne se retourna même pas; mais, arrivé à sa demeure, il appela un esclave et lui ordonna de prendre un flambeau et de reconduire cet homme. Point de bruyants plaisirs; il refusait toute invitation à des festins ou à des fêtes. Jamais on ne le voyait hors de sa maison, si ce n'était pour aller au conseil ou à la place publique. Afin de n'être point détourné des affaires de l'État par le soin de sa fortune particulière, et peut-être aussi pour que sa frugalité fût connue, il faisait vendre chaque année et à la fois tous les produits de ses terres; et chaque jour il envoyait acheter au marché ce qu'il fallait pour l'entretien de sa maison, où régnait une économie sévère. Non qu'il fût d'humeur triste et farouche; à ses loisirs il recevait quelques amis et se reposait de ses travaux en causant d'art avec Phidias, de littérature avec Euripide et Sophocle, de philosophie avec Protagoras, Anaxagore ou Socrate. La Milésienne Aspasia, lien de cette société des plus beaux génies, jetait sur toute question les grâces d'un esprit inimitable, qui séduisait Socrate bien plus que sa beauté.

Cette conduite de Périclès, à la fois si réservée et si digne, était la critique des libéralités intéressées de Cimon, comme son irréprochable intégrité ravivait, par un

heureux contraste, le souvenir récent encore des rapines de Thémistocle. Thucydide et Plutarque lui rendent ce témoignage qu'il n'augmenta pas d'une drachme le bien dont il avait hérité de son père.

Le peuple d'Athènes avait donc enfin trouvé un chef qu'il pût estimer et ne pas craindre. Aussi lui accorda-t-il une confiance sans bornes. Jamais homme n'eut dans Athènes un pareil pouvoir; et, ce qui est à l'honneur du peuple et de son chef, jamais pouvoir ne fut acquis et conservé par des voies plus pures. Périclès, sans titre particulier, sans commandement spécial¹, et « par la seule autorité de son génie et de ses vertus, » fut aussi maître dans Athènes et plus noblement qu'Auguste dans Rome. Il put maintes fois gourmander et durement traiter cette foule si volage, assure-t-on, et si capricieuse. Le scrutin de l'ostracisme qui frappa son rival Thucydide, ne s'ouvrit pas pour lui. Un ancien dit bien « qu'on ne pouvait tenir le peuple, non plus qu'un jeune cheval à qui l'on a ôté la bride, et qu'il prit une audace telle, qu'il ne voulut plus obéir, mais mordit un jour l'Eubée, et un autre jour s'élança sur les îles. » La comparaison est plaisante peut-être; mais c'est de l'histoire écrite avec des pamphlets. Plutarque l'a prise en effet aux poètes comiques. Il faut se bien représenter les Athéniens de ce temps non comme la plèbe ignoble de Rome, qui livra la liberté aux Césars pour des congiaires, mais comme une aristocratie élevée par ses goûts, son élégance, sa culture intellectuelle et l'habitude du commandement, au-dessus de la condition ordinaire des autres peuples². Le peuple à Athènes,

1. Périclès fut bien élu chaque année stratège; mais c'est un titre qu'il partageait toujours avec neuf collègues. Il ne fut jamais archonte. Ahrens et Müller veulent qu'un des dix stratèges ait eu une autorité beaucoup plus grande que celle de ses collègues, comme, plus tard, le stratège ἐπὶ τὰ ὅπλα de l'époque romaine, qu'ainsi dans l'expédition de Samos, Périclès n'ait eu que des collègues subordonnés.

2. « Quels hommes, en général, que les Athéniens! et quelle ville qu'Athènes! quelles lois! quelle police! quelle valeur! quelle discipline! quelle perfection dans toutes les sciences et dans tous les arts! Mais

c'étaient les esclaves, les étrangers, les métèques, cette foule enfin de plus de 100 000 âmes qui encombraient la ville et le Pirée¹; l'aristocratie, c'étaient les 15 000 citoyens qui seuls jugeaient, qui faisaient les lois, nommaient aux charges que seuls ils remplissaient, et qui décidaient du sort de la moitié de la Grèce.

A ce point de vue, tout s'éclaircit et s'explique. Périclès, pour consolider une domination nécessaire, fit ce que la force des choses produisait d'elle-même : il constitua à la tête de cet empire une caste privilégiée, dont il chargea ses artistes et ses poètes d'élever chaque jour les sentiments. Traduisons donc, quand il s'agit des Athéniens de ce temps, le mot peuple par celui de noblesse ou de corps aristocratique.

Toute l'administration de Périclès se rapporte à deux choses :

1° Consolider la domination athénienne;

2° Rendre Athènes et le peuple athénien dignes de leur empire.

Étudions ses efforts dans cette double voie.

Aristophane prétend qu'Athènes commandait à mille cités, chiffre évidemment exagéré. Ces villes étaient de trois sortes : sujettes ou alliées et colonies.

Les conquêtes de Cimon et de Périclès avaient donné à Athènes Égine et l'Eubée, les deux boulevards de l'At-

quelle politesse dans le commerce ordinaire et dans le langage ! Théophraste, ce parleur agréable, cet homme qui s'exprimait divinement, fut reconnu étranger, et appelé de ce nom par une simple femme de qui il achetait des herbes au marché, et qui reconnut, par je ne sais quoi d'attique qui lui manquait, et que les Romains ont depuis appelé urbanité, qu'il n'était pas Athénien ; et Cicéron rapporte que ce grand personnage demeura étonné de voir qu'ayant vieilli dans Athènes, possédant si parfaitement le langage attique, et en ayant acquis l'accent par une habitude de tant d'années, il ne s'était pu donner ce que le simple peuple avait naturellement et sans nulle peine. » La Bruyère, *Discours sur Théophraste*.

1. Aristote dit, *Politique*, liv. II, ch. ix : « Dans un État bien gouverné, il faut que les travaux nécessités par les besoins de la vie laissent à chaque citoyen le loisir de s'occuper des affaires publiques. Ces travaux sont la part des esclaves. »

tique, Thasos, qui commande la côte de Thrace, Naxos, à mi-chemin de l'Asie, Éion, la clef de la Macédoine, enfin une foule de points au nord de la mer Égée et dans la Chersonèse. Les Messéniens occupaient pour elle Naupacte, qui commandait l'entrée du golfe de Corinthe. Trois conditions avaient été imposées aux sujets : démanteler leurs villes, ou au moins les fortifications des ports, livrer leurs vaisseaux de guerre, payer un tribut.

La confédération dont Aristide avait arrêté les bases s'était peu à peu changée pour Athènes en suzeraineté, pour les alliés en dépendance. Ce changement était dans la nature des choses. Il était inévitable que la confédération se briserait ou serait remplacée par un empire athénien¹. Du jour où ils avaient accepté l'offre de Cimon, de donner leurs vaisseaux et de l'argent au lieu de soldats, les alliés avaient laissé toutes les forces de la ligue se concentrer dans Athènes, toute l'habileté, tout l'orgueil militaire devenir le seul partage des Athéniens. Pendant qu'ils labouraient et trafiquaient, Athènes portait sur tous les rivages son pavillon victorieux. En vain eussent-ils voulu rompre une alliance qui pour le moment paraissait sans but, Athènes avait le droit de leur rappeler l'honorable fondement de son empire, et le serment des confédérés, et les sacrifices, et les boules de fer solennellement jetées à la mer en signe que l'alliance devait être perpétuelle. Elle pouvait dédaigner l'impopularité encourue en remplissant un devoir impérieux², et bien plus, montrer du doigt les flottes phéniciennes prêtes à sortir de leurs ports, pour peu qu'elle retirât ses escadres

1. Heeren, vol. VII, p. 192, dit : « Celui qui connaît la nature d'une confédération et la difficulté de la maintenir, accordera qu'il était presque impossible d'éviter l'apparence d'abuser de la suprématie ; ce qui paraît à l'un un abus semble à l'autre un moyen nécessaire pour atteindre le but. » Ajoutons deux causes très-actives de rupture : la répulsion instinctive des Grecs pour toute union ; la haine de toutes les aristocraties contre la démocratie athénienne, dont l'éclat seul était pour elles un danger de mort.

2. Thucydide, liv. I, ch. LXXV-LXXVI ; liv. II, ch. LXIII.

et cessât de faire la police des mers. Ils acceptaient donc cette domination nécessaire, sous laquelle au moins leur commerce prospérait. A l'époque où nous sommes, c'était de la reconnaissance, non de la haine, qu'ils avaient pour la glorieuse cité. Lemnos lui faisait hommage d'une statue de bronze de Minerve, la *Lemnienne*, le premier ouvrage sur lequel Phidias ait inscrit son nom, et, au témoignage de Pausanias et de Lucien, la plus belle de toutes ses statues de déesses. Bien plus, ce fut la ville qui tenait le second rang dans la confédération, ce fut Samos qui demanda que le trésor commun, déposé à Délos, fût transporté à Athènes pour y être hors de l'atteinte des Péloponnésiens (460?). La contribution en argent fut augmentée : de 460 talents, on la porta à 600. Mais cette augmentation fut probablement due à l'introduction de nouveaux membres dans la commune alliance. Eût-elle pesé seulement sur les anciens, qu'ils l'eussent à peine sentie ; car, de 477 à 431, l'argent, bien plus abondant en Grèce, baissa certainement de valeur, et une aggravation d'un tiers dans l'impôt ne fit guère que payer la différence¹. Aussi ne voit-on s'élever sur ce point aucune réclamation ; et ils n'avaient, quoi qu'on avance tous les jours, d'autre accusation à porter contre Athènes que leur inévitable dépendance. Les Mitylénien revoltés ne disent pas autre chose, et l'orateur d'Athènes à Sparte l'affirme.

Les alliés conservaient leurs lois, leur constitution intérieure, lors même que celle-ci était, comme à Samos, à Chios et à Lesbos, contraire au principe démocratique.

1. D'après deux passages de Plutarque et d'Aristophane, on pourrait conclure que, de Solon à Périclès, le pouvoir de l'argent baissa de 3 à 1, ou des $\frac{2}{3}$. En France, il a baissé, de 1814 seulement à 1849, de 10 à 8, ou de $\frac{1}{3}$. (Léon Faucher, *Revue des Deux-Mondes*, juin 1849). Boeckh, Schoemann et Hermann soutiennent, malgré le silence de Thucydide, que le tribut des alliés fut doublé quelques années après le commencement de la guerre du Péloponnèse. Grote le nie. Le discours d'Andocide, où il en est parlé, est apocryphe, et celui d'Eschine plein de grossières erreurs.

Ce ne fut que durant la guerre du Péloponnèse qu'il devint de principe, à Athènes, de combattre partout l'aristocratie, que partout Lacédémone relevait. Ils conservaient aussi le droit de guerre privée : le différend entre Samos et Milet en est la preuve ; et Athènes continua si bien de les regarder comme de véritables États, que Périclès leur adressa des ambassadeurs, lorsqu'il en envoya dans le Péloponnèse et la Béotie pour le congrès panhellénique qu'il songea un instant à réunir. Athènes eut un tort, celui de laisser tomber en désuétude l'assemblée de Délos. Elle aurait dû conserver à ses alliés cette participation peu gênante pour elle-même à la discussion des intérêts de la ligue. L'idée de maîtres et de sujets, qui poussa quelques-uns à la révolte et les autres à la violence, ne se serait pas enracinée dans les esprits. Mais, pour que les Athéniens refusassent cette domination sans contrôle qui d'elle-même leur venait, quelle abnégation ne leur eût-il pas fallu ? Ils n'ont point été un peuple de sages. Mais où s'en est-il trouvé ? Périclès lui-même n'y pensa point. Dès qu'Athènes tenait les mers libres et les Perses éloignés, nul, disait-il, n'avait de comptes à lui demander¹.

La cessation de la diète de Délos entraîna une autre innovation. En formant la confédération, les alliés avaient très-certainement décidé que la diète jugerait toutes les affaires fédérales. Ce droit de haute juridiction passa de Délos à Athènes avec la garde du trésor commun. Mais cette juridiction, bornée sans doute dans l'origine à toute cause regardée comme une infraction à l'alliance, empiéta sur la juridiction civile. Cet empiétement fut favorisé par l'assentiment des petites cités, qui se trouvèrent ainsi protégées contre les violences des grandes ; et par l'idée familière aux Grecs, malgré leur égoïsme muni-

1. Non-seulement ils ne rendaient pas de compte, mais ils stipulaient seuls au nom de tous. Ainsi ils exclurent les Mégariens de tous les ports des alliés.

pal, d'une justice quelquefois cherchée et rendue hors de leurs murs. Les Italiens du moyen âge, pour obtenir plus d'impartialité, faisaient juger leurs procès par des podestats étrangers; les Grecs les remirent quelquefois aux juges d'une autre ville. Les Éginètes, par exemple, faisaient décider leurs différends à Épidaure, leur métropole¹. Quand Argos songea, en 421, à former une confédération dont Sparte et Athènes seraient exclues, elle décida qu'on n'y admettrait que les villes ayant leur constitution propre et une juridiction indépendante². Il y en avait donc qui manquaient de l'une et de l'autre. Les Péloponnésiens avaient aussi un tribunal fédéral, où les Spartiates citèrent Athènes bien souvent.

Cette autorité judiciaire d'Athènes sur ses alliés s'étendit comme son autorité politique. Il ne put y avoir de sentence de mort prononcée qu'à Athènes³; toute cause politique, tout différend entre citoyens de deux villes, peut-être même tout litige dépassant une certaine somme, y fut porté⁴. De là des retards, des frais de voyage et de séjour fort préjudiciables aux alliés, mais très-probablement aussi une justice plus à l'abri des passions locales. Thucydide le dit lui-même : les alliés préféraient avoir le peuple entier d'Athènes pour juges, car cette justice populaire était leur refuge et leur défense contre les excès des grands⁵. Et d'ailleurs : « Dans leur commerce avec

1. Hérodote, l. V, ch. LXXXIII. M. Bœckh dit même, l. III, ch. xvi : « Athènes agit de la sorte, vraisemblablement, à l'exemple de quelques autres États comme Thèbes, Élis, Argos. »

2. Thucydide, liv. V, ch. xxvii : ἥτις αὐτόνομος τέ ἐστι καὶ δίκας ἴσας καὶ ὁμοίας δίδωσι.

3. Antiphon, *Sur le meurtre d'Hérode*, ch. vii.

4. Cf. Xénoph. *de Republica Atheniensium*, ch. i; Aristoph., *Aves*, v. 1422.

5. Τὸν δὲ δῆμον σφῶν τε καταφυγὴν εἶναι καὶ ἐκείνων [καλῶν καὶ κακῶν] σωφρονιστήν, Thucydide, liv. VIII, ch. XLVIII, 6. Isocrate va plus loin : il prétend (*Panegyrique*, § 113, édit. Didot) qu'en trois mois les harmostes lacédémoniens ont fait périr, sans jugement, plus de citoyens grecs qu'Athènes n'en a jugé pendant toute la durée de son empire. Voyez plus loin, cette odieuse domination de Sparte, que la Grèce n'a pu supporter dix ans. J'ai montré ailleurs combien il était difficile à un sujet de

nous, les alliés sont habitués à la plus parfaite égalité. Nous sommes soumis aux mêmes lois d'après lesquelles ils sont jugés, et nous pardons souvent nos procès contre eux. » Cette intervention dans l'administration intérieure des cités ne deviendra une véritable gêne que durant la guerre du Péloponnèse, quand Athènes sera contrainte, pour sa propre défense et pour celle d'un empire utile à la Grèce, de frapper de nombreuses réquisitions sur ses alliés, et, ce qui était une double faute, de fermer les yeux sur les excès de quelques-uns de ses agents.

Chios, Samos, Lesbos, peut-être aussi Potidée, qui, malgré son origine dorienne, demanda à être reçue dans l'alliance, furent seules affranchies de cette onéreuse obligation.

Ces villes, gardant leurs soldats, leurs vaisseaux et leurs fortifications sans payer tribut, et fournissant un contingent militaire déterminé, étaient à vrai dire les seules pour qui subsistât la primitive alliance. Mais Athènes ne pouvait, ne devait pas plus leur permettre qu'aux petites cités d'en sortir. Il était juste que toutes contribuassent aux frais d'une sécurité dont toutes profitaient¹. Samos pourtant voulut s'en affranchir. Un différend s'était élevé entre cette ville et Milet. Il en résulta une guerre. Milet

Rome d'obtenir justice d'un consul ou d'un préteur. Il n'y a pas plus à comparer la condition des sujets, dans les deux empires, que l'organisation aristocratique des tribunaux romains, où tout était à vendre, avec les *δικαστήρια* athéniens, qui obéissaient plus quelquefois à la colère ou à la pitié, qu'à la justice et à la raison, mais au moins qui ne pouvaient pas être achetés, à cause même du nombre immense de leurs membres. En France même, n'arrive-t-il pas souvent qu'un délit est déféré, pour cause de suspicion légitime, à un tribunal autre que celui du lieu où le délit a été commis?

1. Cf. Thucyd., I, 75, 76, 99. Dès qu'on apprit en Asie le désastre des Athéniens en Sicile, les satrapes exigèrent le tribut des villes grecques, qu'elles ne payaient pas depuis plus de cinquante années. (Voy. ci-dessous, *ad hunc locum*, et Thucyd., VIII, 5). La flotte athénienne couvrait également les Grecs Siciliens et Italiotes. De 480 à 410, Carthage n'osa diriger contre eux une seule attaque, craignant d'appeler sur elle les armes de la grande cité. Cf. Thucydide, VI, 34; Hermocrate conseille aux Syracusains de solliciter le secours des Carthaginois qui, dit-il, *ἀεὶ διὰ φόβου εἰσὶ μὴ πότε Ἀθηναῖοι αὐτοῖς ἐπὶ τὴν πόλιν ἔλθωσιν*.

eut le dessous. Mais un parti démocratique s'était formé à Samos, qui ne cherchait que l'occasion de renverser la faction oligarchique, alors maîtresse du gouvernement : ce parti se joignit aux Milésiens pour invoquer l'appui d'Athènes. Les Samiens reçurent l'ordre de suspendre les hostilités, et de soumettre la contestation à un tribunal athénien. Sur leur refus, Périclès vint à Samos avec 40 galères, y établit une constitution démocratique, leva une contribution de 20 talents pour les frais de l'expédition, et emmena comme otages 50 jeunes garçons et 50 hommes faits, qu'il déposa à Lemnos.

Une troupe de Samiens du parti vaincu avait fui auprès de Pisuthnès, satrape de Sardes. A peine les Athéniens étaient-ils partis, que ces bannis, aidés de l'or du satrape, levèrent 700 hommes, passèrent à Samos pendant la nuit, et y renversèrent le gouvernement démocratique. Périclès avait laissé dans l'île une faible garnison athénienne, ils la livrèrent aux Perses; et, avant que le bruit de leur audacieux coup de main se fût répandu, ils enlevèrent leurs otages déposés à Lemnos. Byzance s'associa à ce mouvement; ils tentèrent même d'entraîner le Péloponnèse à une guerre générale contre Athènes. Dans une assemblée des alliés de Sparte, la question fut vivement débattue. Corinthe, fort animée elle-même en ce moment contre une de ses colonies, traita, quoique ennemie d'Athènes, la conduite des Samiens de rébellion, et fit rejeter leur demande. Dans dix ans, elle plaidera la cause contraire.

A la nouvelle de la révolution opérée à Samos, les Athéniens nommèrent pour réprimer l'insurrection dix généraux, au nombre desquels furent Sophocle, le poète tragique, et Périclès. Ils avaient sous leurs ordres 60 vaisseaux; une partie alla surveiller la flotte phénicienne; que les grands de Samos n'hésitèrent pas à appeler; les 42 autres battirent les 70 galères de Samos. Des secours venus d'Athènes, de Chios et de Lesbos, permirent de

débarquer dans l'île et d'assiéger la capitale. Pendant les opérations du siège, Périclès alla croiser avec 60 voiles sur les côtes de la Carie, à la rencontre des Phéniciens. Mais, en son absence, les Samiens surprirent et coulèrent à fond une partie de la flotte athénienne, battirent l'autre, et introduisirent des renforts dans leur ville. Aussitôt il accourt, rejette les Samiens dans leurs murs et resserre étroitement le blocus avec 200 galères. Les Samiens se défendirent neuf mois entiers, malgré la famine et les machines nouvelles dont Périclès battait leurs murailles. Cette guerre fut poussée avec tant de fureur, que, de part et d'autre, les prisonniers étaient marqués d'un fer chaud. Il fallut pourtant se rendre, car aucun secours n'arrivait ni de l'Asie ni du Péloponnèse. Les Samiens durent renverser leurs fortifications, livrer leurs vaisseaux et payer les frais du siège. La soumission de Byzance suivit de près.

Cette guerre tint quelque temps la Grèce en suspens. Elle n'avait point manqué de périls, car les Perses et les Péloponnésiens n'attendaient qu'un revers sérieux des Athéniens pour agir; et Thucydide dit¹ que Samos fut sur le point de ravir à Athènes l'empire de la mer. Cette île, en effet, avait toujours conservé de son ancienne prospérité une marine considérable, qui aurait pu devenir le noyau d'une ligue maritime. Si cette guerre eût été moins sérieuse, Périclès n'eût pas eu la présomptueuse légèreté de la comparer au siège de Troie, qui, disait-il, avait duré dix ans, tandis que celui de Samos n'avait duré que neuf mois.

Je remarque encore plusieurs choses au sujet de cette guerre. D'abord la hâte des dissidents à mêler les Perses à leur querelle, ce qui légitime l'empire d'Athènes en montrant que, sans sa fermeté à tenir ces cités réunies, leurs divisions les eussent bien vite livrées sans défense

1. Liv. VII, ch. LXXVI.

au grand roi ; ensuite la fidélité des alliés, dont aucun ne broncha, preuve que cet empire n'était point si odieux ; la modération d'Athènes, qui n'inflige à Samos vaincue après une opiniâtre résistance, que les conditions imposées déjà à Thasos et à Égine, sans vengeances particulières ; enfin son droit à punir une défection coupable, puisqu'elle n'avait fait en cette circonstance qu'appliquer le principe proclamé par Corinthe elle-même, sa rivale et naguère son ennemie, au milieu du congrès des Péloponnésiens : « Chaque État confédéré a le droit de contraindre les membres rebelles¹. » Il est bon d'insister sur ces faits, car on a bien rarement été juste pour le peuple d'Athènes, pour cette glorieuse démocratie, quelquefois ingrate sans doute, violente et mobile, mais qui a expié ses fautes par son enthousiasme pour tout ce qui était beau et grand, par les chefs-d'œuvre qu'elle a inspirés, par les artistes, les penseurs et les poètes qu'elle a donnés au monde. Eschyle, Sophocle et Euripide, Phidias et Aristophane, Socrate et Platon, tous, quelques-uns malgré eux-mêmes, plaident encore pour elle dans la postérité².

A côté des villes sujettes et alliées, Athènes avait de nombreuses colonies. Périclès avait compris le triple avantage des établissements coloniaux pour diminuer

1. C'est le principe invoqué en ce moment même par les Américains du Nord contre ceux du Sud.

2. Un savant historien de la Grèce, l'évêque Thirlwall, parle de *all the attempts which for the last forty years have been systematically made in our own literature, the periodical as well as the more permanent, for political and another purposes, to vilify the Athenians*. En Allemagne, le professeur Drumann, *Geschichte des Verfalls der griechischen Staaten*, a dépassé, dans ce sens, toute violence. Il est vrai qu'à Rome il n'épargne pas plus Cicéron que Périclès à Athènes. N'oublions pas non plus que tous nos renseignements nous viennent des amis de l'oligarchie, de ceux qui sont systématiquement contraires à la démocratie, ou qui ont souffert par elle : Thucydide, à qui Denys d'Halicarnasse reproche son amertume et sa sévérité pour sa patrie (*Jugement sur les principaux historiens*, éd. Reiske, p. 774) ; Aristophane, dont les virulentes satires ne sont pas plus impartiales que ne l'étaient nos pièces politiques ; Platon, l'élève de Lycurgue autant que de Socrate ; Xénophon, que nous voudrions pouvoir, comme quelques philologues, ne pas faire l'auteur du haineux traité de la République. Parmi les ennemis du peuple athénien, il faut

dans la ville le nombre des pauvres¹; pour occuper au loin, dans l'intérêt du commerce et de la puissance d'Athènes, des positions importantes; pour donner aux citoyens des terres d'un rapport plus certain que celles de l'Attique, exposée, depuis la défection de Mégare, aux ravages des Péloponnésiens. L'Eubée avait déjà reçu 4000 colons; 2000 citoyens allèrent encore y fonder sur les ruines d'Histiée la ville d'Orée, qui commanda la navigation des golfes Maliaque et Pagaséen. D'autres étaient à Chalcis, la porte de l'Eubée. L'île qui devait être, à défaut des blés de l'Euxin, le grenier de l'Attique, était ainsi tenue par deux côtés; 500 furent envoyés à Naxos et 250 à Andros, pour dominer de là les Cyclades. Les terres de Scyros, une des étapes dans la traversée du Pirée à la côte de Thrace, appartenaient à des propriétaires athéniens. Nous avons dit déjà l'importance que donnaient à la Thrace les mines d'or du mont Pangée, ses bois de construction, ses terres fertiles et ses fleuves qui pénétraient dans l'intérieur de vastes régions; 1000 colons furent établis dans la Bisaltienne, et Agon, fils de Nicias, reprenant, en 437, le projet qui avait si mal réussi d'une colonie aux Neuf-Voies, enleva aux Édoniens ce territoire et y fonda, entre deux bras du Strymon, *Amphipolis*, destinée par sa position à une prospérité brillante. Imbros et Lemnos, à l'entrée de l'Hellespont, étaient encore occupées par les descendants des colons que Miltiade y

compter même Voltaire, qui attribuait tout, dans Athènes, sa gloire, sa puissance, à ses grands hommes, mais, en soutenant cette thèse, il plaidait sa propre cause. Montesquieu aussi, qui ose écrire (*Esprit des Lois*, liv. VIII, ch. iv) : « La victoire de Salamine corrompt la république d'Athènes. » Mais qu'est-ce donc que cette corruption d'où naissent de si grandes choses? Qu'est-ce que ce mal qui est la vie et la force? Machiavel faisait cette remarque il y a trois cents ans : « Du peuple on peut toujours médire sans danger, même là où il règne; mais, ajoute-t-il, *dei principi si parla sempre con mille timori e mille rispetti.* » *Discorsi sopra Tito Livio*, liv. IV, ch. LVIII.

1. Ces colons étaient appelés *clérouques*. L'État leur donnait des armes et de l'argent pour leur voyage. Thucydide, liv. III, ch. L. Plutarque, *Périclès*, ch. xxxiv.

avait envoyés, et qui gardaient leur titre et leurs droits de citoyens d'Athènes. Alors, comme aujourd'hui, on vantait les pêcheries de l'Euxin, surtout la fécondité des immenses plaines qui enferment cette mer du côté du nord. La stérile Attique tirait de là presque tous ses approvisionnements ; aussi avait-elle cherché de bonne heure à y prendre pied. Avant même la guerre médique, Miltiade l'Ancien avait occupé la Chersonèse, d'où l'on peut ouvrir ou fermer à son gré le passage de la mer Égée dans l'Euxin. Après Salamine, la première préoccupation d'Athènes fut de chasser les Perses de ce point ; Périclès y envoya encore 1000 colons ; et, pour mettre cette presque île à l'abri des incursions des barbares, il releva le mur garni de forts de distance en distance, que l'ancien Miltiade avait construit sur l'isthme. On a vu qu'il avait mis aussi la main sur Byzance, après la réduction de Samos. Il forma des établissements au fond même de l'Euxin.

Sinope, colonie de Milet, était déchirée par les factions. Le parti démocratique était entré en lutte avec le tyran Timésilaos. Ne pouvant rien espérer de Milet, alors trop faible, il appela à son secours Périclès, qui, à la tête d'une flotte nombreuse, visitait ces parages pour y montrer avec éclat la puissance athénienne. Périclès laissa à Sinope 13 vaisseaux, sous les ordres de Lamachos, qui chassa le tyran. Le parti vainqueur offrit en récompense à 600 Athéniens les biens des exilés. Vers la même époque, Amisos reçut sur son territoire un assez grand nombre d'Athéniens pour que, au temps de Mithridate, la population de cette ville fût regardée comme originaire de l'Attique.

A l'occident même, Athènes envoyait des colons. Les habitants de Sybaris, cinquante-huit ans après la destruction complète de leur ville, avaient tenté de la relever. Les Crotoniates voyaient déjà Sybaris sortant de ses ruines plus menaçante ; ils dispersèrent les nouveaux colons. Ces

malheureux implorèrent l'appui de Sparte et d'Athènes. Sparte refusa de s'engager dans une entreprise si lointaine. Mais, à Athènes, leur demande fut appuyée par Périclès. On fit appel à tous les étrangers qui voulurent prendre part à cette colonie, parmi eux se trouvèrent l'historien Hérodote et l'orateur Lysias. La ville de Thurii, qui eut l'honneur de compter ces deux noms illustres parmi ceux de ses fondateurs, n'en fut pas plus heureuse dans le commencement. Ceux qui restaient de l'ancienne population sybarite, montrèrent un orgueil et des prétentions qui blessèrent les nouveaux venus, et, dans une lutte furieuse qui s'ensuivit, furent complètement exterminés. Depuis ce temps, Thurii, qui adopta les institutions de Charondas, vécut en paix au dedans et au dehors. Quelques Athéniens prirent peut-être part aussi à la fondation de Parthénope, sur la mer Tyrrhénienne.

Dans l'ancien système colonial des Grecs, la colonie devenait bientôt étrangère à la métropole. Mais Périclès, qui n'avait fondé tant d'établissements que pour les tenir dans une étroite union avec Athènes, conservait à tous les colons de la mer Égée leur titre et leurs droits de citoyens¹. C'était essayer, avec d'autres moyens, ce que Rome sut si bien accomplir. Mais Rome, puissance continentale, placée bien au centre de son empire, à la portée de ses colonies, put les maintenir dans la dépendance par la proximité et l'écrasante supériorité de ses forces. Athènes, puissance maritime et commerciale, fut forcée de semer ses colonies au loin, trop loin pour que celles-ci ne fussent pas tentées d'échapper à son influence, un titre inutile ne suffisant pas pour balancer des intérêts contraires.

La fondation de colonies nombreuses n'est d'ailleurs

1. Les terres des colons payaient l'impôt quand une taxe foncière était établie à Athènes, pour bien montrer que ces colonies étaient une terre athénienne. L'absence pour un voyage à Lemnos et à Imbros était acceptée des tribunaux d'Athènes comme excuse valable.

que la moitié du système romain ; ce système se complétait par l'admission, dans une très-grande proportion, des étrangers au titre de citoyens. Or Athènes ne pratiqua jamais cette politique libérale. En 444, le prince libyen Psammétichos, maître d'une grande partie de la basse Égypte, fit un présent de blé pour être distribué au peuple. Périclès ordonna un recensement des vrais citoyens, et fit exclure tous ceux dont le père ou la mère n'étaient pas athéniens. Plus de 5000 habitants furent ainsi déchus de leur titre, et le nombre de ceux qui le gardèrent, après cette épreuve, ne s'éleva qu'à un peu plus de 14 000. Thémistocle lui-même, s'il eût alors vécu, n'eût été à ce compte qu'un étranger dans Athènes, car sa mère n'était pas athénienne, et la ville qu'il avait sauvée, l'eût vendu comme esclave, si l'on admet le récit qui veut que Périclès ait fait appliquer aux 5000 métèques la loi rigoureuse portée contre ceux qui usurpaient le titre de citoyen. Quelle différence, si Périclès avait, comme le sénat de Rome, ouvert-peu à peu la cité aux étrangers ; si les droits politiques, au lieu de rester réservés à un petit nombre, avaient été successivement conférés à beaucoup ! Au lieu de compter 14 000 citoyens, Athènes en aurait eu, comme Rome, 200 ou 300 000, et l'empire reposant alors sur une large base, ne se fût pas écroulé au premier choc. Selon quelques écrivains, Athènes commandait à 15 millions d'hommes. Je crois ce chiffre exagéré. Mais, le fût-il de moitié, ce n'était pas avec cette imperceptible minorité de 14 000 citoyens qu'elle pouvait tenir asservie une telle multitude. Là est le secret de sa faiblesse, et Périclès, qui vit tant de choses, eut tort de ne pas voir qu'Athènes devait renoncer à son empire ou à son égoïsme municipal¹.

1. J'ai examiné cette question dans mon *Histoire des Romains*, I^{er} vol., p. 314 et sq. Cependant, il faut dire qu'Athènes ne pouvait se recruter, comme Rome le fit longtemps dans le Latium et l'Italie, d'hommes ayant à peu près sa langue, ses mœurs et ses idées. Le commerce et l'industrie

Xénophon qui vécut, il est vrai, une génération plus tard, comprit que là était le salut. « Favorisons les métèques, écrivait-il, nous assurerons ainsi un de nos plus beaux revenus, puisque les métèques versent dans notre sein l'abondance, et que, loin de nous être à charge, le gouvernement retire d'eux un impôt pour leur habitation. Supprimons toutes les servitudes, aussi odieuses qu'inutiles à l'État, dont nous les avons frappés; dispensons-les encore de servir dans l'infanterie pesante avec les Athéniens. Faisons plus, recevons-les même dans la classe des chevaliers; par là nous gagnerons leur amitié; par là nous attirerons tous ceux qui n'auront point ailleurs le droit de cité, et dont l'affluence augmentera la richesse, la population et la puissance de notre république. »

C'était la vraie politique; mais Périclès, comme Platon, comme Aristote, ne comprenait une cité qu'avec une bourgeoisie souveraine peu nombreuse. L'assemblée générale ne comptait jamais qu'environ 5000 votants. Ce n'était pas là un peuple, je l'ai déjà dit, mais une corporation qui gouvernait un empire. Du reste, s'ils étaient peu nombreux, quelle émulation! « L'univers les regardait; ils réunissaient le double avantage des petits États et des grands théâtres¹. »

Cet empire possédait, pour se défendre, des ressources qui semblaient lui permettre de tout braver². Athènes avait 300 trirèmes prêtes à mettre à la voile, et

n'attiraient pas à Athènes des hommes du Péloponnèse ou de la Grèce centrale, mais des Asiatiques, des Thraces, qui apportaient un tout autre esprit. Nous verrons plus loin leur fâcheuse influence. Si ce mélange avait eu lieu plus tôt et plus largement, la pureté de l'esprit athénien, dans le siècle de Périclès, en eût peut-être été compromise.

1. Mme de Staël, *de la Littérature*, etc., partie I, ch. 1.

2. Nous exposons avec quelques détails le budget athénien, parce que les autres États grecs avaient, dans une moindre proportion, et suivant les circonstances, des recettes et des dépenses semblables. « A l'exception des tributs, dit Boeckh, *Écon. polit. des Athén.*, t. II, p. 4, les autres États grecs avaient les mêmes revenus. »

d'immenses chantiers, dont Thémistocle avait le premier donné l'idée, pour réparer promptement les avaries fréquentes dans ces navires, à cause de la mauvaise qualité du bois employé. Cette flotte était sous la surveillance du sénat des Cinq-Cents. Les équipages qui la montaient devaient s'élever à 60 000 hommes.

En comptant les citoyens et les métèques, 13 000 hoplites pouvaient au premier signal entrer en campagne; 16 000, plus jeunes ou plus âgés, étaient répandus dans les garnisons. La cavalerie comptait 1200 hommes bien montés, y compris les archers à cheval, 16 000 archers, dont 1200 Scythes, servaient à pied.

En ajoutant les forces de terre à celles de mer, on trouve près de 92 000 hommes, chiffre énorme, si l'on considère que la population de l'Attique ne dépassait pas 500 000 âmes et était peut-être beaucoup moindre. Mais tout le monde, jeunes gens et vieillards, était soldat; les métèques et les esclaves servaient même sur les vaisseaux, et l'on soudoyait des étrangers, des archers scythes ou crétois.

Si l'entretien des armées, à cette époque de l'antiquité, coûtait moins cher que dans les temps modernes, parce qu'il n'y avait pas d'artillerie, et que tout citoyen était tenu de s'équiper à ses frais, il est néanmoins certain que de pareilles forces exigeaient des dépenses considérables. La construction des vaisseaux, la solde des hoplites et des cavaliers, le traitement des juges, l'indemnité aux citoyens qui venaient aux assemblées, les distributions gratuites de blé, les frais considérables pour les fêtes, surtout pour les grands travaux que Périclès exécuta, devaient aisément prendre en pleine paix, mille talents par an (5 216 655 fr.). Comment faire face à de telles dépenses que la moindre guerre augmentait ?

Les Grecs n'aimaient pas les impôts directs. Il leur semblait tyrannique d'imposer, à moins de nécessité urgente, la propriété, le travail, ou la personne des citoyens.

Les meilleurs revenus à leurs yeux étaient ceux qui provenaient des biens de l'État et des impôts indirects. Ils comptaient, en cas de péril sur les dons volontaires, qui bien rarement manquaient, et, en temps ordinaire, sur les prestations des riches. Quant aux étrangers, habitant dans la ville et y trafiquant à l'abri de ses lois et de sa puissance, ils devaient un tribut comme prix des facilités qu'Athènes donnait à leur commerce, et l'esclave une capitation pour le rachat de sa tête. En vertu de ces principes, il y avait à Athènes six principales sources de revenus :

1° Le produit des *domaines* de l'État, forêts, pâturages, terres labourables, maisons, salines, eaux, mines, etc.¹. Ces domaines étaient affermés à temps ou à perpétuité, afin d'éviter à l'État l'obligation de créer une armée de fonctionnaires publics pour les administrer. Le prix du bail était généralement payé en argent. Les mines d'argent du Laurion s'étendaient sur une longueur de 11 000 mètres, d'un rivage à l'autre, entre Anaphlyste et Thoricos, bourg près duquel on trouvait de fausses émeraudes. Ces mines rapportaient jusqu'à 40 talents, sous Thémistocle, qui fit appliquer ce revenu à la construction des vaisseaux. Au temps de Socrate et de Xénophon elles étaient déjà beaucoup moins productives². L'État, sans se dessaisir de la propriété des mines, les affermait à perpétuité, de telle sorte qu'on pouvait s'en transmettre la possession par héritage. Les *Polètes* vendaient, mais aux seuls citoyens et aux Isotèles le droit d'exploiter des portions dont le prix était d'un talent environ. Outre ce prix, une fois payé, l'État percevait annuellement $\frac{1}{24}$ du produit. Hors de l'Attique, les Athé-

1. Les temples, propriété de l'État ou des communes, avaient leurs biens, qu'on affermait pour subvenir aux frais du culte.

2. Ceci est une assertion de M. Bœckh. Cependant, Xénophon dit expressément, *Revenus de l'Attique*, ch. iv : « Loin de tarir, leur richesse va en croissant. »

niens avaient les mines d'or de Thasos et celles de Scapté-Hylé, en Thrace, qui rapportaient ensemble de 2 à 300 talents. L'historien Thucydide exploitait une portion des mines de Scapté-Hylé, où il écrivit son histoire.

2° *Les amendes, les frais de justice et les confiscations.* Ces recettes montaient très-haut : car Xénophon donne à entendre qu'elles suffisaient pour fournir le salaire des juges¹.

3° *Douanes.* Des taxes étaient perçues à l'*emporion* où se faisait le commerce maritime en gros et sur le *marché* où l'on vendait en détail. Toute marchandise importée ou exportée par mer était de plus soumise à un droit d'un cinquantième, ou de 2 p. 0/0 toujours perçu en argent, jamais en nature². On affermait le prélèvement de ce droit. Les grains ne payaient que pour l'importation, et ce droit donnait par an un produit brut d'environ 10 talents. Les autres marchandises, bétail, salaisons, vin, huile, miel, métaux, etc., donnaient davantage. Il est probable que l'on payait en outre un droit de 1 p. 0/0 pour stationner dans le port, et les étrangers un autre pour vendre au marché. On ne sait rien sur le commerce de terre.

4° *La taxe des étrangers* domiciliés à Athènes (*métèques*). Elle était de 12 drachmes par an pour le chef de famille et de 6 pour les enfants. Une veuve de métèque

1. Dans les actions publiques, l'accusateur qui n'obtenait pas au moins un cinquième des suffrages payait une amende de 1000 drachmes. Le ministère public étant inconnu à la Grèce, comme à Rome, c'était un moyen de tenir en bride les sycophantes, qui n'ont pas d'ailleurs toujours mérité le mépris qui s'attache à leur nom, puisque les coupables fussent restés impunis si quelque citoyen ne les eût, à ses risques et périls, appelés en justice. Ce qui fut d'abord du dévouement civique et la principale affaire des bons citoyens, comme Éphialte et Lycurgue, devint, il est vrai, un métier. Tout usage a ses inconvénients. L'institution du ministère public n'a-t-elle pas ôté chez nous aux citoyens toute initiative? -

2. Cet impôt donna, en 400, 36 talents à l'État et 6 au fermier. Ce qui n'accuse qu'un mouvement d'affaires de 2000 talents, ou en francs de 10433320. Mais Athènes ne s'était pas encore relevée de ses récents désastres, Andocide, *Sur les mystères*, ch. xxiii.

payait 6 drachmes. Les affranchis étaient, en outre de cette taxe, soumis à une contribution de trois oboles, qui était probablement la capitation imposée sur chaque esclave et payée par son maître. Il y avait un impôt particulier sur les courtisanes. Le métèque qui ne payait pas sa contribution était vendu.

5° Les *tributs* des alliées. Ils montaient alors à 600 talents. Plus tard on les remplaça par un vingtième levé sur les marchandises, à l'entrée et à la sortie dans tous les ports des villes alliées, ce qui doubla ce revenu.

6° Les *contributions* des citoyens. Elles étaient de deux sortes : l'*impôt sur les biens*, qui n'était levé que dans les cas d'urgence, et les *liturgies* ou prestations dues à l'État. Les orphelins étaient exempts de la liturgie, mais non de l'impôt. Il y avait quatre principales liturgies : la *chorégie*, ou préparation et direction des chœurs pour les spectacles ; la *gymnasiarchie* ou entretien des gymnases qui fournissaient les lutteurs pour les jeux publics ; l'*hestiase*, ou soin des festins publics qui étaient célébrés dans certaines circonstances ; l'*archithéorie*, pour conduire à Délos ou à Delphes des députations solennelles.

Une liturgie plus utile et fort ancienne était la *triérarchie*. Elle consistait dans l'obligation imposée aux plus riches citoyens de fournir à toutes les dépenses de l'armement et de l'entretien des galères construites par l'État. Cette obligation ne durait pour chacun d'eux qu'un année, mais revenait deux ans après. Il y avait 1200 triérarques ; chacune des dix tribus en nommait 120. Vers la fin de la guerre du Péloponnèse, les moins riches parmi les triérarques se réunissaient pour fournir à la dépense qu'un seul n'eût pu supporter. En 357, on les répartit en 20 classes subdivisées, suivant la fortune, en sections de 5 à 16 membres, et chaque section fut chargée de l'entretien d'une galère, qu'un de ses membres commandait. Démosthène introduisit, en 340, une organisa-

tion qui empêcha cette liturgie d'être un fardeau trop pesant. Elle n'en était pas moins onéreuse : aussi ceux qui étaient nommés à cette charge pouvaient s'y soustraire en indiquant quelqu'un qui fût plus riche qu'eux. La triérarchie était donc comme la rançon des grandes fortunes payée à l'égalité : Athènes, moins jalouse que Sparte, consentait à respecter la richesse, mais à condition que celle-ci se montrât patriotique, et qu'au nom de l'État elle donnât au peuple certaines fêtes et du travail ; à condition encore qu'elle fournît à l'armée de terre sa cavalerie, aux marins les navires, sur lesquels ceux-ci défendaient de leurs bras et de leurs poitrines la fortune d'Athènes¹. Les riches trouvaient d'ailleurs à ces dépenses une compensation. On se signalait ainsi au peuple, qui en tenait compte aux jours d'élection.

Il n'est pas possible d'arriver à une évaluation précise des revenus publics. Les uns estiment qu'ils s'élevaient à 4000 talents ; Aristophane les porte à 2000 ; ce chiffre est fort exagéré sans doute. Souvenons-nous pourtant que, malgré les dépenses de Périclès, il y avait une épargne de 9700 talents dans le trésor avant le siège de Potidée. Or, l'argent valait alors 6 à 8 fois plus qu'aujourd'hui ; c'était donc, en ne comptant que sur une recette moyenne, un revenu annuel de 45 à 60 millions, ou à

1. M. Boeckh, qui n'est pas, il s'en faut, ami de la démocratie athénienne, ne réclame point contre la triérarchie, la plus dispendieuse de ces liturgies, et qui a soulevé tant de déclamations contre les Athéniens, à commencer par celles de Xénophon. Il a aussi remarqué que l'inégalité des fortunes ne fut jamais grande à Athènes. Ajoutons que cette inégalité, avec son double danger de donner naissance à une classe trop riche et trop souvent à la fois ambitieuse et servile, et à une classe trop pauvre, servile aussi et toujours prête aux révolutions, ne commença à être sensible qu'au temps de Démosthène. Encore cet orateur dit-il que les citoyens croient jouir d'une fortune honnête quand ils ont en biens-fonds 15 ou 20 talents et qu'ils peuvent donner 100 mines de dot à leurs filles. Même après les trente tyrans il n'y avait pas cinq mille citoyens qui n'eussent pas un fonds de terre. Denys d'Halic. *Lysias*, 32. Aux beaux jours d'Athènes, il y a peu de riches et peu de pauvres ; c'est *l'aurea mediocritas* d'Horace, bonne pour l'État comme pour l'individu. Montesquieu approuve les liturgies.

peu près la moitié du revenu de la ville de Paris. Un autre signe de la richesse publique, une autre ressource pour l'État, c'est la richesse des particuliers. Pour tous elle augmente, pour quelques-uns déjà elle est trop grande. Dans le siècle de Solon, un bien de 7 talents était regardé comme une grande fortune. Du temps de Cimon, le riche Callias payait sans s'appauvrir une amende de 50 talents; Thémistocle en possédait le double ou le triple. Nicias en avait 100 comme Alcibiade, et de plus mille esclaves qui travaillaient pour lui aux mines. Si la guerre vidait le trésor public, les particuliers pourraient donc le remplir.

Ces fortunes étaient mobilières; car l'Attique, comme le reste de la Grèce, était un pays de petite culture et de petite propriété. Les biens-fonds d'Alcibiade n'excédaient pas 28 hectares, et cependant ils passaient pour très-considérables. C'était le commerce, l'industrie, la banque, qui donnaient la richesse, et surtout qui la répartissaient entre un très-grand nombre de citoyens. La fortune était alors fort divisée. « Il n'y avait personne, dit Isocrate, qui fût assez pauvre pour faire honte à l'État par la mendicité¹.

Mais à quoi allait servir toute cette puissance? Lorsque Périclès revint de Samos à Athènes, après la réduction de cette île, il fit l'oraison funèbre des guerriers morts dans cette guerre. Ses paroles jetèrent tant d'émotion

1. Isocr., *Aréop.*, 38; Bœckh, liv. IV, ch. III. Athènes ne partageait pas le mépris de presque toute l'antiquité pour le travail des mains. Elle avait une industrie florissante et semblable à celle de Paris. Comme nos *articles de Paris*, les armes, les ouvrages en métal, les meubles, la corroierie d'Athènes primaient sur tous les marchés les produits similaires; ses poteries allaient jusqu'à Gadès; ses objets d'arts, ses livres, partout. On vantait aussi ses tissus. Quant au commerce, il avait une telle activité, qu'Isocrate, *Panégryrique*, appelle le Pirée « le marché de toute la Grèce. » Elle avait un autre avantage, une excellente monnaie partout recherchée, comme le sont nos pièces de 5 francs. « La plupart des villes ont de la monnaie qui n'a de valeur que pour elles; les marchands sont, en conséquence, forcés d'échanger dans ces villes leurs marchandises contre des marchandises. Athènes seule fait exception: ses drachmes d'argent ont cours partout. » Xénophon, *Revenus de l'Attique*, liv. III, ch. III.

dans la foule, que les Athéniennes, quand il descendit de la tribune, ornèrent à l'envi sa tête de guirlandes et de couronnes de fleurs, comme on couronne les athlètes victorieux quand ils reviennent d'Olympie. Mais Elpinice s'approchant de lui : « Vraiment, dit-elle, ce sont de beaux exploits que les tiens, Périclès, et bien-dignes de couronnes ! Tu nous as fait perdre beaucoup de bons citoyens, non point en faisant la guerre aux Mèdes, aux Phéniciens et aux barbares, comme a fait mon frère Cimon, mais en détruisant une cité qui est de notre propre sang et notre alliée. »

Ces mots d'Elpinice montrent le changement qui s'était opéré depuis quelques années dans le gouvernement d'Athènes. Périclès ne songeait plus aux barbares, maintenant chassés des mers de la Grèce, et qu'il était inutile d'aller chercher en Asie ; et il reprenait durement ceux qui parlaient déjà de conquérir l'Égypte ou d'attaquer la Sicile. Comme ce sage Romain, qui demandait aux dieux non d'accroître, mais de conserver la fortune de Rome, il pensait que mieux valait employer les ressources d'Athènes à garder ses possessions qu'à les étendre ; qu'il fallait faire profiter la paix de toutes les forces que la guerre n'employait plus. Athènes livrait, au génie du commerce et des arts ces mers pacifiées et ces villes qu'elle couvrait de sa puissante protection. A l'abri derrière cette égide, le peuple grec était tout entier aux labeurs féconds de la civilisation, guidé encore dans cette voie par la noble cité qui marchait à sa tête. Pour celle-ci, le temps des folles entreprises n'était pas arrivé. Tout occupée d'art, de littérature et de commerce, elle renonçait à la politique agressive de Cimon, et elle ne prenait pas encore la politique aventureuse d'Alcibiade. C'est là ce qui fait la beauté de ce moment de la vie du peuple athénien et la grandeur véritable de Périclès, qui préside à cette glorieuse et pacifique prospérité.

La constitution prit, au temps de Périclès, la forme

qu'elle garda jusqu'aux derniers jours de l'indépendance d'Athènes. On a déjà vu Aristide faire déclarer toutes les charges accessibles à tous les citoyens, et Éphialte ôter à l'aréopage, foyer d'opposition aristocratique, ses plus importantes prérogatives, sans lui ôter toutefois la publique estime et l'influence morale dont ce corps usait encore un siècle après, comme on le peut voir par les deux faits suivants que rapporte Démosthène dans son Discours de la Couronne. Un banni rentre, malgré la loi, dans la cité; le peuple, séduit par de belles paroles, l'absout d'avoir rompu son ban; l'aréopage fait recommencer le procès et condamner le coupable. Un autre jour, le peuple désigne comme député au conseil amphictyonique l'orateur Eschine, dont l'intégrité était suspecte; l'aréopage déclare qu'il convient de lui préférer Hypéridès, et le peuple, acceptant la leçon et le nouveau choix, nomme Hypéridès.

A une époque qui nous est inconnue, mais très-certainement par l'influence d'Éphialte et de Périclès, on fit un pas de plus dans la démocratie. Il y a quelque chose de plus démocratique en effet que l'élection par le suffrage universel, c'est l'élection par le sort¹; car les places ouvertes à tous ne sont d'ordinaire données par le peuple lui-même qu'aux grands, comme on le vit à Rome après la création du tribunat militaire. Il fut dé-

1. Hérodote, III, ch. LXXX; Aristote, *Politique*, IV, ch. IX; Montesquieu, *Esprit des Lois*, II, ch. II, regardent comme étant de l'essence même de la démocratie le choix des magistrats par le sort; ajoutons bien vite, dans les conditions des villes grecques, qui ne comptaient que quelques milliers de citoyens, tous d'éducation à peu près égale, malgré la différence des fortunes. A Héræa dans l'Arcadie, dit Aristote, on décida, en 369, que les charges seraient tirées au sort, parce que l'élection ne faisait arriver que des intrigants. Curtius, qui attribue à Clisthènes l'établissement du tirage au sort, dit : ce fut le seul moyen de tuer l'esprit de faction et ajoute (I, 314) : Für die bewegte Zeit des Kleisthenes gab es keine segensreichere Einrichtung als die Loosurne. Sie hatte eine beruhigende und versöhnende Macht. Das Loos war etwas den griechischen Göttern Genehmes; durch das Loos liess man die Götter entscheiden, welche über dem Wohle der Stadt wachten.

cidé que les magistratures seraient tirées au sort. On s'étonne, on se récrie de voir les pilotes ainsi pris au hasard; mais c'était possible dans une petite cité dont le peuple formait une véritable aristocratie, où chaque citoyen avait une part réelle de souveraineté, et faisait chaque jour son éducation politique dans les discussions de l'agora ou dans les débats des cours de justice. Encore eut-on soin d'excepter les fonctions les plus délicates et les plus importantes, celles de général. Les dix stratèges qui réglaient toutes les affaires militaires et la politique étrangère, les vrais magistrats de la cité, furent toujours élus. Quant aux archontes et aux sénateurs, le sort ne les prenait que parmi ceux qui s'étaient publiquement déclarés candidats. Ajoutez qu'en donnant leurs noms ils devaient se soumettre à un examen dont le résultat pouvait être une sentence d'indignité; qu'au sortir de charge ils avaient un compte sévère à rendre, tout citoyen ayant le droit alors de les appeler en jugement; qu'enfin, pendant la durée même de leurs fonctions, ils étaient sous la surveillance des sept gardiens de la constitution, les nomophylakes, qui avaient le pouvoir de les contraindre à agir conformément aux lois. La liberté avait donc à gagner à ce mode; et la part laissée au hasard était assez restreinte pour qu'il ne pût en abuser beaucoup.

Les magistrats, en effet, choisis par le sort, n'eurent plus que des fonctions secondaires. Les archontes, le sénat, furent définitivement dépouillés de leur autorité judiciaire, et ne purent infliger que de faibles amendes. L'aréopage même ne garda de sa vieille juridiction que les causes d'homicide. Comme toute l'autorité militaire et politique était passée aux stratèges, toute la juridiction civile et criminelle passa aux héliastes, qui se divisaient en dix cours tirées au sort pour chaque affaire, ce qui rendait la vénalité impossible; au nombre quelquefois de plusieurs milliers, ce qui empêchait l'intimidation; et

votant en secret, sous la présidence de l'archonte, qui avait fait l'instruction préliminaire de la cause. Ainsi se produisait à Athènes le grand principe de la division des pouvoirs, que Rome ni le moyen âge n'ont jamais connu.

Le pouvoir législatif restait tout entier à l'assemblée générale. Mais de combien de liens cette démocratie qu'on se plaît à représenter si folle et si mobile s'était enchaînée elle-même. Elle ne pouvait voter d'abord que sur une proposition du sénat¹. Et, si elle voulait changer une des lois *constituantes*, il fallait recourir à la lente procédure des thesmothètes (voy. p. 199), dont l'établissement est dû peut-être à Périclès. Chaque citoyen avait l'initiative des lois, mais avec une responsabilité rigoureuse. Avant de présenter une disposition nouvelle, un orateur devait bien veiller à ce qu'elle ne fût pas en contradiction avec une ancienne loi; ou, si cette contradiction existait, il devait la faire connaître et obtenir la modification nécessaire, afin que l'unité de la législation fût maintenue. Faute de ces précautions, il pouvait être mis en jugement par-devant les thesmothètes et sévèrement puni². Nous-mêmes, n'aurions-nous pas besoin de quelque institution semblable, pour prévenir le chaos de notre *Bulletin des lois*?

J'ai déjà parlé des gardiens des lois, les sept *nomophylaxes*, qui furent institués après la réforme de l'aréopage, par Éphialte, et auxquels on conserva un droit de *veto* contre les actes et les propositions des magistrats qui blessaient les lois existantes. C'était comme le pouvoir conservateur de la société athénienne.

La gloire a bien souvent tué la liberté. Que de fois,

1. Cette restriction fut levée ou mal observée, comme le prouvent les exemples cités par Schoenmann, *de Comitibus Atheniensibus*, p. 98; mais à quelle époque? On l'ignore. Le plus ancien exemple est de l'année 403. Xénophon, *Helléniques*, I, vii.

2. C'était la *γραφὴ παρανόμων*, qu'on pourrait appeler l'action d'illégalité.

comme disait un Romain, le bruit des armes a étouffé le cri de la loi violée ! Les victoires populaires de Marathon, de Salamine et de Mycale étendirent au contraire les libertés publiques. Ce fut sous leur influence et sous la direction d'Aristide, d'Éphialte, surtout de Périclès, que la constitution se transforma et devint à la fois si libre et si contenue ; image de l'âme même de celui qui lui donna ce grand caractère, de l'orateur puissant et réservé, de l'homme d'État prudent et novateur : force immense, et cependant maîtresse d'elle-même.

Périclès savait que dans les âmes mal trempées la pauvreté avilit et dégrade¹. Il voulut que tout citoyen fût assuré de sa subsistance. Les plus pauvres furent envoyés dans les nombreuses colonies qu'il fonda, et où ils devenaient propriétaires. Pour ceux qui restaient dans la cité, ils trouvaient d'amples ressources dans le travail des arsenaux, dans les grandes constructions dont Périclès décora la ville, dans l'immense commerce dont Athènes fut le centre, dans l'indemnité d'une obole accordée aux juges² et à tout homme du peuple qui assistait aux assemblées ; enfin dans le service militaire, auquel était attachée une solde considérable³. Tous les ans une escadre de 60 galères était armée pendant huit mois, et des garnisons étaient entretenues dans plusieurs postes. Or, chaque hoplite recevait par jour deux oboles pour solde et autant pour son entretien, les officiers le double, les cavaliers le triple. Ajoutons encore des distributions gratuites de blé, mais non périodiques comme à Rome, pour ne pas nourrir la paresse du peuple ; et, ce qu'on ne

1. Franklin a dit énergiquement : « Il est bien difficile qu'un sac vide se tienne debout. »

2. Aristote, *Politique*, II, x. Cléon porta, vers 428, ce salaire à 3 oboles. Scholiaste d'Aristophane *ad Plutum*. Le service militaire appelant au dehors les jeunes gens, c'étaient les vieillards qui, en temps de guerre, composaient surtout les tribunaux.

3. Deux oboles pour la solde, *μισθός*, et deux pour les vivres, *σιτηρεσιόν*. Ulp. sur Démosth., *περί συνταξ*, p. 50 A.

trouve dans toute l'antiquité que dans la seule Athènes, l'État secourant les citoyens empêchés par leurs infirmités de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance¹, et élevant les enfants de ceux qui étaient morts pour lui.

Dans ces mesures, on a hautement blâmé la solde allouée aux juges et aux membres de l'assemblée générale. On a oublié que cette aristocratie qui s'appelait le peuple athénien, faisant dans les cours de justice et dans les assemblées, non ses propres affaires, mais celles de la moitié du monde grec, avait droit d'exiger une indemnité pour le temps qu'elle perdait au service d'autrui. L'honneur de ces fonctions eût dû suffire, je l'accorde; mais le principe de la démocratie est de payer tous les services; et ce principe, Athènes l'appliquait non-seulement, comme nous, aux fonctions de l'administration, de l'armée et de la justice, mais encore à l'assemblée générale qui, placée à la tête de l'empire, n'était qu'une *chambre des représentants* plus nombreuse que la nôtre².

Il en résulta sans doute quelques travers, dont la satire s'empara; mais les reproches ne furent fondés qu'à l'époque où l'institution, ayant survécu aux circonstances qui l'avaient fait naître, cessa d'être légitime. Quand Athènes eut perdu son empire, et qu'elle n'eut plus qu'à traiter ses propres affaires, loin d'abolir l'indemnité on l'aug-

1. Aristote, *Politique*, II, vi; Lysias, περὶ τοῦ ἀδυνάτου. Le sénat examinait les demandes; l'assemblée allouait les secours; le paiement se faisait par prytanie; et, à chaque prytanie, nouvel examen fait par le sénat. Cf. Boeckh, liv. II, ch. xvii. Ce secours, d'abord d'une obole, fut ensuite porté à deux. Les juges n'avaient pas davantage. Une obole valait à peine 15 centimes.

2. Cette dernière innovation, l'indemnité ou droit de présence à l'assemblée générale, a été d'ailleurs attribuée à tort à Périclès. Elle eut peut-être lieu sous son administration, mais sur la proposition d'un certain Callistrate, que nous ne connaissons pas. Le même usage existait à Rhodes. Aristote, *Politique*, V, v. Cette indemnité est ce que nous appelons des jetons de présence. Nous trouvons cet usage bon pour nos académies; nous l'avons décrété pour nos législateurs; nous serions injustes de le trouver mauvais pour l'assemblée athénienne.

menta; d'une obole on la porta à trois¹, même à cinq. C'est ainsi que les institutions bonnes d'abord se dépravaient; que ce qui était légitime et juste cesse de l'être; que la cité s'affaisse et tombe sous le poids d'anciens droits dégénérés en abus.

Auguste et Louis XIV imposèrent à ceux qui les approchaient plus de dignité, le respect de soi-même, le goût des arts et des lettres qui élèvent l'esprit et ennobliissent les sentiments. Ce qu'ils firent pour leur cour, Périclès le fit pour Athènes tout entière; et, seul peut-être de tous les hommes qui ont été chefs d'État, il se préoccupa de l'éducation morale de son peuple, tout autant que de son bien-être et de sa puissance. Il institua des combats de musique pour les Panathénées, ces fêtes solennelles où assistaient toute la population de l'Attique et les envoyés des colonies; où les coureurs, les athlètes et les poètes venaient disputer le prix offert par la république, une couronne d'olivier; où une loi enfin ordonnait de lire au peuple les poèmes d'Homère et la *Perséide* de Choerilos, cet esclave de Samos qui chanta la victoire et la liberté, et qui reçut d'Athènes une pièce d'or pour chacun de ses vers. Il multiplia les fêtes au point qu'Athènes en eut, dit Xénophon, plus qu'aucune autre cité de la Grèce, 80 par an¹, non 80 jours de paresse ou de débauche, mais de grandes solennités nationales, durant lesquelles les plaisirs les plus relevés de l'esprit se trouvaient associés aux plus imposants spectacles

1. Vers 394, selon Bœckh, liv. II, ch. xiv. Il porte cette dépense des 3 oboles, pour les assemblées, à 30 ou 35 talents par an. Nous croyons qu'en fixant à 8000 le chiffre des assistants aux assemblées ordinaires, il le porte, comme il l'a reconnu plus tard, beaucoup trop haut; mais ce n'est encore qu'une dépense de 156 à 180 000 fr. par an. Le budget de notre Corps législatif et du Sénat est d'environ 8 millions.

2. Isocr. *Paneg.* Les fêtes des Bacchantes furieuses et lubriques de la Béotie et de la Thrace ne furent jamais populaires à Athènes. M. Ch. Lenormant dit de Sophocle: « nul parmi les Grecs n'a reçu une révélation plus étonnante de la chasteté; on ne le voit jamais s'amollir dans la peinture des égarements de l'âme, et quand il nous touche, il ne surprend pas nos sens; il n'intéresse aucune de nos faiblesses. »

des pompes religieuses, de l'art le plus parfait et de la plus riante nature. C'était alors que prêtres, orateurs ou poètes s'accordaient à raviver les patriotiques souvenirs, et que le théâtre, malgré le drame satirique et la comédie qui s'y étaient glissés, restait une leçon; alors qu'Eschyle ne montrait jamais, au témoignage d'Aristophane, une passion efféminée, « mais les exploits des Patrocle et des Teucer au cœur de lion, pour inspirer à chaque citoyen le désir de s'égalier à ces héros, dès que sonnera la trompette retentissante; » alors que l'Antigone de Sophocle versait tant de douces et pénétrantes paroles de son cœur, « fait pour aimer, non pour haïr; » qu'Euripide montrait Alceste consentant à mourir pour son époux, et Macarie pour ses frères; alors enfin que se chantaient ces vers qui attendrirent les Syracusains et Lysandre, et deux fois sauvèrent Athènes et les Athéniens.

Pour que tout citoyen pût assister à la représentation de ces chefs-d'œuvre, Périclès rétablit l'ancien usage des entrées publiques, du moins pour les pauvres; il fonda une caisse, le *théoricon*, qui paya leur place au théâtre. Comme plusieurs de ses institutions, celle-ci fut après lui pervertie. On grossit démesurément, aux dépens du trésor, cette caisse des plaisirs du peuple, laquelle dut pourvoir à la magnificence des fêtes; et une loi prononça la peine de mort contre l'orateur qui proposerait d'en employer les fonds aux dépenses de la guerre. Périclès ne pouvait prévoir cette exagération malheureuse. Montesquieu l'a dit à propos des meilleures lois, qui peuvent devenir détestables : « Ce n'est pas la liqueur qui est corrompue, c'est le vase. » Le peuple de Démosthène n'était plus celui de Périclès.

Cependant il faudrait, même sur ce point, faire encore des réserves. Ceux qui ont tant accusé Athènes et Périclès de folles prodigalités veulent bien excepter de leurs reproches les dépenses pour les monuments. Ils ont fait

retomber tout le poids de leur colère sur les fêtes et les spectacles. Ils oublient que les dépenses d'un État ne sont pas déterminées seulement par les besoins de première nécessité, mais aussi par les besoins d'opinion, qui sont quelquefois aussi impérieux que les autres. Ce que nous donnons à notre bien-être, à notre luxe personnel, les Grecs le donnaient à l'État et à la religion. Les fêtes étaient pour chaque cité une partie de la gloire nationale et du culte¹. A quoi tenait la renommée d'une ville grecque ? Dans le passé à ses exploits ; dans le présent, après sa puissance, à ses monuments et à ses spectacles. Plus ceux-ci étaient brillants et multipliés, plus grand était l'éclat de la patrie, plus certaine semblait la protection des dieux. Et ils ne se trompaient pas ; l'argent qu'un peuple perd en fêtes patriotiques ou religieuses, il le regagne en moralité. Les grands spectacles inspirent les grandes pensées, parce qu'ils vont remuer jusqu'au fond de l'âme les nobles sentiments. Ils devraient être une partie de l'éducation du peuple ; mais nos sociétés modernes ne les connaissent plus.

Il fallait qu'Athènes fût digne de son peuple et de son empire. Pour l'embellir d'immortels monuments, Périclès ne se fit point scrupule d'employer l'argent du trésor des alliés. Du moment, disait-il, qu'Athènes remplit ses engagements en exerçant une protection efficace, nul n'a de compte à lui demander. Le peuple et la ville profitaient de cette morale peu rigoureuse. Une foule d'ouvriers de toutes les industries trouvèrent à employer leurs

1. Le théâtre d'Athènes pouvait contenir trente mille spectateurs (Platon, *Symposion*). M. Grote dit avec beaucoup de raison, t. XI, p. 495 : « The Theoric Fund was essentially the Church-Fund at Athens ; that upon which were charged all the expenses incurred by the state in the festivals and the worship of the gods. The Dioboly or distribution of two oboli to each present citizen, was one part of this expenditure, given in order to ensure that every citizen should have opportunity of attending the festival, and doing honour to the god. » Xénophon, dans son traité des *Revenus de l'Attique* (VI, 1), exprime bien cette pensée en disant que si l'on adopte ses plans, les fêtes pourraient être célébrées avec plus de magnificence.

bras et à soutenir leur vie par un gain légitime, dans l'immense atelier que leur ouvrit Périclès. Des corps de métiers s'organisèrent sous des chefs pour extraire et tailler le marbre, couler le bronze, travailler l'or, l'ivoire, l'ébène et le cèdre employés dans la construction des édifices publics ou les statues des dieux, pour sculpter la riche ornementation des temples, ou les décorer de brillantes peintures, car, malgré notre goût bien décidé pour le marbre et la pierre nus, nous sommes forcés de reconnaître que l'architecture et la sculpture polychromes plaisaient fort aux Grecs. La statue de Minerve, au Parthénon, n'était pas seule en ivoire et or; le Jupiter d'Olympie, l'Esculape d'Epidaure, étaient faits de semblables matières et bien d'autres¹. La couleur aussi jouait un rôle important dans la décoration des temples. Des teintes plus ou moins fortes coloraient les pierres, même les sculptures du fronton, de la frise et des métopes; des ornements en bronze doré et divers émaux y étaient incrustés; les jours de fête, on y attachait des guirlandes, de sorte que l'édifice portait au front comme une brillante couronne de fleurs, coupée par un bandeau de pierreries².

Périclès investit de la suprême direction de ces tra-

1. Voy. dans Pausanias, II, 27, les moyens employés pour empêcher que l'ivoire par trop de sécheresse ne se fendît.

2. On a retrouvé dans l'aile droite des Propylées, en 1836, une inscription des dépenses faites pour l'édifice. Il y est beaucoup question de peintures à l'encaustique, Ἐγκαῦται, et l'on peut voir dans le musée de l'Acropole des fragments encore couverts de beaux restes de couleur antique, du vert, du bleu, du rouge.

M. Beulé distingue trois époques. « D'abord les contours sont arrêtés par un trait profond qui seul est peint en rouge. La rainure retenait la couleur qu'on ne savait point, sans doute, fixer sur le marbre lisse, à l'aide du feu et de la cire : ce fut la première époque. Plus tard au temps de Cimon et de Périclès, sur les temples de Thésée et de la Victoire comme sur le Parthénon et les Propylées, on esquissa à la pointe un léger dessin et la couleur appliquée à l'encaustique remplit de ses couches tout l'intérieur du trou : ce fut la seconde époque. Enfin les ornements furent sculptés avant d'être peints et se détachèrent en relief sur les fonds unis : ce fut le principe de l'Érechthéion et des monuments postérieurs. De là il n'y avait qu'un pas à l'architecture de l'époque romaine qui sculpta les ornements sans les peindre. » *L'Acropole* t. II, p. 12. Il dit

vaux Phidias, l'artiste immortel qui brisa sans retour pour les Grecs le joug de cet art hiératique, dont on reconnaît l'influence fatale dans les belles statues d'Égine, aux corps pleins de vie et de mouvement, aux têtes grimaçant jusque dans la douleur et la mort le même rire imbécile. Phidias cherchait la beauté idéale et la réalisait sans qu'on sentît l'effort, ce qui est l'art suprême; car il n'y a de grand que ce qui est simple. Il donna la plus haute perfection aux formes corporelles, et aux têtes une noblesse, une intelligence toutes divines. Un de ces hommes qui croient que l'art est la copie de la nature lui demanda où donc il avait pris la majestueuse figure de Jupiter Olympien. « Dans Homère, » répondit-il, et il récita ces trois vers : « Ayant dit, le fils de Saturne fit, de ses noirs sourcils, le signe du commandement; les cheveux du monarque, parfumés d'ambroisie, s'agitent sur sa tête immortelle; et il a fait trembler le vaste Olympe¹. » Comme Alexandre, Phidias avait sous lui des lieutenants dignes de commander en chef. Le Parthénon, temple de Pallas, tout en marbre du Pentélique et surnommé *Hécatompédon*, à cause de sa belle façade de cent pieds de large², fut l'ouvrage d'Ictinos et de Callicratès. Le temple d'Éleusis, un des plus vastes de la Grèce, fut édifié par Corœbos, Métagénès et Xénoclès. Callicratès dirigea la construction d'un troisième mur qui coupa en deux zones la longue et large avenue menant d'Athènes à la mer, de telle sorte que, si l'ennemi venait à s'emparer

plus loin (t. II, p. 59) : « au Parthenon, les triglyphes étaient bleus; le fond des métopes, rouge; les mutules, bleues; et la bande en creux qui les sépare, rouge. Les gouttes étaient dorées. »

1. Dans le magnifique portrait que fait Périclès du caractère de son peuple, il exprime bien ce goût sobre et sévère de la beauté grande et simple, qui est le talent des artistes athéniens : φιλοκαλοῦμεν μετ' εὐτελείας. Thucydide, II, XL. Phidias paraît être né vers 496.

2. Ce qui donne pour mesure du pied grec 0^m,320. Le Parthénon a 70^m,80 de long sur 32 de large, et 21 de haut; 8 colonnes de face, 17 de profil, les colonnes d'angle deux fois comptées. La statue de la Victoire que portait Minerve avait 1^m,80 de hauteur.

de l'un, l'autre restât libre, pour les communications entre la ville et ses ports¹. Le Milésien Hippodamos acheva le Pirée, la première ville de la Grèce, bâtie sur un plan régulier, la première aussi dont la prospérité commerciale et la défense aient été assurées par de si immenses et coûteux ouvrages. L'*Odéon*, destiné aux concours de musique, fut élevé sur le modèle de la tente de Xerxès. L'*Érechthéion*, le chef-d'œuvre accompli de l'ordonnance ionique, comme le Parthénon est le chef-d'œuvre de l'ordonnance dorique, fut reconstruit. C'est à l'architecte Mnésiclès qu'on doit les magnifiques vestibules de l'acropole, connus sous le nom de *Propylés*, et dont Épaminondas disait qu'il aurait voulu les transporter à Thèbes pour en orner la Cadmée. Ils sont de marbre et coûtèrent 2012 talents, c'est-à-dire plus que le revenu annuel de la république². Nommons encore, parmi les artistes de ce temps fortuné, Callimachos, l'inventeur de l'ordre corinthien, et Panénos, le frère de Phidias.

Ce ne sont ni les siècles ni les barbares qui ont mutilé le plus beau des monuments d'Athènes et du monde. Le Parthénon était encore intact en 1687. A cette époque, le Vénitien Morosini bombarda la citadelle, et un des

1. Les deux murs qui descendaient au Pirée avaient 7 200 mètres; celui qui allait à Phalère 6400.

2. Le Parthénon et l'Odéon étaient construits avant 437; les Propylés avant 431, mais ne furent pas terminés. La guerre du Péloponnèse empêcha aussi d'achever l'Érechthéion et les temples de Cérès à Éleusis, de Minerve à Sunion, de Némésis à Rhamnous. Dans un *Mémoire explicatif et justificatif de la restauration de l'Érechthéion*, M. Tetaz n'admet pour tout cet édifice que deux grandes divisions, bien qu'il y ait trois portiques : le temple de Minerve Poliade, renfermant un autel à Érechthée, avec le Palladion ou statue de bois tombée du ciel, et le Pandroséion, renfermant l'olivier sacré et le puits d'eau salée. Le toit de la tribune fameuse des Cariatides, au midi, est soutenu par six jeunes filles, les Erréphores. Ce portique a été restauré par la France en 1846. Ce charmant édifice est de très-petite proportion, mais il ne faut pas oublier que dans les temples anciens l'autel était placé en avant du seuil et que toutes les cérémonies se passaient au dehors, le temple n'étant que la résidence de la divinité dont il renfermait l'image, et le lieu de dépôt des offrandes, une sorte de musée pieux et même de trésor où les cités et les particuliers mettaient leur argent en dépôt.

projectiles, mettant le feu à des barils de poudre enfermés dans le temple, en fit sauter une partie. Il voulut faire descendre les statues du fronton et les brisa. Lord Elgin, au commencement de ce siècle, fit arracher les bas-reliefs de la frise et des métopes : ce fut un autre désastre. L'Ilissus et le Thésée, enlevés par Morosini et lord Elgin, tout mutilés qu'ils soient, sont encore deux des plus précieux débris de l'antiquité. Le nombre des fragments emportés de la Grèce par lord Elgin fut de 244, dont 56 provenant du Parthénon. En 1812, d'autres Anglais arrachèrent la frise du temple de Phigalie, construit par Ictinos et sculpté par Alcaménès. Tout cela a été vendu argent comptant, et c'est en Angleterre qu'il faut aller admirer l'art grec et Phidias.

L'intérieur du Parthénon était divisé en deux salles : la plus petite, en arrière, ou *opisthodomé*, renfermait le trésor public, la plus grande contenait un des chefs-d'œuvre de Phidias, la statue de Minerve, haute de 11^m,96, tenant d'une main une lance, de l'autre une Victoire. Son casque était surmonté d'un sphinx, emblème de l'intelligence, et au-dessus de la visière étaient huit chevaux lancés de front au galop, image de la rapidité de la pensée divine. Les draperies étaient en or, les parties nues en ivoire, les yeux en pierres précieuses. Sur le bouclier, placé aux pieds de la déesse, étaient représentés : au dehors, le combat des Athéniens et des Amazones ; sur la face interne, celui des géants et des dieux ; sur la chaussure, celui des Lapithes et des Centaures. Sur le piédestal se voyait la naissance de Pandore. Chaque année, au mois thargélion (mai et juin), on enlevait les ornements de la statue pour en nettoyer les moindres détails : l'opération devait être faite en un jour, et tant qu'elle durait la statue restait voilée. Cette statue fut portée à Constantinople sous le règne de Justinien. Les deux frontons du temple étaient ornés de figures en ronde bosse, à peu près deux fois plus grandes

que nature. La frise, qui régnait à treize mètres d'élévation autour de la *cella*, sur un développement de plus de cent soixante mètres, représentait la procession des grandes Panathénées. Le fond du bas-relief était peint en bleu de ciel, et des ornements en bronze doré étaient probablement attachés sur les draperies des personnages. Sur les métopes de l'entablement extérieur étaient sculptés des Lapithes luttant contre les Centaures.

Pour comprendre la sublime magnificence de ce monument, il faut lui rendre, par la pensée, tout ce que les hommes lui ont ôté, puis le placer au point culminant de l'acropole, d'où le plus splendide panorama se déroule aux yeux, l'entourer, enfin, des autres édifices qui l'accompagnaient : l'*Érechthéion*, qui montrait toutes les élégances de l'art à côté de la sévère grandeur du Parthénon ; sur la route qui menait aux *Propylées*, cette statue de bronze, haute de vingt ou vingt-cinq mètres, celle de Minerve-Promachos, dont l'aspect fit reculer, huit siècles après, Alaric et ses hordes barbares ; plus bas, enfin, à l'entrée même de l'acropole, ce vestibule incomparable dont le temple de la Victoire formait une des ailes.

On a fait récemment au Parthénon une observation qui prouve combien ces Grecs avaient le sens profond de l'art et comme ils savaient corriger la géométrie par le goût. Dans tout le Parthénon, il n'y a pas une surface qui soit absolument plane. De même que les colonnes n'ont toute leur beauté qu'à la condition de présenter vers leur milieu un léger renflement dont l'œil ne se rend pas compte, l'édifice entier, colonnades et murs, est légèrement incliné vers l'intérieur, et toutes les lignes horizontales sont convexes ; mais avec quelle mesure ! suffisamment pour que le regard et la lumière glissent mollement sur les surfaces et que le monument ait à la fois la grâce de l'art et la solidité de la force ; pas assez pour qu'il prenne, comme les temples égyptiens, l'aspect

écrasé et lourd d'une pyramide tronquée. Sur la façade méridionale, la flèche de la courbe n'est que de 123 millimètres¹.

La peinture n'eut jamais en Grèce la perfection de la sculpture, quoi qu'on dise, sur la foi d'anecdotes plus fameuses que véridiques; mais, dans la mesure de ses forces, elle brilla aussi à cette époque dans Athènes.

1. Voy. sur toutes ces questions : Beulé, *l'Acropole et l'architecture au siècle de Pisistrate*, E. David, art. *Phidias*, dans la *Biographie universelle*, et O. Müller, *de Phidiæ vita*, qui cite huit statues de Minerve par Phidias, dont quatre sur l'acropole d'Athènes. Celle de Minerve Promachos, entre les Propylées et le Parthénon, était visible de la haute mer. — J'ai déjà parlé du temple de Thésée et de celui de Jupiter Olympien dont les colonnes sont à peu près le seul reste qui subsiste de l'ordre Corinthien sur le sol de la Grèce (p. 208 et 425); on cite encore à Athènes, l'*Anacéion*, temple de Castor et de Pollux où se faisait la vente des esclaves; le *Panthéon*, consacré à tous les dieux, et porté par cent vingt colonnes de marbre de Phrygie; la porte principale était décorée de deux chevaux sculptés par Praxitèle; le temple des *Huit-Vents*, tour octogonale de marbre et monument médiocre construit 150 av. J.-C. Sur chacune de ses huit faces, répondant à la direction d'où soufflent les principaux vents, était sculptée l'image d'un d'entre eux. Cette tour subsiste encore, ainsi que le monument choragique de Lysistrate, érigé par la tribu Acamantide qui avait remporté un prix dans un chœur; on en a fait une copie dans le parc de Saint-Cloud. Le Musée, colline voisine de la citadelle, devint un fort souvent occupé, depuis Antigone, par une garnison macédonienne. Au *Pompéion*, à l'entrée de la ville, du côté de Phalère, se préparait la pompe des Panéguries; on y conservait les objets sacrés. On voit encore sur la pente sud-est de la citadelle les restes du théâtre de Bacchus. Mais le stade d'Hérode Atticus, une des merveilles d'Athènes, suivant Pausanias, a disparu. Le Céramique était en partie hors des murs où il servait de cimetière public, en partie enclavé dans la ville où il renfermait plusieurs temples et une ἀγορά, la plus fréquentée d'Athènes. Le Lycée, l'Académie et le Cynosarge, trois gymnases et promenades ombragées, étaient hors des murs. Aristote enseigna dans l'un, Platon dans l'autre, Antisthène dans le troisième. De là les noms des deux premières écoles et même de la troisième, l'école cynique. Le Lycée, situé sur les bords de l'Ilissus, avait été ainsi appelé à cause d'Apollon tueur de loups, Λύκος, auquel il était dédié. Une statue du dieu ornait sa principale entrée. Il y avait des tableaux le long des murs, et ses jardins renfermaient de magnifiques allées où Aristote enseignait en se promenant, περιπατῶν; de là un autre nom de ses élèves, les péripatéticiens. L'Académie, anciens jardins d'Académus, était dans la partie du Céramique située hors de la ville, à 6 stades environ des remparts. On y trouvait des allées couvertes, des sources limpides et de beaux platanes. A l'entrée étaient un autel et une statue de l'Amour. Le Cynosarge était non loin du Lycée. M. Beulé, qui a retrouvé l'entrée véritable de la citadelle, le grand escalier des Propylées, est très-disposé à accorder à Phidias le fronton oriental du Parthénon avec tout le dessin de la frise; et il lui attribue l'invention du bas-relief, genre de sculpture tout idéal et conventionnel substitué

Panénos, Polygnote¹ et Micon, décorèrent le *Pœcile* de tableaux, vivantes leçons qui racontaient aux Athéniens les hauts faits de leurs pères. Comme Michel-Ange, Phidias étudia la peinture, mais ne voulut peindre que le seul Périclès.

Cependant plusieurs murmuraient des sommes considérables employées à ces travaux. Les grands surtout accusaient une prodigalité qui ruinait le trésor, et invoquaient les droits des alliés, dont on employait les tributs à « dorer, à embellir la ville comme une femme coquette, que l'on couvre de pierres précieuses; à ériger des statues magnifiques; à construire des temples dont un seul a coûté 1000 talents. » Périclès les fit taire d'un mot. « Athéniens, dit-il un jour en pleine assemblée, trouvez-vous que je fais trop de dépenses? — Oui, répondit-on de toutes parts. — Eh bien! reprit Périclès, c'est moi seul qui les supporterai; mais aussi mon nom seul, comme il est juste, sera gravé sur tous ces monuments. » Le sentiment de la vraie gloire étouffa de mesquines rancunes. Le peuple, tout d'une voix, s'écria que Périclès avait bien fait et devait continuer à embellir la cité sans y rien épargner. C'est ainsi que gouvernait Périclès : il en appelait des préoccupations égoïstes aux sentiments élevés.

Un jour le peuple discutait avec Phidias, à l'assemblée générale, le dessin et la matière de la statue de Minerve. L'artiste la voulait de marbre, parce que l'éclat du marbre subsiste plus longtemps; mais il ajouta qu'ainsi elle coûterait moins : à ces mots, et comme si l'économie envers les dieux était une impiété, on lui cria de se taire,

par lui au système de la demi-bosse et que les modernes n'ont repris, sauf J. Goujon, que de nos jours. Phidias a rarement travaillé le marbre. Sur trente-cinq statues qu'on cite de lui, vingt-trois sont en bronze, sept en or et en ivoire, trois en marbre.

1. Polygnote est antérieur à cette époque, car il était déjà célèbre au temps de la seconde guerre médique. Cf. Letronne, *Lettres à un antiquaire*, p. 456.

qu'il la fallait d'or et d'ivoire, et d'or le plus pur; on lui en donna pour les ornements le poids de quarante talents¹, c'est-à-dire plus de trois millions de francs. Certes, il sera beaucoup pardonné à ce peuple qui consentait à dépenser des richesses acquises par son travail ou ses armes, non comme la plèbe de Rome, pour des fêtes grossières ou les jeux sanglants de l'amphithéâtre, mais en de nobles travaux, qui ont fait l'admiration des siècles. Souvenons-nous, d'ailleurs, pour repousser de Périclès et du peuple le reproche de folle prodigalité, qu'à côté des œuvres d'art il y avait les œuvres utiles : les trois murs qui reliaient Athènes à ses ports, les fortifications de la citadelle, l'arsenal, enfin, et les bassins du Pirée, qui seuls coûtèrent 1000 talents : qu'enfin toutes ces dépenses étaient ménagées avec une économie si sévère, que le trésor public gardait une réserve de près de 10000 talents.

Les Perses avaient contraint les Athéniens à faire de grandes choses; pendant deux générations ils marchèrent d'eux-mêmes dans cette voie de l'héroïsme. Périclès ne les y fit pas entrer assurément; mais il les y soutint. Cela suffit à sa gloire. Il faut dire aussi que nul n'eut de plus glorieux auxiliaires. La nature, prodigue pour son peuple favori, avait réuni dans Athènes le plus brillant concours de génies éminents. Tous y venaient comme vers la capitale de l'intelligence; et l'on vit alors un des plus vifs éclairs de civilisation qui aient brillé sur le monde. Quel temps, en effet, que celui où pouvaient se rencontrer, dans la même cité, à côté de Périclès, Sophocle et Euripide, Lysias et Hérodote, Méton et Hippocrate, Aristophane et Phidias, Socrate et Anaxagore, Apollodore et Zeuxis, Polygnote et Parrhasios; dans une cité qui venait à peine de perdre Eschyle, qui allait avoir Thucydide, Xénophon, Platon et Aristote², et qui, pour

1. Je prends la somme la plus faible, car d'autres disent 44 talents.

2. Aristote n'est pas d'Athènes, mais il y étudia et y enseigna treize

faire des morts illustres ses concitoyens, leur dressait des statues. Pindare, resté à Thèbes sans honneur, siégeait en bronze sous le portique royal, un livre sur les genoux, la lyre à la main et un diadème sur la tête ! Que devaient être les élèves de tels maîtres ? Ce qu'ils furent : les maîtres de la Grèce et du monde. Thucydide le dit : Athènes était alors l'institutrice de la Grèce, comme elle en était la cité nourricière¹. Voyez cette démocratie d'élite allant du théâtre de Sophocle au Parthénon de Phidias, ou à la tribune d'où Périclès fait entendre la langue des dieux ; écoutant Hérodote qui lui raconte les grands chocs de l'Europe et de l'Asie ; Hippocrate qui découvre quelques-uns des secrets de la nature ; Anaxagore qui sépare Dieu du monde ; Socrate qui fonde la morale humaine. Quelles leçons ! l'art, la poésie, la science, l'histoire, la philosophie, prennent un sublime essor. Il n'y a place pour aucun talent, pour aucun genre secondaire. L'art qu'Athènes honore entre tous est l'art par excellence, l'architecture ; sa poésie est le drame, la plus haute expression du talent poétique, car il réunit en lui-même tous les genres, comme l'architecture appelle à son service tous les arts². Ainsi, en ce fortuné moment, tout est grandiose, la puissance d'Athènes, comme le génie des hommes supérieurs qui la conduisent et l'honorent.

ans. Périclès attirait à Athènes les étrangers de distinction. Lysias dit : « Céphalon mon père y vint par le conseil de Périclès. »

1. Athènes était le plus grand marché de céréales du monde. C'était au Pirée que les Insulaires et nombre de cités du continent venaient s'approvisionner. Chaque année toutes les villes lui envoyaient les prémices de leurs moissons. Voy. ci-dessus p. 166, note 1.

2. Je ne puis m'arrêter devant deux grands hommes de ce temps, Sophocle et Euripide. Je fais seulement cette remarque que l'*OEdipe roi* de Sophocle fut battu par la composition rivale de Philoclès ; que la *Médée* d'Euripide n'obtint que le troisième prix, Euphorion, fils d'Eschyle, ayant eu le premier ; et que pourtant ces deux tragédies sont les meilleures qui nous restent de Sophocle et d'Euripide. Celui-ci mourut en Macédoine, mais Athènes lui érigea au Pirée un cénotaphe sur lequel on écrivit : « La gloire d'Euripide a pour monument la Grèce entière. »

Aussi un patriotique orgueil anime tout ce peuple fier de sa belle cité. Le citoyen, même le plus obscur¹, se sent un personnage important, car il a sa voix dans ces assemblées souveraines, où rarement plus de 5000 votants assistent. Il fait la loi, et il l'applique dans ces tribunaux où la moitié du monde grec vient se faire juger par lui. Partout il entend les orateurs les plus habiles, et il discute avec Phidias une question d'art, décide au concours des tragédies entre Sophocle et Euripide, siffle parfois celui même dont Platon disait que les Muses avaient fait de son âme leur sanctuaire, si Aristophane blessait l'exquise pureté de son goût et cette élégance ingénieuse de l'esprit à laquelle Athènes a donné son nom, l'atticisme. Chaque jour, en montant au Pnyx, l'Athénien voit ses navires partir du Pirée, les uns pour l'Euxin, la Thrace ou l'Égypte; les autres pour l'Adriatique ou les côtes d'Italie et de Sicile. Si de la mer, son domaine, il reporte autour de lui ses regards, il voit la grandeur d'Athènes répondre par ses monuments à la grandeur de son empire; et parmi ses concitoyens, il trouve si peu de misère, tant d'activité des bras et de l'intelligence, qu'il se dit, à ce spectacle, que son peuple est le premier peuple de la terre. Et ce cri d'orgueil n'était que l'écho de la pensée générale. « Tout alors était commun entre les Grecs, dit un des interlocuteurs d'Athénée; mais les Athéniens seuls avaient su trouver le chemin de l'immortalité. » Athènes était bien alors la cité de Minerve, l'intelligence armée.

Tout ceci ne ressemble guère au portrait qu'ordinairement on trace du peuple athénien en s'aidant d'Aristophane. Écoutez le poète se moquant du *peuple jugeur*,

1. On remarquera qu'il y avait peu de différence d'éducation à Athènes entre le riche et le pauvre. Je trouve dans Thucydide, liv. II, ch. XL, un mot caractéristique : « Dans notre cité, il n'est honteux à personne d'avouer qu'il est pauvre; mais ne pas chasser la pauvreté par le travail, voilà ce qui est honteux. »

du Pnygien, mangeur de fèves¹, et des badauds de l'assemblée : « Vois, dit un personnage des *Guépes* à Philocléon, lorsqu'il te serait si facile de t'enrichir, vois comme tu es toujours berné par ces prétendus amis du peuple. Toi qui es le maître de tant de villes, depuis le Pont-Euxin jusqu'à la Sardaigne, tu as à peine la jouissance d'un misérable salaire ! Encore te l'exprime-t-on goutte à goutte pour que tu vives, comme on fait l'huile de la laine : c'est qu'ils veulent que tu sois pauvre ; et pourquoi le veulent-ils ? Je vais te le dire : c'est pour que tu connaisses la main qui te nourrit, et que lorsqu'ils t'excitent et te lancent sur quelqu'un de leurs ennemis, tu leur obéisses et déchires ceux qu'ils te désignent ; car, s'ils voulaient donner au peuple les moyens de vivre, rien ne serait plus facile. N'avons-nous pas mille villes qui nous payent tribut aujourd'hui ? si à chacune d'elles on assignait vingt hommes à nourrir, nos vingt mille citoyens vivraient au sein des délices, parés de couronnes, nourris de lièvres et de lait nouveau, et goûteraient des jouissances dignes des habitants de cette terre et des vainqueurs de Marathon. Mais maintenant, comme les cueilleurs d'olives, vous suivez celui qui a la monnaie à la main. »

Ailleurs il montre Athènes changeant les bonnes vieilles mœurs rustiques contre un luxe ruineux. Ici les deux peuples, celui de Solon et celui d'Alcibiade, sont représentés par le vieux bonhomme Strepsiade et par son fils Phidippide qui le ruine en chevaux ; le père n'est plus qu'une machine à payer les dettes de son fils. Éveillé la nuit par le souci qu'elles lui causent, il se retourne agité sur son lit, il entend Phidippide qui, jusque dans ses rêves, parle chevaux et dépenses : Aïe ! s'écrie le malheureux père, un démarque² qui me mord ! Strepsiade

1. C'est avec des fèves blanches, ou noires, qu'on donnait les suffrages.

2. Comme qui dirait chez nous l'*huissier* ; mais l'exclamation a deux sens.

était un bon campagnard qui possédait le bonheur loin de la ville; mais quoi ! le luxe et la civilisation fascinent, tout y court, tout s'y brûle, comme le moucheron à la lumière. « Ah ! s'écrie Strepsiade en s'adressant à son fils endormi, maudite soit celle qui me fit jadis épouser ta mère ! Je menais aux champs une vie heureuse, grossière, inculte, sans élégance, au milieu des abeilles, des brebis, du marc d'olives. Je m'avisai d'épouser la nièce de Mégaclos, fils de Mégaclos, moi, campagnard, une femme de la ville, pompeuse, aimant le luxe, formée à l'école de Cœsyra. Quand je l'approchais, j'apportais avec moi l'odeur de la lie de vin, des claies chargées de fruits et des monceaux de laine; elle, toute parfumée d'onguents, de safran, ne parlait que dépenses, régals et festins. Je ne dirai pas qu'elle demeurait oisive, elle tissait, et moi, lui montrant ce manteau, je lui disais : « Ma mie, tu tisses trop serré.... » Puis il me vint ce fils que voilà.... Elle le prenait tendrement sur son sein, et lui disait : « Quand seras-tu assez grand pour conduire un char « vers la ville, comme Mégaclos, couvert d'un manteau couleur de safran ? » Et, de mon côté, je lui disais : « Quand seras-tu assez grand pour ramener « les chèvres de Phellée, comme ton père, vêtu d'une « peau de bête ? » Mais il n'a point suivi mes conseils, et voilà qu'il a donné à ma fortune la maladie des chevaux. »

Dans les *Chevaliers*, Aristophane rejette tout voile. C'est bien le peuple lui-même dont le bonhomme Dêmos joue le rôle et porte le nom : vieillard irascible, radoteur et morose, même un peu sourd, qui se laisse mener par les flagorneurs et les charlatans. Il a deux fidèles serviteurs, Nicias et Démosthène; mais un méchant esclave, Cléon, est venu mettre le désordre dans la maison : « Ce corroyeur, connaissant l'humeur du maître, fait le chien couchant, flatte, caresse et enlace le vieillard dans ses réseaux de cuir, en lui disant : « O Peuple ! c'est assez

« d'avoir jugé une affaire; va au bain, prends un morceau, bois, mange, reçois les trois oboles. Veux-tu que je te serve à souper ? » Puis il s'empare de ce que nous avons apprêté et l'offre généreusement à son maître. Dernièrement j'avais préparé à Pylos un gâteau lacédémonien; il vint à bout, par ses ruses et ses détours, de me l'escamoter et de l'offrir à ma place. Soigneux de nous éloigner du maître, il ne souffre pas qu'aucun autre le serve. Debout, le fouet de cuir en main, il écarte les orateurs de sa table, il lui débite des oracles, et le vieillard raffole de prophéties. Quand il le voit dans cet état d'imbécilité, il en profite pour mettre en œuvre ses intrigues; il nous accuse, nous calomnie, et les coups de fouet pleuvent sur nous¹. »

Jamais poète n'eut liberté si grande et n'en usa si largement. Au lieu d'en tenir compte au peuple, qui si débonnairement se laisse bafouer en face, on prend le comique au mot, et la caricature devient un portrait². Le Dêmos d'Athènes ne ressemble pas plus au Dêmos des *Chevaliers*, que le Socrate d'Aristophane au Socrate de Platon. Le bonhomme qui entend bien, même à demi-mot, ne radote pas; car il protège le poète qui l'amuse contre la colère de Cléon, et l'homme qui le sert contre les violences du poète. Il laisse l'un continuer ses chefs-d'œuvre, et il envoie l'autre se faire tuer bravement pour lui devant Amphipolis³.

1. *Les Chevaliers*, traduction de M. Artaud.

2. C'est comme si l'on écrivait l'histoire de notre temps, en se servant exclusivement d'un seul de nos journaux, ou d'une de nos pièces satiriques. On oublie trop que les fonctions actuelles de la presse étaient remplies à Athènes par les poètes comiques et les orateurs. Aux injustices d'Aristophane contre Socrate et le peuple d'Athènes, ajoutons sa guerre acharnée contre Euripide. Tout cela n'empêche pas qu'on ne l'ait cru sur parole. Pour beaucoup de gens, le fidèle portrait du peuple d'Athènes a été le *Perrin Dandin* de Racine. Thucydide, liv. I, ch. LXXVII, et l'envoyé d'Athènes à Sparte, avaient cependant dit ce qu'il fallait penser de cette fureur de juger, φιλοδικία.

3. Voyez ce que Plutarque pense des emprunts faits aux poètes comiques pour écrire l'histoire, *Périclès*, ch. XXIII.

Pour répondre au poëte, je ne voudrais d'autres paroles que celles d'un violent ennemi des Athéniens, conservées par un banni d'Athènes : « Il y a un peuple qui ne respire que les nouveautés : prompt à concevoir, plus prompt à exécuter ; fort, et ayant encore plus d'audace que de force, plus de confiance que d'audace, même dans le péril. Vainqueur, il s'avance et suit la victoire ; vaincu, il ne se laisse point abattre. Pour les Athéniens la vie n'est pas une propriété qui leur appartienne, tant ils la sacrifient aisément à leur pays. Ils n'ont en propre que leur pensée ; et elle conçoit sans relâche de nouveaux desseins pour le bien de l'État. Remplir la tâche qu'ils se sont donnée, voilà leur plus belle fête¹. »

Qu'était-ce donc que ce peuple dont une main ennemie traçait un tel portrait ? Ce peuple qui traitait doucement l'esclave et accueillait l'étranger ; qui assurait aux vieillards, aux infirmes, leur subsistance, et donnait la patrie pour mère aux enfants que la guerre avait faits orphelins ; qui enfin, au milieu de la place publique de la ville, avait dressé l'autel de la Pitié, pour que les suppliants vinssent y suspendre leurs bandelettes. Car, « seuls des Grecs, les Athéniens honoraient la Pitié, déesse secourable dans les vicissitudes de la vie humaine². » Oui, l'histoire peut le dire avec Périclès : « Athènes, pour être admirée, n'aura pas besoin d'un Homère ; la seule vérité suffit à sa gloire. »

Aristophane ne commença d'écrire que trois ans après la mort de Périclès. Il ne put donc l'attaquer ; mais il avait eu des précurseurs qui n'épargnèrent pas l'*Olympien*. Cratinos l'appelait « le père des dieux, le plus grand des tyrans, le fils aîné du temps et de la brigue. » Un autre le sommait de jurer qu'il ne se ferait pas

1. Thucydide, liv. I, ch. LXXI. Discours d'un Corinthien pour déterminer Sparte à la guerre. Après ces paroles d'un ennemi, je n'ai pas besoin de renvoyer à l'éloge d'Athènes par Périclès (Thucydide, liv. II, ch. xxxv-xlvi). Mais, là, quelle élévation ! quelle magnificence !

2. Pausanias, liv. I, ch. xvii, § 1.

roi; Télclidès disait qu'il l'était déjà. On ne désignait ses amis que sous le nom odieux des *Pisistratides*. Aspasia, qu'il avait épousée après avoir répudié sa femme; était appelée la nouvelle Omphale, Déjanire ou Junon. Périclès ne se laissa pas détourner de sa route par ces clameurs, qui n'étaient que la rançon obligée de sa gloire et de sa puissance. On ne peut même lui attribuer sûrement une loi pour restreindre l'insolence des auteurs comiques, et qui tomba bientôt en désuétude.

Pourtant, à la longue, on vit poindre dans la foule le sentiment qui faisait dire au paysan d'Aristide : « Il m'ennuie de l'entendre toujours appeler le Juste. » On s'attaqua aux amis de Périclès. Phidias fut accusé d'avoir détourné une partie de l'or qu'on lui avait remis pour la statue de Minerve. Périclès, prévoyant l'accusation, ou voulant que cet or pût être pour Athènes une ressource dans les jours difficiles, avait conseillé à l'artiste de l'appliquer sur la statue de manière qu'on pût l'ôter, sans nuire à l'ouvrage. Il fut donc facile à Phidias de se disculper; mais il s'était représenté lui-même sur le bouclier de la déesse sous les traits d'un vieillard; et dans une autre figure on reconnaissait aisément l'image de Périclès. C'était, dans les idées religieuses du temps, un sacrilège. Phidias, menacé d'une condamnation capitale, s'enfuit et se retira chez les Éléens¹.

Cette condamnation, un des torts du peuple athénien, était un échec pour Périclès, un encouragement pour ses adversaires. Ils attaquèrent un autre de ses amis, Anaxagore, qu'ils accusèrent de nier l'existence des dieux, et de professer sur les corps célestes des doctrines contraires à la religion. Plus vraiment religieux que ses accusateurs, puisqu'il enseignait une notion plus pure de la divinité²,

1. C'est le récit de Philochore, qui avait écrit une histoire d'Athènes. Putarque, postérieur de quatre cents ans à Philochore, fait mourir Phidias en prison. Voyez sur ce point la discussion d'Émeric David.

2. Voy. l'histoire de Socrate au t. II, chap. xxiv.

Anaxagore fut, comme Galilée, victime de l'intolérance : il n'échappa à une sentence probablement capitale qu'en s'exilant à Lampsaque, où il mourut. Aspasia fut enveloppée dans la même accusation ; et, pour la sauver, il fallut toute l'éloquence et les larmes de Périclès¹. On osa s'en prendre à lui-même et demander qu'il rendît ses comptes devant un jury solennel ; mais le peuple cette fois recula, et respecta, jusqu'aux derniers jours de ce grand citoyen, l'intégrité et la sagesse qui avaient porté si haut la puissance d'Athènes².

Chaque peuple n'a pas un Périclès, mais ceux mêmes qui ne cultivent pas les arts au moins les sentent, et par leur enthousiasme donnent l'inspiration aux artistes. Aux fêtes splendides de Delphes et d'Olympie, en face de la plus belle nature, sur un sol comme imprégné de divinité et de poésie, sous ce ciel transparent qui jamais ne pèse lourdement sur les âmes, voyez se dérouler, le long des rampes du Parnasse ou sur les rives de l'Alphée, les solennelles *théories* qui entourent les victimes sacrées, ou l'immense cortège qui suit le poète, le musicien et les athlètes vainqueurs. La foule s'arrête : c'est Hérodote qui récite quelques passages de ses neuf livres d'histoire, auxquels les Grecs enthousiastes donneront les noms des neuf Muses ; ou ce sont les rhapsodes qu'un décret public ap-

1. Quand la femme grecque eut été par les mœurs nouvelles enfermée au fond du gynécée, il lui arriva ce qui arrive en tout pays où s'établit la clôture des femmes : son intelligence se resserra comme son horizon. Il n'y eut plus entre elle et son époux échange d'idées, et celui-ci, repoussé de son intérieur, où déjà il vivait si peu, rechercha d'autres sociétés. De là cette dépravation si difficile pour nous à comprendre, où les Grecs s'égarèrent, et, d'un autre côté, cette influence que saisirent certaines femmes, belles, spirituelles et libres. Les courtisanes prirent la place de l'épouse, mais pour une, comme Aspasia, dont l'influence était heureuse, combien qui ne firent que développer la corruption dont elles vivaient ! La famille antique y périt, et la famille morte, l'État ne dure guère. Rome, où elle était si forté dans les premiers siècles, ne tomba qu'avec elle, quand la courtisane, là aussi, éclipsa la matrone, ou que la matrone se fit courtisane, et que Rome, au lieu de Lucrèces, n'eut plus que des Laïs.

2. Le peuple lui avait sacrifié, en 444, le chef du parti aristocratique, Thucydide, non l'historien, mais un parent de Cimon, qui fut banni par l'ostracisme, et qui se retira à Lacédémone.

pelle à chanter les vers d'Homère, d'Hésiode et d'Empédocle; ou quelque tableau, une statue nouvelle, qu'un artiste expose aux regards. Car ces fêtes sont la publique exhibition de toutes les sortes d'adresse, de courage et de talents. Si la force et l'agilité, qualités essentielles d'un peuple militaire, y reçoivent des couronnes, la beauté dans toutes ses manifestations, qu'elle vienne du corps ou de l'âme, du travail des mains ou des efforts de l'intelligence, y a obtenu un souverain empire. Ce peuple croit d'instinct ce que son philosophe poète lui dira bientôt : « Le beau est la splendeur du vrai. » Et il honore la beauté presque à l'égal de la vertu. Mais comme le mal se mêle toujours au bien dans notre fragile nature, le Grec va si loin dans ce culte nouveau, qu'il en pervertit les instincts les plus vrais du cœur. Un adolescent aux formes élégantes lui inspire autant d'amour que la plus belle des vierges¹.

De ces fêtes chacun rapporte dans sa cité natale le goût des grandes choses qu'il vient d'admirer. Alors les villes rivalisent de magnificence, et le génie se déploie. L'architecture, la statuaire, multiplient leurs chefs-d'œuvre, que les Grecs, guidés par leur merveilleux instinct d'artiste, placent toujours en des sites admirablement choisis². Voici Platées qui demande à Phidias un colosse de Minerve; mais à cause de sa pauvreté il ne peut le faire que de bois doré; Lemnos une autre Minerve, que toute

1. Les Égestains élevèrent un temple à Philippe de Crotone à cause de sa beauté. A Sparte, à Lesbos, chez les Parrhasiens, les femmes se disputaient ce même prix dans un concours public. Un semblable concours fut établi en Élide pour les hommes, et les prêtres de Jupiter, à Ægion, étaient choisis parmi les jeunes gens qui avaient eu le prix de la beauté. Phidias grava sur un doigt de la statue de Jupiter à Olympie : « Pantarcès est beau. » Hérodote, liv. V, ch. XLVII; Athénée, liv. XIII, ch. VI.— Simonide, enfin, faisait de la beauté la seconde des quatre conditions nécessaires au bonheur. Platon, *Gorgias*.

2. « La plupart des promontoires du Péloponnèse, de l'Attique, de l'Ionie et des îles de l'Archipel, étaient marqués par des temples, des trophées ou des tombeaux. Ces monuments, environnés de bois et de rochers, vus dans tous les accidents de la lumière, tantôt au milieu des nuages et de la foudre, tantôt éclairés par la lune, par le soleil couchant, par l'aurore, devaient rendre les côtes de la Grèce d'une incomparable

l'antiquité appela « la belle Lemnienne; » Delphes, une Diane et un Apollon; Olympie, cette statue de Jupiter qui rendit visible la majesté du maître des dieux¹. Delphes et Corinthe instituent des concours de peinture, où Panénos est vaincu par Timagoras de Chalcis; où Polygnote remporte un si éclatant triomphe, que les amphictyons lui donnent les droits de l'hospitalité dans toutes les cités grecques. Sicyône, dont l'école de peinture succédera à celle d'Athènes, a déjà Polyclète², l'émule heureux de Phidias, qu'il surpassa peut-être pour la correction du dessin; et les Argiens vont lui demander une statue colossale de Junon, en ivoire et en or, dont ils puissent se glorifier, comme Athènes de sa Minerve. L'artiste réussit, et passa pour avoir aussi bien réalisé le type de la beauté noble et pure de Junon que Phidias avait reproduit l'imposante grandeur du souverain des dieux. Olympie vante son temple, rival du Parthénon; Delphes, son sanctuaire, dont deux Athéniens ont sculpté le fronton. Égine, rocher stérile, a pourtant cinq temples, dont les ruines ont gardé pour nous de si précieux débris; Épidaure, le plus magnifique théâtre de l'antiquité; Tégée, le temple le plus vaste du Péloponnèse.

Argos, punie de son isolement par la stérilité de son

beauté : la terre, ainsi décorée, se présentait aux yeux du nautonnier sous les traits de la vieille Cybèle, qui, couronnée de tours et assise au bord du rivage, commandait à Neptune, son fils, de répandre ses flots à ses pieds. » Chateaubriand, *Itinéraire*, p. 182.

1. Cette statue d'ivoire et d'or, le dernier et le plus magnifique ouvrage de Phidias, avait 18 mètres de haut, bien qu'assise; elle portait de la main droite une Victoire, de la gauche un sceptre surmonté d'un aigle. Sa chaussure et son manteau étaient d'or. Le trône était incrusté d'ébène, d'or, d'ivoire, de pierreries et couvert de bas-reliefs. Les Éléens conservèrent l'atelier de Phidias, et chargèrent ses descendants d'entretenir la statue dans son éclat. Panénos avait fait les peintures de la balustrade qui précédait la statue. (Pausanias, liv. V, ch. xi et xv.) Cette statue, transportée comme la Minerve du Parthénon à Constantinople, paraît y avoir péri, à l'époque des croisades. Le masque de Jupiter Olympien qui nous reste peut être une réduction de l'original.

2. M. Émeric David le croit Argien. Pour transmettre à la postérité les règles de la statuaire, il avait fait une statue qui les contenait toutes et qu'à cause de cela il appelait la *règle*, le *canon*. Pline, xxxiv, 8, 19.

génie, n'a pas donné de successeur à la poétique et guerrière Télésilla ; tout au plus a-t-elle quelques musiciens et un statuaire, Agéladas, qui eut l'honneur de former les trois plus grands statuaires de ce temps, Phidias, Myron et Polyclète de Sicyône. Corinthe a bâti des sanctuaires à tous les dieux de l'Olympe, et les décore avec magnificence ; mais il lui a fallu pour les construire la main d'artistes du dehors, comme si l'art, importation étrangère, n'était chez elle qu'un luxe dont ses riches marchands trouvent de bon goût de se parer. N'entrons pas à Sparte ; nous cherchons le génie, il n'y a là que de la force, et trop souvent une théâtrale vertu. Sans Pindare, Thèbes, la Béotienne, ne nous attirerait pas davantage ; encore l'a-t-elle laissé fuir à la cour d'Hiéron.

Les îles et les colonies fournissent aussi leur contingent de grands hommes ; Héraclée donne Zeuxis ; Éphèse, Parhasios, dignes rivaux dont les Grâces conduisaient la main, et qui payèrent l'admiration des Athéniens, l'un en faisant le portrait allégorique de ce peuple violent et doux, humble et glorieux, plein de grandeur et de faiblesse ; l'autre en peignant pour lui cette Hélène que le peintre Timomachos de Byzance contemplait deux heures chaque jour. Cos produisait un des plus vigoureux esprits dont la Grèce s'honore, Hippocrate, qui ne fut pas seulement le père de la médecine, mais un grand philosophe. Polygnote était de Thasos, mais Cnide l'adoptait en lui faisant peindre pour elle, sur les murs de la *Leschée*, à Delphes, la prise de Troie et la descente d'Ulysse aux enfers. C'est dans une de ces îles qu'a été trouvée la plus belle statue que notre musée possède, la Vénus de Milo, d'un style large et simple, et si chaste dans sa nudité, si imposante et si noble, sans effort : *vera patuit dea*¹.

La Grande-Grèce, d'un génie plus sévère, était moins

1. Je n'hésite pas à la préférer à l'Apollon du Belvédère et à la mettre à côté de ce que l'antiquité nous a laissé de plus beau, l'Ilissus, le Thésée, la Cérès, la Proserpine et les Parques.

riche d'artistes que de législateurs et de philosophes. Archytas de Tarente, Timée et Zaleucos de Locres, Charondas de Catane, avaient glorieusement continué l'école de Pythagore; Xénophane avait fondé celle d'Élée, où Parménide développait son austère enseignement, et d'où était sorti Zénon, un des maîtres de Périclès. En Sicile, Agrigente et Syracuse rivalisaient d'efforts. L'une répétait avec orgueil les vers d'Empédocle, où Aristote sentait respirer le génie d'Homère¹; elle appelait Zeuxis dans ses murs, et faisait poser devant lui les plus belles de ses filles pour que de leur beauté réunie l'artiste composât la beauté divine de Junon. Déjà aussi elle pensait à bâtir son temple de Jupiter, la plus colossale construction que les Grecs aient élevée². L'autre n'avait pas encore les plus illustres de ses concitoyens, Archimède, Théocrite et Moschos; mais Hiéron attirait à sa cour brillante les poètes qu'avaient chassés de leur patrie l'orgueil blessé ou l'ambitieux désir des faveurs royales. Simonide de Cos, Pindare et Eschyle y étaient venus. Épicharme y avait joué la première comédie.

De l'autre côté de la Grèce, au fond de l'Euxin, à Sinope, naîtra bientôt Diogène le cynique; à Abdère, sur

1. Empédocle, qui florissait vers l'année 440, exerça presque l'autorité royale dans Agrigente sa patrie. Comme Pythagore, il reprouvait l'anthropomorphisme des poètes et rejetait sur les mauvais démons les actes coupables que la mythologie vulgaire attribuait aux dieux. Il admettait aussi la métempsycose et la poussait plus loin que Pythagore, puisque l'âme pouvait selon lui descendre jusqu'à n'être plus que la force vitale de la plante. Sa doctrine sur Dieu était une sorte de monothéisme panthéistique. Après une existence très-honorée et avoir été accepté comme un inspiré des dieux, un prophète, il fut obligé de fuir et alla mourir dans le Péloponnèse. Mégare montrait son tombeau. Mais les Agrigentins prétendirent qu'il avait péri dans le cratère de l'Etna, en voulant sonder les mystères du volcan. Nous avons encore des fragments de ses poésies.

2. Si toutefois l'on accepte la correction de Winkelmann (*Lettres*, t. I, p. 282) qui change les 60 pieds que donne Diodore (XIII, 82) pour la largeur du temple, en 160. Le premier chiffre est évidemment trop faible, puisque la largeur n'eût été que $\frac{1}{6}$ de la longueur, quand au Parthénon, à Olympie, elle était environ le $\frac{1}{3}$; mais le second est peut-être trop fort, car la largeur eût alors été $\frac{1}{2}$ de la longueur. Le temple de Jupiter Olympien à Athènes avait 4 stades de circuit. *Pausan.*, I, 18, 6.

la côte de Thrace, vivait encore Démocrite. Ruiné par de longs voyages, il allait être noté d'infamie comme dissipateur; pour sa défense il lut au peuple son *Diacosmos*, une théorie de l'univers, et ses concitoyens éblouis lui élevaient une statue et lui rendaient plus qu'il n'avait perdu à chercher la sagesse. La vie intellectuelle baissait dans les colonies, sous la domination persique. Le génie avait fui avec la liberté. Hérodote s'était éloigné d'Halicarnasse, comme Anaxagore de Clazomène, et Parrhasios d'Éphèse.

Sauf cette ombre qui s'étend sur la côte d'Asie, naguère si animée et si brillante, la lumière est partout dans le monde grec. Toutes les têtes pensent, tous les bras travaillent. Un commerce actif relie entre eux les anneaux de cette chaîne immense dont les Grecs ont enveloppé la Méditerranée; et la prospérité de Tarente, de Crotone, de Syracuse, d'Agrigente et de Marseille répond à celle de Sagonte, de Cyrène, d'Éphèse, de Sinope et d'Abdère¹.

Le centre et comme le foyer d'où toute cette vie rayonne, c'est Athènes; d'elle aussi sortit la plus grande pensée politique de ce temps, une pensée de Périclès qui fit un dernier effort pour unir fraternellement toute la race des Hellènes. Par ses soins vingt vieillards furent choisis; cinq allèrent vers les Grecs de l'Asie et des îles, cinq vers ceux de l'Hellespont et de la Thrace, cinq autres encore dans la Grèce centrale et le Péloponnèse, les cinq derniers dans l'Eubée et la Thessalie. Ces vieillards, ministres de paix, avaient emporté un décret qui convoquait à Athènes les députés de la Grèce entière pour délibérer sur la reconstruction des temples brûlés par les barbares, sur les sacrifices qu'on avait voués aux dieux durant la guerre, enfin sur les moyens de garantir la sécurité des

1. Il y a cependant des réserves à faire. Il en est, dans ces antiques cités, de l'homme comparé au citoyen, comme des habitations particulières comparées aux édifices publics : ceux-ci, magnifiques, imposants; ceux-là chétifs. Les mœurs privées étaient détestables; la licence des actions et des paroles, extrême; et, sur cette société si brillante, s'étendait la plaie hideuse de l'esclavage.

mers et d'établir la concorde entre tous les Grecs. C'eût été un imposant spectacle que celui de la Grèce assemblée à l'ombre du Parthénon, discutant avec Périclès les plus grands intérêts, unie dans une même et sainte pensée, religieuse et patriotique. Jamais le soleil n'eût éclairé une plus belle fête, car elle eût été celle de la paix et de la civilisation. Si Marathon et Salamine avaient enfanté Eschyle, Sophocle, Hérodote et Phidias, peut-on douter que de nouveaux génies, que de nouveaux chefs-d'œuvre ne fussent nés de cette heureuse union de tout le monde hellénique ?

Sparte fit honteusement rejeter ce projet. Elle eût craint qu'Athènes n'apparût comme la métropole de la Grèce et qu'à force de grandir par ses services et son éclat, elle ne fît oublier l'envieuse et stérile cité cachée dans les roseaux de l'Eurotas. Au lieu donc de recevoir les états généraux de la Grèce, c'est la guerre qu'Athènes verra s'avancer jusqu'à ses portes. Et cette guerre ne s'arrêtera qu'après avoir accompli, contre tous et partout, son œuvre de destruction ; après avoir dégradé le caractère grec et brisé cette civilisation, si féconde pourtant, que ses débris semés au loin auront la vertu de ranimer un moment le vieil Orient épuisé, et d'appeler à la vie l'Occident plus jeune et barbare encore.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

| | | |
|----------------------|-------|---|
| PRÉFACE..... | Pages | I |
| CHAP. I. Le sol..... | | 1 |

PREMIÈRE PÉRIODE.

Les temps primitifs jusqu'au retour des Héraclides.

| | |
|--|----|
| CHAP. II. Les premiers habitants : Pélasges et Ioniens..... | 19 |
| CHAP. III. Les Éliens et les Achéens..... | 37 |
| CHAP. IV. Les Doriens (1104)..... | 67 |
| CHAP. V. Mœurs et organisation sociale des temps héroïques.. | 76 |
| CHAP. VI. Religion de l'âge héroïque..... | 90 |

DEUXIÈME PÉRIODE.

De l'invasion dorienne aux guerres médiques.

| | |
|--|-----|
| CHAP. VII. Sparte et Lycurgue..... | 117 |
| CHAP. VIII. Conquêtes de Sparte jusqu'aux guerres médiques.... | 145 |
| CHAP. IX. Athènes et sa constitution..... | 164 |
| CHAP. X. Les Pisistratides et Clisthénès..... | 202 |
| CHAP. XI. États secondaires de la Grèce continentale..... | 226 |
| CHAP. XII. Fondation des colonies grecques..... | 253 |
| CHAP. XIII. Grandeur et civilisation des colonies grecques..... | 273 |
| CHAP. XIV. Décadence et asservissement d'une partie des colonies grecques avant les guerres médiques..... | 297 |
| CHAP. XV. Institutions générales..... | 317 |

TROISIÈME PÉRIODE.

Les guerres médiques.

| | Pages. |
|---|--------|
| CHAP. XVI. Première guerre médique (492-490)..... | 353 |
| CHAP. XVII. Salamine et Platées (480-479)..... | 372 |

QUATRIÈME PÉRIODE.

**suprématie d'Athènes (479-448). Grandeur des lettres
et des arts.**

| | |
|--|-----|
| CHAP. XVIII. Depuis la fin de l'invasion persique jusqu'à la trêve de trente ans (479-448)..... | 411 |
| CHAP. XIX. Athènes au temp de Périclès..... | 439 |

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.



